



THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

q666.5
P85h
V.1

GERANIOS
DEADEND

UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS AT URBANA-CHAMPAIGN

The person charging this material is responsible for its renewal or return to the library on or before the due date. The minimum fee for a lost item is **\$125.00, \$300.00** for bound journals.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University. *Please note: self-stick notes may result in torn pages and lift some inks.*

Renew via the Telephone Center at 217-333-8400, 846-262-1510 (toll-free) or circlib@uiuc.edu.
Renew online by choosing the **My Account** option at:
<http://www.library.uiuc.edu/catalog/>

FEB 26 2008

DEC 11 AM '08


HISTOIRE
DE LA
FAÏENCE DE ROUEN.

DUPLICATE

HISTOIRE

IMPRIMÉ A ÉVREUX, CHEZ AUGUSTE HÉRISSEY.

FAIENGE DE ROUEN



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

<https://archive.org/details/histoiredelafaen01pott>



André Potin

imp. Ch. Charbon & Fils.

HISTOIRE
DE LA
FAIENCE DE ROUEN

PAR
ANDRÉ POTTIER,

Conservateur de la Bibliothèque & du Musée céramique de Rouen,
Directeur du Musée des Antiquités de la Seine-Inférieure, Membre de l'Académie de Rouen,
& Président de la Société des Bibliophiles normands,

OUVRAGE POSTHUME PUBLIÉ PAR LES SOINS DE
MM. L'ABBÉ COLAS, GUSTAVE GOUELLAIN & RAYMOND BORDEAUX.

*Orné de soixante planches imprimées en couleurs & de vignettes,
D'APRÈS LES DESSINS DE M^{lle} ÉMILIE POTTIER.*



ROUEN,

AUGUSTE LE BRUMENT, ÉDITEUR,
Libraire de la Bibliothèque de la Ville.

M. DCCC. LXX.

Avec réserve de tous droits.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
DUPLICATE
SOLD



AVERTISSEMENT



LA FAÏENCE de Rouen est depuis longtemps trop recherchée pour qu'il soit nécessaire d'en faire valoir le mérite. Ses principaux produits atteignent des prix considérables dans les ventes, & les échantillons de ses belles époques figurent aux premières places dans les collections de céramique.

Dans un fragment inachevé, l'auteur de ce livre avait apprécié ainsi les caractères de la faïence : « Parmi tous les objets d'origine diverse
« dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle la curiosité, amalgame aussi

« étrange qu'incohérent, dans lequel viennent se confondre les produits
« de tout art, les épaves de toute civilisation, la céramique occupe une
« place tellement envahissante qu'on la dirait en passe de tout absorber.
« La révolution qu'elle provoque aujourd'hui, dans ce monde fantasque
« & fragile qui peuple les cabinets & les étagères, n'est pas sans analogie,
« toute proportion gardée, avec la révolution sociale qui marqua la fin
« du siècle dernier. Il y a, en effet, ici, deux classes bien tranchées dont
« l'une est à l'autre ce que l'aristocratie est au tiers-état : la porcelaine,
« idole des princes & des grands seigneurs à sa naissance, est effacée
« de nos jours par la faïence, produit bourgeois ou populaire à son
« origine. »

La céramique rouennaise, faïence & porcelaine, devait donc avoir une histoire retraçant ses commencements, ses progrès, son apogée, puis sa décadence & sa chute. Cette histoire a été faite par un érudit qui, l'un des premiers, a attiré l'attention sur les faïences anciennes. M. André Pottier, dont la splendide collection, devenue aujourd'hui le fond du Musée céramique de Rouen, était déjà célèbre avant de devenir publique, avait employé une partie de sa vie à la formation de cette galerie & à l'élaboration d'une monographie très-étudiée sur cette branche importante de l'art industriel français.

Les amateurs, de plus en plus enthousiastes des faïences rouennaises, attendaient avec impatience l'achèvement & la mise au jour de cette intéressante histoire, que M. Pottier ne se hâtait pas assez vite de terminer, au gré de leur ardente curiosité. La mort vint le surprendre avant qu'il n'eût encore voulu livrer son manuscrit à aucun éditeur.

L'affentiment de la famille nous a permis de le donner au public, & plusieurs amis du défunt nous sont venus en aide. M. l'abbé Colas, qui a succédé à M. Pottier dans la direction du Musée céramique de Rouen, & M. Gustave Gouellain, connu par d'excellents travaux sur ces matières, ont bien voulu faire au manuscrit le travail de révision qui doit précéder toute impression consciencieuse. Il y avait deux façons de présenter au public ces résultats précieux de longues années d'étude. On pouvait refondre dans une rédaction nouvelle les matériaux recueillis, ou bien se servir des parties déjà rédigées, en les classant à leur place, selon la division définitive du livre. C'est ce dernier parti qui a été suivi, dans un sentiment de fidélité respectueuse qui sera approuvé, afin de conserver à la fois la pensée & le style de l'auteur.

M. R. Bordeaux nous a aidé de ses conseils de bibliophile pour l'arrangement typographique, & l'on s'est efforcé de donner à l'impression le cachet de l'époque même où les faïenceries rouennaises produisaient tant d'objets charmants. Afin de rendre les vignettes en parfaite harmonie avec le texte, les têtes de chapitres & les culs-de-lampe, gravés par M. Deschamps, d'après les dessins de M^{lle} Émilie Pottier, fille de l'auteur, reproduisent les motifs de décoration employés par les faïenciers rouennais, & l'on trouvera plus loin, dans une table explicative, l'indication des pièces de faïence d'où ces ornements ont été tirés.

Les soixante planches, imprimées en couleur par l'ingénieux procédé de M. Silbermann, de Strasbourg, ont été exécutées d'après les belles aquarelles que M^{lle} Pottier avait peintes sous les yeux de son père, & les monogrammes qui terminent le chapitre dixième, ont été choisis dans

ses albums. Le texte a été exécuté par les habiles typographes de l'imprimerie Hérisséy, à Évreux.

Enfin, nous devons une vive reconnaissance à M. Louis de Merval, qui a voulu contribuer aussi à l'illustration de ce volume, en gravant à l'eau-forte le nouveau portrait de M. Pottier, placé en regard du frontispice, comme le couronnement naturel du monument que nous nous sommes efforcé d'élever au savant regretté dont nous publions l'œuvre dernière.

A. L. B.





INDICATION
DES
PLANCHES EN COULEUR TIRÉES HORS TEXTE
ET DES
VIGNETTES SUR BOIS
QUI ACCOMPAGNENT CET OUVRAGE.

PLANCHES.

Seizième siècle.

PLANCHES.

- I Pavés du château d'Écouen datés de 1542. . . . Musée céramique de Rouen.

Origines de la fabrication & tentatives diverses.

- II Plat daté de 1647 avec chimère & ornements. . . . Collection de M. G^{re} Gouellain, à Rouen.
III Plat même date aux armes de la famille Poterat. Musée céramique de Rouen.
IV Plat sans date analogue aux précédents. Collection de M. G^{re} Gouellain, à Rouen.
V Assiette aux armes de la famille d'Harcourt Musée céramique de Rouen.
VI Sucrier & moutardier porcelaine tendre rouennaise. Musées céramiques de Rouen & de Sèvres.
VII Saladier polychrome daté de 1699. Musée céramique de Rouen.
VIII Broc polychrome avec figure couchée. Même Musée.
IX Potiche attribuée aux émaux de Denis Dorio. Idem.

Style rayonnant. — Développements & apogée.

- X Types primitifs de l'ornementation rayonnante. Mus. cér. de Rouen & coll^{on} de M. Gouellain.
XI Assiette, décor en compartiments avec réserves Musée céramique de Rouen.
XII — même système Même Musée.
XIII — échantillon du décor sans réserves. Collection de M. H. d'Iquelon, à Rouen.

X INDICATION DES PLANCHES ET DES VIGNETTES.

PLANCHES.

XIV	Aiguière aux armes d'un évêque du Mans.	Collection de M. L. de Glanville, à Rouen.
XV	Affiette à décor composé d'alternances régulières. .	Collection de M. G. Aigoin, à Paris.
XVI	Sucrière pyriforme	Musée céramique de Rouen.
XVII	Huilière & burettes	Même Musée.
XVIII	Motifs de bordures d'affiettes	Collections diverses.
XIX	Idem.	Idem.
XX	Potiche cylindrique pour cheminée.	Musée céramique de Rouen.
XXI	Couvercle de soupière.	Collection de M ^{me} Garvey, à Rouen.
XXII	Plateau carré	Collection de MM. de Merval, à Canteleu.
XXIII	Fragment d'un saladier	Musée céramique de Rouen.
XXIV	Fragment d'un plateau oblong.	Collection de M. L. de Glanville, à Rouen.
XXV	Vase à huit pans pour cheminée	Musée céramique de Rouen.
XXVI	Fragment d'un plateau sur piedouche.	Collection de M. l'abbé Jouen, à Évreux.
XXVII	Potiche ronde dite pot-pourri	Musée céramique de Rouen.
XXVIII	Fontaine d'applique	Même Musée.
XXIX	Motifs de bordures de plateaux.	Collections diverses.
XXX	Motifs de bordures d'affiettes	Idem.
XXXI	Idem.	Idem.
XXXII	Écritoire	Musée céramique de Rouen.
XXXIII	Salière & coffret	Mus. cér. de Rouen & coll ^{on} de M. Renaudeau.
XXXIV	Affiette décor jaune à double écusson d'armoiries.	Musée céramique de Rouen.
XXXV	Affiette même décor avec personnages.	Même Musée.
XXXVI	Surtout de table	Collection de M. E. Dutuit, à Rouen.
XXXVII	Pot à l'eau	Musée céramique de Rouen.

Pièces exceptionnelles & à figures.

XXXVIII	Plat polychrome. (<i>Les Quatre Saisons.</i>)	Collection de M. Alf. Baudry, à Rouen.
XXXIX	Idem. (<i>Adonis & Vénus endormie.</i>)	Même collection.
XL	Plaque en camaïeu bleu. (<i>Une Dame au clavecin.</i>)	Collection de M. G ^{re} Gouellain, à Rouen.
XL bis	Plateau de table aux armes du duc de St-Simon .	Collection de M. E. Dutuit, à Rouen.
XLI	Sphère céleste	Collection de M. H. d'Arboval, à Rouen.
XLII	Sphère terrestre.	Même collection.

Imitation chinoise.

XLIII	Plateau aux armes du duc de Montmorency.	Collection de M. G ^{re} Gouellain, à Rouen.
XLIV	Pot à l'eau fond bleu lapis.	Musée céramique de Rouen.
XLIV bis	Plateau octogone fond laqué	Coll ^{on} de M. A ^{te} Dupont-Auberville, à Paris.

Style rayonnant. — Transformations & dégénérescence.

XLV	Seau à rafraîchir	Musée céramique de Rouen.
XLVI	Détails de la bordure d'un plat.	Même Musée.

INDICATION DES PLANCHES ET DES VIGNETTES.

xj

PLANCHES.

XLVII	Râpe à tabac.	Collection de M. G. Simon, à Rouen.
XLVIII	Couvercle de fouprière & fucrier	Musée céramique de Rouen.
XLIX	Plateau oblong.	Même Musée.
L	Sucrière pyriforme	Collection de M. A. de Bellegarde, à Rouen.
LI	Motifs de bordures d'affiettes.	Collections diverses.

Style rocaille.

LII	Lampe d'église.	Collection de M. P. Delaunay, à Rouen.
LIII	Plateau polychrome avec sujet genre Watteau.	Musée céramique de Rouen.
LIV	Colonne de cheminée	Même Musée.
LV	Commode	Collection de M. Paul Baudry, à Rouen.
LVI	Compotier décor <i>au carquois</i>	Musée céramique de Rouen.
LVII	Affiettes à <i>la corne</i> & à bouquets jetés	Même Musée.

Faïences-porcelaines.

LVIII	Jardinière à personnages imitation de Strasbourg.	Collection de M. A. de Bellegarde, à Rouen.
-------	---	---

VIGNETTES.

PAGES.

v	Riches motifs de style rayonnant avec personnages.	Composition de M ^{lle} Émilie Pottier.
vii j	Fleur orné style rayonnant (fond d'affiette).	D'après une faïence de Rouen.
xij	Corne d'abondance avec fleurs, style rocaille.	D'après une affiette du Musée cér. de Rouen.
1	Détails d'ornementation en réserve.	Bordure d'un plateau en faïence de Rouen.
44	Fleur du même genre avec guirlandes.	Fond de la pièce ci-dessus.
45	Armes de la famille Poterat & motifs rayonnants.	Composition de M ^{lle} Émilie Pottier.
59	Pavé d'Écouen (tête de chimère).	D'après l'original du Musée céram. de Rouen.
61	Variante du décor en réserve.	Bordure d'une affiette en faïence de Rouen.
81	Bannette, fleurs & fruits	Fond d'affiette d'après une faïence de Rouen.
83	Motifs typiques du style rayonnant.	D'après une potiche du Musée cér. de Rouen.
101	Armes de la famille Affelin. (V. Pl. vi, 2.)	D'après une pièce du Musée céram. de Sèvres.
103	Motifs rayonnants avec nombreuses réserves.	D'après une faïence de Rouen.
121	Idem. avec cartouches quadrillés	Bordure d'un furtout en faïence de Rouen.
129	Armoiries royales de France.	D'après l'affiche ou placard du temps.
161	Armes parlantes de la famille Pottier	Fond d'affiette du Musée céram. de Rouen.
163	Motifs en réserve avec cartouches quadrillés.	Composition de M ^{lle} Émilie Pottier.
212	Emblèmes constituant le décor <i>au carquois</i>	D'après une affiette du Musée cér. de Rouen.
213	Détails typiques de l'imitation chinoise (bordure)	D'après une faïence de Rouen.
244	Bannette & cornes d'abondance (fond d'affiette)	D'après une pièce du Musée céram. de Rouen.
245	Motifs de style rayonnant, réserves & quadrillés	D'après une faïence de Rouen.
263	Bannette, fleurs & fruits (fond d'affiette)	Idem.
265	Variante du décor en réserve	D'après une potiche du Musée cér. de Rouen.

PAGES.

320	Rinceaux & guirlandes style rayonnant.	D'après une faïence de Rouen.
321	Type d'ornementation sans réserve.	D'après une pièce du Musée cér. de Rouen.
336	Petite corne d'abondance, motif de style rocaille.	D'après une faïence de Rouen.
333	Motifs de style rayonnant (bordure)	D'après un plateau en faïence de Rouen.
342	Bannette & rinceaux, même style	D'après une faïence de Rouen.
343	Ornements en réserves & mascarons	D'après une fontaine du Musée cér. de Rouen.
349	Fleuron orné, style rayonnant (fond de plateau)	D'après une faïence de Rouen.
351	Dessin en réserve tracé au trait.	D'après un plateau en faïence de Rouen.
392	Motif orné, fleurs & oiseaux (fond d'affiette).	D'après une faïence de Rouen.
393	Frise de fantaisie, entrelacs & réserves.	Composition de M ^{lle} Émilie Pottier.
416	Vase de fleurs, motif de style rocaille	D'après une affiette du Musée cér. de Rouen.
420	Cornet tronqué, imitation chinoise.	D'après un plateau du même Musée.





INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DE LA FAÏENCE DE ROUEN.



INDEX CHRONOLOGIQUE

Des Événements principaux & synchronismes des faits correspondants mis en regard.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1420 — 1485.

1420 à 1500. C'EST à cette époque ou à peu près qu'on rapporte l'invention & l'emploi de l'*émail stannifère*, en Italie, par Luca della Robbia. Mais ce ne fut que vers 1500 qu'on eut l'idée, à Pesaro, d'employer cet émail à faire la glaçure des faïences & le fond blanc sur lequel devaient être placées les belles peintures qui ont donné tant de célébrité à cette poterie. (Brongniart, *Traité*, II, p. 57.) M. Delange, dans ses Notes sur Passeri, rapporte le premier emploi de l'émail blanc, par L. della Robbia, à 1430.

1485. Date d'un plat de faïence, du Musée de Sèvres (*Descript. du Musée*, p. 181, art. 175, & pl. 34,

ROUEN.

1492.

DÉCEMBRE. — Date des statuts accordés par Charles VIII aux verriers, faïenciers, &c., de la ville de Rouen.

A

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1500 — 1518.

fig. 3), sur lequel on lit le nom de don Giorgio & la date de 1485. C'est, suivant M. Brongniart, un échantillon authentique des premiers travaux de George Andreoli, célèbre peintre & modelleur céramiste de Gubbio, auquel on attribue la découverte des lustres métalliques italiens, & que sa patrie anoblit en 1498, en récompense des progrès qu'il fit faire à son art ; d'où il prit le nom de *maestro Giorgio*, qu'il signa depuis sur ses pièces par abréviation. (Cf. 1511.)

1500. On reporte à 1500, & même au quinzième siècle, ce qui est peu probable, l'introduction de l'art du faïencier à Delft. Les pièces marquées indiqueraient le seizième siècle. Passé 1600 (a-t-on assuré à M. Brongniart à Delft même), on n'a plus rien marqué. A l'époque de la splendeur de cette industrie, il y eut à Delft de cent cinquante à deux cents fabriques. Ce nombre est peut-être exagéré. Marryat, qui paraît mieux informé, porte ce nombre à trente au moment de la plus grande prospérité de cette industrie, c'est-à-dire à la fin du dix-septième siècle. Aujourd'hui, il n'en reste qu'une seule. A Delft, comme à Nevers & à Rouen, c'est l'introduction dans les usages domestiques de la faïence fine anglaise & de la porcelaine qui a tué l'industrie de la faïence stannifère, beaucoup plus chère à cause de ses peintures. (Brongn., II.)

Aucuns documents n'ont été recueillis jusqu'ici sur l'état de l'industrie de la céramique à Rouen dans les premières années du seizième siècle.

1510. Naissance de Bernard Palissy, vers 1510, à la Chapelle-Biron, petit village du Périgord.

1511. Maestro Giorgio applique sur ses faïences le
à lustre métallique dit *rouge rubis*, qui n'était
1537. sans doute que l'application, sur la couleur rouge, du lustre de Lanfranco. (Cf. 1569.)

1518. Époque du retour des Portugais, après leur premier voyage au-delà du cap de Bonne-Espérance. C'est à la suite de ce voyage que les porcelaines chinoises commencèrent à s'introduire en Europe.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1520 — 1540.

1531.

1520. Établissement, vers 1520, des fabriques de faïence à Nuremberg & en Allemagne. Les faïences de Nuremberg font d'un ton sombre, les bruns y dominant; elles ressemblent fort, mais en mal, à celles de Palissy.

1525. Décoration de la façade de l'hôpital de Pistoja, par les della Robbia, André & ses fils Luca & Jérôme, dernier effort de l'art que cette famille avait pratiqué si longtemps avec honneur, mais dont on ne voulait plus en Italie. (Barbet de Jouy, *Les della Robbia*, p. 50.)

1528. Jérôme della Robbia porte en France & met au service de François I^{er} un art passé de mode en Italie. (B. de Jouy, p. 31.) Jérôme mourut en France vers 1567.

1530 à 1547. Construction du château de Madrid, près Paris, décoré de faïences émaillées par Girolamo della Robbia. La construction, interrompue en 1547 par la mort de François I^{er}, fut reprise sous Henri II, vers 1550, par Philibert de l'Orme, mais sans l'emploi des terres émaillées que Ph. de l'Orme blâma dans son ouvrage.

Date de la mort de Guillemette d'Affy, abbesse de Saint-Amand, qui fit construire le colombier de Boos, près de Rouen, décoré de carreaux émaillés, analogues à ceux d'Écouen. (Voyez l'année 1542.) 1531.

1539. Après des voyages aux Pyrénées, aux Ardennes, en Flandre, aux Pays-Bas & sur les bords du Rhin, Bernard de Palissy se marie & s'établit en Saintonge.

1540 à 1560. Suivant M. Tainturier, c'est dans cette période qu'il faudrait placer la fabrication des faïences dites de *Henri II*. Suivant M. Clément de Ris, ce serait de 1545 à 1557. Cette dernière période est encore plus restreinte & renfermée dans la première.

1540 à 1620. C'est entre ces deux époques que fleurit dans les Pays-Bas la fabrication des grès ornements, si recherchés aujourd'hui. Après cette dernière époque, cette fabrication disparaît entièrement.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1540 — 1545.

1542.

1540 Séjour & travaux de Benvenuto Cellini en
à France.
1545.

1543. Palissy dresse le plan des marais salants de la Saintonge, ce qui lui procure quelque argent pour continuer ses essais. L'édit ordonnant de lever les gabelles sur les marais salants de la Saintonge est du mois de mars 1543. Les commissaires chargèrent Palissy d'en lever le plan. Jusqu'à cette époque & longtemps encore après, Palissy ne tentait que des essais d'émaux sur des tessons qu'il mettait cuire chez les potiers & les verriers. Ce n'est que vers 1545 qu'il obtient un essai réussi d'émail blanc; cet essai lui rend courage & le décide à fabriquer, pour la première fois,¹ des *vases* pour les émailler, mais sans réussir encore.

1545. Date inscrite sur le magnifique pavage en faïence émaillée du château de Polisy (Aube), qui présente de grandes analogies de style & de coloration avec celui d'Écouen. (Voir au chapitre I^{er} une note particulière sur ce pavage attribué à des artistes italiens.)

1545 Époque de la construction du château d'Écouen par le connétable Anne de Montmorency.
à
1557. Rapprocher cette date de celle de 1542, que portent les faïences datées venant de ce château, c'est montrer l'impossibilité qu'elles soient de Palissy, à qui on ne cesse de les attribuer. Le château était terminé en 1559, puisque l'édit de cette même année, contre les protestants, est daté de ce lieu. Suivant une autre autorité, la construction remonte à 1541, lors de la disgrâce du connétable, qui charma par ce moyen les ennuis de sa retraite.

1545 Période pendant laquelle M. Clément de Ris
à renferme la fabrication des *faïences* dites de
1557. *Henri II.* (Voy. 1540.)

Date que portent les deux tableaux peints sur carreaux de faïence, représentant Mutius Scævola & Curtius, provenant d'Écouen, & maintenant au duc d'Aumale. 1542.

Date des armoiries du connétable, peintes également sur carreaux, & de même provenance. — A ROUEN, 1542.

DE LA FAÏENCE DE ROUEN.

5

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1545 — 1561.

1549.

1545 Epoque des travaux multipliés, des efforts
à prodigieux de Palissy, à Saintes, pour trouver le
1560. secret de l'application de l'émail aux poteries.

1548. Le connétable de Montmorency, allant réprimer une révolte en Saintonge, y voit Palissy, le prend sous sa protection & lui commande des travaux.

1550. Battista Franco, peintre en majoliques, y applique le genre dit *arabesque*, qui obtient le plus grand succès. Par arabesques, Passeri entend les chiffres, entrelacs & nœuds déliés. Cependant, pour les ouvrages de France, il faut entendre par arabesques les compositions fantaisiques.

Date de la mention d'un céramiste rouennais, 1549. célèbre alors, & nommé Maclou Abaquesne, *Macutus Abaquesne figulus. (Chronologia inclytæ urbis Rothomagensis*, par de la Marc, à la fin du volume de Dumoulin sur les *Conquêtes & les trophées des Normands.*)

1552. Construction du château d'Anet, décoré de faïences & de pavages émaillés, remarquables par la vivacité de leur couleur, peut-être de fabrication toscane, dit M. Brongniart, t. II, p. 100, ou plutôt l'ouvrage d'artistes italiens.

1560. C'est à cette époque que ceux qui prétendent reporter le plus loin l'origine de la fabrication de la faïence à *Nevers* rapportent ce fait, qu'un des courtisans qui accompagnèrent en France Ludovic de Gonzague, duc de Nevers & prince de Mantoue, découvrit, en se promenant auprès de Nevers, une qualité de terre semblable à celle des majolica, & fit construire un four dans lequel furent fabriqués les premiers échantillons. (Voy. 1603.) Le meilleur argument à invoquer en faveur de cette origine, c'est la passion que L. de Gonzague avait pour tous les arts de l'Italie, qui était sa patrie.

1561. C'est vers cette époque, après la mort de Guidobaldo, duc d'Urbino, grand protecteur de cette industrie, & des deux frères Flaminio & Orazio Fontana, directeurs de sa fabrique, que décroît l'art des majoliques, qui va depuis en dégénéralant sans retour.

B

FRANÇCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1562 — 1569.

1562. M. Cap, *Notice sur Palissy*, dit que c'est en 1562 que le parlement de Bordeaux ordonna, dans son ressort, l'exécution de l'édit de 1559 contre les réformés. *Pendant la seconde moitié du seizième siècle, on n'a jusqu'ici trouvé aucuns documents relatifs à l'art du potier dans notre contrée.*
1562. Palissy, mis en danger par la rigueur des édits contre les réformés, vient à Paris après avoir quitté Saintes, & s'établit aux Tuileries. C'était en vertu de l'édit de 1559, daté d'Écouen, qu'il était menacé. Date erronée: il ne vint pas à Paris avant 1566 ou 1567. (Voir plus bas cette date. Conférez ces dates avec la *Notice* de M. Cap.)
1563. Date que porte l'ouvrage de Palissy, *Recepte véritable*, &c., composé à Saintes, ainsi que l'auteur le dit en commençant, & publié à la Rochelle. M. Cap pense que c'est peu de temps après cette publication que Palissy vint à Paris.
- 1563 à 1567. On suppose que c'est de 1563 à 1567 que Palissy fit ses plus beaux travaux, *mais toujours en Saintonge.*
1566. Date de l'arrêt du parlement de Bordeaux, par lequel la vie des réformés était abandonnée sans appel à quelque juge royal que ce fût. Palissy est traîné en prison, & ses ateliers, en partie construits aux dépens du connétable, sont détruits. C'est à la suite de cette persécution, dont la protection peut-être intéressée du connétable le sauva, que Palissy dut venir à Paris en 1566 ou 1567.
1569. Guidobaldo II, duc d'Urbin, accorde un privilège à Jacques Lanfranco, de Pesaro, pour l'application de l'or sur la faïence. Il est présumable que c'était pour ce lustre si mince d'un jaune doré qui enrichit de son éclat métallique les couleurs qu'il recouvre, & qui est dû, en effet, à une dissolution particulière de l'or.
- M. Brongniart avait indiqué pour ce fait la

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1570—1590.

date de 1509 : c'est bien 1569 qu'il faut lire, comme l'a démontré M. La Barthe, *Collection Debruge-Dumefnil*, p. 302.

Le silence continue encore sur l'histoire de la céramique rouennaise.

1570. Ordonnance de payement de 2,600 livres à Bernard, Nicolas & Mathurin *Paliffis*, sculpteurs en terre, pour ouvrages de terre cuite émaillée à faire dans une grotte, au Louvre, par l'ordre de Catherine de Médicis.

1575. En cette année, Paliffy professe à Paris un cours public d'histoire naturelle & de minéralogie, qui fut continué jusqu'en 1584. (Cap, *Notice sur Paliffy*.)

1580. Publication de l'ouvrage de Paliffy, *Discours admirables*, &c., imprimé à Paris, mais qu'on dit avoir été composé dès 1567, sans doute parce que c'est dans ce livre qu'il rend compte de tous essais antérieurs à cette dernière époque.

1585. Invention ou premier emploi du *précipité pourpre de Cassius*, appelé *carmin d'or*, avec lequel on colore l'émail en couleur carminée, du rose au pourpre.

1587. En cette année, suivant le récit de d'Aubigné; en 1588, suivant M. Cap, Paliffy fut jeté en prison. Henri III alla le voir & lui dit : *Il y a quarante-cinq ans que vous êtes au service de la reine ma mère & de moi, &c.* Il aurait donc travaillé pour la cour dès 1542. Mais ce n'était sans doute pas alors pour des travaux de céramique, puisqu'à cette date il commence ses essais.

1589. Mort de Paliffy, à la Bastille, à l'âge de près de quatre-vingts ans.

1590. Date de l'épître dédicatoire de l'ouvrage intitulé : *Apologia argyropœiæ & chrysopœiæ*, de Gaston de Clave, adressée à Louis de Gonzague, duc de Nivernois & Rethel, & dans laquelle l'auteur loue ce prince d'avoir introduit à

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1600 — 1603.

Nevers des manufactures de faïence, *encausticæ figulinæ*, de verrerie, &c. (Voir Marryat, 2^e édit., p. 88.)

M. Du Broc de Segange, dans son livre *La faïence, les faïenciers & les émailleurs de Nevers*, conteste l'explication donnée par Marryat de ces mots : *vitariæ*, *encausticæ*, *figulinæ*, en soutenant qu'il faut les séparer par des virgules & qu'ils s'appliquent à trois arts différents, la verrerie, l'émaillerie & la poterie, ou céramique en général, & non à la faïence proprement dite, la fabrique de Nevers ne datant réellement que de 1602.

1600. Les plus anciens (?) statuts de faïenciers de Paris, qui se confondent avec ceux des verriers, accordés par lettres patentes de Henri IV du 20 mars 1600, enregistrés en parlement le 12 mai suivant.

1600. Établissement des fabriques de faïence à Delft, en Hollande, vers 1600; quelques-uns reportent cet établissement à 1400, mais cela est peu probable. (Brongniart, II, 70; — p. 44, le même auteur place cette introduction en 1500. — Voyez cette date.)

1600. C'est vers cette même époque qu'on signale l'érection de manufactures de faïence à Paris & à Brifanbourg, en Saintonge.

1602. D'après les recherches de M. Du Broc de Segange, historien de la fabrique de Nevers, dans son ouvrage précité, l'origine de cette fabrique ne date réellement que de 1602, & son véritable auteur est un nommé *Conrade* ou *de Conrade*, Italien d'origine, anobli à cause de son industrie, qui fut continuée par son fils & ses petits-enfants.

1603. Origine de la fabrique de faïence à Nevers. Les écrivains nivernais sont incertains si l'on doit attribuer cette origine au duc de Nevers,

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1606 — 1640.

Louis de Gonzague, mort en 1595, ou à son fils Charles I^{er}. Ceux qui soutiennent cette dernière opinion ont pour eux une ordonnance de Henri IV, de 1603, relative à cette fabrication. Suivant Le Grand d'Aussy (t. III, p. 170), l'historien de Thou aurait écrit, à l'année 1603, & en parlant des établissements fondés par Henri IV: « Il éleva des manufactures de faïence, tant blanche que peinte, à *Paris*, à *Nevers*, à *Brissambourg* en Saintonge, & celle qu'on fit dans ces différents ateliers est aussi belle que la faïence qu'on tirait d'Italie. »

1606. Le savant Peiresc visite en cette année le château d'Écouen, & parle des belles poteries inventées par maître Bernard des Tuileries; puis, en parlant de deux galeries peintes par Nicolo (dell' Abbate), « le pavé d'icelles, ajoute-t-il, est aussi de l'invention de M^e Bernard. »

Pendant cette période, nous manquons encore de documents sur l'art céramique à Rouen.

La dernière assertion de Peiresc est contestable.

1610. C'est à cette date, époque de l'expulsion définitive des Maures d'Espagne, par Philippe III, que M. Brongniart (*Musée céramique*, p. 178-9) rapporte la fin de la fabrication des faïences hispano-arabes, à lustre métallique. Cette opinion peut être contestée au point de vue du lustre.
1634. Barthélémy Bourfier, potier en vaisselle de faïence, à Nevers, demande permission de tirer de l'argile à l'entour de la Croix-Neuve, attendu qu'il ne pouvait plus s'en procurer ailleurs.
1640. M. Brongniart (*Musée de Sèvres*, p. 172, nos 91-2, pl. 34, fig. 7) inscrit à cette date deux pièces attribuées à Custode, qui sont des imitations de faïences italiennes du seizième siècle.
1640. Époque où florissait à Nevers un fabricant distingué, Custode, à qui l'on a attribué les imitations de majolica, de faïences hollandaises de

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1640.

genre chinois & du bleu de Perse. (Brongniart, II, p. 36.) C'est beaucoup trop sans doute. (Voy. Marryat, p. 90.)

ROUEN.

1644 — 1648.

27 août. — Lettres patentes accordées à Nicolas Poirel, S^r de Grandval, huissier du cabinet de la reine régente Anne d'Autriche, pour l'établissement d'une fabrique de faïence à Rouen, relatées en tête des suivantes. Concession de trente ans. 1644.

25 novembre. — Lettres patentes accordées au même Nicolas Poirel. Privilège prorogé à cinquante ans. 1645.

15 décembre. — Enregistrement des lettres précédentes. Réduction du privilège à vingt ans. 1645.

6 février. — Lettres de jussion pour l'exécution pure & simple du privilège de cinquante ans. 1646.

12 septembre. — Enregistrement des lettres de jussion ci-dessus, avec réduction à trente ans. 1646.

23 janvier. — Lettres (deuxièmes lettres de jussion ?) obtenues par le même aux mêmes fins, mentionnées dans l'enregistrement suivant. 1647.

28 juin. — Enregistrement des lettres précédentes, avec extension à quarante ans. 1647.

15 décembre. — Lettres patentes (troisièmes de jussion) obtenues par le même aux mêmes fins, mentionnées dans une note de M. Frère. 1647.

Faït à Rouen, 1647. Inscription sur trois pièces de faïence : une bouteille en ma possession & un plat armorié, l'un & l'autre aujourd'hui au Musée céramique, & un petit plat de style italien appartenant à M. G. Gouellain, de Rouen. 1647.

29 février. — Enregistrement des précédentes. (Concession des cinquante ans ?). Mentionné dans une note fournie par M. Frère. 1648.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1650.

ROUEN.

1648 — 1657.

2 septembre. — Enregistrement à la chambre 1648.
des comptes de Normandie desdites lettres pa-
tentés. Note fournie par M. de Beaurepaire.

La plupart de ces dates sont, en outre, confir-
mées par l'inventaire de Fouquay, cessionnaire
de Poterat, mort en 1742.

1650. Vers cette époque, Lifieux & le Lieuvain
étaient renommés pour leur fabrique de faïence
& de vaisselle de terre.

M. R. Bordeaux a le premier signalé dans le
Bulletin monumental, 1848, p. 629, l'ancienne
fabrique de Lifieux. Il avait rencontré dans le
« septième volume de la *Géographie blaviane* »,
in-folio, publiée par Blaeu en 1667, un passage
où il est question de « la vaisselle de terre de
Manerbe, près de Lifieux, qui se rapporte à
celle de Venise pour son artifice & sa beauté »
(p. 260). Les auteurs de la *Géographie bla-
vienne* ont évidemment emprunté ce passage à
l'*Histoire générale de Normandie* de Gabriel
Dumoulin, qui parut en 1631, & où, à la
page 10, on lit la même chose presque dans les
mêmes termes. (Voyez *Bulletin du Bouquiniste*,
1864, p. 192.)

27 décembre. — Esme Poterat, Sr de Saint- 1656.
Estienne, demeurant hors le pont de Rouen,
acquiert de Lucas Fermanel, conseiller du
roi, &c., *deux corps de logis*, avec un *jardin*,
fis au faubourg Saint-Sever-lès-Rouen, où est de
présent demeurant ledit acquéreur, & tout
autant qu'il en tient & occupe, à la charge de
tenir le bail à lui fait pour le temps restant
d'icelui, bornés d'un bout le grand chemin
d'Elbeuf; moyennant 7,500 livres de prix prin-
cipal. La copie de ce titre m'a été communiquée
par M. Barabé.

5 décembre. — Contrat de société fait sous 1657.
seing privé & reconnu devant les tabellions de
Déville, entre Louis Gravé, Sr des Rochettes,
& Étienne Bouttin, maître peintre sculpteur
faïencier, pour l'établissement d'une faïencerie
au faubourg Saint-Sever.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1659 — 1664.

1659. Nouveaux statuts des faïenciers de Paris, accordés au mois de février 1659, enregistrés le 1^{er} juillet de la même année.
1664. 21 avril. — Lettres patentes accordées à Claude Révérend, bourgeois de Paris, pour l'établissement en cette ville d'une manufacture de faïence & de porcelaine imitant celle des Indes. Il est dit, dans ces lettres patentes, que Révérend a trouvé un secret admirable & curieux, qui est de *faire la faïence & contrefaire la porcelaine* aussi belle & plus que celle qui vient des Indes orientales; lequel secret il a mis dans sa perfection en Hollande, où il en a fait quantité dont la plupart y est encore.
1664. Colbert établit définitivement la Compagnie des Indes, dont le génie de Richelieu avait déjà médité la création en 1626. Notre commerce s'étend jusqu'à la Chine. Bientôt les belles étoffes & les porcelaines de ces contrées nous arrivent & font tout de suite l'admiration des artistes & de la cour. Aussi peut-on rapporter à cette époque, c'est-à-dire au règne de Louis XIV, les premières tentatives de notre industrie nationale dans la voie de la fabrication des porcelaines & des tissus de luxe.

ROUEN.

1658 — 1668.

1^{er} juin. — Contestation survenue entre les deux associés ci-dessus, faute d'accomplissement des engagements réciproques.

Dans un plan de Mémoire sur les manufactures du royaume, manuscrit autographe de Colbert, on trouve ce passage extrêmement important :

« Protéger & gratifier les faïenciers de Rouen & environs, & les faire travailler à l'envy. Leur donner des dessins & les faire travailler pour le Roy. »

« Idem des tapisseries de cuirs dorés qui se font à Rouen. »

« Maroquins noirs établis à Rouen; protéger & augmenter. » (P. Clément, *Lettres, instructions & mémoires de Colbert*, t. II, 1^{re} part., p. CCLXI.)

30 septembre. — Date des lettres patentes accordées par Louis XIV aux maîtres du métier de pannetier, vannier, bouteiller, marchand verrier & *faïencier* de la ville & banlieue de Rouen, pour confirmation de nouveaux statuts révisés par eux, sous l'autorité du vicomte de Rouen.

L'ordonnance du vicomte de Rouen, ayant pour but de convoquer les maîtres dudit métier en assemblée générale & d'entendre leurs observations, témoigne qu'ils étaient au nombre de quarante-deux. Nicolas Poirer n'y figure pas.

Ces lettres patentes, dans leur préambule, mentionnent les statuts précédents accordés au même métier par Charles VIII, en date du mois de décembre 1492.

5 avril. — Esme Poterat assigne le trésorier en charge de l'église Saint-Sever pour obtenir son admission parmi les trésoriers de cette église.

19 novembre. — Contrat de mariage, sous signatures privées, entre Louis Poterat & Madeleine de Laval.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1673.

ROUEN.

1669 — 1674.

12 janvier. — Reconnaissance soussignée par 1669.
Louis Poterat des sommes énoncées au contrat
ci-dessus & promises par son père & sa belle-
mère.

Le dépôt & la reconnaissance de ce contrat
eurent lieu le 16 novembre, par-devant Le
Sauçois, notaire à Rouen.

Les nouveaux statuts du 30 septembre 1665 1669.
sont enregistrés au Parlement de Rouen le 18
février 1669.

18 février. — Arrêt du Parlement de Rouen 1669.
sur contestation entre les verriers, faïenciers, &c.,
& les patenôtriers, boutonniers, se disant mar-
chands verriers, enjoliveurs en émail, or &
argent, en ladite ville de Rouen. (Exemplaire
des Statuts des faïenciers appartenant à M. Ch.
Lormier, de Rouen.)

1673. Époque à laquelle, suivant l'affertion de
Morin, directeur de la fabrique de faïence de
Saint-Cloud, on doit faire remonter les pre-
mières recherches de ce dernier dans le but de
découvrir le secret de fabriquer de la porcelaine.
La coïncidence des dates doit faire supposer que
Morin n'avait été dirigé vers ce but que par
l'obtention du privilège de Poterat; mais la
priorité reste toujours à ce dernier, puisque,
dans le préambule de ses lettres patentes, il
est dit qu'il s'occupe de ses recherches depuis
longtemps, ce qui reporte ses premiers essais à
quelques années au moins auparavant.

31 octobre. — Date des lettres patentes accor- 1673.
dées à Louis Poterat, Sr de Saint-Étienne, pour
l'établissement d'une fabrique de *faïence* & de
porcelaine à Rouen, avec privilège pour *trente*
ans.

9 décembre. — Date de l'enregistrement des 1673.
dites lettres par le Parlement de Rouen. (Voyez
1703.)

28 avril. — Louis de Poterat, écuyer, Sr de 1674.
Saint-Étienne, demeurant à Rouen, faubourg
& paroisse Saint-Sever, acquiert du Sr Lemoyne,
de la paroisse d'Etteville, une *maison, cour &*
jardin, situés faubourg & paroisse Saint-Sever-
lès-Rouen, devant la croix étant au carrefour
de Bonne-Nouvelle, près du chemin allant au
Petit-Quevilly. Prix : 5,500 livres. (Note com-
muniée par M. Barabé, qui témoigne que
L. Poterat acquit sa maison du Sr Bretteville,
dont Lemoyne fut l'héritier.)

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1680 — 1688.

ROUEN.

1674 — 1687.

Juillet (?). — Époque où Louis Poterat, qui 1674.
avait jusqu'alors habité avec son père & travaillé
avec lui, le quitte pour aller former un établis-
sement séparé. (Voir plus bas, 26 juillet 1676.)

31 octobre. — Date d'une sentence criminelle 1675.
rendue par le bailliage de Rouen, en faveur
d'*Esme Poirat* (Poterat), Sr de Saint-Etienne,
maître de la faïencerie établie à Rouen, fau-
bourg Saint-Sever, contre le nommé Merlin,
compagnon travaillant dudit métier, à raison
de plusieurs calomnies & menaces, & aussi parce
que ledit Merlin aurait pris & volé plusieurs
moules & originaux dudit artiste. (Note com-
muniquée par M. Gosselin.)

26 juillet. — Accord entre Edme Poterat & 1676.
son fils aîné Louis, relativement au paiement
des sommes promises dans le contrat de mariage
de ce dernier & non versées.

(Acte passé devant M^e Cavé, notaire à Rouen,
à la date ci-contre.)

1680. On découvre par hasard, dans une fabrique
de poteries près Burflem (Staffordshire), la pro-
priété du sel marin de venir la poterie chauffée
au rouge. (Voyez 1690.)

1685. Un fabricant de Shelton, dans le Staffordshire,
obtient un grès blanc (stoneware) par le mélange
d'une argile blanche avec du sable fin. (Bron-
gniart, II, p. 158.)

1686. A cette époque, les manufactures de poteries
du Staffordshire, établies à Burflem, à Han-
ley, &c., étaient donc très-importantes.

1688. La fabrique de faïence de Saint-Cloud jouissait
aussi d'une certaine renommée. (Voyez 1698.)

1688. Le Musée de Sèvres possède, en effet, des
pièces de faïence de Saint-Cloud portant cette

Haudicquer de Blancourt, dans son *Art de la* 1687.
verrerie, publié en cette année, mentionne les
porcelaines de *Rouen* & de *Saint-Cloud*. Mais,
en lisant le paragraphe qu'il leur consacre, on
voit qu'il confond ensemble les porcelaines &
les faïences :

« La porcelaine ou faïence est une terre pré-
parée qui s'émaille avec le même émail blanc
que nous avons enseigné... Ces ouvrages sont

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1690 — 1695.

ROUEN.

1691 — 1694.

date : notamment une bouteille comprimée, à ornements & sujet en camaïeu bleu, avec ce nom : GEORGE PAILLE, 1688. (Brongniart, *Musée de Sèvres*, pl. 36, fig. 6 & p. 176.) Cette œuvre n'a point de caractère bien tranché peut-être, pourtant elle s'éloigne des produits de Nevers & de Rouen à la même époque. Les contours du décor sont cernés de noir, de même que dans quelques autres pièces que M. Brongniart rapporte à la même provenance. — Depuis, la belle classification de M. Riocreux a rendu à la fabrique de Saint-Cloud la place importante qui lui est due.

tellement dans l'usage du monde, qu'il n'y a pas de lieu où il ne s'en trouve, tant pour l'ornement des cheminées, cabinets, tables & autres endroits, que pour les commodités ordinaires que nous en recevons. Les plus belles viennent de la Chine; celles qui les imitent le mieux sont celles qui se font à présent à Saint-Cloud & à Rouen, ensuite celles qui viennent de la Hollande; il s'en fait encore à Savonne en Italie, qui est très-belle, & en plusieurs lieux de France, d'assez commune. »

1690. Les frères Elers, fabricants de poteries du Staffordshire, vers 1690, introduisent le procédé de donner la glaçure avec le sel marin, en jetant ce sel dans le foyer, vers la fin de la cuisson.

Date d'une mention fournie par un almanach parisien, & constatant que les porcelaines de Poterat étaient alors en circulation. 1691.

Vers la même époque, les compagnies anglaise & hollandaise ayant apporté de la Chine des grès cérames rouges, porcelaine rouge sans vernis, *boccato*, les frères Elers, de Nuremberg, établis à Burslem (Staffordshire), découvrent une belle argile rouge propre à la contrefaire, & fondent une petite manufacture à cet effet. (Brongniart, II, 158.)

1695 ou 1697. Époque à laquelle M. Brongniart (*Musée de Sèvres*, p. 200, n° 7 & pl. 40, fig. 1) rapporte l'introduction de l'emploi du filix calciné dans la pâte des faïences fines anglaises (Cf. 1700 à 1725), & l'exécution du service à thé à feuilles de chou & fraises.

Il est remarquable que Thomas Corneille, 1694. dans son *Dictionnaire des arts & des sciences*, publié en cette année, ne mentionne pas la faïence de Rouen. « On en fait, dit-il, de si belles (faïences) à Nevers & en Hollande, qu'on a peine quelquefois à les distinguer des porcelaines. »

1695. Époque à laquelle doit remonter la mise en exploitation des secrets de Morin, directeur de la fabrique de faïence de Saint-Cloud, pour la fabrication de la *porcelaine* tendre, dite de Saint-Cloud. Ses premières recherches dans ce but devaient remonter à 1673. (Voir cette date.)

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1698 — 1702.

1698. Martin Lister, voyageur anglais, visite la manufacture de faïence de Saint-Cloud, & constate que son propriétaire, Morin, est, *depuis trois ans*, en possession d'un secret de fabriquer la *porcelaine*, & que ses produits rivalisent avec ceux de la Chine (Marryat, p. 304); ce qui rapporterait la découverte de Morin & sa mise en exploitation à 1695 environ. D'un autre côté, Lister rapporte que Morin lui dit qu'il y avait plus de vingt-cinq ans qu'il expérimentait dans ce but; ce qui rapporterait les premières recherches à 1673, année de l'obtention du privilège de Poterat, & ce qui laisserait supposer que Morin avait été stimulé par le succès des travaux de Poterat.

1700 à 1725. C'est vers cette époque que la pâte de la faïence fine anglaise reçoit la qualité remarquable dont elle est douée par l'introduction du filix dans sa composition. Cette découverte est rapportée à un certain Astbury, deuxième du nom, potier du Staffordshire. Cependant, d'après d'autres documents, cet emploi aurait été déjà fait dès 1697, à Brofely, dans le même comté. (Brongniart, *Traité*, II, p. 159.)

1702. 16 mai. — Date des lettres patentes accordées à la famille Chicanneau, entrepreneurs de la manufacture de faïence & de porcelaine établie

ROUEN.

1698 — 1699.

A cette date, qui est celle de l'expiration du privilège de Poirel, se rapporte une note extraite des Archives de la chambre de commerce, qui dit que Poterat, ayant deux fils, créa deux établissements de faïence au faubourg Saint-Sever, qu'il les dirigea & fit venir des ouvriers de pays étrangers pour les former.

Le *Mémoire sur la généralité de Rouen*, attribué, suivant divers manuscrits de cet ouvrage, à M. de Vaubourg, sous la date de 1698, ou à d'autres avec une date postérieure, ne fait aucune mention de la faïence de Rouen.

Expiration du privilège exclusif, accordé à Nicolas Poirel, en 1648. (Voy. cette date.)

Érection successive de quatre manufactures de faïence à Rouen, par suite de l'expiration du privilège. Dans l'enquête de 1757, Guill. Heugue déclare que son unique four, pour faïence blanche, a été construit en 1698.

BRUMENT 1699. — Nom & date que porte une cuvette ayant appartenu à M. l'abbé Colas, de Rouen, & aujourd'hui au Musée céramique. Bordure régulière en broderie; sujet chinois au centre. Coloration polychrome : bleu, jaune, vert & rouge.

DE LA FAÏENCE DE ROUEN.

17

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1704 — 1709.

à Saint-Cloud. Le préambule de ces lettres jette un grand jour sur ce qu'était devenue, entre les mains de Louis Poterat, la fabrication de la porcelaine.

1704. Date des premières productions de Boettcher, consistant en grès rouges & brunâtres auxquels on donna improprement le nom de porcelaine.

Du
xvii^e
au
xviii^e
siècle. Fabrique de faïences de Malicorne (Sarthe), dont il existe au Musée de Sèvres (*Description du Musée*, n° 112, p. 174) une écuelle en faïence blanche, à enveloppe réticulée, imitation chinoise.

1706. Par arrêt du conseil d'État du 21 septembre 1706, la communauté des émailleurs, verriers, faïenciers, patenôtriers, à Paris, est réunie à celle des maîtres verriers, couvreurs de flacons, &c.

ROUEN.

1703 — 1709.

C'est vers cette date, qui est celle de l'expiration du privilège accordé en 1673 à Louis Poterat (enregistré le 9 décembre 1673), que durent s'établir les fabriques nouvelles qui profitèrent pendant quelques années de la liberté accordée à cette industrie. (Voy. 1698.) 1703 ou 1704.

Le S^r Cauffy établit une manufacture en 1707. construisant un fourneau pour y cuire de la faïence brune dont il était l'inventeur. Quelque temps après, il en ajoute un second pour la faïence blanche (*Mém. manusc.* d'André Pottier, grand-père de l'auteur). Cauffy figure dans le tableau de 1749, & auparavant dans celui de 1722.

26 avril. — Supplique adressée au contrôleur 1708. général Desmarets par Denis Dorio, se disant possesseur d'un secret d'application de la couleur rouge sur les faïences & porcelaines, à l'effet d'obtenir l'autorisation d'établir des fourneaux à Rouen pour y travailler.

Renvoi par le contrôleur à l'intendant pour avoir son avis (*Archives départementales*, fonds de l'intendance).

Cette demande ne paraît pas avoir eu de suites, c'est-à-dire qu'il ne semble pas que Dorio ait fondé une manufacture particulière, puisqu'on n'en mentionne que six dans la requête de Poterat de 1717, & que la fondation de chacune de ces six a été précédemment fixée. Dorio, sans doute, s'attacha à l'une des manufactures alors en exploitation.

1709. C'est seulement vers cette époque, après la découverte du kaolin d'Aue & les perfectionnements apportés aux procédés de Boettcher par le baron de Tschirnhausen, qu'on commence à fabriquer à Meissen, en Saxe, une véritable porcelaine dure, à pâte blanche & translucide.

C'est à cette année que se rapporte un passage 1709. si important des *Mémoires* de Saint-Simon, relatif à l'envoi de l'argenterie de la Cour à la Monnaie & à son remplacement par de la faïence.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1714 — 1718.

ROUEN.

1710 — 1717.

1^{er} août. — Aveu de Madeleine de Laval, 1710.
veuve de Poterat, écuyer, S^r de Saint-Étienne,
seigneur d'Emandreville, seigneur & haut justi-
cier de Sotteville, patron honoraire desdites
paroisses, & de Louis Poterat, écuyer, son fils,
pour une maison à Saint-Sever.

Signé : *Madeleine de Laval*; — *Louis de Poterat d'Esmandreville*.

Louis Poterat, obtenteur du privilège, était donc mort à cette époque.

Le S^r Cochois, ou plutôt Cauchois, fonde la 1712.
manufacture qu'occupa depuis André Pottier,
grand-père de l'auteur. Cauchois figure dans
le rôle de 1722 & dans l'état de la même année
comme manufacturier en terre brune.

1714. Fondation, en vertu de lettres patentes & de
privilège exclusif pour un rayon de dix lieues,
de la première fabrique de faïence, à Bordeaux,
par Jacques Huftin. — Jacques Huftin est qua-
lifié, dans une permission signée d'un jurat de
Bordeaux pour l'établissement de la fabrique,
de *Directeur des affaires du Roi*.

C'est à cette date que M. Marryat, p. 92, 1713.
rapporte le fait d'un privilège accordé par
Louis XIV à la fabrique de Rouen, pour la
fourniture de la vaisselle & l'usage de marquer
ces pièces d'une fleur de lis, ou même toutes
celles de la fabrique. Cette allégation est em-
pruntée à M. Brongniart. (*Traité*, &c., t. II,
p. 39.) — (Voir 1709 & le passage de Saint-
Simon.)

Mort de Louis XIV.

1715.

1718. Chicanneau succède à Morin dans la direction
de la fabrique de *faïence* & de *porcelaine* de
Saint-Cloud (Marryat, 2^e édit., p. 305). Sui-
vant M. Brongniart (*Traité*, &c., t. II, 498),
cette date indiquerait seulement que, à cette
époque, la fabrique de Saint-Cloud florissait
encore sous la direction de Chicanneau ou des
frères Chicanneau.

Le S^r de Saint-Étienne (Poterat) revendique 1717.
le bénéfice du privilège exclusif dont il est
pourvu, & présente requête au conseil pour
demander la suppression des *fix* fabriques alors
établies à Rouen, en outre de la sienne ou des
deux siennes; mais les maîtres obtinrent un
arrêt qui *maintient & garde les manufactures*
établies ou qui pourraient s'établir par la suite
dans le droit de fabriquer de la faïence en
observant les règlements. (*Mém. manusc. d'A.*
Pottier.)

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1718.

1718. Dès avant cette époque, les faïences de Lorraine, c'est-à-dire de Lunéville, de Strasbourg, &c., étaient apportées à Rouen, & vendues publiquement malgré l'opposition des marchands faïenciers.

ROUEN.

1718 — 1720.

16 mars. — Sentence du lieutenant général de police de Rouen, rendue contre la dame veuve de Saint-Étienne, pour avoir fait vendre des faïences de sa fabrique à l'encan & en gros. Gain de cause est donné aux marchands faïenciers qui avaient fait saisir les marchandises. 1718.

Le S^r Dubois fonde à Saint-Sever une manufacture de faïence (*Mém. manusc.* d'A. Pottier). Le nom de Dubois ne se trouve pas dans le tableau de 1749; il figure seulement dans celui de 1788, d'où l'on peut induire qu'il n'est pas le fondateur de cette manufacture. 1719.

Fondation de la manufacture de faïence de M. de la Mettairie (*Mém. manusc.* d'A. Pottier). De la Mettairie figure dans les tableaux de 1749, 1788, 1798, &c. 1719.

Fondation de la manufacture de Flandin (*Mém. manusc.* d'A. Pottier). Flandin figure dans les états ou tableaux de 1749, 1788, 1798. Ni Dubois, ni de la Mettairie, ni Flandin ne sont indiqués au rôle de la capitation de 1722, d'où il faut en induire qu'en mentionnant la fondation de ces manufactures, l'auteur du *Mémoire manuscrit* citait les noms des possesseurs existants au moment où il écrivait ces notes. 1720.

16 mars. — Vente par le S^r Poterat de Saint-Étienne au S^r Nicolas Fouquay d'une maison à usage de faïencerie, sise faubourg Saint-Sever (Inventaire dressé après le décès de Fouquay, *Archives département.*, bureau des finances). 1720.

État des faïenceries de Saint-Sever d'après un relevé des chefs de manufactures (aux *Archives départementales de la Seine-Inférieure*) :

<i>Bertin.</i>	<i>Guilbaud (sic).</i>
<i>Fouquay.</i>	<i>Heugue.</i>
<i>Dame de St-Étienne.</i>	<i>Breard.</i>
<i>Caussy.</i>	<i>Cauchois.</i>

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1722 — 1723.

D'après le rôle de la capitation de cette année, 1722.
les manufacturiers de faïence de Saint-Sever
étaient :

Carré, manufacturier en terre brune, rue
Saint-Sever.

Cauchois, manufacturier en terre brune, rue
Saint-Sever.

Cauffy père & fils, rue Saint-Sever.

Faupoint, rue Saint-Sever.

Heugue, rue d'Elbeuf.

De Villeray, rue d'Elbeuf.

Pinon, rue Saint-Julien.

Maugard (alias *Maugrard*, ou plutôt *Mau-
gras*), rue Saint-Julien.

Bertin, rue du Pré.

Fouquet (sic), rue du Pré.

Guillebault (sic), rue Touffvents. (11 fabriq.)

D'après le même rôle, les peintres font :

Lefebvre.

Hallé.

Chicanneau.

Pellevé.

Ribard.

Serrurier.

Le Marchand.

Maréchal.

Vatine.

Beaufeu.

Altesne (?)

Arrêt du conseil d'État qui, vu la difette des 1723.
bois, fait défenses à toutes personnes & toutes
communautés d'établir à l'avenir aucuns four-
neaux, verreries, augmentation de feu, finon en
vertu de lettres patentes bien & dûment véri-
fiées. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*)

Mention des faïences de Rouen, dans le Dic- 1723.
tionnaire universel du commerce, de Savary
des Bruflons : « Les plus belles faïences qui se
fassent en France sont celles de Nevers, de
Rouen, de Saint-Cloud. »

Mention des porcelaines de Rouen, dans le
même ouvrage : v^o *Fayance*. — Autre mention
au mot *Porcelaine*, spécifiant que *les premières
épreuves furent faites à Rouen*.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1725 — 1726.

19 octobre. — Lettres patentes portant confirmation des marchands privilégiés suivant la cour, sous la charge du prévôt de l'Hôtel & grand prévôt de France. On voit dans l'état annexé à ces lettres que le nombre des *verriers-faïenciers* était de six : deux créés par Henri IV, le 16 septembre 1606; deux ajoutés par Louis XIII, aux mois de novembre 1636 & mars 1640; deux par Louis XIV, le 24 juillet 1659. 1725.

Il y avait en outre deux *potiers de terre* créés par Louis XIV, suivant lettres patentes du 25 juillet 1660. (Voy. 1776.)

Les marchands privilégiés étaient tenus de décorer leurs boutiques & établis de tapis fleurdelisés & chargés de la devise ordinaire de la prévôté de l'Hôtel, pour être reconnus, & afin que d'autres n'usurpassent point leur qualité. (D'après le texte même des lettres patentes de 1725.)

Nonobstant l'arrêt du conseil d'État de 1723, le S^r Macarel & le S^r Leclerc, peintre en faïence, font élever un fourneau dont la maîtrise des eaux & forêts ordonne la démolition; mais ils élèvent un conflit de juridiction & gagnent du temps. (Voy. 1730.) 1726.

Dans le rôle de la capitation de 1722, on trouve deux Leclerc : un qualifié *compagnon faïencier*, & l'autre, Pierre Leclerc, *tourneur en faïence*.

Date d'un globe céleste en faïence, signé de *Pierre Chapelle, de Rouen*, placé dans le vestibule des appartements du roi, à Choisy. 1726.

Dans le *Dictionnaire géographique* d'Expilly, t. V, p. 227, on mentionne parmi les produits de la faïence de Rouen des globes célestes & terrestres de dix-sept pouces de diamètre, qui faisaient l'admiration des curieux; les uns étaient soutenus par des Atlas, & les autres étaient sur un pied formé par quatre consoles. Sur ces globes étaient peints les quatre Éléments & les quatre Systèmes.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1730.

ROUEN.

1726 — 1731.

1730. Août. — Naissance de Josiah Wedgwood, le prince des céramistes anglais.

14 février. — Sentence du bailliage permettant à Maugrard, fabricant de faïence à Saint-Sever, de vendre, à l'entrée du faubourg, jusqu'à concurrence de 3,000 livres de faïence, autant que les marchands faïenciers se refuseraient à acheter à prix raisonnable, pour pareille somme, de la marchandise. (Note fournie par M. Goffelin.) 1726.

Le Sr Poitevin établit une petite fabrique de faïence, qui passe plus tard à Heugue. On suppose qu'il s'était procuré des lettres patentes. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*) 1729.

Macarel & Leclerc parviennent à se faire confirmer dans l'usurpation qu'ils avaient commise en élevant une nouvelle manufacture nonobstant les règlements. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*) 1730.

Des commissaires se transportent à Rouen par ordre du conseil d'État, visitent toutes les fabriques, constatent scrupuleusement la fabrication de chaque maître, se font donner des échantillons & dressent un état, qui a toujours servi depuis de règle & de pièce fondamentale aux faïenciers pour établir le nombre & la grandeur fixe des fours que chaque maître a le droit d'avoir, & la nature de la fabrication à laquelle ils sont destinés, sans pouvoir innover. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*) 1731.

Cet arrêt, par cela seul qu'il fixait le nombre des fours, déterminait également le nombre des fabricants. Depuis cette époque, en effet, jusque vers 1770, aucune nouvelle fabrique ne fut créée; & si plus tard, c'est-à-dire vers 1770, 1780 & 1790, il s'en établit trois autres, cette fondation fut considérée comme une violation du règlement.

L'arrêt du conseil qui intervint pour donner force de loi aux prescriptions ci-dessus réservait aux fabriques de faïence le privilège exclusif d'employer les bois blancs au chauffage de leurs

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1735.

ROUEN.

1734—1739.

fours, & elles ont gardé ce privilège, malgré la Révolution, jusqu'en 1796. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*)

Le Sr Guillaume Heugue, ayant agrandi son four, est obligé, par ordre du conseil, de le démolir pour le reconstruire conformément au tableau. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*) 1734.

1735. Un ouvrier infidèle, transfuge de la fabrique de porcelaine de Saint-Cloud, aide à fonder la fabrique de Chantilly.

1735. Publication, dans le *Mercure de France*, numéro d'octobre, p. 2161, du poème en vers latins de *la Faïence*, & dans le numéro d'août de la même année, p. 1719, du même poème en vers français, par De Frafnay. — C'est une glorification de la faïence de Nevers.

Date inscrite sous un pot à lait en faïence fine, avec couverte vitreuse, façon anglaise, en ma possession, & aujourd'hui au Musée céramique. Premier essai de ce genre, bien antérieur à l'établissement de la fabrique de Sturgeon. (1781). 1735.

1735.

ROUEN.

L. C.

Serait-ce la signature de Leclerc? (Voy. 1726 & 1730.) Il y a place ici pour cette hypothèse.

Date des travaux de peinture sur faïence, exécutés à Rouen par un artiste nommé C. Borne, dont M. Alfred Baudry possède deux plats à fujets de la plus admirable exécution. On lit sous l'un, qui représente *Diane & Adéon*: PINXIT 1736 C B; & sous l'autre, qui représente *les Quatre Saisons*: BORNE PINXIT, ANNO 1738. — M. Jacquemart, dans une Notice sur les anciennes faïences françaises, *Revue des beaux-arts*, numéro de mai 1859, a mentionné un peintre céramiste de Lille, appelé Marie-Étienne Borne, 1716. 1736 & 1738.

Mention de la manufacture de faïence de Rouen, comme l'emportant sur toutes les autres (Nevers & Saint-Cloud) par la beauté des couleurs & le bon goût du dessin. (*Mercure de France*, mars 1738, p. 466, art. de M. Juvenel sur les Manufactures.) 1738.

Le Sr Guillaume Heugue, ayant entrepris de fabriquer de la faïence brune, contrairement 1739.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1740.

1740. C'est vers cette époque que M. Brongniart (*Musée de Sèvres*, p. 213, n° 118) rapporte la fabrication des produits originaires de la *Manufacture royale de terre d'Angleterre de la rue du Pont-au-Choux*, à Paris, & le buste de Louis XV, sur socle à lion, qui en provient.

1740. Les frères Dubois, transfuges de la fabrique de porcelaine de Chantilly, proposent au ministre Orry de Fulvy de lui révéler le secret, & le ministre les établit à Vincennes.

ROUEN.

1740.

au tableau où il est porté pour faïence blanche, une ordonnance de l'intendant (27 avril) lui prescrit de se renfermer dans la fabrication de la faïence blanche à laquelle sa manufacture est destinée. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*)

État des manufacturiers, d'après les signatures originales de deux actes. 1740.

<i>Fouquay.</i>	<i>Flandain.</i>
<i>Huet-Bertin (V^{re}).</i>	<i>Guill. Heugue.</i>
<i>Loüe Guillibaud (V^{re}).</i>	<i>Franç. Heugue.</i>
<i>Foffé.</i>	<i>Pr^e-Pⁱ Caussy.</i>
<i>N^{as} Malétra.</i>	<i>N. Macarel.</i>
<i>L. Sulmont.</i>	(11 fabriques.)

Un règlement du lieutenant de police, de la même date, présente ce même état avec quelques modifications. Les fabriques y sont au nombre de quatorze, dont une de poterie.

Mention de la dame Bertin comme fabricante de faïence; elle figure de nouveau dans l'ordonnance de 1749. 1740.

Le S^r Dionis commence sa fabrication en cette année; il figure dans les états de 1749 & 1757 (*Mémoires de la chambre de commerce sur le débat entre les maîtres & les ouvriers*). Dionis déclare, en tête de l'état déposé par lui dans l'enquête, qu'il occupe la plus ancienne fabrique établie en vertu de lettres patentes en 1646. 1740.

Ceci prouve que la famille Poterat dut fonder, à l'aide de son privilège particulier, une manufacture distincte de celle qu'elle exploitait déjà au droit de Poirel, l'une transmise à Dionis, & l'autre à Fouquay.

Il résulte des termes d'une requête adressée par les fabricants faïenciers de Rouen au lieutenant de police, que le S^r de Villeray, qui exploitait une des deux fabriques primitivement établies depuis 1720 (le S^r Fouquay exploitait l'autre), cessa en cette année 1740. Or, comme 1740.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1740 — 1742.

c'est en cette dernière année que commence Dionis, qui dit, comme nous venons de le rapporter ci-dessus, exploiter la plus ancienne fabrique fondée en 1646; il s'enfuit que la succession doit s'établir ainsi : Poterat, de Villeray, Dionis.

11 juin. — Règlement du siège de la police du 1740.
bailliage de Rouen, établissant la distribution & partage des bois blancs entre les fabricants de faïence de Rouen, les pâtissiers, boulangers & plâtriers fournisseurs, cité dans la grande ordonnance en placard, & renouvelé par l'ordonnance de février 1749. (Voir cette date.)

Septembre. — Les dames Bertin & Guillibaut 1740.
se font injustement délivrer du bois plus que leur part & portion, prétendant que le partage n'avait plus lieu. (*Id.*)

30 décembre. — Arrêt du conseil d'État du 1740.
Roi, qui maintient le S^r Lafosse en sa qualité de l'un des six marchands verriers faïenciers privilégiés suivant la Cour, dont le nombre ne pourra être augmenté sous quelque prétexte que ce soit, dans le droit de tenir boutique ouverte des marchandises de son état dans la ville de Rouen, & fait défenses aux maîtres & gardes faïenciers de la même ville de l'y troubler.

14 mai. — Décès du S^r Nicolas Fouquay, 1742.
acquéreur, en 1720, de la manufacture du S^r Poterat de Saint-Étienne. Cette manufacture était située proche Bonne-Nouvelle, *aliàs* proche la croix de Bonne-Nouvelle, à l'extrémité du faubourg (probablement rue Toufvents, depuis occupée par Levavasseur & Lambert).

Cependant, le rôle de capitation de 1722 fixe le siège de la manufacture de Fouquay, *rue du Pré*, & celle de Guillibaut, *rue Toufvents*.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1743 — 1745.

1743. Un arrêt du Parlement, du 5 septembre, fixe à Nevers le nombre des fabriques de faïence, qui tendaient à s'accroître outre mesure, à *onze*, & postérieurement à *huit*, avec amende de 1,000 livres contre les contrevenants. On ne tint jamais rigoureusement la main à l'exécution. La même défense fut faite à Rouen, en 1723 & 1731. (Voir ces dates.)

1745. Par un arrêt du conseil d'État de cette année, la faïence étrangère était taxée pour droit d'entrée à 20 livres du cent pesant; celle des provinces réputées étrangères, à 3 livres. Les droits de sortie sont réglés à 6 livres du cent pesant. (*Encycl. méth.*, Arts & Mét., art. *Faïence*.)

1745. Orry de Fulvy, frère du ministre, obtient un privilège exclusif pour trente années, sous le nom de Ch. Adam, & un emplacement dans le château de Vincennes. C'est là & à partir de cette année que commence la manufacture dite depuis de Sèvres; elle ne fut transférée à Sèvres qu'en 1756. Toutes les pièces fabriquées entre ces deux époques l'ont donc été à Vincennes. (Brongniart, *Traité*, II, 499.) Elle ne reçut le titre de manufacture royale qu'en 1753. (*Ibid.*)

ROUEN.

1742 — 1747.

31 juillet. — Lettres patentes délivrées en 1742. faveur de Girard de Reincourt ou Raincourt, pour continuer l'établissement de la manufacture de faïence, à Saint-Sever, vacante par la mort de son propriétaire Fouquay, décédé sans héritiers; laquelle manufacture était celle qui avait été fondée en 1645 par Poirel de Grandval.

« Comme elle est, disent les lettres patentes, une des deux premières qui aient été établies à Rouen, qu'elle a toujours été bien entretenue, & qu'il s'y trouve *trois fourneaux* construits pour la fabrication de la faïence, il est de l'intérêt du commerce & du bien public qu'elle continue d'être exploitée. »

S'il n'y avait, suivant l'état de 1749, répétition de celui de 1731 à l'égard du nombre des fours, que trois fabriques ayant trois fours, celles de Desportes, de Dionis & de Cauffly, si la fabrique de Cauffly avait été fondée, postérieurement aux deux premières, par un individu de ce nom, la fabrique de Poirel était donc, en 1749, entre les mains de Desportes ou de Dionis, successeurs de Reincourt & de Fouquay.

Le Sr Thieuvain, propriétaire d'un fourneau 1744. à usage de poterie, ayant entrepris d'y cuire de la faïence & ayant voulu agrandir son four pour cet usage, il lui est enjoint de se conformer à l'état de 1731, tant pour l'usage que pour la grandeur de son four. (*Mém. manusc.* d'A. Pottier.)

20 juin. — Les propriétaires de manufactures 1747. de faïence de Saint-Sever présentent requête par laquelle ils demandent que les bois soient partagés entre eux, proportion gardée du nombre & des grandeurs de leurs fours, suivant l'état conforme au règlement du 11 juin 1740.

Le Sr Macarel ayant demandé à agrandir son 1747. four, il lui est enjoint de se conformer aux limitations prescrites dans l'état de 1731. (*Mém. manusc.* d'A. Pottier.)

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1748 — 1751.

ROUEN.

1749 — 1752.

Quelque temps auparavant, le même Macarel, ainsi que Flandin & de la Mettairie, autorisés seulement pour fabriquer la faïence brune, ayant demandé à faire du blanc, furent déboutés de leur demande, & le conseil leur enjoignit de se renfermer dans l'usage prescrit pour leur manufacture. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*)

1748 & 1749. D'après M. Davillier (*Histoire des faïences du midi de la France*, p. 131, note), c'est en 1748 & 1749 qu'on fit à Lunéville les premiers essais de terre de pipe. Stanislas Leczinski accorda à cette manufacture un privilège par lettres patentes des 13 & 29 décembre 1749. (Comparer ce fait avec celui rapporté plus haut à l'année 1735, qui prouve que dès cette année des essais de terre de pipe étaient faits à Rouen.)

1750. C'est vers cette époque que florissait, à Paris, la fabrique de faïence de Digne, de laquelle est sorti un pot à pharmacie, décoré d'arabesques en broderie polychrome, type rouennais. (Brongniart, *Musée céramique de Sèvres*, pl. 36, fig. 9, & *Traité*, II, 33.)

1750. M. de Tourny, intendant de Guyenne, fait accorder, vers 1750, à la manufacture de faïence de Bordeaux, fondée en 1714, le titre de *faïencerie royale*. Cependant, à la date du 17 juillet 1750, M. de Tourny consulte les jurats sur un placet présenté au Roi par le S^r Huftin, afin d'obtenir une *prolongation de privilège exclusif*; les jurats se prononcent contre cette prolongation comme défavorable au public. Peut-être est-ce pour le dédommager de ce refus qu'on lui accorda le titre de faïencerie royale.

1751. 21 janvier. — Enregistrement de lettres patentes établissant, pour vingt ans, à Saint-Denis-sur-Sarthon, près Alençon, une manufacture de faïence au profit du S^r Ruel. (*Registres civils [rapports] du Parlement de Rouen*, à la date ci-dessus.)

15 février. — Tableau des manufacturiers de faïence de Saint-Sever, porté dans une ordonnance du bailli de Rouen de cette date, relative à la distribution des bois à faire entre eux, dans l'ordre établi par cette liste :

<i>Desportes</i> ,	3 fours,	5 cordes.
<i>Dionis</i> ,	3 fours,	5 cordes.
<i>V^{re} Malestra</i> ,	2 fours,	4 cordes.
<i>D^e Bertin</i> ,	2 fours,	4 cordes.
<i>Vavaffeur</i> ,	2 fours,	4 cordes.
<i>G^{me} Heugue</i> ,	1 four,	3 cordes.
<i>Caussy</i> ,	3 fours,	3 cordes.
<i>Mouchard</i> ,	1 four,	3 cordes.
<i>Fosséy</i> ,	1 four,	3 cordes.
<i>La Métairie</i> ,	2 fours,	2 cordes.
<i>Flandrin</i> ,	1 four,	2 cordes.
<i>Macarel</i> ,	1 four,	2 cordes.
<i>F^s Heugue</i> ,	1 four,	2 cordes.

13 fabriques, 23 fours.

Les noms sont orthographiés ici comme au tableau imprimé en placard.

Le *Dictionnaire de Trévoux*, publié en cette année, mentionne les faïences de Rouen : « Celles (les faïences) de Rouen & de Saint-Cloud ont fort bien réussi. On y fait aussi des porcelaines que bien des gens préfèrent même aux porcelaines de la Chine. »

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1753 — 1756.

1753. Le privilège de la manufacture de porcelaine de Vincennes est transféré de Ch. Adam à Éloy Brichard, & Louis XV lui accorde le titre de *manufacture royale*. C'est à partir de cette année que commence la marque des pièces & leur date indiquée par les lettres de l'alphabet. L'année 1753, qui, à ce titre, ne comprend que trois mois, est désignée par la lettre A.

1756. La manufacture royale de porcelaine de Vincennes est transférée à Sèvres (Brongniart, *Traité*, II, 499). Depuis trois ans, elle avait le titre de *manufacture royale*, marquait ses pièces du chiffre royal & indiquait leur date par une lettre de l'alphabet. L'année du transfèrement, elle marquait donc ses pièces de la lettre D.

ROUEN.

1753 — 1757.

- Ordonnance de M. de la Bourdonnaye, intendant de la généralité de Rouen, contenant tarif du prix des ouvrages des ouvriers peintres & tourneurs en faïence des manufactures de Saint-Sever. (*Réglementation des salaires*, in-4° imprimé chez J.-J. Le Boulenger.) 1753.

Cette ordonnance fait époque dans l'histoire de la fabrication, parce qu'elle consacrait une réduction des salaires ; elle est souvent invoquée & sa date rappelée par cette formule : *l'année de la réduction*.

- Mention au papier terrier nouveau des possessions du prieuré de Grandmont, de J.-B. Dupray, maître de faïencerie, avec un four, demeurant rue Saint-Sever, vis-à-vis l'enclos des Emmurées. Ce nom ne figure pas dans les diverses nomenclatures. 1753.

- 17 juillet. — Les S^{rs} Vallet frères font l'acquisition de leur établissement qu'ils continuent, à partir de ce jour, à exploiter en commun, pour la fabrication de la faïence blanche seulement. (Enquête, &c.) 1756.

- Mémoire manuscrit sur un débat entre les ouvriers faïenciers & leurs maîtres pour la fixation du prix des salaires. (Chambre de commerce de Rouen, Archives anciennes, carton XI.) 1756.

- Nomination du S^r André Pottier aux fonctions de marchand faïencier privilégié du Roi & de syndic de la communauté, suivant titres en sa possession. 1757.

- Avril. — Pierre Mouchard prend pour associé Debarc de la Croifille, qui témoigne dans l'enquête citée ci-après. 1757.

- Juin. — D'après une enquête faite à cette époque sur un débat soulevé entre les fabricants & les ouvriers touchant les salaires, il résulte 1757.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1758 — 1762.

ROUEN.

1757.

qu'il y avait alors *treize manufactures*, dont deux dirigées par le même entrepreneur, savoir :

	Manuf.	Fours.	Peintres.
<i>Cauffy (Pierre-Paul),</i>	1	3	6
<i>V^{re} Levavasseur (Rouffin),</i>	1	2	11
<i>Vallet frères,</i>	1	2	14
<i>François Heugue (aîné),</i>	2	4	17
<i>Pavie,</i>	1	2	14
<i>Guillaume Heugue,</i>	1	1	14
<i>De la Mettairie,</i>	1	1	»
<i>Macarel,</i>	1	1	»
<i>V^{re} Foffé,</i>	1	2	3
<i>Pierre Mouchard,</i>	1	1	4
<i>Dionis,</i>	1	3	7
<i>Flandrin,</i>	1	1	»

Au moins 23 fours.

Le total des ouvriers employés en 1757 est de trois cent cinquante-neuf. (Original aux *Archives de la Chambre de commerce.*)

1758 à 1762. C'est pendant cette période que MM. De Lauraguais, Darcet & Le Gay firent, dans le laboratoire de De Lauraguais, une suite d'expériences qui les conduisit à la découverte d'une porcelaine purement terreuse & très-réfractaire, laquelle manquait de blancheur, comme une partie de celles de la Chine.

Dans le même temps, Macquer, que le gouvernement avait chargé de recherches tendantes au perfectionnement de la manufacture de Sèvres, persuadé que les porcelaines de Chine & de Saxe étaient le produit de substances terreuses inconnues jusqu'alors, mais susceptibles d'être trouvées, engagea le ministère à proposer une récompense à celui qui découvrirait ces substances. Villaris, pharmacien distingué de Bordeaux, s'en occupa; il apprit que les environs de Saint-Yrieix-la-Perche (Haute-Vienne) recélaient des terres très-blanches qui pouvaient remplir le but qu'on se proposait: son espoir ne fut point trompé. Les essais en furent faits sous la direction de Macquer, à la

8 décembre. — Ordonnance de l'intendant de Brou portant règlement général pour les manufactures de faïence de la ville de Rouen, en cinq articles, établissant liberté entière aux entrepreneurs d'employer des ouvriers à leur choix, de l'un & de l'autre sexe, de former autant d'élèves qu'il leur conviendra, de fixer les salaires de gré à gré, d'établir de nouveaux fours & de fonder de nouveaux établissements, à condition de n'y consommer que du charbon de terre ou de la tourbe. (D'après l'original imprimé existant aux *Archives de la Chambre de commerce.*) 1757.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1760 — 1763.

ROUEN.

1767 — 1768.

manufacture de Sèvres. (*Mém. sur les ouvrages de terre cuite*, par Fourmy, 1802, p. 71.)

Ce furent les S^{rs} Grellet, négociants, aidés de Turgot, intendant de la province, & de Desmarest, inspecteur des manufactures de la même généralité, qui, les premiers, mirent en exploitation le gîte de kaolin de Saint-Yrieix, que, plus tard, la fabrique de Sèvres acheta, croyant ainsi s'en assurer l'exploitation exclusive.

1760. Le Roi fait l'acquisition de la manufacture de Sèvres, & nomme Boileau directeur. (Brongniart, *Traité*, II, p. 499.)

1760. Le procédé d'impression de dessins sur faïence émaillée est constaté, à cette époque, dans la fabrique de Rorsstrand, près Stockholm en Suède. (Brongniart, II, p. 174.)

1760. Jusque vers cette époque, en Angleterre, le vernis des poteries était le produit du plomb pur ou du sel marin; mais alors on importa, des parties septentrionale & orientale de France & d'Angleterre, des faïences, dites *terre de pipe*, qui étaient recouvertes d'un vernis beaucoup plus brillant que celui que les poteries fusdites pouvaient recevoir.

1763. Josiah Wedgwood arriva, vers 1763, à établir une fabrication active, fondée sur des moyens mécaniques, d'une faïence fine, à biscuit dense, très-fin, recouvert d'un vernis transparent, dur, très-bien glacé, d'un blanc légèrement jaunâtre, à laquelle il donna le nom de *Queen's ware*.

Compte rendu au contrôleur général par les 1767.
receveurs généraux des finances de la généralité de Rouen, mentionnant les *faïenceries de Rouen* au nombre des industries importantes de cette partie de la province.

Le tome V du *Dictionnaire géographique* 1768.
d'Expilly, publié cette année, mentionne, p. 227-8, la fabrique de Rouen en ces termes : « Il y a à Rouen, dans le faubourg Saint-Sever, à la gauche de la Seine, plusieurs manufactures de faïence qui sont très-considérables... On assure même qu'elles pourraient suffire à la fourniture de tout le royaume... » Pour « les globes célestes & terrestres » qu'on y fabriquait, voir à l'année 1726.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1770 — 1773.

1770. Fondation du village d'*Etruria* (Staffordshire) par Josiah Wedgwood.

1773. La corporation des faïenciers de Paris, sous le titre de *Marchands verriers, émailleurs, &c.*, se composait, à cette époque, de cent trente-six membres environ.

ROUEN.

1770 — 1774.

Vers cette époque, le S^r Dumont établit une 1770.
manufacture de faïence à Saint-Sever. On a tout lieu de croire qu'il n'avait droit de faire que des pavés, dits vulgairement *pavés de Lifieux*. Ces pavés étaient revêtus d'émaux de faïence. Mais il se servit de son four, qu'il fit agrandir jusqu'au point de le rendre le plus grand de tous, à cuire toute espèce de faïence. Dumont figure encore sur les états de 1788 & 1798. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*)

État des manufacturiers de faïence d'après le 1774.
rôle d'imposition du vingtième :

Flandain, rue Saint-Sever.

De la Mettairie, rue Saint-Sever.

Pierre Heugues, rue Saint-Sever.

Gabriel Saas (remplaçant Mouchard), rue Saint-Sever.

V^{es} Framboisier, rue Saint-Sever.

Jean-Baptiste Heugue, rue Saint-Sever.

Guill. Heugue & sa mère, rue d'Elbeuf.

Dumont, rue d'Elbeuf.

Pavie, rue Saint-Julien.

Macarel, rue Saint-Julien.

François Heugue, rue Saint-Julien.

Frères Vallet, rue du Pré.

François Heugue père, rue du Pré.

Dame Levavasseur, rue Touffvents.

M. Brongniart (*Description du Musée de 1774.*
Sèvres, p. 177, n^o 143) décrit une pièce en ces termes : « Affiette à bord festonné, en faïence de Rouen, sur laquelle on a fait des essais de couleur purpurine. Elle porte la date de 1774. »

GUILLIBAULT.—Ce nom, que nous avons ren- 1774.
contré en toutes lettres, ainsi écrit : *Guillibeaux*, ou précédé d'un M., sur des pièces de faïence d'une exécution supérieure, se rattache à l'histoire de nos manufactures de faïence. Nous le trouvons, à cette date, dans l'*Almanach de la ville de Rouen*, pour 1774, avec ce titre :

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1775 — 1776.

ROUEN.

1775 — 1776.

M. Guillibault, directeur de la manufacture royale de velours & draps de coton, établie à Rouen par arrêt du Conseil en 1752.

1775. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, vers 1775, florissait la fabrique de faïence (& de porcelaine) de Sceaux-Penthièvre, dont M. Brongniart (*Musée de Sèvres*, pl. 36, fig. 8) a figuré une magnifique fouprière, genre rocaïlle, décorée de fujets & d'ornements, où domine la couleur carmin, mais en avertissant que cette attribution d'origine n'a d'autre garantie que la foi du vendeur, vu que l'*ancree*, marque distinctive de cette fabrique, ne s'y trouve pas.

État des manufacturiers de faïence au faubourg Saint-Sever, d'après les rôles d'imposition du vingtième :

Mouchard, remplacé par *Gabriel Saas*.

Veuve Framboisier.

Heugue (Pierre).

Heugue (François) père.

Heugue (François) fils.

Heugue (Jean-Baptiste).

Heugue (Guillaume) & sa mère.

Vallet frères.

Pavie.

Macarel.

Dumont.

De la Mettairie.

Sturgeon (ajouté postérieurement).

1776. Par un édit du mois d'août 1776, les faïenciers, vitriers & potiers de terre de Paris, sont réunis en un seul corps de communauté.

Les principaux ouvriers des manufactures de faïence établies à Saint-Sever sont considérés comme dispensés de tirer à la milice, à titre d'ouvriers difficiles à remplacer. L'intendant, en soumettant l'état des exemptions de service particulières à la généralité, propose de réduire cette exemption au plus ancien tourneur & aux deux plus anciens peintres de chaque manufacture. (*Archives départementales*, C. 708.)

Ce document constate, en outre, que ces manufactures étaient au nombre de *dix-huit*. Or, il n'y en a que douze ou treize dans l'état ci-dessus; ce qui démontre une fois de plus combien les documents administratifs eux-mêmes sont souvent en désaccord.

Décembre. — Lettres patentes du Roi, en forme d'édit, portant fixation du nombre & de la qualité des marchands & artisans privilégiés de la Cour, maison & suite de Sa Majesté, à la nomination du prévôt de l'Hôtel, avec un tarif

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1777 — 1778.

des droits. Les *faïenciers*, *patenôtriers*, *vitriers* (verriers), *potiers de terre*, y font au nombre de huit, ce qui correspond au nombre fixé par les lettres patentes de 1725.

Dans le *Tableau de Rouen de 1777*, p. 144, 1777.
on lit, à propos de Saint-Sever : « Cette paroisse est de la plus grande étendue & très-peuplée; il y a plusieurs manufactures, dont les plus renommées sont celles de faïence; qui fait une partie considérable du commerce de ce faubourg. »

Dans un *Voyage à Rouen*, manuscrit inédit 1777.
rédigé par un S^r G... & faisant partie de la Bibliothèque publique de Rouen, collection Montbret, petit in-folio, p. 45, on lit :

« Il faut encore visiter, au faubourg Saint-Sever, quelques manufactures de faïence; il y en a qui occupent plus de quatre-vingts ouvriers. Les procédés de ces manufactures sont connus. Après avoir vu la préparation des terres sur le mélange desquelles les fabricants gardent toujours un peu de secret, il faut passer à l'atelier des tourneurs, ensuite à celui des peintres, où se met l'émail & la couverte. La faïence passe deux fois au four, comme la porcelaine : une première fois pour cuire la pâte, une seconde fois pour que la couverte s'unisse par la cuisson à la pâte, & que les couleurs métalliques que l'on emploie se fixent & s'amalgament dans la couverte. Les pièces sont renfermées dans des tourteaux de terre, afin qu'elles ne prennent pas un trop grand feu qui les feroit fendre. On fait dans ces manufactures, non-seulement des faïences communes, mais aussi beaucoup de faïences dans le goût de celles de *Sceaux* & de *Straßbourg*. »

7 décembre. — La manufacture du S^r Mou- 1778.
chard est adjugée par décret à un S^r Coufin.
(Voy. 1779.)

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1779 — 1780.

1779. M. Davillier (*Histoire des faïences du midi de la France*, p. 103) cite deux vases qui portaient cette inscription : *Jacques Boselly, Savonne, 1779, 24 septembre*. Le même artiste signait quelquefois *Giacomo Boselly*. Il y a un rapprochement à faire entre ce nom & celui qui est inscrit sous une cafetière de forme tourmentée aujourd'hui au Musée céramique de Rouen.

1780. Publication du procédé d'impression en bleu sur faïence fine & porcelaine tendre, découvert par John Turner, de Cangley. (Brongniart, II, p. 161.)

1780. Fondation, à Toulouse, de la fabrique de faïence fine de M. Arnoux, l'une des plus curieuses de France. C'est à elle qu'on doit rapporter les poteries *marbrées* au moyen d'un mélange d'argiles de couleurs différentes, vernifiées au plomb sulfuré. (Brongniart, II, p. 168.)

ROUEN.

1779 — 1782.

15 février. — La manufacture de Mouchard, 1779. adjugée l'année précédente au S^r Coufin, est adjugée de nouveau au S^r Lemire. (Voy. 1782.)

Le S^r Pierre Heugue établit, vers cette époque, 1780. une manufacture à Saint-Sever, pour la fabrication particulière des poêles en faïence. Elle passa plus tard au S^r Valette, qui y fabriqua de la faïence de tout genre, & pas de poêles. (*Mém. manusc.* d'A. Pottier.)

17 juillet. — Arrêt du conseil d'État qui 1781. autorise les S^{rs} Macnemara, William Sturgeon, Simon de Suzay & Letellier, à établir une manufacture de faïence à Rouen, à la charge de n'y employer que du charbon de terre & de la tourbe, & les autorise à y placer les armes du Roi avec cette inscription : *Manufacture royale*.

Le même arrêt du Conseil accordait aux mêmes une gratification annuelle de 2,000 liv. pendant *cinq ans*, s'ils réalisaient leurs promesses. (Voy. 1784.)

A cette époque, les manufactures de Saint-Sever occupaient cinq cent soixante-dix ouvriers, dont un sixième, soit quatre-vingt-quinze, de peintres. Il y avait vingt-cinq fours en activité, deux de plus qu'en 1749. L'apprêt d'une fournée demandait huit jours. (*Almanach des gens de goût*, an V.) 1781.

Février. — Gabriel Saas devient acquéreur, 1782. par *clameur*, de la manufacture de faïence possédée antérieurement par le S^r Mouchard, puis adjugée, par décret, le 7 décembre 1778, à un S^r Coufin, adjugée de nouveau, le 15 février 1779, à un S^r Lemire, & enfin, en 1782,

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1784.

ROUEN.

1783 — 1784.

à Saas. (*Archives départementales*, fonds de l'intendance.)

Août. — Des expériences sont faites dans la 1783.
fabrique du S^r Sturgeon pour constater la supériorité de ses procédés dans la cuisson des faïences au charbon de terre. Il y eut, la même année, une protestation signée des fabricants.

Septembre. — Les manufacturiers de faïence 1783.
de Saint-Sever adressent à l'autorité une pétition contre la concurrence dont les menacent les travaux du S^r Sturgeon; ils avancent que leurs manufactures entretiennent *quinze cents ouvriers* (voir 1781) & fournissent une branche de commerce très-étendue dans l'intérieur du royaume & aux colonies. Cette pétition porte quinze signatures :

De la Mettairie. Heugue fils.

Pre Jourdain. Heugue.

Heugue aîné. Framboisier.

F^{me} P. Macarel. V^{ve} Lepage & Lhomme (?).

Flandain. V^{ve} G^{me} Heugue.

Ph. Levavasseur. Himbert.

Dubois. Matthieu Vallet.

Michel Vallet. (Gabriel Saas).

Gabriel Saas n'a pas signé l'acte, mais il n'en existait pas moins à cette époque, puisqu'il remplit l'intervalle de Mouchard à mon grand-père. (Voir 1782.)

L'orthographe des noms est ici conforme aux signatures.

Le nom de mon grand-père ne figure pas dans les quinze signataires; qu'en induire? qu'il ne fabriquait pas encore, ou que son titre de marchand privilégié qu'il prend dans le procès-verbal de 1783 le rangeait parmi les marchands?

1784. C'est à cette époque que la manufacture de porcelaine, fondée à Limoges dès les premières années de la découverte du kaolin de Saint-

Août. — Le S^r Sturgeon, entrepreneur d'une 1784.
manufacture de faïence à Rouen, rue d'Elbeuf, demande le paiement de la deuxième annuité

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1784 — 1786.

Yrieix, & constituée en manufacture royale, est annexée à celle de Sèvres. Les fabriques se sont multipliées depuis; en 1838, on en comptait vingt-quatre à Limoges ou aux environs.

1784. 16 mai. — Arrêt du conseil d'État renouvelant les privilèges de la manufacture de Sèvres & lui accordant nommément « le droit exclusif de faire & débiter des vases couverts & non couverts; d'incruster de l'or sur ces vases & sur toutes autres pièces de porcelaine; d'y peindre des tableaux représentant des personnages & des animaux; de fabriquer & vendre des statues, des bustes en ronde bosse, ou en médaillon & en bas-relief, des groupes d'hommes ou d'animaux, ou d'autres sujets faits avec de la pâte de porcelaine en biscuit ou colorés, & généralement tous autres ouvrages du grand genre destinés à servir d'ornement. Le tout à peine de faïsse, confiscation & de 3,000 livres d'amende. »

On n'accordait aux autres manufactures la liberté de fabriquer des plats, des assiettes, des tasses, des fucriers, des compotiers, &c., d'y mettre de l'or en simple bordure & des fleurs, qu'à la charge de transporter leurs ateliers à quinze lieues de Paris, & dans tout autre lieu que les capitales des provinces; à l'exception des manufactures de Sceaux & de Chantilly, à cause de leur ancienneté. (Voir plus loin 1787.)

1786. Date du célèbre traité de commerce conclu avec l'Angleterre, sous le ministère de M. de Vergennes, & dont les conséquences, au dire de tous les contemporains, furent si désastreuses pour l'industrie française. (Voir 1788.)

ROUEN.

1785 — 1786.

de la gratification qui lui a été accordée pendant cinq ans par arrêt du Conseil du 17 juillet 1781.

Février. — Le S^r Sturgeon présente au gouvernement un mémoire dans lequel il demande que, eu égard aux services qu'il a rendus & qu'il est à même de rendre à l'art de la faïencerie, on lui donne les fonctions d'inspecteur général des manufactures à feu (plus loin on lit *des manufactures de faïence*) avec des appointements proportionnés à cette commission. Il demande, en outre, que la caisse de commerce lui prête 100,000 livres, remboursables en dix ans.

Les fabricants de faïence qui avaient été nommés commissaires pour assister aux différentes expériences du S^r Sturgeon étaient :

Louis-Nicolas Goubert, marchand faïencier;
André Pottier, marchand faïencier privilégié du Roi suivant la Cour & Conseils de Sa Majesté;
P. Levavasseur;
De la Mettairie;
Flandin, fabricant de faïence.

D'après un *Mémoire sur le commerce de la Normandie*, présenté par la Chambre de commerce au roi Louis XVI à son passage par Rouen, en 1786, « cette ville renfermait dix-huit faïenceries, dont une ne consomme que du charbon de terre; les deux tiers des produits sont exportés à nos colonies. »

Suivant une note annexée au même mémoire, il y a, dans le faubourg Saint-Sever, dix-sept manufactures de faïence qui occupent ensemble annuellement environ douze cents personnes.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1787.

ROUEN.

1787 — 1788.

Le produit est de 11 à 1,200,000 livres, dont les deux tiers s'exportent dans nos îles d'Amérique. (*Archives de la Chambre de commerce.*)

1787. 17 janvier. — Lorsque l'arrêt du conseil d'État du 16 mai 1784 (voir cette date) vint frapper les manufactures de porcelaine établies à Paris ou aux environs, il y en avait alors neuf assez florissantes à Paris. Huit d'entre elles se disposaient à accepter l'exil; une seule, celle dirigée par M^{me} Guerhard, depuis M^{me} Dilh, résista, & sa directrice agit avec tant d'activité & d'énergie qu'elle finit par obtenir de M. de Calonne un nouvel arrêt du conseil, du 17 janvier 1787, qui, paraissant confirmer celui de 1784 & toutes les prérogatives qu'il avait données à la manufacture de Sèvres, défendant même aux autres manufactures de rien faire du même genre qui excédât les dimensions élevées qu'il fixait, laissait cependant une grande latitude, pour tous les beaux ouvrages, à quatre manufactures parisiennes y désignées; annonçant, d'ailleurs, un concours annuel dans lequel, à raison de la perfection qu'elles auraient atteinte, les autres manufactures seraient admises à jouir, pour l'avenir, du même avantage. Cet arrêt révoquait implicitement l'ordre d'exil porté par le précédent contre les neuf fabriques parisiennes. La concurrence aida à les perfectionner & à les multiplier, de sorte que, au commencement du dix-neuvième siècle, on en comptait trente-trois, dont onze figurèrent à la première exposition de l'industrie française, suivant une brochure *Sur les manufactures de porcelaine*, in-8° de huit pages, sans date ni lieu d'impression.

C'est dans le cours de cette année que commencent les relations de mon grand-père avec les fabricants anglais & notamment avec la maison Child, de Newfield (Staffordshire), lesquelles se continuent jusqu'à 1792, & cessent complètement à cette époque. 1787.

Par sentence rendue le 30 avril en la haute justice d'Émendreville, André Pottier est envoyé en possession de l'établissement tenu par les sieurs & dame Saas, qu'il exploite dès lors. 1787.

Avis de la Chambre de commerce de Rouen sur les effets du traité de commerce de 1786. 1788.

Les faïenceries de Rouen conservent encore le débouché & la préférence qu'elles ont obtenue depuis longtemps dans nos colonies; mais elles y auront néanmoins à combattre la rivalité étrangère pour certains ouvrages, & ne pourront la soutenir pour la consommation intérieure du royaume. La faïencerie anglaise n'étant tarifée qu'à 12 pour 100 de sa valeur, il en est déjà arrivé à Rouen des cargaisons considérables, & comme il est à présumer qu'il en est de même dans les autres ports, les faïences de Rouen sont privées d'un débit nécessaire pour assurer leur prospérité. Cette fabrication nourrit à Rouen un nombre considérable d'ouvriers.

Le *Tableau de Rouen*, almanach, insère à cette date la nomenclature des fabricants de faïence exerçant alors à Saint-Sever. Les manufactures sont au nombre de quinze, possédées par treize fabricants, ou plutôt, comme on le voit dans l'état de 1798, les deux fabriques de Heugue & de Valette étaient possédées par des membres distincts de la même famille: 1788.

F. Heugue, en blanc.

1789.

De la Houffiette, en blanc.*Jourdain*, en blanc.*M. Valette*, en blanc & brun.*G. Heugue*, en blanc & brun.*Levavasseur*, en blanc & brun.*Bellanger*, en blanc & brun.*Pottier*, en blanc & brun.*Dubois*, en blanc & brun.*De la Mettairie*, en blanc & brun.*Flandrin* (ou *Flandin*), en brun.*Macarel*, en brun.*F. Heugue*, 2^e manufacture, en brun.*Valette*, 2^e manufacture, en brun.*Dumont*, blanc & brun.

(Voir à l'an 1798, pour les modifications survenues à cet état.)

Il est à noter que la fabrique du S^r Sturgeon ne figure pas dans cet état ni dans celui de 1798. Avait-elle déjà cessé ses travaux ? (Voir 1792.)

A cette époque, les faïenceries de Saint-Sever 1789. occupent trois cent quatre-vingts ouvriers. La peinture avait déjà reçu un très-grand échec : vingt-quatre fours en médiocre activité. (*Almanach des gens de goût*, an V. — Voir les années 1781 & 1796.)

Vers cette époque ^a, le S^r Lepage établit à 1789. Saint-Sever une manufacture de faïence, la dernière qui ait été fondée avant l'abolition des privilèges : ce fut à l'aide d'un fourneau transporté soi-disant de la manufacture du S^r Baptiste Heugue, son beau-frère, représenté plus tard par le S^r Dubois ^b; mais ce second four, d'ailleurs construit contrairement au tableau de 1731, continua à subsister tant chez Baptiste Heugue

^a Cette fondation eut lieu beaucoup plus tôt. Lepage avait construit un four dès 1771; il dut obtenir son privilège vers 1774. Sa veuve figure sur un état de 1783.

^b Dubois figure déjà cependant dans l'état de 1788 & même dans celui de 1783.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

ROUEN.

1789 — 1792.

que plus tard chez Dubois. La manufacture du S^r Lepage, fermée vers 1794, appartient plus tard au S^r Lecerf. (*Mém. manusc. d'A. Pottier.*)

4 décembre. — Le S^r Jacques-Pierre Huet, 1789.
ouvrier faïencier à Saint-Sever, se présentant comme ayant visité les principales manufactures de faïence & de porcelaine de France, d'Allemagne & d'Espagne, adresse au bureau d'encouragement de l'assemblée provinciale, séant à Rouen, une demande aux fins d'être envoyé en Angleterre pour continuer ses observations. M. d'Herbouville, président de l'administration départementale, lui alloue une somme de 600 livres, au moyen de laquelle il effectue ce voyage. A son retour, il offre d'entreprendre les expériences qui lui seront prescrites par le bureau, & de prouver que le bénéfice à obtenir de la fabrication dans le genre anglais serait au moins de 25 pour 100. M. Sturgeon offrait de prêter sa manufacture. Les événements qui suivirent empêchèrent la réalisation de ce projet. (Voir 1792, — *Archives départementales.*)

Il résulte d'un Mémoire adressé en mars 1792 1792.
au directoire du département par le S^r Jacques-Pierre Huet, ouvrier faïencier à Saint-Sever (dont nous avons déjà parlé sous la date de 1789), que la manufacture du S^r Sturgeon venait d'être vendue & allait être dénaturée.

Dans ce même mémoire, le S^r Jacques-Pierre 1792.
Huet renouvelle la demande qu'il avait déjà présentée en 1789, alléguant que, si les faïenceries françaises jouissent en ce moment d'une prospérité précaire, elles le doivent à l'état du change avec l'Angleterre; qu'elles tomberont du moment où le change reviendra au pair; qu'il est donc urgent de se mettre en mesure, en perfectionnant la fabrication, en s'appropriant le genre & les procédés anglais, de s'opposer à l'introduction des marchandises étrangères. Il

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1794 — 1795.

ROUEN.

1794 — 1796.

propose au directoire du département de faire l'essai d'un petit établissement dans un coin même du bâtiment où le directoire tient ses séances, d'y construire un four cylindrique de trois pieds de diamètre, chauffé au charbon de terre, & annonce qu'une somme de 2,400 livres suffira. Son Mémoire est appuyé par un Rapport favorable de la Société libre d'Émulation, du 17 avril 1792, & par un Rapport de l'Académie de Rouen, du 4 avril même année, signé d'Am-bourney.

1794. Fondation de la manufacture de M. Enoch Wood, à Burslem, dans le Staffordshire, une des plus importantes de cette contrée, & où l'on rencontre un précieux Musée céramique des produits anciens & nouveaux des fabriques du Staffordshire. Si je cite ce nom, c'est parce qu'il me paraît devoir avoir des relations avec le Wood, qui, au commencement de ce siècle, administrait la fabrique de faïence anglaise de Forges-les-Eaux.

1795. 3 janvier. — Mort de Josiah Wedgwood, né en 1730.

30 pluviôse an II. — Mon grand-père achète 1794. d'un S^r J.-B. Stockatzberger diverses recettes d'émaux & de dorures pour la faïence & la porcelaine.

Après deux ans de séquestre, on restitue à 1795. mon grand-père & aux autres marchands de faïence les marchandises anglaises saisies dans leurs magasins; elles sont vendues à vil prix en assignats.

A cette époque, les faïenceries de Saint-Sever 1796. n'emploient plus que cent cinquante ouvriers faiblement occupés. Neuf fours seulement en très-lente activité; l'apprêt d'une fournée exige au moins un mois. (*Almanach des gens de goût*, an V. — Voir 1781 & 1789.) Cependant, malgré cette décadence, l'auteur constate que trois manufactures sont encore en ce moment florissantes :

Celle de *Jourdain*, pour le blanc;
Celle de *Tharel*, pour le brun;
Celle de *La Mettairie*, pour l'un & l'autre.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1798.

1798. Prairial an VI. — Il résulte d'une lettre de mon grand-père de cette date que la fabrication de faïence façon anglaise de *Forges* était alors en pleine activité, & qu'elle produisait à meilleur marché que les fabriques anglaises ou parisiennes, dans la proportion de 40 à 45 pour 100 de rabais.

ROUEN.

1798 — 1799.

Passage d'une lettre de mon grand-père, du 6 prairial an VI, relative à la fabrication : « Ayant, *depuis plus de vingt ans*, une fabrique « de faïence, je suis, sans contredit, celui qui « fabrique la plus belle & avec le plus de goût « & avec les formes les plus nouvelles. » (Extrait du copie-lettres.)

D'après un Mémoire de mon grand-père, la nomenclature des fabriques de faïence établies à Rouen se composait ainsi :

Fabriques en activité : 10.

Pottier.

Delamétairie.

Dumont.

Martel.

Jourdain.

Tharel.

Heugue fils.

Legris (ou *Legrip*).

Valette père.

Valette fils.

Fabriques en non-activité : 6.

Flandin.

V^e Heugue.

Le Vavaſſeur.

De la Houffiette.

Lepage.

Bellanger. (Sur un autre document, on lit *Framboisier*.) Bellanger figure sur l'état de 1788, & Framboisier sur la pétition de 1783. Ainsi, Framboisier est donc antérieur à Bellanger.

Poteries en activité : 2.

Gibon.

Poitevin (ou plutôt *Poidevin*), sous la raison *Poidevin & Mallet*, associés, à la Petite-Chauffée. (Voir *Almanach des gens de goût*, an V.)

Floréal an VII. — Mon grand-père cesse d'habiter la rue de la Lanterne, n° 4, pour demeurer entièrement rue Saint-Sever, n° 42 bis.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1802 — 1804.

ROUEN.

1799 — 1802.

La manufacture de faïence était même rue, n° 54, vis-à-vis l'entrée de la rue Pavée.

Prairial an VII. — D'après une pétition signée 1799.
de mon grand-père, & présentée pour obtenir
dégrèvement de la contribution des patentes,
il allègue que, depuis le commencement de
l'an VII, il a cessé entièrement de faire le com-
merce & d'exercer sa profession; ailleurs, il dit :
fin de l'an VI.

Mon grand-père se fait délivrer une patente 1800
de fabricant de faïence, au prix de 150 francs, &
pour cette année. 1801
(an IX)

Au commencement de 1801 (germinal an IX), 1801.
mon grand-père loue la manufacture de faïence
aux S^{rs} Enault & Legris fils, avec cession des
marchandises en cours de fabrication, pour la
remettre en activité. J'ignore ce que cette reprise
de travaux a duré. Le bail était fait pour dix-
huit ans, à 1,050 francs par an. Il résulte d'un
titre que j'ai trouvé, que le S^r Enault lui fit
remise de cette location dans les premiers mois
de 1804 (germinal an XIII), vu qu'il n'en pou-
vait plus effectuer le paiement à cause de l'inac-
tion de ce genre de commerce. L'acte de réfi-
liation est daté du 15 fructidor an XIII (1805).

1802. Avril-mai. — Traité de paix avec l'Angleterre,
dite *Paix d'Amiens*.

1803. Mai. — Fin de la paix d'Amiens.

1803 Si l'on s'en rapporte à un ancien manufactu-
& rier, le S^r Orpenheim, qui a publié, en 1807,
1804. l'*Art de fabriquer la poterie façon anglaise*,
ce serait vers 1803 ou 1804 que l'industrie de
la faïence française commença à cesser sa fabri-
cation, vaincue par le bon marché, la légèreté
& les autres qualités de la faïence anglaise.

Nomenclature des manufacturiers de faïence 1802.
& de poterie, d'après le *Tableau général du
commerce, &c. des départements de Norman-
die*, 1802, in-8°.

Faïenciers :

Delamettairie, rue Saint-Sever, 89.

Dumont, rue d'Elbeuf, 101.

Heugue, rue Touffvents, 19.

Jourdain, rue Saint-Julien, 23.

Legrip père, rue Saint-Sever, 54.

Legrip fils, rue du Pré, 71.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1803 — 1806.

1803 & 1804 (an XII) ... A Forges-les-Eaux, manufactures de poteries, de terres cuites, de carreaux à carreler très-beaux & d'un vermeil peu commun. Une manufacture très-considérable de faïence à l'imitation de l'anglaise.... (*Almanach des sciences, &c., du dépt de la Seine-Inférieure, pour l'an XI*, par Guilbert, p. 164.)

1806. *Poteries.* — ... Il ne s'en fabrique point dans la contrée des plaines du centre ni dans celle des bords de la mer. Les poteries de *Martincamp*, de *Forges* & du *Foffé* jouissent d'une grande réputation. La contrée des rives de la Seine compte aussi plusieurs poteries. Les principales sont celles de la *Mivoye*, de *Saint-Adrien*, près Rouen, de *Mélamare*, de *Saint-Antoine*, de la *Remuée*, près Lillebonne. (*Annuaire statistique du dépt de la Seine-Inférieure*, 1806.)

Grès. — Il se fabrique aussi dans le département un autre genre de poteries appelé *grès d'Allemagne*. On y emploie l'argile pure de Neufchâtel ou de Forges, & on lui donne une couverte au moyen du sel marin. Ce procédé est celui qu'on emploie dans les poteries de *Bully* pour leur donner le vernis; mais à *Martincamp* c'est sans l'intervention du sel que l'on parvient à vernir les vases en les trempant dans de l'eau, dans laquelle on a délayé une terre particulière qui se trouve aux environs.

Faïenceries. — A *Forges*, à *Ingouville*, à *Sanvic*, à *Harfleur*. La fabrique d'*Harfleur* fait honneur au département par la belle qualité de sa faïence qui rivalise avec la faïence anglaise & ne lui cède en rien.

Porcelaineries. — Gournay est la seule ville du département qui ait une fabrique de *porcelaine* ^a. Des personnes qui comparent les ouvrages de cette fabrique avec les chefs-d'œuvre

^a Fabrique établie peu de temps auparavant par le S^r Wood, préposé de la faïencerie de Forges. L'*Annuaire* dit qu'elles sont remarquables par leur blancheur.

ROUEN.

1806 — 1807.

Tharel, rue Saint-Julien.

Potiers :

Gibon, rue de la Pie, 14.

Lefebure, Petite-Chauffée, 41.

Mallet, rue Touffvents, 3.

Il y a à Rouen *trois poteries* qui occupent trente ouvriers. (*Annuaire statistique*, 1806.)

La *faïence* de Rouen est infiniment supérieure à celle de Nevers & même à celle de Faenza en Italie. On trouve dans nos fabriques de la faïence brune & blanche, l'une & l'autre très-solides & d'un bel émail. On y fait des pièces de toutes grandeurs. (*Ibid.*)

A Rouen, une fabrique de *pipes* qui occupe cinquante ouvriers. (*Ibid.*)

On envoie dans les colonies une immense quantité de poteries de terre & de faïenceries. (*Ibid.*)

M. Letellier, faïencier à Rouen, rue Pavée, 2, vient de découvrir dans la forêt de la Londe une carrière d'argile très-abondante & facile à exploiter. Il a présenté à l'Académie un échantillon de cette argile & différentes pièces de faïence fabriquées avec la pâte & qui ont paru de la plus belle & de la meilleure qualité. (*Ibid.* — Voir 1807.)

M. Letellier, faïencier à Rouen, avait découvert, vers 1805, une carrière d'argile très-abondante & facile à exploiter dans la forêt de la Londe. (Voir 1806.) Cette terre, que M. Fourmy regarde comme une des plus précieuses de France, a été employée par M. Letellier à fabriquer des poteries fines à pâte blanche, dont les échantillons, quoique laissant à désirer pour la couverte, ont néanmoins reçu l'approbation de l'Académie de Rouen, sur le rapport de M. Defcroizilles. Ce qui rend cette terre plus précieuse,

44 INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA FAÏENCE DE ROUEN.

FRANCE & PAYS ÉTRANGERS.

1809.

des manufactures impériales ont beaucoup de reproches à leur faire; des gens moins difficiles s'en accommodent, &c.

Pipes. — Une fabrique à Dieppe, où l'on en produit une immense quantité. (*Annuaire statistique du dépt de la Seine-Inférieure*, 1806.)

ROUEN.

1808 — 1809.

c'est que, mélangée avec des substances métalliques, elle forme une pâte noire comme celle de Sèvres & d'Angleterre.

Les faïences qui sortent de la fabrique du S^r Delamétairie, faubourg Saint-Sever, à Rouen, méritent surtout d'être distinguées. La *couverte en bronze* (en brun?) se travaille supérieurement dans cette fabrique, & les terres dites à *pâte de couleur* y sont parfaitement traitées, ainsi que les terres dites à *feu*, parce qu'elles y résistent. (*Annuaire statistique*, 1807.)

20 octobre. — Mon père loue au S^r Fleury, 1808. fabricant de poteries, la manufacture de faïence, pour neuf années, par le prix de 800 francs par an.

1809. Le *Musée de Sèvres* inscrit, p. 222, n° 188, sous cette date, dix-neuf échantillons de faïence fine ordinaire, imitation des faïences anglaises blanches & colorées, de la fabrication du S^r L. Delavigne, au Havre. On y remarque les reliefs molettés, les arborisations, les engobes à filets creux, &c.

Le *Musée de Sèvres*, p. 222, n° 189, inscrit, 1809. sous cette date, dix échantillons de faïence fine ordinaire, de la fabrication du S^r Letellier, à Rouen. Imitation de faïences anglaises.





HISTOIRE DE LA FAÏENCE DE ROUEN.



CHAPITRE PREMIER.

COUP D'ŒIL SUR LA CÉRAMIQUE A ROUEN ET EN NORMANDIE AVANT LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — *Origines de l'industrie de la poterie à Rouen. — Périodes romaine & du moyen âge. — Seizième siècle. — Pavages d'Écouen. — Épis de Manerbe. — Pavés de Lisieux. — Colombier de Boos.*



ES POTERIES d'origine romaine, ou plutôt gallo-romaine, qu'on trouve journellement en remuant un peu profondément le sol de Rouen, sont de plusieurs espèces : terre noire, terre grise, terre rouge de différentes nuances. Mais aucune n'est plus abondante que cette belle poterie d'un rouge plus ou moins sombre & d'une glaçure brillante, dont on compare souvent l'éclat à celui de la cire à cacheter, & qu'on appelle quelquefois *poterie samienne*, à cause de l'analogie de couleur

Poteries
romaines
trouvées
à Rouen.

qu'elle présente avec une poterie célèbre dans l'antiquité & qui portait des ateliers de Samos. Une question qui n'a point encore été résolue, c'est celle de savoir quelle contrée fournissait cet élégant produit industriel dont on trouve les débris répandus sur presque tout le sol de la France, qu'on retrouve également en Angleterre & aux bords du Rhin, mais qui paraît manquer presque entièrement en Italie, puisque le Musée Campana, enrichi des dépouilles funéraires d'une grande partie de la Péninsule, n'en présentait pour ainsi dire aucun spécimen. En considérant l'abondance extraordinaire des fragments qu'on exhume du sol de Rouen, la variété des formes que ces fragments révèlent, la multiplicité des usages que cette variété suppose, on ne saurait douter que cette poterie n'ait été d'un usage très-répandu, & l'on pourrait dire presque général, tout en demeurant cependant une poterie de luxe, ce qu'indiquent suffisamment l'élégance des formes, la richesse de l'ornementation consistant en reliefs, & les soins extrêmes apportés à la fabrication. Il est difficile d'admettre qu'un produit industriel si multiplié dans la contrée soit venu de loin. Quelque fréquentes qu'on puisse supposer les relations avec les pays de production, & quelque faciles qu'aient pu être les moyens de transport, cela ne suffirait pas encore à expliquer l'abondance extraordinaire des débris qu'on trouve en remuant le sol un peu profondément.

Les vases que constituaient ces fragments portaient ordinairement sur leur fond, soit intérieurement, soit extérieurement, une petite estampille imprimée dans la terre molle, & portant en lettres en relief un nom plus ou moins complet, qui est celui du fabricant. Ces noms sont très-variés; on en a dressé des listes considérables, & la comparaison de ces listes, l'analogie ou la divergence qu'on pourra constater entre elles, suivant la contrée où l'on aura recueilli les noms, pourront éclairer la question des lieux d'origine & de fabrication. Dans l'état actuel, on ne peut exprimer que des conjectures, & rien ne vient caractériser d'une manière positive, dans les débris trouvés à Rouen, une fabrication locale.

Moyen âge. Au moyen âge, l'industrie céramique se concentra dans le Beauvoisis, & atteignit dès le quinzième siècle un développement remarquable.

D'après les échantillons trouvés dans le sol de Rouen, ces poteries peuvent se diviser en trois classes :

1^{re} Époque. 1^o Les plus anciennes, celles qu'on peut rapporter à l'époque normande primitive & même à l'époque franque, sont sans couverte ou émail d'aucune

espèce, ainsi que sans glaçure. La terre, pour l'époque mérovingienne, est noire, & plus tard presque blanche. Le travail est fait au tour & souvent très-grossier; mais, en général, elles se font remarquer par très-peu d'épaisseur. On est même étonné qu'on ait trouvé quelque avantage à fabriquer des vases aussi grands & si minces, qu'au moindre choc ils devaient voler en éclats.

2° Les poteries que nous rapportons à la deuxième période présentent le même caractère de fabrication, quant à la terre & au peu d'épaisseur des pièces; mais elles se distinguent par une couverte en verre plumbeux, *jaune pâle, jaune roux* ou *vert*. Cette couverte est presque toujours à l'extérieur des vases & non à l'intérieur, d'où l'on induit qu'elle était bien plus un ornement qu'un moyen d'empêcher l'imbibition des liquides. Ce que présentent aussi les poteries de cette époque, comme moyen de décoration extérieure, ce sont les *pastillages*; on entend par ce mot les ornements d'applique collés au vase à l'aide de terre délayée & fixés par le feu. Ces ornements consistent principalement en bandes contournant le vase, soit horizontalement, soit perpendiculairement. Ces bandes, obtenues par le fouflage dans une empreinte en creux, présentent le plus souvent un guilloché en relief, ou encore une série d'écailles aplaties, se recouvrant les unes les autres. Enfin, dans d'autres cas, ce sont des empreintes figillées : une espèce de sceau ayant écrasé sur la panse du vase une pastille de terre préparée à cet effet.

2^e Époque.

3° L'emploi des engobes colorées nous paraît caractériser la troisième époque, celle à laquelle a succédé la faïence. Il faut reconnaître que les céramistes du quinzième siècle ont tiré un parti très-judicieux, très-adroit & très-perfectionné de ce système de décoration, dont l'Italie, d'ailleurs, fournit de nombreux exemples. Il consiste, comme on fait, à appliquer en plein, sur une terre d'une couleur déterminée, une couche mince d'une terre d'une autre couleur délayée en liquide assez épais; puis, la dessiccation étant plus ou moins avancée, à gratter la couche superficielle jusqu'à ce qu'on ait atteint la couche de fond, & à dessiner ainsi des filets, des compartiments, des inscriptions, des figurations diverses, qui apparaissent en couleur vivement contrastée : ainsi, par exemple, en rouge sur fond blanc, si le vase est en terre rouge revêtue d'une engobe blanche; en blanc sur fond rouge, si le contraire a eu lieu; & ces traits, ces inscriptions, se détachent avec une grande netteté, puisqu'ils sont gravés en creux, & que leurs formes, leurs contours ne sont pas susceptibles de s'altérer, comme dans la peinture

3^e Époque.
Poteries
dites
à engobes
colorées.

ordinaire, par le coulage des émaux. Quelquefois il y a deux engobes superposées, & en voici la raison : elle tient à la couleur de la terre à modeler, qui, dans notre contrée, était généralement blanchâtre & peu colorée. C'était pour obtenir les dessins, les inscriptions en rouge sur fond blanc. Pour y arriver, la pâte de modelage étant blanche, il fallait nécessairement la recouvrir d'une engobe rouge, puis d'une engobe blanche, & c'était en traversant la première couche pour arriver à la seconde, qu'on se gardait de dépasser, qu'on obtenait les ornements en rouge ; tandis que, si l'on voulait les inscriptions en blanc sur fond rouge, une seule engobe suffisait, l'engobe rouge sur le fond blanc. Dans les deux cas, une belle couverte jaune recouvrait le tout, avivant le rouge & colorant le blanc en jaune paille ou ferin.

Engobes.

L'art d'appliquer les engobes colorées pour en tirer ensuite, à l'aide de l'enlèvement, des effets de gravure coloriée, &c., après avoir été très-pratiqué pendant les derniers siècles du moyen âge, ainsi que le témoignent les fragments nombreux que les fouilles pratiquées dans le sol de nos villes en ramènent chaque jour, fut totalement abandonné pendant le règne de la faïence. La coloration au pinceau semblait, en effet, présenter des avantages de facilité d'exécution qui ne laissaient nullement regretter le procédé qu'on mettait en oubli. Cependant la décoration au moyen d'engobes colorées a repris un moment de vogue assez vive dans la fabrication des faïences dites anglaises. C'est à l'aide de ce moyen qu'on décora des bols, des génieux ^a, de filets blancs, de bandeaux, sur fond coloré en chamois, en marron, en bleu, &c., de damiers, de quadrillés : tous ornements qui s'exécutaient au tour.

Voici la définition que l'auteur de *l'Art de fabriquer la poterie façon anglaise*, 1807, donne de l'*engobe* :

« On appelle engobe une couleur terreuse, non vitrifiée, destinée exclusivement à être appliquée sur le *biscuit* ou sur le *cru*, jamais sur la *couverte*.

« Ce sont principalement les ocres & les terres colorées qui servent à cet usage : les unes s'emploient sans fondant, les autres en ont besoin. Les terres qui contiennent beaucoup de fer, telles que les ocres, s'attachent suffisamment au biscuit sans le secours du fondant.

« L'ocre jaune donne une engobe rouge à la chaleur de la moufle. L'ocre

^a Sorte de tasses à anses.

rouge donne différentes nuances de rouge, selon qu'elle a été plus ou moins calcinée; un fort degré de calcination la pousse au noir.

« L'ocre rouge, tamisée fin & délayée à la consistance d'une bouillie claire, & versée sur la pièce, était évidemment l'engobe du quinzième siècle. »

Beauvais fut le grand centre de l'industrie au moyen âge; mais dans toute la Normandie on produisit de la poterie. Rouen, considérable alors, ne dut pas rester en arrière. Si l'on consulte les documents écrits, on y découvre la mention, au moyen âge, d'établissements de *potiers* à Rouen, dans la rue *Potard*. Voici des textes pouvant justifier cette allégation :

Établissements
de potiers
dans
la rue Potard,
à Rouen,
au moyen âge.

« ... *Unum concedimus cellarium juxta pontem Sequanæ positum, in loco qui dicitur Poteria.* (Charte du onzième siècle, Cartulaire de Saint-Amand, *Archives de la Seine-Inférieure*.) M. Aug. Le Prevost voit ici la rue Potard.

A l'appui de cette interprétation, on peut citer la charte d'Estigandus de l'an 1063; on y lit : *Et in Rotomago tres domos in via ubi manent figuli supra Sequanam.* (Original aux *Archives de la Seine-Inférieure*.)

Un acte sans date, mais antérieur à 1204 & émané de Stephanus Marefcallus, parle d'héritages situés : *In parochia S. Candidi super ripam, juxta ruellam de Potart de feodo Episcopi Lexoviensis.* (Communiqué par M. de Beaurepaire.)

Au seizième siècle, l'art arrive tout créé d'Italie, & il revêt son expression la plus sublime dans les travaux de Jérôme della Robbia.

Travaux
de Jérôme
della Robbia.

M. Duffieux, dans son *Histoire de la peinture sur émail*, dit que Jérôme della Robbia, après avoir décoré de ses faïences le château de Madrid, & fait à Orléans & dans quelques autres villes du royaume de nombreux ouvrages de ce genre, retourna dans sa patrie, mais que, le duc de Florence le dédaignant, il revint mourir en France.

Il ajoute, plus bas, que Bullant fit usage des faïences émaillées dans la construction du château des Tuileries, &c. Ces assertions ont besoin d'être vérifiées. Tout ce que M. Duffieux dit de Jérôme della Robbia est emprunté à Vasari. (Voyez ce passage dans *Les della Robbia*, par M. Barbet de Jouy, p. 25.)

D'après M. Barbet de Jouy, p. 46, il n'existe pas en Italie d'œuvre connue de Jérôme della Robbia, & la seule sculpture authentique de lui qui subsiste en France est à l'église de l'abbaye de Saint-Denis.

Suivant un article sur la vie de Philibert de l'Orme, par M. Ad. Berté (*Gazette des Beaux-Arts*, t. IV, p. 90), Della Robbia retourna à Florence en 1553 & n'en revint que lorsque De l'Orme eut été remplacé par le Primatice.

Le château
de Madrid
au bois
de Boulogne.

Quoi qu'il en soit, le château de Madrid, bâti vers 1530, fut orné par le célèbre céramiste italien. Une savante dissertation sur ce château, par M. Léon Vaudoyer, architecte (*Magasin pittoresque*, 1842, p. 267), est intéressante à analyser ici :

« Ce fut vers 1530 que François I^{er} ordonna la construction du château de Madrid, destiné à lui servir de rendez-vous de chasse... Des lettres patentes, dit M. Vaudoyer, portent qu'il fut commencé le 28 juillet 1528.

« ... Ce qui faisait de ce château un édifice à part, c'était le système général de décoration en terre cuite colorée & émaillée qu'on avait adopté sur les façades & même sur les tuyaux extérieurs des cheminées. Ce genre d'ornements, distribués avec goût dans les diverses parties de cette architecture, devait produire un effet vraiment merveilleux...

« La salle principale du château était décorée de superbes bas-reliefs de *César*^a della Robbia, représentant les *Métamorphoses* d'Ovide... (Sans doute en faïence émaillée?)

« A la mort de François I^{er}, en 1547, la façade du midi & les deux pignons étaient élevés & habités, mais la façade du nord était restée inachevée. Ce fut sous le règne de Henri II, vers 1550, que Philibert de l'Orme fut chargé d'élever les deux étages supérieurs de cette façade, ainsi qu'il le dit lui-même dans son ouvrage publié en 1567. Dans ce même ouvrage, il blâme l'emploi de la terre émaillée, dont on avait fait usage dans la décoration des trois façades terminées, exécutées sous François I^{er}, & dit qu'il s'est bien gardé de l'employer dans la façade du nord... »

D'après des témoins oculaires, l'ensemble de ces façades revêtues de faïence produisait un effet admirable & dont on ne saurait se faire une juste idée.

« Dans le compte des dépenses de ce château, on trouve les ouvrages en terre cuite émaillée, par (*César*) della Robbia, portés pour une somme totale de 38,860 livres (environ 388,260 francs). »

^a Girolamo; il n'existe pas de César.

Jérôme & César della Robbia ont-ils travaillé conjointement au château de Madrid ? Cette question semble tranchée par le dernier paragraphe, mais l'ouvrage de M. Barbet de Jouy sur les Della Robbia & l'arbre généalogique qu'il a donné de la famille ne mentionnent aucun César, ni aucun autre que Jérôme qui soit venu en France.

Suivant M. Léon Vaudoyer (même article, dans le *Magasin pittoresque*, 1842, p. 268), le sieur Bonu, ancien concierge du château, qui ne l'avait jamais quitté, se rendit, en 1792, adjudicataire d'une partie des dépendances du côté de l'orangerie. Il y établit un restaurant, où ses héritiers conservent encore aujourd'hui (en 1842) un tableau représentant une vue fidèle du château, tel qu'il était dans sa splendeur. Le sieur Bonu ramassa, dans les débris de la démolition, plusieurs beaux fragments des émaux provenant de la façade, &, pour les conserver, les incrusta dans le mur de son jardin. Les amateurs ne manquent pas de visiter ces débris d'une décoration dont l'effet devait être ravissant.

Débris
subsistants
du château
de Madrid.

Androuet du Cerceau, qui a donné, dans son *Premier volume des plus excellens bastimens de France*, le plan, deux vues des façades, & six planches de décorations intérieures de ce château : plafond, cheminées, &c., dit, dans sa description beaucoup trop succincte, à propos de la décoration en faïence :

« Fait au reste la plus grande partie des enrichissemens du premier & du deuxième étage par le dehors de terre émaillée. La masse est fort éclatante à la vue... d'autant qu'il n'est pas jusques aux cheminées & lucarnes qui ne soient toutes remplies d'œuvres. »

D'après les vues de Du Cerceau, on voit que la décoration des deux premiers étages, c'est-à-dire du rez-de-chaussée, au-dessus d'un étage en soubassement ou sous-sol, & de l'étage au-dessus, consiste dans une série d'arcades surmontées d'un entablement portant une frise. Celle du premier étage est historiée de chevaux ailés, et celle du second de métopes. Au-dessus des impostes des deux étages sont des médaillons encadrant des bustes. Il est évident que c'étaient principalement ces ornemens qui étaient en sculpture émaillée. Il est probable que les cheminées, au-dessus de la toiture, qui sont très-riches de décoration, étaient également ornées de pièces de faïence. Quant à la décoration intérieure, qui consiste, comme nous l'avons dit, en cheminées très-riches, nous ne saurions dire si elles étaient également en cette matière.

Si splendide que l'ait pu faire le génie de Jérôme della Robbia, le château de

Madrid ne nous montre point de véritables spécimens de la céramique française. Quand bien même les décorations qui l'embellissaient auraient été exécutées sur notre sol, elles s'éloignent, par leur perfection, de tout ce qui se fabriquait en France à cette époque.

Pavages
du château
d'Écouen
faits à Rouen.

Encore quelques années, & un autre prince, le connétable Anne de Montmorency, va faire appel à une main rouennaise pour orner les magnifiques appartements de son château d'Écouen, dans lequel il égalera les magnificences royales. Une lettre de notre excellent ami Sauvageot nous révéla la connaissance de ce précieux détail. Voici ce qu'il nous écrivait à la date du 20 novembre 1851 :

« Il y a deux ou trois mois, un M. Lejeune, que je ne connaissais pas, se présenta chez moi & me dit être architecte de la Légion d'honneur, & en cette qualité chargé d'approprier le château d'Écouen à sa nouvelle destination, depuis 1848, comme succursale de la maison des demoiselles de Saint-Denis. Il désirait voir les objets que je pourrais avoir (avait-il appris), provenant de ce charmant édifice. Je lui montrai un certain nombre de plaques de ferrures & de verrouils, que je consentis à lui laisser dessiner. Il m'offrit de me faire voir le château en détail, ainsi que les travaux qu'il y avait faits ou qu'il se proposait. Nous y allâmes; &, quoique déplorant les changements énormes auxquels cet architecte a été contraint, je lui dois la justice qu'il a respecté & conservé autant que possible. Les peintures murales qui avaient été couvertes de badigeon du temps de M^{me} Campan, & débadigeonnées depuis, ne se verront plus du tout à présent; mais il les a couvertes de panneaux à volets fermés à ferrures. Il a réservé la salle des Gardes, au premier, où est la belle cheminée, pour en faire celle de distribution annuelle de prix, & y a rassemblé tous les pavés en faïence émaillée, épars et mal assortis dans le château & même dans les environs, & est parvenu à en faire le pavage complet en rétablissant avec soin & régulièrement tous les différents panneaux qui composent ce pavage. En me montrant ce travail, il me fit remarquer (mais un peu par hasard) un des compartiments, & le seul sur lequel était peinte l'inscription : A ROUEN — 1542... Ravi de cette découverte, je pensai de suite à vous, & comme il me dit que c'étaient les seuls qu'il eût trouvés avec deux autres petits pavés carrés pareils & portant l'inscription, qu'il s'était réservés & possédait dans son cabinet à Paris, je suis allé les voir. — *Je les ai vus...* & je lui ai témoigné un désir si vif d'en avoir un calque, qu'il me le promit positivement. En effet, il y a quelques jours, il me l'apporta,

mais non pas les deux pavés carrés seulement avec inscription, mais bien le compartiment complet, avec bordures, comme celui de la grande salle, & du coloriage le plus exact.

« Je vous le transmets, mon bon ami, avec empressement, dans l'espoir qu'il vous intéressera vivement. Calquez-le, copiez-le en tout ou partie, & seulement gardez-le le moins possible, car je ne me donne pas le temps d'en jouir moi-même. »

La planche I présente le dessin de la partie de pavage décrite si bien par M. Sauvageot ^a.

L'erreur d'attribuer les pavages émaillés du château d'Écouen à Palissy est universelle. Cette erreur paraît avoir pris sa source dans un passage de Peiresc; elle a été propagée par M. Alex. Lenoir, dans son *Musée*, ensuite répétée à l'envi dans tous les ouvrages qui ont parlé de ce château.

Mais à qui attribuer ce magnifique ouvrage, souscrit de cette signature indiscutable : A ROUEN — 1542 ? — Il faut procéder par induction & rechercher à cette date dans les traditions & dans les documents écrits de l'histoire locale.

Un fragment du premier historien de la Normandie nous mit sur la voie.

A la fin du volume intitulé : *Les conquêtes & les trophées des Normans-François*, par Gabriel Du Moulin, Rouen, 1658, in-folio, se trouve une petite chronologie rouennaise en latin, sous ce titre : *Chronologia inclytæ urbis Rothomagensis, per De la Marc* ^b, *advocatum in Parlamento*.

A l'avant-dernier article de cette chronologie, *anno 1549*, on trouve une énumération des hommes distingués dans tous les genres que possédait alors la ville de Rouen, & parmi eux ces artistes :

Item :

Robertus Becquet, architectus;
Galfridus de Monasterio, pictor;
Macutus Abaquefne, figulus;
Hieronymus Coffardus, aurifaber regius;

^a Grâce aux obligeantes démarches de M. Alfred Darcel, M. Lejeune a bien voulu offrir ces précieux monuments au Musée céramique de Rouen. (*Note des éditeurs.*)

^b Le Long le mentionne sous le nom de *De la Marre*. — Son nom est bien *De la Marc*.

Artistes
rouennais
en 1549.

Joannes Hullinus, sphaericorum globulorum confector ;
 Joannes Latomus dictus, ingeniosus flatuarius ;
 Joannes Mallaudus, hydraulicus artifex,
 clari in machinis habentur.

Maclou
 Abaquefne.

Rien d'impossible donc, dans l'hypothèse que nous émettons, de reporter à cet Abaquefne, célèbre potier rouennais nommé plus haut, la fabrication du pavage de 1542. Malheureusement, cette argumentation ne repose que sur une base fragile : nous perdons la trace de cet artiste, & ne pouvons rattacher son œuvre à aucune création authentique.

Ce nom d'Abaquefne, avec la légère modification d'un accent sur la dernière lettre (*Abaquesné*), se trouve dans le *Nobiliaire de Normandie*, de E. de Magny, t. I, 2^e partie, p. 66, & est dit appartenir à une famille de l'élection de Valognes, qui, depuis trois siècles, jouit de respect & de considération.

Tableaux
 en
 faïence
 des châteaux
 d'Écouen
 & de
 Saint-Germain
 en Laye.

Revenons à la description de quelques-unes des pièces remarquables du château d'Écouen.

Alex. Lenoir, qui donne (t. III, p. 124, pl. 118 & 119, n^o 455) la représentation de ces deux tableaux, dit qu'ils proviennent *du pavage de la chapelle d'Écouen*^a. Il nous semble assez extraordinaire, d'abord, qu'on ait mis ces deux tableaux, chargés de figures & d'une composition très-étudiée, dans un pavage où ils ne pouvaient faire qu'un médiocre effet, au grand risque d'être promptement altérés, & ensuite qu'on ait choisi pour décoration d'un édifice religieux tel qu'une

^a Extrait du *Musée des monuments français*, par Alex. Lenoir, t. III, p. 31 et 123.

P. 31 : « François I^{er}... établit des écoles, des manufactures... »

P. 123, nos 455 & 455 bis : « Du château d'Écouen... »

« Deux tableaux en faïence, représentant des batailles dessinées & exécutées par Bernard Palissy.

« Ces deux morceaux uniques & précieux

* « Il fonda à Limoges une manufacture d'émaux, dont il donna la direction à Léonard, & à Rouen une fabrique de poteries & de terres vernissées, sous la direction de Palissy. (Voy. le n^o 455.) »

servaient de pavement dans la chapelle du château d'Écouen. Leur fabrique date de 1542. »

(A cette description sont jointes deux gravures représentant ces deux tableaux, dont le premier a pour sujet Mucius Scévola, & le deuxième le Dévouement de Curtius.)

P. 125 & pl. 120 bis : « Les quatre médaillons (représentés dans la pl. 120, sous le n^o 455 bis) sont aussi de la main de Palissy, fabriqués de terre cuite, revêtus d'une couverte à la manière des faïences. Les deux premiers vernissés de blanc sur des fonds bleu & violet foncé, en façon de bas-reliefs ; les deux autres peints en grisaille plate, aussi sur des fonds camaïeu ou monochromes. »

chapelle deux sujets de l'histoire profane. La Renaissance osait sans doute beaucoup en ce genre, mais, néanmoins, nous ne pensons pas qu'on ait été jusque-là. Un grand nombre de salles du château d'Écouen étaient décorées de pavés faïencés : n'y a-t-il pas eu dans les souvenirs de Lenoir quelque confusion ?

La manière dont sont représentés ces deux sujets témoigne au reste de l'extrême liberté dont usaient les artistes dans l'interprétation des sujets historiques. Le Mucius Scévola, costumé en roi de théâtre, la tête surchargée d'un énorme casque à couronne, tend en avant son bras tenant une épée, tandis que trois personnages portant des torches à très-longues hampes les dirigent sur la main du héros pour la consumer. On ne voit point Porfenna présider à ce châtiment volontaire. Le Curtius est plus naturellement compris, mais le gouffre est représenté comme une citerne carrée, bordée d'un parement en pierres de taille.

Une planche (pl. 120, n° 455 *bis*), contenant quatre médaillons en faïence, suit les deux tableaux ci-dessus. M. Lenoir dit les avoir tirés de la première cour du château de Saint-Germain en Laye, bâti par François I^{er}. Il les attribue également à Palissy.

M. Léon Vaudoyer, dans sa Notice sur le château de Madrid, insérée dans le *Magasin pittoresque*, 1842, p. 267, répète, après M. Alex. Lenoir, que François I^{er} fonda à Rouen une fabrique de *terres vernissées*, sous la direction de Bernard Palissy. M. Marryat, dans son ouvrage, a répété cette assertion sans en apporter aucune preuve, & nous ne voyons pas de documents nouveaux qui viennent appuyer cette conjecture.

Bien qu'il ne puisse, selon toute probabilité, être revendiqué pour Rouen, il faut mentionner ici le pavage émaillé du château de Polisy^a (Champagne).

Pavage émaillé
de Polisy,
en Champagne

Un ensemble & quelques détails de ce magnifique carrelage sont figurés dans le *Portefeuille archéologique de la Champagne*, par Gauffen, in-4°. L'article descriptif, signé Eug. Le Brun-Dalbanne, donne de nombreux détails biographi-

^a Le pavage de Polisy porte la date de 1545. Autour de l'écusson des armes de François de Dinteville : *Écartelé : au 1 & 4 de sable à deux léopards d'or ; au 2 & 3 d'azur à la croix d'or cantonnée de vingt billettes de même, cinq en sautoir dans chaque canton, avec une croisse épiscopale pour timbre, & deux firènes pour supports. Devise : Virtuti fortuna comes, & en grec : Ἡ τύχη ἀκόλουθος ἐστὶ τῆς ἀρετῆς.*

ques fur François de Dinteville, évêque d'Auxerre, qui le fit exécuter en 1545^a. Seulement, l'auteur affirme qu'il fut exécuté à Florence par des artistes italiens, petits-neveux de Lucca della Robbia, & son principal argument est que l'art de la faïence était inconnu en France à cette époque, & ne datant que de 1555 à 1560, après les premiers travaux réussis de Bernard Palissy. Cette preuve n'est nullement concluante : les travaux de Madrid, exécutés dès le règne de François I^{er}, ceux d'Écouen, sous Henri II & même probablement auparavant, en font foi. L'auteur remarque, à la vérité, que les couleurs de ce pavage sont le *jaune*, le *bleu*, le *vert* & le *violet*, & que ce sont les seules employées invariablement par Lucca della Robbia & ses successeurs; savoir : le jaune assez pur, de plomb & d'antimoine; le bleu opaque pur foncé; le vert de cuivre, & le violetâtre sale, dû au manganèse; mais ces couleurs, qu'on peut appeler fondamentales, sont aussi celles qu'on trouve employées à Rouen en 1542, à Nevers, en 1590, &c., &c. Donc, cet argument n'a qu'une médiocre valeur; il serait plus juste de dire que ce pavage a pu être exécuté en France par des artistes italiens.

On ne peut, dans tous les cas, rattacher le pavage de Polisy qu'à la tradition italienne : exécuté, soit en France, soit dans la Péninsule, sur la commande de François de Dinteville, il reste une éclatante manifestation des procédés & du génie des artistes éminents qui apportèrent leurs secrets d'abord à Nevers, puis à Rouen.

Épis
de toitures.

A la même époque, & vraisemblablement sous le règne de Henri II, florissait en Normandie une fabrication des plus délicates & des plus distinguées, celle des épis de toitures.

^a Le pavage de ce château fut exécuté, en 1545, pour François de Dinteville, évêque d'Auxerre, ambassadeur de François I^{er} à la cour du pape Clément VII, de 1530 à 1533, puis tombé en disgrâce à la suite de la mort du dauphin François. Son frère, Guillaume de Dinteville fut impliqué dans le procès du comte Sébastien de Montecuculli, ce qui motiva la retraite de François à Rome, en 1539; mais l'innocence de Guillaume ayant été reconnue, François I^{er} rappela avec honneur l'évêque d'Auxerre.

M. Eugène Le Brun-Dalbanne, qui a écrit une Notice sur ce pavage dans le *Portefeuille archéologique de la Champagne*, suppose qu'avant de quitter l'Italie, François de Dinteville

commanda ce pavage à Florence, vers 1542, à la famille Della Robbia, parce que, eu égard aux dates adoptées pour l'introduction de la faïence, il ne suppose pas qu'il ait pu être exécuté en France. Mais il est évident que l'auteur, s'il connaissait l'existence du pavage d'Écouen, en ignorait la date précise & surtout le lieu de son origine. Or, si l'on a pu exécuter à Rouen, en 1542, le pavage d'Écouen, qui empêche que l'on ait exécuté, en 1545, dans la même ville ou ailleurs, le pavage de Polisy, qui présente avec ce dernier de très-grandes analogies, quoiqu'il témoigne d'un progrès considérable accompli dans les procédés de l'artiste ?

Les épis de toiture, en faïence, feraient, suivant M. Brongniart (*Description du Musée de Sèvres*, p. 179, art. 163 (b), & pl. 38, fig. 12), une tradition de l'architecture arabe, & celui qu'il figure, planche indiquée, est tout à fait identique de forme à ceux qu'on connaît en faïence de Rouen; il est en outre en faïence blanche avec ornements bleus. M. Brongniart ajoute :

« *Triana*, faubourg de Séville en Andalousie, possède d'assez nombreuses fabriques de faïence stannifère. On y fabrique particulièrement des épis en forme de sphères enfilées dans un axe terminé par une pointe; ces pièces sont destinées à surmonter les angles des toits & à couronner ainsi la réunion de plusieurs arêtes des combles, à la manière des monuments arabes & de presque tout l'Orient. » (Brongniart, *Traité des arts céramiques*, t. II, p. 42; un de ces épis est figuré : *Atlas du Musée céramique*, pl. 38, fig. 12.)

N'est-ce pas de l'Espagne, par l'intermédiaire des troupes nombreuses de cette nation qui souvent envahirent la Normandie au seizième siècle, que cette fabrication d'épis ainsi que de pavés de revêtement a pu s'établir à Lisieux & aux environs ?

Lisieux & le Lieuvin, pays qui l'entoure, étaient renommés au milieu du dix-septième siècle pour leurs fabriques de faïence & de vaisselle de terre ^a.

Un archéologue érudit & studieux de tout ce qui a trait à la Normandie, M. Raymond Bordeaux, nous dit encore que :

« L'usage des terres cuites pour décorer les toitures est encore en pleine vigueur dans la basse Normandie, aux environs de Valognes & de Cherbourg. L'œil de l'observateur est charmé de voir les faîtières des maisons de ces deux villes former des crêtes découpées & d'apercevoir sur les pignons des girouettes en terre cuite & des épis en forme de vases, ornements que les gens du pays appellent *gaudions*. Au reste, les vieux propriétaires normands aimaient à coiffer le haut de leur demeure de terres émaillées en forme de pigeons & de girouettes fantastiques... La girouette de zinc est la seule que tolère le dix-neuvième siècle. Aussi les poteries d'Infreville, de Chatel-la-Lune, d'Armentières, où l'on faisait autrefois, avec une originalité charmante, les épis ou *étocs*, ne fabriquent-elles plus depuis longtemps que des pots à fleurs & des tuyaux. » (Extrait d'un article de M. Raymond

^a On voit encore à Reux, en Normandie, des ouvrages de Palissy, ouvrier de terre & des rustiques figulines du Roi au seizième siècle.

(Cité par Le Grand d'Aussy, *Histoire de la vie privée des Français*, t. III, p. 169.)

Bordeaux, sur quelques opuscules relatifs à l'histoire de la faïence, inséré dans le *Bulletin du bouquiniste*, 130^e numéro, 15 mai 1862, p. 295.)

Toutes les localités normandes citées par M. Raymond Bordeaux ont renfermé des fabriques de poteries destinées à différents usages.

Pavés émaillés
de Lisieux
& du Pré d'Auge,
du dix-septième
au dix-huitième
siècle.

Lisieux & ses environs conservèrent pour ainsi dire la spécialité de la fabrication des pavés émaillés du dix-septième au dix-huitième siècle.

M. Alfred Ramé a constaté sur les lieux, par la découverte d'un nombre infini de fragments, & par la tradition locale, que le lieu de fabrication des pavés émaillés, dont le caractère consiste en ce que le dessin est tracé à la pointe, sur la terre molle, avant l'application de l'émail, est le *Pré d'Auge*, près Lisieux. (Aussi les pavés émaillés portaient-ils à la fin du dix-huitième siècle le nom vulgaire de *pavés de Lisieux*.)

M. Alfred Ramé a en outre constaté que ce système de fabrication procédait de celui de Girolamo della Robbia, qui décora le château de Madrid; car les deux feuls carreaux de revêtement que l'on possède au Musée de Sèvres & qui proviennent de ce château, ont leur dessin tracé à la pointe d'après le même procédé.

Suivant le témoignage de M. Rever, cette industrie aurait été apportée de Rouen à Lisieux :

« J'ai appris de M. de Formeville que, vers le milieu du dix-septième siècle, un ouvrier de Rouen établit à deux lieues de Lisieux, dans un endroit où passe actuellement la route neuve de Caen, une poterie de pavés émaillés.

« Les produits en étaient nommés *pavés Joachim*, du nom de ce fabricant.

C'était « au village de la Bauqueterie, sur les confins des communes de Prédauge & de la Boissière. Les ruines du four ne sont déblayées que depuis quarante à cinquante ans; mais il y avait plus de trente ans qu'on ne s'en servait plus & qu'il était tout à fait abandonné. Les descendants de Joachim sont encore potiers de terre dans la première de ces deux paroisses. » (Rever, Notice sur les pavés émaillés de Calleville (Eure), dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, 1826, p. 183.)

Cette fabrication fut si considérable, qu'un sieur Dumont établit, vers 1770, une fabrique de pavés de Lisieux au faubourg Saint-Sever.

Il résulte des comptes des bâtiments du Roi, en 1670, que les *vases & carreaux*

de faïence qui décoraient le *Trianon de porcelaine* étaient fournis par des fabriques normandes.

Tous ces détails, bien qu'ils nous éloignent de Rouen, nous ramènent à cette certitude que, dès la plus haute antiquité, l'art céramique fut en honneur en Normandie. Quand il ne resterait de ces époques encore mal connues que les carreaux d'Écouen & les épis de Lisieux, nos artistes feraient encore grands & dignes d'un renom glorieux.

N'oublions pas de mentionner un petit monument fort élégant, qui appartient à cette période & se trouve situé aux portes de Rouen, le colombier de la maison de campagne des abbeses de Saint-Amand de la même ville, au village de Boos. Ce colombier, décoré de briques vernissées & d'un bandeau de faïence, fut construit par les ordres de Guillemette d'Affy, trente & unième abbesse, dont on y voyait autrefois les armes : elle porta la croix de 1517 à 1531 ; l'écu de cette dame était : *d'argent, à la croix de sable, chargée de cinq coquilles d'or, cantonnée de douze merlettes de sable.*

Décoration
émaillée
du colombier
de Boos.

Nous avons la conviction que les pavés émaillés, qui forment une ceinture au second étage de ce colombier, sont de la même fabrique rouennaise que les pavés d'Écouen, fabriqués en 1542.





CHAPITRE DEUXIÈME.

Faïence proprement dite. — Origine, étymologie, orthographe & prononciation du mot faïence. — Premier privilège accordé, pour la fabrication de la faïence à Rouen, à Nicolas Poirel, sieur de Grandval, en 1644. — Colbert & les faïenciers rouennais. — Pièces de faïence datées de 1647 ; leurs caractères & leur signification.



IL NE FAUT point mettre en oubli qu'aux époques dont nous nous occupons les corps de métiers étaient, aussi bien à Paris que dans les provinces, organisés en vertu de règlements sévères.

Règlements
des
corps de métiers.

La Normandie, par suite de la proximité de la capitale, recevait incessamment le contre-coup des créations nouvelles, obtenues de la faveur des souverains, & se trouvait merveilleusement placée pour l'exercice des droits concédés, ou privilèges.

Avant d'en venir au titre de *faïencier* proprement dit, & de décerner cette appellation dans un document officiel, il fallait que la profession fût exercée d'une manière constante & pratiquée de façon à constituer une propriété.

La fabrication du verre aurait précédé dans notre ville celle de la faïence, si nous en croyons les renseignements qui nous sont donnés par les documents écrits. Dès 1492, Charles VIII accorde des statuts aux verriers de la ville de Rouen.

Plus tard, en 1603, nous avons à enregistrer la création, par le roi Henri IV, d'un *maître* bouteiller à Rouen.

Ces lettres patentes originales de Henri IV, datées de Paris du 30 juillet 1603, quatorzième année du règne, furent données à l'occasion de l'avènement du dauphin de Viennois, & portent création d'un titre de maître bouteiller, à Rouen, en faveur de Jacques Le Compte.

Lettres patentes
relatives
aux pannetiers-
bouteillers
de Rouen.

A la fuite de ces lettres patentes, il convient d'enregistrer la création, par la reine régente Marie de Médicis, d'un même titre de maîtrise en faveur de son avènement à la régence. Voici un extrait de ce document :

« Marye, par la grace de Dieu, Roïne régente de France & de Navarre. . . . Le Roy, nostre très honnoré Sr & fils, par son eediât du mois de septembre 1613, deuement vérifié, auroiât créé deux maîtrises de chacun art & mestier en toutes ses villes, bourgs & autres lieux où ils sont en jurande, pour y estre par nous pourveu de telles personnes que bon nous sembleroiât, avec déclaration expresse qu'il entend nos provisions estre de pareil effect que si elles estoient émanées de luy; A ces causes, pour le bon rapport qui faiât nous a esté de Guillaume Oury, nous luy avons, en vertu de nostre pouvoir, donné & octroïé, donnons & octroions, par ces présentes, la maîtrise de pennetyer, vannier, bouteiller, à Rouen, créé par lediât eediât. . . . encores qu'il n'ayt faiât apprentissage & sans qu'il soiât tenu faire aucun chef d'œuvre ny experience y appeler les maîtres, souffrir examen pour aucuns banquets, droiâts de confrairie & de bouette, ny estre affubjecti à aucunes des choses qu'ils ont accoustumé faire contribuer à ceulx qui se sont recevoir par chef d'œuvre, &c. » (Adressé au vicomte de Rouen, le premier octobre 1614; l'original appartient à M. Lormier, avocat.)

Citons encore les lettres originales de Gaston, fils de France, frère unique du Roi, duc d'Orléans & de Chartres, comte de Blois, datées de Paris, dernier jour de décembre 1627, portant :

« Le Roy nostre très honnoré seigneur & frère ayant, par son eedit du mois de décembre 1626, deuement vérifié, pour les considérations y contenues. . . . érigé, en faveur de nostre heureux mariage, deux maîtres de chacun art & mestier en toutes les villes & lieux de ce royaume où les mestiers sont jurez pour y estre par nous pourveu de telles personnes que nous voudrions eslire & choisir, ainfy qu'il a toujours esté faiât en pareille occasion; A ces causes. . . . nous avons faiât & estably nostre bien amé Nicollas Durant, maître pannetier, vannier, en la ville de Rouen. » (Adressé au vicomte de Rouen, & également de la collection de M. Lormier.)

Au dos est écrit :

« Pour estre remplie par le Sr Le Flamen ou autres aiant de luy d'un mestier juré èz villes & lieux du Parlement de Normandie. »

Louis XIII donna à Paris, le 12 janvier 1635, des lettres portant création d'un office de maîtrise de pannetier, vannier, en la ville de Rouen *en faveur du titre de la reine d'Espagne* (sic) & au profit de Thomas Viger, suivant l'original appartenant à M. Lormier.

Un grand nombre d'exemplaires de ces lettres de maîtrise, en formule imprimée, sont restés en blanc, & portent en haut cette note manuscrite : *Délivré par moy souffigné, pour remplir dans le ressort du parlement de Normandie. De Pongerville.* D'où l'on doit induire que ces lettres étaient rachetées par la

corporation qu'elles intéressaient, pour éviter la concurrence de nouveaux établissements rivaux, & gardées dans les archives de la communauté.

On trouve sur un autre exemplaire, en blanc, de décembre 1667 : *Pour estre remplie à Rouen & non ailleurs. Vaultier.* — En 1669 : *Pour estre remplie dans le ressort du parlement de Rouen & non ailleurs.*

En 1640, Louis XIII rend à son tour une ordonnance pour la création d'un office de maître *pennetier, vannier, bouteiller*. Nous empruntons encore à la belle collection de M. Lormier des lettres originales de ce prince, datées de Rouen, le 20 janvier 1640, trentième année du règne, adressées au vicomte de Rouen & portant :

Office
de
maître pennetier,
vannier,
bouteiller,
à Rouen.

« Par nostre eedit du mois de septembre 1638, verifié par nostre Cour de Parlement de Rouen, nous avons, en considération de l'heureuse naissance de nostre très cher filz le Dauphin, créé & érigé quatre maîtrises jurées de chacun art & mestier en toutes les villes & lieux de nostre royaume où il y a des maîtrises jurées pour y estre par nous pourveu de telles personnes que nous voudrions choisir & estre ainfi qu'il a tousjours esté fait par nos prédécesseurs Roys en pareille occasion ; A quoy desirant pourveoir sçavoir faisons qu'en exécutant nostre dict eedit, nous avons fait & estably, faisons & establissions par ces presentes nostre bien amé Nicollas Lecoq maistre pennetier, vannier, bouteiller, en nostre ville de Rouen, pour de la dicte maîtrise en faire exercice & d'icelle jouir & ufer, &c... »

Il est à remarquer que, dans tout le dossier des titres des pannetiers, verriers, &c., de Rouen, que j'ai passé en revue, la qualification de faïencier ne se trouve nulle part dans toute la première moitié du dix-septième siècle, c'est toujours la qualification de *pannetier, vannier, bouteiller*, qui est seule employée ; il en résulte que la profession spéciale que désigne cette qualification était encore peu répandue, si même elle existait.

Emploi
de la
qualification
de faïencier.

Dans des lettres de maîtrise datées de 1664, ce mot ne figure pas encore ; en 1666, non plus.

Il se trouve cependant dans la confirmation des statuts donnée par Louis XIV, le 30 septembre 1665 : la corporation y est qualifiée de *métier de pannetier, vanier, bouteillier, marchands verriers & fayenciers de la ville de Rouen*.

Dans une sentence datée de 1664, je trouve : *mestier de pennetier, bouteiller, vanier, fayencier* ;

Dans une sentence du 14 janvier 1664 : *mestier de pennetier, bouteiller, vanier, fayencier* ;

Dans un ajournement de 1666 : *les maîtres & gardes du mestier de pennetier, bouteiller, marchands verriers, fayenciers, en ceste ville de Rouen;*

Dans un appointement du 19 janvier 1666 : ... *mestier de pennetier, vanier, bouteiller & se disant marchands fayenciers en la ville de Rouen;*

Dans un défaut du 2 mai 1670 : ... *mestier de pennetier, vannier, bouteiller, marchands verriers, fayenciers en ceste ville de Rouen;*

Et enfin dans une pièce de 20 mai 1670 : *les maîtres & gardes du mestier de pennetier, verrier (sic), bouteiller, eux disants marchands verriers, fayenciers en ceste ville de Rouen.*

A partir de ces dernières époques, on trouve toujours la qualification de *fayencier* unie aux autres.

Confrérie
des fayenciers-
bouteillers
de Rouen.

A ce propos, disons quelques mots de la confrérie de la corporation :

La corporation du métier de pannetiers, vanniers, bouteillers, marchands verriers & fayenciers-bouteillers (*sic*) de la ville de Rouen, formait une confrérie sous le patronage de saint Antoine, patron dudit métier, fondée en l'église & paroisse de Saint-Étienne des Tonneliers de Rouen. C'est ce qui résulte d'une assignation délivrée par le maître en charge de ladite confrérie, en date du 14 octobre 1698, contre Ifaïe & Louis Rault, maîtres particuliers dudit métier, à comparoir par-devant l'official pour dire & déclarer les causes du refus qu'ils avaient fait de recevoir le bassin pour faire dire & célébrer à leur rang & degré de maîtres la messe de ladite confrérie qu'ils étaient fujets de faire dire en ladite paroisse ainsi que tous les autres maîtres dudit métier, comme aussi de payer les deniers qu'ils devaient à ladite confrérie, à raison de quatre fols par chacun an pour chacun d'eux depuis l'ouverture de leur boutique, avec dépens. (Original appartenant à M. Lormier.)

Il résulte de la sentence annexée que « Ifaïe & Louis Rault furent condamnés à payer chacun vingt fols au maître en charge de leur confrérie pour cinq années de deniers annuels à raison de quatre fols par chacun an, & à faire dire chacun en leur rang & degré la messe de la dite confrérie, ou de payer pour la célébration de la dite messe la somme de trente fols au maître en charge pour la faire célébrer dans les formes & dans le temps porté par les statuts, faute de quoy seront contraints en leurs biens & à leurs dépens. Pour éviter aux frais qu'il conviendra faire contre tous les autres maîtres défailants de payer les dits deniers

annuels, ordonné que vertu de la dite sentence qui vaudra de règlement les défaillants feront contraints en leurs biens pour payer, &c. »

A cette époque, nous trouvons également une communauté des faïenciers établie à Paris.

Communauté
des
faïenciers
à Paris.

« Il y a une communauté de faïenciers à Paris, sous le nom de marchands verriers émailleurs, maîtres couvreurs de flacons & bouteilles en osier, faïence, &c.

« Ce sont ces marchands à qui l'on donne communément le nom de faïenciers; ils sont à Paris au nombre de cent trente-six environ (1773).

« Leurs plus anciens statuts, qui se confondent avec ceux des verriers, avaient été accordés par lettres patentes de Henri IV du 20 mars 1600, vérifiées en Parlement le 12 mai suivant.

« Les nouveaux statuts sont du mois de février 1659, enregistrés le 1^{er} juillet de la même année.

« On a uni, par arrêt du conseil du 21 septembre 1706, la communauté des émailleurs, verriers, faïenciers, patenôtriers, à celle des maîtres verriers couvreurs de flacons, & depuis ce temps, selon les termes de l'arrêt du conseil, les quatre places de jurés sont toujours remplies par deux verriers & deux patenôtriers; les statuts de l'une deviennent les statuts de l'autre.

« Par l'édit du mois d'août 1776, les faïenciers, vitriers & potiers de terre sont réunis en un seul corps de communauté; leurs droits de réception sont fixés à 500 livres. » (*Encyclopédie méthodique, Arts & métiers : v^o Faïenciers, p. 525.*)

Au mois de novembre 1647, Louis XIV, encore sous la tutelle de sa mère Anne d'Autriche, *par l'avis de la Reine Régente notre très honorée dame & mère*, ainsi que disent les lettres patentes, rendit un édit qui ordonnait la création de deux lettres de maîtrise, en chaque métier, à cause de son avènement à la couronne :

Édit de création
de lettres
de maîtrise.

« Deux Maîtrises jurées de toutes fortes d'Arts & Métiers, en chacune des Villes, Fauxbourgs, Bourgs, Villages & lieux de notre royaume.... pour auidites Maîtrises être pourvû de telles personnes que Nous voudrons choisir.... sans qu'ils soient tenus faire aucun chef d'œuvre... paier droits de Confrairies.... »

Mais, vu que le sacre & couronnement du Roi ne fut célébré qu'au mois de juin 1655 & que l'édit ci-dessus était alors suranné, le Roi, afin qu'on ne fît difficulté pour le vérifier, adressa au Parlement de Rouen des lettres patentes pour procéder à la vérification & enregistrement dudit édit, malgré sa surannation. Ces lettres sont datées de janvier 1655.

En conséquence, le Parlement de Rouen enregistra lesdites lettres, en mentionnant la requête présentée par Robert Doudet, procureur, stipulant pour les dames de Varannes & de Sénecé, premières dames d'honneur de la Reine, ayant le don de Sa Majesté desdites lettres de maîtrise...

Cet enregistrement est daté du 27 février 1655.

Ces diverses pièces se trouvent insérées *in extenso* dans le (nouveau) *Recueil des édits, déclarations, lettres patentes, arrêts & règlements registrez au Parlement (de Rouen)*, à commencer de 1643. Rouen, J.-B. Besongne, 1745, in-4°, t. I^{er}, p. 53. (*Bibliothèque de Rouen*, Z, 436.)

Lettres
de maîtrise.

Nous avons vu qu'il se faisait un commerce des lettres de maîtrise : elles étaient accordées avec une profusion telle, qu'il nous a paru intéressant d'indiquer, à titre de documents historiques, quelques édits de Louis XIV qui en font mention.

— Édit du Roi, du mois de novembre 1647, créant DEUX lettres de maîtrise en chaque métier, à cause de son avènement à la couronne. Ces lettres étaient données aux dames de Varannes & de Sénecé, premières dames d'honneur de la Reine. C'est l'édit analysé ci-dessus.

— Édit du Roi, du mois de février 1650, créant DEUX lettres de maîtrise en chaque métier, en chacune des villes & bourgs de Normandie, à cause de la joyeuse entrée du Roi en la ville de Rouen. Ces lettres données au maréchal de Villeroy, gouverneur du Lyonnais.

— Édit du Roi, du mois de janvier 1661, créant DEUX lettres de maîtrise en chaque métier, & en chaque lieu où les métiers sont jurés, en faveur du baptême du duc d'Anjou. César de Choiseul, comte du Plessis-Praslin, maréchal de France, donataire desdites lettres.

— Édit du Roi, du mois d'octobre 1661, créant DEUX lettres de maîtrise, en faveur du titre de Duc d'Orléans acquis à Monsieur, frère unique du Roi. Ledit duc d'Orléans donataire desdites lettres.

— Édit du Roi, du mois d'août 1662, créant DEUX lettres de maîtrise de chaque métier, &c., en faveur du mariage de Monseigneur le duc d'Orléans. La comtesse de Fiesque donataire.

— Édit du Roi, du mois d'avril 1657, créant QUATRE lettres de maîtrise en chaque métier, &c., en faveur de la naissance du Dauphin. Point de donataire désigné. Le Parlement de Rouen voulut les réduire à deux, une lettre de jussion rétablit les quatre.

— Édit du Roi, du mois d'avril 1666, créant DEUX lettres de maîtrise pour chaque métier, &c., en faveur du titre de Dauphin acquis au premier fils de France. Le maréchal de Choiseul du Pleffis-Praflin donataire.

— Édit du Roi, du mois de mai 1666, créant DEUX lettres de maîtrise en chaque métier, &c., en faveur du mariage de la Reine & de son avènement à la couronne. Le maréchal de Pleffis-Praflin, gouverneur du duc d'Orléans, donataire.

— Édit du Roi, du mois de juin 1666, créant DEUX maîtrises en chaque métier, &c., en faveur du titre de premier Prince du sang, acquis à Monseigneur le duc de Valois. Donataire non désigné.

— Édit du Roi, du mois d'octobre 1668, créant DEUX maîtrises en chaque métier, &c., en faveur de la naissance du duc d'Anjou. Le maréchal de Pleffis-Praflin donataire.

— Édit du Roi, du mois d'août 1673, créant TROIS maîtrises jurées en chaque métier, à cause de la naissance de deux filles de France. Donataire : le S^r de Ryantz, chevalier, marquis de la Gallezière, procureur du Roi au Châtelet ancien de Paris.

Enfin, pour mettre un terme aux abus de la vente des lettres de maîtrise, il parut une déclaration du Roi, qui révoque & annule les lettres de maîtrise non remplies. Elle est datée du 19 juin 1680, & fut enregistrée au Parlement de Rouen le 12 mars 1681. Elle est imprimée avec les édits précédents dans le Recueil précité.

Mais occupons-nous de l'origine de ce mot de *faïence* & de *faïencier*, que nous fournissent tous ces documents historiques & ces pièces datées du courant du dix-septième siècle.

Origine
du mot faïence.

Il reste encore des incertitudes sur la question de savoir si le mot *faïence* a pour origine le nom de la ville de *Faenza* en Italie, ou celui de *Fayence*, petite ville de Provence (département du Var, arrondissement de Draguignan), où, de

temps immémorial, ont existé des faïenceries. Ce qui a pu amener cette incertitude, c'est que le nom latinisé des deux villes est *Faventia*, & que le nom francisé de *Faenza* est *Fayance* ou *Fayence*, tout comme le nom de la petite ville de Provence. Ainsi, le *Dictionnaire de Trévoux*, v° *Fayence*, dit : « Nom propre d'une petite ville de l'État de l'Église, que les Italiens appellent *Faenza*, nom formé par corruption de son nom latin *Faventia*. . . *Fayence* est renommée pour la belle fayence de terre qu'on y fait, &c. » Sans contester ce que cette étymologie peut avoir de fondé, nous ferons cependant observer que, dans cette difficulté, l'avantage doit être accordé à la plus ancienne mention ; ainsi il nous semble que Mezerai, dans sa grande *Histoire*, datée de 1651, établissant, t. III, p. 97-8, que ce fut la petite ville de Fayence, en Provence, qui donna son nom à la poterie désignée depuis par ce nom, cette opinion, la plus anciennement émise sans doute à cet égard, a une valeur assez considérable ; surtout cette époque de 1651 étant si voisine de l'introduction de la fabrication de la faïence en France & de l'époque où l'on dut être obligé de trouver un nom pour le produit de cette industrie nouvelle.

C'est Le Duchat, dans ses Observations ajoutées au *Dictionnaire étymologique* de Ménage, v° *Faïence*, qui attribue à Mezerai l'opinion que ce mot appliqué à la poterie vient de *Fayence*, ville de Provence, & non de *Fayence*, ville d'Italie, & il cite l'endroit où Mezerai aurait consigné cette opinion : *Histoire de France*, Paris, 1651, t. III, p. 97-8. — Nous avons voulu vérifier cette autorité, & nous n'y avons pas trouvé tout à fait ce que nous attendions. Voici ce que dit Mezerai à l'endroit indiqué : il parle des conquêtes rapides de Lefdigières en Provence, en 1592, & constatant qu'il *marquait presque ses journées par autant de prises de villes, de forts & de châteaux*, il énumère *Fayence*, *plus renommée par les vaisselles de terre qui s'y font que par sa grandeur ni par son importance*. Et c'est tout. Il y a cependant à observer sur ce passage qu'il doit plutôt se rapporter à l'année des événements cités, c'est-à-dire à 1592, qu'à celle où Mezerai imprimait ce troisième volume, c'est-à-dire à 1651 ; le premier est de 1643 : c'est l'édition originale.

Autre
étymologie.

Outre les deux étymologies proposées pour le mot faïence : *Faenza* & *Fayance*, petite ville de Provence, il en est une troisième qui pourra paraître hasardée, mais qui a pourtant pour elle l'autorité d'un titre daté de 1646, c'est-à-dire de l'époque où l'emploi de ce produit industriel commençant à se propager dans

toutes les classes de la société, il devint nécessaire de lui donner un nom distinctif; c'est celle qui ferait venir ce nom de celui de *Valence*, ville d'Espagne qui a toujours été célèbre par les fabriques de faïence que les Maures y établirent & qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Suivant cette donnée, de même que *Majorque*, lieu de transit & de dépôt pour les faïences d'Espagne transportées en Italie, a fourni l'appellation de *majoliques*; de même *Valence*, grand centre de fabrication où la France allait sans doute s'approvisionner, aurait donné, par une altération légère de son nom, la qualification de *faïence*. L'autorité que j'ai à invoquer pour justifier cette étymologie, c'est le procès-verbal des informations & interrogatoires dans la poursuite intentée par Edme Poterat à Jehan Custode & autres en décembre 1646. Dans ce document, les mots *faïence*, *faïencier*, *faïencerie* sont toujours écrits *valence*, *vallence*, *vallencier*, *vallencerie*, généralement avec deux *ll*. Nous supposons que la prononciation fit bientôt de ces deux *ll* des *ll* mouillées, & qu'on prononça *vaillance*, *vaillancier*, d'où la transition à *faïence*, *faïencier*, fut imperceptible. Nous n'insistons pas davantage sur cette étymologie; mais l'orthographe qui l'autorise se trouve constamment employée dans un très-long document écrit par un grand nombre de mains, & qui témoigne au moins que cette orthographe était habituelle à Rouen au milieu du dix-septième siècle.

Un passage de l'ouvrage de M. Fillon (*L'art de terre chez les Poitevins*, p. 117) fournit à cette étymologie un argument qui n'est pas sans valeur; il raconte qu'un vaisseau espagnol chargé de poteries fut pris par les corsaires de la Rochelle & conduit dans le port de cette ville à l'époque où François I^{er} y fit un assez long séjour, c'est-à-dire en décembre 1542 & janvier 1543. « Il y avait (en ce vaisseau), dit un historien, grand nombre de *terre de Valence* & plusieurs coupes de Venise, &c. » Il résulte de ce passage que les poteries venant d'Espagne portaient au seizième siècle la qualification générique de *terre de Valence*, ce qui justifie la confusion établie plus tard entre Valence & Faïence.

Un titre de 1600, également cité par M. Fillon, p. 135, nomme un Enoch Dupas, maître *faencier* de Brizambourg.

Mais de toutes les pièces originales, la plus notable est celle qui confère à Nicolas Poirel, S^r de Grandval, le privilège de l'industrie de la faïence à Rouen. Voici le texte de ce précieux document :

« LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à tous ceux qui ces presentes lettres verront, salut :

« Notre bien amé Nicollas de Poirel, sieur de Grand Val, huissier de cabinet de la Reine

Privilège
accordé
à Nicolas Poirel,
S^r de Granval,
en 1644.

Lettres patentes
du
25 nov. 1645.

regente nostre très hounorée dame & mère, nous a fait dire & remoustrer que par nos lettres pattentes du vingt septiesme aoust xvi^e quarante quatre, nous luy avons permis & octroyé de faire faire en la province de Normandie pendant trente ans toute sorte de vaisselle de fayence blanche & couverte d'esmail de toutes couleurs pour l'utilité publique, ensemble toutes sortes de fourneaux & bastimens à ce nécessaires es endroits que bon luy sembleroit & plus commodes pour la fabrique & vente de ladite vaisselle, & icelle faire vendre & distribuer par ledict Grand Val ou ses ayans cause, en gros ou en detail, en nostre royaume, à toutes sortes de personnes, aux clauses & conditions portées par lesdites lettres; mais, mettant en considération les services que ledit Grand Val a rendus & rend journellement prez la personne de la Reyne regente notre très hounorée dame & mère depuis un fort longtemps, pour aucunement le recompenser avec plus d'avantage des dictes services & aussi que pour faire ledict establissement il est nécessaire de faire de grandz fraiz & despences, tellement que pour luy donner moyen d'y subvenir & le dedommager & défintresser desdictz fraiz, il nous a très humblement fait supplier luy accorder nos lettres de ladite permission & establissement pendant *cinquante années*, au lieu de *trente ans* portez par lesdites lettres du vingt septiesme aoust xvi^e quarante quatre cy attachez soubz nostre contrescel.

« A ces causes, désirant favorablement traicter ledict Grand Val, avons, de nostre pleine puissance & auctorité royale, de l'avis de ladite Reyne regente notre très hounorée dame & mère, permis & octroyé, permettons & octroyons par ces presentes signées de nostre main, audit Grand Val, ses hoirs & ayans cause, pendant cinquante années, au lieu de trente ans portées par nos dictes lettres du vingt septiesme aoust xvj^e quarante quatre, de faire faire en la province de Normandie, toute sorte de vaisselle de fayence blanche & couverte d'esmail de toutes couleurs pour l'utilité publique, ensemble toute sorte de fourneaux & bastimens, à ce nécessaires, es endroits que bon lui semblera & plus commodes pour faire la fabrique & vente de ladicte vaisselle; icelles vendre, faire vendre & distribuer par ledict Grand Val ou ses successeurs & ayans cause, en gros ou en detail en nostre royaume à toutes personnes, avec très expresse inhibitions & deffenses à toutes personnes de faire ou faire faire aucune vaisselle de fayence de quelque sorte que ce soit en ladite province de Normandie, sans pouvoir & consentement dudit Grand Val & ses ayans cause, à peine de confiscation de la marchandise & de tout attirail, mil livres d'amende contre chacun contrevenant, despens, damages & inthereftz, pourveu que ledict establissement ne soit encore fait en ladite province en vertu de notre permission avant nos dictes lettres du vingt septiesme aoust xvj^e quarante quatre.

« Sy donnons en mandement à nos amés & féaux conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement de Rouen ou chambre des vacations audit lieu & tous autres nos justiciers & officiers qu'il appartiendra, que ces présentes ils facent registrer & du contenu en icelles jouir & user ledit Grand Val, ses hoirs, successeurs ou ayans cause pleinement & paisiblement, faisant cesser tous troubles & empeschemens au contraire, lequel sy fait mis ou donné estoit, le remettre au premier estat & deub, nonobstant opposition ou appellation quelconques & sans préjudice d'icelles desquelles, sy aucunes interviennent, nous avons réservé la congnoissance en nostre conseil, icelle interdisons à tous autres juges, nonobstant toutes ordonnances, déclarations & lettres à ce contraires, auxquelles nous avons desrogé & desrogeons par ces presentes pour ce regard seulement sans tirer à conséquence. Mandons en outre au premier nostre huissier ou sergent sur ce requis faire, pour l'exécution desdites presentes, tous exploits & significations, deffences, assignations, saisies arrestz & autres actes nécessaires, sans demander autre congé ni permission, nonobstant clameur de Haro, chartre normande, prise à partie & toutes lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le vingt cinquieme jour de novembre l'an de grace mil six cents quarante cinq

& de nostre reigne le troisieme. Signé Louis. Et sur le reply : par le Roy, la Reyne régente sa mère présente. Signé : PHELYPPEAUX. Et scellé sur double queue du grand sceau de cire jaune avec contrescel. »

Le privilège obtenu, il fallait un arrêt du Parlement de Rouen pour l'exécution des lettres patentes du 25 novembre 1645. Voici le texte de cette pièce :

« Du quinze jour de décembre xvi^e xlv.

Arrêt
du Parlement.

« Veu par la Cour les lettres patentes octroyées par le Roy à Paris, la Reyne regente sa mère présente, le vingt cinq^e de novembre ^a, au présent xvj^e quarante cinq, portans permission à Nicolas Poirel sieur de Grandval, huissier du cabinet de la Reyne régente mère du Roy, à ses successeurs & ayans cause de faire en cette province de Normandie toute sorte de vaisselle de fayence blanche & couverte d'esmail de toutes couleurs pour l'utilité publique, ensemble construire toutes sortes de fourneaux & bastiments à ce nécessaire es endroits que bon luy sembleroit & plus commodes pour la fabrique & vente de ladite vaisselle, avec deffenses à tous autres d'en faire sans permission & consentement dudit Poirel pendant le temps porté par lescdites lettres, suivant le résultat arresté au conseil d'Estat du Roy tenu à Paris le vingt cinq may audit an xvj^e xliiij. Extraict dudit arresté contenant l'avis dudit conseil d'accorder ladite permission, à l'exclusion de tous autres de faire la vaisselle de fayence en Normandie, pourveu que l'establissement ne soit encore fait en ladite province. La requeste présentée à la Cour par ledit Poirel aux fins de l'enregistrement desdites lettres, conclusions du procureur général du Roy & oy le rapport du conseiller commissaire, tout considéré :

« La Cour, du consentement du procureur général du Roy, a ordonné & ordonne que lescdites lettres patentes seront registrées es registres d'icelle pour jouir par ledit Poirel de l'effect d'icelles pendant le temps de vingt ans, avec deffenses à toutes personnes de faire ou faire faire de la vaisselle de fayence sans son consentement, sur les peines portées par lescdites lettres, pendant ledit temps, sans que les marchands forains puissent estre empeschez de transporter & vendre des vaisselles de fayence & autres ouvrages esmaillez; & deffenses faites audit Poirel & ayans cause, en cas de contravention ou opposition, de se pourvoir, pour les differends qui pourront naistre, ailleurs que pardevant les juges ordinaires & par apel en la Cour. Signé : DE FAUCON & DE HAROUYS. »

Enfin, il convient de citer encore l'enregistrement des lettres patentes délivrées à Nicolas Poirel.

Ce renseignement est extrait d'un volume intitulé : *De divers registres des délibérations de la grand chambre*. (Collection manuscrite de la Bibliothèque de Rouen.)

« Du vendredi xv décembre 1645.

« La grand chambre assemblée par M. De Harrouys, a été fait rapport des lettres patentes

^a On a successivement biffé les deux dates suivantes : le vingt sept d'août xvj^e quarante quatre & vingt cinq de may an present.

données à Paris, les 27 août 1644 & 25 novembre 1645, portant permission à Nicolas Poirel, huissier du cabinet de la Reyne régente mère du Roy, à ses successeurs & ayans cause, de faire en cette province toute sorte de vaisselle de fayence blanche & couverte d'émail de toutes sortes de couleurs pour l'utilité publique, avec défenses à tous autres d'en faire sans permission pendant *cinquante ans*.

« Délibéré, a été passé & arrêté du consentement du procureur général que lesdites lettres seront registrées pour jouir par ledit Poirel de l'effet d'icelles, pendant *vingt ans*, avec défenses, &c., lequel ne pourra empêcher les marchands forains, &c., & défenses audit Poirel de se pourvoir, pour les differends qui pourront naître, ailleurs qu'en la Cour. »

Mais, en enregistrant le privilège de Poirel, en 1645, pour vingt ans seulement, le Parlement allait à l'encontre de la volonté royale. Un privilégié ordinaire n'eût point persisté peut-être, mais Poirel de Grandval, par ses relations & son office qui le rapprochaient du souverain, se retourna si bien qu'il se fit accorder des lettres de jussion l'année suivante, afin de poursuivre auprès du Parlement la revendication légitime de son droit.

Lettres
de jussion.

Ces lettres de jussion, du 6 février 1646, sont ainsi conçues :

« LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux conseillers les gens tenant nostre Cour de Parlement de Rouen, salut :

« Par nos lettres patentes du vingt cinquième novembre xv^e quarante cinq, nous aurions permis & octroyé à nostre bien ame Nicolas de Poirel sieur de Grandval, huissier du cabinet de la Reyne regente nostre très honorée dame & mère, ses hoirs & ayans cause, de faire faire en nostre province de Normandye, pendant cinquante années, toute sorte de vaisselle de fayence blanche & couverte d'esmail de toutes couleurs pour l'utilité publique, ensemble toute sorte de fourneaux & bastiments à ce nécessaires es endroicts que bon luy semblera, icelle vendre, faire vendre & distribuer en gros & en détail en nostre royaume, avec deffenses à toutes personnes de faire ou faire faire aucunes vaisselles de fayence de quelque sorte que ce soit en icelle province sans le pouvoir & consentement du dit de Grandval, à peine de confiscation mil livres d'amende & réservé en nostre conseil la cognoissance des oppositions qui pourroient survenir en exécution de nosdites lettres, icelle interdite à tous autres juges. Lesquelles lettres vous ayant esté adressées, au lieu d'icelles registrer purement & simplement ainfy qu'il vous estoit mandé vous en auriez par vostre arrest du quinzieme jour de décembre dernier ordonné l'enregistrement pour jouir par ledit Poirel de l'effet d'icelles pendant le temps de vingt années, sans que les marchands forains puissent estre empeschez de transporter & vendre des vaisselles de fayence & autres ouvrages esmaillez, avec deffences audit Poirel & ayans cause en cas de contravention ou opposition de se pourveoir, pour les differenz qui pourroient naistre, ailleurs que par devant les juges ordinaires & par appel en ladite Cour, ce qui frustre ledit Poirel d'une partye de la récompense que nous avons entendu donner à ses services en luy accordant ladite permission aux conditions de nosdites lettres pour le temps de cinquante années y portées.

« A ces causes, après avoir fait voir en nostre conseil vostre dict arrest cy attaché soubz le contrescel de nostre chancelier (?), de l'avis de la Reyne régente nostre très honorée dame & mère,

nous vous mandons & très expressement enjoignons par ces presentes signées de nostre main qui vous servira de première, seconde & finale jussion & sans attendre un plus exprès commandement de nous, (que) vous ayez incontinent & sans delay à proceder à l'enregistrement pur & simple desdites lettres, nonobstant vostre dict arrest & les causes & motifs d'icelluy auxquels nous voulons que vous n'ayez aucun esgard. Enjoignons à notre procureur général de tenir la main à l'exécution des presentes & faire pour icelle toutes requisiions nécessaires, car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le sixieme jour du mois de febvrier lan de grace xvi^e quarante six & de nostre regne le troisieme. Signé : LOUIS, &, plus bas : par le Roy, la Reyne regente sa mère présente, PHELIPEAUX un paraphe [& ensuite registrées es greffes de la Cour, du consentement du procureur général du Roy, pour jouir par l'impetrant ses hoirs ou ayans cause, *pendant trente ans seulement*, en iceux (?) compris les vingt années accordées par l'arrest du quinzieme decembre xv^e quarante cinq, & aux charges contenues en l'arrest de ce jour. A Rouen, en Parlement, le douzieme de septembre xvi^e quarante six. Et scellé en simple queue d'un grand sceau de cire jaulne & contrescellé]^a avec un contrescel. »

Voici maintenant l'arrêt du Parlement sur les lettres de jussion de 1646 :

Résistance
du Parlement.

« Du douzieme jour de septembre xv^e xlvj.

« Veu par la Cour les lettres patentes du Roy en forme de jussion données à Paris le six^e de febvrier dernier par lesquelles Sa Majesté veult sans attendre un plus exprès commandement qu'il soit procédé à l'enregistrement pur & simple des lettres patentes concédées par Sa dite Majesté le xxv^e septembre xv^e xlv à Nicolas de Poirel sieur de Grandval huissier du cabinet de la Roynie régente, ses hoirs & ayans cause pour faire faire en ceste province de Normandye pendant cinquante années toutes sortes de vaisselle de fayence blanche & couverte d'émail de toutes couleurs pour l'utilité publique, ensemble toutes sortes de fourneaux & bastiments à ce nécessaires es endroits que bon lui semblera, avec défense à toutes personnes de faire ou faire faire aucune vaisselle de fayence de quelque sorte que ce soit en ceste dite province sans le pouvoir & consentement du dit de Grandval à peine de confiscation & de mille livres d'amende, ayant réservé en son conseil la cognoissance des oppositions qui pourroient intervenir en exécution de ses lettres, & icelle interdite à tous autres juges. Les dites lettres patentes du xxv^e septembre xv^e xlv, arrest de vérification dicelles du xv^e decembre audit an pour en jouir par le dit Poirel pendant le temps de *vingt ans* avec défenses à toutes personnes de faire ou faire faire de la vaisselle de fayence sans son consentement sur les peines portées par les dites lettres pendant le dit temps sans que les marchands forains puissent estre empeschez de transporter & vendre des vaisselles de fayence & autres ouvrages émaillés & défenses audit Poirel & ayants cause, en cas de contravention ou opposition, de se pourvoir pour les differends qui pourroient naistre ailleurs que par devant les juges ordinaires & par appel en la cour. Requête présentée à ladite cour par ledit de Poirel aux fins de l'enregistrement de ses lettres de jussion pour joyr de l'effect d'icelles durant le dict temps de cinquante ans, conclusions du Procureur général du Roy & oy le rapport du conseiller commissaire.

« Ladite Cour du consentement du procureur général a ordonné & ordonne que les dites lettres patentes du six febvrier en forme de jussion seront registrées es registres d'icelle pour joyr par

^a Tout ce qui est compris entre les deux crochets est biffé dans le registre original.

l'impétrant ses hoirs ou ayants cause *pendant trente ans seulement* (en iceux compris les vingt années cydevant à eux accordées par le dit arrest du quinzième decembre dernier ^a) fans qu'ils puissent empescher les marchands estrangers de transporter en ceste province la vaisselle de fayence & autres ouvrages émaillés & leur a fait défenses, en cas de contravention ou opposition, de se pourvoir pour les differents qui pourroient naistre ailleurs qu'en ladite cour. DE FAUCON; PELLOT. »

Ces lettres de jussion donnèrent lieu à un double enregistrement, dont nous trouvons la trace dans les notes que nous fournissons ci-après :

1° Enregistrement des lettres de jussion, obtenues par Nicolas Poiriel. (Extrait d'un volume manuscrit intitulé : *De divers registres des délibérations de la grande chambre*, collection de la Bibliothèque de Rouen.)

« Du mercredi 12^e jour de septembre 1646.

« Par M. Pellot a été fait rapport de la requeste présentée par Nicolas de Poiriel, sieur de Grandval, huissier du cabinet de la Reine régente, aux fins de l'enregistrement des lettres de jussion par lui obtenues par lesquelles Sa Majesté veut qu'il soit procédé à l'enregistrement pur & simple des lettres patentes du 25 septembre 1645 (notre copie dit du 25 novembre 1645) concédées au dit Poiriel ses hoirs & ayans cause pour faire faire en cette province pendant *cinquante années* toute sorte de vaisselle de faïence blanche & couverte d'émail de toutes couleurs, pour l'utilité publique, avec défenses à tous autres d'en faire sans le pouvoir & consentement dudit Poiriel, les dites lettres veues avec les conclusions du Procureur général du Roy.

« Délibéré; a esté résolu du consentement du dit Procureur général du Roy que les dites lettres patentes du 6 fevrier dernier (1646) en forme de jussion feront registrées es registres de la Cour pour jouir par l'impétrant, ses hoirs ou ayans cause *pendant trente ans seulement*, en iceux compris les vingt années cy devant à eulx accordez par l'arrest du 15^e decembre dernier (1645), fans qu'ils puissent empêcher les marchands étrangers de transporter en cette province la vaisselle de faïence & autres ouvrages esmaillés, & leur fait défense la Cour en cas de contravention ou opposition de se pourvoir pour les differends qui pourroient naistre ailleurs qu'en icelle. »

Nouvelles lettres
de jussion.

2° Deuxième enregistrement des lettres de jussion, obtenues par Nicolas Poiriel. (Extrait du même manuscrit intitulé : *De divers registres des délibérations de la grande chambre* : Bibliothèque de Rouen.)

« Du vendredi 28^e jour de juin 1647.

« Par M. de Brinon a esté fait rapport des lettres de jussion [obtenues] par Nicolas de Poiriel sieur de Grandval, huissier du cabinet de la Reine, afin d'enregistrement des lettres patentes par luy obtenues le 23 janvier dernier, pour faire de la vaisselle de faïence, & a été arresté registrer lesdites lettres *pour dix ans oultre les trente* portés par le précédent arrest. »

^a Ce passage a été ajouté au-dessus d'un autre passage biffé, qui était ainsi conçu : *de la permission à eux* donnée par lesdites lettres patentes du xxv de septembre xvi^e xlv.

Dans le protocole final des lettres de jussion accordées, le 6 février 1646, à Nicolas Poirel, sur le refus fait par le Parlement d'accepter la durée de cinquante ans fixée pour son privilège, qu'il réduit à vingt ans, on trouve ce passage : *Ces présentes signées de notre main qui vous servira de première, seconde & finale jussion*. On voit, par là, que l'usage était de fulminer successivement, & suivant la résistance éprouvée par les parlements, ces actes d'injonction. Il s'ensuit aussi que la résistance du Parlement n'était que dilatoire, qu'elle avait sans doute pour but d'éclairer l'autorité souveraine sur une mesure qui lui paraissait fâcheuse ou exorbitante; mais, qu'après un nombre déterminé de jussions, elle cédait. En échelonnant toutes les dates, que nous avons recueillies, des lettres patentes & de jussion délivrées en faveur de Nicolas Poirel, & celles des enregistrements de cesdites lettres, nous trouvons que trois lettres de jussion ont dû être obtenues par lui, & qu'il y a eu quatre enregistrements.

Ainsi : 27 août 1644, lettres primitives portant privilège de trente ans.

25 novembre 1645, lettres patentes portant extension de privilège à cinquante ans.

Premier enregistrement du 15 décembre 1645, réduit à vingt ans.

Premières lettres de jussion, 6 février 1646.

Deuxième enregistrement desdites, 12 septembre 1646, prorogation à trente ans.

Deuxièmes lettres de jussion, 23 janvier 1647.

Troisième enregistrement desdites, 28 juin 1647, prorogation à quarante ans.

Troisièmes lettres de jussion, 15 décembre 1647.

Quatrième enregistrement desdites, 29 février 1648, accorde les cinquante ans.

Mais Poirel de Grandval, qui luttait si énergiquement pour son privilège, ne l'exerça pas longtemps, s'il l'exerça jamais. Dès le 22 mars 1647, nous trouvons la mention d'un bail fait à Edme Poterat, sieur de Saint-Etienne, par Pierre Fermanel, sieur du Mesnil Godefroy, pour un ténement de maisons, cour & jardin, « tout & autant que le sieur Poterat en occupe depuis deux ans, & par lui de présent fait appliquer en fourneaux & autres choses nécessaires pour faire fayence. » Ce bail est fait pour neuf années, dont les deux premières sont échues au 7 septembre précédent (1646) au prix de « six vingt livres tournois & une douzaine de plats de fayence au choix du bailleur, pour & par chacune des neuf années^a. »

Poirel
de Grandval
cède
son privilège
à Edme Poterat.

^a Nous devons cette note, extraite de pièces de Rouen, à la complaisance de M. Goffelin, conservées dans les archives du Palais de justice greffier archiviste.

Or, en 1647, Poterat ne pouvait fabriquer, qu'à la condition d'être, du fait de Poirel de Grandval, le cessionnaire de son privilège.

Plus tard, en 1650, un titre authentique va nous démontrer que Poirel avait en effet concédé à Edme Poterat l'exploitation de ce privilège qui avait tant occupé les avocats & les juges. Un contrefacteur, appelé Boudin, nous est révélé dans cette pièce intéressante par laquelle Poterat, comme représentant de Nicolas Poirel, s'oppose à la tentative de ce nommé Boudin de construire un four à faïence.

« Sur la requête présentée par *Nicolas de Poirel, S^r de Grandval*, huissier du cabinet de la Reine, *stipulé* par *Esme Poterat, S^r de S^t Etienne*, à ce que deffenses soient faites au furnommé Boudin & tous aultres de faire construire ni bastir aucuns fourneaux, travailler ni faire travailler à faire aucuns pots ni vaisselles façon de fayence, contrefaire icelle, ni aultrement en vendre ni distribuer dans cette province durant le temps de 50 ans portés par les lettres patentes à luy concédées par Sa Majesté, sur les peines y contenues & en tous intérêts, dommages & despens.

« Veu par la Cour ladite requête.

« La Cour, du consentement du Procureur général, a octroyé & octroye mandement audit de Poirel pour faire assigner à bref jour en icelle ledit Boudin & aultres qu'il appartiendra aufquels deffenses sont faites de travailler à aucune façon de vaisselle de fayence, jusqu'à ce que par la Cour, parties oyes, aultrement ait esté ordonné sur les peines au cas appartenant. » (Parlement, *Rapports civils*, 28 juillet 1650, communiqué par M. Gosselin. — Se trouve également en tête de la publication de M. L. Delille, *Documents sur les fabriques de faïence de Rouen*, p. 3.)

Étienne Bouttin,
peintre-
sculpteur-
faïencier.

Il est opportun de rapprocher le document qui précède d'un autre, daté du 1^{er} juin 1658, & qui a trait à une contestation survenue entre un nommé Étienne Bouttin, bourgeois de Rouen, maître peintre-sculpteur-faïencier, & un sieur Louis Gravé des Rochettes, relativement à une faïencerie qu'ils avaient élevée à Saint-Sever en société. Il est bien probable que le Boudin de la pièce précédente & le Bouttin de celle-ci sont une seule & même personne.

Cet Étienne Bouttin, qualifié de bourgeois de Rouen, maître peintre-sculpteur-faïencier, demeurant au faubourg Saint-Sever, à Rouen, avait, par contrat sous feing privé reconnu devant les tabellions de Déville, le 5 décembre 1657, contracté association avec Louis Gravé, sieur des Rochettes, pour établir, à Saint-Sever, une faïencerie.

Le 1^{er} juin 1658, une contestation survenue entre les deux associés, par suite d'inexécution des engagements réciproques, provoque un ajournement en justice, lequel est suivi de la remise de la cause à huitaine.

« Du famedy premier jour de juin 1658, en jugement devant M. de Brevedent.

« Entre Louis Gravé, fleur des Rochettes, s'estant associé avec Estienne Bouttin, bourgeois de Rouen, maitre peintre seculteur fayencier audit Rouen, *demeurant au fauxbourg de Saint Sever lez cette ville, en une fayencerie scize audit fauxbourg*, demandeur en fommation & adjournement par luy fait faire audit Bouttin, affin de fournir d'artisans & ouvriers pour travailler à la dite faïencerye, declarant le dit fleur des Rochettes qu'il est prest, de sa part, fournir aux clauses du concordat fait entreux, soubz faing privé, recongnu devant les tabellions de la haulte justice de Defville, le cinquième jour de Décembre 1657; comparant ledit fleur des Rochettes, & par M^e Noel David, son procureur, d'une part; & ledit Bouttin, convenu & poursuivy aux fins que dessus, deffendeur, comparant par M^e Pierre Duval, son procureur, d'autre part. Aprez que ledit Bouttin a dict que, depuis cinq sepmaines en ça, il a eu plusieurs ouvriers qui ont continuellement travaillé en la fayencerye par lui entreprise, auxquels, depuis le dit temps, il a fourni quantité d'argent & autres choses à eux nécessaires pour satisfaire audit travail, & que, n'ayant à present aucuns deniers pour payer ausdits ouvriers, lesquels veullent quitter & abandonner, faute de payement, & qu'ils ne manquent d'aucun ouvrage, soustient : faulte par ledit fleur des Rochettes de luy payer le surplus des deniers contenus audit concordat, & satisfaire aux autres clauses d'icelluy, qu'il doit estre permis prendre deniers en rente de telle personne qu'il advisera bon, tant pour payer ausdits ouvriers que pour l'achevement dudit atelier & avoir estoilles nécessaires pour les dits ouvrages; desquels ils se feront rembourser en privilege sur les premiers deniers qui proviendront de la dite société, protestant de le faire respondre de tout inthérest & despens & de la perte & empirance qui pourra arriver tant audit atelier que ouvrages encommencez; & que ledict David, procureur audiect nom, a dict ny avoir jour d'en venir à cejourd'hui & la cause avoir esté remise à jeudy prochain, demandant temps d'avertir son client aux fins de respondre audit soustien.

« Il est dict que les parties sont renvoyez à jeudy prochain, Le dit Bouttin permis *prendre deniers de telle personne qu'il advisera bon* [cependant suivant sa requeste d'avancer les deniers qu'il conviendra] pour payer tant ouvriers que fournir *ce qu'il conviendra* ^a [les choses nécessaires] pour faire subcister ledit atelier desquels ils seront rembourfés en privilège sur les premiers deniers qui proviendront de la dite communauté. » (Communiqué par M. Gosselin, greffier archiviste au Palais de justice.)

Cette citation nous donne la preuve que dès l'origine la profession de faïencier eut bien des difficultés à surmonter. Quoi qu'il en soit des tentatives de Bouttin & de Gravé des Rochettes, elles n'eurent d'autre résultat que de confirmer plus étroitement à Edme Poterat la possession du privilège que lui avait cédé Poirel de Grandval. Edme Poterat resta jusqu'à sa mort à la tête de l'industrie de la faïence, & c'est à lui certainement que nous devons attribuer les faïences datées de 1647 & toutes celles analogues.

^a Dans le document manuscrit, les mots remplacés en interligne par ceux que nous avons imprimés ici en italique sont biffés & ont été renfermés entre deux crochets.

Colbert
& les faïenciers
rouennais.

L'industrie nouvelle prenait tous les jours de l'importance & devait attirer l'attention générale. Le grand Colbert, lui-même, s'occupait dans son vaste génie de notre fabrication à peine établie, & voici ce qu'il en dit dans un passage extrait d'un Mémoire autographe daté de 1663 :

« Protéger & gratifier les faïenciers de Rouen & environs & les faire travailler à l'envy.

« Leur donner des deffins & les faire travailler pour le Roy.

« Idem des tapisseries de cuirs dorés, qui se font à Rouen.

« Maroquins noirs établis à Rouen ; protéger & augmenter. » (P. Clément, *Lettres, Instructions & Mémoires de Colbert*, t. II, 1^{re} partie, p. CCLXI & CCLXII.)

Ce passage est extrêmement important, en ce qu'il nous apporte la preuve que les ouvrages de l'époque étaient arrivés, dès 1663, à une perfection assez grande pour être, par Colbert, jugés dignes d'être utilisés pour le service du Roi.

D'un autre côté, Colbert se montre peu disposé à favoriser d'un privilège exclusif une manufacture de faïence :

« Je vous ferai aussy sçavoir mes sentimens sur la proposition que vous m'avez faite pour une manufacture de fayence. Mais vous devez compter qu'il y aura toujours beaucoup de difficulté à obtenir des privilèges d'exclusion pour toutes les manufactures qui sont établies dans le royaume & qu'on n'obtiendra que pour celles dont on n'a point de congnoissance. » (Lettre de Colbert au S^r Dallier, directeur de la Compagnie du Levant, du 17 février 1679. — *Correspondance de Colbert*, par M. Pierre Clément, t. II, p. 694.)

L'auteur ajoute en note :

..... Le 31 janvier 1670, Colbert avait déjà écrit à M. Talon, intendant à Oudenarde, au sujet de particuliers qui demandaient un privilège pour établir une manufacture de faïence à Tournay :

« Je dois vous dire que je crains fort que l'introduction de semblables privilèges dans les Pays conquis ne fasse beaucoup de peine aux nouveaux sujets du Roy, qui, n'en ayant pas eu jusqu'à présent d'exemple, ne manqueroient pas de se plaindre de la perte de leur ancienne liberté de commerce. »

Le grand ministre n'était pas, en général, partisan des privilèges dans l'industrie :

« Pour ce qui est du privilège que ces marchands demandent, je vous puis assurer que le Roy ne le leur accordera pas, parce que les privilèges des manufactures établies dans le royaume contraignent toujours le commerce & la liberté publique. » (Lettre à M. Daguesséau, intendant à Toulouse, 16 décembre 1680. — P. Clément, *Lettres, Instructions & Mémoires de Colbert*, t. II, p. 715.)

La fabrication primitive nous fut révélée d'une manière authentique par un plat portant la date de 1647.

Plat
daté de 1647.

Ce plat, qui appartient à la collection de M. Gustave Gouellain, de Rouen, porte au dos cette inscription : *Fait à Rouen en 1647*, la même que j'avais observée sur une bouteille du Musée & de la même main. Ce plat, de moyenne grandeur (31 centimètres de diamètre), est de forme italienne, à larges bords plats, un peu inclinés vers le centre, entourant une cavité en section de sphère, suivant la coupe indiquée dans la planche II.

Sa décoration est également de goût tout italien, mais d'une exécution assez grossière; elle représente, dans le fond, une centauresse, &, sur les bords, une ornementation composée de semblants de pierres à facettes & enchâssées, que séparent des rinceaux, comme dans le dessin que nous en donnons ^a. Il y a au revers quelques bariolages caractéristiques. La couleur bleue nuancée est la seule employée. L'émail est assez blanc.

En résumé, ce plat, qui est incontestablement un des premiers produits de la fabrique de Nicolas Poirel, ou plutôt de Poterat, fondateur de la fabrique rouennaise, ne présente aucun des caractères de forme, de style & d'ornementation particuliers aux produits de cette fabrication, tels qu'ils nous sont connus par les nombreux spécimens du dix-huitième siècle. C'est le goût italien qui a présidé à sa confection. Le système d'ornementation rayonnante, que nous trouverons plus tard & que nous croyons dû à Louis Poterat, ne s'y laisse deviner en aucune façon. Nous estimons donc que c'est dans les œuvres de goût analogues à ce plat, tel que celui aux armes de Bigot, que je possède, & parmi les pièces de ce genre qui auront été recueillies dans la contrée, qu'il faut chercher les produits de cette fabrique primitive, qui, de 1647 à 1700, opéra sans que ses œuvres nous soient révélées le plus souvent par des caractères absolument authentiques.

^a Voir la planche II.

Plat
aux armes
de la
famille Bigot.

Voici sommairement la description de ce plat aux armes de la famille Bigot : ce font des oiseaux & des fleurs chimériques faisant opposition à des personnages d'aspect archaïque; le tout en bleu un peu ardoisé.

Le membre de cette illustre famille rouennaise, qui, pendant les trois derniers siècles, a fourni tant de représentants distingués à la magistrature, aux diverses fonctions administratives & à la science, auquel je crois pouvoir attribuer la dédicace de ce plat, est Alexandre Bigot, baron de Montville, président à mortier au Parlement de Normandie depuis 1637, élevé à la dignité de premier Président en 1666, devenu premier Président honoraire en 1670, & mort en 1675.

Un deuxième Alexandre Bigot, fleur de Montville, sans doute fils du précédent, fut également Président au Parlement, & reçu en 1722.

Une bonne fortune nous a fait découvrir récemment un plat de même forme que celui de la planche II : c'est celui que nous donnons à la planche III, & qui, pour toute décoration, porte sur le bord le blason de la famille Poterat : *d'azur au chevron d'argent, accompagné de trois étoiles d'or, 2 en chef, 1 en pointe*. Au revers est l'inscription déjà citée : *Fait à Rouen en 1647*.

Détermination
des
plus anciennes
faïences
de Rouen.

Plus je passe en revue des spécimens de toutes les époques, plus je reconnais la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de caractériser d'une manière précise les plus anciennes faïences de Rouen, celles dont la fabrication a précédé la formation du type dit à *broderies*. Un grand nombre de faïences anciennes, sans caractère particulier d'ornementation, décorées de sujets à personnages, ou rappelant de près ou de loin les modèles chinois & japonais, me paraissent pouvoir être rapportées à cette époque. Nous donnons, planche IV, un type de ces faïences recueilli à Rouen par M. Gustave Gouellain. La qualité des émaux n'est pas un indice sûr en cette matière, car j'ai vu des échantillons très-authentiques présenter un émail blanc laiteux très-fin, & un émail bleu délicatement azuré, caractères que présentent d'ailleurs les pièces datées de 1647. La circonstance que ces faïences d'origine incertaine ont été trouvées dans notre contrée & qu'elles y étaient conservées depuis un temps immémorial, sans être une preuve irrécusable d'origine, me paraît cependant avoir une grande valeur.

Tout annonce, si je ne me trompe, dans les faïences de cette époque primitive, l'indécision des moyens, le défaut de règles établies, & surtout l'absence de parti pris dans le système de décoration. Il n'y a point encore d'école formée, de transmission traditionnelle établie quant aux procédés & aux modèles; chaque

ouvrier ou artiste, attiré sans doute des fabriques déjà établies, de Hollande ou de Nevers, apporte ses procédés ou ses motifs de décoration, & travaille à part de ses compagnons venus d'ailleurs. Chacun d'eux n'a point assez d'autorité pour fonder un genre & l'imposer aux autres; de là, la discordance des essais, la variabilité des tentatives, la ressemblance qu'on fait entre ces œuvres indécises & les produits des autres fabriques connues, sans que pourtant on puisse affirmer qu'elles proviennent de ces dernières. Et plus on rencontrera de ces spécimens indéterminés, plus l'incertitude augmentera. Le scepticisme, à cet égard, croît en raison de l'expérience; & ce scepticisme n'a pas pour effet de suspecter d'origine étrangère toutes les pièces dont le caractère rouennais n'est pas parfaitement évident; mais, au contraire, il conduit à trouver des motifs plausibles de rattacher à notre fabrication primitive la plupart des pièces d'une classification ambiguë, découvertes d'ailleurs dans notre contrée, & qui n'ont pas une marque d'origine parfaitement distinctive.

Au reste, un caractère qui me paraît dominer dans ces œuvres d'attribution certaine aussi bien qu'incertaine, c'est la blancheur laiteuse de l'émail de fond & la finesse du bleu d'application. Ce caractère résulte de ce qu'alors, & avant que la concurrence ne vînt obliger à faire toutes les économies possibles dans la fabrication, on se servait d'étain très-pur pour la composition de l'émail, tandis que plus tard, ainsi que je le vois par la correspondance de mon grand-père, on employait l'étain de vaisselle hors de service, toujours fortement allié de plomb & d'autres métaux. De là, la teinte grisâtre, bleuâtre & même fortement verdâtre que cet émail avait constamment dans les périodes subséquentes.

Dans un exemple seulement, que je rapporte à cette fabrication primitive, un plat décoré de scènes tirées du roman de l'*Astrée*, l'émail de fond est teinté intentionnellement de bleu, comme on le voit dans beaucoup de productions de la fabrication de Nevers; mais c'est ici une exception inspirée sans doute par un goût d'imitation étrangère.





CHAPITRE TROISIÈME.

La première porcelaine d'Europe est fabriquée à Rouen. — Privilège spécialement accordé pour cette invention à Louis Poterat, en 1673. — Caractères distinctifs de cette porcelaine. — Fabrique de Saint-Cloud. — Priorité pour Louis Poterat de cette découverte importante^a.



AJOUTER un nom de plus à la liste glorieuse des illustrations dont s'honore la ville de Rouen, revendiquer, en faveur de cette cité, la priorité de fabrication, d'invention même de l'un des plus brillants produits qu'ait su créer l'industrie moderne, c'est, sans contredit, une tentative qui doit exciter l'intérêt & mériter l'approbation de tous ceux qu'anime le zèle du patriotisme local. J'ai donc compté sur l'appui de ce sentiment généreux, lorsque j'ai conçu le projet de démontrer, à l'aide de documents d'une authenticité irrécusable, la réalité d'un fait vaguement indiqué par quelques écrivains, mais avec si peu d'autorité que les critiques souverains, en matière d'origines spéciales, n'ont pas même daigné recueillir cette tradition incertaine, savoir : que les premières porcelaines qui aient été fabriquées en Europe furent faites à Rouen, & que cette invention de génie, ainsi que la qualifie un de nos plus illustres savants que j'aurai souvent l'occasion de citer dans le cours de cette notice, fut le résultat des travaux persévérants d'un Rouennais.

Je viens de parler d'invention, mais peut-être cette expression paraîtra-t-elle impropre ou exagérée; car tout le monde sait que la fabrication de la porcelaine remonte, en Chine, à une époque de l'antiquité la plus reculée. Or, on pourrait arguer qu'il n'y avait pas lieu d'inventer ce qui s'était fait de tout temps. Pour

Les premières porcelaines fabriquées en Europe ont été faites à Rouen.

^a La substance de ce chapitre est extraite d'une Notice lue par l'auteur à l'Académie des

sciences, belles-lettres & arts de Rouen, dans sa séance du 26 février 1847.

prévenir cette objection, je me hâte de justifier la convenance de l'expression employée.

Introduction
en Europe
de la porcelaine
de la Chine.

Fausse
supposition
sur
sa composition.

Sans doute, lorsque, dès les premières années du seizième siècle, de hardis navigateurs portugais entreprirent d'aventureux voyages dans les mers de la Chine, les éclatants chefs-d'œuvre de la porcelaine orientale se répandirent en Europe bien avant qu'on songeât en France ou ailleurs à les imiter. Mais quand enfin les arts céramiques, jusqu'alors grossièrement pratiqués, eurent fait assez de progrès pour qu'on pût tenter cette délicate entreprise, il se trouva qu'on n'avait que des notions vagues ou fausses sur les matières & les procédés que les Chinois employaient. Des relations controuvées, des recettes évidemment impossibles, circulaient & se propageaient. C'était, selon les uns, avec des tests de mollusques soigneusement choisis & pilés; selon les autres, avec des coquilles d'œufs réduites en poudre, que se pétrifiaient ces merveilleux vases aux parois semi-transparentes. L'auteur d'un grave traité sur l'art de la verrerie, Haudicquer de Blancourt, répétait encore cette fable en 1687, avec toute la confiance d'un homme sûr de son fait; il suffisait, prescrivait-il, de mêler à de la poudre de coquillages une certaine proportion de chaux, pour obtenir d'excellente pâte à fabriquer de la porcelaine ^a. A la vérité, contrairement avec ces traditions, les récits de quelques voyageurs plus véridiques indiquaient bien l'emploi, par les Chinois, d'une terre de nature inconnue, à laquelle il ne fallait pas moins d'un siècle entier de macération dans des fosses pour qu'elle arrivât à développer ses précieuses qualités; mais cette nouvelle indication ne paraissait ni moins merveilleuse, ni moins impossible à réaliser que les autres; de sorte qu'il est vrai de dire que ceux qui tentèrent, les premiers, d'imiter les poteries venues de la Chine, ignoraient complètement de quelles matières & de quels procédés ils devaient faire usage pour parvenir sûrement à leur but. Cependant, le succès couronna leurs efforts; après des recherches & des tentatives, dont il est plus facile de supputer le nombre que d'indiquer la marche, que de signaler les vicissitudes & les fréquentes déceptions, ils réussirent à créer une nouvelle porcelaine; nouvelle, en effet, car, dans sa substance, elle ne contenait pas un atome des éléments dont se compose celle de la Chine; &, toutefois, lorsqu'elle eut atteint toute sa perfection, cette matière parut si belle, si pure dans sa blancheur, si suave

^a Haudicquer de Blancourt, l'*Art de la verrerie*; Paris, 1687, in-12, ch. cxcv : *Manière de composer la terre pour faire une belle porcelaine*.

dans la fine transparence, qu'on n'hésita pas à la proclamer supérieure, par son apparence & ses qualités extérieures, à celle de la Chine. Cette porcelaine est celle qu'on a depuis appelée *porcelaine tendre*, non pas précisément à cause d'une dureté relativement moindre, mais parce que, composée d'éléments essentiellement vitrifiables, elle entre en fusion & se liquéfie à une chaleur qui suffit à peine pour cuire la *porcelaine dure*, telle que celle de la Chine, dont le caractère principal consiste, d'ailleurs, dans une complète infusibilité. Quelques savants ont encore imposé à notre porcelaine les qualifications d'*artificielle*, de *vitreuse*; mais il serait plus juste de l'appeler *porcelaine française*, car son invention appartient sans contestation à la France; pendant un siècle entier, la France n'en fabriqua pas d'autre, & resta même à peu près seule en possession de cette fabrication. Ajoutons encore que c'est aux qualités de cette fameuse *pâte tendre*, jointes au mérite, à la délicatesse des œuvres qu'elle servit à confectionner, qu'est due, en grande partie, la renommée éclatante dont l'ancienne manufacture de Sèvres a joui depuis un siècle; à ce point que le *vieux Sèvres*, *pâte tendre*, a ses amateurs fanatiques, qui n'hésitent pas à le payer littéralement au poids de l'or.

Invention
de la porcelaine
française,
tendre
ou vitreuse.

Je ne crois donc pas avoir violé l'exactitude, lorsque j'ai attribué à cette découverte industrielle le titre & la valeur d'une véritable invention; car ce fut, en effet, une grande & belle invention que celle qui rendit d'abord toutes les autres nations jalouses de la France; que celle qui, plus tard, lorsque la Saxe eut découvert le secret de la véritable *pâte dure*, nous permit de continuer à lutter sans désavantage contre elle, jusqu'au jour encore bien éloigné où l'on rencontra enfin, parmi les richesses minérales de notre sol, le précieux *kaolin*, l'élément principal de la porcelaine de Chine.

Découverte
du secret
de la porcelaine
dure,
au kaolin.

Au reste, je ne saurais mieux faire, pour donner à mes paroles l'appui d'une imposante autorité, que de citer celles dont s'est servi, pour qualifier cette invention, l'illustre & vénérable M. Brongniart, directeur de la manufacture de Sèvres, dans son *Traité des arts céramiques*: « La porcelaine tendre, dit-il, a eu beaucoup de célébrité, & est encore plus célèbre & plus recherchée depuis qu'on n'en fait plus. On va voir combien ses procédés étaient compliqués. Mais on conviendra en même temps qu'il a fallu plus de recherches, de travaux, de génie même, pour inventer une telle porcelaine que pour faire la porcelaine dure, composée de deux éléments que nous prenons tels que la nature nous les offre ^a. »

^a Brongniart : *Traité des arts céramiques*, t. II, p. 460; plus loin, p. 496, M. Brongniart répète ce témoignage presque dans les mêmes termes.

Après avoir ainsi contribué, autant que je l'ai pu, à restituer à la découverte de la porcelaine tout son intérêt scientifique, toute son importance industrielle, ce serait sans doute le moment de fixer à quelle époque, à quel lieu, à quel heureux inventeur on doit rapporter la première tentative couronnée de succès, & de produire les documents à l'aide desquels j'ai promis d'établir que l'honneur doit en revenir à la ville de Rouen. Qu'on me permette pourtant, au préalable, de poser quelques dates, d'énoncer rapidement quelques faits antérieurs au fait principal que j'annonce, lesquels, groupés avec quelques autres dates subséquentes, contribueront à localiser celui-ci d'une manière plus précise, à lui donner enfin toute sa signification.

Historique
sommaire
de la porcelaine
orientale.

Parlons donc sommairement de la porcelaine orientale, la seule qui ait précédé la nôtre, mais qui a sur elle l'avantage d'une immense antériorité.

L'origine de la fabrication de la porcelaine en Chine se perd dans la nuit des temps ; si l'on s'en rapportait à certaines annales du Céleste Empire, elle remonterait à 2600 ans avant l'ère chrétienne.

Les anciens
n'ont pas connu
la porcelaine.

Si de ces époques, toujours un peu vagues à cause de leur haute antiquité, nous descendons aux temps véritablement plus historiques de la Grèce & de Rome, nous constaterons, non sans quelque étonnement, que ces nations ne paraissent pas avoir connu l'existence de la porcelaine, ni possédé aucun de ses produits. A la vérité, beaucoup d'érudits des derniers siècles, à commencer par J.-C. Scaliger & Cardan pour finir par Caylus, ont soutenu que les fameux *vases murrhins* des anciens, pour la possession desquels Néron fit tant de folies, jusqu'à payer l'un d'entre eux près d'un million de notre monnaie, n'étaient autres que des vases de porcelaine ; mais cette opinion est aujourd'hui complètement abandonnée. Il ne faut que lire avec attention la description que Pline fait de ces vases ^a, pour être convaincu qu'elle ne peut s'appliquer aux poteries semi-transparentes de la Chine. On pourrait, d'ailleurs, aux arguments que l'on a fait valoir pour combattre cette identité de substance & d'origine, ajouter cette considération : que la porcelaine est, de sa nature, une matière tellement inaltérable par tous les agents physiques, tellement impérissable, que, si elle eût été répandue parmi les Romains, quelques vicissitudes de destruction qu'eussent subies les vases importés

^a Pline : *Hist. nat.*, liv. XXXVII, c. VIII.

chez eux, on n'eût pu manquer d'en retrouver quelques fragments dans tant de fouilles exécutées depuis plusieurs siècles. Or, cette rencontre du plus mince fragment n'a jamais été faite; d'où l'on peut induire, avec beaucoup d'autorité, que les Grecs & les Romains n'ont pas connu la porcelaine.

A cette occasion, il n'est pas hors de propos de faire remarquer que les Grecs & les nations italiques, que toute l'antiquité classique en un mot, qui, sous le rapport de la pureté, de l'élégance & de la variété des formes, aussi bien que de la richesse & de l'exquise correction des ornements, a su créer, en produits céramiques, les modèles les plus parfaits qui soient sortis de la main des hommes, n'a jamais employé, cependant, que des matériaux vulgaires, très-insuffisants relativement à leur destination. Ainsi, la pâte des plus précieux vases grecs est une argile commune fortement colorée, qu'une cuisson imparfaite laisse complètement poreuse; la glaçure extrêmement mince qui revêt ces vases, est bien loin d'avoir les propriétés de l'émail; & quant aux couleurs accessoires, d'ailleurs peu variées, qui servent à leur décoration, elles n'ont guère plus de solidité que celle de la détrempe. En sorte qu'il n'est pas un de ces vases, miracles de l'art bien plus encore que de l'industrie, qui ne laisse transsuder, à travers ses parois, le liquide dont on le remplit.

Ces simples notions exposées, on reconnaîtra dès lors facilement, & sans qu'il soit besoin d'autre réfutation, combien sont absurdes & erronées les allégations contenues dans une notice publiée naguère sur l'histoire de la porcelaine ^a. L'auteur de ces prétendues recherches, confondant toutes les données historiques, méconnaissant les caractères distinctifs les plus évidents, se méprend jusqu'au point d'affirmer que les Romains fabriquaient d'admirables porcelaines; que les fouilles d'Herculanum ont mis au jour une foule de précieux monuments de ce genre, & qu'enfin le peuple de l'Europe, qui, le premier, obtint quelque supériorité dans la fabrication de la porcelaine, fut le peuple étrusque. Des assertions aussi extravagantes ne mériteraient pas même qu'on les relevât, si on ne les voyait avec peine recueillies par des écrivains inattentifs, & répétées dans des ouvrages sérieux.

Pour nous, qui n'avons en vue que l'exactitude historique, nous n'hésitons pas à déclarer de nouveau que, soit qu'on interroge les vestiges de l'antiquité,

^a *Notice sur la faïence & la porcelaine*, *raire*, numéro de juin-juillet 1839, p. 227-242). par Ch. Ollivier (insérée dans la *France litté-*

foit qu'on scrute les témoignages écrits, aucun indice, aucune induction d'une clarté suffisante n'autorise à attribuer aux époques classiques la connaissance & l'emploi de la porcelaine.

La première
notion
de la porcelaine
en Europe
date des voyages
de Marco Polo
au
treizième siècle.

Il nous faut donc descendre aux époques du moyen âge, pour rencontrer à la fois & le nom & la chose. Le plus ancien écrivain, à notre connaissance, qui ait parlé d'une manière précise de la porcelaine, est le fameux voyageur Marco Polo, qui, dans la seconde moitié du treizième siècle, parcourut les régions de l'extrême Orient, &, de retour à Venise, sa patrie, rédigea en 1298, la curieuse relation de ses aventureux voyages. Dans le chapitre qui traite du port de Zeitoun, c'est-à-dire de Canton, & de la ville de Tingui, Marco Polo mentionne les *scodelle e piadoni di porcellane* (des écuelles & des plats de porcelaine), & fait connaître comment ces vases sont fabriqués avec une terre que, pendant une longue suite d'années, on laisse exposée à l'air, à la pluie & au soleil, pour la rendre propre à cet usage.

M. de Humboldt ^a a fait, sur ce passage, une remarque intéressante : c'est que ce témoignage si clair, si positif, & qui prouve que Marco Polo était bien renseigné sur la fabrication de la porcelaine chinoise, est cependant contredit par un autre passage de la même narration, dans lequel, désignant par le même terme cette précieuse poterie & une certaine espèce de coquille qui lui a donné son nom, le voyageur exprime la fausse idée que la substance des coquilles entre dans la composition de la porcelaine : *Porcellane bianche si truovano nel mare, e che se ne fanno le scodelle* (les porcelaines blanches se trouvent dans la mer, & l'on en fait des écuelles). M. de Humboldt n'hésite pas à considérer ce dernier passage comme une maladroite interpolation.

Sens
du
mot *porcelaine*
au
seizième siècle.

Depuis le voyage de Marco Polo, à la fin du treizième siècle, jusqu'aux expéditions des Portugais, au commencement du seizième, deux siècles entiers s'écoulent, pendant lesquels il n'est guère probable que de nombreux échantillons de porcelaine chinoise aient pénétré dans l'Occident. Si l'on devait même s'en rapporter à l'affertion de Panciroli, auteur du seizième siècle, qui composait en Italie, c'est-à-dire dans une contrée familiarisée de tout temps avec les plus riches

^a A. de Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*. Analyse par M. Le-tronne; *Journal des savants*, mars 1840, p. 134.

produits de l'industrie orientale, son curieux Traité des inventions perdues & des choses nouvellement découvertes, on devrait croire que la porcelaine était complètement inconnue dans les siècles précédents; en effet, dans son chapitre *De porcellanis*, il débute ainsi : *Superioribus seculis nunquam visæ fuerunt Porcellanæ*. Il fera donc toujours prudent de n'interpréter qu'avec beaucoup de réserve, en faveur de la porcelaine orientale, les passages assez nombreux de descriptions ou d'inventaires dans lesquels on rencontre ce mot. Ainsi, par exemple, nous inclinerions à penser que le *pot à eau de pierre de pourcelaine*^a, mentionné dans le Compte des exécuteurs testamentaires de Jeanne d'Évreux, femme de Charles le Bel, sous la date de 1372, pouvait bien n'être qu'une alabastrite, qu'un jade, ou toute autre matière semi-transparente taillée en vase; & quant au *camahieu de pourchelaine*^b, cité dans un inventaire de 1555, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Deville, on ne saurait y voir qu'un camée ciselé sur coquille^c.

Avec le seizième siècle commence l'ère des grandes expéditions maritimes; Vasco de Gama ouvre la route du cap de Bonne-Espérance; les Portugais se précipitent sur ses traces, & reconnaissent rapidement toutes les côtes de l'océan Indien. Au nombre des marchandises précieuses qu'ils rapportent en Europe, figure la porcelaine, dont l'importation a lieu dès lors d'une manière régulière & constante. À l'aspect de ce précieux produit, si supérieur par ses qualités intrinsèques à tout ce que notre industrie produisait alors, les imaginations s'enflamment; tous les voyageurs, tous les érudits, préconisent à l'envi les propriétés merveilleuses qu'on prête à cette substance inconnue. On va jusqu'à dire que, sauvegarde assurée contre de mortelles embûches, elle se brise au contact d'une liqueur traîtreusement empoisonnée^d. Le prestige de qualités aussi extraordinaires ne pouvait s'accorder, dans l'opinion commune, avec l'idée d'une fabrication simple & vulgairement pratiquée. L'emploi de substances étranges, de préparations insolites pouvait seul rendre compte de tant de qualités réelles & de tant de vertus

Les Portugais
importent
la porcelaine
en Europe.

^a « Item, un pot à eau de pierre de pourcelaine à un couvercle d'argent & bordé d'argent doré, prisé xiiij fr. d'or. » Extr. du Compte de l'exécution du testament de Jeanne d'Évreux; publ. par M. Leber. *Collect. des meill. differt. sur l'hist. de France*, t. XIX, p. 136.

^b Item une verge (anneau) d'or en quoy est ung camahieu de pourchelaine. » *Inv. ms.* 1555.

^c Dans le *Trésor* de Nicot, on trouve la justification de cette interprétation : *Un grand os de poisson de mer... & en font les graveurs des images, communément dict : Porcelaine.*

^d « Vasorum istorum insignis hæc virtus est quod si venenosum quid ipsis immisum sit, illico rumpantur. » Pancirollus, *De rebus memorabilibus*, titre II : *De porcellanis.*

supposées. Le merveilleux se glissa donc dans toutes les recettes qu'on propagea vers cette époque. On ne saurait douter que cette disposition des esprits à n'accepter pour vraies que des formules absurdes n'ait entraîné pour longtemps les expérimentateurs dans de fausses voies, & n'ait induit en d'innombrables déceptions tous ceux qui prodiguèrent leurs labeurs à la poursuite de cet autre grand œuvre. Il faut bien admettre cette supposition pour expliquer comment il se fit que, à partir de la première importation des porcelaines en Europe, deux siècles encore s'écoulèrent avant qu'on réussît, sinon à les reproduire complètement, au moins à créer leur équivalent.

On fabrique,
en 1695,
de la porcelaine
tendre
à Saint-Cloud;
mais Poterat
avait auparavant
fabriqué
de la porcelaine
à Rouen.

Nous voici enfin parvenu à l'époque la plus importante pour l'objet de notre travail. C'était donc vers la fin du dix-septième siècle. Quant à la date précise, selon l'opinion commune, ou, mieux encore, d'après les investigations du savant le plus versé dans ces matières, l'illustre M. Brongniart, qui a consigné, dans son grand *Traité historique & pratique des arts céramiques*, le résultat de plus de cinquante années de recherches, d'expériences & de travaux, ce fut en 1695, à Saint-Cloud, que se firent & la première découverte & les premières applications. Qu'on nous permette d'extraire, de l'ouvrage de M. Brongniart, le passage le plus important, parmi beaucoup d'autres, qui constate l'existence de ce fait.

« C'est à Saint-Cloud qu'on a fait pour la première fois, & dès 1695, une porcelaine tendre, d'abord très-groffière, très-lourde, à pâte jaunâtre & à vernis plombifère très-épais, du moins à en juger par les échantillons que possède le Musée de Sèvres. Martin Lister ^a, qui visita la manufacture de Saint-Cloud en 1698, en fait, dans la relation qu'il a publiée de son voyage en 1699, le plus brillant éloge; il la met au-dessus de la porcelaine de la Chine par la pureté de son blanc & par sa transparence. Il rapporte que M. Morin, propriétaire de cette fabrique, avait poursuivi le secret de cette pâte pendant vingt-cinq ans, & que ce n'était que depuis trois années seulement qu'il était parvenu à lui donner le complément de ses qualités; ce qui reporte, comme on voit, l'introduction, ou plutôt la découverte de la porcelaine tendre, en France, à l'année 1695, quinze ans avant l'émission de la porcelaine dure de Saxe ^b. »

Voici donc la date de la découverte bien établie; or, c'est à cette date que nous allons opposer l'autorité d'un document authentique & local, qui prouve

^a *A journey to Paris, in the year 1698*, by Dr Martin Lister; London, 1699, in-8°, p. 138.

^b Brongniart, *Traité historique & pratique des arts céramiques*, t. I, p. 497.

que, dès 1673, c'est-à-dire vingt-deux ans auparavant, une manufacture de porcelaine s'établissait à Rouen. Ce document consiste dans des lettres patentes accordées par Louis XIV, enregistrées au Parlement de Rouen, & conservées dans les procès-verbaux d'enregistrement déposés aux archives du Palais de justice. L'importance & l'intérêt, tout à la fois, de ce document exigent que nous en citions textuellement la plus grande partie.

« LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à tous ceux qui ces presentes lettres verront, salut :

Privilegé
accordé
à Louis Poterat
pour
cette invention
en 1673.

« Notre bien amé Louis Poterat nous a très humblement fait remonter que, par des voyages dans les pays estrangers & par des applications continuelles, il a trouvé le secret de faire la véritable porcelaine de la Chine & celui de la fayence d'Holande; mais, luy estant impossible faire travailler à ladite porcelaine que conjointement avec la fayence d'Holande, parce que la porcelaine ne peut cuire qu'elle n'en soit entièrement couverte, pour ne pas recevoir la violence du feu qui doit être modérée pour sa cuisson, il luy est nécessaire d'avoir notre permission de travailler & faire travailler à l'une & à l'autre; &, à cet effet, de faire construire de grands fourneaux, moulins & ateliers en des lieux propres pour tels ouvrages; & ceux qui luy paroissent plus commodes sont dans un des faubourgs de la ville de Rouen, appelé Saint-Sever, où l'on peut établir une manufacture desdits ouvrages, pour y faire toutes sortes de vaisselles, pots & vases de porcelaine semblable à celle de la Chine, & de fayence violette, peinte de blanc & de bleu, & d'autres couleurs à la forme de celle d'Holande, pour le temps qu'il nous plaira, pendant lequel il pourra vendre & débiter les dites porcelaines & fayences susdites, sans y estre troublé; & à cet effet, il nous a très humblement fait supplier luy accorder lettres à ce nécessaires.

« A ces causes, désirant favorablement traiter ledit exposant, pour l'obliger à travailler de mieux en mieux à la perfection desdits ouvrages, Nous, de notre grâce spéciale, pleine puissance & autorité royale, avons, par ces présentes signées de notre main, permis & octroyé & accordé, permettons, octroyons & accordons audit exposant d'établir, aux faubourgs de Saint-Sever & en tous lieux de notre royaume qu'il verra bon estre, une manufacture de toutes sortes de vaisselles, pots & vases de porcelaine semblable à celle de la Chine, & de fayence violette, peinte de blanc & de bleu, & d'autres couleurs à la forme de celle d'Holande, faire travailler par tel nombre de personnes qu'il jugera nécessaire, &, à cet effet, faire construire des fourneaux, moulins & ateliers propres pour lesdites porcelaines & fayences susdites, que ledit exposant & ceux qui auront droit de luy pourront vendre & débiter par tout notre royaume, terres & seigneuries de notre obéissance, pendant le temps de trente années, durant lesquelles nous avons fait & faisons très expresses inhibitions & défenses à toutes personnes de le troubler en l'établissement & manufacture desdits ouvrages & vente d'iceux, à peine de mille livres d'amende, tous despens, damages & intérêts, nonobstant les defenses portées par nos lettres accordées à Nicolas de Poirel, sieur de Grandval, le trois septembre xvi^e quarante six (1646), auxquelles nous avons desrogé & desrogeons, & voulons ne pouvoir nuire audit exposant, pour l'exécution des présentes.

« Sy donnons en mandement, &c... Car tel est notre plaisir.

« Donné à Versailles, le dernier jour d'octobre xvi^e LXXIII (1673), & de notre règne le trente un^e. Signé Louis, & sur le reply : Par le Roy, COLBERT. »

A ces lettres patentes est joint l'arrêt de la Cour du Parlement de Rouen, qui en ordonne l'enregistrement ; il est daté du 9 décembre 1673.

Ainsi Rouen
a la priorité
de l'invention
de la porcelaine
en Europe.

Il n'y a, certes, aucune objection à élever contre la validité d'un pareil document ; c'est, en matière de fixation de date, un témoignage bien autrement authentique que le simple récit d'un voyageur. Déclarons donc la question de priorité complètement résolue en faveur de la ville de Rouen, au moins en droit, comme dirait un légiste ; nous allons, dans un instant, examiner si l'on ne doit pas la considérer comme également résolue en fait.

Consignons d'abord deux courtes remarques sur deux passages de ces lettres patentes.

Quand bien même on ne connaîtrait pas par avance quelle espèce de porcelaine devait fabriquer Louis Poterat, on l'induirait facilement des termes dans lesquels sont spécifiées les précautions qu'on devait apporter à sa cuisson. En indiquant les préervatifs qu'il comptait employer pour soustraire les pièces à l'action d'un feu trop vif, l'inventeur donne suffisamment à comprendre que c'était de la porcelaine tendre, la seule d'ailleurs qui soit susceptible de cuire à la chaleur d'un four à faïence.

Les lettres patentes contenant une dérogation au privilège d'un sieur Poirer de Grandval, il convient d'expliquer quelle était la nature de ce privilège. Le sieur Poirer de Grandval, qualifié d'huissier du cabinet de la reine régente, fut, comme nous l'avons vu au chapitre II, le fondateur du premier établissement consacré à la fabrication de la faïence qu'ait possédé la ville de Rouen, où cette industrie devait acquérir, un demi-siècle plus tard, le plus haut degré de richesse & de développement. Des lettres patentes, datées de 1644^a, lui concédaient le privilège exclusif de cette fabrication pour trente années ; trouvant ce terme insuffisant, il sollicita & se fit délivrer, en 1645, de nouvelles lettres qui portaient son privilège à cinquante années. Le Parlement de Rouen, auquel il demanda l'enregistrement, refusa de consacrer un monopole dont la durée lui paraissait exorbitante, &, de sa propre autorité, il réduisit le terme à vingt ans. Sur ce, recours de l'impétrant à l'autorité royale, lettres de jussion adressées au Parlement, & enfin, comme par une espèce de transaction, réduction du privilège à trente ans. Ce privilège du sieur de Grandval ayant donc encore une ou deux années à

^a Nous avons publié ces divers documents au chapitre précédent, pages 69 & suivantes.

courir lorsque Louis Poterat obtint le sien, notre inventeur devait s'attendre à voir survenir une opposition, si la clause dérogatoire n'était venue le protéger contre tout empêchement.

Complétons ces observations par une simple comparaison de dates. La date des lettres patentes que nous venons de produire établit, en faveur de la fondation de Louis Poterat, une grande antériorité sur celle de Saint-Cloud. De 1673 à 1695, on compte vingt-deux ans d'intervalle. La date de 1695 repose, comme nous l'avons vu, sur le témoignage du voyageur anglais Martin Lister, qui, visitant la fabrique de Saint-Cloud, en 1698, apprit du fondateur qu'il y avait vingt-cinq ans qu'il s'occupait de recherches & d'expériences sur la pâte de la porcelaine, mais que ce n'était que depuis trois ans qu'il était arrivé à son but. Reconnaissons d'abord qu'on ne doit jamais attacher une idée d'exactitude rigoureuse à ces évaluations de temps, faites de souvenir par un inventeur toujours enclin à rehausser le mérite de sa découverte, en exagérant la somme des efforts prodigués pour l'obtenir. Admettons, toutefois, ce laps de vingt-cinq ans, mais ne le laissons courir qu'à partir du moment où le fabricant de Saint-Cloud faisait au voyageur anglais l'historique de ses travaux. Eh bien ! si, de cette époque de 1698, nous comptons vingt-cinq années en rétrogradant, nous tombons précisément sur l'année 1673, signalée par la fondation de l'établissement de Louis Poterat. L'inventeur rouennais avait donc atteint son but, après ces *applications continues* et ces *voyages dans les pays étrangers* dont les lettres patentes portent témoignage en sa faveur, avant même que le seul rival qu'on pourrait lui opposer eût conçu l'idée de se livrer aux mêmes recherches. De sorte que, à tous égards, & sous quelque rapport qu'on veuille envisager le point de départ de chacun, une antériorité considérable, & d'idée première & de réussite, reste toujours acquise à notre compatriote. On peut même supposer, non sans quelque vraisemblance, que ce fut la nouvelle ébruitée de ces lettres de privilège, solennellement accordées par Louis XIV, sous le patronage de Colbert, à un heureux inventeur, qui suggéra au faïencier de Saint-Cloud ^a l'idée de se livrer lui-même à des recherches que le succès pouvait également couronner un jour.

Après avoir suffisamment éclairci ces questions de dates, revenons à l'établissement que Louis Poterat se préparait à fonder à Rouen.

^a Morin dirigeait depuis longtemps, à Saint-Cloud, une fabrique de faïence dont les produits avaient même acquis une certaine célébrité.

Fabrication
industrielle
de la porcelaine
tendre
à Rouen.

Ici se présente naturellement une objection, & j'avoue que cette objection me paraît tellement grave que je ferais demeuré fort embarrassé pour la résoudre si je n'avais rencontré l'argument victorieux qui doit la réduire à néant. Nous possédons déjà en notre faveur la première base de toute preuve historique, l'autorité d'un titre authentique; ce titre garantit à Louis Poterat le droit à la priorité de recherches, d'invention même couronnée d'un certain succès; car on ne sollicite & l'on n'obtient un privilège que lorsqu'on se croit à peu près sûr de la réussite. Mais il nous manque encore ce que j'appellerais volontiers la preuve testimoniale. L'établissement de Louis Poterat a-t-il réellement existé? Il est nécessaire de s'adresser cette question; car combien de fois n'est-il pas arrivé, dans l'histoire des arts industriels, combien de fois n'arrive-t-il pas de nos jours, que des inventions, pour lesquelles on sollicite des privilèges, on obtient des brevets, ne sont cependant pas nées viables, et que, faute de maturité suffisante, par suite de mécomptes non prévus, elles échouent à l'épreuve décisive de la pratique & demeurent comme non avenues^a. Qu'on nous montre donc les produits de la fabrique rouennaise, ou, du moins, qu'on produise des témoignages contemporains qui attestent que ces produits ont été livrés au public, qu'ils étaient connus & appréciés.

L'autorité que je vais invoquer, pour répondre à l'objection proposée, est peu explicite, à la vérité; mais si l'on tient compte de sa date, si l'on veut bien

^a Rappelons à ce propos que des lettres patentes furent accordées à Claude Révérend, marchand grossier, bourgeois de Paris, pour l'établissement dans cette ville d'une fabrique de faïence & de porcelaine, le 21 avril 1664.

Ces lettres, dont l'original se trouve à la Bibliothèque impériale, collection Lamoignon, ont été publiées, avec un commentaire, dans les *Archives de l'art français*, t. VI, p. 360 (livr. du 15 juillet 1860).

Dans ce commentaire de deux pages, l'auteur établit qu'il ressort de ces lettres que Claude Révérend avait appris son métier en Hollande, & qu'il y avait fondé ou tout au moins exploité une fabrique qu'il voulait rendre plus florissante en la transportant en France, où elle ne devait pas avoir la concurrence des vraies porcelaines de Chine, & dont il obtenait de faire entrer les produits antérieurs.

L'auteur établit ensuite que le plat aux armes de Colbert, que possédait M. Sauvageot & qui est maintenant à Sèvres, est incontestablement de Révérend, par l'analogie de sa fabrication avec celle de Hollande; seulement, il ne faudrait décider s'il a été fabriqué en Hollande, avant l'obtention des lettres patentes, pour capter la bienveillance de Colbert, ou à Paris, après l'établissement de la fabrique en cette ville.

Il est bon de comparer le début de ces lettres avec celui des lettres de Poterat; ces deux préambules me semblent avoir une presque similitude.

Révérend était autorisé à *contrefaire* la porcelaine, c'est-à-dire à faire une faïence qui, par sa glaçure vitreuse, pouvait être confondue avec celle-ci : le plat aux armes de Colbert, dont nous parlons ci-dessus, est un spécimen précieux à rapprocher des termes mêmes du privilège.

se pénétrer de son esprit, il est incontestable qu'elle implique le fait d'une fabrication divulguée & de produits répandus au loin. Je puisé cette autorité dans un livret vulgaire, à la vérité, mais auquel on ne saurait contester le mérite d'être plus véridique que bien d'autres; car, si l'on a dit, dans une boutade aussi juste que plaisante, que, de tous les livres, celui qui contenait le plus de vérités, c'était, sans contredit, l'*Almanach royal*, mon livret ne peut manquer de participer à cet avantage : c'est également un almanach. Or donc, dans un almanach parisien daté de 1691, c'est-à-dire dix-huit ans après la délivrance de nos lettres patentes, & toutefois quatre ans encore avant la mise en activité de la nouvelle fabrique de Saint-Cloud, almanach portant pour titre : *Les adresses de la ville de Paris, avec le trésor des almanachs*, par de Pradelle; Paris, V^e Denis Nyon, 1691, in-8°, on trouve cette mention : que *le fleur de Saint Estienne, maître de la fayencerie de Rouen, a trouvé le secret de faire, en France, de la véritable porcelaine*. Or, si dix-huit ans après l'établissement supposé de la fabrique de Rouen, & dans un livre destiné à signaler les commerçants, à recommander des industries diverses, on parle encore de cette fabrique, on qualifie ses produits, c'est donc qu'elle existait toujours & n'avait pas cessé de produire.

Mais que signifie ce nom tout nouveau pour nous ? Quel est ce fleur de Saint Estienne, désigné sous ce titre de *maître de la fayencerie de Rouen* ? Serait-ce un concurrent ou bien un successeur ? Ni l'un ni l'autre, en vérité. Tenez pour certain que le fleur de Saint Estienne est bien le même que Louis Poterat. Je trouve la preuve de cette identité dans un registre armorial manuscrit de la Bibliothèque de Rouen, portant pour titre : *Les blasons & armoiries des officiers & nobles de la ville de Rouen, en 1683 & 1692*, par Charles le Boulenger; manuscrit, Y, 74-50. Voici ce qu'on lit dans ce volume, sous le n° 989 :

Armoiries
de Louis Poterat,
fleur
de Saint-Étienne,
inventeur
de la porcelaine
tendre.

« Louis Poterat, escuyer, fleur de Saint Estienne; [porte] : *D'azur, au chevron d'or, accompagné de trois étoiles d'or, deux en chef & une en pointe* ^a. »

Cette mention est doublement précieuse; d'abord en ce qu'elle établit la

^a Immédiatement après cette mention, on trouve celle de sa femme : « Madeleine de Laval, épouse du dit fleur de Saint Estienne, porte : *posée en bande, acostée d'un huchet (petit cor) lié d'or, en chef, & d'une hure de sanglier d'or en pointe.* »
D'azur, à la lance d'argent, la pointe en haut,

certitude de l'identité cherchée, ensuite parce qu'elle constate ce fait que Louis Poterat était bien, sinon natif, au moins habitant de la ville de Rouen.

Témoignages
sur la porcelaine
de Rouen.

Le souvenir de l'établissement qu'il fonda persiste & survit longtemps encore, & l'on en peut retrouver trace dans plus d'un ouvrage du dix-huitième siècle. A cette nouvelle classe de preuves, établies sur la tradition, je ne demanderai qu'un seul témoignage, parce que ce témoignage a une grande valeur à mes yeux, & qu'il peut suffire à tenir lieu de tous ceux que je néglige. Il m'est fourni par un ouvrage qui, pour l'époque où il parut, est un véritable trésor de détails positifs, de recherches spéciales, & qui fournit, sur l'état du commerce & de l'industrie en France & même en Europe, au commencement du dix-huitième siècle, les renseignements les plus exacts & les plus circonstanciés; je veux parler du *Dictionnaire universel du commerce*, par Savary Des Brûlons. Dans cet ouvrage, dont la première édition, en deux volumes in-folio, date de 1723, on lit, à l'article *Porcelaine* : « Il y a quinze ou vingt ans ^a que l'on a commencé, en France, à tenter d'imiter la porcelaine de Chine; *les premières épreuves qui furent faites à Rouen* réussirent assez bien, & l'on a depuis si heureusement perfectionné ces essais dans les manufactures de Passy & de Saint-Cloud, qu'il ne manque presque plus rien aux porcelaines françaises pour égaler celles de la Chine. »

A l'article *Faïence*, on lit un témoignage analogue, dont l'autorité vient prêter une nouvelle force au précédent : « Les plus belles faïences qui se fassent en France sont celles de Nevers, de Rouen & de Saint-Cloud; mais elles n'approchent ni pour les dessins, ni pour la finesse, ni pour l'émail, de celles de Hollande. On ne met pas au rang des faïences de France ces faïences de nouvelle fabrique, ou plutôt ces vraies porcelaines que les Français ont inventées depuis quelques années, & dont il y a eu des manufactures *successivement établies à Rouen, à Passy, près Paris, & ensuite à Saint-Cloud.* »

Je ne m'occuperai pas de discuter ici les titres de cette fabrique de Passy, dont M. Brongniart paraît avoir ignoré l'existence, & qui, dans les deux passages précédents, obtient le pas sur celle de Saint-Cloud; ceci n'est point de mon sujet.

^a Il y avait réellement bien davantage, mais il faut, pour justifier ce léger anachronisme, savoir que l'ouvrage de Des Brûlons est un ouvrage posthume, que la mort de l'auteur laissa inachevé, & dont la publication fut reprise par

son frère. Il en résulte que, dans cet ouvrage, les stipulations d'époques, lorsqu'elles ne sont pas fixées par des dates précises, doivent toujours demeurer un peu vagues & variables.

Je me contenterai de faire remarquer combien ce double témoignage est explicite en faveur de la priorité à décerner à la fabrique de Rouen.

Ceci doit suffire, je pense, pour qu'il me soit permis de déclarer la discussion close & la démonstration complète. Des trois éléments dont se compose toute certitude historique : l'autorité du titre authentique, celle du témoignage contemporain, celle enfin de la tradition, aucun, on peut le dire, n'a manqué d'apporter sa preuve. Bien peu de faits du même genre, soumis à l'analyse d'une critique sévère, obtiennent le privilège d'une semblable confirmation. Restitutions donc à la ville de Rouen l'honneur d'avoir vu naître une des plus brillantes industries des temps modernes ; la seule, peut-être, entre toutes les industries consacrées au luxe, à laquelle toute l'antiquité n'ait rien à opposer.

Nous avons reproduit à la planche VI les dessins de deux objets qui nous paraissent appartenir à la fabrication qui nous occupe. Le premier est un fucrier à dessins rayonnants du Musée céramique de Rouen, dont nous retrouverons les motifs dans nos faïences de la même époque ; le second est un moutardier, conservé au Musée de Sèvres ^a, & que M. Riocreux nous avait signalé comme un produit rouennais, avant même que son blason ne nous eût mis sur la voie & révélé une famille normande, la famille Affelin.

Échantillons
de porcelaine
de Rouen.

Ces précieux objets se recommandent par la finesse du travail décoratif &

^a Le savant conservateur du Musée céramique de Sèvres, M. Riocreux, en faisant connaître ce moutardier à M. André Pottier, accompagnait sa précieuse communication des réflexions suivantes, qui ont trop de portée pour n'être pas consignées ici :

« Depuis la publication de votre intéressant Mémoire sur l'origine & la date d'invention de la porcelaine de France, j'ai cherché sans relâche à me procurer un échantillon de cette porcelaine, & j'ai la satisfaction de vous annoncer que je crois l'avoir rencontré. Je ne vous ferai point la description de l'objet, je préfère vous en envoyer un dessin exact ; j'appellerai seulement votre attention sur la similitude que présente l'ornementation de cette pièce avec celle des plus anciennes faïences rouennaises, similitude qui se retrouve jusque dans le façonnage, lequel est très-rudimentaire. Je n'ai point fait jusqu'ici de

recherche pour savoir à quelle famille appartient l'armoirie qu'elle porte, peut-être me le pourrez-vous dire. J'ai acquis cet objet d'un enfant de la Normandie, natif de la ville de Caudebec, qui m'a dit le tenir de famille, où il se ferait transmis de père en fils depuis plus d'un siècle.

« Vous remarquerez dans le dessin, que le pied présente cette particularité, qu'il est placé en retraite sous la pièce ; déjà, j'avais eu l'occasion de faire cette observation sur quelques pièces d'ancienne porcelaine de France, sans m'expliquer le pourquoi, notamment sur des pièces imitant le vieux chine décoré de reliefs, dont je me rappelle avoir vu des échantillons dans votre cabinet. Maintenant, je crois que cette particularité tient au procédé d'encaissage suivi dans les premiers temps de cette fabrication. Je n'ai point trouvé d'exemple de ceci dans les porcelaines plus récentes de Saint-Cloud & de Chantilly. »

(Note des éditeurs.)

l'exquise vitrification de la pâte. Le blanc du fond est légèrement teinté de vert, comme dans les faïences du même temps. Il y a absence complète de marque; or, il ne faut pas oublier que Saint-Cloud fut prodigue des faïences, & que cette fabrique se fût avec raison fait honneur de pièces comme celles que nous décrivons. Toutes les inductions nous portent donc à reconnaître, dans les porcelaines figurées à la planche VI, des échantillons bien authentiques & parfaitement caractéristiques du produit nouveau de Louis Poterat. L'identité d'origine ou de fabrication entre le petit pot de porcelaine à anse du Musée de Sèvres, rapporté par M. Riocreux à la fabrique de Louis Poterat, notre faïencier de la planche VI & certaines faïences primitives de Rouen, peut être facilement démontrée par l'analogie, la ressemblance exacte même des motifs de dessin. Le Musée céramique de Rouen possède quelques pièces de faïence où ces détails caractéristiques se retrouvent plus ou moins complets, telles, par exemple, celles qui sont figurées aux planches XVI & XVII de cet ouvrage. Aussi, pour moi, il ne saurait y avoir doute : les deux objets en porcelaine ci-dessus mentionnés sont bien de fabrication rouennaise & ne peuvent être que de la fabrique de Rouen, fondée par Louis Poterat.

Quelques dates principales sont encore nécessaires pour qu'on puisse embrasser, dans leur ensemble, les développements & les progrès de notre industrie naissante.

Découverte
des procédés
de la porcelaine
dure
en Saxe.

Après la fondation de la fabrique de Rouen en 1673, de celle de Saint-Cloud en 1695, aucun fait important n'apparaît dans l'histoire de la porcelaine, jusqu'à l'époque de la découverte de la porcelaine dure en Saxe.

Tandis que les inventeurs français, mal renseignés sur la nature des matériaux dont se compose la porcelaine de la Chine, ou désespérant d'en rencontrer de semblables, cherchaient, dans des combinaisons empruntées à l'art de la verrerie, les moyens de créer une substance nouvelle, des chimistes allemands, suivant une voie bien moins détournée, scrutaient toutes les mines de leur pays pour y trouver des matériaux propres à leurs desseins. L'histoire de leurs recherches est longue & curieuse; nous n'en pouvons signaler ici que les résultats. Tschirnhaus & Bottger, chimistes associés sous le patronage de Frédéric-Auguste I^{er}, électeur de Saxe, commencèrent, vers 1701, une série de travaux semés de vicissitudes diverses, & qui aboutirent enfin, en 1709, à la découverte d'une porcelaine, à base de kaolin, semblable aux porcelaines de la Chine. De cette

époque date la fondation de la fabrique de Meissen, près Dresde, en Saxe, où resta concentrée pendant longtemps cette belle industrie, sous la garde d'une surveillance jalouse & à l'abri d'infranchissables remparts ^a.

En 1717, la publication d'un Mémoire du P. Dentrecolles, missionnaire jésuite, fournit à la science les renseignements les plus circonstanciés sur la fabrication de la porcelaine en Chine, & acheva de dissiper les erreurs qui régnaient sur cet objet.

Quelques années plus tard, le chimiste Réaumur soumit à son examen des échantillons de matières premières rapportées par le P. Dentrecolles, & publia, dans deux savants Mémoires, datés de 1727 & 1729, le résultat de ses observations sur la fabrication de la porcelaine. Malheureusement, il se trompa en annonçant que le kaolin n'était qu'un gypse, & que le gypse ordinaire suffirait pour le remplacer. Cette erreur frappa ses travaux de stérilité.

En 1753, une manufacture particulière, établie à Vincennes, reçut de Louis XV le titre de Manufacture royale; en 1756, elle fut transférée à Sèvres, où commença bientôt l'ère de sa grande célébrité.

Depuis Réaumur, on n'avait pas cessé de chercher, en France, le secret de la porcelaine dure, ou plutôt le secret des gîtes où la nature en tenait cachés les précieux matériaux. C'était encore la Normandie qui devait venir en aide à cette découverte si laborieusement poursuivie. En 1765, le chimiste Guettard présente à l'Académie des sciences les premiers essais de porcelaine dure qui eussent été fabriqués en France; les matériaux en étaient empruntés au premier gîte de kaolin qu'on y eût également découvert. Ce minéral provenait des environs d'Alençon.

Kaolin
d'Alençon
& de Limoges.

Enfin, en 1768, on découvre le gîte de Saint-Yrieix, près Limoges, le plus riche & le plus pur de tous ceux qu'on exploite aujourd'hui. En peu d'années, cette découverte cause, dans la fabrication de la porcelaine, en France, une

^a Tschirnhaus & Bottger, auxquels revient en commun l'honneur de la découverte de la porcelaine dure, au début de leurs travaux, cherchaient réellement tout autre chose; ils s'évertuaient à faire de l'or, & c'était cette recherche que l'électeur de Saxe encourageait de tout son

pouvoir. Des creusets éminemment réfractaires étant indispensables aux succès de leurs manipulations, ils expérimentèrent toutes les argiles qui leur parurent propres à cet emploi, & rencontrèrent ce qu'ils étaient loin de chercher d'abord, le secret de la porcelaine dure.

véritable révolution. Toutefois, ce n'est qu'en 1774 que cette industrie nouvelle acquiert tout son développement. C'était tout juste un siècle après l'invention de Louis Poterat ^a.

Je termine ici cette esquisse imparfaite des vicissitudes d'un art qui mériterait

Caractères
distinctifs
de la porcelaine
dure
& de la porcelaine
tendre.

^a On désirera sans doute connaître quels sont, au point de vue de la théorie & de la composition chimique, les caractères distinctifs de la porcelaine dure & de la porcelaine tendre.

La porcelaine dure est composée de deux éléments naturels, dont le principal est une argile plastique parfaitement blanche, infusible au feu des fourneaux, appelée *kaolin*, & chimiquement caractérisée par la dénomination de *silicate d'alumine hydraté*. Le second, fusible de sa nature, & destiné à amener l'autre à cet état de demi-vitrification qui donne à la porcelaine sa transparence, est un *feld-spath*, provenant d'une roche appelée *pegmatite*; chimiquement parlant, c'est un composé de silice pour la plus grande partie, d'alumine, de potasse & d'une petite quantité de magnésie & de chaux.

Le feld-spath employé seul sert encore à former la couverte ou vernis de la porcelaine dure; & son caractère est de ne pas se laisser rayer par l'acier.

La porcelaine tendre est un composé complètement artificiel; il n'y entre aucune base argileuse telle que le kaolin ou l'argile plastique. Ses éléments sont des substances naturellement fusibles à une haute température, ou qui le deviennent par suite de leur combinaison avec des substances fusibles, de telle sorte que le composé puisse prendre, par l'effet d'une chaleur élevée, une translucidité approchant de celle d'une matière vitreuse.

La composition de la pâte tendre a naturellement beaucoup varié; mais voici celle qui a été le plus employée à Sèvres, & qui a donné les plus beaux résultats :

Nitre fondu, sel marin, alun, soude d'Alicante, en tout à peu près..... 36 parties.

Gypse..... 4 —

Sable de Fontainebleau..... 60 —

100 —

Après avoir mêlé ces matières, on les faisait fritter, c'est-à-dire qu'on les soumettait à un certain degré de calcination; on broyait le résidu, & l'on en formait la pâte, en prenant :

Fritte ci-dessus décrite..... 75 parties.

Craie blanche..... 17 —

Marne calcaire..... 8 —

100 —

Cette pâte n'ayant aucun *liant* & ne pouvant conséquemment se prêter au façonnage, & même que difficilement au moulage, on lui donnait un peu de ténacité, en y ajoutant du savon noir & de la colle de parchemin.

Quant au vernis, c'était un véritable verre tendre ou cristallin, composé de sable, de litharge & de sous-carbonate de soude & de potasse; il se laissait facilement rayer par l'acier.

La fabrication de cette porcelaine présentait de grands inconvénients, & c'est là, sans doute, ce qui l'a fait abandonner. Comme la pâte n'avait aucune plasticité, aucun liant, on était presque toujours obligé de mouler les pièces à la coulée, c'est-à-dire en coulant la pâte liquide dans des moules absorbants; puis, lorsque la pâte était raffermie & même parfaitement séchée, on plaçait les pièces sur le tour, & on les soumettait à l'opération du *tournage*, c'est-à-dire qu'à l'aide de l'outil on les dégrossissait, & on les amenait au degré de finesse & de pureté de contour qu'elles devaient conserver. Mais, dans cette opération, une poussière subtile, presque entièrement siliceuse, s'échappait de la pièce travaillée, était aspirée par l'ouvrier, qui devenait, en peu d'années, asthmatique ou même phthisique. Aussi, cette industrie était-elle réputée très-meurtrière. Dans les établissements où l'on s'intéressait quelque peu à la santé des ouvriers, on obligeait ceux-ci à porter constamment, pendant l'opération du tournage, une éponge mouillée, fixée à l'aide d'un bandeau, devant le visage.

un tout autre historien. J'ai désiré seulement revendiquer, en faveur de la ville de Rouen, son droit à la priorité d'une invention qui ne peut que l'honorer. J'ai désiré surtout exhumer de l'oubli profond dans lequel il demeurait enseveli un nom qui m'a paru digne d'une meilleure destinée. Puisse cette patriotique tentative être couronnée de succès ! Si le plus précieux patrimoine d'une cité c'est la gloire de ses enfants, la ville de Rouen ne peut qu'accueillir avec sollicitude la mémoire de l'inventeur méconnu que je viens de lui révéler. Puisse-t-elle ne plus l'oublier désormais, & parmi toutes ces illustrations dont elle se glorifie d'avoir été le berceau ou l'asile : grands écrivains, poètes, savants, artistes, inventeurs, industriels, puisse-t-elle inscrire à l'avenir un nom de plus, celui de *Louis Poterat, fleur de Saint-Étienne, inventeur de la porcelaine française, la première qui ait été fabriquée en Europe !*

Indépendamment des produits bien constatés de Louis Poterat, à la fin du dix-septième siècle, a-t-on, au dix-huitième & surtout vers la fin, fabriqué de la porcelaine à Rouen ? Ce fait ne me paraît pas douteux. Quelques personnes m'ont assuré qu'on en fabriquait dans la manufacture de Sturgeon, & je possède même une tasse, meuble de famille, qui provient de cette manufacture. D'un autre côté, M. Lelièvre, ancien ouvrier faïencier à Saint-Sever, fils d'ouvrier faïencier, & dont les souvenirs, par leur précision, sont infiniment précieux, assure qu'on fabriquait de la porcelaine dans la manufacture de M. de la Mettairie, qu'il en a vu fabriquer, mais que cette porcelaine était entièrement blanche.

Fabrication
de la porcelaine
dure
à Rouen.





CHAPITRE QUATRIÈME.

La famille Poterat. — Ses origines & ses armoiries. — Edme & Louis Poterat. — Détermination de leurs ouvrages. — Détails sur quelques membres de cette famille. — La faïence à Rouen dans les premières années du dix-huitième siècle. — Tentatives de Denis Dorio. — Les derniers représentants des Poterat. — Tableau généalogique de cette famille.



DES DEUX chapitres qui précèdent, il résulte que, si un nom doit briller au-dessus de tous ceux des faïenciers rouennais, c'est celui de la famille Poterat.

Origine
de la
famille Poterat.

Le père, Edme Poterat, importe à Rouen l'industrie de la faïence, au milieu du dix-septième siècle.

En 1673, le fils, Louis Poterat, découvre le secret de la porcelaine tendre, & développe avec un art infini la vogue industrielle de ce gracieux produit, parallèlement avec la fabrication de la faïence proprement dite.

On nous permettra donc de nous arrêter sur les origines de cette famille dont le renom ne peut périr.

Sans doute, les faïenciers du dix-huitième siècle furent, avec une merveilleuse aptitude, se plier aux transformations du goût, & maintenir la céramique rouennaise en honneur ; mais nous réclamerons, pour les fondateurs, la faveur d'une mention spéciale.

La famille Poterat n'est en quelque sorte jamais mentionnée dans les nobiliaires normands, ce qui indique, suivant nous, que cette famille n'était pas originaire de cette province, & qu'elle ne l'habitait pas encore lorsqu'elle fut anoblie.

Ainsi, elle ne figure pas au registre de la Bibliothèque de Rouen, collection Martainville, Y, 83, intitulé : *État des lettres d'anoblissement obtenues par*

les particuliers cy-après nommés dans la province de Normandie, depuis l'année 1545 jusqu'à l'année 1661.

Cette opinion est confirmée par la note suivante, qui nous est fournie par M. A. Milet, chef de la fabrication à la manufacture de Sèvres, & de laquelle il ressort que les Poterat sont originaires de Champagne. Cette note est le résultat de recherches faites aux Archives de France.

Le dossier de la famille Poterat, particulièrement fixée à Troyes aux seizième & dix-septième siècles, & dont quelques membres vivaient à Paris au dernier siècle, contient diverses généalogies des principales branches. Mais ce qui est fort regrettable, celle de la branche de Edme Poterat (cadette du seizième siècle) fait absolument défaut. Son ancêtre probable, Jean Poterat, épousa Nicole le Gas & fut auteur d'une branche qui subsiste encore en Normandie. Nicole le Gas était veuve le 8 juin 1632. Était-elle mère ou aïeule de Edme Poterat ? Si cette Nicole le Gas était une Normande, on serait autorisé à penser que Edme Poterat ne vint pas à Rouen pour y exercer l'industrie de la faïence, mais qu'il y était déjà lors de la tentative de Poirel de Grandval. Les membres de la famille restés à Troyes y remplirent diverses charges dans l'administration & dans l'armée. L'un d'eux, conseiller du roi, fut élu en l'élection de Troyes (1600); un autre, prisonnier en Afrique, fut échangé contre un fils de chef africain rendu à la liberté conditionnellement. Tous descendaient en ligne directe de Huet Léguisé, écuyer, & de demoiselle Guillemette de la Germoise, sa femme, anoblis avec leurs enfants mâles & femelles & postérité descendante desdits enfants, par lettres patentes de Charles VII, données à Poitiers en mars 1430 à la considération des services rendus au roi par Jean Léguisé, évêque de Troyes, fils desdits époux Huet Léguisé. Les armoiries sont : *De gueules, à un chevron d'or, accompagné de 3 étoiles, 2 en chef & 1 en pointe aussi d'or*, & elles sont anciennes. Celles que je connaissais de notre Louis Poterat n'en diffèrent que par le champ qui est d'azur. La devise de cette famille était : « *Prosperat tutè.* »

Noblesse,
armoiries
& devise
de la
famille Poterat.

Dans un armorial manuscrit de la collection de M. de Martainville (4 vol. in-8°, à la Bibliothèque de Rouen), on trouve cette mention de la famille Poterat :

Potèrat, Poterath, Poteraz, seigneur de Vauclos, Ruilly, Viezlaines, Bastilly, Thurey, grand & petit Valcon, Chervify, la Forge, Affenay, la Mothe, Mouchy-Saint-Eloy.

De gueules, au chevron d'or, accompagné de trois étoiles d'argent.

Cette date, placée au-dessous de l'écusson, doit indiquer l'époque à laquelle cette famille faisait remonter sa noblesse.

D'après l'*Armorial général* de Rietstap, cette famille, qui aurait ou aurait eu des représentants en Grèce, Croatie, Milanais, Champagne, Normandie, porte pour armes : *De gueules, au chevron d'or, accompagné de trois étoiles de même.*

La devise était *Prosperat tutè.*

Tous les armoriaux font à peu près d'accord pour indiquer 3 étoiles d'or, 2 en chef, 1 en pointe; seul l'*Armorial général*, en 4 vol. in-8° de la collection Martainville, fait ces étoiles d'argent.

Dans l'ouvrage intitulé : *Armorial alphabétique des principales maisons & familles du royaume & particulièrement de celles de l'Ile de France*, par P. P. Dubuiffon, ouvrage enrichi de près de 4,000 écussons gravés, Paris, 1757, 2 vol. in-12, on trouve, au nom de *Poterat* :

De GUEULES, au chevron D'OR, accompagné de 3 étoiles D'ARGENT.

Un volume, publié en 1866 par la librairie Bachelin-Deflorenne, sous le titre d'*État présent de la noblesse de France*, contient, sur les survivants probables de la famille Poterat, les deux mentions suivantes :

De Potera; sous-lieutenant au 10^e dragons.

Poterat de Thou; à Thou (Loiret).

Voici quelques exemples d'altérations du nom de *Poterat* rencontrées dans différents titres consultés :

Altérations
diverses
du
nom de Poterat.

Portroat; interrogatoire de Jean Custode, 17 décembre 1646.

Portrat; interrogatoire d'Ambroise Petit, 18 décembre 1646.

Portroet; sentence contre Custode, &c., du 26 mai 1647.

Potrat; acte de naissance du 1^{er} mars 1669.

Portrard; acte de naissance, du 14 novembre 1669, d'une fille de Louis Poterat.

Potrard; acte de naissance, du 18 mars 1671, de Louis Poterat.

Potreail, Potreal; acte de mariage du 9 janvier 1673.

Patera; papier censier de 1674.

Poirat; sentence du 31 octobre 1675.

Potterat; accord entre Edme Poterat, &c., du 26 juillet 1676, &c.

Poterart; acte de décès, du 3 octobre 1680, d'une fille de Louis Poterat.

Porterat; testament d'Edme Poterat, du 14 avril 1687.

Portera; interrogatoire de Marthe-Julie de Gaugy, femme de Louis Poterat, du 21 décembre 1762.

Pottard; nobiliaire de la généralité de Rouen.

Nous ne reviendrons pas sur les relations qui existèrent entre Edme Poterat & Poirel de Grandval.

Le gentilhomme de la chambre de la reine céda son privilège au père de nos faïenciers, lequel put, à l'abri de cette protection, poursuivre les travaux de sa fabrication. Il fut aidé par son fils, l'heureux inventeur de la porcelaine, qui devait continuer les errements paternels.

Contrat
de mariage
de Louis Poterat,
en 1668.

Voici pour l'histoire des Poterat, quelques faits résultant des pièces authentiques :

Le 19 novembre 1668, intervint un contrat de mariage, sous signatures privées, entre Louis Poterat, fils aîné d'Edme Poterat & de Marie Lequieu; & Madeleine de Laval, fille de feu Michel Delaval (honorable homme) & de honnête femme Madeleine Suard, demeurant à Rouen.

Aux termes de ce contrat, Edme Poterat promettait à son fils 5,000 livres, & la dame de Laval, 7,000 livres tant en argent qu'en linges & hardes.

Edme Poterat promettait en outre de loger & de nourrir dans sa maison les deux futurs époux avec une servante, pendant l'espace de trois années, & de leur payer par forme de pension ou appointement la somme de 1,000 livres par chacun an, pour travailler à la faïencerie. Pendant ce temps, le père & le fils devaient convenir d'un établissement pour le futur, pour faire faïencerie, &c.

Le 12 janvier 1669, Louis Poterat reconnaît avoir reçu de sa belle-mère, M^{me} de Laval, la somme de 4,000 livres, tant en argent qu'en billets, & le reste en linge qu'elle a promis; le tout montant à la somme de 7,000 livres. Ce reçu est souscrit à Louviers, ce qui semble indiquer que la belle-mère habitait cette ville.

Le même jour, Louis Poterat reconnaît également avoir reçu de son père, en avancement de succession, la somme de 4,500 livres, & 500 autres livres pour les bagues & joyaux.

Cependant, nonobstant les termes formels de cette dernière reconnaissance,

Louis Poterat n'avait en réalité touché que 3,000 livres, de sorte que, au moment où il jugea à propos de rompre la communauté d'habitation & de travaux existant depuis plusieurs années entre son père & lui, ce qui arriva cinq années & demie après le mariage, c'est-à-dire vers le milieu de l'année 1674, Louis Poterat réclamait à son père, non-seulement les 2,000 livres, complément de l'avance de succession qui lui avait été promise, mais encore 1,000 livres pour chacune des cinq années & demie, qu'il avait passées avec lui, en tout près de 8,000 livres.

Cette réclamation, à laquelle Edme Poterat se refusait ou à laquelle il ne pouvait point satisfaire, fit naître, entre le père & le fils, une assez vive contestation qui ne fut terminée que le 26 juillet 1676, par un accord passé devant Cavé & Lauvon, notaires à Rouen. Par cette transaction, Louis Poterat, en considération des respects qu'il doit à son père & pour terminer toutes contestations, consent à réduire sa réclamation à la somme de 2,000 livres, moyennant le paiement de laquelle le sieur Poterat père demeurera quitte & déchargé des cinq années & demie de pension dues à son fils; & son fils de son côté ne tiendra compte à la succession de son père que de la somme de 3,000 livres.

Le 14 avril 1687, Edme Poterat, dans son testament qui précéda sa mort de trois jours seulement, confirma cette transaction, en déclarant qu'il n'avait donné à son fils aîné, en avance de sa succession, que 3,000 livres.

Edme Poterat meurt le 19 avril 1687. Nous croyons intéressant de reproduire ici l'acte de son décès :

« Le 19^e d'Avril 1687, mourut noble homme M^{re} Edme Poterat, escuyer, S^r de S^t Estienne, seigneur d'Emendreville, & Grand Maître des fayenceries royales de Rouen, âgé de soixante quinze ans ou environ, dont le corps le lendemain fut inhumé par M^r le Curé dans le cœur de cette église, proche du banc & de la vitre de M^{re} d'Emendreville, à quoy ont souffigné le S^r Michel Poterat, écuyer, S^r Desmares, fils du defunct & le S^r Edme Poterat, écuyer, petit fils du dit S^r defunct. »

Acte de décès
d'Edme Poterat,
le 19 avril 1687.

« Signé au registre : *Michel Potera & Edme Potera de S^t Étienne.* »

Le quatorzième jour dudit mois, Edme Poterat avait fait le testament suivant :

« Par devant Claude Gruchet & Pierre Borel, notaires garde-notes royaux en la ville & banlieue de Rouen, fut présent Edme *Porterat*, Escuyer sieur de Saint Estienne, demeurant rue d'Elbeuf, fauxbourg S^t Sever, gisant au lit malade en une chambre despendante de la maison où il est demeurant, lequel reconnaissant qu'il n'est rien plus certain que la mort & incertain l'heure

Son testament.

d'icelle, ne désirant partir de ce monde sans au préalable avoir fait son testament & ordonnance de sa dernière volonté qu'il a dicté en la manière qui ensuit :

« Premièrement, il a recommandé son âme à Dieu, le père tout puissant, créateur du ciel & de la terre, à Jésus Christ son fils unique nostre sauveur & rédempteur, au Saint Esprit, à la bienheureuse Vierge Marie & généralement tous les saints & saintes du paradis qu'il prie d'intercéder pour luy pour la rémission de ses fautes, voulant, son décès arrivant, son corps estre inhumé en ladite esglise Saint Sever sa paroisse & ses funérailles soient faites honorablement selon sa qualité & à la discrétion de ses héritiers;

« Et au regard des biens que Dieu lui a donnés en ce monde, il a déclaré donner, comme il donne par ce présent testament, à Damoiselle *Marie Lequieu*, son espouse, tous & chacuns ses biens meubles, marchandises or & argent monnoyé & à monnoyer, arrérages de rentes, fermages d'héritages, debtes mobiles & généralement toutes choses censez meubles & en quelques lieux qu'ils puissent être, & tout ce que la coutume luy permet de donner, comme reconnaissant ledit sieur de Saint Estienne testateur que tous les dits biens meubles, en la meilleure partie, ont esté gagnés par les bons soins de ladite damoiselle sa femme; voulant & entendant ledit sieur testateur que ladite damoiselle son épouse aye feulle l'entière direction & aménagement de sa manufacture de faïencerie & de toutes les ustensilles en dépendans pendant son vivant.

« Et pour apporter la paix dans sa famille, il déclare qu'il veult qu'il soit payé après son décès, soit en fond d'héritage ou en argent, à *Michel Porterat*, escuyer, son jeune fils, pour son avancement en sa succession & celle de sa femme, la somme de *quatre mil cinq cents livres*, laquelle somme ne lui fera payée par ladite mère que lorsqu'il se mariera ou se retirera en son particulier;

« Et outre déclare ledit sieur testateur qu'il arbitre les légitimes des demoiselles *Marie, Elisabeth & Anne Porterat*, ses filles, tant sur sa succession que sur celle de ladite damoiselle sa femme, à chacune la somme de *Trois mil livres* qui leur seront payez par la dite damoiselle leur mère lorsque party se présentera pour les marier, soit en fond d'héritage ou en argent, le tout au choix de la dite damoiselle leur mère, ainsi que la somme cydessus réglée pour son dit jeune fils, &, en attendant le payement desdites sommes, ladite damoiselle sa femme nourrira & entretiendra ses dits enfants, au lieu d'intérêt desdites sommes, tant qu'ils demeureront avec elle; &, en cas de séparation, leur fera baillé du bien en fond pour les dites sommes, ou en argent, au choix de ladite damoiselle sa femme, comme il est cydessus dit, si mieux n'aime leur en payer l'intérêt au denier vingt.

« Voulant & entendant ledit sieur testateur qu'il soit dit & célébré à perpétuité en ladite église de Saint Sever un obit tous les ans, l'un des jours de l'octave des trépassés, & qu'il soit dit, en ladite église, l'office de St Joseph, le jour de la fête dudit saint, aussy à perpétuité, le tout pour le repos de son ame & de ceux de sa famille; laquelle fondation il veult & entend estre unie & incorporée à celle que *Louis Porterat*, escuyer, son fils aîné a déjà faite en ladite esglise de Saint Sever; desquelles deux fondations sera passé un seul contrat entre les sieurs curé & trésoriers & ses héritiers; pour laquelle fondation dudit obit & office de Saint Joseph, il veult & entend estre pris sur ses dits biens la somme de *seize livres* de rente foncière perpétuelle & irraquitable, qui seront toutefois payable par ses héritiers.

« Et veult encor ledit sieur testateur, pour participer aux prières de la fondation faite par ledit St son fils aîné, avec lescdites seize livres de rente cydessus & la somme réglée pour la

fondation de son dit fils soient payez chacun par moitié afin réciproquement d'estre participans auxdites fondations;

« Et a ledit sieur testateur, en confirmant la déclaration par luy passée devant Cavé & Borel, notaires royaux à Rouen, le vingt sixième jour de juillet mil six cents soixante seize, déclaré d'habondant que l'avance par luy faite audit sieur son fils aîné, ne monte qu'à la somme de *trois mil livres*, encor qu'il [lu]y ait promis plus grande somme par son contrat de mariage....

« Et pour exécution du présent testament ledit sieur testateur a nommé & esleu la personne de Monsieur Le Guerchois, conseiller du Roy en ses conseils & son procureur général au Parlement de Normandie, qu'il supplie vouloir accepter cette charge & faire pour luy en ce rencontre comme il voudroit luy estre fait en pareil cas.

« Et fut, après que le présent testament eust esté leu & releu audit sieur testateur mot après autres par l'un desdits notaires, l'autre présent & des témoins cy bas nommés qu'il a dit avoir bien & intelligiblement entendu & estre en son intention & dernière volonté qu'il a promis tenir & entretenir sur l'obligation de tous ses biens.

« En tesmoing de ce, nous, &c.

« Ce fut fait & passé audit fauxbourg de Saint Sever en la maison dudit sieur testateur en la chambre où il est détenu malade le lundy après midy, quatorzième jour d'avril mil six cents quatre vingt sept, présence de maistre Mahiet le Riche cidevant procureur au bailliage & siège présidial de Rouen, demeurant rue Grand Pont, paroisse Saint Cande le jeune, & maistre Jean Ango, demeurant audit Rouen rue Ganterie, paroisse S^t Laurent, qui ont signé, *avec ledit testateur*, à la minute des présentes suivant l'ordonnance, ladite minute demeurée au notariat de Rouen. »

(Expédition en parchemin appartenant à M. Couvet, avocat général à Rouen.)

La mort du chef de la famille Poterat fut signalée par des fondations pieuses.

« Du famedi 21^e jour de juin 1687, après midi, par devant Nicolas Bazire, notaire garde notes du Roy en la fergenterie de Couronne, dépendant de la vicomté de Rouen, & M^e Jacques Faupoint, fergent royal hérédital en ladite fergenterie son adjoint ordinaire souffignés.

Fondations
de
saluts & d'offices
en l'église
Saint-Sever,
par la
famille Poterat.

« Furent présents, Damoiselle *Marie Lequieu*, veuve & héritière de *Edme Poterat*, écuyer, sieur de Saint Etienne seigneur d'Emendreville & honoraire de l'église dudit lieu dédiée à Saint Sever, *Louis Poterat*, aussi écuyer, sieur de Saint Etienne, seigneur d'Emendreville & *Michel Poterat*, écuyer, tous demeurants au fauxbourg dudit Emendreville dite paroisse de S^t Sever, lesquels volontairement, pour l'augmentation du service divin qui est célébré en l'église de la dite paroisse de S^t Sever & pour la plus grande gloire de Dieu ont déclaré fonder en icelle paroisse, c'est à savoir *neuf saluts*, à dire & célébrer les jours de festes de Pâques, Ascension, Pentecoste, Trinité, premier jour de l'octave du S^t Sacrement, Dédicace de l'église, Noel, Circoncision, & les Rois; ensuite 2 autres *saluts* pareillement à dire & célébrer aux deux fêtes de S. Sever le 7 juillet & le 1^{er} fevrier; De plus ladite Damoiselle de S^t Etienne & les dits sieurs ses enfants ont pareillement fondé en ladite église *cinq* autres *saluts* pour être célébrés les cinq dimanches de Carême... Comme aussi ladite damoiselle & sieurs de S^t Etienne ses enfants ont fondé à perpétuité en icelle

église *douze* basses messes les jours & fêtes des 12 apôtres; En outre ont fondé *l'office* du jour & fête de *S^t Joseph* pour être célébrée comme fête triple. Et finalement la dite damoiselle & fleurs ses enfants ont fondé en ladite église *un obit*, pour être célébré le 19^e jours d'avril de chacune année, jour du décès du dit fleur de *S^t Etienne*. Pour & à quoi satisfaire ladite damoiselle & fleurs de *S^t Etienne* ses enfants se sont obligés solidairement de faire & payer par chacun an au trésor de ladite paroisse la somme de *soixante & une livres, dix sols* de rente, étant entendu entre ladite damoiselle & fleurs ses enfants que ladite rente ci-dessus fera payée savoir par icelle damoiselle & ledit fleur Michel Poterat son fils la moitié & l'autre moitié par ledit fleur Louis Poterat son autre fils. »

Ces renseignements nous permettront de reconstituer à la fin de ce chapitre la généalogie de la famille Poterat.

Nous avons extrait des registres de la paroisse Saint-Sever l'acte de décès de Marie Lequieu, femme d'Edme Poterat.

Acte de décès
de M^{me} Poterat,
en 1694.

« Du 23 d'octobre 1694.

« Le corps de Noble Dame *Marie Lequieu* veufve de M^{re} *Edme de Poterat* escuyer, seigneur de *S^t Etienne* & d'Emandreville, décédée du précédent, après avoir reçu les sacrements de l'église, ladite dame âgée de *soixante & douze ans* & (*sic*) inhumée dans le cœur de l'église de céans en présence de ses enfants souffignés.

« Signé *Michel de S^t Etienne Poterat*.

« *Louis Poterat écuyer de S^t Etienne*. »

Détails
historiques
sur les fiefs
de la
famille Poterat.

Ce titre de seigneur de Saint-Etienne avait coûté cher aux Poterat : entre autres, leurs démêlés avec les religieux de Bonne-Nouvelle pour le fief d'Emandreville feraient des volumes.

Suivant un acte en date du 22 décembre 1685, passé par-devant Basire, notaire royal en la vicomté & sénéchaussée de Couronne, il y eut vente, par *Charles de Mouy*, seigneur de Richebourg, &c., demeurant en son château de Richebourg, à *Edme & Louis Poterat*, fleurs de Saint-Etienne, *père & fils*, demeurant paroisse & faubourg Saint-Sever, savoir : *le père grande rue d'Elbeuf*, & *le fils rue & devant la croix de Bonne-Nouvelle*, du fief, terre & seigneurie d'Emandreville, situé en la paroisse & faubourg Saint-Sever & aux environs, avec tous droits de haute, basse & moyenne justice, reliefs, treizièmes, &c., & tous autres droits seigneuriaux, moyennant, outre diverses charges & conditions spécifiées au contrat, le prix principal de 16,000 livres.

Le vendeur s'oblige à remettre aux acquéreurs les lettres patentes de 1684, qui ont distraint du fief de Préaux celui d'Emendreville.

Il résulte de Mémoires manuscrits déposés aux Archives départementales de la Seine-Inférieure, & qu'on croit pouvoir attribuer au savant dom Martène (ces Mémoires sont postérieurs à 1680), que le faubourg qu'on appelle maintenant *de Saint-Sever*, s'appelait jadis le faubourg d'*Emendreville*, à cause du corps de sainte *Hermentrude* qui y fut apporté du temps de nos premiers ducs, vers 990, & que la paroisse posséda longtemps; le faubourg s'appelait *Hermentrudis villa*, Emendreville.

Il existait dans ce faubourg un fief appelé le fief de Préaux; les sieurs Du Bosc, l'ayant fait entrer dans leur maison, vers 1330 ou 40, lui donnèrent le nom de fief de Mendreville (*minoris villæ*), & la famille Poterat, qui succédait à la famille Du Bosc aux droits de ce fief, n'eut pas de peine à changer le nom de ce fief de *Mendreville* en celui d'*Emendreville*, & par suite se prétendit seigneur du faubourg & patron honoraire de la paroisse Saint-Sever.

La preuve que les prédécesseurs du sieur Poterat croyaient à l'existence de deux fiefs dans le même faubourg, l'un appelé *Hermentrudis villa*, l'autre *Minor villa*, résulte, entre autres faits, de ce que sur une tombe découverte dans l'église Saint-Sever, & qui recouvrait les restes d'une femme du président Du Bosc, lequel joua un déplorable rôle dans la ville de Rouen en l'année 1560 & suivantes, on lisait cette inscription que le président lui-même y fit graver : *Hic jacet Giothea vxor Johan. Du Bosc, Dni de Minore villa* (1559).

On ne saurait douter que, dans la paroisse Saint-Sever, il n'y ait eu deux fiefs : l'un qu'on a nommé *Hermentrudis villa*, Emendreville; c'est le fief des religieux de Bonne-Nouvelle que Henri II, roi d'Angleterre, leur a donné, en confirmant, par la même chartre, les donations que leur avaient faites Guillaume le Conquérant, la reine Mathilde, sa femme, & l'impératrice Mathilde, mère de cette dernière, en leur concédant *nundinas de Hermentrudis villa*, toutes les foires d'Emendreville, avec les teneures que ces religieux possédaient dans le faubourg & ailleurs, leur donnant encore haute, basse & moyenne justice sur tous les sujets qui occupaient lesdites teneures. C'est en vertu de cette donation qu'ils ont possédé leur fief sous le nom d'Emendreville ou de Notre-Dame du Pré, depuis plus de cinq ou six siècles, aussi paisiblement qu'aucun possesseur a pu jouir d'un bien qui lui appartient incontestablement, jusqu'à ce que le sieur Poterat soit venu émettre ses prétentions.

L'autre fief qu'on nomme *Minor villa* ou Mendreville est celui qui a été possédé par Mess^{rs} Du Bosc, les sieurs Desbordes, & dont jouit à présent le sieur Poterat (après 1620).

En 1034, le bienheureux Hellouin, en fondant le Bec & s'y faisant religieux, lui donna le parc d'Emendreville qui était son patrimoine, & les religieux du Bec & de Bonne-Nouvelle l'ont possédé jusqu'à présent.

Le président Du Bosc est le premier qui se soit fait appeler de Mendreville; il se mit en 1562 à la tête des protestants qui ravagèrent Rouen, & après sa mort misérable tous ses biens furent confisqués au roi. Néanmoins le roi les rendit plus tard aux héritiers. Le président Du Bosc fut condamné à être pendu; il fut décapité au Vieux-Marché.

Les Mémoires qui fournissent ces détails accusent le sieur Louis Poterat d'avoir usé de ruses & de subterfuges peu honorables pour acquérir le fief disputé, qui appartenait à une famille Desbordes, héritière ou acquéreur de celle Du Bosc.

Dans ces Mémoires, dont la rédaction est de 1687, il est dit, en parlant d'un débat entre les religieux de Bonne-Nouvelle & la famille Poterat, *que la dame Poterat parloit pour son mari qui est valétudinaire depuis plusieurs années & incapable d'agir.*

On lit dans ces Mémoires ce passage curieux :

« Voici à ce propos deux beaux mots que le S^r Poyer, rapporteur de cette affaire, dit devant les juges qui étoient assemblés pour la juger : Messieurs, dit-il, les religieux de Bonne-Nouvelle ont mis entre mes mains un bon nombre de titres, mais ils sont si anciens que mon grand âge ne m'a pas pu permettre de les lire. — Dis donc plutôt, misérable, que la fayence et la porcelaine t'ont aveuglé, en sorte que tu n'as pu voir le droit des religieux. Il est vrai que dans les commencements tu te montrais inexorable, comme je l'ai vu des propres domestiques de la dame Poterat; mais à la fin, tu as fait comme les autres; de sorte que quelques-uns des amis de ces MM^{rs} m'ont dit qu'ils auront des fayenceries & des porcelaines pour eux & leurs enfants jusqu'à la quatrième génération. »

Voici un autre passage non moins curieux : l'auteur prouve que tous les possesseurs ou envahisseurs du fief de Mendreville ont fini misérablement ou ruinés.

« Le 4^e qui possède Mendreville est le S^r Poterat, qui a dit plus de cent fois que ce misérable fief le ruinoit. Et de vray, combien d'argent déboursé, combien de festins, combien de bijoux donnés, combien de grands vases & de petits, de belles porcelaines, combien de services entiers on

a fait présent aux grands & aux petits, en considération de ce malheureux fief de Mendreville ! De sorte que si le S^r Poterat n'est pas encore ruiné tout à fait, il est sur le bord du précipice et ne tardera guères à y tomber. »

On ne connaît pas l'issue de l'affaire.

Louis Poterat mourut le 30 septembre 1696. Voici l'acte de son décès :

« Le corps de Messire *Louis de Poterat*, escuyer, seigneur de S^t Estienne, d'Hémendreville & de Sotteville & patron honoraire de cette paroisse, décédé du précédent, âgé de 55 ans ou viron, inhumé dans son sepulchre de céans après avoir reçu les sacrements de l'église, par nous prêtre curé dudit lieu, en présence de M^r son fils & de M^r son frère & autres Messieurs souffignés.

Acte de décès
de
Louis de Poterat
de
Saint-Etienne.

« Signé : *Louis Poterat de S^t Estienne*.

« *Michel de S. Estienne*. »

Il avait continué les traditions de son père & perfectionné sa fabrication. La Hollande, inondée de porcelaines de la Chine, avait apporté les types de l'extrême Orient dans la décoration de la faïence. Louis Poterat nous semble avoir suivi ce courant & puisé des inspirations nouvelles à ces sources récemment découvertes.

Il existe dans les collections un grand nombre de plats, généralement de grande dimension, exclusivement décorés d'ornements bleus, sur fond d'émail épais fortement teinté de bleu verdâtre, qu'on s'accorde généralement, dans le commerce de la curiosité, à qualifier de plats de faïence hollandaise, mais que je suis convaincu appartenir à la fabrication rouennaise primitive, peut-être même à celle qui est antérieure à l'introduction de la décoration en broderie. Ces plats ont pour éléments de décoration des fleurs, des arbustes, des meubles & des ustensiles ordinairement copiés avec la plus grande exactitude sur les modèles chinois & japonais; on y voit aussi, quoique plus rarement, des animaux tels que des biches, des léopards, &c., & même des personnages. Le système de décoration consiste dans un sujet ou motif principal, pour le fond, & dans une large bordure, assez ordinairement renforcée d'une couronne ou seconde bordure intermédiaire entre le fond & la bordure extérieure. Ces deux bordures sont souvent en style d'imitation; c'est-à-dire que, tandis que le fond paraît avoir été simplement & scrupuleusement copié sur un type oriental, les deux bordures, genre d'accessoire qu'on ne trouve pas d'ordinaire dans les plats orientaux, ont été composées par le dessinateur européen dans un style approprié, quelquefois réussi avec succès, mais qui laisse toujours facilement reconnaître l'imitation

Imitation
des types chino-
hollandais.

guidée par la fantaisie. Ces plats sont tantôt creusés en cuvette, avec large plat-bord, tantôt très-plats en forme de disque; ils portent au revers un simple ou double bourrelet de support; le limbe du bord est aminci, à l'imitation des plats orientaux ou hollandais, & généralement accusé par un liseré bleu enveloppant l'extrémité de la lèvre.

Tous ces signes caractéristiques peuvent à la vérité tout aussi bien s'appliquer à des pièces de fabrique hollandaise qu'à des faïences d'origine rouennaise; mais si ce diagnostic qui réside dans le tact individuel de l'amateur expérimenté n'est pas trompeur, tout accuse dans ces faïences l'origine véritablement rouennaise: d'abord, en dehors de tout caractère physique, il y a cette circonstance que la plupart de ces plats sont trouvés aux environs de Rouen ou au moins en Normandie, dans le fond des campagnes, où ils étaient gardés de temps immémorial comme les plats à broderie; mais surtout, à ne considérer que la matière & les émaux, la forme & les procédés, on est porté invinciblement à penser qu'il y a analogie complète avec la fabrication rouennaise. La fabrication hollandaise a surtout visé à obtenir l'effet de transparence de l'émail du fond, d'où devait résulter une similitude presque complète avec les produits orientaux, & on peut dire qu'elle y est parvenue, & c'est là son incontestable triomphe. Les produits dont nous cherchons à déterminer l'origine n'ont pas ce mérite; quelques-unes des parties de la décoration, les fonds par exemple, sont exactement copiées sur les originaux orientaux; mais l'émail du fond est opaque, verdâtre, manque de douceur & de transparence, & le bleu de décoration est noirâtre dès qu'il est intense; en un mot, il ne saurait y avoir jamais illusion sur la nature de ces pièces, tandis que, à l'aspect des faïences hollandaises du même genre, l'œil incertain hésite souvent avant de reconnaître la nature intime de la matière.

Affiette en faïence
aux armes
du
duc d'Harcourt,
type
de cette période
de la fabrication.

Nous attribuons à cette période de la fabrication une curieuse affiette du Musée céramique de Rouen. Cette affiette, qui présente les armoiries de la maison d'Harcourt, est hollandaise par le décor, & rouennaise par la terre & l'émail. Nous la reproduisons, planche V, comme un spécimen curieux de la fabrication de Louis Poterat.

Il est bon de rappeler ici que plusieurs des ducs d'Harcourt ont porté le titre de lieutenants généraux au gouvernement de Normandie, gouverneurs du vieux Palais de Rouen. L'un d'eux, François d'Harcourt, III^e du nom, est mort en 1705, âgé de soixante-dix-huit ans. Henri, duc d'Harcourt, fils du précédent, pair &

maréchal de France, lieutenant général au gouvernement de Normandie, gouverneur du vieux Palais de Rouen, né en 1654, est mort en 1718, âgé de soixante-quatre ans.

Je ne vois que le premier de ces ducs d'Harcourt, mort en 1705, à l'âge de soixante-dix-huit ans, & dont le fils aîné, Henri, était né en 1654, à qui ait pu appartenir cette affiette, que je suppose antérieure au dix-septième siècle.

Le privilège de la famille Poterat expirait avec le dix-septième siècle, & de nouvelles manufactures s'ouvrirent : dès 1699, l'industrie semble changer de voie & abandonner un instant le camaïeu bleu des Poterat pour les dessins coloriés. Un plat à barbe de la collection de M. l'abbé Colas nous fournit cette précieuse indication (voir la planche VII).

Expiration
du privilège
de Poterat;
premiers dessins
coloriés
sur un plat
à barbe
daté de 1699.

On lit au fond de cette pièce l'inscription : BRUMENT. 1699. Comme elle est incontestablement de faïence de Rouen, elle constitue par sa décoration un type qui permet d'apprécier ce qu'était la fabrication à cette époque déjà ancienne.

D'abord la décoration est polychrome; on y trouve, outre le fond blanc, le bleu, le rouge briqueté, le jaune, le vert, obtenu sans doute par un mélange & d'une teinte très-faîe. Le fond de la cuvette est garni d'un sujet chinois, à une seule figure, détestable imitation des peintures chinoises. La bordure est du système appelé *broderie*, seulement lorsqu'on l'examine dans ses détails & en la comparant aux spécimens complets de ce genre d'ornementation, on s'aperçoit que, si l'ensemble est le même, les détails diffèrent jusqu'à un certain point. Le motif général se compose, comme à l'ordinaire, de deux éléments qui alternent; l'un en forme de cartouche, est encadré d'un listel jaune & semé à l'intérieur de points rouges; l'autre, plus petit, est un motif de marqueterie avec réserves en blanc relevées de rouge. Une espèce de feston ou de guirlande portant au centre un bouquet passe d'un cartouche à l'autre, & encadre le motif intermédiaire. Les éléments de cette ornementation sont principalement la fleur écaillée, la feuille en patte de mouche, la fleur à bords recoquillés, &c., tous détails qui se retrouvent dans toutes les faïences postérieures. Cependant on ne saurait dire que le genre dit à *broderie*, tel qu'il se produisit pendant le demi-siècle suivant, soit alors complètement formé, mais il commence à se formuler. La bordure festonnée offre deux motifs; l'un des festons est rayonné de rouge à centre vert, le feston alternant est à centre jaune.

Dix-huitième
siècle.
Denis Dorio,
inventeur
d'un rouge
pour la peinture
de la fayence
&
de la porcelaine.

La pièce dont nous nous occupons nous servira de lien entre le dix-septième & le dix-huitième siècle.

A cette époque de tentatives nous rattacherons une fort belle cruche du Musée céramique de Rouen, figurée à la planche VIII, & qui est d'un charmant travail d'arrangement & de composition.

Les documents écrits vont nous révéler un nouvel innovateur, Denis Dorio, qui, en 1708, dans un placet, se qualifie : « inventeur d'un rouge pour la peinture de la fayence & de la porcelaine. »

Voici cette pièce qui porte pour suscription :

« Denis Dorio a le secret de faire un rouge particulier sur la peinture des fayences & porcelaines. »

« Il demande permission d'établir des fourneaux dans la ville de Rouen pour y travailler. »

« A Monseigneur le Contrôleur général. »

« Monseigneur,

« Denis Dorio a le secret & la manière de faire un rouge particulier sur la peinture des fayences & porcelaines comme le bleu y est bleu & qui résiste au feu avec sa couleur de rouge, supplie très humblement Votre Grandeur de lui vouloir accorder la permission d'établir des fourneaux dans la ville de Rouen pour y travailler, & il continuera ses vœux pour la prospérité & santé de Votre Grandeur. »

(Sans date.) On lit en marge de la suscription de ce placet : *M. D'Aguesseau.*

(Archives départementales.)

La réponse ne se fit point longtemps attendre, &, à la date du 26 août de la même année, nous trouvons une lettre du contrôleur général Desmarets, (à l'intendant de la généralité de Rouen ?) relative à Denis Dorio. La voici :

« Monsieur,

« Je vous envoie le placet d'un particulier qui prétend avoir le secret de mettre la couleur rouge sur la porcelaine & sur la fayence d'une manière singulière & que cela feroit un ornement aux fayences fines qui se font à Rouen qui les rendroit plus belles & en feroit augmenter le commerce. Vous prendrez, s'il vous plaist, la peine de l'entendre sur cela avec les maîtres des fayalleries. Vous m'enverrez ensuite votre avis sur les demandes contenues dans son placet & tacherez cependant de lui procurer du travail si les fayalliers conviennent que ce qu'il a fait puisse contribuer en quelque façon à l'embellissement de leurs ouvrages & à l'augmentation de leurs fabriques. »

« Je suis, Monsieur, votre très humble & très affné serviteur. »

« DESMARETS. »

« A Versailles, le 26 août 1708. »

(Archives départementales.)

Nous ne savons positivement ce qu'il advint des tentatives de Dorio. Il plane encore sur ses effais un grand mystère; néanmoins nous croyons pouvoir lui attribuer la belle potiche, reproduite planche IX, d'après l'original du Musée céramique de Rouen, & qui représente *Jésus & la Samaritaine*.

Les couleurs rouges dominent; la faïence est celle du dix-septième siècle; sans rien affirmer, nous nous plaifons à consigner ici la conviction qui nous a toujours fait rapporter à Dorio l'honneur de cette décoration curieuse, sinon très-caractérisée.

Nous ne retrouverons plus dans l'histoire de notre céramique le nom de Dorio. Il est curieux d'observer pourtant que ce nom d'un peintre sur faïence, qui sollicitait en 1708 du contrôleur général un privilège pour faire l'application d'une couleur rouge dont il avait le secret, n'est pas disparu de notre ville. On trouve encore, dans l'*Annuaire rouennais pour 1860*, deux individus du nom de Doriot; ce nom étranger, italien sans doute, s'est seulement modifié par l'adjonction d'une lettre.

Terminons ce chapitre par quelques détails sur des descendants de Poterat.

En 1755, Henri-Louis Poterat obtint des lettres de rémission pour un homicide commis dans une rixe de cabaret.

Henri-Louis Poterat, écuyer, S^r de Saint-Etienne, âgé de plus de trente-neuf ans, demeurant à Rouen, rue Poisson, après avoir passé à la chasse, sur le territoire de la paroisse de Sotteville, la journée du 11 juillet 1755, étant à se rafraîchir dans le cabaret du sieur Vigneron dit Mésange, à Sotteville, fut grossièrement insulté, puis maltraité par un dragon du régiment de la reine appelé *La Tulipe*, & pour se défendre de l'attaque brutale de ce soldat, il saisit son fusil déposé à côté de lui & le tua. Arrêté pour ce crime, il obtint du roi des lettres de rémission par suite desquelles le parlement rendit un arrêt, le 30 octobre 1755, & procéda à un interrogatoire de l'accusé, formalité préalable de sa mise en liberté.

Les faits qui précèdent résultent de la minute de cet interrogatoire, communiquée par M. Goffelin.

En 1764, ce même Henri-Louis Poterat voulait épouser une fille Boivin de laquelle il avait eu un enfant (une fille), qu'il avait reconnu dans l'acte de baptême, en 1747 (7 juin); son frère cadet, Nicolas-François de Poterat, sieur de Saint-Sever, tenta de s'opposer au mariage. Il intervint une sentence du bailli du 10 avril 1764

Descendants
de la
famille Poterat.
Détails
relatifs
à la vie privée
de l'un d'eux.

& un arrêt du Parlement du 3 août suivant qui autorisaient la célébration de ce mariage, nonobstant l'opposition; & comme la fille Boivin était alors prisonnière en la Conciergerie du Palais, le mariage eut lieu dans la chapelle de cette prison, par le curé de l'église de Saint-Lô & fut inscrit à la date du 9 août 1764, sur les registres de cette paroisse. Le motif de l'emprisonnement de la fille Boivin résultait de ce qu'elle était compromise dans le fameux procès d'entre le curé de Saint-Godard, Outin, & les femmes Perchey & Duchesne, procès scandaleux qui dura un quart de siècle. Louise Boivin était déjà impliquée dans ce procès dès 1751, puisqu'elle subit un interrogatoire le 14 juillet de cette année; or, si elle était déjà emprisonnée à cette date, où elle se dit âgée d'environ vingt-deux ans, comme à l'époque de son mariage, en 1764, où elle est dite âgée de trente-six ans environ, elle était encore détenue à la Conciergerie, elle aurait donc passé treize années au moins sous les verrous. Louise Boivin avait donc, lorsqu'elle devint mère, environ dix-huit ans; lorsqu'elle subit un interrogatoire dans le procès Outin, vingt-deux ans, &, lors de son mariage, environ trente-six ans; Henri-Louis Poterat qui l'épousait en avait, suivant l'acte de célébration, environ quarante-huit.

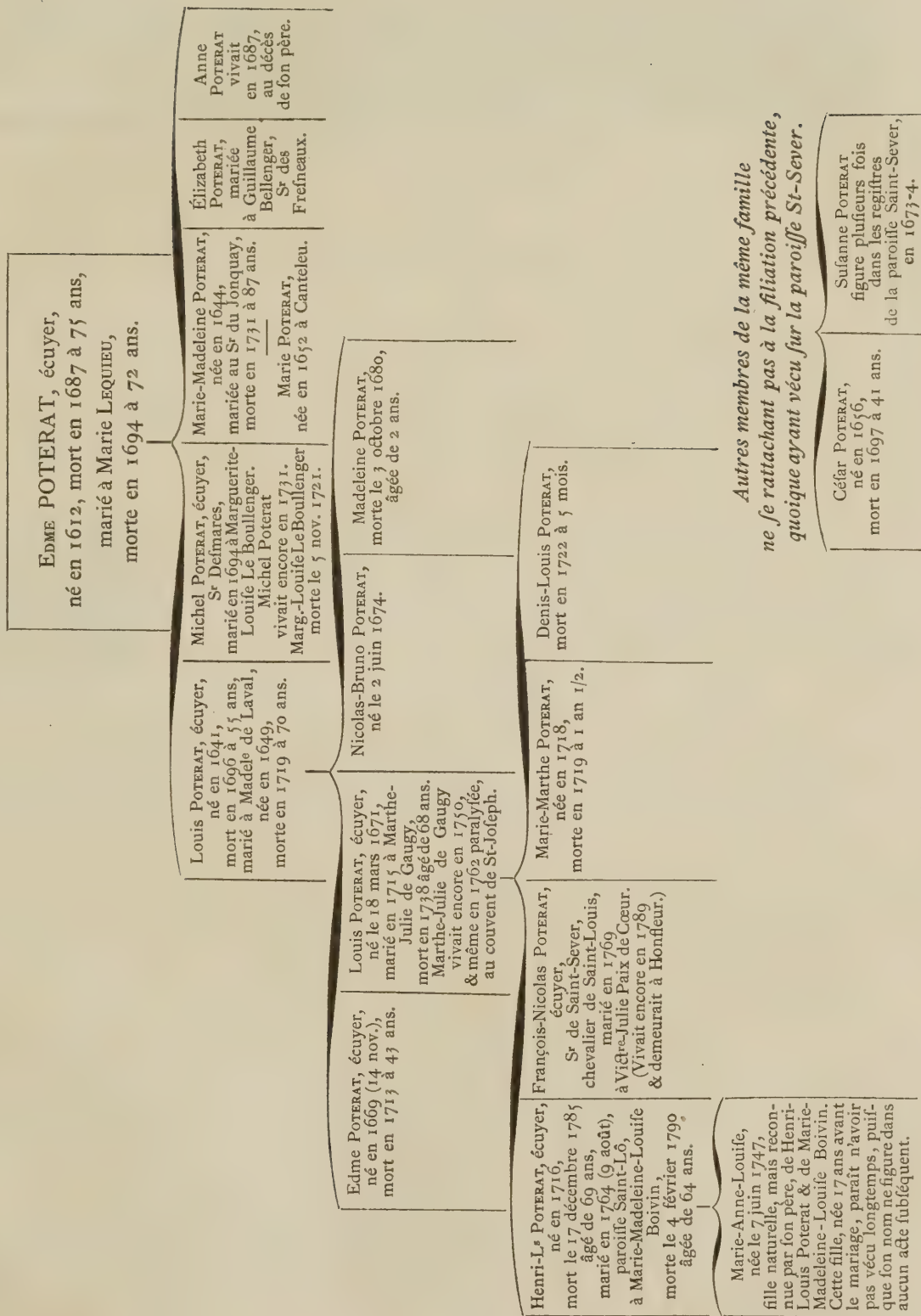
Louise Boivin mourut le 6 février 1790, âgée, dit le registre, de soixante-quatre ans.

Henri-Louis Poterat, son mari, était mort le 17 décembre 1785, cinq ans à peu près auparavant.

Vente
des seigneuries
de Saint-Sever,
Emendreville,
Sotteville
& Saint-Étienne.
Fin
de cette famille
à Rouen.

En 1787, Louise Boivin étant veuve & sans enfants, créancière de la succession de son mari, après arrangement fait avec son beau-frère, François-Nicolas Poterat de Saint-Sever, chevalier de Saint-Louis, demeurant à Honfleur, vendit à M. Elie Lefebure la seigneurie de Saint-Sever, d'Emendreville, de Sotteville & de Saint-Étienne. Le sieur Poterat de Saint-Sever vivait encore en 1796, & à cette dernière époque recevait un reliquat de compte de cette vente.

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE POTERAT.





CHAPITRE CINQUIÈME.

Développement de l'industrie au commencement du dix-huitième siècle. — Fin des privilèges. — État des faïenceries rouennaises à diverses époques. — Nombre & situation des manufactures. — Partage des bois entre les établissements. — Répertoire alphabétique des fabricants rouennais.



PARMI les diverses causes qui contribuèrent puissamment au développement de l'industrie de la faïence à Rouen, dans les premières années du dix-huitième siècle, il faut noter tout d'abord l'expiration des privilèges de 1644 & de 1673, & les mesures d'économie qui portèrent la Cour à substituer à la vaisselle d'or & d'argent les produits céramiques français & étrangers.

Les désastres du royaume eurent du moins pour résultat de stimuler le zèle de nos fabricants. Ce fut en 1709 que se produisit cet incident remarquable du remplacement par la faïence de la vaisselle d'argent sur la table des grands.

Saint-Simon (*Mémoires*, année 1709, édition en 21 vol., t. VII, chap. XIX, p. 212), après avoir raconté que quelques hauts personnages, pour faire leur cour à Louis XIV, envoyèrent leur argenterie à la monnaie, continue ainsi :

Curieux passage
des Mémoires
de Saint-Simon.

« Tout ce qu'il y eut de grand & de considérable se mit en huit jours à la faïence. Ils en épuisèrent les boutiques & mirent le feu à cette marchandise, tandis que tout le médiocre continua à se servir de son argenterie^a.

« Le Roi agita de se mettre à la faïence; il envoya sa vaisselle d'or à la monnaie, & M. le duc d'Orléans le peu qu'il en avoit. Le Roi & la famille royale

^a La nouvelle édition de Saint-Simon publiée par M. Chéruel donne ce premier alinéa de la façon suivante : « Tout ce qu'il y eut de grand

ou de considérable se mit en huit jours en faïence, en épuisèrent les boutiques, &c. »

se servirent de vaisselle de vermeil & d'argent, les princes & les princeffes, de faïence^a...

« Pour D'Antin, qui en avait de la plus achevée & en grande quantité, dès qu'il eut le premier vent de la chose, il courut à Paris choisir force porcelaine admirable qu'il eut à grand marché, & enlever deux boutiques de faïence qu'il fit porter pompeusement à Versailles.

« Cependant les donneurs de vaisselle n'espérèrent pas longtemps d'avoir plu. Au bout de trois mois, le Roi sentit la honte & la faiblesse de cette belle ressource & avoua qu'il se repentait d'y avoir consenti. Ainsi allaient alors les choses & pour la Cour et pour l'État. »

Un peu auparavant, Saint-Simon avait écrit sur ce même sujet :

« La perte & le dommage furent inestimables de toutes ces admirables moulures, gravures, ciselures, de ces reliefs & de tant de divers ornements dont le luxe avait chargé la vaisselle de tous les gens riches & de tous ceux du bel air.

« De compte fait, il ne se trouve pas cent personnes sur la liste, & le total du produit en don ou en conversion ne monta pas à 3,000,000. La Cour & Paris, encore les grosses têtes de la ville qui n'osèrent s'en dispenser, & quelque peu d'autres qui crurent se donner du relief, suivirent le torrent; nuls autres dans Paris, ni presque dans les provinces. »

A l'année 1715, t. XII, p. 139 de la même édition, après avoir parlé d'un don magnifique de vaisselle d'argent qu'il reçut, le duc de Saint-Simon ajoute :

« Nous n'en avons que de faïence depuis que tout le monde avait envoyé la sienne à la monnaie. »

Ainsi, l'usage de la faïence dans les grandes maisons avait survécu aux événements qui firent, dans un moment d'entraînement, porter la vaisselle précieuse à la monnaie. Il faut sans doute attribuer à cette époque le nombre des plats & services à armoiries, puisque le grand & le considérable seulement eurent de la faïence, & le médiocre de l'argenterie. On ne doit pas oublier que des événements graves avaient, dans les dernières années du siècle précédent, nuis singulièrement au développement de l'industrie rouennaise. En 1668, le duc de Montausier était gouverneur de Normandie; la peste, qui avait fait invasion dans le Soissonnais & la Champagne, s'étendit jusqu'à Rouen. Le duc voulut pendant

^a Le texte donné par M. Chéruel porte : « Le Roi & la famille royale se servirent de vaisselle de vermeil & d'argent, les princes & les princeffes du sang de faïence. »

ce temps séjourner à Rouen, disant que les gouverneurs, comme les évêques, étaient obligés à résidence surtout dans les calamités publiques. Au commencement de l'année 1670, la peste ayant cessé en haute Normandie, le Parlement rendit un arrêt pour le rétablissement du commerce, jusqu'alors entravé par des mesures sanitaires.

Les querelles religieuses vinrent aussi parfois s'ajouter aux difficultés politiques. L'époque de la plus grande persécution des calvinistes à Rouen est l'année 1685; le temple de Quevilly fut rasé au mois de juillet de cette année.

Tous ces événements ont leur contre-coup dans l'histoire de nos faïenciers, qui ne font guère parler d'eux avant l'année 1698.

C'est en effet le moment où les privilèges des deux Poterat étant expirés, la fabrication devint libre.

Expiration
des privilèges.

Cette époque doit correspondre à l'année 1698 ou environ; le privilège d'Edme Poterat n'ayant été admis par le Parlement qu'en 1648 pour sa durée de cinquante ans. A la vérité, celui de Louis Poterat, obtenu en 1673 pour trente ans, conduirait en 1703; mais cependant il paraît que dès 1698, des fours nouveaux purent s'établir, puisque, dans l'enquête de 1757, Guillaume Heugue déclare que son four, unique, a été construit en 1698.

Nous ne suivrons pas, dans leurs diverses transmissions, l'histoire de ces fabriques; elles ont par elles-mêmes & intrinsèquement une médiocre importance individuelle. Chacun des fabricants s'efforce, sans doute, d'apporter dans ses produits la plus grande somme de perfection, mais peu réussissent à créer un genre spécial : ceux-là nous les signalerons au passage, dans la nomenclature que nous donnerons plus loin de leurs noms relevés sur les actes de l'époque.

En 1720, d'après un état des manufactures conservé aux *Archives départementales*, on comptait à Rouen huit faïenceries, celles de :

État
des faïenciers
rouennais
en 1720.

Bertin.

Guilbaud.

Fouquay.

Heugue.

Dame de St-Étienne.

Bréard.

Caussy.

Cauchois.

Vingt ans plus tard, en 1740, nous trouvons la liste officielle des noms des manufacturiers de faïence de Rouen, au faubourg Saint-Sever, au bas de deux pétitions relatives au partage des bois.

Liste
des faïenciers
en 1740.

Onze fabricants font mentionnés :

<i>Fouquay.</i>	<i>Guillaume Heugue.</i>
<i>Huet-Bertin (V^{ve}).</i>	<i>François Heugue.</i>
<i>Loüe Guillibaud (V^{ve}).</i>	<i>Flandain.</i>
<i>Foffé.</i>	<i>Pierre-Paul Cauffy.</i>
<i>Nicolas Malétra.</i>	<i>N. Macarel.</i>
<i>L. Sulmont.</i>	

Tableau
des faïenciers
en 1749.

En 1749, un tableau des faïenciers de Rouen nous est fourni par une ordonnance du Vicomte de l'Eau. Cette pièce nous fait connaître treize fabriques, possédant ensemble vingt-trois fours.

<i>Desportes,</i>	3 fours.	<i>Mouchard,</i>	1 four.
<i>Dionis,</i>	3 fours.	<i>Foffey (Foffé),</i>	1 four.
<i>V^{ve} Malestra,</i>	2 fours.	<i>La Métairie,</i>	2 fours.
<i>D^e Bertin,</i>	2 fours.	<i>Flandrin (Flandain),</i>	1 four.
<i>Vavasseur,</i>	2 fours.	<i>Macarel,</i>	1 four.
<i>G^{me} Heugue,</i>	1 four.	<i>F^s Heugue,</i>	1 four.
<i>Cauffy,</i>	3 fours.	Ensemble	23 fours.

État
des faïenciers
en 1775.

En 1775, l'état des manufacturiers de faïence du faubourg Saint-Sever, d'après les rôles d'imposition du vingtième de cette paroisse, est ainsi indiqué :

<i>Mouchard.</i> (Ce mot a été rayé & remplacé par celui de <i>Gabriel Saas</i> .)	<i>François Heugue fils.</i>
Cette fabrique était tenue par les sieurs <i>Dupont & Taillefeffe.</i>	<i>Pavie.</i>
<i>V^{ve} Framboisier.</i>	<i>Maquarel,</i> rue d'Elbeuf.
<i>Pierre Heugue,</i> ayant une porte de fortie rue de la Pie.	<i>Jean-Baptiste Heugue,</i> rue St Julien.
<i>Vallet frères.</i>	<i>Guill. Heugue & sa mère.</i>
<i>François Heugue père.</i>	<i>Dumont.</i>
	<i>De La Mettérie.</i>
	<i>Sturgeon</i> (ajouté postérieurement).

Liste
des faïenciers
en 1788.

D'après le *Tableau de Rouen* de 1788, les fabricants de faïence hors le pont, près Saint-Sever, font :

<i>M^{rs} F. Heugue,</i> en blanc.	<i>G. Heugue,</i> en blanc & brun.
<i>Delahouffiette,</i> id.	<i>Le Vavasseur,</i> id.
<i>Jourdain,</i> id.	<i>Bellanger,</i> id.
<i>Valette,</i> en blanc & brun.	<i>Pautier (Pottier),</i> id.

Dubois, blanc & brun.*De la Metairie*, id.*Flandrin*, en brun.*Macarel*, en brun.*F. Heugue* (2^e manuf^{re}), en brun.*Dumont*, blanc & brun.*M. Vallet* (2^e manuf^{re}), en brun.

Si l'on vient à rapprocher, établissement par établissement, la nomenclature ci-dessus avec celle des manufacturiers, en 1798, on arrive, par la comparaison des deux listes, à dresser le tableau ci-après :

Nomenclature
des
établissements
en 1798.

EN 1788.

Pottier.*Heugue*.*F. Heugue*.*Delahouffiette*.*Jourdain*.*Valette*.*Valette*, 2^e manufacture.*Levavasseur*.*Bellanger*.*Dubois*.*De la Metairie*.*Flandrin*.*Macarel*.*Dumont*.

Heugue, 3^e manufacture sous ce nom. (C'était la 2^e manufacture de *Fr. Heugue*.)

EN 1798.

Pottier.*Veuve Heugue*.*Heugue* fils.*Delahouffiette*.*Jourdain*.*Valette* père.*Valette* fils.*Levavasseur*.*Bellanger*, depuis *Framboisier*.

(*Framboisier* figure au nom de sa veuve dans l'état de 1775).

Delamétairie.*Flandin*.*Dumont*.*Martel*.*Tharel*.*Legris* (ou *Legrip*).*Lepage*.

C'est-à-dire qu'à la fin du siècle, il y a encore dix-sept fabriques en exercice. Ces établissements ne résisteront pas longtemps aux désastres de l'industrie & à l'introduction des faïences anglaises. Aussi, en 1802, ne trouverons-nous plus que dix fabricants, dont sept faïenciers & trois potiers. Ce sont :

Désastres
de l'industrie.
État
en 1802.

FABRICANTS DE FAÏENCE.

Delamettairie, rue S. Sever, 89.*Dumont*, rue d'Elbeuf, 101.*Heugue*, rue Tous vents, 19.*Jourdain*, rue Saint-Julien, 23.*Legrip* père, rue Saint-Sever, 54.*Legrip* fils, rue du Pré, 71.*Tharel*, rue Saint-Julien.

FABRICANTS DE POTERIE.

Gibon, rue de la Pie, 14.*Mallet*, rue Tous vents, 3.*Lefebure*, petite Chauffée, 41.

Nous relevons ces noms au *Tableau général du commerce & maritime des départements de Normandie*, 1802, in-8°, p. 152.

Faïenceries
dirigées
par des femmes.

Une particularité qui frappe, lorsqu'on étudie l'histoire de cette industrie à Rouen, c'est le grand nombre de ces établissements qui ont été dirigés par des femmes.

Ainsi, dès l'origine, on rencontre M^{me} de Saint-Étienne, veuve de Louis Poterat, l'un des deux fondateurs, qui gouverne son établissement avec une intelligence & une activité toutes viriles. Viennent ensuite :

M^{me} De Villeray, succédant à son mari.*Veuve Foffé.**Dame Bertin.**Veuve Fambroisier.**Dame Guillibeaux.**Veuve Guillaume Heugue.**Veuve Levavasseur.**Veuve Macarel.**Veuve Malétra.**Veuve Lepage.*

Ces fabricants ont négligé de figurer les produits de leur brillante industrie, mais on trouvera à la fin de ce chapitre un répertoire alphabétique de leurs noms, avec les dates que nous avons attentivement recueillies dans les divers documents par nous compulsés. Plus d'une famille rouennaise sera flattée sans doute de se retrouver dans ces listes.

Si, plus que tous les autres, les registres de la paroisse Saint-Sever nous ont fourni d'intéressants détails sur les faïenciers, c'est que leurs établissements se trouvaient dans cette partie de la ville.

La situation des fabriques en 1722 nous est révélée dans le rôle de la capitation de Saint-Sever.

Nombre
& situation
des
manufactures.

RUE SAINT-SEVER.

Carré, manufacturier en terre brune.*Cauchois*, id.*Caussy*, père & fils, faïenciers.*Faupoint*, maître de manufacture.

RUE D'ELBEUF.

Heugue, maître de manufacture.*De Villeray*, id.

RUE SAINT-JULIEN.

Pinon, maître de manufacture.*Maugard*, id.

RUE DU PRÉ.

Bertin, maître de manufacture.
Fouquay, id.

RUE TOUS VENTS.

Guillibaud, maître de manufacture.

En 1774, d'après un rôle d'imposition du vingtième, nous trouvons :

GRANDE RUE SAINT-SEVER.

Flandain.
De la Mettairie.
Pierre Heugue.
Mouchard (*Gabriel Sas*, successeur).
Veuve Framboisier.
Jean-Baptiste Heugue.

RUE SAINT-JULIEN.

Pavie.
Macarel.

RUE DU PRÉ.

Vallet frères.
François Heugue.

RUE D'ELBEUF.

Guillaume Heugue.
Dumont.

RUE TOUS VENTS.

Veuve Levavasseur.

A l'aide du grand nombre de documents, actes de vente, &c., que nous avons consultés, nous avons pu rétablir l'adresse de nos principaux faïenciers :

Adresses
des principaux
faïenciers.

1° RUE D'ELBEUF.

Efme Poterat.
Louis-Jean-Baptiste Picquet De la Houffiette.
François-René Dionis.
Pierre Dumont.
Guillaume Heugue.
Michel-Antoine-Guillaume Heugue.
Séraphine Heugue.
Anne-Jeanne Le Boullenger.
Pierre-Charles Le Page.
Hubert Le Tellier.
Nicolas L'homme.
Charles-Thomas-Antoine Mouchard.
Guillaume Tharel.
De Villeray.

2° RUE DU PRÉ.

Louis Poterat.
Jean Bertin.
Nicolas Fouquay.
Guillaume-François Heugue. (Voyez rue Saint-Julien).
Marie-Adélaïde Julie Heugue.
J.-Bapt.-François-Augustin Heugue.
Pierre-Paul Jourdain.
Claude Legrip.
Michel-Mathieu Vallet.
Michel-Matthieu Vallet fils.
Matthieu Vallet.
Matthieu-Amable Vallet fils.
Pierre-Alphonse Vallet.

3° RUE TOUS VENTS.

Jean Guillibaud.
Jacques-Nicolas Levavasseur.
Marie-Th^{as}-Philémon Levavasseur.
Amédée Lambert.
Adrien Heugue, au n° 11.

4° RUE SAINT-SEVER.

Jean-Nicolas Bellenger fils.
Louis Cornu.
Jacques-Nicolas de la Mettairie.
Pierre-Jacques de la Mettairie.
Jacques-Charles-Noël Dubois.
Charles-Guillaume Dubois.
Jean-Baptiste Dupray.
Antoine Flandain.
Jean-Baptiste-Antoine Flandain.
Ch. Framboisier & V^{ve} Framboisier.
Pierre-Guillaume-Abraham Heugue.
Jean-Baptiste-François Heugue.
Pierre Mouchard.

André Pottier.
Gabriel Sas.
Jean-Matthieu Vallet.
Carré.
Cauchois.
Caussy.
Faupoint.

5° RUE SAINT-JULIEN.

Guillaume-François Heugue.
François-Henri Heugue.
François-Philippe Heugue.
Nicolas-Roch Macarel.
Nicolas-Louis-François Macarel.
Pierre-Michel Macarel.
Pierre-Nicolas-Robert Macarel.
Nicolas Malétra.
Robert-Thomas Pavie.
Pinon.
Maugard ou Maugras.
William Sturgeon.

Fabricants
les plus réputés.

M. Hébert, ancien faïencier à Rouen, m'a donné quelques renseignements sur la dernière époque de cette industrie dans notre ville. Suivant lui, il y avait, à l'époque qui précéda la Révolution, quatre fabricants à Rouen qui produisaient des faïences peintes, & dont les produits avaient une certaine réputation.

C'étaient MM. *Tharel*, dont les peintures étaient les plus fines & les plus recherchées; *Jourdain*, qui pouvait se placer à peu près sur le même rang; *Delametairie* & *Heugue*.

Il y avait encore *M. Flandin* & *M. Valette*; mais ces derniers étaient bien inférieurs.

Les fabricants vivaient généralement en bonne intelligence entre eux; le motif le plus fréquent de défunion provenait de difficultés dans le partage des bois, dont nous avons déjà parlé. (Voir l'*Index*, page 27.) Aussi l'autorité intervint-elle dans cette circonstance avec d'autant plus d'à-propos, que le placard du bailli de Rouen, Jacques-Adrien Varnier, du 15 février 1749, est rempli de curieux détails sur les faïenceries de Saint-Sever. Nous reproduisons exactement cette affiche, qui est d'une grande rareté; elle nous a fourni de précieux éléments, & c'est une pièce justificative intéressante à publier ici.

FAYANCIERIES.

BOIS A BRÛLER.



ORDONNANCE

DU SIEGE DE LA POLICE

DU BAILLIAGE DE ROUEN,

PORTANT Règlement pour le Bois qui doit être
délivré aux Maîtres Manufacturiers de Fayance de
la Ville, Fauxbourgs & Banlieuë de Rouen.

Du quinzième jour de Février mil sept cent quarante-neuf.



AN de grace mil sept cent quarante-neuf, le Samedi quinzième jour de Février, en la Chambre du Siège de Police du Bailliage de Rouen :
Devant Nous J A C Q U E S - A D R I E N
V A R N I E R , Conseiller du Roi, Lieutenant Général de Police audit Bailliage, Ville & Vicomté de Rouen, & Vicomte de l'Eau. Sur la requête présentée par les Propriétaires & faisant valoir les Manufactures de Fayance, situées Fauxbourg de Saint Sever de cette Ville : Expositive, que dans le tems où les Bois pour l'usage de leurs Manufactures étoient rares, ils avoient partagé entr'eux les Bois blancs & Boulot qui étoient venus en cette Ville, suivant qu'il étoit expliqué en un Règlement de ce Siège, du onzième jour de Juin mil sept cent quarante; que ce Règlement ayant été cassé à l'occasion de ce qu'il s'établisoit un Chantier, qui n'avoit été demandé par lesdits Manufacturiers, mais

seulement un partage proportionné au nombre des Fourneaux que chacun faisoit valoir; & ce, par plusieurs Requêtes signées de tous. Les Dames Bertin & Guillibaut s'étoient injustement fait délivrer du Bois en Septembre mil sept cent quarante, plus que leur part & portion, prétendant que le partage n'avoit plus lieu. Haro fut interjetté en ce siège le neuvième dudit mois de Septembre; & Ordonnance intervint qui renvoyoit les Parties se pourvoir au Conseil; & par provision, que le Bois seroit partagé suivant la proportion convenüe entr'eux & mentionnée dans les Requêtes desdites Dames Bertin & Guillibaut : Qu'en conséquence, les Pièces ayant été envoyées au Conseil, Monseigneur le Contrôleur Général avoit décidé que c'étoit au Siège à faire distribuer les Bois aux Fayanciers : Que le vingtième Juin mil sept cent quarante-sept, les Bois ne s'étant distribués que par Liste, lesdits Propriétaires de Manufactures de Fayance

présentèrent leur Requête, par laquelle ils demandoient que les Bois fussent partagés entr'eux, proportion gardée au nombre & grandeurs de leurs Fours, suivant l'Etat conforme au Règlement du onzième Juin mil sept cent quarante, & que quelqu'un fût nommé pour tenir Liste de ce qui auroit été livré : c'étoit une Loi que lesdits Propriétaires de Manufactures de Fayance s'étoient faites entr'eux, autorisée par le Siège, maintenue & approuvée par Monseigneur le Contrôleur Général; lesdits Manufacturiers reconnoissant que les soins que demande la conduite d'une Manufacture & des Ouvriers qu'elle occupe, ne leur permet pas d'aller sur les Quais requérir du Bois à chaque Bateau : Que lorsqu'ils envoient quelqu'un de leurs Gens, les Marchands de Bois n'en faisoient état, & envoient le Bois blanc & boulot à ceux qu'ils préféroient, ce qui faisoit par cette préférence, que les uns travailloient lorsque les autres chomoient. Pour éviter une injustice aussi préjudiciable, lesdits Manufacturiers de Fayance prennent la liberté de nommer le Sieur Pierre Leger, Maître Cornetier, demeurant en cette Ville, rue Ecuyere, pour leur Commis, lequel seroit tenu de se présenter à chaque Bateau de Bois qui arriveront, & demanderoit livraison pour & au nom desdits Manufacturiers; & celui qui lui seroit accordé, les Pâtissiers, Boulangers & Plâtriers fournis, suivant la Liste qui en seroit par Nous arrêtée, l'envoyer dans lesdites Manufactures de Fayancerie, en suivant la Liste ci-apres conforme audit Règlement du onzième Juin mil sept cent quarante; sçavoir, à la Manufacture du Sieur Desportes ayant trois Fours, cinq Cordes; à celle du Sieur Dionis, cinq Cordes; à celle du feu Sieur Malestra, occupée par sa Veuve, deux Fours, quatre Cordes; à celle de la Dame Bertin, deux Fours, quatre Cordes; à celle du Sieur Vavasseur, deux Fours, quatre Cordes; à celle du Sieur Guillaume Heugue, un Four, trois Cordes; à celle du Sieur Cauffy, trois Fours, trois Cordes; à celle du Sieur Mouchard, un Four, trois Cordes; à celle du Sieur Fosse, un Four, trois Cordes;

à celle du Sieur la Metairie, un Four, deux Cordes; à celle du Sieur Flandrin, un Four, deux Cordes; à celle du Sieur Macarel, un Four, deux Cordes; à celle du Sieur François Heugue, un Four, deux Cordes : que cette distribution seroit faite à tour de rôle, en commençant par le haut de la Liste, jusqu'à ce que tous fussent remplis, & ainsi continuer; dont du tout ledit Leger tiendrait bon & fidèle Registre, cotté & paraphé par Nous, où chaque Manufacturier auroit la feuille sur laquelle seroit porté la date du jour de la recette de l'argent qu'on lui auroit remis, celui de l'envoi du Bois qu'il auroit fait, le nom du Marchand qui l'auroit livré, & celui du Charretier qui l'auroit voituré : Que comme le Marchand de Bois seroit payé comptant lors de la livraison du Bois, chaque Manufacturier seroit tenu de remettre audit Leger qui seroit tenu de se transporter chez lesdits Manufacturiers, d'avancer la somme à laquelle se monteroit la part qu'il auroit à prendre dans les Bois qui se distribueroient, afin qu'il fût en état de payer comptant, & qu'il ne lui fût pas fait refus de la part desdits Marchands de Bois, sous prétexte qu'ils ne voudroient faire crédit; que comme ces Bois n'étoient pas égaux, & qu'il s'en trouvoit de plus aisé à fendre & plus sain l'un que l'autre, aucuns desdits Manufacturiers ne pourroient refuser à leur rang la part & portion qui leur reviendrait, dont ils auroient donné l'argent d'avance audit Leger; & qu'au cas que quelqu'un desdits Manufacturiers ne désirât prendre sa part, une ou plusieurs fois, il en donneroit sa déclaration par écrit audit Leger, qui à l'arrivée du Bateau seroit la distribution du Bois suivant la Liste, en passant l'Article de celui qui ne desireroit du Bois, sans que ceux pour quelques raisons que ce fût, qui refuseroient de prendre leur part & fournir les fonds audit Leger, pussent demander aucune répétition du passé; la Liste remplie, leur seroit permis de demander leur part à compte nouveau : Que ledit Leger seroit tenu de veiller que le Bois qui seroit sur les quais ne fût diverti à l'usage des Professions à Chaudieres, contre les Régle-

mens; parce qu'en cas que les Marchands de Bois refusaient de lui en livrer, que les autres s'opposaient à ladite délivrance, lesdits Manufacturiers se chargeront de requérir un Commissaire ou un Huissier en leurs noms, pour le Haro être porté en ce Siège, & être ordonné ce qu'il appartiendrait; parce que ledit Leger feroit tenu d'en avertir lesdits Manufacturiers pour la conservation de leurs intérêts, & que les frais feroient payés audit Leger à proportion du Bois que chacun d'eux prendroit suivant la Liste : Que lesdits Manufacturiers feroient pareillement obligés payer à fur & mesure audit Leger deux sols par chaque Corde de Bois qu'il feroit délivrer ausdits Manufacturiers, lesquels feroient libres de lui demander la représentation de son Registre, ce qu'il feroit tenu faire toutesfois & quantes, & en souffrir prendre Copie si quelque'un d'eux la desiroit; & que comme il étoit nécessaire que ledit Leger fût autorisé dans sa fonction, & que le contenu ci-dessus eût force & vertu, ils Nous donnoient ladite Requête, tendante à ce qu'il Nous plût y pourvoir. Vu icelle Requête signée desdits Maîtres & Veuves de Manufacturiers de Fayance dudit Fauxbourg St Sever de cette Ville, & de M^e Ruelle leur Procureur; notre Ordonnance étant au bas, d'être icelle & les Pièces y attachées, communiquées au Procureur du Roi, en date du vingthuitième Janvier dernier; Conclusions du Procureur du Roi, du vingt-neuvième dudit mois; portant qu'il requeroit être le tout mis ès mains d'un de Messieurs de ce Siège, pour sur le Rapport être statué, en sa présence, sur le Règlement demandé ce qu'il appartiendrait; autre notre Ordonnance étant ensuite, d'être fait ainsi qu'il étoit requis; à laquelle fin, les Pièces seront mises ès mains de Monsieur Borel, ce qui fait auroit été; sçavoir, un Imprimé de ladite Sentence du onzième Juin mil sept cent quarante, portant établissement d'un Chantier pour y réposter le Bois destiné aux Manufacturiers de Fayance; un Procès-verbal par Expédition, du neuvième Septembre mil sept cent quarante, dressé par M^e Advenel, Commissaire, requête de

plusieurs Manufacturiers de Fayance, contre lesdites Dames veuves Bertin & Guilibaut, lesquelles se faisoient livrer du Bois par la dame Rouffin, à leur préjudice & sans leur en vouloir faire partage; pourquoi ledit Commissaire, sur ladite contestation, ayant conduit les Parties en ce Siège, étoit intervenu l'Ordonnance qui accorde Acte aux Parties de leurs soutiens & représentations, sur lesquelles elles furent renvoyées se pourvoir vers Sa Majesté, ainsi qu'elles aviseroient bien, pour obtenir Jugement diffinitif sur leur opposition & contestation; & cependant par provision, fut ordonné que le Bois vendu à ladite Dame veuve Bertin feroit partagé entre lesdits Manufacturiers; ladite Expédition dûment signée dudit M^e Advenel, & scellée le douzième dudit mois de Septembre mil sept cent quarante, par le Sieur de Lhomme, au bas de laquelle est l'Exploit de signification qui en a été faite par Clergeon, Huissier au Châtelet, le treizième dudit mois, requête dudit Sieur Caussy, un des Manufacturiers, à ladite Dame veuve Bertin; une Sommation à elle faite de se conformer à ladite Ordonnance, contrôlée ledit jour par ledit de Lhomme; une Copie de Lettre de Monsieur Orry, Contrôleur Général, adressée à Monsieur de la Bourdonnaye, Intendant de cette Ville, le cinquième Décembre mil sept cent quarante, de lui collationnée, par laquelle Monsieur le Contrôleur Général, marque qu'il n'est pas nécessaire d'un Arrêt du Conseil, pour faire distribuer du Bois aux Fayanciers de Rouen, qui en manqueront, que le Siège peut ordonner cette distribution; mais qu'il doit avoir attention de n'y pas comprendre les Bois du Roi seul, & d'y faire porter cette disposition sur les Bois qui arriveront en cette Ville; & plusieurs autres Pièces, dont du tout lecture faite en présence du Procureur du Roi, lequel oûi ensemble ledit Sieur Borel, Commissaire à ce député. Tout vû & considéré :

ARTICLE PREMIER.

IL EST DIT, du consentement du Procureur du Roi, que les Bois blancs & boulot

qui viendront en cette Ville, feront délivrés aux Maîtres Manufacturiers de Fayance de cette Ville, Fauxbourgs Banlieuë, après que les Maîtres Boulangers, Pâtissiers & Maîtres des Plâtreries, feront livrés de la quantité qui fera par Nous arrêtée.

I I.

QUE ladite distribution sera faite à tour de rôle ausdits Manufacturiers, en commençant par le haut de la Liste ci-après, jusqu'à ce que tous soient remplis de la quantité pour laquelle ils sont employés dans ladite Liste.

A la Manufacture du Sieur Desportes, ayant trois Fours, cinq Cordes, cy. . . . 5 Cordes.

A celle du Sieur Dionis, ayant trois Fours, cinq Cordes, cy. 5 Cordes.

A celle du feu Sieur Malestra, occupée par sa Veuve, ayant deux Fours, quatre Cordes, cy. 4 Cordes.

A celle de la Dame Bertin, ayant deux Fours, quatre Cordes, cy. 4 Cordes.

A celle du Sieur Vavasseur, ayant deux Fours, quatre Cordes, cy. 4 Cordes.

A celle du Sieur Guillaume Heugue, ayant un Four, trois Cordes, cy. 3 Cordes.

A celle du Sieur Cauffy, ayant trois Fours, trois Cordes, cy. 3 Cordes.

A celle du Sieur Mouchard, ayant un Four, trois Cordes, cy. 3 Cordes.

A celle du Sieur Fossef, ayant un Four, trois Cordes, cy. 3 Cordes.

A celle du Sieur la Metairie, ayant deux Fours, deux Cordes, cy. 2 Cordes.

A celle du Sieur Flandrin, ayant un Four, deux Cordes, cy. 2 Cordes.

A celle du Sieur Macarel, ayant un Four, deux Cordes, cy. 2 Cordes.

A celle du Sieur François Heugue, ayant un Four, deux Cordes, cy. 2 Cordes.

I I I.

QUE la délivrance desdits Bois blancs & boulot, sera faite pour lesdits Manufacturiers de Fayance, au Sieur Pierre Leger, Marchand Cornetier en cette Ville, commis par lesdits Maîtres pour la réception desdits Bois, lequel sera tenu de se présenter à chaque Bateau de Bois qui arrivera, pour en demander livraison pour & au nom desdits Maîtres de Fayancerie, & pour par lui les envoyer ausdites Manufactures, suivant la Liste ci-dessus.

I V.

Tous lesdits Maîtres Manufacturiers, chacun pour leur fait & regard, seront tenus de remettre par avance audit Leger qui se transportera chez eux à cet effet, la somme à laquelle se montera la part qu'ils auront à prendre dans ladite distribution de Bois blanc, afin que ledit Leger soit en état de payer comptant, & qu'il ne lui soit pas fait refus par les Marchands d'en faire la livraison audit Leger.

V.

ATTENDU que tous lesdits Bois ne sont pas d'égale qualité, & qu'il y en a d'inférieurs aux autres, ne pourront lesdits Manufacturiers refuser à leur rang la part & portion pour laquelle ils seront employés, & pour laquelle ils auront fourni des deniers audit Leger; & au cas que quelqu'un desdits Manufacturiers fût refusant de prendre une ou plusieurs fois la livraison de la quantité dudit Bois pour laquelle il se trouvera employé dans la Liste, il en donnera sa déclaration par écrit audit Leger, qui à l'arrivée du Bateau, fera la distribution du Bois suivant la Liste, en passant l'Article de ceux qui ne désireront dudit Bois, sans que ceux qui auront été refusants de se livrer de leur part, & d'en fournir les fonds audit Leger, puissent, sous quelque prétexte que ce soit, demander aucune répétition du passé; & parce que la Liste remplie, il leur sera permis de demander leur dite part de la Liste nouvelle, à leur rang &

degré, en satisfaisant à ce qui est porté en l'Article précédent.

V I.

SERA tenu ledit Leger de veiller à ce que les Bois blancs qui seront sur les Quais, destinés à l'usage des Professions à Chaudieres, ce qui seroit contraire aux Réglemens de ce Siège.

V I I.

SERA payé par lesdits Manufacturiers audit Leger, deux fols pour chaque Corde de Bois dont ledit Leger leur fera faire la livraison, parce que ledit Leger sera chargé, en cas de refus de la part des Marchands de Bois, d'en faire la livraison, ou en cas d'opposition de quelqu'autre part à ladite délivrance, de requérir les Commissaires ou autres Officiers de Police, d'interjeter Haro pour être conduit devant Nous, & être statué ce qu'il appartiendra; parce que cependant ledit Leger fera avertir un desdits Manufacturiers, aux fins par lui de

conserver les intérêts des Propriétaires desdites Manufactures de Fayance; & à l'égard des frais qui seront faits pour lesdits Haros & autres diligences en conséquence, ledit Leger en sera remboursé par lesdits Maîtres de Manufactures, à proportion du Bois que chacun aura à prétendre sur la Liste.

V I I I.

QUE pour l'exécution de tout ce que dessus, la présente Ordonnance vaudra d'autorisation audit Leger, & sera imprimée, luë, publiée & affichée par tout où besoin sera, & notamment sur les Quais & Fauxbourgs de cette Ville; & signifiée aux Marchands de Bois & autres s'il y écheoit, par le premier Huissier ou Sergent royal sur ce requis, mettre la Présente à dûë & entiere exécution de la part desdits Sieurs Manufacturiers de Fayance. Donné comme dessus.

Signés, VARNIER & BICHUE, avec paraphes. Et scellée à Rouen, par FOUCHER, le 10 mars 1749, émargée des Droits Réservés.



RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES FABRICANTS DE FAÏENCE DE ROUEN.

BELLANGER, maître de manufacture; porté au *Tableau de Rouen, de 1788*, comme fabricant en blanc & brun; porté dans un état de 1798.

Ses noms étaient Jean-Nicolas Bellenger fils: il était natif de Courcelles, près Bernay, & avait épousé Marie-Marguerite Godement. Rue Saint-Sever, n° 69. Registre de la paroisse Saint-Sever, 1790, 1794. Il est mort le 20 avril 1794.

BERTIN (Jean), maître de manufacture, rue du Pré. Cité dans le rôle de capi-

tation de 1722 & taxé à 35 liv. En 1724 porté à 41 liv. 16 f.

Ce manufacturier paraît avoir occupé *La Verrerie*, sise rue du Pré. Il résulte d'un registre, dit *Papier censier & déclaratif des rentes seigneuriales de la seigneurie du Pré*, conservé aux *Archives départementales*, que cet emplacement avait subi les mutations suivantes:

« *La Verrerie*, rue du Pré.

« Le Sr de la Roche, représentant les Dames Religieuses Bénédictines, doit pour la *Verrerie*, consistant en ses mazes, cours & jardins, *sept livres* de rente seigneuriale échue au jour de Pâques.

« Item pour un petit héritage qui fut à Daniel Guefdon, de présent incorporé à ladite verrerie, doit cinq fols tournois de rente seigneuriale au jour de S.-Michel.

« Les dites religieuses représentant M^e Jehan Carrue, advocat en Parlement et M^r de Paul.

« Vente de ladite Verrerie par lesdits sieurs Carrue & de Paul au S^r Charles Guilhen, escuyer, S^r de la Roche, par contrat du 13 juin 1657, devant Goupil & Follet.

« Ladite maison de la verrerie contenait en tout, avec les jardins, trois vergées. La petite maison contenait demi-vergée. Daniel Guefdon en a rendu aveu le 30 août 1630; ledit Guefdon représentait Jean-Raoul Laifné.

« A présent à M. le président de Brumare, qui en a rendu aveu en 1702.

« A présent, en 1708, au S^r Bertin.

« Le 20 janvier 1712, reçu de M. Bertin, représentant mon dit S^r de Brumare, pour trois années échues à la S.-Michel dernière, y compris 15 liv. que je luy ay passé en compte pour deux barils d'huitres à la daube, 21 liv. »

— Jean Bertin avait épousé Catherine-Dorothée Huet. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Sever, comme le prouve l'acte de décès que nous reproduisons ici :

« Le 16 de novembre 1723, le corps du S^r Jean Bertin, marchand, âgé de trente-cinq ans, décédé du précédent, après avoir reçu les sacrements, a été inhumé dans la nef de cette église, du consentement de M. le curé, par M. Suard, curé de St-Martin du Pont, présence des soussignés, &c. »

BERTIN (Dame), maîtresse de manufacture. Citée dans une ordonnance du Vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 2 fours. Signataire sous le nom de *Huet-Bertin*, & qualifiée *veuve Bertin* dans deux actes datés de 1740.

27 mai 1742. A cette date on mentionne M^{me} veuve Bertin, maîtresse de manufacture de faïence.

24 septembre 1742. Mariage de damoiselle Marie-Angélique-Dorothée Bertin, fille de M. Jean Bertin, & de M^{me} Catherine-Dorothée Huet, marchands manufacturiers en faïence, avec M. Gilles Réverdun.

6 mars 1758. Inhumation de dame Catherine-Dorothée Huet, veuve de M. Jean Bertin, manufacturier de faïence, rue du Pré, âgée de 66 ans.

BRÉARD, porté comme maître de manufacture de faïence dans un état de

1729, conservé aux Archives départementales. (Voir la note sur PINON.)

CARRÉ, manufacturier de terre brune, rue Saint-Sever. Cité dans le rôle de la capitation de l'année 1722, & taxé à 7 liv. 10 f.

CAUCHOIS, manufacturier de terre brune, rue Saint-Sever. Cité dans le rôle de la capitation de l'année 1722, & taxé à 15 liv.

CAUSSY père & fils, faïenciers, rue Saint-Sever, cités dans le rôle de la capitation de 1722, & taxés à 20 liv. Cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 3 fours. Porté dans un état de 1757 comme ayant 3 fours & fabriquant de la faïence blanche, peinte, brune & agate.

Le père s'appelait Paul Cauffy, & le fils Pierre-Paul Cauffy. On trouve fréquemment leur signature dans les registres de la paroisse Saint-Sever, à partir de 1700 environ pour le père, & de 1715 à 1718 pour le fils.

Paul Cauffy avait épousé Françoise Praslon, décédée le 11 novembre 1740.

Il faut nécessairement admettre un premier auteur de ce nom, puisque, à la date du 14 septembre 1734, on trouve le mariage de Christophe Pradon, & de Françoise Praslon, veuve du S^r Paul Cauffy; or, toutes les mentions de Pierre-Paul Cauffy sont postérieures à cette date. Cette conjecture est vérifiée par l'acte suivant :

11 novembre 1740. Inhumation de dame Françoise Praslon, femme du S^r Christophe Pradon, &, au précédent, veuve de M. Paul Cauffy, maître de manufacture de faïence, âgée de 77 ans. (Elle était mère de Pierre-Paul Cauffy, & aïeule de Paul-Clément Cauffy, qui, tous deux, signent l'acte de son décès.)

25 juin 1731. Inhumation de M. Paul Cauffy, ancien trésorier de la paroisse, âgé de 72 ans. Témoins : Jacques Huby, Thomas Vigoureux, Jean le Flamand, F. Marie.

— Pierre-Paul Cauffy avait épousé Françoise La-maury, morte en 1759, âgée de 66 ans.

28 juin 1735. Baptême de Marie-Anne, fille de

Pierre-Paul Cauffy, & de François Lamaury, nommée par Pierre-Paul Cauffy, fils aîné, & Marguerite-Louise-Françoise Cauffy.

Pierre-Paul Cauffy, du présent article, eut donc un premier fils qui portait les mêmes noms que son père; Pierre Clément, de l'article suivant, n'était que le second fils.

— Pierre-Clément Cauffy, fils de Pierre-Paul, est associé à son père d'après des actes de 1740 & 1742.

DE BARC DE LA CROISILLE témoin dans l'enquête de 1757, comme associé de Pierre Mouchard, depuis trois mois seulement.

François-Christophe de Barc de la Croisille, marié à Charlotte-Marguerite le Jardinier, négociant, bourgeois de Saint-Sever.

En 1767, qualifié marchand.

Rue Pavée.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1760-1-2-4-6-7.

17 juillet 1761. Baptême d'un enfant de François-Christophe de Barc de la Croisille, bourgeois de la paroisse de Saint-Sever, & de Charlotte-Marguerite Le Jardinier. Parrain : Charles Framboisier, manufacturier de faïence, rue Saint-Sever.

Il succédait peut-être à Desportes, & assistait, au moins comme témoin, à son inhumation.

La signature de de Barc de la Croisille & compagnie se trouve notamment au bas d'une pièce de l'enquête de 1757 pour régler les débats entre les ouvriers & les manufacturiers, ce qui témoigne que, dès 1757, de Barc de la Croisille participait à l'industrie de la faïence.

DE LA HOUSSETTE (Louis-Jean-Baptiste - Picquet), écuyer, ancien capitaine au régiment d'Aquitaine, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, marié à Anne-Françoise-Marthe Dionis.

Rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1773-1785.

Mort en 1788, âgé de 51 ans.

26 décembre 1764. Mariage de Louis-Jean-Baptiste Picquet de la Houffiette, S^r du Clariel, écuyer, capitaine au régiment d'Aquitaine, infanterie, avec demoiselle Anne-Françoise-Marthe Dionis, fille de M^e François-René Dionis, & de dame Anne-Jeanne le Boulanger.

18 octobre 1765. Baptême de Marthe-Louise, fille

de Jean-Baptiste Picquet de la Houffiette & de dame Anne-Françoise-Marthe Dionis.

7 mars 1768. Baptême d'un fils de Louis-Jean-Baptiste Picquet de la Houffiette & de Anne-Françoise-Marthe Dionis.

10 janvier 1788. Inhumation de Louis-Jean-Baptiste Picquet de la Houffiette, chevalier de S.-Louis, ancien capitaine au régiment d'Aquitaine, infanterie, âgé de 51 ans, demeurant rue d'Elbeuf. Témoins : Henri-Louis-René Picquet de la Houffiette, son fils aîné, officier au régiment d'Artois, infanterie, & Charles Mouchard, directeur de manufacture de faïence, rue d'Elbeuf.

(On peut, je crois, induire des termes de cet acte que Charles Mouchard dirigeait la manufacture de M. de la Houffiette.)

De la Houffiette est porté au Tableau de Rouen de 1788, comme fabricant en *blanc*. Il figure encore dans un état de 1798. (Voir plus loin l'article HOUSSETTE.)

Il est évident que si M. de la Houffiette, mort le 10 janvier 1788, était porté dans un état de cette même année, & même dans un de 1798, ce ne pouvait être que par suite de l'usage des compilateurs d'almanachs de copier les documents déjà imprimés sans les vérifier.

D'après les renseignements réunis sur M. de la Houffiette qui épousa une fille de Dionis, on peut établir la succession probable de Edme Poterat, fondateur, à Michel Poterat, à Anne-Jeanne Le Boulanger, femme Dionis, à de la Houffiette, mari de la fille de Dionis, & à Charles Mouchard, directeur de la manufacture de ce dernier.

DE LA METTAIRIE, maître de manufacture; cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 2 fours. Porté dans un état de 1757 comme ayant 1 four & fabriquant de la faïence brune & agate. Porté dans un rôle d'imposition du vingtième de 1775. Signataire d'une pétition de 1783. Porté au Tableau de Rouen de 1788, comme fabricant en blanc & brun. Porté dans un état de 1798.

Cette famille habitait déjà le faubourg Saint-Sever longtemps avant qu'elle eût entrepris la fabrication de la faïence, car dans un rôle des habitants de la paroisse de Saint-Sever, de 1684, on trouve, dans le quartier du bord de l'eau, quatre personnes occupant

chacune des maisons différentes, et portant toutes le nom de de la Mettairie, favoir :

Marguerite, Jean, Guillaume, Christophe de la Mettairie.

DE LA METTAIRIE (Jacques-Nicolas)

marchand manufacturier de faïence, trésorier de la paroisse Saint-Sever en juillet 1769. Demeurant rue Saint-Sever.

Jacques-Nicolas de la Mettairie avait épousé Marie-Louise le Carbonnier.

Cité dans les registres de la paroisse Saint-Sever, aux années 1747, 1749, 1752, 1754, 1757, 1760.

En 1772, trésorier de la paroisse, 1773, id. 1777, 1779, 1781.

Par mégarde sans doute, en 1782, il est dit demeurer rue d'Elbeuf; son établissement était, à la vérité, à l'entrée de la rue d'Elbeuf, mais cependant rue Saint-Sever.

Mentionné en 1784 avec son fils Pierre-Jacques, qualifié manufacturier en faïence comme demeurant dans la même maison.

Mort, en 1786, âgé de 68 ans.

— Pierre-Jacques de la Mettairie, fils du précédent, avait épousé Marie-Anne-Catherine-Flore Millon.

Rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1784, 1787.

— 17 octobre 1787. Baptême de Louise-Catherine-Flore, fille de Pierre-Jacques de la Mettairie, manufacturier en faïence, rue Saint-Sever, & de Marie-Anne-Catherine-Flore Millon. Parrain : Jacques-Nicolas de la Mettairie, manufacturier en faïence, aïeul paternel de l'enfant, & même demeure.

8 janvier 1841. Décès de Pierre-Jacques de la Mettairie, manufacturier, domicilié rue Saint-Sever, n° 141, âgé de 79 ans, né paroisse Saint-Nicaise, le 29 juin 1761, de feu Jacques-Nicolas de la Mettairie, & de feu Marie-Louise Le Carbonier, veuf de Marie-Anne-Catherine-Flore Millon.

DESPORTES, maître de manufacture, cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme possédant 3 fours.

Deux personnes ont porté ce nom :

Jacques Desportes & François Desportes.

25 novembre 1763. Décès de Jacques Desportes, fils de feu Nicolas Desportes & de feu Marguerite Lange, âgé de 78 ans. Témoins : François-Christophe

de Barc de la Croisille, & Pierre-François Desportes, son neveu.

5 mai 1769. Inhumation de François Desportes, fils de feu Nicolas Desportes et de feu Marguerite Lange, âgé de 83 ans. Témoin : Pierre-François Desportes, son neveu.

DIONIS, maître de manufacture, cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 3 fours. Cité dans un état de 1757 comme ayant 3 fours & fabriquant de la faïence blanche, peinte.

François-René Dionis, ancien avocat au parlement de Normandie, marié à Anne-Jeanne Le Boulenger. Rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1789.

En 1741, François-René Dionis épousa Anne-Jeanne Le Boulenger, maîtresse de manufacture de faïence, et exploita de concert avec elle cette industrie, ainsi qu'on le voit par le mémoire détaillé qu'il fournit dans l'enquête de 1757, mais cependant, dans tous les actes d'état civil auxquels il participa, il ne prit jamais le titre de manufacturier; il se qualifia toujours d'avocat ou d'ancien avocat au Parlement de Normandie.

22 avril 1771. Inhumation de dame Anne-Jeanne Le Boulenger, épouse de M^r François-René Dionis, âgée de 67 ans.

La famille Dionis était originaire de Vernon; on voit dans l'acte de mariage de François-René Dionis avec Anne-Jeanne le Boulanger, que ce dernier était fils de Guillaume Dionis, bourgeois de Vernon. M. R. Bordeaux m'a appris, en 1866, qu'il existait encore à Vernon un M. Dionis, petit-fils d'un avocat au Parlement de Normandie, et qui possède certains débris d'opulence pouvant provenir du Dionis de Rouen; tels que des livres précieux, avec des reliures de luxe, etc., souvenirs de famille auxquels il tient beaucoup.

L'acte de mariage de Dionis est intéressant, nous le reproduisons :

« Le mercredi, 4^e jour de janvier 1741, entre M^r François-René Dionis, avocat au Parlement de Rouen, âgé de 30 ans & viron 7 mois, fils de M^r Pierre Dionis, bourgeois de Vernon, & de feu madame Marie-Anne Paperl, de la paroisse de Saint-Étienne-des-Tonnelliers, d'une part, et demoiselle Anne-Jeanne Le Boulenger, manufacturière de faïence, en cette paroisse, âgée de viron 38 ans, fille de feu M^r Guillaume Le Boulenger & de feu madame Anne Le Brun, d'autre part; du consentement du M^r Dionis père, et en présence des M^{rs} René Bouché, Louis-Pierre Carrel, bourgeois de Rouen, de Louis Arnoult

& Claude Borne, peintres en faïence, amis communs des parties, souffignés.»

Il est remarquable que, d'après cet acte, les témoins de Jeanne Le Boullenger font deux peintres en faïence, qui sans doute travaillaient dans la fabrique.

Anne-Jeanne Le Boullenger, propriétaire de la fabrique qui passa par son mariage à Dionis, lequel constatait en tête de ses actes, qu'il possédait la fabrique la plus ancienne, conséquemment celle d'Edme Poterat, devait être parente de Marguerite-Louise Le Boullenger, dame Desmares, femme de Michel Poterat.

DUBOIS, maître de manufacture, signataire d'une pétition de 1783. Porté au Tableau de Rouen de 1788 comme fabricant en blanc & brun.

Jacques-Charles-Noël Dubois, marié à Catherine-Marguerite Legrip.

Rue Saint-Sever, *alias* rue Saint-Julien ¹.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1784-5, 1788-9.

30 avril 1790. Inhumation de Jacques-Charles-Noël Dubois, manufacturier de faïence, ancien trésorier de la paroisse, âgé de 60 ans, demeurant rue Saint-Julien. Témoins : Charles-Guillaume Dubois, son fils, & Claude Legrip, marchand mercier, son gendre.

27 mars 1793. Décès de Catherine-Marguerite Legrip, âgée de 60 ans, demeurant rue d'Elbeuf, n° 1, née à Laney, district de Pont-l'Évêque, de Laurent-François Legrip, & de Marguerite Domin, veuve de Jacques-Charles-Noël Dubois, vivant de son revenu. Témoins : Claude Legrip, âgé de 47 ans, mercier, rue Saint-Sever, n° 104, frère de la défunte, Jacques Dumont, manufacturier (en faïence ?), âgé de 40 ans, rue d'Elbeuf, n° 101.

— Charles-Guillaume Dubois, fils du précédent, manufacturier en faïence, rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1784, 1786.

DUMONT (Pierre), maître de manufacture, porté dans un rôle d'imposition du vingtième de 1775. Porté au Ta-

bleau de Rouen de 1788, comme fabricant en blanc & brun. Porté dans un état de 1798.

Pierre Dumont avait épousé Elisabeth Houillet, morte en 1770, âgée de 51 ans.

Père de Louis & Antoine Dumont;

Frère de Jean & Jean-Baptiste Dumont.

Rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1760, 1764, 1777.

En 1764, Pierre Dumont, maître de manufacture de faïence à Saint-Sever, est parrain d'un enfant de de Barc de la Croisille, avec Marie-Anne Lenôtre, femme de Matthieu Vallet; ce qui fait supposer que Dumont pourrait bien être le successeur de de Barc de la Croisille.

30 juillet 1791. Inhumation de Pierre Dumont, manufacturier en faïence, demeurant rue d'Elbeuf, âgé de 68 ans. Témoins : Sébastien Dumont, Louis Dumont, Antoine Dumont, ses fils, aussi manufacturiers, demeurant rue d'Elbeuf.

(On peut, je pense, induire des termes de cet acte, que les trois fils de Pierre Dumont lui succédèrent dans l'exploitation de la manufacture de faïence.)

DUPONT, cité dans un rôle d'imposition du vingtième de 1775, comme tenant la fabrique de Gabriel Saas. (Voir ce nom.)

Pierre Dupont, marié à Catherine Frandu, est désigné comme maître manufacturier en faïence dans les registres de la paroisse Saint-Sever.

En 1770, trésorier de la paroisse; 1771, mentionné trois fois dans la même année; en 1771 (2 juin), nommé un enfant de Grégoire Berteau, perruquier.

DUPRAY (Jean-Baptiste), maître de faïencerie, en 1753, demeurant vers le milieu de la rue Saint-Sever, vis-à-vis l'enclos des Emmurés, possédait 1 four. Cité dans le Terrier du prieuré de Grandmont des Archives départementales, avec sa signature.

Voici ce qu'on lit sur ce manufacturier, dont le nom m'apparaît, je crois, pour la première fois dans le manuscrit n° 202—2 des Archives départementales, intitulé : *Papier terrier nouveau, ou Journal auquel*

¹ A cause des rapports établis avec la famille Legrip, que je suppose avoir succédé aux Dubois, je pense que la manufacture de ces derniers était située à l'endroit où fut depuis celle de Legrip, c'est-à-dire voisine de l'église Saint-Sever, dans cette partie de rue qu'on rapportait indifféremment à la rue Saint-Sever ou à la rue Saint-Julien.

est contenu les héritages, &c., appartenant au prieuré de Grandmont-lès-Rouen, fait en l'année 1753 :

« Domaine non fief, n° 5 :

« Une maison consistant en plusieurs bâtiments à usage de faïencerie, comme maison sur la rue, avec un four à cuire de la faïence dans le fond de la cour, &c., le tout borné d'un côté, vers le levant, le mur mitoyen qui fait la séparation de la prairie de MM. de Grandmont, nommée *la Tuilerie*; d'un côté, vers le couchant, le grand chemin du roi, nommé *la Chauffée des Emmurées*, tendant de Saint-Sever à Rouen; d'un bout, vers le nord, le sieur Bottey, & d'un bout, vers le midi, le sieur Artus, laquelle contient 12 perches, appartenant au sieur Dupray, maître faïencier, qu'il tient à fief du sieur Feuillet, suivant contrat passé entre eux le 29 mai 1748, moyennant rente emphytéotique de 200 liv. par chacun an.

« Signé : Jean-Baptiste Dupray. »

La situation de la fabrique du sieur Dupray était à gauche en montant la rue Saint-Sever, un peu avant l'église des Emmurées, à peu près vers l'endroit où se trouvait la grande porte de l'enclos de ces mêmes Emmurées, dans lequel est aujourd'hui établi le marché aux bestiaux.

Jean-Baptiste Dupray, marié à Marie-Madeleine le Chartier (*alias* Françoise Chartier, *alias* Marie-Françoise Chartier), morte en 1751, à 69 ans, manufacturier en terre brune, rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1741, 1742, 1743, 1748, 1750, 1754, 1757.

En 1759, on mentionne Marie-Catherine Lefebvre, son épouse.

FAUPOINT, maître de manufacture, rue Saint-Sever.

Ce nom se trouve dans le rôle de la capitation pour 1722, avec le titre de *maître de manufacture*, demeurant rue Saint-Sever, & taxé à 25 liv. Or, dans le mémoire attribué à D. Martenne, pour réfuter les prétentions du sieur Poterat, relativement au fief d'Emendreville & au patronage de la paroisse Saint-Sever, dans lequel nombre de faits d'indélicatesse sont imputés à Poterat, on cite deux individus qui étaient en quelque sorte ses âmes damnées : un sergent du nom de Fauxpoint, qui avait vendu à Poterat, pour une grosse somme, les registres du tabellionage de Bonne-Nouvelle, & un autre Fauxpoint, maréchal, qui ferrait ses chevaux, était son commensal, en même temps que trésorier de l'église Saint-Sever, & lui avait livré une bonne partie des registres de ladite paroisse.

Le Faupoint, manufacturier, n'aurait-il point été, par conséquent, établi par la famille Poterat ? Celle-ci avait dû chercher à récompenser un si beau dévou-

ment, en avantant quelque membre de cette famille.

FLANDAIN, souvent appelé *Flandrin*, maître de manufacture. Cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 1 four. Porté dans un état de 1757 comme ayant 1 four & fabriquant de la faïence brune & agate. Signataire d'une pétition de 1783. Porté au Tableau de Rouen de 1788, comme fabricant en brun. Porté dans un état de 1798. Signataire de deux actes datés de 1740.

Il y a deux personnages de ce nom :

— Le premier, Antoine Flandain, épousa Marie Carpentier ou Le Carpentier.

Rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1739, 30 novembre.

9 avril 1748. Inhumation d'Antoine Flandain, maître de manufacture en faïence, rue Saint-Sever, âgé de 62 ans. Témoins : Antoine Flandain, son fils, Jean-Pierre Chastellain, son gendre, &c.

27 avril 1748. Inhumation de Marie Le Carpentier, veuve d'Antoine Flandain, &c.

— Le second, Jean-Baptiste-Antoine Flandain, marié à Catherine-Françoise Noël, est ordinairement appelé Antoine Flandain, comme son père; mais, pendant la vie de ce dernier, il en est distingué par la qualification de *fils*.

Rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1745-6-7, 1750, 1754-5-6, 1758, 1784, 1786, 1791.

— 30 août 1786. Inhumation de Catherine-Françoise Noël; femme de Jean-Baptiste-Antoine Flandain, manufacturier en faïence, rue Saint-Sever, âgée de 55 ans.

FOSSÉ, maître de manufacture, signataire, en cette qualité, de deux actes datés de 1740. Cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 1 four. Paraît être mort en mai 1753.

Il s'appelait Gabriel Fossé, & avait épousé en secondes noces Marie-Françoise Malaffis.

Il figure dans les registres de la paroisse Saint-Sever, aux années 1738, 1740, 1750.

Sa première femme s'appelait Marie-Marthe de Goy. Voici l'acte de décès :

« Le vendredi 24 octobre 1738, le corps de Madame Marie-Marthe de Goy, femme de Monsieur Gabriel Fossé, maître de manufacture de faïencerie, décédée du 22, âgée de 50 ans, a été inhumée au cimetière de cette paroisse, présence dudit S^r Fossé, son mari, du S^r Robert Faupoint, son beau-frère, & autres. »

Gabriel Fossé se remaria l'année suivante.

« Le samedi 24 janvier 1739, entre le S^r Gabriel Fossé, maître de manufactures de faïenceries, âgé d'environ 55 ans, veuf de feu Marie-Marthe de Goy, d'une part, & damoiselle Marie-Françoise Malaffis, âgée de viron 30 ans, fille de feu David Malaffis, & de Marie-Françoise Dran, bourgeois de Rouen, d'autre part, tous deux de cette paroisse, présence des S^{rs} Robert Faupoint, beau-frère, Noël Faupoint, neveu du dit S^r Fossé, de Claude Hédouin de Préfossé, beau-père, de David-Julien de Malaffis, frère de la dite damoiselle Malaffis, & autres parents souffignés. »

FOSSÉ (Veuve), portée dans un état de 1757 comme ayant 2 fours & fabriquant de la faïence blanche, peinte ; dans l'enquête de 1757, elle témoigne que depuis 1753, par suite de discussions avec les héritiers de son mari, un de ses fours est en chômage.

FOUQUAY, maître de manufacture, rue du Pré. Cité dans le rôle de capitation de 1722 & taxé à 20 liv., en 1723 porté à 25 liv. 6 f. Signataire d'un acte daté de 1740.

Cité, comme maître de manufacture de faïence, dans un état de 1720, & chose remarquable, en même temps que la dame de Saint-Etienne, de qui il avait acquis, en cette même année 1720, la manufacture, ou au moins l'une des deux manufactures fondées par la famille Poterat, celle située au carrefour de Bonne-Nouvelle. Cette double mention implique-t-elle que la dame de Saint-Etienne, en vendant cette dernière manufacture, était encore propriétaire de l'autre ?

Ceci s'explique depuis qu'il est certain qu'il y eut deux manufactures primitives fondées par la famille Poterat, & tenues, l'une par Louis & sa veuve, l'autre par Michel & sa veuve. Or, tandis que Fouquay faisait valoir l'une, la dame Desmares, veuve de Michel

Poterat, & portant aussi le titre de Saint-Etienne, pouvait faire valoir l'autre.

M. Ch. de Beaurepaire, archiviste du département, a eu la complaisance de nous fournir quelques détails particuliers sur Nicolas Fouquay. Il était né à Paris, sur la paroisse Saint-Barthélemy, le 27 novembre 1686, du mariage de Julien Fouquay, commissaire d'artillerie, avec Marie d'Esy. Le 16 mars 1720, il avait, par contrat passé devant les notaires de Rouen, acheté, pour 1300 livres de rente foncière chaque année, du S^r Poterat de Saint-Etienne, une maison à usage de faïencerie, sise au faubourg & paroisse de Saint-Sever, sur un fond relevant du prieuré de Bonne-Nouvelle.

La même année, il avait épousé Marthe France, malgré l'opposition des S^{rs} France, frères de cette demoiselle. On ne voit pas sur quels motifs cette opposition se fondait. L'inventaire qui nous fournit ces détails contient l'indication des pièces qui se trouvaient parmi les papiers de Nicolas Fouquay ; l'une des plus précieuses, sans contredit, est l'original des lettres-patentes accordées à Nicolas Poirel, S^r de Grandval, pour l'établissement de la première faïencerie à Rouen.

L'inventaire des livres & du mobilier prouve que Fouquay aimait le luxe : il savait l'italien & la musique, & tenait ce qu'on appelle de nos jours un certain état de maison.

Il résulte de l'examen des pièces de procédure auxquelles donna lieu l'ouverture de la succession de Fouquay, mort le 14 mai 1742, sans héritiers, la constatation des particularités suivantes :

« Que la manufacture de faïence du feu S^r Fouquay est située à l'extrémité du faubourg St-Sever, proche Bonne-Nouvelle, & isolée d'un côté par une campagne ouverte de tous côtés, & de l'autre par un grand chemin fort fréquenté nuit & jour ; que, du côté de la campagne, la manufacture est fermée d'un mur assez bas, &c. »

Il s'ensuit donc que la manufacture de Louis Poterat était située à l'extrémité de la rue Touffvents, près la route de Caen.

Cette situation, indiquée par le registre de Gagepleige de la baronnie de Bonne-Nouvelle, n° 40, est précisée par un grand plan de cette baronnie existant aux *Archives départementales*, auquel le registre précédent renvoie pour chaque article, & notamment pour la manufacture de Fr. Heugue, représentant Poterat & ses successeurs, sous le n° 276. On voit que cette manufacture était située au carrefour de Bonne-Nouvelle, vis-à-vis l'entrée de la rue de la Mare-au-Trou, à la jonction même de la rue du Pré & de la rue Touffvents, en face d'une croix élevée au centre de ce carrefour.

N'oublions pas cette note importante que la première manufacture fondée par Edme Poterat était située rue d'Elbeuf, comme le démontrent les pièces du procès contre Ambroise Petit, citées à la fin de cet ouvrage, avec les documents justificatifs.

Nous avons relevé l'acte de décès de Nicolas Fouquay :

« Le mardi 15^e jour de mai 1742, le corps de Monsieur Nicolas Fouquay, escuyer, décédé d'hier, âgé de viron 56 ans, muni des sacrements, a été inhumé dans l'église de cette paroisse, en présence de Messieurs Guillaume France, Jean Desportes, marchands à Rouen, & autres souffignés.

« Guill. France. J. Desportes. Pellevé. »

Il est à remarquer que dans cet acte on ne mentionne pas la profession de Fouquay, mais seulement son titre nobiliaire d'écuyer.

Son caissier, Gabriel Fenos, était mort le 20 avril précédent, moins d'un mois auparavant.

FRAMBOISIER, maître de manufacture. Ce nom figure dans un rôle d'impositions du vingtième de 1775, au bas d'une pétition de 1783, enfin dans un état de 1798. Il s'agit, suivant les dates, du père ou du fils.

Charles Framboisier avait épousé Marie-Madeleine-Rose Heugue.

Il était père de Charles Framboisier & de Pierre-François-Guillaume Framboisier, & demeurait rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1760, 1762.

2 décembre 1760. Mariage de Charles Framboisier, manufacturier en faïence, âgé de 36 ans, fils de feu Pierre Framboisier, & de feu Marie-Françoise Parquer, avec Marie-Madeleine-Rose Heugue, âgée de 24 ans, fille de Guillaume-François Heugue, & de Anne-Françoise Guichaut. Témoin : Nicolas Framboisier, frère de l'époux, de la paroisse de Beauvoir-en-Lyons.

26 avril 1763. Inhumation de Charles Framboisier, maître de manufacture de faïence, époux de Marie-Madeleine-Rose Heugue, âgé de 38 ans.

24 octobre 1763. Baptême d'un fils posthume de feu Charles Framboisier, maître de manufacture de faïence, & de Marie-Madeleine-Rose Heugue.

— 13 juillet 1780. Inhumation de Pierre-François-Guillaume Framboisier, fils de feu Charles Framboisier, & de Marie-Madeleine-Rose Heugue, manufacturier, rue Saint-Sever, âgé de 17 ans. Témoin : Charles Framboisier, son frère.

FRAMBOISIER (Veuve).

En 1775, la dame veuve Framboisier, propriétaire d'une très-grande maison à usage de manufacture de faïence tenue par elle; au revenu par an de 1,017 liv.;

chargée d'une rente ecclésiastique à la fabrique de Notre-Dame, de 10 liv.; d'une autre au trésor de Saint-Sever, de 7 liv. Total : 17 liv. Reste 1,000 liv. Imposée à 100 liv. Rôle d'imposition pour le 20^e de l'année 1775, n^o 54.

(Archives départementales, f. de l'Intendance.)

GIBON, fabricant de poterie, ainsi qualifié dans un état de 1798. Sa fabrique était située à la Chaussée au Bord de l'Eau, n^{os} 40 & 41.

GUILLIBAUD, maître de manufacture, rue Touffvents. Cité dans le rôle de capitation de 1722 & taxé à 30 liv., en 1724, porté à 36 liv. 6 s.

Cité dans la nomenclature des manufacturiers de Rouen de 1720 comme maître de faïencerie.

Son nom était Jean-Baptiste Guillibaud. Il avait épousé Marie-Madeleine Loüe.

Rue Touffvents.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1727, 1730-1-2, 1737, 1738.

— En 1746, dans un acte où figure Jacques-Nicolas Levavasseur, maître de manufacture de faïence, rue Touffvents, on voit également figurer Jean-Baptiste-Joseph-Michel Guillibaud, rue Touffvents. Ce Guillibaud est-il le même que celui ci-dessus? Non, car Jean Guillibaud, manufacturier, était décédé au moins dès 1741.

— 9 juin 1726. Baptême de Jacques-Nicolas-Robert, fils de Jean-Baptiste Guillibaud & de Marie-Madeleine Loüe.

— 30 septembre 1727. Baptême de Philémon-Martin, fils des deux fufdits.

— 31 octobre 1727. Décès de Pre-Jean-Marie Levavasseur, âgé de 13 ans, fils de feu Jean-Marie Levavasseur, marchand, & de Marie-Madeleine Loüe. Il s'enfuit de cet acte que Marie-Madeleine Loüe avait été mariée en premières nocces à Jean-Marie Levavasseur, dont elle avait eu des enfants, & en secondes nocces à Jean-Baptiste Guillibaud. Il y a des raisons de penser que l'industrie de la faïence avait d'abord été établie dans cette famille par Jean-Marie Levavasseur, premier mari de Marie-Madeleine Loüe, transmise par cette dernière à son second époux, Jean-Baptiste Guillibaud; exercée longtemps encore après la mort de ce dernier par la veuve, & enfin continuée, après la mort de cette dernière, par Jacques-Nicolas Levavasseur, qui devait être également un fils du premier lit de Marie-Madeleine Loüe, puisqu'il signe à l'acte de décès

cité plus haut, même avant son beau-père, Jean-Baptiste Guillibaud. Au reste, on peut induire de ce fait que Jacques-Nicolas Levavasseur succéda à Marie-Madeleine Louë dans l'exploitation de la manufacture de faïence, à l'exclusion des fils de Jean-Baptiste Guillibaud, que la manufacture était la propriété de la veuve & non celle de son dernier mari, & à ce titre reprise par le fils du premier lit à l'exclusion de ceux du second.

Jean-Baptiste Guillibaud mourut le 28 mars 1739.

« Le samedi 28^e jour de mars 1739, le corps du Sr Jean-Baptiste Guillibaud, maître de manufacture de fayencerie & ancien trésorier de cette paroisse, décédé du précédent, âgé de viron 52 ans, a été inhumé dans la nef de cette église, présence des sieurs Jean-Baptiste-Joseph-Michel, & Martin-Philémon Guillibaud, ses enfants, & autres parents souffignés.

« Jean-Baptiste Guillibaud, Martin Guillibaud, L. Gallot, J.-N. Louë. »

(Voir plus loin l'article LOUE-GUILLIBAUD.)

HEUGUE, maître de manufacture, rue d'Elbeuf, Cité dans le rôle de capitulation de 1722 & taxé à 27 liv. 10 f., & en 1723 porté à 33 liv. 11 f.

Cette famille a occupé un rang important parmi les faïenciers de Rouen ; elle a eu simultanément plusieurs représentants faisant valoir des manufactures différentes. Ainsi, je trouve en 1734 : Guillaume Heugue, & plus tard M^{me} veuve Heugue ; puis M. Pierre Heugue, & M. Baptiste Heugue, lequel était le beau-frère d'un autre fabricant, le sieur Lepage ; & François Heugue, en 1768 & 1791.

Pierre Heugue, premier du nom, est probablement la fouché de tous les faïenciers rouennais du même nom.

Un état des manufacturiers rouennais de 1720 présente pour la première fois ce nom parmi les fabricants de faïence, sans désignation de prénom ; mais vers la même époque, c'est-à-dire de 1710 à 1714, on voit figurer, dans un registre des comptes de la fabrique de l'église de Saint-Sever, au nombre des trésoriers, Pierre Heugue, qui signe en cette qualité. Or, il y a toute probabilité que c'était le faïencier désigné dans l'état de 1720, puisque, parmi ses successeurs, le premier nommé, Guillaume Heugue, ne figure pour la première fois, & encore d'une manière peu authentique, qu'en 1734, & authentiquement en 1740 seulement.

Il suit de l'observation qui précède, que le Heugue porté au rôle de la capitulation de 1722 comme maître

de manufacture, & taxé à 27 liv. 10 f., puis porté en 1723 à 33 liv. 11 f., doit être ce même Pierre Heugue.

Pierre Heugue avait épousé Marie-Rose Buißon.

Voici l'acte de décès du chef de cette nombreuse famille de faïenciers :

« Le vendredi 11 mars 1740, le corps du Sr Pierre Heugue, marchand manufacturier de faïence, décédé d'hier, âgé de viron 80 ans, a été inhumé dans la nef de cette église, en présence des Srs Guillaume & François Heugue, ses fils, & autres parents souffignés.

« François Heugue, G. Heugue, Mathieu Heugue, J.-B. Diacre, Le Maréchal. »

HEUGUE (Guillaume), mentionné en 1734, dans les Mémoires manuscrits de mon grand-père, comme ayant voulu induement agrandir son four, figure en 1738 comme parrain d'une cloche de la paroisse Saint-Sever. Trésorier de cette paroisse en 1748 & 1749, ancien trésorier en septembre 1750, Guillaume Heugue, dans une requête datée de 1733, dit être établi depuis *environ deux ans*.

Guillaume Heugue, fils de Pierre Heugue & de Marie-Rose Buißon, marié à Marie-Madeleine Godard, est le frère de Guillaume-François Heugue, manufacturier, & de Matthieu Heugue, épicier, lequel avait pour femme Marie-Françoise Héroult, morte en 1770, âgée de 97 ans.

Maître de manufacture de faïence.

Rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1740, 1742, 1745, 1749, 1750, 1753-4-5-6, 1758-9, 1762-3, 1766, 1768.

— Un acte de 1753 lui donne en outre pour frères, Pierre-Abraham & Abraham-Guillaume.

Mort 6 avril 1768.

Mari, en premières noces (30 mai 1732), de Marthe-Jeanne-Catherine Féron.

20 juillet 1736. Inhumation de la fufdite, âgée de 21 ans.

— A la date du 3 juillet 1744, on trouve le baptême de Marie-Anne, fille de Guillaume Heugue, conseiller du Roi, greffier garde minute en la chancellerie près le Parlement de Rouen, demeurant rue d'Elbeuf, & de Marie-Madeleine Godard, son épouse. Comment concilier ce titre, qui apparaît une seule fois, avec

l'industrie que n'a pas cessé d'exercer, pendant de longues années encore, Guillaume Heugue ?

6 avril 1768. Inhumation de Guillaume Heugue, époux de Marie-Madeleine Godard, âgé de 65 ans. Témoins : François Heugue, son frère, Pierre Heugue & Guillaume Heugue, ses fils.

HEUGUE (Veuve Guillaume), directrice de manufacture.

La veuve Guillaume Heugue succède à son mari dans la fabrication de la faïence. Elle figure comme signataire de la protestation des fabricants de Rouen contre Sturgeon, en 1783.

Les registres de la paroisse Saint-Sever mentionnent encore deux personnages de cette famille :

— Séraphine Heugue, manufacturière en faïence, rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1753, 6 novembre.

— Marie-Adélaïde-Julie Heugue, manufacturière en faïence, rue du Pré.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1775.

HEUGUE (François), maître de manufacture. Cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 1 four. Cité dans un état de 1757, comme ayant 3 fours & fabriquant de la faïence blanche, peinte, brune & agate. Porté dans le même état, comme ayant en outre & sur un autre établissement 1 four fabriquant de la faïence brune & agate.

Guillaume-François Heugue, appelé ordinairement François Heugue, marié à Anne-Françoise Guichaut ou Guichault.

Il signe Heugue l'aîné.

Rue Saint-Julien & rue du Pré.

— 12 mai 1763. Décès de Anne-Françoise Guichaut, femme de Guillaume-François-Heugue, âgée de 55 ans. Témoins : François Heugue & Jean-Baptiste Heugue, ses fils.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1739, 1741-2-3-4-5-6, 1748, 1750-1, 1756, 1758-9, 1762-3-4.

En 1765, on trouve :

Guillaume-François Heugue, marié à Marie-Anne-Angélique Mafeline.

Rue du Pré, proche la croix de Bonne-Nouvelle.

Il signe tantôt Heugue l'aîné, tantôt Heugue père l'aîné.

(C'est le même que le précédent, mais remarié & occupant un nouvel établissement.)

1768, 1773, 1780-1-2.

Il figure dans un rôle d'imposition du vingtième en 1775. Il est qualifié dans une requête de Lepage, de 1771 ou environ, de l'un des plus anciens manufacturiers du faubourg. Une fille de François Heugue devint M^{me} Lepage.

Mort en 1784, à l'âge de 81 ans (14 janvier).

— M^{me} François Heugue est marraine d'une cloche de la paroisse Saint-Sever en 1738.

HEUGUE (fils), maître de manufacture. Porté dans un état de 1798.

François-Philippe Heugue fils épousa Catherine-Julie-Thérèse Poulard en octobre 1792, à Hautot-sur-Seine.

Rue Saint-Julien, 5.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1784, 1790, 1793.

— Un fils des susdits, nommé François-Étienne, naquit en 1793.

— 7 juillet 1794. Décès de Julie-Françoise Heugue, âgée d'un an, fille de François-Philippe Heugue, âgé de 29 ans, fabricant de faïence, rue Saint-Julien, n° 5, & de Catherine-Julie-Thérèse Poulard, son épouse.

HEUGUE (François-Henri), marchand manufacturier de faïence, demeurant rue du Pré, ou Saint-Julien.

François-Henri Heugue, né le 20 janvier 1732, fils de Guillaume-François Heugue, & d'Anne-Françoise Guichaut, marié à Louise-Angélique Ferment.

Il signe Heugue fils.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1759, 1763-4, 1765-6, 1768.

En 1768, trésorier en charge, 1769, 1771, 1777, 1782-3-4, 1787, 1791.

HEUGUE (Jean-Baptiste), maître de manufacture. Porté dans un rôle d'imposition du vingtième de 1775, comme demeurant rue Saint-Julien.

Dans un dossier de pièces relatives à ce dernier,

pour l'obtention d'un privilège de manufacturier faïencier (*Archives départementales*), il est dit que la femme du S^r Lepage est fille du S^r François Heugue. Baptiste Heugue ferait donc aussi le fils de François, le frère de M^{me} Lepage, & par conséquent le beau-frère de Pierre-Charles Lepage.

La fabrique de Baptiste Heugue passa aux mains de Dubois, qui figure dans les nomenclatures de 1783 & 1788.

— Jean-Baptiste-François Heugue, marié à Marie-Thérèse Bobby, fils de Guillaume-François Heugue, & père de Jean-Baptiste-François-Augustin Heugue.

— En 1793, Jean-Bapt-François (Augustin) Heugue, époux de (Marie) Charlotte Leblond, est mentionné, dans les registres d'état civil, comme fabricant de tuiles & demeurant rue Touffvents, n^o 11.

— 19 août 1794. Décès de Alix-Agathe Heugue, fille de Jean-Baptiste-François (Augustin) Heugue, fabricant de faïence, rue Touffvents, n^o 11, & de Marie-Charlotte Leblond, son épouse.

— En 1791, Adrien Heugue, manufacturier, dont le nom ne m'est apparu que cette seule fois, & Jean-Jean-Baptiste (François) Augustin Heugue, sont dits demeurer tous deux rue du Pré. Il est à remarquer que la rue du Pré & la rue Touffvents, qui lui fait suite, sont souvent confondues l'une avec l'autre dans les registres. Je suppose qu'Adrien était le frère de Jean-Baptiste-François-Augustin, & que la manufacture qu'ils exploitèrent peut-être momentanément en commun était celle de Louis Poterat, située au point de jonction de la rue du Pré & de la rue Touffvents.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1771, 1773, 1781-2.

HEUGUE (Michel-Antoine-Guillaume), maître de manufacture.

Rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1772, 1773-4, 1776, 1782.

24 avril 1769. Mariage de Michel-Antoine-Guillaume Heugue, fils majeur de feu Guillaume Heugue, & de Marie-Madeleine Godard, avec demoiselle Marie-Madeleine-Louise de la Mettairie, fille de Jacques-Nicolas de la Mettairie, & de Marie-Louise le Carbonnier.

25 mars 1780. Inhumation de Michel-Antoine-Guillaume Heugue, manufacturier en faïence, rue d'Elbeuf, âgé de 38 ans. Témoins : Michel Vallet, son beau-frère, & de la Mettairie fils.

En 1787, sa femme est qualifiée veuve de Guillaume Heugue.

HEUGUE (Pierre), rue Saint-Sever,

ayant une porte de sortie rue de la Pie. Maître de manufacture. Porté dans un rôle d'imposition du vingtième de 1775.

Pierre-Guillaume-Abraham Heugue, né le 21 mars 1733, de Guillaume Heugue, & de Marthe-Jeanne-Catherine Féron, marié à Marie-Anne Platel.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1770-1.

Trésorier de la paroisse, 1772-3-4-5, 1777.

1^{er} avril 1769. Baptême d'un enfant de Pierre-Guillaume-Abraham Heugue, tourneur en faïence, rue Saint-Sever, & de Marie-Anne Platel.

HIMBERT, maître de manufacture. Il portait les prénoms de Pierre-Antoine-Félix, & demeurait rue d'Elbeuf.

Signataire, à la date du 11 septembre 1783, de la pétition des fabricants de faïence contre Sturgeon.

Signataire, à la même date, de la sommation de laisser déposer à l'hôtel de ville les pièces d'essai. Il est dit demeurer rue d'Elbeuf.

HOUSSIETTE (Louis-Jean-Baptiste PICQUET DE LA), maître de manufacture, épousa, le 26 décembre 1764, Marthe Dionis. Il mourut en 1788.

(Voir plus haut l'article DE LA HOUSSIETTE.)

HUET (Jacques-Pierre), ouvrier faïencier, propose, le 4 décembre 1789, au bureau d'encouragement de l'Assemblée provinciale, d'établir à Rouen une fabrique de faïence façon anglaise.

Le 4 décembre 1789, le S^r Jacques-Pierre Huet, ouvrier faïencier à Rouen, adressa au bureau d'encouragement de l'Assemblée provinciale séant en cette ville, un mémoire pour établir que le goût des faïences ou poteries dans le genre anglais prédominerait promptement en France, celles-ci étant d'une pâte plus folide & comportant moins d'épaisseur &

plus d'élégance dans les formes, & il témoignait le désir d'aller faire quelques observations en Angleterre. M. d'Herbouville lui alloua une somme de 600 livres, au moyen de laquelle il effectua ce voyage, complément de tous ceux qu'il avait faits dans les principales manufactures de porcelaine & de faïence de France, d'Allemagne & d'Espagne.

A son retour, il offrit d'entreprendre les expériences qui lui seraient prescrites par le bureau, & de prouver que le bénéfice ferait au moins de 25 p. 100. M. Sturgeon offrit de prêter sa manufacture. La Révolution empêcha de suivre le plan projeté. On n'était pourtant alors encore qu'en 1792.

En mars 1792, il présenta un nouveau mémoire au Directoire du département de la Seine-Inférieure, dans lequel il arguait que, vu la perte énorme sur le change avec l'Angleterre, le bénéfice ferait beaucoup plus considérable, mais la manufacture de M. Sturgeon venait d'être vendue & allait être dénaturée; on ne pouvait plus faire que des expériences en petit. Il sollicitait donc le Directoire de favoriser l'entreprise qu'il désirait faire d'une manufacture de faïence dans le genre anglais.

Il alléguait que si les faïenceries françaises jouissaient en ce moment d'une prospérité précaire qu'elles devaient à l'état du change, on pouvait prédire qu'elles tomberaient dans la plus grande inaction du moment où le change se rapprocherait du pair; qu'il était donc urgent de favoriser une tentative susceptible d'entretenir le travail dans nos manufactures & par là de s'opposer à l'introduction d'une trop grande quantité de marchandises étrangères, au détriment de la balance de notre commerce.

Il proposait, en fin de compte, au Directoire de faire la tentative d'un petit établissement sous ses yeux, dans un coin du bâtiment même où celui-ci tenait ses séances, il y construirait un four cylindrique de trois pieds de diamètre, chauffé au charbon de terre; deux mille quatre cents livres au plus suffiraient à ces expériences.

(Archives départementales, Faïenciers, &c).

JOURDAIN, maître de manufacture. Signataire d'une pétition de 1783. Porté au Tableau de Rouen de 1788, comme fabricant en blanc, & dans un état de 1798. C'était, suivant un ancien faïencier, un des meilleurs fabricants de la dernière époque.

Pierre-Paul Jourdain, marié à Marie-Rose-Sufanne Malétra.

Son frère, Robert Jourdain, demeurait avec lui.

Rue Saint-Julien.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1783.

Trésorier en charge de la paroisse, 1788, 1790-1-2-3.

31 août 1773. Mariage de Pierre-Paul Jourdain, fils majeur de feu Robert-Joseph Jourdain & de Marguerite-Catherine Morel, de la paroisse de Saint-Michel de Rouen, avec Marie-Rose-Sufanne Malétra, fille majeure de feu Nicolas Malétra & de Marie-Anne Caffaigne.

La manufacture du fleur Jourdain était encore en activité en 1805.

LAMBERT (Amédée), manufacturier en faïence, rue Touffvents, épousa, le 5 janvier 1814, Sophie de la Mettairie, veuve de Philémon-Jacques Levavasseur; il mourut le 26 juillet 1851. C'est le dernier en date des faïenciers rouennais.

5 janvier 1814. Mariage d'Amédée Lambert, âgé de 25 ans, fils de Joseph Lambert, directeur de la monnaie de Rouen, avec dame Sophie de la Mettairie, âgée de 26 ans, veuve de Philémon-Jacques Levavasseur, fille de Pierre-Jacques de la Mettairie, & de dame Marie-Anne-Catherine-Flore Millon.

12 octobre 1842. Décès de Sophie de la Mettairie, âgée de 55 ans, fille de feu Pierre-Jacques de la Mettairie, & de feu Marie-Anne-Catherine-Flore Millon, épouse d'Amédée Lambert, manufacturier.

26 juillet 1851. Décès d'Amédée Lambert, rentier, domicilié rue Touffvents, n° 2, âgé de 62 ans, fils de feu Joseph Lambert, & de feu Colombe-Henriette Homberg, veuf de Sophie de la Mettairie. Alphonse-Henri-Amédée Lambert, âgé de 21 ans, rentier, rue Touffvents, 2, son fils.

Voici par suite de quelles circonstances M. Lambert, le dernier des faïenciers rouennais, devint le successeur de la famille Levavasseur :

Levavasseur fils épousa l'une des filles de M. de la Mettairie. Cette union eut peu de durée : ce jeune homme mourut, & sa veuve devint propriétaire de la manufacture que son mari, par suite de conventions matrimoniales ou par donation, lui avait laissée. C'est alors qu'elle épousa M. Lambert, qui commença par s'associer avec M. de la Mettairie. L'ancienne fabrique Levavasseur fut alors fermée pendant quelques années; toutes les opérations étaient concentrées dans la fabrique de la Mettairie. Mais il arrivait souvent, pendant l'hiver, que la survenance des grosses eaux, qui en montant éteignaient les feux des fours, forçait de suspendre les travaux. On transportait, dans ce cas, les produits en fabrication à la manufacture de la rue Touffvents, & même, pour éviter ce

transport, on y envoyait des ouvriers, tourneurs & peintres, travailler sur place; bientôt donc, la manufacture délaissée reprit un peu d'activité, & enfin, M. Lambert, s'étant brouillé avec son beau-père & ayant rompu son association, revint exploiter la manufacture, propriété de sa femme, & continua de le faire même après la mort de M. de la Metairie.

L'exploitation de M. Lambert fut loin d'être heureuse; ce fabricant, préoccupé d'idées de progrès & de renouvellement de la fabrication, mais manquant essentiellement de goût & du sentiment pratique, épuisa ses dernières ressources à pour suivre des perfectionnements, la plupart sans intérêt & sans applications utiles, & il mourut fortement endetté.

M. Lambert suspendit ses paiements en 1847, & céda sa fabrique à M. Delacour, son premier commis. M. Prévost, ancien clerc d'huissier, ami de ce dernier, se fit le bailleur de fonds. Cette association (toutefois sans acte de société) ne dura que deux ans. Delacour, tombé en déconfiture, s'enfuit à Paris, & M. Avenelle, le plus fort créancier de la liquidation Lambert, reprit la fabrique, qu'il loua à M. Lambert, ce dernier, qui n'avait pas cessé d'habiter la maison dans laquelle il est mort, ayant obtenu un concordat de ses créanciers.

M. Avenelle continua donc la fabrication, ayant préposé à la gestion des affaires M. Bucaille, qui travaillait depuis 1838 chez M. Lambert.

M. Avenelle cessa les travaux en 1851. Ce fut la fermeture définitive de la fabrique, dont on vendit tout le matériel. De ce moment, l'industrie de la faïence fut éteinte à Rouen, & ne se releva plus.

Ces dernières notes nous ont été fournies par M. Bucaille.

Il paraît que les cinq grands bustes à gaines, qui faisaient l'ornement des magasins de M. Lambert, & qu'on a toujours supposé avoir été fabriqués dans cette manufacture, soit pendant la gestion de Levavasseur, soit pendant celle de Guillibaud, & qui, avec bien plus de vraisemblance, paraissent avoir été fabriqués, soit chez Poterat, soit chez son successeur Fouquay, dans l'inventaire duquel ils figurent, furent transportés, pendant le chômage de la fabrique Levavasseur, dans celle de M. de la Metairie, où M. Lelièvre, qui a travaillé dans cette dernière manufacture, les a connus, avant de les voir ensuite reporter rue Touffvents.

LE BOULLENGER (Anne-Jeanne),
maîtresse de manufacture en faïence,
rue d'Elbeuf, épouse en 1741 François-René Dionis, avocat au Parlement de Normandie : elle avait 38 ans. (*Voir l'article DIONIS.*)

5 décembre 1740. Baptême de Marie-Jeanne-Renée Patriarche, nommée par Jeanne Le Boulenger, maîtresse de manufacture de faïence en cette paroisse.

Anne-Jeanne Le Boulenger n'était-elle pas fille de Robert Le Boulenger, ancien prieur juge consul des marchands à Rouen, & conséquemment sœur de Marie-Louise Le Boulenger, qui avait épousé Charles Le Coq de Villeray?

Elle est morte le 22 avril 1771, à l'âge de 67 ans. Elle était née par conséquent en 1704.

LEGRIP, maître de manufacture, porté dans un état de 1798.

Il demeurait rue & carrefour Saint-Sever, 71, ou rue du Pré.

Registre du quartier Saint-Sever, 1793.

13 juillet 1773. Mariage de Claude Legrip, âgé de 27 ans, fils de feu François-Laurent Legrip, & de feu Marguerite Domin, de la paroisse de Launay, diocèse de Lisieux, domicilié en la paroisse de Saint-Sever depuis environ neuf ans, avec Marie-Marthe-Victoire Dubois, fille de Jacques-Charles-Noël Dubois, manufacturier en faïence.

Le 18 septembre 1793, Catherine-Pélagie Legrip, fille des deux précédents, épousa Jacques-Laurent Martel, mercier, rue Saint-Sever.

Sa fabrique, dont l'entrée était rue du Pré, tout à côté de la porte principale de l'église Saint-Sever, occupait l'angle de la rue du Pré & de la rue Saint-Julien, & rejoignait même la fabrique de Macarel.

Il se livra à la fabrication des pavés de fourneau, qu'il marquait en creux :

LEGRIP A ROUEN.

LE PAGE, maître de manufacture, porté dans un état de 1798, adresse, en 1771, une requête au contrôleur général pour être autorisé, comme descendant d'une famille de faïenciers, à établir une manufacture de faïence. Arrêt du conseil d'État de 1773 qui accorde. Lettre de 1774 qui révoque. Sa veuve exerce en 1783.

Rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1775.

Il meurt en 1779, âgé de 50 ans.

— 12 juillet 1763. Mariage de Pierre-Charles Le Page, originaire de Pôville, âgé de 34 ans, avec Françoise-Théodore Heugue; fille de Guillaume-François Heugue, maître manufacturier en faïence, & de feu Anne-Françoise Guichaut.

14 février 1779. Inhumation de Pierre-Charles Le Page, manufacturier en faïence, rue d'Elbeuf, âgé de 50 ans. Témoins : François Heugue & Philémon Levavasseur.

— En 1791, la veuve, Françoise-Théodore Heugue, demeure rue du Pré.

— 25 février 1790. Mariage de Charles-François Le Page, fils mineur de feu Pierre-Charles Le Page, & de Françoise-Théodore Heugue, avec Marie-Sophie Blondel.

— Pierre-Charles Le Page, demeurant au faubourg Saint-Sever, exposait, dans une requête adressée au contrôleur général, en 1771, qu'il descendait d'une famille de faïenciers-manufacturiers anciennement établie au faubourg Saint-Sever, & ayant tenu manufacture pendant près d'un siècle; que des circonstances particulières lui ayant fait embrasser un commerce différent (la draperie), qui n'avait pas prospéré, toute sa ressource a été dans la reprise de l'état de ses pères, pour faire subsister ses quatre enfants. Il a donc formé le projet d'établir une manufacture de faïence dans le lieu de sa demeure : il a fait l'acquisition d'un emplacement convenable en sifant un terrain par 800 fr. de rente. Il a commencé la bâtisse, mais une opposition de la part des manufacturiers de faïence de Rouen l'obligea à solliciter l'obtention d'un privilège du Roi. Il appuyait sa demande sur les talents de son épouse, fille du Sr François Heugue, l'un des plus anciens manufacturiers du faubourg, & annonçait avoir l'intention de construire deux fours pour fabriquer de la faïence ordinaire & de celle à l'imitation de Strasbourg.

Il s'adressa, vers la fin de 1770, à un de ses amis, négociant à Paris, pour obtenir du conseil d'État la permission dont il avait besoin.

Au commencement de 1771, M. Bertin, ministre d'État, le fit autoriser verbalement, en attendant l'expédition du brevet, à construire les fours demandés. Le 7 juillet 1771, M. de Miromesnil appuya sa demande de la manière la plus pressante. La réponse, non signée, à cette lettre, exprime l'impossibilité de satisfaire à cette demande.

Le 1^{er} juin 1773, arrêt du conseil d'État au rapport du contrôleur général, qui permet au Sr Le Page de construire un four, à condition que le Sr Heugue supprimera un des siens, comme il en avait fait l'offre, pour faciliter la réussite de la demande, condition que le Sr Heugue se refusa alors à exécuter.

Il paraît cependant que le Sr Le Page obtint sa permission, & que sa femme lui succéda, puisque, dans le nombre des fabricants signataires de la pétition de 1783 contre Sturgeon, on voit *Vve Lepage*

& *Lhomme*, sans doute un associé; on ne retrouve plus ce nom dans l'état de 1788, mais il figure dans celui de 1798, parmi les établissements en non-activité. Cette fabrique, fermée en 1794, passa plus tard à M. Lecerf.

LE PAGE (Veuve), directrice de manufacture, signataire d'une pétition de 1783, avec cette mention : *Veuve Lepage & Lhomme*.

LETELLIER (Hubert), fabricant de faïence, présenta en 1805 à l'Académie de Rouen des échantillons en biscuit de faïence blanche, fabriquée avec l'argile qu'il a découverte dans la forêt de la Londe, où elle est abondante & d'une exploitation facile.

Cette terre, que M. Fourmi, si connu par ses hygiocérames & par la manière savante dont il a traité ce qui est relatif à la poterie vernissée, regarde comme une des plus précieuses de France, a été employée par M. Letellier à fabriquer des poteries fines à pâte blanche, dont les échantillons, quoiqu'en laissant encore quelque chose à désirer pour la couverte, ont néanmoins reçu l'approbation de l'Académie de Rouen, sur le rapport de M. Descroizilles.

Mais ce qui rend cette terre plus précieuse, c'est que, mélangée avec des substances métalliques, elle forme une pâte noire comme celles de Sèvres & d'Angleterre, qui, dure comme le grès & faisant feu avec le briquet, est propre à fournir des vaisseaux de chimie, pouvant supporter une chaleur sèche considérable, ou l'action d'agents & de réactifs.

(*Annuaire statistique du département de la Seine-Inférieure, pour 1807, p. 313.*)

LEVAVASSEUR, maître de manufacture, cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 2 fours.

Jacques-Nicolas Levavasseur, marié à Madeleine-Marguerite Rouffin.

Rue Touffvents.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1743, 1745, 1748-9, 1751.

14 septembre 1744. Baptême de Marie-Madeleine-

Marguerite, fille de M. Jacques-Nicolas Levavasseur, marchand, & de Madeleine-Marguerite Rouffin, son épouse, demeurant rue Touffvents.

18 août 1745. Baptême de deux filles jumelles des mêmes, qualifiés maîtres manufacturiers de faïence. La marraine de l'une d'elles est Marie-Madeleine Louë, veuve de Jean Guillibaud.

15 juin 1755. Inhumation de Jacques-Nicolas Levavasseur, maître de manufacture de faïencerie, âgé de 40 ans.

18 février 1791. Inhumation de M^{me} Madeleine-Marguerite Rouffin, veuve de M. Jacques-Nicolas Levavasseur, manufacturier de faïence, âgée de 66 ans, demeurant vis-à-vis la croix de Bonne-Nouvelle. Témoins : MM. Pierre-Jacques-Amable & Marie-Thomas-Philémon Levavasseur, ses fils, manufacturiers de faïence, & demeurant l'un au Havre, l'autre rue Touffvents.

— Philémon-Jacques Levavasseur, né le 11 août 1788, fils de Marie-Philémon-Thomas Levavasseur, & de M.-A.-M.-A. Halavent, épousa Sophie de la Mettairie, le 5 décembre 1809.

29 novembre 1810. Décès de Philémon-Jacques Levavasseur, fabricant de faïence, domicilié chez le Sr de la Mettairie, son beau-père, rue Saint-Sever, 89, âgé de 22 ans, époux de Sophie de la Mettairie.

LEVAVASSEUR (Dame), maîtresse de manufacture, portée dans un état de 1757, comme ayant 2 fours & fabriquant de la faïence blanche peinte ; dans l'enquête de 1757, elle signe *Rouffin veuve Levavasseur*.

« Dame Marguerite Ronfin (*sic*), veuve de Jacques-Nicolas Levavasseur, maîtresse de manufacture de faïence, rue Touffvents. » On voit, dans la suite de cet article, que cette faïencerie avait appartenu aux S^{rs} Guilbaut (*sic*) & Levavasseur.

(Extrait du registre de gage-pleige de la baronnie de Bonne-Nouvelle. *Archives départementales*.)

LEVAVASSEUR (Ph.), maître de manufacture, signataire d'une pétition de 1783, porté au Tableau de Rouen de 1788, comme fabricant en blanc & brun.

Marie-Thomas-Philémon Levavasseur, marié à Marie-Anne-Marguerite-Adélaïde Halavent.

Rue Touffvents.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1774, 1779, 1780-1-2-3-4, 1788, 1790-1-2.

9 décembre 1778. Mariage de Marie-Thomas-Philémon Levavasseur, fils majeur de feu Jacques-Nicolas Levavasseur, & de Madeleine-Marguerite Rouffin, avec demoiselle Marie-Anne-Marguerite-Adélaïde Halavent, fille mineure de feu Adrien Halavent, & de feu Marie-Marguerite Heugue. Témoins : la dame Rouffin, mère de l'époux ; Amable Levavasseur, son frère ; Guillibaud, avocat au Parlement, son oncle, François Heugue, grand-père de l'épouse, Henri-François Heugue, son oncle & tuteur, &c.

20 janvier 1780. Baptême d'Adélaïde-Madeleine, fille de M. T.-Ph. Levavasseur, officier bourgeois & manufacturier de faïence, nommée par François Heugue père, manufacturier, rue du Pré, & Madeleine-Marguerite Rouffin, veuve de Jacques-Nicolas Levavasseur.

26 janvier 1793. Décès de Marie-Thomas-Philémon Levavasseur, âgé de 44 ans, manufacturier en faïence, rue Touffvents, n° 1, fils de Jacques-Nicolas Levavasseur, & de Madeleine-Marguerite Rouffin, époux de Marie-Anne-Marguerite-Adélaïde Halavent.

— 29 mars 1793. Décès de Hippolyte Levavasseur, âgé de 3 mois, fils de Marie-Thomas-Philémon Levavasseur, & de Marie-Anne-Marguerite-Adélaïde Halavent, demeurant rue Touffvents, n° 1.

LHOMME (Nicolas), manufacturier en faïence, époux de Marie-Marguerite-Modeste Vallet, cité en 1781, dans les registres de la paroisse Saint-Sever.

Lhomme paraît avoir été associé, au moins momentanément, avec la veuve Lepage, puisque celle-ci, signataire d'une pétition de 1783, signe avec cette mention : *V^{ve} Lepage & Lhomme*.

LOUE-GUILLIBAUD (Veuve), signataire de deux actes datés de 1740, comme maîtresse de manufacture de faïence.

MACAREL (N.), maître de manufacture, signataire, en cette qualité, de deux actes datés de 1740. Cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 1 four. Porté dans un état de 1757, comme ayant

1 four & fabriquant de la faïence brune & agate.

Nicolas-Roch Macarel avait épousé Jeanne Poiffon.
Rue Saint-Julien & rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 26 février 1737, 1743-4, 1751.

— 29 juillet 1727. Baptême de Joseph-Albéric, fils des deux susdits.

— 24 octobre 1752. Inhumation de Nicolas-Roch Macarel, maître de manufacture de faïencerie, âgé de 64 ans. Témoins : Nicolas-Louis-François, Pierre-Michel & Joseph-Albéric Macarel, ses fils.

— 25 mai 1763. Décès de Jeanne Poiffon, âgée de 68 ans, veuve de Nicolas-Roch Macarel. Témoins : Nicolas, Pierre & Joseph Macarel, ses trois fils.

MACAREL, maître de manufacture, porté au Tableau de Rouen de 1788, comme fabricant en brun.

Rue d'Elbeuf.

En 1788, il est dit demeurer rue Saint-Julien, mais la manufacture avait entrée sur les deux rues.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1752-3-4-5-6-7-8, 1760, 1773, 1776, 1781, 1787-8.

En 1793, âgé de 68 ans, il est dit vivant de son revenu & demeurant rue d'Elbeuf, 3.

23 mai 1753. Mariage entre Pierre-Michel Macarel, maître de manufacture de faïence, âgé de 28 ans, fils de feu Nicolas-Roch Macarel, & de Jeanne Poiffon, & Marie-Anne-Françoise Malétra, âgée de 23 ans, fille de feu Nicolas Malétra & de Marie-Anne Caffaigne.

Pierre-Michel Macarel avait pour fils :

— Pierre-Nicolas-Robert Macarel ;

— Louis-Marie-Alphonse Macarel.

Et pour fille : Marie-Jeanne-Françoise-Adélaïde Macarel.

MACAREL (Femme P.), maîtresse de manufacture, signataire d'une pétition de 1783.

MACAREL (Nicolas-Louis-François), autre fils de Nicolas-Roch Macarel.

Manufacturier en faïence.

Rue Saint-Julien & rue d'Elbeuf.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1751, 1760.

27 février 1773. Inhumation de Nicolas-Louis-

(François) Macarel, fils de feu Nicolas-Roch Macarel, & de Jeanne Poiffon, âgé de 50 ans. Témoins : Pierre-Michel Macarel, maître manufacturier, son frère, Alphonse Macarel, son neveu, &c.

MALÉTRA (Nicolas), maître de manufacture, signataire, en cette qualité, de deux actes datés de 1740. Assiste, en juillet 1742, à l'inventaire de Fouquay pour assortir les faïences & les préparer pour la vente.

Nicolas Malétra épousa Marie-Anne Caffaigne.

Il demeurait rue Saint-Julien.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1726-7, 1740, 1742-3, 1745-6.

— 6 juillet 1726, Baptême de Nicolas-François, fils des deux susdits.

— 3 décembre 1747. Inhumation de Nicolas Malétra, maître de manufacture de faïence, rue Saint-Julien, âgé de 54 ans. Témoins : MM. Jean-Baptiste Malétra, son fils ; Jean Malétra, marchand à Rouen, son frère ; Michel Malétra, Jean-François Malétra, F. Malétra.

— 15 juin 1788. Inhumation de Jean-Baptiste Malétra, bourgeois de Rouen, âgé de 60 ans, fils de Nicolas Malétra, demeurant rue Saint-Julien. Témoins : Pierre Macarel et Pierre-Paul Jourdain, tous deux beaux-frères du défunt.

MALÉTRA (Veuve), maîtresse de manufacture, citée dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 2 fours.

Marie-Anne Caffaigne, femme, en premières noces, de Nicolas Malétra, épousa, en 1750, Robert-Thomas Pavie, avec qui elle continua l'exploitation de la manufacture de faïence de Malétra jusqu'en 1778 ; alors, veuve pour la seconde fois & n'ayant pu s'entendre avec les héritiers de son dernier mari, elle dut laisser louer, par bail judiciaire, la manufacture au Sr Jourdain.

MARTEL, maître de manufacture, porté dans un état de 1798, occupait, en dernier lieu, une faïencerie située rue Saint-Julien, au-dessus de la rue Couture & du même côté.

MAUGARD, maître de faïencerie, rue Saint-Julien, cité dans le rôle de capitation de 1722, & taxé à 25 liv. En 1724, porté à 27 liv. 10 f.

MAUGRARD, fabricant de faïence, cité dans une sentence du bailliage de Rouen du 14 février 1728, rendue en sa faveur. Le même sans doute que Maugard ci-dessus. Ce nom est aussi écrit Maugras.

Jacques Maugras épousa Marie-Barbe Levavasseur. Il demeurait rue Saint-Julien.

— 24 février 1674. Naissance de Esme, fils de Jacques Maugras & de Barbe Levavasseur. Parrain : Esme Poterat; marraine : Marie Delamare.

— 11 juillet 1727. Décès de Véronique Pfeiffer, femme de J. Maugras, inhumée dans l'église. Ce J. Maugras est différent du précédent & du suivant.

— 19 juin 1731. Inhumation de dame Marie-Barbe Levavasseur, veuve du Sr Jacques Maugras, âgée de 80 ans. Les signataires sont : Guillibaud, Fossé, J. Maugras, G. Maugras.

En considérant les deux signataires de cet acte, Guillibaud & Fossé, on ne saurait douter que ce Jacques Maugras ne soit le manufacturier allié aux Guillibaud & aux Levavasseur. Les deux Maugras, également signataires, sont sans doute deux fils.

MOUCHARD, maître de manufacture, cité dans une ordonnance du vicomte de l'Eau de 1749, comme ayant 1 four. Porté dans un état de 1757, comme ayant 1 four & fabriquant de la faïence blanche peinte.

Pierre Mouchard, marié à Anne-Marie-Barbe Mazier, *alias* Mazière, frère de Thomas Mouchard, peintre en faïence.

Il demeurait rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1748, 1751, 1753-4, 1757, 1761.

19 avril 1773. Inhumation de Anne-Marie-Barbe Mazière, femme de Pierre Mouchard, ci-devant maître manufacturier en faïence, demeurant rue Saint-Sever, âgée de 44 ans.

— Charles Mouchard, marié à Marie-Anne-Marguerite Defavielle.

Il demeurait rue d'Elbeuf.

Registres de la paroisse Saint-Sever, 1775-6.

En 1788, qualifié directeur de manufacture de faïence, rue d'Elbeuf; je suppose que c'était chez Piquet de la Houffiette.

Je pense même, d'après quelques indices, que Ch. Mouchard succédait à M. de la Houffiette.

3 octobre 1793. Décès de Charles Mouchard, manufacturier en faïence, âgé de 47 ans, demeurant rue Saint-Sever, n° 111, fils de Thomas Mouchard & de Thérèse Miette, & veuf de Marguerite Dezavielle (*sic*).

PAVIE, maître de manufacture, porté dans un état de 1757, comme ayant 2 fours & fabriquant de la faïence blanche peinte.

Robert-Thomas Pavie, épousa Marie-Anne Caffaigne, veuve de Nicolas Malétra.

Rue Saint-Julien.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1754-5-6-7-8.

14 juillet 1750. Mariage de Robert-Thomas Pavie, bourgeois de Rouen, âgé de 37 ans, avec Marie-Anne Caffaigne, âgée de 44 ans, veuve de Nicolas Malétra, maître de manufacture de faïence.

17 mai 1777. Inhumation de Robert-Thomas Pavie, manufacturier en faïence, ancien trésorier de la paroisse, âgé de 64 ans. Témoin : Jean-Baptiste Malétra, faïencier à Saint-Sever.

14 avril 1783. Inhumation de Marie-Anne Caffaigne, veuve en premières noces de Nicolas Malétra & en secondes noces de Robert-Thomas Pavie, âgée de 78 ans.

PINON, maître de manufacture, rue Saint-Julien, cité dans le rôle de capitation de 1722, & taxé à 25 liv. Dans les registres de l'état civil de Saint-Sever, on voit, vers 1700, figurer souvent parmi les signataires Pinon des Bréards; ne ferait-ce pas le même personnage que Bréard, dont le nom n'apparaît qu'une fois dans un état vers cette époque ?

Henri-Pierre Pinon, Sr des Bréards, épousa Anne-

Delacroix, que nous trouvons décédée veuve, le 18 juin 1740, âgée de 73 ans.

— 30 avril 1726. Mariage de François Pauchet & de Anne-Marie Pinon, fille de feu Jacques Pinon & de Madeleine Durand. Parmi les signataires figure Pinon des Bréards.

— 23 avril 1731. Décès du Sr Edmond Pinon Des Bréards, âgé de 67 ans, ancien trésorier de la paroisse. Témoins : Paul Cauffy, Dufauflay.

— Je suppose qu'il s'agit ici du manufacturier en faïence mentionné dans l'état de 1722, & qu'il ne fait qu'une seule & même personne avec un autre manufacturier cité dans l'état de 1720 sous le nom de Bréard; d'autant plus que ni l'un ni l'autre ne reparaissent dans les états suivants.

POTERAT. Voir pour tout ce qui se rapporte à cette famille, les chapitres II, III & IV du présent ouvrage. Nous ne croyons pas opportun de relater ici les faits sur lesquels nous avons donné plus haut de longs développements particuliers.

Edme Poterat, né en 1612 ou environ, commença son établissement en 1644, âgé de 32 ans; il le poursuivit jusqu'en 1687, c'est-à-dire pendant quarante-trois ans; il fonda, en 1673, un second établissement pour Louis Poterat, son fils, c'est-à-dire après vingt-sept ans de pratique.

— 27 décembre 1656. Vente par Lucas Fermanel à Edme Poterat, Sr de Saint-Etienne, de deux corps de logis avec jardin.

« Devant Robert Dupuys & Jean Borel, tabellions, fut présent noble homme Lucas Fermanel, conseiller du roi & receveur payeur des gages de M^{rs} des Comptes en Normandie, demeurant à Rouen; lequel, de son bon gré & volonté, a confessé avoir vendu, quicté, & transporté à fin d'héritage, &c.,

« Au Sr Esme (sic) Poterat, Sr de Saint-Etienne, demeurant hors le pont de Rouen, à ce présent acquéreur, &c.

« C'est à favoir deux corps de logis, consistant en cuisine, chambres, écuries, avecque un jardin, fcis au faulxbourg de Saint-Sever lès Rouen, où est de présent demeurant ledit acquéreur, & tout & aultant qu'il en tient & occupe. Borné d'un côté le Sr de Beaumont; d'autre coté le Sr le Roy; d'un bout le grand chemin d'Elbeuf, & d'autre bout un furnommé Brunel; tenus & relevant de la Sergenterie d'Esmandreville, & chargés de quatre fols de rente avec les droicts & devoirs seigneuriaux sy deubz font audit sieur vendeur appartenant, tant de la succession de

feu noble homme Pierre Fermanel son père, que de l'acquisition que le dit sieur vendeur en a faite du Sr Robert Lomanel, par contrat passé devant les tabellions de Rouen le seize jour d'aoust dernier, pour par ledit sieur acquéreur jouir, faire & disposer des dits héritages cideffus de ce jour & à l'avenir, comme de chose à lui appartenante, à la charge de la rente cideffus & de tenir le bail à lui fait pour le temps restant d'icelui.

« Cette vente & transport & quittement ainfi faits moyennant la somme de sept mille cinq cents livres tournois de prix principal franchement venant ès mains & acquit du dit sieur vendeur; du nombre de laquelle somme ledit sieur acquéreur fera submis & obligé en payer ès mains de honneste femme Marthe Guellot, veuve de maître Jacques Senart, la somme de 1500 liv. tournois, devant le jour de Chandeleur prochain, pour reste du prix de l'acquisition faite par le dit vendeur dudit Robert Lomanel. Plus ledit sieur acquéreur s'est submis & obligé payer audit sieur vendeur dans ledit jour de la Chandeleur la somme de mille livres tournois, &, pour le restant de la présente vente, montant à cinq mille livres, ledit sieur acquéreur s'est de ce jour & à l'avenir constitué & obligé envers ledit sieur vendeur en trois cent douze livres tournois de rente, qui est au denier seize, payable à Rouen, aux despens dudit sieur acquéreur, aux quatre termes de l'an, le premier terme eschéant audit jour de Pâques prochain, & ainfi continuer; racquitable ladite somme ci-dessus en deux paiements égaux que ledit acquéreur pourra faire, toutes fois & quantes, à la faïfance & garantie tant de ladite constitution que du paiement tant des dites quinze cents livres, ès mains de ladite Guellot que des dits mille livres audit sieur vendeur. Les dits héritages cideffus lui demeureront spécialement & privilégement obligés entre tous les autres biens & héritages présents & advenir dudit sieur acquéreur, & sans que la généralité defroge à la spécialité & pour le vu du présent contrat le dit Sr de Saint-Etienne a présentement payé audit sieur vendeur la somme de cent cinquante livres; dont de tout le dit sieur acquéreur s'est tenu pour content. Promettant ledit sieur vendeur garantir ladite présente vente audit sieur acquéreur vers tous, l'ayant faïf de copies tant dudit contrat d'acquisition cideffus daté que d'un aveu rendu à la seigneurie d'Esmandreville concernant la possession des dits héritages, l'ayant subrogé à tous ses droits, noms, raisons & actions, & à ce tenir, & obligeant & favoir ledit sieur vendeur tous ses biens & héritages, & par ledit sieur acquéreur aussi tous ses biens & héritages, & spécialement lesdits héritages par luy cydeffus acquis. Il est requis faire contrôler & notifier, &c.

« En tesmoins présents : Jacques Le Picart & Isaac Pointel, demeurant à Rouen.

Signé : « Fermanel & Edme Poterat, Sr de St-Etienne; Pointel, Dupuys, Borel, Le Picart. »

Ce renfèignement nous est communiqué, d'après les registres du tabellionage de Rouen, par M. Barabé.

— 16 novembre 1669. Dépôt du contrat de mariage de Louis Poterat, devant Le Sançois, notaire à Rouen :

« Dépôt & reconnaissance du contrat de mariage ci-après, fait sous signatures privées le 19 novembre 1668, en face de notre mère Sainte Église catholique, apostolique & romaine.

« Entre noble homme Louis de Poterat, Sr de St Etienne, fils de noble homme Edme de Poterat, sieur du dit lieu & de damoiselle Marye Lequieu, demeurants au fauxbourg Saint Sever lès Rouen, d'une part;

« Et damoiselle Madeleyne Delaval, fille de feu honorable homme Michel Delaval & d'honneste femme Magdeleyne Suard, demeurant en ladite ville de Rouen.

« Le futur époux constitue un douaire coutumier sur tous ses biens présents & à venir à ladite future épouse.

« Et celle-ci recevra de ladite dame veuve sa mère, trois jours avant le mariage sept mille livres, tant en argent qu'en linge & hardes, & demeure réservée à la succession de feu M. Delaval son père.

« Et de la part des Sr & dame Poterat, père & mère du futur, promesse de 5,000 liv. en argent, plus de nourrir les futurs mariés, avec une servante en la maison pendant trois années, & de leur payer & fournir la somme de mille livres, par chacune des dites trois années; pendant lequel temps ledits Srs de St Etienne père & fils conviendront d'un établissement pour ledit futur époux pour faire fayencerie en quel lieu qu'il fera arrêté entre eux & le plus commode pour sa demeure.

« En cas de non enfant, préciput de 700 liv. accordé à la veuve pour ses effets corporels. »

Au dessous on lit :

« Ce 18 juillet 1669, reçu du Sr Suardt chanoine, les mille livres que feu M. Suardt (grand père de la mariée) avoit laissé à ma femme par son testament, dont je lui ay ballay acquit.

Signé : « Louis Poterat de St Etienne. »

Au recto on lit :

« J'ai reçu de mon père la somme de quatre mille feinfent livres (4500 liv.) & feinfent livres (500 liv.) pour les bagues & joies qui m'avaient été que j'ai reçus. Fait ce douze jour de janvier mil six cent soixante neuf (1669).

Signé : « Louis Poterat de St Etienne. »

Troisième & dernière mention :

« J'ay foubfiné confesse avoir reçu de Madame Delavale la somme de quatre mille livres en argent (4,000 liv.) & billet qui sont portés par le traité, &

le reste de leinges qu'elle a promis, le tout montant à la somme de sept mille livres (7,000 liv.).

« Fait à Louviers ce douze janvier mil six cent soixante neuf (1669).

Signé : « Louis Poterat de St Etienne. »

— « Le 9^e janvier 1673 a été célébré le mariage entre Michel Guay & Claude Chrestien... présence de Efme Potreail (*sic*), Sr de Saint-Etienne, Louis Potreal, &c. »

(Registre de la paroisse Saint-Sever.)

Ce Michel Guay, dont le nom se retrouve parmi les peintres nivernais cités par M. Du Broc de Ségange, devait être de cette ville & sans doute un des instituteurs de la faïencerie de Rouen, pour que les deux fondateurs de cet établissement assistaient en première ligne & avant les parents à son mariage. On voit, d'après les autres détails inférés dans l'acte, que Guay en était à son second mariage, & qu'il avait eu des enfants du premier. Le Guay, dont M. Du Broc de Ségange donne le nom seul, comme faïencier à Nevers, mourut le 4 février 1679.

Remarquer en outre, à propos du nom de la mariée, Claude Chrétien, que, le 5 août 1571, Madeleine De Laval, femme de Louis Poterat, avait tenu sur les fonts baptismaux un enfant avec Nicolas Chrétien, premier huissier du roi au Parlement de Rouen.

— 28 avril 1674. Vente par Louis Lemoyne, à Louis Poterat, d'une maison & jardin.

« Par contrat passé devant Mes Cavé & Liot, notaires à Rouen, vente par le Sr Lemoyne, de la paroisse d'Etteville, à Louis de Poterat, escuyer, Sr de Saint-Etienne, demeurant à Rouen, faubourg & paroisse de Saint-Sever, d'une maison, cour & jardin, situés faubourg & paroisse de Saint-Sever-lès-Rouen, devant la croix étant au carrefour de Bonne-Nouvelle & du chemin allant au Petit-Quevilly (& où longe la rue du Pré).

« A la charge, par l'acquéreur, de relever de la seigneurie du Pré dit de Bonnes-Nouvelles.

« Prix : 5,500 livres. »

(Communiqué par M. Barabé, d'après les registres du tabellionage de Rouen.)

— 31 octobre 1675. Efme Poterat obtient sentence contre un de ses ouvriers.

« Efme Poirat (*sic* pour Poterat), Sr de Saint-Etienne, maître de la fayencerie établie en cette ville, faubourg de Saint-Sever, cite devant le bailliage de Rouen, jugeant criminellement, le nommé Merlin, compagnon travaillant dudit mestier, à raison de plusieurs calomnies & menaces, & aussi parce que ledit Merlin lui aurait mal pris & volé plusieurs moules & originaux servant audit art. Sentence criminelle du 31 octobre 1675, rendue par le bailliage pour ledit fait. »

(Note communiquée par M. Gosselin, greffier-archiviste de la cour impériale.)

— 26 juillet 1676. Accord entre Edme Poterat père & Louis Poterat fils aîné, devant C. Cavé & Lauvon, notaires à Rouen :

« Fut présent noble Edme Poterat, Sr de St Étienne, maître de fayencerie en Normandie, demeurant à Rouen, rue d'Elbeuf, paroisse & faubourg de St Sever, lequel a volontairement reconnu & déclaré que, encore bien que noble homme Louis de Poterat, sieur de St Étienne, son fils aîné, ayt reconnu avoir reçu de luy la somme de cinq mille livres que ledit sieur son père luy auroit promis donner en faveur & par contrat de mariage d'entre son dit fils & damoiselle Magdelaine Delaval, sous signature privée en date du dix-neuf jour de novembre mil six cent soixante-huit (1668), suivant la quittance de son dit fils étant sur le dos dudit contrat du douze jour de janvier mil six cent soixante-neuf (1669), le tout reconnu devant Le Sançois & Lauvon, notaires royaux, le seize de novembre mil six cent soixante-neuf (1669); toutes-foies la vérité est qu'il n'a payé audit sieur son fils, par avance en sa succession, que la somme de trois mille livres, &, à l'égard des deux mille livres restant desdits cinq mille livres, il ne les a payés audit sieur son fils sur & à bon compte de la somme de mille livres par chacun an qu'il avoit promis audit sieur son fils, par ledit contrat de mariage, par forme de pension ou appointment pendant trois années que son dit fils devoit estre chez lui, actuellement travaillant à la fayencerie, où il a été pendant cinq années & demie depuis son mariage; lesquelles cinq années & demie ledit sieur de St Étienne fils prétendoit luy devoir estre payé par ledit sieur son père à la raison de mille livres par chacun an, ainsi que ledit sieur son père s'estoit obligé par ledit contrat de mariage; toutes-foies leddites parties, pour éviter toutes contestations, & en considération des respects que ledit sieur de St Étienne fils doit à son père, ils ont volontairement modéré ledit appointment à ladite somme de deux mille livres; en ce faisant ledit Sr de St Étienne fils ne tiendra compte à la succession de son dit père que de la somme de trois mille livres, & ledit Sr de St Étienne père demeure quitte & déchargé des dits cinq années & demie de pension ou appointment, moyennant ladite somme de deux mille livres, renonçant ledit Sr fils à en demander davantage audit Sr son père. A ce moyen toutes quittances & billets que ledit Sr fils a peu bailler audit Sr son père demeurant nuls.

« Fait & passé à Rouen en la maison dudit Sr père, l'an mil six cent soixante-seize, le vingt-sixième jour de juillet après midi, & ont signé présence de Nicolas Daon & Robin le Febvre, demeurant à Rouen.

« Edme Poterat Sr de St Étienne.

« Louis Poterat de St Étienne. »

— En 1676, Louis Poterat rend, en ces termes, aveu aux religieux de Bonne-Nouvelle :

« De nobles & religieuses personnes Messieurs les

religieux du prieuré conventuel de Notre-Dame du Prey dit de Bonne-Nouvelle-lès-Rouen, seigneurs de la terre, baronnie & haute justice du dit lieu du Prey.

« Je, Louis Poterat, escuyer, Sr de Saint-Etienne, tiens & advoue à tenir de mes dits sieurs, en leur baronnie & haute justice du Prey, c'est assavoir, une maison, cour & jardin, ainsi bastie & close qu'elle est, assise au faubours & paroisse de Saint-Sever-lès-Rouen, devant la croix étant au carrefour de Bonne-Nouvelle & du chemin allant au Petit Quevilly, le tout contenant une acre & demie ou environ; borné d'un costé la veufve & héritiers de feu Jacques Malortye, d'autre coté le Sr Rolland Amontons, d'un bout par derrière le furnommé Dumouchel & d'autre bout; par devant, la rue du Prey ou chemin tendant au petit Quevilly & ledit Sr Amontons, lequel héritage m'appartient au droit de l'acquisition que j'en ai faite de François Le Moine, gentilhomme ordinaire de la fauconnerie du Roy, par contrat passé devant Liot & Cavé, notaires royaux à Rouen, le 28^e jour d'avril 1674, & auquel Le Moine il appartenait au droit de l'acquisition qu'il en avoit faite de M^e Henry Danviray, escuyer, seigneur de Machonville & autres lieux, conseiller du Roy en son Parlement de Normandie, & de Messire Artus Danviray, prêtre chanoine en l'église cathédrale de Notre-Dame de Rouen, héritier à moitié par bénéfice d'inventaire au propre, tant de leur chef que comme héritiers de Dame Elisabeth de Vimont, de Monfr M^e Nicolle Jean, escuyer, en son vivant seigneur & patron de Bocheville (*sic*), par contrat passé devant leddits Cavé & Bonnel, notaires audit Rouen, le 1^{er} juillet 1671, ... à cause duquel héritage je dois à mes dits sieurs cinquante & un sols de rente seigneuriale par chacun an, payables au terme de St Michel, avec reliefs treizièmes & autres droits & devoirs seigneuriaux; le cas offrant servir de fergent en ladite haute justice à mon tour, accompagner mon dit Sr Prieur & Religieux la surveillance de l'Ascension de N. S. lorsqu'ils font leur entrée à cheval en la ville de Rouen pour prendre possession de la vicomté de l'Eau du dit lieu & crier la foire du Prey, ainsi que les autres hommes & tenants ladite baronnie font subjets.

Signé : « Poterat de St Étienne ».

(Archives départementales.)

— 10 avril 1679. « Vente par Jeanne Mulot, veuve de Louis Mouchard, à noble homme Louis Poterat, Sr de St Étienne, demeurant en la paroisse de Saint-Sever-lès-Rouen, de cinq acres de terre, en nature de labour, situées en la paroisse de Saint-Sever, triège de Devers-le-Petit-Quevilly.

« La première, contenant deux acres ou environ, bornée d'un côté le Sr Sallingant, d'autre côté le Sr Feron, d'un bout le chemin de derrière St Yon, & d'autre bout M. Fermanel.

« Et la seconde, contenant trois acres ou environ, bornée des deux côtés ledit Sr Fermanel, d'un bout

ledit Sr acquéreur, & d'autre bout le chemin du Petit-Quevilly, &c., &c.

« A la charge, par ledit sieur acquéreur, de tenir & relever icelles terres de la seigneurie d'Efmandreville, &c.

« Prix de la vente : mille livres.

Signé : « Poterat de St Etienne. »

(Communiqué par M. Barabé.)

— 31 juillet 1681. « Vente, par Antoine Dumoncel, avocat, demeurant à Thionville, à Louis Poterat Sr de St Etienne, maître de faïencerie, demeurant faubourg & paroisse St Sever devant la croix de Bonne Nouvelle; d'une maison, cour, jardin, écurie & autres bâtiments, sis audit faubourg St Sever, rue St Julien, le tout clos de murs, &c. »

Cette vente comprenait, en outre, plusieurs pièces de terre en nature de sablon.

« Par le prix de 3,600 liv. »

(Communiqué par M. Barabé.)

— 22 août 1683. « Baptême de Michel Robert, fils de François Noël & de Marie Lefrançois, nommé par noble homme Michel Poterat & honneste damoiselle Louise-Thérèse de Pierrevall.

Signé : « Michel de St Etienne.

« Louise-Thérèse de Pierrevall ».

— 25 avril 1694. « Acte de mariage de Michel Poterat avec Marguerite-Louise Le Boulenger.

« Le dimanche 25 avril 1694, Michel Poterat, efr Sr de St Etienne, fils de feu Edme Poterat efr & de dame Marie Lequeux de la paroisse de St Sever, & damoiselle Marguerite-Louise Le Boulenger, fille de feu Mr Guillaume Le Boulenger & de damoiselle Marie Nozereau de cette paroisse ont esté mariés... présence de MM. Robert, Charles & Joseph Le Boulenger, frères de la fufdite, & de M^{re} J.-B. Delaporte, prêtre. Souffignés : Michel Poterat; Louise Le Boulenger; Le Boulenger; Le Boulenger de Glagny; Joseph Le Boulenger; Delaporte.

— « Le 13^e mai 1697, Marie-Magdelene fille de honorable homme Louis de Vaudichon, huissier de salle chez le roy, & de damoiselle Elizabeth-Thérèse Loyer, née dudit jour, baptisée par nous prestre curé de céans, nommée par Messire Michel de St Etienne, escuyer, & par damoiselle Marie-Madeleine Dubuc de Trouville, épouse de M. de Trouville, conseiller à la cour des Aides, parrain & maraine.

Signé : « De Vaudichon, Dubuc de Trouville.

« Michel de St Etienne lene (l'aîné). »

(L'écriture un peu tremblée de cette dernière signature annonce un vieillard.)

— « Le 21 de août 1697 le corps de Mr César de Poterat, escuyer, décédé de ce jour & inhumé dans le cœur de cette paroisse par nous prestre curé de céans... Ledit âgé de 41 ans.

Signé : « Michel de St Etienne ».

— 25 octobre 1699. « Louis de Poterat, escuyer, seigneur & patron honoraire de St Sever, Efmandreville, Sotteville & autres lieux, fils & héritier de Louis de Poterat, vivant escuyer, seigneur desdits lieux, par accord fait avec la fabrique & le curé de l'église de St Sever, sur contestation pour sommes dues à ce dernier, fonde à la date ci-dessus deux services annuels, l'un le dernier jour de septembre, jour du décès dudit feu seigneur son père, & l'autre le 22 octobre jour du décès de madame de St Etienne, son ayeule. »

(Archives départementales, titres de l'église St Sever.)

D'après ce document on voit que, en 1699, il y avait déjà deux générations de Poterat éteintes, favoir Edme Poterat, fondateur du premier établissement, & Louis Poterat, fondateur du deuxième. Louis Poterat, alors existant, était déjà le petit-fils d'Edme & de Marie Lequieu.

— « Le 29^e d'octobre 1707, Michel, fils de Jean Bourgoin & de Jeanne Bourgeois, né du précédent, a été baptisé par Mr le curé & nommé par Michel Poterat, escuyer, Sr de St Etienne, & par D^{lle} Marie-Esther Manicher, parrain & maraine.

Signé : « Michel Poterat.

« Marie-Esther Manicher.

« Jean Bourgoin. »

— 30 mai 1710. Extrait des registres du bailliage criminel de Rouen :

« Vu l'information faite sur la plainte rendue par François Creffon, manouvrier de la fayencerie du Sr de St Etienne, stipulé par Marguerite Duboc, sa femme.

« Contre le Sr de St Etienne, à raison de plusieurs violences, voies de fait, excès & outrages, que ledit plaignif prétend lui avoir été faits & commis par ledit de St Etienne, à coup d'épée & de bâton, en forte qu'il en est grièvement blessé & en péril de sa vie.

« Vu le rapport d'Hélie, chirurgien, ayant, le jour d'hier, pansé & médicamenté ledit Creffon, en présence de Hébert, chirurgien à St Sever.

« Nous avons ordonné que ledit de St Etienne fera assigné pour être oui.

« Et accordé 40 livres de provision audit Creffon. »

(Communiqué par M. Goffelin.)

— Vers 1712, contestation entre M^{me} de Saint-Etienne, manufacturière en faïence, & l'un de ses ouvriers nommé Vermeil.

Lettre de M^{me} de Saint-Etienne (Louise Le Boulenger, femme de Michel Poterat), à M^{me} Le Chevallier, femme d'un avocat-général au Parlement de Normandie :

« N'ayant point eu l'honneur de vous rencontrer chez vous, Madame, ny Monsieur vostre époux, quand j'ay eu celui d'aller à vostre porte cette après diner, je prends la liberté de vous écrire pour vous supplier

N n

de dire un petit mot à Monsieur vostre époux pour une affaire qui est renvoyée demain à son jugement, & où il donna hier ses conclusions entre Monsieur le procureur du roi du bailliage, le nommé Vermeil & moy, pour un règlement de juges.

« Ce Vermeil est un de mes ouvriers, & nous sommes en différent de prix. Je ferois infiniment plus aise que ce fût Messieurs du bailliage qui en connussent que Messieurs les consuls qui ne font point compétents.

« Il est d'une grosse conséquence pour les manufactures qu'il y ait un ordre. Nous sommes tous les jours exposés à voir des ligueurs parmi les ouvriers & depuis quelque temps ils ont augmenté d'un tiers de prix. Le public en souffre & l'on voit les manufactures ne se pas soutenir.

« C'est bien prendre de la liberté, Madame, de vous importuner jusques à vous expliquer une pareille affaire, mais j'ay tant eu de marques de vostre bonté que j'ose me flatter que vous me le pardonnerez & que vous direz à Monsieur vostre époux de m'estre favorable & renvoyer la connoissance de cette affaire à Messieurs du Bailliage pour nous donner un règlement. J'espère tout de vostre bonté, Madame. J'aurois eu l'honneur de voir Monsieur vostre époux ce soir s'il m'était permis de sortir, mais le feu qui est à mes fourneaux m'en ôte la liberté. Je prendray mon temps où je croiray ne vous être point incommode pour vous demander mille pardons & pour vous assurer du respect avec lequel je suis, Madame,

« Vostre très-humble & très-obéissante servante

« De St Etienne. »

« A St Sever, ce vendredi 29 juillet. »

(Archives départementales, fonds Corneille de Beauregard.)

Il est à regretter que cette curieuse épître ne soit pas datée. Il y a tout lieu de supposer qu'elle fut écrite par Louise Le Boulenger de Saint-Etienne, femme de Michel Poterat, qui gère la manufacture ordinairement désignée sous ce titre : faïencerie de la dame Desmares. L'identité d'écriture de la signature de cette lettre avec une autre signature ainsi formulée, Louise Le Boulenger de St-Etienne, le prouve suffisamment.

— 27 février 1715. Acte de mariage entre Louis Poterat (fils de Louis) & Marthe de Gaugy :

« Le 27^e de février 1715, après la publication des deux bans du futur mariage, & dispense du troisième, ... Entre Messire Louis de Poterat, escuyer, seigneur d'Emendreville, de Sotteville & patron honoraire de cette paroisse, d'une part, fils de feu Messire Louis de Poterat, seigneur des dits lieux & de noble dame Madeleine de Laval & damoiselle Marthe de Gaugy, fille de feu Messire Gabriel de Gaugy, chevalier de l'ordre de St Lazare, seigneur du Catelier & d'Oiffel & de dame Marguerite De la Rue, d'autre part, de la paroisse de St André hors la porte Cauchoise, ... les cérémonies du mariage ont été dûment célébrées en

présence & du consentement & avis de leurs parents & amis soussignés.

Signé : « Louis de Poterat de St Etienne d'Emendreville, Marthe de Gaugy, Madeleine de Laval, De Gaugy, Le Boulenger d'Ericourt, Marie-Claude de la Bunaudière, Du Sauflay, Osmont, de St Pierre, Jean De la Rue. »

— Antoine de Gaugy, chevalier de S. Lazare, & chevalier d'honneur au bailliage & présidial de Rouen, était maire de la ville en 1754 & 1755; son nom figure sur le monument de la Pucelle, place du Marché-aux-Veaux, élevé en 1755, restauré en 1861. Nous supposons que ce pouvait être le frère ou le cousin de Marthe de Gaugy.

— 24 avril 1715. « Marie-Louise, fille de Jean de la Conchie & de Marie Lemoine, née du précédent, a été baptisée par M^r Avril, vicaire de cette paroisse (Saint-Sever) & a été nommée par Messire Louis de Poterat, escuyer, S^r de St Etienne, seigneur d'Emendreville & de Sotteville, patron honoraire de cette paroisse, & noble dame Marie-Claude de la Bunodière, parrain & maraine.

Signé : « Louis de St Etienne d'Emendreville. Marie-Claude de la Bunodière, Du Sauflay. »

— 28 septembre 1716. « Le 19 d'octobre 1716, Henri-Louis, fils de Messire Louis Poterat, escuyer, S^r de St Etienne, seigneur d'Emendreville & de Sotteville, patron honoraire de cette paroisse (Saint-Sever), & de noble dame Marthe de Gaugy, né du vingt huitième de septembre dernier, & fut baptisé par M^r Avril, vicaire déportuaire de cette paroisse, le vingt neuf du mois de septembre, & les cérémonies du baptême ayant été différées jusqu'à ce jour luy ont été administrées par ledit S^r Avril & a été nommé par haut & puissant seigneur Monseigneur Henry d'Elbeuf, Duc de Lorraine, pair de France, gouverneur général des provinces de Picardie, Artois, Boulonois, Pays conquis & reconquis, & gouverneur particulier des ville & citadelle de Montreuil, lieutenant-général des armées du roy, & noble dame Anne-Thérèse de Becdelièvre de Brémare, épouse de Messire Louis Carrel, conseiller du roy en tous ses conseils, son président en sa chambre des comptes, aydes & finances de Normandie.

Signé : « De St Etienne d'Emendreville; Henri de Lorraine, duc d'Elbeuf; De Becdelièvre; Carrel. »

— 16 mars 1718. « Sentence du lieutenant général de police de Rouen, rendue contre la dame veuve de St Etienne, pour avoir fait vendre des faïences à l'encan.

« L'an de grâce mil sept cent dix-huit, le mercredi seizième jour de mars. En jugement devant nous François de Houppeville, lieutenant général de police en la ville de Rouen, entre les maîtres fayanciers-pannetiers à Rouen, demandeurs en requête par eux à nous présentée expositive que, quoiqu'il soit porté par leurs règlements & statuts que défenses sont faites à toutes personnes de vendre ni débiter aucune por-

celaine, fayence, verre, & généralement toutes autres choses dépendantes de leur métier dans cette ville à moins qu'ils ne soient maîtres, néanmoins ils sont informés qu'il a été affiché des billets portant avertissement qu'il se vendra plusieurs fayences dans la maison qu'occupait le S^r Behotte, sise rue du Gros-Horloge, sans pouvoir connaître la personne qui faisait faire cette vente, ce qui auroit eu son exécution par la vente qui en a été faite pendant plusieurs jours par M^e Quillet, huissier en la vicomté de l'Eau, à haute voix, en sorte que cela fait un préjudice considérable aux demandeurs, d'autant que, si de pareilles ventes se font à leur préjudice, il aurait été inutile de donner des règlements & ce qui les met hors d'état de pouvoir vendre leur marchandise, pourquoi ils nous ont demandé d'être autorisés de faire saisir toutes les marchandises de fayence qui se trouveront dans ladite maison & qui s'apportent tous les jours par charretées, pour en faire juger la confiscation au bénéfice des suppliants.... Et leur accorder mandement à bref jour pour faire venir devant nous les propriétaires qui réclameront ladite fayence pour voir juger leurs conclusions, avec intérêts & dépens....

« ... Approchement fait des marchandises de fayence trouvées en la maison, que M^e Quillet, huissier, vendait haut la voix au plus offrant & dernier enchérisseur, a déclaré que ladite marchandise appartenait à la dame veuve du sieur Saint-Etienne qui est autorisée de la faire vendre en conséquence de la permission qu'elle a obtenue de M. le lieutenant général civil du 28 février dernier : ... Pourquoi ils ont saisi toutes les marchandises qui se sont trouvées dans la maison, & faute de donner gardien, il a été établi de rigueur suivant le procès verbal de M^e Lehoc, huissier, dudit jour 10 de ce mois....

« ... Et par ladite dame de Saint Etienne a été dit que la saisie & la prétention des gardes fayenciers sont également inciviles & extraordinaires, étant inouï que l'on ait pu saisir des marchandises qui ne leur doivent rien & qu'on y ait par entreprise & par attentat fait apposer des gardiens de rigueur, un pareil procédé est odieux, qu'on est bien persuadé que justice y donnera toutes ses attentions, d'autant plus que lesdits gardes fayenciers ne peuvent pas dire qu'ils ignorent à qui les marchandises appartiennent puisque l'officier qui procédait à la vente d'iceux leur déclara qu'ils appartenaient à la dame de Saint Etienne, ce qui est constaté par le procès-verbal qu'ils ont eux-mêmes signifié... Si donc dans la forme une pareille conduite est incivile & extraordinaire, elle ne l'est pas moins dans le fond de prétendre priver la dame de Saint Etienne de faire vendre les marchandises qui lui restent publiquement à l'encan dans le temps même que les fayenciers sont refusants de les acheter. Le privilège de manufacture qu'il a plu au roi lui accorder dans la ville & banlieue de Rouen lui donne cette faculté & elle n'est pas moins favorable que les étrangers qui apportent en cette ville des vases & cristaux, soit de Lorraine, soit d'Allemagne, qui les ont vendus malgré les empêchements

des fayenciers, faute peut-être de les vouloir acheter. Il y a eu d'autres forains auxquels on a permis de vendre aux halles aux jours de marché toutes sortes de marchandises quoiqu'elles concernassent les métiers de cette ville. Ici la dame de Saint Etienne est bien plus favorable : sa manufacture la constitue dans des dépenses considérables ; quand ses marchandises sont fabriquées, les dits pannetiers choisissent la meilleure & l'élite, lui laissant ce qui ne leur convient point, & elle n'en a pas moins que pour huit à dix mille livres qui lui feroient une perte considérable si la prétention des fayenciers avait lieu. Elle s'est fait autoriser de les faire vendre publiquement à l'encan par le ministère d'un officier public faute par les fayenciers d'avoir voulu les acheter ; c'est une liberté permise à tous les marchands & qui se pratique journellement, & il n'y a aucun règlement qui le défende. L'article des statuts des fayenciers ne regarde que le détail ; elle ne détaille point & par conséquent on ne peut lui refuser la main levée de la saisie faite par les fayenciers, avec intérêts, dommages & dépens. Il faut observer que les parties sont originellement pannetiers, vanniers ; leurs anciens statuts ne parlent point de fayence. Le feu S^r de Saint Etienne en ayant fait l'établissement, les pannetiers prirent de nouveaux statuts en 1669 où ils employèrent le regat & revende de fayence. C'est donc un droit qui leur est nouveau. La fabrique de fayence étant libre, la vente devrait être de même. Il y a une considération qui rend le procès des pannetiers odieux ; ils doivent l'obligation de cet établissement à la famille du S^r de Saint Etienne. Aujourd'hui, il y en a quantité d'autres, & chacun est obligé d'entretenir ses ouvriers. La dame de Saint Etienne est forcée de continuer à travailler pour entretenir ses ouvriers. Les pannetiers refusent encore actuellement de prendre sa marchandise ; doit-elle être perdue ? Est-il juste qu'ils paient le choix au prix ordinaire & que ce qu'ils ne voudront pas soit perdu ? Si cela était, les manufactures périraient ; le public est intéressé doublement à les conserver.

(Sentence) : « Il est dit... à bonne cause l'action des maîtres fayenciers pannetiers avec dépens. Ce faisant ordonne que la dame de Saint Etienne fera tenue de retirer sa marchandise & défenses à elle faites & à tous autres de vendre ou faire vendre à l'encan dans la ville aucunes marchandises de fayencerie en gros ou en détail, & permis aux dits maîtres & gardes de faire publier & afficher la sentence à leurs frais, & enjoint à Quillet, huissier, de nous représenter la requête présentée par la dame de Saint Etienne pour se faire autoriser de vendre les dites marchandises... &c.

Signé : « De Houppesville ».

« Cette sentence fut signifiée, le 23 du même mois de mars 1718, à la dame de Saint Etienne, demeurant faubourg & paroisse de Saint-Sever-lès-Rouen, en parlant à un de ses domestiques, lequel a refusé de dire son nom. »

Ce document extrêmement intéressant constate quelques faits importants :

Louis Poterat était mort, puisque c'est sa veuve qui soutient le procès. (Il était mort en 1696.)

La fabrication de la faïence était libre à Rouen à cette époque.

La dame de Saint-Etienne attribuait à sa famille l'établissement de cette industrie à Rouen, ce qui semblerait justifier cette assertion que la fabrique de Poirel est une avec celle de Poterat.

Quantité de fabriques de faïences s'étaient établies à Rouen à la faveur de la liberté dont jouissait cette industrie.

Les faïences dites de Lorraine étaient apportées à Rouen dès avant 1718.

— 7 février 1719. « Le 8^e de février 1719, le corps de Madame Magdelaine Laval, âgée de soixante & dix ans, veuve de Monsieur Louis Poterat, écuyer, sieur de St Etienne, patron honoraire de cette paroisse, seigneur de Sotteville, décédée du précédent, munie des sacrements, a été inhumée dans cette église (Saint-Sever) par M^r Suard, curé de St Martin du Pont, du consentement de M^r le curé de cette paroisse, présence des fouffignés.

Signé : « De St Etienne d'Esmandreville ;
Du Sauflay ».

— 23 octobre 1719. La dame Desmares, femme de Michel Poterat, est mentionnée dans l'information du 23 octobre 1719, sur une querelle de jeu survenue dans un cabaret entre Paul Cauffy, qualifié marchand faïencier, demeurant faubourg St Sever, & le S^r Leclerc, peintre à la faïencerie de la dame Desmares.

Michel Poterat vivait encore en 1731 ; comment se fait-il que sa faïencerie, en 1719, était désignée par le nom de sa femme ? C'est encore un exemple de l'influence que les femmes eurent sur cette fabrication.

Ce surnom de Desmares que portait Michel Poterat, est à peine indiqué dans les actes, on peut même dire qu'il n'y figure jamais si ce n'est dans un seul, celui du décès d'Edme Poterat, père de Michel ; dans cet acte du 19 avril 1687, on nomme comme témoin principal le S^r Michel Poterat, écuyer, S^r Desmares, fils du défunt. Ainsi ce surnom lui appartient bien.

— En 1721 & années suivantes, se produisit devant le parlement de Rouen, après avoir été débattue devant les juridictions inférieures, une contestation entre les seigneurs hauts justiciers des faubourgs & banlieue de Rouen, au nombre de onze & les maîtres & gardes de divers métiers de la même ville, sur ce fait que les seigneurs haut justiciers prétendaient au droit de créer & d'établir des communautés de métiers dans l'étendue du territoire de leur haute justice. Dans ce procès figure en nom Louis Poterat, écuyer, S^r de Saint-Etienne, seigneur haut justicier de Sotteville.

(Biblioth. de Rouen, E. 167, t. V, p. 329 & suiv.)

— 12 juillet 1724. La femme de Louis Poterat, ayant obtenu séparation de biens contre son mari, demande une provision de 800 liv.

« Marthe Julie de Gaugy, épouse de Louis de Poterat, S^r de Saint Etienne, expose que, par l'inconduite & mauvais ménage de son mari, elle a obtenu lettres de séparation de biens & qu'elle les a fait signifier à ce dernier & à ses créanciers. Des amis communs s'étant entrepris pour empêcher la fuite du procès, elle a consenti surseoir. Mais son mari, au lieu de réformer sa dissipation, l'a portée à un excès plus grand. Pourquoi elle demande une provision de 800 liv. Elle a deux enfants. »

(Arch. parlem., Rapp. civ. 12 juillet 1724.)

— 9 juillet 1738. En 1738, il survint un procès entre le trésor de l'église St Sever & le S^r de St-Etienne & incidemment contre Fouquay, pour le paiement de la rente de 61 liv. 10 f. fondée en l'église St Sever en 1687 par la famille Poterat pour services & obits. Ce procès est contenu dans un dossier des Archives départementales : le fond de l'affaire est exposé dans la requête suivante, datée du 9 juillet 1738 :

« A Monsieur le lieutenant général du bailliage de Rouen,

« Supplient humblement les sieurs curé & trésoriers de la paroisse de St Sever, représentés par le S^r Michel Vallet, trésorier en charge.

« Et vous remontrent qu'ayant conduit une action contre le S^r Poterat de St Etienne, ecuyer, & un arrêt contre le S^r Fouquay, acquéreur & fieffataire des fonds affectés à leur rente foncière de 61 liv. 10 f., ils avoient tout lieu de penser qu'ils toucheroient les huit années d'arrérages à eux dues, sans préjudice de la courante, de la même manière qu'ils avoient été payés en 1725, en conséquence d'une sentence émanée de votre siège dont l'exécution a été continuée jusqu'en 1730 ; cependant sur l'arrêt par eux requis entre les mains du S^r Fouquay, cet acquéreur les auroit avertis par défenses fournies, le 5 mai 1738, que les choses étoient changées de face depuis 1725, en ce que le S^r de Gaugy, ecuyer, auroit acquis du S^r de St Etienne, son frère en loi, par contrat passé devant les notaires de Rouen, le 31 mars 1730, une partie de rente de 660 livres. Ce changement devoit plus intéresser les S^{rs} Fouquay, acquéreurs, que les suppliants qui ont une solidarité sur la maison à usage de fayencerie hypothéquée foncièrement à leur rente, en quelques mains que soit ladite maison, &c. »

Les trésoriers concluent en demandant que les S^{rs} Fouquay & de Gaugy soient condamnés solidairement au paiement de leur rente.

— 6 novembre 1738. Décès de Louis Poterat, deuxième du nom.

« Le samedi 8^e jour de novembre 1738, le corps de Messire Louis de Poterat, écuyer, S^r de St Etienne, seigneur & patron honoraire de Sotteville, d'Emendreville & autres lieux, décédé du 6 de ce mois, âgé d'environ 68 ans a été inhumé en cette église (St Sever).

Signé : « Le cher Mandin, Turgot de Loucelles. »

— « Le 18 décembre 1762, Marthe-Julie de Gaugy, veuve de Louis Poterat, Sr de St-Etienne, appelante de sentence rendue au bailliage de Rouen, le 24 juillet précédent, par laquelle le Sr Henri Louis Poterat, écuyer, Sr de St-Etienne, est institué pour curateur principal à la dite dame veuve de St-Etienne, sa mère, Messire François Poterat, écuyer, Sr de St-Sever, frère du précédent, intervenant au procès, le parlement rendit un arrêt pour nommer des commissaires chargés d'examiner ladite dame, au couvent de St-Joseph, & de dresser procès verbal de sa personne & de son état. La visite eut lieu le 21 du même mois, un interrogatoire s'en suivit, & les commissaires témoignent que, quoique ladite dame n'ait répondu que par les monosyllabes *oui* & *non*, elle a cependant paru comprendre la plupart des questions qui lui ont été faites & que la paralysie qu'elle a sur la langue ne lui a pas permis de s'exprimer autrement; qu'au surplus elle n'est tombée dans aucun écart pendant la durée du procès-verbal, & que si elle n'a pas signé c'est qu'elle a le bras droit paralysé.

Ces faits résultent de la minute de cet interrogatoire, communiqué par M. Goffelin.

— 15 avril 1789. Dans le procès-verbal de l'assemblée de la noblesse convoquée à Rouen pour l'élection des députés de cet ordre aux états généraux à la date ci-dessus, on lit, au nombre des nobles du bailliage de Honfleur, le nom de Poterat de St-Sever, avec la désignation de chevalier de St-Louis, ce qui indique qu'il avait été ou était au service.

En effet, dans le contrat de vente daté du 22 février 1786, que fait à sa belle-sœur Louise Boivin, veuve de Henri-Louis Poterat, pour une maison de la rue aux Chiens, &c., François-Nicolas Poterat, celui-ci est qualifié de lieutenant-colonel d'infanterie, chevalier de St-Louis, demeurant à Honfleur.

POTTIER (André), maître de manufacture, porté au Tableau de Rouen de 1788, comme fabricant en blanc & brun, figure aussi dans un état de 1798.

André Pottier épousa Catherine Goubert.

Il habitait rue Saint-Sever, vis-à-vis la rue Pavée. Registre de la paroisse Saint-Sever.

En 1791, qualifié négociant, rue de la Lanterne.

Dans les *Annonces de Normandie*, 17 juin 1783, on trouve que le Sr Pottier, faïencier ordinaire du roi, rue de la Lanterne, près les Consuls, exposera en vente, chez lui, diverses marchandises, &c., d'où l'on induit que, à cette date, il était encore titulaire de son privilège de faïencier ordinaire du roi.

L'auteur de ce livre, avec la sage réserve qui lui était ordinaire, avait arrêté ici les renseignements sur

sa famille, qu'il se proposait de livrer à la publicité dans la nomenclature des faïenciers. Qu'il soit permis aux éditeurs de l'*Histoire de la faïence de Rouen* de compléter ces détails par quelques recherches sur la famille Pottier, & notamment sur le grand-père de l'auteur.

— André Pottier devint en 1757, le 27 octobre, « marchand verrier-fayancier privilégié du roi, suivant la cour & conseils de sa majesté. » Ce titre conférait, entre autres privilèges le droit de porter épée, pistolets & autres armes, & d'être affranchi de tous péages, gabelles, charges de ville & de paroisse. André Pottier succédait dans cette fonction à un certain François Ecolasse de la Fosse qui, dans l'acte de cession, est qualifié « ecuyer, prévôt de Nos Seigneurs les maréchaux de France, seigneur de Marbeuf ». Le nom de ce personnage figure dans les registres municipaux de la ville de Rouen : à la date du 4 octobre 1757, on trouve qu'on procéda à l'élection d'un premier sous-lieutenant de la neuvième compagnie des troupes bourgeoises de la ville, troisième quartier, charge vacante par la démission du Sr François Ecolasse de la Fosse.

Mais, bien antérieurement à cette époque, on rencontre dans les archives le nom des Pottier. C'est d'abord en 1690, Adrien Pottier dont l'existence nous est révélée par les documents suivants :

— « Le 22 du mois de mai 1690, naquirent & le 23 furent baptisés Noel & Marie Elizabeth, enfants du Sr Robert Faupoint, ancien trésorier de cette paroisse & d'Élisabeth Thierry, dont le garçon a été nommé par le Sr Noel Ledran, aussi trésorier de cette paroisse & la fille nommée par Marie Collard, assistée du Sr Adrian Pottier, parain & mareine.

Signé : « Pottier. »

— « Le 29 de septembre 1690, mourut Estienne-Jean-Baptiste, fils du Sr Adrian Pottier & de Marie-Madeleine Larchevêque, âgé de 3 ans & 3 mois, & son corps fut inhumé dans l'église par M. le curé, le même jour, présence dudit Sr Pottier père, & d'Adrian Pottier, grand-père.

Signé : « Adrian Pottier, Pottier. »

— « Le 3^e d'avril 1690, naquit & le 4^e fut baptisé Louis-Germain, fils du Sr Adrian Pottier & de Marie-Madeleine Larchevêque, nommé par damoiselle Madeleine de Laval, épouse de Louis Poterat, écuyer, Sr de Saint-Etienne, seigneur d'Esmandreville, patron honoraire de cette paroisse, assisté de M^e Louis Yart, prêtre, parrein & mareine.

Signé : « Pottier, L. Yart, prêtre; Madeleine de Laval. »

— « Le 3^e jour de décembre 1691, mourut le Sr Adrian Pottier, marchand, âgé de 44 ans ou viron, fils du Sr Adrian Pottier, aussi marchand & de défunte Marie Bretteville, & le 4^e dudit mois, son corps fut inhumé dans notre église par M. le curé, après avoir reposé au milieu du chœur pendant la messe de Requiem, de l'autorité & permission dudit

Sr curé, & ledit Sr Pottier, inhumé après avoir reçu les sacrements de l'église & ce en présence du Sr Germain Yart, marchand, & du Sr Nicolas Maubert, conseiller de roy, auditeur en la chambre des comptes de Normandie & du Sr de Pardé, aussi marchand.

Signé : « Maubert, G. Yart, de Pardé. »

Dès le commencement du dix-huitième siècle, nous rencontrons de nombreux actes relatifs à des personnes du nom de Pottier.

Acte de mariage de Jean-Baptiste Pottier, fils de Nicolas Pottier, de la paroisse de Saint-Maclou de Folleville, & Catherine-Élizabeth Langrune, de la paroisse de St-Sever, 26 mai 1723.

— 26 mai 1724. Baptême de Marie-Madeleine, fille légitime de Pierre Pottier & de Marie Benard.

— 31 janvier 1725. Baptême de Jean-Matthieu, fils de Jean-Baptiste Pottier & de Catherine Langrune.

— 10 décembre 1725. Décès de Jean-Matthieu Pottier, fils de Jean-Baptiste Pottier & d'Élizabeth Langrune, à l'âge de 10 mois.

A partir de cette époque les documents abondent, mais nous ne pouvons les citer tous.

— 6 mars 1727. Baptême de Jean-Baptiste Pottier, fils de Jean-Baptiste Pottier & de Catherine-Élizabeth Langrune.

— 9 septembre 1733. Baptême d'André, fils de Jean-Baptiste Pottier & de Catherine Langrune.

— 2 juillet 1747. Marie-Madeleine Pottier, de la paroisse de S. Cande le Vieil, signe un acte de baptême, comme marraine.

— 29 janvier 1749. Pierre Pottier de la Potterie, marchand à St-Sever, est parrain d'un enfant.

— 20 janvier 1750. Dominique Brunel, maître toilier, demeurant rue d'Elbeuf, mari de Françoise-Dorothée Pottier de la Poterie, fait baptiser un fils dont est marraine Reine Pottier de la Poterie, demeurant paroisse de Sotteville.

— 24 août 1753. André Pottier, peintre à l'huile, de la paroisse St-Sever, est parrain d'un enfant.

— Le 9 mai 1782, apparaît pour la première fois dans les registres de la paroisse de St-Sever, dans un acte de décès, le nom & la signature du grand-père de l'auteur, André Pottier, qualifié négociant à Rouen, rue de la Lanterne.

— Le 17 février 1784, André Pottier signe un autre acte de décès, celui de Nicolas Jacques, ancien capitaine de navire. Il est encore qualifié négociant, de la paroisse St-Etienne des Tonneliers.

— 6 avril 1785. Mariage de Guillaume Pottier, marchand (veuf de Marie Créan), de la paroisse d'Orrival, & de Marie-Marguerite Pasquet, veuve de Jean Piot, de la paroisse St-Sever.

La gravure placée à la fin de ce chapitre reproduit les armes parlantes d'André Pottier, telles qu'elles sont représentées sur un service de faïence, dont le Musée céramique de Rouen a recueilli de précieuses épaves.

REINCOURT (Girard de) nous apparaît pour la première fois comme concessionnaire de lettres patentes délivrées le 31 juillet 1742, pour l'autoriser à continuer la manufacture du sieur Fouquay mort sans héritiers. Cette fabrique est désignée comme la plus anciennement fondée, « c'est-à-dire en 1645 ». Ce Girard de Reincourt ne dut pas occuper longtemps la manufacture, car il ne figure pas dans la nomenclature de 1749, & nulle part je n'ai rencontré son nom.

Il y a, dans l'énoncé des lettres patentes ci-dessus rappelées, une grave erreur ; on suppose que la manufacture de Fouquay, transmise à Girard de Reincourt, était celle qui avait été fondée en 1645, tandis que ce ne pouvait être que celle de Louis, fondée en 1673, : la succession de cette dernière est en effet bien établie.

Louis Poterat, concessionnaire en 1673 ; sa veuve, Madeleine de Laval & Louis-Henri Poterat, son fils, vendeurs, en 1720, à Nicolas Fouquay ; auquel succède, en vertu de lettres patentes, Girard de Reincourt.

SAAS (Gabriel), maître de manufacture, porté dans un rôle d'imposition du vingtième de 1775, comme remplaçant le sieur Mouchard. Sa fabrique était tenue par les sieurs Dupont & Taillefeffe.

Gabriel Saas ou Sas, marié à Catherine Dumont, fils de Gabriel Sas & de Thérèse Mouchard, mort en 1788, âgé de 66 ans.

Rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever.

16 novembre 1773. Mariage de Gabriel Sas, fils mineur de Gabriel Sas & de Thérèse Mouchard, avec Catherine Dumont, fille mineure de Jean-Baptiste Dumont & de Reine Langlois, tous de la paroisse Saint-Sever. Témoins : Gabriel Sas, père de l'époux, Thomas Mouchard, son grand-père, Charles Mouchard, son oncle, &c.

17 août 1788. Inhumation de Gabriel Sas, ancien manufacturier de faïence, âgé de soixante-six ans, demeurant rue Saint-Sever. Témoins : Gabriel Sas, peintre en faïence, fils du défunt, & Jean-Guillaume Énault, mouleur en faïence, gendre du défunt.

Il résulte d'un certificat d'hypothèques, en date du 15 janvier 1809, que Gabriel Saas est qualifié ancien manufacturier de faïence, à Rouen, faubourg Saint-Sever, rue d'Elbeuf, & que le Sr André Pottier était sa caution solidaire, pour le payement d'une rente aux héritiers Chanlatte.

D'après les rôles d'imposition du vingtième pour l'année 1775, Gabriel Saas est classé parmi les manufacturiers de faïence de Saint-Sever, comme remplaçant le Sr Mouchard.

M. le docteur Le Coupeur, de Rouen, possède deux vases de cheminée peints l'un & l'autre sur une face seulement de fleurs, de fruits, d'oiseaux & d'insectes pour la décoration desquels on a cherché des combinaisons de couleurs & employé notamment le violet. Ces vases, d'une belle fabrication, sont marqués au revers, en grandes capitales, du nom de : SAS. Je ne doute pas que ce ne soit un hommage à ce fabricant par ses ouvriers.

STURGEON (William), Irlandais, directeur d'une manufacture royale de faïence à Rouen, faubourg Saint-Sever, & demeurant, en 1783, à Sotteville.

William Sturgeon, marié à Henriette Wentworth, est dit habiter tantôt rue d'Elbeuf, tantôt rue Saint-Julien.

En 1791, il est qualifié ancien manufacturier de faïence, demeurant rue d'Elbeuf.

28 août 1776. Baptême d'une fille de William Sturgeon, écuyer, rue Saint-Julien, & de Henriette Wentworth, son épouse, parrain M. Pierre Savary, interprète des langues britanniques.

SULMONT (L.), maître de manufacture à Saint-Sever, signataire de deux actes datés de 1740.

Dans une lettre du 25 juin 1732, écrite par Voltaire à M. de Formont à Rouen, nous trouvons cité le nom de Sulmont.

« Voici enfin mon paquet qui arrive, il vient à l'a-dresse d'un Mr Sulmond, marchand en gros de « faïence, & qui demeure en sa manufacture, faubourg Saint-Sever. Je vous supplie de voir avec « Jore ce qu'il faut faire pour tirer ce paquet des « mains de votre romaine. Je vais écrire à Jore & à « Sulmond, en conformité. »

M. Clougenfon, à qui nous devons cette communication, ajoute :

« Ce paquet, annoncé d'Amsterdam à Voltaire, comme devant arriver à Paris, par la voie de Rouen,

se composait de vingt-quatre exemplaires d'une fautive édition des œuvres de cet écrivain (Amsterdam, 2 volumes in-8°). Le tout fut déposé, avant le 8 juillet suivant, chez Jore.

« La lettre de Voltaire à Sulmond, du 25 au 28 juin 1732, est restée inconnue.

« Quant à cette édition de 1732, dont Voltaire faisait d'ailleurs peu de cas, elle circula en grande partie en Angleterre, plus promptement & plus librement, sans passer par les mains de la romaine de Rouen. »

THAREL (Guillaume), maître de manufacture, porté dans un état de 1798. Suivant les renseignements verbaux fournis par un ancien faïencier, c'était, à son époque, celui dont les peintures étaient les plus fines & les plus recherchées.

Guillaume Tharel, fils de Nicolas Tharel, agriculteur, commune de Carville-sur-la-Fortière, marié à Marie-Barbe-Victoire Vallet, fille de Michel-Matthieu Vallet & de Marie-Elizabeth Quefné.

Rue d'Elbeuf, 49, *alias*, rue Saint-Julien, 41.

Registre du quartier Saint-Sever.

23 mai 1793. Mariage des susdits.

Guillaume Tharel est qualifié négociant, rue Saint-Etienne des Tonneliers.

23 août 1794. Décès de Horace Scévola, âgé de 7 mois, fils de Guillaume Tharel, fabricant de faïence, rue Saint-Julien, n° 41, & de Marie-Barbe-Victoire Vallet, son épouse.

A occupé en dernier lieu, la manufacture de Macarel, c'est-à-dire l'emplacement compris entre la rue Saint-Julien, la rue d'Elbeuf & la rue Couture, aujourd'hui à M. Bourdel.

THIEUVIN (Nicolas), qualifié maître de manufacture de faïence dans l'acte de décès de sa femme Renée de Malherbe, en 1741.

« — Le samedi huitième jour d'avril 1741, le corps de Madame Renée de Malherbe, femme de M. Nicolas Thieuvin, marchand, maître de manufacture de faïence, décédée de ce jour, âgée de viron quarante-cinq ans, a été inhumée dans la nef de cette église (St-Sever), en présence dudit Sr Thieuvin, son mari, des Srs Pierre de Malherbe, Michel René de Creully, ses neveux & autres fouffignés.

« N. Thieuvin, Michel-René de Creully, Hédouin, Fossé. »

VALLET (Michel-Matthieu), maître manufacturier de faïence, rue du Pré, trésorier en exercice de la paroisse Saint-Sever en septembre 1768, & de nouveau en septembre 1791. Il rend aveu aux religieux de Bonne-Nouvelle, le 12 octobre 1783, pour une manufacture de faïence, sise rue du Pré, & acquise en commun avec son frère Michel Vallet des héritiers des sieur & dame Bertin.

— Au nombre des signataires de la protestation des fabricants de Rouen contre Sturgeon, datée de 1783, on trouve Michel Vallet & Matthieu Vallet.

Dans la nomenclature de 1798, ils sont qualifiés Valette père & Valette fils : il reste à déterminer lequel de ces deux signataires était le père & lequel était le fils. Nous supposons avec beaucoup de fondement que Michel Matthieu était le père, & que Matthieu était le fils.

Dans les actes de protestation des manufactures de faïence de Saint-Sever, contre le S^r Sturgeon (sommation au S^r Sturgeon de laisser déposer à l'hôtel de ville les pièces d'essai, 11 septembre 1783), Michel Vallet, l'un des trois signataires, est désigné rue du Pré.

— Un S^r Valet figure déjà dans le rôle de la capitation de 1722, comme faïencier (marchand faïencier), à Saint-Sever, rue d'Elbeuf, & un S^r Jacques Valet, comme compagnon faïencier, même rue.

— Pierre-Alphonse Vallet, fils de Michel-Matthieu Vallet, rue du Pré, n° 11, même domicile que son père.

Registre du quartier Saint-Sever, 1793, alors âgé de 24 ans.

VALLET frères, maîtres de manufacture, portés dans un état de 1757 comme ayant 2 fours & fabriquant de la faïence blanche peinte, sont mentionnés également dans un rôle d'impositions du vingtième de 1775.

« MM. Vallet, manufacturiers de faïence, demeurant rue du Pré, représentant par acquisition la dame Catherine-Dorothee Huet, veuve du S^r Jean Bertin, fils & héritier du S^r Henri Bertin, lequel représentait par acquisition M. Thomas-Charles de Becdelièvre,

président au parlement de Rouen, pour un tènement de maisons à usage de faïencerie, avec cour & jardin, & une ancienne halle ayant servi autrefois à une verrerie, & servant actuellement à la dite faïencerie, le tout clos de murs, de la contenance de trois vergées... »

(Extrait du registre de gage-pleige de la baronnie de Bonne-Nouvelle, *Archives départementales*.)

Cette manufacture est comprise dans le grand plan d'Emandreville (déposé aux archives départementales) sous le n° 424, à l'entrée de la rue du Pré, à droite en allant vers Bonne-Nouvelle, à l'endroit marqué sur les anciennes cartes sous ce titre : la verrerie. C'est la seconde propriété à partir de la rue de la Pie aux Anglais.

VALLET fils, maître de manufacture, porté dans un état de 1798.

Matthieu-Amable Vallet fils, rue du Pré.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1790.

— Jean-Matthieu Vallet, marié à Marguerite-Agnès Viard, frère de Michel-Matthieu Vallet fils.

Rue Saint-Sever.

Registre de la paroisse Saint-Sever, 1781-2. En 1784, qualifié ancien manufacturier; en 1786, qualifié faïencier, en 1792, mentionné avec sa femme & qualifié bourgeois de Saint-Sever.

VILLERAY (DE), maître de manufacture, porté dans le rôle de capitation de 1722, & taxé sous le nom du sieur Dumefnil, son facteur, à 10 liv.

Charles Le Coq de Villeray, écuyer, conseiller du roi honoraire en sa cour des comptes, aides & finances de Normandie, marié à Marie-Louise Le Boulenger.

Rue d'Elbeuf.

— Il résulte des énonciations de divers actes que :

Charles Le Coq, écuyer, S^r de Villeray, conseiller du roi, maître ordinaire honoraire en la cour des comptes, aides & finances de Rouen, y demeurant, faubourg St-Sever, était marié, dès avant le 6 mars 1702, à dame (Marie) Louise Le Boulenger, fille de Robert Le Boulenger, ancien prieur juge conful des marchands à Rouen, demeurant rue Malpalu, paroisse St-Maclou ;

Qu'il naquit, des deux surnommés, une fille, appelée Charlotte-Marie, baptisée à l'église St-Sever, le 17 mars 1724 ;

Que, le 27 novembre 1745, eut lieu le mariage de noble damoiselle Charlotte-Louise-Catherine-Hen-

riette Le Coq de Villeraï, fille des deux fufdits, préfents, avec Jean-Baptifte du Hecquet, chevalier, feigneur dudit lieu, chevalier de St-Louis, maître de camp, &c.;

Que, le 6 octobre 1749, fut inhumée, paroiffe St-Sever, noble damoifelle Julie, fille de meffire Charles Le Coq, efçuyer, Sr de Villeraï, & de dame Marie-Louife Le Boullenger, décédée, âgée de 30 ans (née conféquemment en 1719);

Que, le 28 feptembre 1764, dame veuve Louife Le Boullenger, femme de Charles Le Coq de Villeraï, & demoifelle Bonne Le Coq de Villeraï, fa fille, rendaient aveu pour une ferme fife à Lintot;

Que, le 6 feptembre 1791, Jean-Baptifte-Louis-Éléonor (ou Léonard) du Hecquet, ancien moutquetaire du roi, capitaine de cavalerie, écuyer de main de Monfieur, frère du roi, fils & héritier de madame Louife-Catherine Le Coq de Villeraï, qui était héri-tière, par moitié, de demoifelle Bonne Le Coq de Villeraï, fa fœur, paffait un acte, &c., en ces qua-lités.

VILLERAY (Dame DE), maîtrefle de manufacture. Suivant les allégations d'une requête présentée par les manu-facturiers de Rouen au lieutenant de police, le fieur de Villeraï, qui aurait fuccédé à Poterat dans l'exploita-

tion d'une des fabriques primi-tives, aurait commencé en 1726 & aurait ceflé en 1740; il aurait eu pour fucceffeur Dionis.

« Les manufactures de faïence doivent leur perfection à M^{me} de Villeraï : j'entends en purifiant les émaux, les couleurs, en forçant la terre à fe contenir dans les formes données, même en fêchant. On voit encore des globes dans toute l'exaétitude fphérique, des chambranles de cheminées, &c.» (Note anonyme & fans date fur les manufactures de Rouen, inférée dans les *Documents fur les fabriques de faïence de Rouen*, par M. L. Delifle, p. 60.)

— Témoignage de Pluche fur M^{me} de Villeraï : « Quelques efforts que l'Angleterre & la Hollande aient faits pour perfectionner ce travail (la faïence), je n'ai rien vu, pour la beauté des couleurs & pour le bon goût du deffin qui, dans les petits ouvrages comme dans les grands, pût l'emporter fur ce qui fe fait à l'extrémité du faubourg St-Sevère de Rouen (manufacture dirigée par M^{me} de Vileray). » Ces derniers mots font en manchettes, à la marge.

(Pluche, *Spectacle de la nature*, in-12, t. III, p. 352.)

J'ai vérifié ce paffage dans un exemplaire de Pluche, qui s'est trouvé d'une autre édition, & j'ai vu que ce troifième volume était de 1735 au lieu de 1741, date copiée dans M. L. Delifle : c'est donc au moins à 1735 que remontait la renommée de la fabrique de Villeraï.





CHAPITRE SIXIÈME.

Les peintres sur faïence. — Commencements & traditions. — Nivernais établis à Rouen. — Noms français & noms étrangers fournis par les registres de la paroisse Saint-Sever. — Salaires. — Enquête de 1757. — Personnel d'un atelier. — Répertoire alphabétique des peintres, tourneurs, mouleurs & ouvriers employés dans les manufactures de faïence de Rouen.



LE NOM des manufacturiers rouennais a pu se perpétuer jusqu'à nos jours dans les documents administratifs & dans les pièces officielles de l'époque contemporaine, où retrouverons-nous ceux de leurs habiles collaborateurs, dont l'art ingénieux a fait de notre faïence locale un produit d'une si haute valeur industrielle ?

Les peintres
sur faïence.

Ces inconnus des ateliers du dernier siècle ont sans doute laissé la trace de leur passage dans leurs œuvres, mais peu d'entre elles sont signées : il faut, à force de recherches, aller découvrir les noms de ces artistes dans les enquêtes, dans les registres de la paroisse Saint-Sever, dans la poussière des archives.

Le style de la décoration s'harmonisera, comme nous le verrons plus loin, avec les différentes révolutions qui se produiront dans le domaine des arts d'ornement.

En 1647 a commencé l'inspiration nivernaise ; à la fin du siècle, le goût hollandais s'est manifesté ; chaque grand centre influencera nos peintres, jusqu'au moment où sera créée l'école de Rouen avec le type dit à *broderies*.

Au commencement du dernier siècle, on fait tout à la fois de la faïence & de la porcelaine à Rouen & à Saint-Cloud. Nous retrouverons à Rouen, parmi les peintres, un Chicaneau, proche parent sans doute du fabricant de ce nom qui marquait d'un soleil les précieuses porcelaines tendres présentées à la cour du

grand roi. Il reffort de là qu'entre les deux villes, il y eut échange fréquent d'ouvriers, &, par fuite, une infinité de points de contact.

Caractères
distinctifs
des faïences
de Rouen
avec celles
de Saint-Cloud.

Une observation importante à faire sur la distinction des faïences de Rouen avec celles de Saint-Cloud, c'est que le dessin de ces dernières est cerné de noir ; les dessins de Rouen ont souvent un trait extrêmement foncé, mais il est facile de voir, lorsqu'on les examine avec attention, que c'est le mélange inévitable entre deux couleurs juxtaposées qui en est la cause. Le bleu a pu perdre son éclat, mais il n'y a pas eu cependant d'autres couleurs employées pour entourer le dessin. J'ai vu quelquefois des ornements entourés de rouge, mais très-rarement. Ce caractère est particulièrement remarquable dans le beau plat du Musée céramique de Rouen dont nous donnons à la planche XLVI un fragment typique.

Les noms des artistes, qui contribuèrent à décorer cette faïence, ne sont certainement pas tous dignes de célébrité, mais il est intéressant de voir quel élément dominait parmi eux & de reconnaître quel était en général l'influence locale. La plupart étaient du pays même. La somme d'étrangers était très-petite ; c'est ce qui contribua sans aucun doute à la création & à la conservation d'un style qui leur est propre, qui ne peut être confondu avec aucun autre, & qui certainement n'a jamais été surpassé.

Les fabricants de Rouen employaient beaucoup de femmes dans leurs ateliers, & l'on reconnaît souvent leur influence dans le style des faïences rouennaises, par la délicatesse, le soin apporté aux plus petits détails. La légèreté de pinceau que l'on admire dans les belles pièces dénote aussi la main féminine.

Il s'établit dès le dix-septième siècle des habitants de Nevers à Rouen.

En effet, les registres de la paroisse Saint-Sever nous apprennent que « le 7 de juillet 1701, le corps de Claude Delahays, natif de Nevers, âgé d'environ soixante ans, décédé du précédent, étant muni du sacrement de confession, a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse, par nous vicaire de cette paroisse en présence des sieurs Matthieu Vallet & Jean Regnier... »

Nivernais
établis à Rouen.

Voici, d'après l'ouvrage déjà cité de M. Du Broc de Ségange, *La faïence, les faïenciers & les émailleurs de Nevers*, une liste de noms de faïenciers ou peintres nivernais, antérieurs au dix-huitième siècle. Nous faisons précéder d'une étoile

ceux de ces noms que nous trouvons portés à Rouen, dans le courant du siècle dernier, par des artistes ou ouvriers de nos fabriques de faïence :

<i>Estienne</i> , 1630.	* <i>Miette</i> , 1646.	* <i>Soret</i> , 1680.
* <i>Potier</i> , 1631.	* <i>Brochard</i> , 1648.	* <i>Maugras</i> , 1681.
<i>Leseure</i> , 1631.	* <i>Séguin</i> , 1656.	* <i>Rodrigue</i> , 1685.
<i>Dupart</i> , 1633.	<i>Talbotier</i> , 1656.	* <i>Despatis</i> , 1688.
<i>Marchand</i> , 1633.	* <i>Dumont</i> , 1660.	* <i>Marque</i> , 1697.
<i>Bourcier</i> , 1634.	* <i>Bourgoin</i> , 1666.	* <i>Rollet</i> , 1699.
<i>Godin</i> , 1635.	<i>Dautremont</i> , 1668.	* <i>Serrurier</i> , 1708.
* <i>Lefebvre</i> , 1636.	<i>Dru</i> , 1669.	* <i>Lacuisse</i> , 1711.
<i>Cardot</i> , 1640.	* <i>Henri Borne</i> , 1671.	* <i>Beaudouin</i> , 1717.
* <i>Leclerc</i> , 1641.	* <i>Guay</i> , 1679.	
<i>Bergeron</i> , 1642.	* <i>Mazois</i> , 1680.	

D'après M. Davillier (*Histoire des faïences & des porcelaines des fabriques méridionales*, p. 25 & 26), Pierre Clériffy, le principal promoteur des fabriques de Mouftiers, après avoir gagné dans cette industrie une grande fortune & avoir été anobli par Louis XV, céda, vers 1747, sa manufacture à Joseph Fouque, dont la famille l'occupa sans interruption depuis cette époque.

Or, ce nom de Fouque, aussi bien que celui de Fouqué & Fouquay, apparaît fréquemment dans les registres de la paroisse Saint-Sever de 1700 à 1725; ces Fouque, de Saint-Sever, ne seraient-ils pas des ancêtres de ceux de Mouftiers ou de Toulouze ?

Ainsi, le 17 juin 1718, baptême de Thomas-Robert Fouque, fils de Robert Fouque & de Charlotte Guérin;

Le 27 mai 1719, mariage de Nicolas Féron & de Marie Fouque, fille de feu Jean, de la paroisse de Saint-Maclou;

Le 25 décembre 1723, baptême de Noël Fouque, fils de Robert Fouque & de Charlotte Guérin, nommé par François Courfon & Anne Jacques;

Le 20 janvier 1752, décès d'Anne Fouque, âgée de soixante-cinq ans, femme de Laurent le Brouffois, peintre en faïence à Saint-Sever.

Ces rapprochements de noms, dans une même profession, ne font-ils pas l'indice d'une forte de corrélation entre les différentes fabriques françaises ?

Les précieux registres de la paroisse Saint-Sever nous ont permis de faire la classification des peintres & ouvriers des faïenceries rouennaises, & d'en dresser les listes pour ainsi dire année par année.

Noms
de peintres
& d'ouvriers
retrouvés
dans les registres
de Saint-Sever.

Voici d'abord les noms le plus ordinairement rencontrés à partir de l'année 1665 :

Bocheron.

De la Métairie.

Dupas.

Emo.

Féron.

Gens.

Leclerc.

Montpelier.

Mortreuil, Mortereul.

Noyon.

Raisin.

Caban, 1666.

Decaux.

Faupoint.

Lucet.

Mouchard.

Banfe, Benfe, Bance, 1667.

Barbé, Barbay.

Dieppedale.

Flamen.

Gomont.

Goubert.

Huby.

Osmont, Omont, Aumont.

Patriarche.

Travers.

Valet, Vallet, Valette.

Carlet, 1668.

Chapelle.

Fessard.

Loferaye.

Ouy, Houy.

*Raux, Rault, primitivement ils
figent Raoult.*

Sery.

De Gouay, Degoy, 1669.

Guilhem, Guillain, de Guilhein.

Quimbel.

Carré, Carrey, 1670.

Drouart.

Hérichon.

Hésot.

Heudes.

Lemire.

Pigerre.

Surlemont, Sulmont.

Brument, Brumen, 1671.

Langrune.

Gazet, 1672.

Si nous continuons nos investigations, nous ajouterons à cette liste celle des noms mentionnés le plus fréquemment pendant le dix-huitième siècle, dans les registres de la paroisse Saint-Sever :

Barbay.

Beaufeu.

Bedeau.

Béhéray.

Beljambe.

Bellemère.

<i>Benfe.</i>	<i>Fleurimond.</i>	<i>Montpellier.</i>
<i>Bocheron.</i>	<i>Fremont.</i>	<i>Mortreuil.</i>
<i>Bocquet.</i>	<i>Frère.</i>	<i>Mouchard.</i>
<i>Boivin.</i>	<i>Gazet.</i>	<i>Moyfant.</i>
<i>Botté.</i>	<i>Gens, Genfe, Gensé.</i>	<i>Mutel.</i>
<i>Bouffart.</i>	<i>Giard.</i>	<i>Noyon.</i>
<i>Boulard.</i>	<i>Glatigny.</i>	<i>Omont.</i>
<i>Bourgoïn.</i>	<i>Godement.</i>	<i>Pellevé.</i>
<i>Brandon.</i>	<i>Gohorel.</i>	<i>Peltaut.</i>
<i>Caban.</i>	<i>Goude.</i>	<i>Pérère.</i>
<i>Cabot.</i>	<i>Goullay.</i>	<i>Pigny.</i>
<i>Campion.</i>	<i>Guerrant.</i>	<i>Poltret.</i>
<i>Carel.</i>	<i>Gueudry.</i>	<i>Poulard.</i>
<i>Cavé.</i>	<i>Hallé.</i>	<i>Quesnot.</i>
<i>Cavelan.</i>	<i>Hédouin.</i>	<i>Quimbel.</i>
<i>Cecille.</i>	<i>Hérichon.</i>	<i>Racine, Racinet.</i>
<i>Chapelle.</i>	<i>Héfot.</i>	<i>Raisin.</i>
<i>Ciroy.</i>	<i>Houy, Ouy.</i>	<i>Rault.</i>
<i>Cocagne.</i>	<i>Huby.</i>	<i>Ravelet.</i>
<i>Costé.</i>	<i>Lebourg.</i>	<i>Rebours.</i>
<i>Coyneau.</i>	<i>Leclerc.</i>	<i>Ribard.</i>
<i>Curay.</i>	<i>Le Crep.</i>	<i>Rolet.</i>
<i>Dalibard.</i>	<i>Lefebvre.</i>	<i>Rouy.</i>
<i>De la Metairie.</i>	<i>Le Hec.</i>	<i>Saint-Solieu.</i>
<i>Delesque.</i>	<i>Lemire.</i>	<i>Séville.</i>
<i>Despatis.</i>	<i>Loret.</i>	<i>Seigle.</i>
<i>Doury.</i>	<i>Loferais.</i>	<i>Serrurier.</i>
<i>Douté.</i>	<i>Louvet.</i>	<i>Sery.</i>
<i>Druault.</i>	<i>Lucet.</i>	<i>Travers.</i>
<i>Dumontier.</i>	<i>Maingot.</i>	<i>Vallet.</i>
<i>Dupas.</i>	<i>Malétra.</i>	<i>Varin.</i>
<i>Dutertre.</i>	<i>Malœuvre.</i>	<i>Viel.</i>
<i>Duvrac.</i>	<i>Marette.</i>	<i>Viger.</i>
<i>Familier.</i>	<i>Mémangeon.</i>	<i>Violette.</i>
<i>Féron.</i>	<i>Miette.</i>	

L'un des noms qui se retrouvent le plus souvent dans les actes est celui de Althanne. Je l'ai rencontré dans un grand nombre de titres, & il figure

Althanne,
peintre
en faïence.

en 1722, au milieu des plus anciens peintres en faïence dont nous possédons mention authentique.

<i>Althanne.</i>	<i>Lefebvre.</i>	<i>Ribard.</i>
<i>Beaufeu.</i>	<i>Lemarchand.</i>	<i>Serrurier.</i>
<i>Chicanneau.</i>	<i>Maréchal.</i>	<i>Vatine.</i>
<i>Hallé.</i>	<i>Pellevé.</i>	

Cette liste est dressée à l'aide du rôle de la capitation pour 1722.

En 1719, le 21 juin, Althanne, peintre en faïence, signe au registre de la paroisse Saint-Sever à l'occasion du décès de sa femme. « Le vingt-unième de juin 1719, le corps de dame Marie-Barbe Maugras, aagée de trente-quatre ans, femme du sieur Jean-Baptiste Althanne, ... a été inhumé dans cette église, par M. Coufin, prêtre chapelain en l'église cathédrale de Notre-Dame-de-Rouen, présence des souffignés : *Althanne. — J. Maugras. — Coufin.* »

Ces noms sont rouennais : voici maintenant quelques noms étrangers rencontrés dans les registres, à partir de 1666 :

Noms
étrangers.

<i>Anguehar, Enguehar.</i>	<i>Mahom, Mahomet.</i>
<i>Boccadeuvre.</i>	<i>Olinde, Holinde, Volingue, Holingue.</i>
<i>Cotrac.</i>	<i>Orfole, 29 juin 1666.</i>
<i>Fernand Arnol.</i>	<i>Pinabel.</i>
<i>Flamen, Flamand, Leflamand.</i>	<i>Provenceau, Provensal.</i>
<i>Florent Marpas, 26 août 1666.</i>	<i>Rafal.</i>
<i>Godescar.</i>	<i>Rodrigues Nunnez Henriques.</i>
<i>Lifton.</i>	<i>Touly.</i>

A ces noms étrangers, il faut ajouter encore ceux qui suivent :

Noms
d'ouvriers
étrangers.

<i>Alairac, 1730.</i>	<i>Drelangue.</i>
<i>Antoine de Navarre. Aimée-Claire de Navarre, sa fille.</i>	<i>Escudier.</i>
<i>Brunetty, 1727. (La signature porte Brunaty.)</i>	<i>Eustorye, 1727.</i>
<i>Chapelle, de Toulouse, 23 juin 1716.</i>	<i>Flacardon, 1716.</i>
<i>Colart, natif de Charlemont.</i>	<i>Folope.</i>
<i>Custory, 1716.</i>	<i>Formental.</i>
<i>Debrus, de Castres, 1730.</i>	<i>Hany, 1730.</i>
	<i>Hastingues, devenu Hatinguais, 1726.</i>
	<i>Huby, 1700 à 1730.</i>

<i>Jean le Flamand</i> . Signe à l'inhumation de P. Cauffy.	<i>Peyrol</i> , natif d'Auron en Provence.
<i>Langlumé</i> .	<i>Poltret</i> , 1727.
<i>Malétra</i> , 1727.	<i>Pontif</i> .
<i>Marc Munéral</i> , 1716.	<i>Roffignol</i> , 12 avril 1716.
<i>Mazy</i> , 1727.	<i>Sigist</i> , d'Art-sur-Meurthe, près Nancy.
<i>Paparel (Bonet)</i> , de Lyon, 9 septembre 1725.	<i>Vandraghe</i> .
<i>Parper</i> .	<i>Vangellikom</i> , <i>Vandelle</i> (<i>Affuérus-Cornélius-Alexandre</i>).
<i>Pérère</i> , 1727.	<i>Vaudois</i> , 1728.
	<i>Vivran</i> , 1730.

On trouve en 1755, comme signataires au bas d'un acte de décès d'un Anglais, les noms de *James Wild*, *Charles Smith*, *Thomas Hall* & *Noah Hallas*; *James Wild* était menuisier. Anglais établis à Rouen.

Citons encore, en 1755, *Marc Messe*, Anglais, sans désignation de profession, & *Morris*, calendreur, mentionné la même année.

A la date du 18 août 1755, on trouve, comme signataires d'un acte de mariage, les noms de *Charles Smith*, *James Anson*, *Peter Morris*, *Thomas Hall*, *Noah Hallas*, *John Molloy*, *Margret Davies*, tous Irlandais ou Anglais de nation, demeurant, depuis plusieurs années, en la paroisse Saint-Sever & travaillant dans la *Manufacture royale de velours*. On trouve en outre, plus tard, comme ouvriers dans cette manufacture, *James Macarty*, *Hugues Kemplin*, Irlandais.

A cette fabrique appartenaient également : *Jacques Leatherbarrow*, dit *Anson*, employé; *Jean O'Driscoll*, magasinier; *Thomas Garrity*, coloriste; *Jean Ulrick Carlheuser*, graveur en bois.

Les noms qui suivent sont purement flamands, & s'appliquent très-vraisemblablement à des peintres ou à des ouvriers venus des fabriques de la Hollande. Ce sont :

<i>Maria Veronica Ffeifert</i> . (L'acte	<i>Vanderbrugghen</i> .
inscrit <i>Pheffre</i> .)	<i>Vanderburch</i> .
<i>Vandalle</i> .	<i>François Van de Vynck</i> .

Si l'on poursuit l'examen des registres de la paroisse Saint-Sever, les noms se classent avec une symétrie parfaite, & l'on retrouve, pendant tout un siècle, les

mêmes professions perpétuées dans les mêmes familles. C'est ce qui nous a permis de dresser le tableau ci-après, que plus d'une fois nous avons consulté dans nos recherches sur ce quartier.

Professions
hérititaires
dans le faubourg
Saint-Sever
à Rouen.

Les *Bottay* font plâtriers.

— *Bretteville* — jardiniers.

— *Cécille* — toiliers.

— *Chapelle* — vinaigriers.

— *Coulbart* — pipiers. Ce font des fabricants de pipes à fumer. — Plus tard, tourneurs en bois.

— *Degoy* — toiliers, chapeliers.

— *Delesque* — toiliers.

— *Desseaux* — herbagers.

— *Dupas* — curandiers.

— *Fessart* — bateliers.

— *Follope* — cartiers.

— *Gens* — cordonniers.

— *Laquerrière* — tailleurs de pierre.

Les *Lafne* font tailleurs de pierre.

— *Lucet* — carreleurs & cordonniers.

— *Mémangeon* — jardiniers.

— *Mérimé* — tailleurs d'habits.

— *Mollien* — marchands de cidre.

— *Mortreuil* — meuliers.

— *Noyon* — curandiers.

— *Omont* — laboureurs.

— *Picot* — plâtriers.

— *Raifin* — bateliers.

— *Rault* — curandiers, blanchisseurs.

— *Taillefesse*, — toiliers.

— *Vallet* — marchands jardiniers fleuristes & arboristes.

De la comparaison de tous les noms d'origine étrangère ressort l'explication des diverses influences que l'on retrouve dans les fabrications primitives. Chacun des peintres apportait avec lui sa manière propre, le Nivernais comme le Hollandais. Les planches II, III & IV rappellent le faire du premier, la planche VI les traditions du second.

Contestations
entre les patrons
& les ouvriers.

Entre les patrons & les ouvriers il y eut de fréquentes contestations; la plus importante est celle qui s'éleva en 1753, à propos des salaires, & qui fut terminée par une ordonnance de M. de la Bourdonnaye, intendant de la généralité de Rouen.

Cette ordonnance, qui eut pour effet de réduire le prix de la main-d'œuvre, fait époque dans l'histoire de la fabrication; elle est souvent invoquée, dans des débats ultérieurs, & la date en est rappelée par cette formule : *l'année de la réduction*.

Les peintres & ouvriers recommencèrent, dès 1756, à faire valoir leurs doléances sur cette diminution. Une enquête fut ordonnée; neuf fabricants vinrent en 1757 présenter leurs comptes & leurs livres, l'état des sommes payées par eux à chacun de leurs employés depuis une certaine période. La

conclusion des patrons se réfumait à dire que les salaires seraient suffisants si les peintres travaillaient davantage ; mais que, soit dissipation, soit occupations spéciales, ils ne donnaient à leur art qu'une fraction de leur temps.

MM. Dionis, Heugue aîné, Guillaume Heugue, Pavie, Mouchard, Macarel, Vallet frères, les veuves Levavasseur, Fossé, viennent déposer dans l'enquête, & nous reproduisons ici leur dire, parce qu'il est accompagné de révélations piquantes sur la profession.

ÉTATS

DES OUVRIERS PEINTRES

Employés dans les manufactures de faïence, à Rouen,

DRESSÉS POUR SERVIR A L'ENQUÊTE ORDONNÉE EN 1757.

MANUFACTURES DE MM.

DIONIS.

HEUGUE aîné.

Guillaume HEUGUE.

PAVIE.

MOUCHARD.

MACAREL.

VALLET frères.

Veuve LEVAVASSEUR.

Veuve FOSSÉ.

1^{re} MANUFACTURE DE M. DIONIS. — Première manufacture établie par lettres patentes en 1656 (*sic*, lisez 1646), régistrées es cours de Parlement, des Comptes, &c.

État des ouvriers peintres & des gâins de chacun d'eux, depuis le mois de septembre 1740, jusques & y compris l'année 1756^a.

1740 (A PARTIR DE SEPTEMBRE).

Avril.	395 liv. 5 f.
Borne.	323 5
Arnout & son fils de 15 ans.	528 10
Le Bourg.	382 10
Langlois & son fils de 15 ans.	614 »
Noyon.	271 5
Le Clerc.	314 14
Sauvage.	281 7

Total de 1740. . . 3,110 liv. 16 f.

1741.

Avril.	869 liv. 11 f.
Borne.	945 18
Arnout & son fils.	1,373 18
Le Bourg.	1,048 8
Langlois & son fils.	1,573 12
Noyon.	703 15
Le Clerc.	820 »
Sauvage.	652 13
Deverel.	575 »

Total de 1741. . . 8,562 liv. 15 f.

^a Quelques-uns des totaux sont légèrement inexacts : cela provient, ou de l'omission de sommes minimales, ou

de fractions comptées en plus ou en moins pour obtenir des nombres ronds.

1742.

Avril	982 liv. 3 f.
Borne	915 14
Lebourg	1,066 14
Langlois & son fils	1,659 10
Noyon	732 9
Leclerc	915 12
Deverel	720 8
Arnout & son fils jusqu'en juillet	729 10
Sauvage	659 4
Hureau	75 5
Armand	685 15
Borne jeune à partir de juillet	297 11
Miette	695 7
Bougé (Gabriel)	167 6

Total de 1742 . . . 9,400 liv. 10 f.

1743.

Borne	794 liv. 10 f.
Lebourg	972 7
Langlois & fils	1,526 3
Noyon	696 14
Leclerc	731 14
Deverel	716 6
Sauvage	588 15
Hureau	711 16
Borne	678 14
Miette	695 7
Barbé	» »
Lefevre	» »
Sas	497 15
Dumefnil	» »
Gazet	» »
Dupuis	66 »
Racine	» »

Total de 1743 . . . 8,676 liv. 4 f.

1744.

Borne	277 liv. » f.
Lebourg	682 4
Langlois & fils	1,142 »
Noyon	595 13

Hureau	641 liv. 17 f.
Sauvage	521 12
Barbé	463 9
Lefèvre	648 1
Deverel	617 10
Miette	402 16
Sas	497 15
Dumefnil	649 5
Gazet	660 9
Dupuis	997 12

Total de 1744 . . . 8,193 liv. 7 f.

1745.

Borne	560 liv. 5 f.
Langlois & fils	1,251 12
Lebourg	757 18
Noyon	620 17
Hureau	622 2
Barbé	413 17
Lefevre	611 2
Sauvage	491 9
Miette	549 6
Sas	559 9
Dumefnil	566 16
Gazet	580 7
Dupuis	406 3
Carel	517 5

Total de 1745 . . . 8,508 liv. 14 f.

1746.

Borne	114 liv. 15 f.
Borne jeune	145 3
Langlois	1,056 1
Lebourg	933 15
Noyon	699 11
Hureau	765 18
Lefevre	601 3
Sauvage	554 »
Miette	558 5
Gazel	585 8
Miette aîné	461 9
Valette père & fils	1,120 9
Mouchard père & fils	671 10

DE LA FAÏENCE DE ROUEN.

173

Montpellier	540 liv. 2 f.	Valette (Jean-Baptiste).	324 liv. 4 f.
Valette (Jean-Baptiste).	373 6	Duval	448 15
Deverel	302 16	Valette (Paul), apprenti à moitié	775 13
Barbé.	199 3	Lefèvre	323 10
Sas	439 16	Miette	310 10
Dumefnil.	357 1	Miette aîné	197 1
Avril	370 10	Valette fils	396 »
Allen	258 15	Valette père	745 18
Dubois	207 18		

Total de 1748 . . . 10,836 liv. 13 f.

Total de 1746 . . . 11,917 liv. 2 f.

1747.

Gazet.	57 liv. » f.
Langlois	301 10
Noyon	277 2
Lebourg	1,092 15
Lefèvre	545 13
Sauvage	485 19
Miette	619 4
Miette aîné	605 19
Valette père	420 13
Valette fils	694 4
Valette (Jean-Baptiste)	696 10
Mouchard père & fils	1,229 17
Deverel	658 15
Duval.	644 4
Montpellier	1,180 6
Parent	168 8
Bafile.	76 10
Hureau	264 »

Total de 1747 . . . 10,018 liv. 15 f.

1748.

Langlois	751 liv. 3 f.
Noyon	747 4
Lebourg	131 2
Sauvage	245 15
Tellier	758 10
Mouchard père	818 15
Montpellier	819 7
Deverel	592 15
Baudouin	473 5

1749.

Montpellier	779 liv. 7 f.
Langlois	813 7
Deverel	796 5
Noyon	638 14
Petit	345 »
Duval	713 16
Aglon	540 3
Chapelle	429 17
Baudouin	476 15
Paul	501 10
Valette	557 »
Mouchard père	402 14

Total de 1749 . . . 7,194 liv. 11 f.

1750.

Montpellier	989 liv. 15 f.
Langlois	731 1
Coignard.	708 10
Petit	400 »
Brune	350 13
Sas	669 »
Paul	767 5
Dumefnil.	500 »

Total de 1750 . . . 5,116 liv. 6 f.

1751.

Montpellier & fils	1,254 liv. » f.
Langlois	644 12
Coignard.	709 8
Villy	423 5

S s

Bougé père & fils	1,339 liv. 12 f.	Villy	559 liv. 1 f.
Faupoint	627 10	Coignard	658 14
Pain	540 12	Pain	90 13
Viel	706 9	Total de 1753	3,576 liv. 5 f.
Valette	344 2		
Avril	648 12		
Dumefnil	600 2		
Petit	400 »		
Paul	767 5		

Total de 1751 . . . 9,005 liv. 14 f.

1752.

Montpellier & fils	1,427 liv. » f.
Langlois	707 14
Bougé père & fils	993 10
Parent	548 1
Bourgoin	447 6
Valette	616 16
Faupoint	441 19
Mouchard père	116 17
Villy ou Villés (pour Villers)	600 »
Coignard	651 16
Pain	539 15
Mouchard fils	456 9
Viel	616 16

Total de 1752 . . . 8,164 liv. 2 f.

1753.

Montpellier & fils	1,067 liv. » f.
Langlois	500 »
Bourgoin	321 10
Dupleffis	379 6

1754.	
Montpellier & fils	1,554 liv. 5 f.
Langlois	686 »
Dupleffis	564 1
Coignard & fils de 15 ans	898 15
Villy & fils de 15 ans	883 10

Total de 1754 . . . 4,586 liv. 11 f.

1755.

Montpellier & 2 fils	1,680 liv. 9 f.
Villy & fils	1,083 11
Coignard & fils	1,015 1
Viel	575 »
Dupleffis	584 7
Antoine	214 4
Langlois	549 1

Total de 1755 . . . 5,701 liv. 16 f.

1756.

Montpellier & fils	361 liv. 12 f.
Langlois	317 15
Coignard	474 »
Villy & fils	568 10
Viel	282 »
Caban	118 2

Total de 1756 . . . 2,122 liv. » f.

Il est justifié, ajoute M. Dionis, par mes livres, qu'Aglon, Noyon & Valette, ont gagné en 1749 jusqu'à 24 liv. la semaine, c'est-à-dire 1,248 liv. par an. Quand ils ne gagnent pas cela, c'est faute de travail ou d'affiduité. Par quoi il faut observer que l'usage étant de partager les ouvrages à peindre par tête de peintre, il est constant que chaque ouvrier fait sa couleur, quoique ne travaillant que les deux tiers de l'année, soit à cause de sa débauche, soit à cause de ses occupations particulières. Lebourg, par exemple, qui a gagné en quatre mois de 1740, 382 liv. 10 f., et en 1741, 1,048 liv. 8 f., en 1742, 1,066 liv. 14 f., ne gagne plus en 1744 que 682 liv. 4 f., et revient en 1747 à 1,092 liv. 15 f. Mais Lebourg était un homme assez assidu pendant deux mois, & qui buvait pendant tout le troisième.

Un autre, comme Hureau, n'était pas un ivrogne; mais il est marchand de grain, & il allait toutes les semaines régulièrement deux jours en campagne pour son commerce, et souvent trois; cependant, il a gagné, de 1743 à 1746, de 622 liv. à 765 liv. par an.

On voit, par le présent état, que 7 à 800 liv. par an est le gain, année commune, d'un peintre, mais d'un peintre qui ne peut ou ne veut travailler que la moitié du temps.

Au surplus, il y a eu dans la manufacture, année commune, pour 9,000 liv. d'ouvrages de peinture. Il pourrait s'en faire pour le double, le triple, etc., y ayant trois fours, & n'étant pas même bornée à ce nombre, comme établie par un privilège illimité; mais bornons-nous à ces 9,000 liv. Les *sept* peintres qui lui restent & qui n'ont eu, par le malheur des temps & les révolutions du goût & de la mode, que pour 2,122 liv. de peinture, pourraient à la vérité suffire s'ils voulaient travailler; mais de fait ils ne suffiraient pas, & il en faudrait au moins le double, par la coutume invétérée où sont ces gens-là de ne travailler que la moitié du temps, et la nécessité où ils réduisent ceux qui sont rangés à ne pouvoir faire plus d'ouvrage que ceux qui sont dérangés ou qui ont d'autres occupations, & cela par le partage.

Remis le 29 juin 1757.

2^o MANUFACTURE DU S^r HEUGUE AÎNÉ (FRANÇOIS HEUGUE).

État & gain de ses ouvriers, depuis le 24 avril 1756 jusqu'au 19 juin 1757
(13 mois 2/3).

Le S^r Heugue aîné, propriétaire & faisant valoir deux manufactures de faïence au faubourg Saint-Sever, avec privilège du conseil, dans la première desquelles il y a trois fours à usage de faïence blanche & de faïence brune, déclare ainsi l'état de ses ouvriers tant peintres que tourneurs & mouleurs.

PEINTRES.

Fillâtre	590 liv. 18 f.	Frère	554 liv. 8 f.
Bazile	438 17	Malet.	532 8
Lefebvre, M ^d bonnetier. . . .	589 10	Desmarets	521 13
Heudde, M ^d épicier.	348 »	Loir, depuis le 10 juillet 1756.	362 17
Charie, M ^d de coton	513 3	Barbé fils, depuis le 31 décem-	
Osmont	616 14	bre 1756	202 7
Jacques, Laboureur.	530 14	Arnoult, maître du mail; de-	
Petit	440 18	puis le 5 mars 1757	113 »
Valette	592 7	Pierre Lavoisé, ouvrier nou-	
Borne.	690 »	veau.	149 9

TOURNEURS.

Dubois	956 liv. 6 f.	Chatelain, nouvellement entré.	335 liv. 18 f.
Taillefeffe	678 7	Simon (id.)	102 6

MOULEURS.

Diacre	450 liv. » f.	Dufour	512 liv. » f.
Caumont père	500 »	Caumont fils, nouvel ouvrier .	144 »
Noyon	500 »		

Pour la manufacture de faïence en brun dans laquelle il y a un four.

TOURNEURS.

Barbé père, M ^d vinaigrier	333 liv. 15 f.	Louis Lecoq, depuis avril 1753,	
Despatis fils	732 15	jusqu'à juin 1757	2,599 liv. 15 f.
Osmont, nouvel ouvrier*	42 »	Touran, M ^d faïencier	450 »
Dumont, nouvellement entré.	» »	Taillefeffe (id.)	520 »

De plus, on emploie dans la manufacture en brun, neuf femmes.

3^e MANUFACTURE DE GUILLAUME HEUGUE.*État & gain de ses ouvriers, depuis 1754.*

Guillaume Heugue, maître de manufacture de faïence blanche, faubourg Saint-Sever, certifie qu'il occupe quatorze ouvriers peintres, lesquels ont gagné, favoir :

Normand.	en 1754 & 1755	908 liv.	Duchemin père.	en 1756	501 liv.
	en 1756	769	Duchemin fils	en 1754 & 1755	1,043
Perdu.	en 1754 & 1755	806		en 1756	501
	en 1756	701	Étienne Barbé	en 1754 & 1755	643
Valette	en 1754 & 1755	711		en 1756	735
	en 1756	794	Barbé l'ainé.	en 1754 & 1755	440
Glatigny.	en 1754 & 1755	873		en 1756	443
	en 1756	502	Tureau	en 1754 & 1755	611
Duchemin père.	en 1754 & 1755	1,043		en 1756	887

Les autres ont gagné suivant leur assiduité, dans la proportion des précédents ^a.

En 1757, ces ouvriers gagneront moins & voudront peut-être se rendre assidus parce que leurs affaires le leur permettront; mais la guerre, qui les a diminués en 1756, & le bois, qui manque présentement, mettront les maîtres dans la dure nécessité de ne pouvoir travailler; par conséquent point d'ouvrage pour les peintres; & les maîtres encore plus malheureux de se consumer en frais pour des ouvriers qui de tout temps n'ont cherché que leur destruction, ce qui est évident.

Au surplus, une vérité, c'est que, pour l'exploitation de la manufacture du souffigné, neuf ou dix ouvriers peintres suffiraient, s'ils étaient ou pouvaient être assidus; d'autant plus que, dans le nombre de quatorze, il y en a au moins six qui ont leur commerce particulier, & qui ne travaillent que quand leurs affaires le leur permettent, lesquels ne travaillent que deux ou trois jours la semaine au plus, ne laissant pas, comme il est établi ci-dessus de gagner au moins 440 liv.

Il y a dans la manufacture deux apprentis, l'un tourneur, l'autre mouleur qui ne font que commencer; on occupe un tourneur qui peut gagner 900 liv. & un deuxième tourneur qui est le fils du maître de la manufacture, & sur lequel on ne peut compter; on occupe trois mouleurs.

^a Quoique les réflexions qui suivent soient l'exacte reproduction de celles du S^r Pavie, qu'on trouvera ci-après, il y a quelques différences dans les chiffres : c'est ce qui nous détermine à les reproduire.

A l'égard des ombreuses, ce sont les trois filles du maître qui ombrent toutes les marchandises des ouvriers, avec une autre femme qui est fille d'ouvrier.

Le propriétaire déclare n'avoir qu'un seul & unique four, construit en 1698.

Daté du 23 juin 1757 & signé Guillaume HEUGUE.

Pour bien apprécier l'état des gains des ouvriers, inscrit en tête de ce mémoire, il faut admettre que chacun des ouvriers, dans les deux années toujours réunies 1754 & 1755, a gagné, non pas chaque année, la somme portée, mais que le gain des deux années est cumulé en un seul total.

4° MANUFACTURE DE R. T. PAVIE, MANUFACTURIER EN FAÏENCE EN BLANC.

État & gains des ouvriers peintres & autres, de 1755 à 1757.

Le Sr Pavie déclare occuper quatorze ouvriers peintres, lesquels ont pu gagner, favoir :

Pierre Dumont, en 1755	608 liv. 13 f.
Les autres, suivant leur assiduité.	de 550 à 600 »
Pierre Dumont, en 1756	500 »
Les autres, suivant leur assiduité.	de 460 à 480 »

En 1757, ils gagneront moins & voudront peut-être se rendre assidus parce que leurs affaires le leur permettront, mais la guerre qui les a diminués en 1756, & le bois qui manque présentement, mettront les maîtres dans la dure nécessité de ne pouvoir travailler, par conséquent pour les peintres point d'ouvrage, & les maîtres encore plus malheureux de se consumer en frais pour des ouvriers qui n'ont cherché en tout temps que leur destruction, ce qui est évident.

Au surplus, il est une vérité, c'est que, pour l'exploitation de la manufacture, quant à la peinture, neuf ou dix peintres seraient suffisants s'ils étaient ou pouvaient être assidus; d'autant plus que, dans le nombre de quatorze, il y en a au moins la moitié qui ont leur commerce particulier, & qui ne travaillent que quand leurs affaires le leur permettent, lesquels ne travaillant au plus que deux ou trois jours la semaine ne laissent pas cependant, comme il est expliqué ci-dessus, de gagner au moins 500 à 550 liv. par an, ce qui est facile à prouver.

Il y a, en outre, dans la fabrique, un apprenti peintre qui commence, de sorte qu'on ne peut savoir s'il continuera, n'étant que pour essayer.

La fabrique occupe deux tourneurs, dont un peut gagner 8 à 900 liv. par an, s'il était assidu, mais il a un commerce & d'autres entreprises qui l'occupent, & ne travaille pas assidûment.

L'autre peut gagner de 650 à 700 liv.

Un troisième tourneur est le fils de la femme du maître, on ne peut compter sur lui; ce qui ne fait pas un ouvrier.

Il y a un apprenti tourneur qui, comme l'apprenti peintre, n'est pas décidé.

A l'égard des ombreuses, ce sont les filles de l'épouse de l'entrepreneur qui ombrent toutes les marchandises des ouvriers peintres avec une seule femme qui demeure dans la maison.

21 juin 1757. Signé PAVIE.

T t

5° MANUFACTURE DE PIERRE MOUCHARD, A SAINT-SEVER.

État des ouvriers & gains de chacun d'eux, depuis le 29 mai 1756 jusqu'au 31 mai 1757.

Dans la manufacture du S^r Pierre Mouchard, on occupe un four, quatre peintres, deux ombreuses, femmes & filles de maître, un tourneur, trois mouleurs & dix journaliers.

PEINTRES.

Thomas Mouchard, a gagné depuis le 29 mai 1756, jusqu'au 31 mai 1757.	680 liv.	» f.
Ravelet, pendant le même temps	561	2
Charles Caban, pendant le même temps	431	7
Pierre Darrey, depuis le 24 juillet 1756, jusqu'au 31 mai 1757	453	7

TOURNEUR.

Toutain, depuis le 26 février 1757, jusqu'au 31 mai dudit an.	369	12
---	-----	----

Il faut observer que la rareté du bois & le défaut de débouchés a diminué considérablement le gain des ouvriers.

Daté du 23 juin 1757, & signé DEBARC DE LA CROISILLE ET COMPAGNIE.

On peut voir, dans l'enquête de la même époque, que le S^r Debarc de la Croisille s'est présenté comme l'associé du S^r Mouchard, depuis trois mois seulement; ce qui reporterait la date de cette association au commencement d'avril 1757. Mouchard était compris dans l'état de 1749.

6° MANUFACTURE DE PIERRE-MICHEL MACAREL.

État des gains des ouvriers, de 1753 à 1757.

Nicolas Nouriffier, tourneur, a été occupé depuis le 28 avril 1753, jusqu'au 18 juin 1757, & a gagné 2,612 liv. 16 f. Il aurait gagné davantage s'il eût été plus assidu à son travail.

Deux autres ouvriers sont fortis, dont l'un gagnait par an 8 à 900 liv., & l'autre à proportion; ces deux ouvriers étaient plus assidus à leur travail que le premier.

Deux autres ouvriers ont remplacé les deux précédents; ils sont en état de gagner pour le moins, par an, de 7 à 800 liv.

Le S^r Macarel n'a qu'un four pour le brun & le blanc, & occupe actuellement trois tourneurs & cinq femmes.

Il paraît qu'il n'occupait pas de peintres, quoiqu'il dise fabriquer du blanc.

7° MANUFACTURE DE MM. VALLET FRÈRES, PROPRIÉTAIRES
DE MANUFACTURE DE FAÏENCE A SAINT-SEVER.*État des ouvriers & des gains de chacun, depuis le 17 juillet 1756, époque de l'acquisition de la manufacture par les S^{rs} Vallet, jusqu'au mois de juin 1757.*

Les S^{rs} Vallet déclarent posséder deux fours à usage de faïencerie, l'un de 8 pieds 8 pouces de

large & 11 pieds de profondeur, l'autre de 8 pieds 3 pouces de large & de 11 pieds de profondeur. (Dans l'état des fours, le second est coté 7 pieds 3 pouces de large & 10 pieds de profondeur.)

Ils déclarent occuper : quatre tourneurs, quatorze peintres, trois élèves peintres, dont deux à moitié, trois mouleurs, neuf manœuvres ;

Que, depuis le 17 juillet 1756, leurs ouvriers ont gagné ainsi qu'il suit :

PEINTRES.

Barbey	317 liv. 8 f.	Allaire	321 liv. 6 f.
Parent	569 7	Anfry.	431 11
Barbier père & fils	664 17	Bourgoin.	339 1
Guillot	490 4	Ledoux	333 6
Menant	409 9	Dieul.	388 17
Mouchard	500 9	Dupleffis.	445 8
Vincent	399 2		

TOURNEURS.

Miette	660 liv. 5 f.	Framboifier	299 liv. 16 f.
Depatis (Defpatis)	640 5	Langlois	270 13

MOULEURS.

Omont	398 liv. 2 f.	Vidy	307 liv. 6 f.
Capelle	416 15		

8° MANUFACTURE DE MADAME VEUVE LEVAVASSEUR.

État & gains des ouvriers peintres de 1754 à 1757.

Barbier père & fils, en 1754, année entière	1,004 liv. 14 f. 1 d.		
Frère, 1754, année entière	542 3	»	
Dumont, 1754, année entière	588 5	»	
— 1755, n'a travaillé que 7 à 8 mois, a abandonné la manufacture par cabale, & n'a gagné que	276 19	»	
— 1756, année entière	644 13	»	
Bringeon, 1754, année entière	414 18	»	
— 1755, n'a travaillé que 7 à 8 mois, par esprit de cabale, & n'a gagné que.	208 2	»	
— 1756, année entière	512 15	»	
Avril, 1754, année entière	532 18	»	
Valette, 1754, année entière	516 1	»	
— 1755, n'a travaillé que 7 à 8 mois, comme les précédents, & n'a gagné que.	223 6	»	
— 1756, année entière	582 9	»	

La Cuiffe,	1754, année entière	480 liv. 17 f. » d.
—	1755, 5 à 6 mois, comme dessus . .	167 6 »
De Caux,	1754, année entière	503 9 »
—	1755, 7 à 8 mois, comme dessus . .	243 18 »
—	1756, année entière	514 17 »
Mouchard,	1754, depuis le 16 mars jusqu'au 31 décembre.	399 6 »
—	1755, 6 mois, comme ci-dessus. . .	162 3 »
—	1756, depuis le 8 mai jusqu'au 31 X ^{bre} . .	375 5 »
Delamare (les 2 frères),	1755, année entière	959 8 »
—	1756, année entière	1,137 8 »

21 juin 1757.

Signé : ROUSSIN, V^{ve} LEVAVASSEUR.

NOTA. Madame Levavasseur a représenté le fait de Jean Ménereuil, un de ses peintres, par lequel il s'oblige de travailler à son atelier en se conformant aux usages de la manufacture & au prix du tarif du 20 mai 1753, ne pouvant, sous aucun prétexte s'en dispenser, trouvant ce tarif juste. Ainsi fait le 11 décembre 1756.

(Note inscrite au bas de l'état précédent. — Extrait des Archives des Consuls.)

OUVRIERS TOURNEURS ET MOULEURS.

Bouteiller, tourneur.	1754 année entière	612 liv. 18 f.
—	1755 —	805 16
—	1756 —	717 7
Mouton jeune, mouleur.	1754 —	478 »
—	1755 —	480 »
—	1756 —	522 15
Mouton aîné, mouleur.	1754 —	480 »
—	1755 neuf mois	345 10
Bedeau, tourneur	1754 année entière	554 »
—	1755 —	577 13
—	1756 —	548 19
Ravelet, mouleur	1756 —	546 »

9° MANUFACTURE DE MADAME VEUVE FOSSÉ.

État des gains des ouvriers peintres & tourneurs, depuis 1753 jusqu'en 1757.

La dame Fossé déclare qu'elle occupe deux fourneaux à usage de faïence, dont le plus grand est en chômage depuis 1753, par suite de discussions avec les héritiers de feu son mari; que, pour l'exploitation de celui qu'elle fait valoir, elle occupe *deux tourneurs, deux mouleurs, trois peintres, deux ombreuses*, filles d'un ancien maître, *un élève peintre*, fils d'ouvrier, lequel a encore trois ans de son temps à finir;

Savoir :

Arnoult, peintre, depuis le mois de mai 1753, jusqu'au 19 janvier 1757, qu'il a cessé de travailler pour la manufacture, a gagné la somme de 2,249 liv. 5 f.

Hureau, marchand & aussi peintre en faïence, depuis le mois de mai 1753, jusqu'au 16 octobre 1756	955 liv. » f.
Picard, depuis le 11 mars 1754, jusqu'au 10 septembre 1755.	851 15
Lecoq, depuis le mois de mai 1753, jusqu'au 18 juin 1757	899 9
Georges Margue, depuis le mois de mai 1753, jusqu'au 18 juin 1757.	2,007 »
Boulenger, depuis le 1 ^{er} août 1753, jusqu'au 29 octobre 1754.	802 »
Duhamel, depuis le 21 juillet 1755, jusqu'au 18 juin 1757	918 9
Lamy, tourneur en faïence, depuis le mois de mai 1753, jusqu'au 18 juin 1757	2,384 »
Dumont, tourneur, depuis le mois de mai 1753, jusqu'au 18 juin 1757.	2,384 »
24 juin 1757.	Signé : V ^{ve} Fossé.

Cette enquête se termina par une ordonnance du 8 décembre 1757, consacrant en principe la liberté de part & d'autre : les patrons pourront employer des ouvriers à leur choix, former des élèves; les ouvriers traiteront avec leurs maîtres *de gré à gré* pour les salaires; il ne pourra leur être imposé aucun tarif fixé d'avance. L'ordonnance de l'intendant de Brou portait encore autorisation d'établir de nouveaux fours & de fonder de nouveaux établissements, à condition de n'y consommer que du charbon de terre & de la tourbe.

A l'aide de ces divers documents, nous avons pu reconstituer, comme il suit, l'état du personnel d'un atelier.

Un atelier ordinaire de faïencerie à Rouen, à la fin du siècle dernier, comprenait ordinairement de vingt-quatre à trente ouvriers, ainsi distribués, & recevant la paye suivante :

3 Tourneurs.	20 "	chaque par semaine.
3 Mouleurs.	12 "	id.
4 Hommes de four, favoir :		
1 Enfourneur	30 f.	par jour.
1 Garçon de four	22 f.	id.
1 Empernetteur.	22 f.	id.
1 Retoucheur	22 f.	id.
1 Doubleur.	18 f.	id.
1 Racleur.	16 f.	id.
1 Dépêtreur.	22 f.	id.
1 Batteur de terre.	22 f.	id.
3 Gacheurs.	20 f.	id. chaque.
1 Moulinier.	22 f.	id.

1 Homme de cour.	20 f. par jour.
2 Peintres	12 " chaque par semaine.
3 Femmes	8 " id.

Comme nous l'avons fait au chapitre précédent pour les maîtres de fabrique, nous terminerons celui-ci par la liste des noms propres de leurs collaborateurs.

Peintres, tourneurs, ouvriers, ont pris une trop grande part à l'industrie de la faïence de Rouen, pour ne point mériter au moins une mention dans ce livre entrepris en l'honneur de cette belle fabrication locale. Parmi ces noms, beaucoup sont restés obscurs; d'autres ont disparu; certains sont aujourd'hui portés honorablement dans notre ville par de riches familles. Les plus connus se retrouveront dans ce tableau à côté des plus humbles, en souvenir des jours passés ensemble au siècle dernier chez les faïenciers de Saint-Sever.



NOMENCLATURE ALPHABÉTIQUE

DES PEINTRES, TOURNEURS, MOULEURS ET OUVRIERS DIVERS

EMPLOYÉS DANS LES MANUFACTURES DE FAÏENCERIE DU FAUBOURG SAINT-SEVER
PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

D'après les Registres de la Paroisse de Saint-Sever.

Les lettres placées à la suite de chaque nom signifient : *P.* peintre en faïence; — *M.* mouleur; — *T.* tourneur; — *O.* ouvrier; — *F.* faïencier.

Les dates sont celles des années où les noms sont mentionnés dans les Registres.

ABSIRE (Pierre - Nicolas), Faïencier
modeleur. Par. Saint-Maclou. 1751.

ALLAIRE (N.), *P.*

En 1756 & 1757, chez Vallet frères. (Enq. de 1757.)

ALLEN (N.), *P.*

En 1746, travaillait chez M. Dionis.

ALTHANNE (Jean-Baptiste), *P.* Près
l'église Saint-Sever. Mort le 30 sep-
tembre 1730, âgé de 45 ans.

Époux de Marie-Barbe Maugras, laquelle mourut
le 21 juin 1719, âgée de 34 ans, & fut inhumée dans

l'église Saint-Sever. Parmi les signataires de son acte
de décès est J. Maugras, qui, sans doute, est le ma-
nufacturier, & peut-être son parent.

Inscrit au rôle de la capitation de 1722 & taxé à
3 liv. Figure fréquemment dans les registres de la
paroisse vers cette époque, en 1727 & 29.

Le nom & la signature d'Althanne paraissent dans
les registres dès l'année 1717, notamment le 28 mars
& le 26 mai.

AMAND (Nicolas), *F.* Rue Pavée.
1776.

AMETTE.(Voir HAMET.)

ANCEL fils (Simon), *M.* 1782.

ANFRY (N.). *P.*

En 1756 & 57, travaillait chez MM. Vallet frères.
(Enquête de 1757.)

ANGRAND (Louis), *O.* Au Petit-Quevilly. 1786.

— (Louis-Adrien), *O.* Au Petit-Quevilly. 1786.

ANTOINE (N.), *P.*

En 1755, travaillait chez M. Dionis. (Enq. de 1757.)

ARMAND père (Louis-Joseph), *P.* Rue d'Elbeuf. Mari de Marguerite-Rose Pepin. 1727, 39, 41-3-7-8-9 & 53. Mort en 1756, âgé de 71 ans.

— fils (Guillaume-Jacques), *P.* Rue d'Elbeuf; en 1752, rue Saint-Julien. 1747-8-9, 51-2-3-4-5-6, 60 & 61.

En 1732, l'un des deux travaillait chez M. Dionis.

En 1742, Louis-Joseph demeurant rue Saint-Julien, fut chargé par M^{me} veuve de Saint-Étienne de la représenter aux opérations de l'inventaire après le décès de Fouquay, successeur de Louis Poterat, pour recouvrer les pièces relatives au fief d'Émendreville. Dans le titre qui le constituait mandataire, il est qualifié faïencier & ouvrier faïencier.

6 janvier 1756. Inhumation de Louis-Joseph Armand, peintre en faïence, âgé de 71 ans, veuf de Marguerite-Rose Pepin, présence de Guillaume Armand, son fils, peintre en faïence, & de Guillaume Heugue, *P.* Macarel & Pavie, maîtres de manufactures de faïence.

ARNOULT (Guillaume), *P.* 1740.

— (Louis-Charles), *P.* Demeurant à Sotteville, c'est-à-dire au Mail, rue Pavée. Il était maître du Mail. 1740-1-6-7-8, 74 & 77.

— (Louis), *P.* A Sotteville, rue Pavée, au Mail. Paroisse de Sotteville. 1742-5-8 & 49.

Des deux précédents, le dernier, c'est-à-dire Louis, est sans doute le père du premier, c'est-à-dire de Louis-Charles, car, en 1740 & 42, Louis Arnould

travaillait chez M. Dionis avec son fils, âgé de 15 ans. De 1753 à 1757, Louis Arnould travaille chez la veuve Foffé, & depuis le 15 mars 1757, chez François Heugue aîné. Il était en outre déclaré maître de mail. (Enquête de 1757.)

AUMONT (Louis-Désiré), *T.* Rue du Pré. 1777.

— (Pierre), *M.* Rue du Pré. 1784.

Probablement le même que Pierre Omont, *M.*, rue du Pré.

AVRIL (Adrien), *P.* Rue d'Elbeuf. 1741-7 & 48. Mort en 1758, âgé de 55 ans.

De 1740 à 1751, travaillait chez M. Dionis; en 1754, chez la veuve Levavasseur. (Enquête de 1757.)

BARBEY ou BARBÉ.

Il n'y a pas de signatures plus fréquentes aux registres de la paroisse St-Sever, vers le commencement du dix-huitième siècle, que celles des membres de cette famille; ils signent indifféremment Barbé, Barbey, Barbay.

— (Louis), *P.* 1737.

— (Étienne), *P.* 1737.

En 1754 & 56, travaillait chez Guillaume Heugue.

— (Étienne-François-Guillaume), *P.* 1742 & 50.

— (N.), *P.*

En 1743 & 46, travaillait chez M. Dionis; en 1756 & 57, chez MM. Vallet.

— (l'aîné), *P.*

En 1754 & 56, travaillait chez M. Guillaume Heugue.

— (fils), *P.*

En 1757, travaillait chez François Heugue aîné.

Les six articles ci-dessus doivent probablement se réduire à trois au plus.

BARBEY (N.), compagnon faïencier.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 (rue St-Sever).

— (N.), compagnon faïencier. Rue du Pré.

Inscrit au même rôle & taxé à 2 livres.

BARBIER (Nicolas), *P.* 1740 & 41.

— (Jean-Matthieu-Nicolas-Marie), *P.* 1750 & 54.

— (Jean-Jacques-Charles), *P.* 1750.

Des trois précédents, le premier est sans doute le père, & les deux autres les fils.

En 1754, Barbier père & fils travaillaient chez la veuve Levavasseur; en 1756 & 57, chez Vallet frères.

BARTHÉLEMY (Jean-Baptiste), *M.* Rue Saint-Sever. 1747-8, 50 & 51. Mort en 1752, âgé de 38 ans.

— (Jean-Pierre-Laurent), *M.* Rue d'Elbeuf, rue Saint-Sever, rue Pavée, rue aux Bœufs, rue Saint-Julien. 1748-9, 50-1-2-3-9, 62-8 & 69.

— père (Pierre), *M.* Rue du Pré. Père des deux précédents. Rue Saint-Sever. 1748 & 49. Mort en 1751, âgé de 66 ans.

BARZAC (Dominique), *P.* Rue Saint-Sever. 1782.

BAUDOUIN ou BEAUDOUIN (Étne), *P.* 1741 & 42. Mort en 1742, âgé de 56 ans.

— (Étienne-François), *P.* Rue Saint-Julien. 1744-8 & 49. Mort en 1750, âgé de 34 ans.

En 1748 & 49, travaillait chez M. Dionis.

— (Antoine), *P.* Rue Saint-Julien. 1782.

BAZILE (N.), *P.*

En 1747, chez M. Dionis; en 1756 & 57, chez M. François Heugue aîné.

BAZIRE (Adrien), *P.* Rue Saint-Sever. 1757.

BEAUDOUIN ou BAUDOUIN (Marin), *M.* Rue Saint-Sever. 1748. Mort avant 1753.

— (Antoine), *M.* Rue Saint-Sever; en 1777, rue Pavée. 1754-6-7-8-9, 64 & 77. Mort en 1777, âgé de 49 ans.

— (Antoine), *F.* A Saint-Sever. En 1779, *M.* & depuis. 1778-9, 81-2-4-6.

BEAUFEU (N.), *P.* Rue Saint-Julien. Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 3 liv.

BEAUJEU (Michel), *O.* 1780.

BEAUREPAIRE (Charles), *O.* Rue du Pré. 1775.

— (Jean), *F.* Rue Bonne-Nouvelle. 1791.

BEDEAU (François), *T.* Rue du Pré. 1737, 42-3-4 & 45. Mort en 1746, âgé de 63 ans.

— (Joseph), *P.* 1739, 46 & 50.

— (Joseph), *O.* 1742 & 47.

— (Pierre), *T.* Frère du précédent, & père de Pierre, de Thomas & de Marie-Pierre-Nicolas. 1742-7 & 89. Mort en 1789, âgé de 68 ans.

— (Pierre), *T.* Rue Saint-Sever, Petite-Chauffée. 1775-6-9, 81-2-6 & 89.

— (Pierre-Paul), *T.* Rue Saint-Sever. Fils de François. 1749, 50-1-2-3-6-8-9, 65 & 69.

— (Thomas), *T.* Rue Saint-Sever, Petite-Chauffée. 1778-9, 81-3-5-6-7 & 89.

— (Marie-Pierre-Nicolas), *T.* Rue Saint-Sever. 1779, 85-6-8-9 & 91.

- BEDEAU (Pierre-Thomas), *T.* Rue Saint-Sever. 1791.
- BELJAMBE ou BELLEJAMBE (Noël-Julien), *M.* Rue de Barcelone. Gendre de Henri Frère. 1738-9, 40-1-2-4-5-6-7-9, 50 & 51. Mort en 1753, âgé de 46 ans.
- (Nicolas), *T.* 1739 & 42.
- BESSIN (Honoré), *T.* Rue Saint-Sever. 1787 & 89.
- BOCHERON (Jacques), *M.* Mort en 1744, âgé de 68 ans.
- BŒUF (Charles), *F.* Rue Saint-Sever. 1792.
- BOIDIN (Jofeph), *M.* 1737. Mort en 1743.
- BOQUETouBOCQUETouBOSQUET (Pierre), *O.* Rue du Pré. En 1773, *M.* & depuis rue Saint-Sever. 1773-9, 82-4-5, 90-1 & 94.
- (Pierre-Sever) *M.* Rue du Pré, proche Bonne-Nouvelle. Rue Saint-Sever. Frère d'Onuphre-Alexandre. 1774-5-9, 83-5-6 & 89.
- (Alexandre), *M.* Rue du Pré, rue Saint-Denis, rue des Pannetiers. 1781-3-4-5, 90 & 93.
- (Onuphre), *M.* Rue du Pré. 1781-2.
- (Onuphre-Alexandre), *M.* Rue du Pré. En 1786, *T.*; en 1787, *F.* Rue Saint-Denis, rue des Pannetiers. 1782-4-6-7-9 & 93.
- (Noël-Benoît-Nicolas), *M.* A Sotteville. 1789.
- BOQUETouBOCQUETouBOSQUET (Antoine-Philippe), *O.* Rue du Pré. 1789. Mort en 1789, âgé de 60 ans.
- (Henri-Charles), *O.* Rue Touffvents. Frère d'Antoine-Philippe. 1789.
- (Pierre-Louis), *O.* Rue Touffvents. Neveu de Henri-Charles. 1789.
- (Jean-Baptiste), *F.* Rue du Pré. 1791.
- BORNE (Henri), *P.* A Nevers, père de Claude. (Voir plus bas.)
- Henri Borne était à Rouen en 1666; on trouve dans les registres de la paroisse St-Sever, à la date du 21 avril : baptême de Jean, fils de Michel Leguay; parrain : Henry Borne, &c.
- (Claude), *P.* Rue du Pré. Né à Nevers, le 28 décembre 1699.— 1738, 42-6-9, 58, 67-9 & 70.
- Claude Borne paraît dans les actes dès 1729. De 1740 à 46, chez Dionis; en 1756 & 57, chez François Heugue aîné.
- Le nom de Claude Borne est inscrit au revers des deux plats à figures reproduits planches xxxviii & xxxix.
- (Jofeph-Antoine), *P.* (*aliàs* Antoine-Jofeph), fils de Claude, né le 15 mars 1731.— 1749 & 57. Mort en 1758, âgé de 27 ans.
- (Jofeph), *P.* 1756.
- Peut-être le même que le précédent.
- Borne fils, appelé Borne jeune, l'un des deux précédents, travailla de 1742 à 46 chez Dionis.
- En 1740, la famille Borne avait cessé d'exercer à Nevers.
- 26 novembre 1729. Mariage entre Claude Borne, de la paroisse de St-Eustache de Paris, fils de feu Jean Borne & d'Antoinette Filie, de ladite paroisse, & Marie-Catherine Despaty, fille de Jofeph Despaty, & de feu Catherine Martin. Marie-Catherine Despaty mourut le 8 janvier 1737.
- 5 juin 1775. Dans un acte de baptême figure comme parrain Guillaume-Michel Borne, maître tourneur à St-Sever.

- BOUGÉ père (Henri), *P.* 1737, 42 & 52.
En 1751 & 52, chez Dionis.
- fils (Gabriel), *P.* 1737, 40 & 42. Mort avant 1749.
En 1742, chez M. Dionis.
- (Louis), *P.* Rue Saint-Julien. Fils de Henri. 1752. Mort en 1753, âgé de 26 ans.
En 1751 & 52, chez Dionis.
- BOULANGER (Pierre), *M.* En 1743, *T.* Rue du Pré. En 1746, rue d'Elbeuf. 1741-3-4-5-6. Mort en 1748, âgé de 46 ans.
- fils (Pierre), *T.* Mort en 1752, âgé de 21 ans.
- (Jacques-Vincent), *P.* Rue Saint-Julien. Fils de Pierre Boulanger, *T.* 1751-2-3-4. Mort en 1755, âgé de 22 ans.
Travaillait chez la veuve Foffé, de 1753 à 1754.
- (*alias* LE BOULANGER) (Thomas-Pierre), *P.* académicien, *P.* en faïence, *P.* en deffin, *P.* en tableau, *P.* en miniature, maître de deffin. Rue Saint-Julien. Frère du précédent. 1754-5, 60-1 & 62.
- BOULARD (Jacques), *O.* Rue Saint-Julien. 1792.
- BOURGEOIS (N.), *P.*
En 1757, travaillait chez M. Pavie, qu'il abandonna pour passer en Bretagne, où il continua à travailler de son état.
- (Pierre), *T.* Rue aux Chiens. 1764.
- BOURGOIN (Jean - Baptiste - Alexis), appelé ordinairement Alexis Bourgoin, *P.* Rue d'Elbeuf. 1768.
En 1751 & 52, travaillait chez M. Dionis; en 1756 & 1757, chez MM. Vallet.
- BOURGOUAY (Michel), *T.* Rue Pavée. Mort en 1781, âgé de 48 ans.
- BOURGOUIN ou BOURGOIN (Michel) *T.* Rue d'Elbeuf; en 1761, rue Pavée. 1737-9, 40-2-3-4-5-6-7-8-9, 50-1-3-6-7-9, 60-1-7-8-9 & 71.
- (Jean-Baptiste-Louis), *T.* 1753.
- (Charles-Michel), *T.* Rue d'Elbeuf; en 1761, rue Pavée. Fils de Michel. 1759, 60-1-2-3 & 64.
- (Joseph-Robert), *T.* Frère du précédent. 1759.
Il y a eu des Bourgoin, faïenciers à Nevers & à Rennes.
- BOURGOY (Michel), *T.* Rue aux Chiens. 1785.
- BOURLE ou BOURLET (Pierre), *P.*, Rue du Pré, proche Bonne-Nouvelle. 1783-7.
- (Pierre-Guillaume), *P.* Rue de la Pie; en 1790, rue du Pré. 1786 & 90.
- BOUTEILLER (Jacques), *T.* Rue Saint-Sever; en 1747, rue d'Elbeuf. 1743-5-7-8-9, 53-8 & 60.
- BRÉANT (Pierre), *T.* Rue du Pré. 1739, 46-7-8, 52 & 58.
- fils (Pierre-André-Sever), *T.* Rue du Pré; en 1749, rue de la Pie. 1746-7-9.
- BRIANT, peut-être pour BRÉANT (Joseph-Pierre), *M.* Rue Saint-Sever. 1756-7-8 & 59.
- BRINGEON (N.), *P.*
En 1754 & 56, travaillait chez la veuve Levavasseur.

- BRUNE (Jean, *aliàs* Jean-Baptiste), *P.* Natif de Nevers. Rue Saint-Sever. 1740-7-8. Mort en 1750, âgé de 37 ans.
- (Antoine), *T.* Paroisse Saint-Vincent. Frère de Jean Brune. 1750.
- BRUNO (N.), *P.*
En 1750, travaillait chez M. Dionis.
- CABAN (Louis), *T.* Au Grand-Quevilly. 1782.
- (Michel), *O.* 1786.
- (Charles), *P.*
En 1756, chez Dionis; de mai 1756 à mai 1757, chez Mouchard.
- CAPELLE (Jean), *M.* Paroisse Saint-Cande-le-Vieil. 1751.
- CAREL (Louis-Pierre), *P.* 1740.
En 1745, chez M. Dionis.
- CARLET (Joseph-Paul), *O.* Rue du Pré. 1782.
- (Marie-Paul), *O.* Rue du Pré. 1782.
- (Marie-Paul-Joseph), *O.* Rue de la Pie. 1787.
- (Pierre), *F.* Rue de la Pie. 1791.
- CARPENTIER (Claude), *P.* Mort en 1739.
- CARPENTIER ou LE CARPENTIER (Pierre), *T.* Rue de la Grosse-Bouteille. 1743-4 & 45. Mort avant 1751.
- (Pierre), *T.* 1754.
- CAUMONT (Pierre), *M.* 1737-8-9, 42-3-9, 50-6 & 58.
- CAUMONT (Richard), *P.* 1746, 53-4-8. Mort en 1778, âgé de 49 ans.
Il était frère de Louis Caumont, mouleur, & père de Louis-Étienne-Richard Caumont.
- (Louis), *M.* Rue des Brouettes; en 1769, rue de Sotteville; en 1771, rue d'Elbeuf; en 1775, rue des Brouettes. Frère de Richard. 1759, 65-7-9, 71-5-8-9, 80-3 & 84.
- (Louis-André), *M.* Rue Saint-Julien; en 1773, rue Pavée. 1762 (22 ans.) 1763 & 73.
- (Louis-Antoine), *M.* Rue Pavée. 1777.
- (Louis), *P.* Rue du Pré. 1780-4-7.
- (Louis-Étienne-Richard), *P.* Près la croix de Bonne-Nouvelle. Il avait épousé Marie-Reine Dumont, & mourut en 1789.
En 1756, un Caumont, peintre chez M. Heugue, quitta ce maître pour aller s'établir à Valenciennes, où il continua à travailler de son état.
- CHAIGNON (Jules, *aliàs* Julien, ce dernier prénom est le bon), sculpteur. Rue Saint-Sever. 1763-5-7, 76 & 84.
Qualifié successivement de sculpteur en plâtre, figuriste, figuriste en plâtre.
- CHAPELLE père (Pierre), *P.* 1741-9, 50 & 53. Mort en 1760, âgé de 75 ans.
25 septembre 1760. Inhumation de Pierre Chapelle, marchand vinaigrier & ancien peintre en faïence, âgé de 75 ans, présence de Pierre-Paul & Pierre-Antoine Chapelle, marchands vinaigriers & peintres en faïence, ses fils.
Pierre Chapelle a peint les deux sphères des planches XLI & XLII.
- fils (Pierre-Antoine), *P.* En 1783, rue du Pré (*aliàs* rue Bonne-Nouvelle). 1747, 83-7 & 88.

CHAPELLE (Pierre-Paul), *P.* Frère du précédent. 1750.

— (Vincent-Hippolyte-Prosper), *P.* Rue du Pré. Fils de Pierre-Antoine. 1788-9 & 91.

En 1749, un Chapelle travaillait chez M. Dionis. Pierre & Michel Chapelle, sans doute les deux frères, figurent dans les registres de la paroisse Saint-Sever le 6 janvier 1717.

CHARRIER (André), *P.* Natif du diocèse de Riez; en 1752, âgé de 48 ans, & demeurant à Saint-Sever depuis plusieurs années. R. Saint-Sever. 1754.

En 1756 & 57, chez François Heugue aîné; il était en même temps marchand de coton.

CHASTELLAIN (Jean-Pierre), *P.* De Saint-Germain-sur-l'Aubois, diocèse de Nevers. 1740.

27 septembre 1740. Mariage de Jean-Pierre Chastellain, peintre en faïence, âgé de 25 ans, de Saint-Germain-sur-l'Aubois, diocèse de Nevers, avec Marie-Anne Barbé, en présence d'Antoine Flandain, manufacturier en faïence; Pierre Langlois, peintre en faïence, &c.

— (Jean-Pierre), *T.* Paroisse Saint-Cande-le-Vieil. 1740-1-2 & 50.

— (Pierre), *T.* Paroisse Saint-Cande-le-Vieil. 1746.

— (Étienne), *T.* Rue des Brouettes. 1754-5, 79, 85 & 87.

— fils (Jacques-Étienne), *T.* Rue des Brouettes; en 1787, rue Saint-Julien. 1779, 80-7-8-9, 91 & 93.

— (Augustin-Pascal), *T.* Rue des Brouettes. 1789.

CHENEL (Jean-Baptiste), *F.* Rue Pavée. 1792.

CHICANNEAU (N.), *P.* Rue d'Elbeuf.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 3 liv. Son mariage inscrit aux registres de la paroisse Saint-Sever le 28 novembre 1720.

Au commencement du siècle, c'est par un Chicanneau que la fabrique de Saint-Cloud est exploitée.

CHOUARD (Louis), *O.* Rue Touffvents. *F.* 1777 & 91.

— (Adrien), *F.* Au bord de l'eau. 1790.

CHOUQUET (Ambroise), *O.* Rue aux Chiens. 1774.

CLÉMENT (Vincent), *P.* Ancien trésorier de la paroisse. 1740 & 42. Mort en 1745, âgé de 64 ans.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 comme faïencier, demeurant rue Saint-Julien, & taxé à 10 liv.

COEFFET (Nicolas), *P.* Rue du Pré. 1749.

COFFAIS (Martin), *O.* Rue de la Pie. 1777.

— (Jean-Louis), *F.* Rue de la Pie. 1780.

— (Louis), *O.* Rue du Pré. 1785.

— (Sever), *T.* Rue de la Pie, rue Saint-Sever. 1785 & 92.

COIGNARD (Philippe-Vincent), *P.* Rue d'Elbeuf. 1749, 50-2-3-5 & 57. Mort en 1758, âgé de 48 ans.

— fils (Vincent-Dominique), *P.* Rue Saint-Julien. Fils du précédent. 1757-8-9, 60 & 61. Agé de 20 ans.

Le père travaillait, en 1750 & 53, chez M. Dionis; en 1754-5, chez le même, avec son fils, âgé de 15 ans; en 1756, seul.

CORNU (Louis), *T.* Rue Saint-Sever. 1775-6-7 & 80.

On trouve le nom de Louis Cornu, suivi de la

qualification de manufacturier en faïence, dans les registres de la paroisse Saint-Sever, en 1781.

En 1779, Louis Cornu était ouvrier chez M. Levavasseur, ainsi que cela résulte de la souscription de deux brocs, portant sous le pied, gravées dans la pâte, deux légendes à peu près identiques dont voici textuellement la plus développée :

Faitte par Louis Cornu le six aoust 1779, à Rouen, chez M. Levavasseur.

La seconde est datée du 17 août de la même année.

Cette double inscription laisse non résolue la question de savoir si Louis Cornu était un ouvrier peintre ou tourneur. En considérant que la gravure avec un instrument aigu, dans la pâte molle, ne pouvait avoir lieu qu'au sortir des mains du tourneur & avant la première cuisson qui précède la mise en émail, on devrait conclure que Louis Cornu n'était qu'un ouvrier tourneur; mais cette formule si explicite a peut-être une autre portée. Il est évident que c'est la déclaration d'un ouvrier qui, en prenant part aux travaux de l'atelier, a voulu donner la mesure de son savoir-faire. Nous serions donc porté à croire qu'il avait exécuté en totalité la confection de ces deux cruches, peinture comprise. Ces deux pièces, quoique se représentant de l'infériorité sous le rapport de la peinture qui caractérisait cette époque de décadence, font d'une exécution passable ne dépassant pas la mesure des talents multiples d'un ouvrier intelligent qui, dans le cours de son apprentissage, avait pris part tour à tour à chacune des opérations de la faïencerie, comme il devait s'en rencontrer souvent parmi les ouvriers ambitieux, aspirant à devenir maîtres de manufacture, ainsi que semble l'être devenu Louis Cornu. Toutefois, l'ambition de ce dernier fut mal justifiée par le succès, car nous n'avons trouvé, dans les registres de la paroisse Saint-Sever, qu'une seule fois son nom suivi de la qualification de manufacturier en faïence, ce qui indique que son exploitation dut avoir peu de durée, si jamais elle exista.

COTTARD (Jacques), *F.* Rue aux Chiens. 1790.

COULBARD (Jacques), pipier. Mort en 1760, âgé de 76 ans.

CREULLY (Michel de), *T.* 1739.

DAGOUMER (François), *P.* Agé de 23 ans, en 1740.

— (Charles-François), *P.* Mort en 1742.

Un plat à barbe à décor polychrome, qui figurait sur un catalogue de vente de M. Maillet du Boullay, en

février 1867, n° 4, portait au revers cette inscription *Charles Daloumer* (sic) 1735. Je ne fais pas de doute que ce ne fût la signature de l'artiste ci-dessus.

DANGER (Louis), *O.* Rue Saint-Julien. 1792.

DARREY (Pierre), *P.*

En 1756 & 57, chez Mouchard.

DAUSSY (Alexandre), *P.* Basse-Vieille-Tour; en 1747, rue Saint-Sever. 1737-8, 40-1-3-7-9, 50 & 55.

DECAUX (François-Nicolas), *P.* Rue de Sotteville; en 1765, rue d'Elbeuf; en 1781, rue du Pré. 1758, 60-1-2-5-7 & 69. Mort en 1781, âgé de 46 ans.

En 1754 & 56, chez la veuve Levavasseur.

— (François), *P.* Rue de la Pie. 1783.

— (François-Nicolas-Jean), *P.* Rue la Pie; en 1774, rue d'Elbeuf; en 1791, rue Saint-Julien. 1774-85 & 91. Fils de François-Nicolas Decaux. Agé de 26 ans en 1791.

DEGOUAY ou DEGOY (Louis), *F.* Rue Pavée; en 1789, rue Saint-Hilaire. 1781 & 89.

DEGOY (Charles), *T.* 1743.

— (Paul), *O.* Rue Pavée. 1789.

DEGREMONT ou DAIGREMONT (Robert), journalier à la faïence. 1774.

— (Pierre), *O.* Rue des Brouettes. En 1782, *M.* & depuis. 1777, 82-5-6 & 88.

DELAHAYS (Claude), *P.* (?) Natif de Nevers. Mort en juillet 1701, âgé de 60 ans.

Matthieu Vallet assiste à ses funérailles.

DELAHAYS (Jacques), *P.* Rue d'Elbeuf. 1741. Mort en 1746, âgé de 65 ans.

Inscrit comme faïencier au rôle de capitation de 1722 & taxé à 6 liv.

DELABOSC (N.), *P.*

En 1757, élève peintre en faïence chez M^{me} veuve Levavasseur, & dit être fils d'un tailleur.

DELAMARE (Louis), *M.* Rue Touffents. 1761, 77 & 80.

— (Jean-Baptiste), *P.* Rue du Pré, plus tard au Petit-Quevilly. 1780 & 83. Mort en 1785, âgé de 54 ans.

— (Jean-Baptiste-Noël), *P.* Fils du précédent.

En 1757, chez Cauffy, en qualité d'élève peintre en faïence.

En 1755 & 56, deux frères Delamare, peintres en faïence, travaillaient chez la veuve Levavasseur; l'un était le père & l'autre l'oncle du précédent.

DELARUE (Nicolas), *T.* Rue du Pré; en 1788, rue des Filles-Notre-Dame. 1777 & 88.

DELISLE (Gabriel), *T.* Qualifié maître tourneur en faïence, hameau de Claquedent. 1775.

— (François), *T. F.* Au bord de l'eau, Grande-Chauffée. 1777, 89 & 91.

— (Gabriel-Antoine), *T.* Petite-Chauffée, près Bonne-Nouvelle & Grande-Chauffée. 1777, 85-6-7-8-9, 90-1 & 93.

— (François-Barthélemy), *T.* Grande-Chauffée. 1780-1-3-4-5-6-7-8-9, 90-2-3.

— (Louis-Gabriel), *T.* Grande-Chauffée. 1789.

— (Jean-Nicolas), *T.* Petite-Chauffée. 1793.

DEMEHERENG ou DEMÉHÉREND (Jacques-Philippe-Thomas), *M.* Paroisse Saint-Maclou; en 1786, rue du Pré. 1755. Mort en 1786, âgé de 64 ans.

— (Jacques-Philippe-Thomas), *M.* Rue de Grandmont. Fils du précédent. 1786.

DENIS (René), *T.* Rue d'Elbeuf; en 1773, rue Pavée. 1767-9, 70-2 & 73.

DE SAINT-ETIENNE (Jacques-Nicolas), *O.* Rue du Pré. 1784.

DESMARE (Jean-Baptiste), *O.* Rue des Brouettes. 1794.

DESMARETS (Louis-Nicolas), *P.* Fils de batelier. Hameau de Claquedent, 1753 & 61. En 1760, âgé de 22 ans.

En 1756 & 57, chez François Heugue.

DESPATYS (Joseph), *T.* Mort en 1738, âgé de 70 ans.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 7 liv.

— (Joseph) *T.* 1755-7-8 & 60. Il signe Depaty.

Un Despatys fils, sans doute le précédent, compagnon faïencier, rue Bonne-Nouvelle, est inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 2 liv.

DEVEREL (Jean), *P.* 1741.

De 1741 à 1749, chez Dionis.

Son mariage aux registres de la paroisse Saint-Sever, 23 juin 1716; sa signature au 13 avril 1725.

DIEUL (N.), *P.*

En 1756 & 57, chez les frères Vallet.

La signature Dieul est très-fréquente sur des pièces de faïence de la deuxième moitié du dix-huitième siècle, & notamment sur celles dites *au carquois* (voir planche LVI). Il paraît que la famille Dieul était fixée à Quevilly, car on voit des filles de ce nom, originaires de cette paroisse, épouser des habitants de Saint-Sever. Au reste, on trouve une fois le nom de Dieul dans les registres de Saint-Sever, le 8 juin 1717.

31 mars 1791. Baptême d'un enfant de Joseph Goupil, tourneur en faïence, et de Anne Dieul, son épouse. Marraine : Défirée Dieul, de la paroisse du Grand-Quevilly.

Le 13 mars 1780, après la mort de Joseph Vallet, mari de Marie-Barbe-Catherine Dieul, une assemblée de famille nomma pour tuteurs aux quatre enfants mineurs : Pierre Vallet, tuteur principal, & Pierre Dieul, frère de la veuve, tuteur confulaire. Ce Pierre Dieul doit être celui cité plus haut ou son fils.

DIEULLE (Abraham), *T.* 1742.

DOURNEL (Louis), *O.* Rue de Barcelonne. 1785.

— (François-Guillaume), *F.* Rue Pavée. 1787.

DROUARD (Jean-Louis), *P.* 1777.

— (François), *P.* 1777.

— (François), *P.* 1777.

Tous les trois, rue du Pré ou rue Bonne-Nouvelle. Ordinairement qualifiés « peintres en huile ».

Les trois artistes désignés ci-dessus, & qui apparaissent souvent isolément dans les registres à cette époque, figurent tous trois comme signataires du même acte en 1777.

DUBOIS (Jacques), *P.* Rue Saint-Sever; en 1750, rue d'Elbeuf. 1740-5 & 49. Mort en 1750, âgé de 32 ans.

En 1746, chez Dionis.

DUBOIS (Charles), *T.* Frère de Jacques. 1750.

— (Charles-Jacques-Noel), *T.* Paroisse Saint-Jean. 1753.

— (Charles-Jacques-Jean), *F.* Rue Saint-Sever. 1776.

DUBOS (Pierre), *P.* Rue du Pré. 1784.

DUBOSC (Pierre), *P.* à Sotteville. 1775.

DUCHEMIN (Jean), *P.* Rue d'Elbeuf. 1736, 40-1-2-3-7, 50-2-7 & 59. Mort en 1759, âgé de 66 ans.

— Fils (Georges), *P.* Paroisse Saint-Pierre-le-Portier. Fils de Jean. 1742-3-5, 50-2 & 59.

L'un & l'autre chez Guillaume Heugue, en 1754 & 56.

— (Pierre), *M.* A Sotteville. 1785.

DUFOUR (Claude), *M.* Rue Saint-Sever. 1754-6-7-9, 60 & 64.

DUHAMEL (Louis-Jacques), *P.* Paroisse Sotteville. 1755 & 57.

Depuis juillet 1755 jusqu'en juin 1757, chez la veuve Foffé.

— (Claude), *M.* 1766.

DUMESNIL (Jean-François), *P.* 1746-8-9, 50-3-5-8.

De 1743 à 1746 & de 1750 à 1751 chez Dionis.

— (N.). Facteur de la faïencerie du S^r de Villeray, rue d'Elbeuf.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 10 liv.

DUMONT père (Pierre), *P.* 1741.

En 1755 & 56, chez Pavie; l'un des cinq peintres interrogés dans l'enquête de 1757.

— Fils (Pierre), *P.* Rue du Pré. 1741-6-7-8 & 52.

— (Jean-Baptiste), *P.* Rue du Pré. Fils de Pierre. En 1779, rue d'Elbeuf. 1749, 50-2-5-6-7-8-9, 62-4, 72-3 & 79. Mort en 1783, âgé de 57 ans. Père de Jacques & de Jean-Baptiste-Michel.

— (David), *P.* Au Petit-Quevilly. En 1775, rue de la Pie. 1755, 75-6-7-9, 80-1-4-5-6-8-9, 90-1 & 92.

DUMONT (Jacques), *P.* au Petit-Quevilly; en 1775, rue du Pré; en 1778, au Petit-Quevilly; en 1791, rue Toufvents. 1757, 75-7-8, 84-9, 90-1-3.

— (Jean-Baptiste-Michel), *P.* Rue d'Elbeuf. 1769-70-1-3-4-6-8, 80-1-4-5-6 & 88. Il signe Jean Dumont.

— (Marie-Anne), ombreuse de faïence. Rue de la Pie; *aliàs*, rue du Pré. 1774 & 75.

Probablement la même que la suivante, par erreur d'un prénom.

— (Marie-Reine), *P.* Mariée à Louis-Etienne-Richard Caumont. 1793.

— (Jean-Jacques-Erbland), *P.* Rue Toufvents. 1793.

— (Jean), *T.* au Petit-Quevilly. Fils de Pierre Dumont, *P.* En 1747, rue Saint-Julien; en 1774, rue d'Elbeuf. Mort en 1777, âgé de 58 ans. 1745-6-7-8-9, 52-4-5-6-7-8-9, 60 & 74.

— (David), *T.* au Petit-Quevilly. 1747.

— (Jacques-Nicolas), *M.* 1752.

— (François), *F.* Rue aux Chiens. 1777.

— (Jacques), *T.* 1777.

— (Louis), *F.* Rue d'Elbeuf. 1785.

DUPLESSIS (Claude-Rodrigue), *P.* Rue d'Elbeuf; en 1750, paroisse Saint-Lô; en 1754, rue d'Elbeuf. 1743-4-5-6-9, 50-1-2-3-4-6-7 & 59. Mort en 1765, âgé de 85 ans.

En 1761, qualifié deux fois d'ouvrier faïencier.

En 1753 & 55, chez Dionis; en 1756 & 57, chez les frères Vallet.

9 mars 1765. Décès de Claude-Rodrigue Duplessis, âgé de 85 ans, mari de Marie-Anne Lemarchand. Témoin : Louis-Claude-Rodrigue Duplessis, son fils.

DUPLESSIS (Claude-Rodrigue), *P.* Marié à Marie Ganda. 1742. Mort en 1744, âgé de 55 ans.

L'un de ces deux artistes d'après son âge à son décès, devant être né en 1680, & l'autre, d'après la même évaluation, en 1689, ce ne pouvaient être que deux frères. Mais comment portaient-ils le même prénom?

Voici la comparaison de ces deux dates :

Cl.-Rodr. Duplessis (I), né en 1680.

mort en 1765, à 85 ans.

Cl.-Rodr. Duplessis (II), né en 1689.

mort en 1744, à 55 ans.

DUPONT (François), *F.* Rue aux Chiens. 1775 & 83.

— (Pierre-Nicolas), *M.* Rue Saint-Sever; en 1777, *T.* En 1788, même rue. 1776-7, 81-8 & 89.

— (Thomas-Prosper), *T.* Rue Saint-Sever. 1785.

DUPRÉ (Jean-Jacques), *T.* à la Haye-Malherbe. 1791.

DUPUIS (N.), *P.*

En 1743 & 45, chez Dionis.

DUQUESNOY ou DUQUESNAY (Henri-Louis), *T.* Rue Saint-Sever. 1788 & 89.

DUTERTRE (Michel), *M.* 1753. Mort en 1754, âgé de 26 ans.

DUVAL (N.), *P.*

En 1747 & 49, chez Dionis.

DUVERDERET (N.), *P.*

Cité dans l'enquête de 1757, par les cinq peintres interrogés, comme ayant été un ouvrier de la fabrique de MM. de Saint-Étienne, auteur de pièces qualifiées de chefs-d'œuvre. Dans la même enquête,

il est encore cité comme peintre dans la fabrique de M^{me} de Saint-Étienne.

DUVRAC (Jacques), *T.* Hameau de Claquedent. 1740 & 43. Mort en 1757, âgé de 86 ans.

— (N.), *O.* Hameau de Claquedent. 1771 & 76.

ENAUT ou HENAUT ou ESNAULT (Jean-Guillaume), *M.* Rue Saint-Sever. 1783-4-5-8-9, 92 & 93.

FAUPOINT (Robert-Gabriel), *P.* 1754.

En 1751 & 52, chez Dionis.

11 février 1761. Inhumation de Robert-Gabriel Faupoint, âgé de 60 ans, demeurant rue Saint-Sever, présence de Jean-Robert & de Joseph-Noël, ses frères.

FAUVEL (Jean-Baptiste), *F. M.* Rue du Pré. En 1776, *O.* en faïence; en 1777, *F.*; en 1778, *M.*; en 1779, rue aux Bœufs; en 1786, rue Sans-Bout; en 1787, rue Bonne-Nouvelle. 1774-6-7-9, 83-6-7.

— (Guillaume), *M.* Rue Bonne-Nouvelle. 1787.

— (Laurent), *F.* Rue du Pré, *M.* 1791.

On rencontre assez fréquemment des consoles, des médaillons du Christ & de la Vierge, coloriés ou en blanc, qui portent au dos, gravé dans la pâte : *Laurent Fauvelle* (sic), 1786.

Une plaque, oblongue en hauteur, représentant le Christ crucifié, accompagné de la Madeleine, qui embrasse d'un de ses bras le pied de la croix, tandis que l'autre est tendu en avant & détaché du fond en bas-relief très-léger, ou même seulement peint, se trouve à Rouen dans la collection de M. Delaunay, & dans celle de M. Paul Baudry. La plaque de M. Delaunay est signée : *Laurent*, 1790. Nous pensons que c'est l'œuvre du même artiste.

FÉRON (Antoine), *P.* 1738.

FÉRON (Nicolas), *M.* Rue Touffvents, en 1777, au bord de l'eau. 1776-7, 82-3-5 & 88.

FILLEUL (Elie-Augustin), *T.* Rue du Pré. 1793.

FILLIATRE ou FILLATRE (Nicolas), *P.* Agé de 36 ans, en 1750. — 1754-5 & 58.

En 1756 & 57, chez François Heugue aîné.

FORGET (Joseph), *O.* Place Bonne-Nouvelle.

FORTIER (V. LE FORTIER).

FRÈRE (Henri), *P.* Rue du Pré. 1738 & 45. Mort en 1747, âgé de 68 ans.

— (Pierre), *P.* Rue Pavée. 1738, 40-1-2-3-6-7-8-9, 50 & 53. Frère du précédent.

— (François-Pierre), *P.* Rue Saint-Sever; en 1771, rue de la Pie. Fils de Pierre & neveu de Henri. 1769, 71-2-5-9, 80-1-2-5-6 & 89.

— (Pierre-Antoine), *P.* Rue des Anglais. 1777.

Un Frère, sans doute Pierre, est en 1754 chez la veuve Levavasseur; en 1756 & 57, chez François Heugue aîné.

GAILLARD (Nicolas), *P.* Paroisse du Grand-Quevilly. 1776.

GARDIN (Georges).

15 novembre 1729, mariage de Georges Gardin, fils de feu Pierre Gardin & de feu Catherine Charles, avec Marie Leroux.

— (*alias* Laurent-Pierre-Georges).

En 1782, rue Saint-Sever; en 1777, rue aux Chiens.

En 1757, élève peintre en faïence chez les frères Vallet, & qualifié fils d'ouvrier de manufacture. Gardin a signé en toutes lettres un grand nombre de pièces, généralement décorées *au carquois*, type de la planche LVI.

GARDIN (Georges-Pierre-Laurent), *P.* Rue du Pré; en 1760, âgé de 22 ans. 1756-8-9, 60-1-4-5-7-9, 70-1-4-7, 80-1-2-5-7-9, 90 & 94.

— (Georges), *P.* (Journalier), père du précédent & en outre de Jean-Baptiste & de Adrien-Henri. 1758 & 66.

— (Georges-Pierre-Alexandre), *P.* Rue Saint-Sever. Fils de Georges-Pierre-Laurent. 1780-1-4 & 86.

— (Jacques), *P.* Rue Saint-Sever. 1782.

GARET (Jean-François), *P.* Rue du Pré; en 1758, rue Touffvents. 1743-4-6-9. Mort en 1758, âgé de 44 ans.

— (François), *P.* Rue du Pré. 1744.

GAULON (Léonard), *T.* Rue Saint-Julien & rue Saint-Sever. 1753-4 & 56.

— (Léonard), *P.* Rue Saint-Sever. 1757.

GAUTERON (François), *M.* Mort avant 1742.

GAUTIER (N.), *P.*

En 1757, élève peintre en faïence chez MM. Vallet & qualifié orphelin, fils de laboureur.

GAUTRON (Réné-Gabriel), *P.* Paroisse Saint-Sever, 1770.

GAZET (Nicolas), *M.* Rue du Pré; en

1768, rue Saint-Sever; en 1775, rue d'Elbeuf. 1745-6-8-9, 50-1-2-5-6-7-8, 60-8-9, 71-2-3-5-6-7, 83-5 & 91.

15 mai 1767. Décès de Marie-Françoise Despatis, femme de Nicolas Gazet, âgée de 40 ans. Témoins : Claude Borne, son oncle; Noël Omont, son cousin; Jacques Gazet, id., etc.

GAZET (Guillaume), retoucheur en faïence. 1748.

— (Pierre-Jacques), *M.* Rue du Pré. 1753.

— (Antoine-Dominique), *M.* Rue Pavée. 1755-8-9, 60-4 & 71.

— (Dominique), *M.* Rue Saint-Julien. En 1784, *T.*; en 1787, *M.* Rue d'Elbeuf. 1782-4 & 87. Mort en 1787, âgé de 57 ans.

— (Nicolas), commis de manufacture de faïence, rue d'Elbeuf. 1784.

— (Pierre), *M.* Rue Saint-Julien. 1784-7, 90 & 91.

— (Dominique), *T.* Rue Saint-Julien. 1787-8-9 & 91. — Ces deux derniers, fils de Dominique.

— (Pierre-Nicolas-Dominique), *T.* Rue Pavée. 1793.

— fils (Guillaume), *P.* Rue du Pré. 1739, 42-3 & 45. Mort en 1748, âgé de 29 ans.

Travaille chez Guillaume Heugue.

— (Jean-François), *P.* 1741 & 50.

GENTIL (Thomas), *P.* 1742 & 48. Mort avant 1753.

GIARD (Pierre), *P.* 1738.

- GIARD (Pierre), *T.* 1739. Mort en 1741, âgé de 33 ans.
- (Pierre), *T.* Paroisse Saint-Maclou. 1755.
- GLATIGNY (Guillaume), *T.* Rue Saint-Sever; en 1746, rue du Pré; en 1750, à Sotteville. 1738-9, 41-3-5-6-7-8, 50-8 & 60.
- fils (Jacques), *T.* Hameau de Claquedent. En 1761, rue Pavée; en 1766, Grande-Chauffée; en 1776, rue d'Elbeuf. 1740-5-7-8, 50-1-2-4-5-7, 60-1-6, 76 & 79. Mort en 1786.
- (Guillaume-Pierre), *T.* Frère du précédent. 1750.
- (Jacques), *T.* Rue d'Elbeuf. Mort en 1773, âgé de 23 ans. Fils de Jacques.
- (Philippe), *T.* Rue aux Chiens. 1776.
- fils (Guillaume), *P.* Rue du Pré. 1746 & 47. Frère de Jacques.
- Guillaume - Pierre - François), *P.* Paroisse de Sotteville. 1746-9, 51-4 & 58. Mort en 1760, âgé de 38 ans.
- Un Glatigny, peintre, travaille, en 1754 & 56, chez Guillaume Heugue.
- GODAIS (Louis), *M.* 1737.
- GODARD (Louis), *M.* Mort en 1740, âgé de 44 ans.
- GODEAU (Antoine), *F.* Rue Saint-Julien. 1779.
- GOUPY (Jacques), *M.* Rue Pavée. 1761.
- GOUPY (Barthél.), *M.* Rue d'Elbeuf. 1766.
- (Joseph), *T.* Rue aux Chiens. Rue Pavée. Rue Toufvents. 1789 & 91.
- GOURIER (Louis-François), *P.* 1739.
- GRICHOIS (Antoine), de Paris, sculpteur chez M. Chaignon, rue Saint-Sever. Mort en 1776, âgé de 47 ans.
- GUILLAIN (Jean-Philippe), *T.* Rue du Pré. Mort en 1784, âgé de 26 ans.
- GUILLAIN (Jean), *F.* Rue du Pré. 1784.
- GUILLOT (Pierre-Jacques), *P.* Rue des Brouettes (*aliàs* Jacques-Pierre). 1740-1-7-8 & 58.
- (François), *P.* 1740.
- (Robert-François), *P.* Mort en 1743, âgé de 24 ans.
- Un Guillot, sans doute Pierre-Jacques, travaille en 1756 & 57 chez les frères Vallet.
- HACHET (Jean-Jacques), *P.*
- En 1720, chez Mme de Saint-Étienne, femme de Michel Poterat. Témoin dans une information provoquée par ce dernier contre M. & Mme de Villeray.
- HAGUELON (Jean-Jacques), *T.* Rue Saint-Sever. 1743-8-9, 50-1 & 52.
- (Pierre), *P.* 1746 & 47.
- (Jean-Pierre), *P.* 1747. Mort en 1751, âgé de 33 ans.
- Ces deux articles doivent probablement s'appliquer au même individu. En 1749, Haguelon travaillait chez Dionis. (Enq. de 1757.)
- HALLÉ père (Jacques), *P.* Rue Pavée. 1741 & 43. Mort en 1747, âgé de 58 ans.
- Inscrit au rôle de capitation de 1722 et taxé à 3 liv. Il demeurerait alors près l'église Saint-Sever.

HALLÉ fils (Jacques-Pierre), *P.* 1743.

Travaillait en 1755 chez la veuve Foffé; il la quitta à cette époque pour s'engager.

HAMEL (Jean-Louis), *T.* à Sotteville. 1787.

N'est-ce pas un double emploi avec le Jean-Louis Hamet, inscrit plus bas?

HAMELIN (Jean-Baptiste), *M.* Rue Saint-Julien. 1775.

— (Jean-Baptiste-Eustache), *M.* Rue du Pré. 1782.

HAMET ou AMETTE (Louis), *T.* Rue Pavée (*aliàs* Amette). 1778 & 79.

— (Jean-Louis), *T.* à Sotteville. 1782-3 & 89.

HARCOURT (Denis), *O.* 1780.

HAROU (François-Étienne), commis chez Levavasseur, manufacturier. 1784.

HATINGUAIS (Pierre-Paul), *P.* Rue Saint-Julien. Mari de Marie-Rose Huby. 1737-8, 42-3-4 & 45. Mort en 1746, âgé de 42 ans.

HÉDOUIN (Jean), *P.* Enclos du Verd-Buiffon. 1777. En 1779, appelé J. Hédouin fils.

— (N.), *P.*

En 1755, un Hédouin travaillait chez la veuve Foffé, et la quitta à cette époque pour s'engager.

HELLOT (Pierre-Noël), *P.* Rue Saint-Julien. 1765.

En 1757, il était élève peintre chez Mme veuve Levavasseur, & qualifié fils d'un maçon de Sotteville.

HENRY (Jean-Baptiste), *T.* Rue Saint-

Sever; en 1776, rue d'Elbeuf; en 1784, rue aux Chiens. 1774-6 & 84.

On lit dans les *Annales & affiches pour 1780*, p. 187: « Le fleur Henry, tourneur en faïence, rue de Grandmont, paroisse de Saint-Sever, fabrique des poêles de terre cuite, à panneaux & ornements de même matière; les tuyaux représentent des colonnes de différents ordres d'architecture, des arbres secs entourés de vignes ou lierres. Il exécute même les goûts des personnes qui l'emploient ».

HERVIEU (Denis), *T.* 1739 & 42.

HEUDDE (N.), *P.*

En 1756 & 57, chez François Heugue aîné. Il était en même temps épicier.

HEUGUE (Pierre-Guillaume-Abraham), *T.* Rue Saint-Sever. 1769. Mari de Marie-Anne Platel.

— (Claude-Marie-Pierre), *T.* Rue d'Elbeuf. Rue Saint-Sever. Né à Paris de Pierre Heugue & de Marie-Anne Platel, demeurant à Paris. 1793 & 94.

HOULETTE (N.), facteur de pavé de faïence, rue Saint-Julien.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 7 liv.

HOURDEAUX (Jean-Baptiste), *F.* Paroisse Saint-Maclou. 1778 & 81.

HOUSSIN (Gilles), M^d faïencier, rue Saint-Sever. 1793.

HUET (Jacques-Pierre), *T.* Rue des Brouettes & rue d'Elbeuf. 1784-6 & 1793.

— (Jacques), *T.* Rue d'Elbeuf. 1787 & 1792.

— (Pierre), *T.* Rue d'Elbeuf. 1788 & 1790.

Un Huet (sans prénom) a mis son nom en relief sur deux groupes moulés d'après des biscuits de Sè-

vres : *Bélifaire & Henri IV relevant Sully*. Ces deux moulages appartiennent aux derniers temps de la fabrication.

HULÉ (Jean-Baptiste), *O.* Rue aux Chiens. 1785.

HULOT (Jacques-Simon), *T.* Rue Pavée. 1786.

HUREAU (N.), *P.*

En 1742 & 47, chez Dionis; en 1753 & 58, chez la veuve Foffé; il était en même temps marchand de grains.

JACQUES père (Pierre), *P.*

Travaillait en 1755 chez Mme Levavasseur, qu'il abandonna avec tous les autres ouvriers.

JARDINET (Pierre-Alexis), *P.* Rue Bonne-Nouvelle, *aliàs* d'Elbeuf, *aliàs* du Pré & Grande-Chaussée. 1756, 66, 74-5-7-8-9, 80-2-3-5-6-8, 90 & 94.

Son père, Charles Jardinet, était jardinier à Saint-Sever; un deuxième fils s'appelait Jean-Baptiste Jardinet. Pierre-Alexis était gendre de Jean-François Noyon. P. Charles Jardinet mourut en 1786, âgé de 38 ans. En 1794, Pierre-Alexis était âgé de 64 ans.

En 1757, il était élève peintre chez MM. Vallet.

— (Jean-Baptiste-Nicolas), *O.* Rue d'Elbeuf, en 1778, *M.* 1776-7-8, 80 & 82. Mort en 1783, âgé de 46 ans.

JAUDIN (François), *M.* Rue Saint-Sever. 1758-9 & 66. Mort en 1779, âgé de 50 ans.

— (François-Jean), *M.* Rue Saint-Sever. 1777.

— (Henri-François), Fils de François. 1779

JOURDAIN (N.), facteur de la faïence-rie du S^r Fouquay.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 3 liv., & qualifié « pauvre ».

JULIEN (Pierre), *M.* 1737. Mort en 1739.

LABOUREUR (Jacques), *P.*

En 1756 & 57, chez François Heugue aîné.

LACUISSE (Philbert ou Philibert), *P.* Natif de Nevers; en 1751, habitait Rouen depuis 2 ans. Rue Saint-Sever. 1751-2-3-4 & 56.

En 1754 & 55, chez la veuve Levavasseur, qu'il quitta vers cette dernière époque pour aller à Chantilly.

LAINÉ (Michel), *M.* Rue Saint-Sever. 1777.

LAMY (Jacques), *M.* 1739.

— (Louis), *T.* Rue du Pré. 1741-4-8, 50-1-5 & 56. Mort en 1758, âgé de 72 ans.

LANCESTRE (André), *M.* Rue Saint-Sever. 1747-8, 52-3 & 57.

Élève peintre en 1757, chez la veuve Levavasseur, & qualifié « dont on ne connoît pas l'origine ».

LANCÊTRE (N.), *P.*

LANGLOIS (Pierre), *P.* 1740 & 51.

— père (Pierre-Matthieu), *P.* Rue Saint-Julien. 1746, 52 & 55.

De 1740 à 56, chez Dionis.

— fils (Antoine-François), *P.* Mort en 1746, âgé de 22 ans.

De 1740 à 45, chez Dionis.

— (Jacques-François), *P.* Rue du Pré. 1771 & 76.

LANGLOIS (Michel), *M.* Rue du Pré. 1749 & 50. Mort en 1755, âgé de 78 ans.

— fils (Jacques), *T.* Rue du Pré; en

- 1775, rue Pavée; en 1777, rue du Pré. 1751-9, 75-6-7, 80-1 & 89.
- LANGLOIS (Jacques-François), *T.*
En 1774, *M.* Fils de Michel. Rue du Pré. 1773-4-6-9, 81-3-4 & 85.
- (François), *F.* Rue Pavée. 1791.
- LARTAUD (Jean), *P.* Rue du Pré, à la croix de Bonne-Nouvelle. 1736, 42 & 43. Mort le 28 octobre 1743, âgé de 63 ans.
Il avait pour gendres Nicolas Ménant & Gabriel Vincent, tous deux peintres en faïence.
- LAVALLÉE (Nicolas), *T.* Rue Saint-Sever. 1777.
- (François), *T.* Rue Saint-Julien. 1783.
- LAVOISÉ (N.), *P.*
En 1757, chez François Heugue aîné & qualifié « ouvrier nouveau ».
- LÉBLOND (Jacques-Nicolas), *O.* Rue du Pré. 1784.
- LEBOURG (N.), compagnon faïencier, rue du Pré.
Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 2 liv.
- (Jacques), *P.* 1738 & 40. Mort avant 1742.
- (Jacques), *P.* Rue du Pré. 1745-6 & 47. Mort en 1748, âgé de 52 ans.
Suivant l'enquête de 1757, il travailla, de 1741 à 48, chez Dionis, qui témoigne qu'il avait le défaut de s'enivrer; qu'il était affidu pendant deux mois, & qu'il buvait pendant tout le troisième.
- LE BROUSSOIS (Laurent), *P.* Rue du Pré. 1740 & 49. Mort en 1752, âgé de 65 ans.
- LECLERC (N.), *P.*
En 1740 & 43, chez Dionis.
- (Pierre), *T.* Rue d'Elbeuf.
Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 3 liv.
- (N.), compagnon faïencier, rue d'Elbeuf, & différent du précédent.
Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 3 liv.
- LECOINTE (Pierre), *P.* Paroisse Saint-Cande-le-Vieil; en 1750, paroisse Saint-Étienne-la-Grande. 1749 & 50.
L'un des cinq peintres interrogés dans l'enquête de 1725.
- (Bertrand), sculpteur, rue Saint-Sever. 1762-6 & 76. Mort en 1785, âgé de 57 ans.
Travaillait probablement pour ou chez M. de Barc de la Croisille, parrain d'un de ses enfants.
Il est qualifié maître sculpteur de l'Académie de Rouen.
- (Gilles), sculpteur, frère du précédent. Rue Saint-Sever. 1785 & 86.
- LECOQ (Pierre), *P.* de la paroisse du Grand-Quevilly, *alias* Petit-Quevilly. 1740-2-6, 50 & 54.
De 1753 à 57, chez la veuve Foffé.
- (Jean-Pierre), *P.* Au Grand-Quevilly. 1780 & 84.
Élève peintre en 1757, chez la veuve Foffé, & qualifié fils de peintre.
- père (Louis), *M.* Rue Saint-Julien; en 1776, rue Bonne-Nouvelle; en 1787, rue du Pré. 1760-6-7-8, 76, 81 & 87.
- fils (Louis-Pierre), *M.* Rue du Pré. 1760, 76 & 78.
- LECUIT (Nicolas), *P.* 1738. Mort âgé de 27 ans.

- LEDOUX (Denis), *P.* Rue du Pré. 1778. Mort en 1780, âgé de 42 ans.
- (Denis-Nicolas), *P.* Rue du Pré. 1743-5-6-8-9 & 50. Mort avant 1760.
- (Abraham), *P.* Rue du Pré. Fils de Denis-Nicolas. En 1770, rue de la Pie. 1760-8-9, 70 & 79.
- Deux Ledoux, le père & le fils, travaillaient chez MM. Va llet en 1756 & 57.
- (Antoine-François), *T.* Rue du Pré. 1771.
- (Abraham), *T.* Rue Bonne-Nouvelle, rue du Pré, rue Saint-Sever. 1773-6-7-8, 82-6 & 87.
- (Abraham-François), *T.* Frère de Denis, *P.* 1780.
- (Denis-Benjamin), *P.* Rue de la Pie. Fils d'Abraham. 1793.
- A cette date, Abraham Ledoux demeurait à Infreville, département de l'Eure.
- LEFEBVRE (Claude), *T.* Rue d'Elbeuf. 1744 & 46. Mort en 1747, âgé de 65 ans.
- (Jean), employé à la manufacture de faïence, proche la croix de Bonne-Nouvelle. Mort en 1774.
- (Louis), *F.* Rue du Pré. 1781.
- (Jean-Louis), *F.* Rue d'Elbeuf. 1786.
- (Jean-Guillaume), *P.* Rue aux Juifs. 1742-6 & 49.
- En 1743 & 48, chez Dionis; en 1756 & 57, chez François Heugue aîné. Il était en même temps bonnetier.
- (Henri), *P.*
- Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 4 liv.
- LEFORTIER ou FORTIER (Jacques-Bruno), *P.* Rue Toufvents. 1742-3-6, 57, 71 & 76.
- LEGENDRE (Jean-Amand), *M.* Rue Saint-Julien. Rue d'Elbeuf, la même année, le même est qualifié *T.*, ordinairement *M.* 1785-6-7-8, 90 & 91.
- (Pierre-Louis-Benjamin), *M.* Rue Saint-Julien. 1786.
- (Jean-Jacques-François), *T.* Au bord de l'eau. Frère de Jean-Amand. 1787-8-9 & 90.
- LEGRIP (Claude), *T.* Rue Saint-Sever. 1774-5 & 76.
- LEGROS (Daniel), *M.* Rue Saint-Sever. 1754.
- LELEU (Pierre), *P.* 1742.
- LELIÈVRE (Jean-Pierre), *T.* Rue du Pré. Rue Bonne-Nouvelle. 1779, 82-3-5-6-8 & 89.
- (Jean), *T.* Rue du Pré. 1781.
- LELOUP (Julien), *P.* Rue du Pré. 1749.
- LEMARCHAND (Jean-Jacques), *T.* 1740. Mort en 1741.
- (Jacques-Philippe), *T.* Père du précédent. Mort en 1741.
- (Jean), *P.* Rue du Pré. 1740-2-4 & 46. Mort en 1749, âgé de 58 ans.
- Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 3 liv.
- LEMARÉCHAL (Pierre), *P.* Rue d'Elbeuf. Mort en 1750, âgé de 57 ans.
- Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 5 liv.

LEMIRE (N.), *P.*

Élève peintre, en 1757, chez la veuve Levavasseur, & qualifié : « dont on ne connoît pas l'origine ».

LEPAGE (Charles), *T.* Rue du Pré.
1791.

— (Charles-François), *T.* Rue d'Elbeuf. 1792 & 93.

LEPAQUE (Jacques), *T.* Rue Saint-Sever. 1776.

LEPARC (Pierre), *M.* Rue du Pré; en 1773, rue de la Pie; en 1778, rue Saint-Julien; en 1779, rue aux Chiens. 1767-8-9, 70-2-3-4-6-7-8-9 & 80. Mari de Rose Mouchard.

LEPEC (Jacques), *T.* Rue Saint-Julien.
Mort en 1777, âgé de 42 ans.

LEPREVOST (N.), *P.*

Élève peintre chez Follé avant 1757, & cité à cette dernière époque comme auteur de plusieurs pièces remarquables.

LEROUX (Guillaume-François), *P.*
1751.

LEROY (Jean-Louis), *M.* 1747, 50 & 59.

— (Jean-Vincent), *P.* Mort en 1754, âgé de 40 ans.

— (Louis), *M.* Rue Saint-Julien. 1760.

LETELLIER (N.), *F.* Auprès de l'église.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 6 liv.

— ou TELLIER (Adrien), *P.* Mari de Marie Vallet. 1738. Mort en 1739. Père du suivant.

— fils (Pierre-Adrien), *P.* Rue d'Elbeuf; *aliàs* rue de la Pie; *aliàs* rue

aux Anglais. 1747-8, 50-1-3-5-7-8-9, 62-6-8-9, 77, 86, 91 & 93.

Il signe Tellier, mais les registres le mentionnent toujours sous le nom de Letellier; en 1777, cependant, il est appelé Tellier. En 1748, chez Dionis.

LETHIAIS (Silvestre), *O.* Rue du Pré.
1782.

LÉVÊQUE père (Adrien), *M.* 1739, 44-8, 50-1 & 52.

— fils (Adrien-Joachim), *O.*, puis *M.* Rue d'Elbeuf. 1742-5-8-9, 52 & 53. Mort en 1755, âgé de 39 ans.

— (Michel), *M.* 1745-6 & 48.

— (Claude), *M.* 1755.

En 1753, un Adrien Levêque, mouleur en faïence, qui avait établi avec Dominique Pelvée (Pellevé), peintre en faïence, et un tiers, une manufacture à Dangu (Eure), était failli, par défaut de paiement de trois années de location, à raison de 300 liv. par an.

LHOMME (Nicolas), *T.* Rue Saint-Sever. 1773-6-8 & 79.

LHEUREUX (Charles), *M.* Rue des Brouettes. 1782 & 88.

LISANT (Jacques), *F.* Rue de la Pie.
1781.

LOIR (Nicolas), *T.* 1740 & 41. Mort en 1757, âgé de 59 ans.

— (N.), *P.*

En 1756 & 57, chez François Heugue aîné.

LOUVET (Joseph), *F.* Rue du Pré. *O.* 1785 & 88.

— (Pierre-Jean-Baptiste), *O.* Rue du Pré. 1785.

— (Martin-François), *F.* Rue Saint-Sever. 1789 & 91.

- MABON (Jean-Baptiste), décorateur à Saint-Sever. 1777.
- MACRÉ (Marc-Antoine), *M.* Rue Saint-Sever. 1788.
- MAGNE (Pierre), *F.* Rue du Pré. 1775.
- MAINIÈRE (Michel), *P.* Rue Saint-Julien. 1737, 41-2-3 & 44. Mort en 1749, âgé de 60 ans.
- MAISON (Touffaint), *P.*
Mentionné en 1747, mais mort longtemps auparavant.
- MALÉTRA (N.), *P.*
Élève peintre, en 1757, chez Pavie, successeur de Nicolas Malétra, & qualifié : « neveu de l'ancien manufacturier du même nom ».
- MALLET (N.), peintre en faïence.
En 1756 & 57, chez François Heugue aîné.
Le nom de Mallet se trouve parfois sous des pièces décorées de fleurs isolées, analogues à l'affiette n° 2 de la planche LVII.
- (Jacques-Laurent-Nicolas), *T.* Rue de la Pie. Rue Saint-Julien. 1782.
- MALRIAT (Léopold), *P.* Natif de Badonviller, diocèse de Toul (Lorraine), âgé de 26 ans, fils du lieutenant de la prévôté de Salins, habitant Saint-Sever depuis 4 ans, en 1737.
- MANCEL (Nicolas), *O.* Rue Touffvents.
Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 2 liv.
- MANDAR (Robert-Pascal), *P.* Rue Saint-Julien. 1776.
- MANDAT (Marie-Marguerite), faïencière. Rue de la Pie. 1793.
- MARCHAND (François), *O.* Rue du Pré. 1787.
- MARETTE (Louis-Nicolas), *O.* Au bord de l'eau. 1787.
- MARQUE (George), *P.* Rue Saint-Julien; en 1750, rue du Pré; en 1752, rue Saint-Julien. 1739, 40-4-8-9, 50-2-3-6-8, 60, 75 & 77. Mort en 1784, âgé de 68 ans.
De 1753 à 1757, chez la veuve Foffé.
- MARSOLLET (Jean-Guillaume), *M.* Rue du Pré. 1737, 40-4 & 47.
- MARTIN (Jean), *T.* Près l'église Saint-Sever. 1738, 40-1-3-4 & 45.
- (François), *T.* Rue Saint-Sever. 1764.
- MASSE (Pierre), *P.* Au bord de l'eau. 1760, 76 & 86.
- MAUGERY (Antoine), *P.* 1737.
- MÉMANGEON (Jean-Baptiste), *O.* Rue de Sotteville. 1788.
- MÉNANT (Nicolas), *P.* Rue du Pré. En 1760, rue Bonne-Nouvelle. En 1739, âgé de 29 ans, épouse Marie-Véronique Lartaus. 1740-2-3-6-7-8-9, 51-4-5-8, 60-1-9, 73-4-5-6-7-8-9 & 80. Mort en 1782, âgé de 73 ans. Nicolas Ménant avait pour frère Martin Ménant, toilier.
En 1756 & 57, chez les frères Vallet; c'est l'un des cinq peintres interrogés dans l'enquête de 1757.
— 14 janvier 1772. Nicolas Ménant marie sa fille Marie-Madeleine-Dorothée Ménant avec Nicolas-Charles Dereux, de la paroisse Saint-Martin-de-Vaulx en Artois, domicilié en la paroisse de Saint-Sever depuis plusieurs années.

MÉNARD (Charles), *M.* Grande-Chauffée. 1775.

MENEREUIL (Jean), *P.*

En 1756, chez la veuve Levayasseur.

MICHEL (Pierre-Nicolas-Matthieu), *M.*
Rue Saint-Sever & rue Pavée. 1774,
1782-3-4-7-8-9, 90 & 91.

— (André), *M.* Rue Saint-Julien. En 1791, *F.* Rue Saint-Sever. 1780-1-2-3-4-5-7-9 & 91.

— (Pierre-Nicolas-André), *M.* Rue Saint-Julien. Frère de Pierre-Nicolas-Matthieu. 1782-3-7-8 & 91.

— (Matthieu), *M.* Rue Saint-Sever. Rue Pavée. 1786 & 90.

MIETTE père (Jacques), *P.* Rue d'Elbeuf & rue Touffvents. Mort avant 1740.

Un Miette, qualifié « compagnon faïencier », est inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 2 liv.

— fils (Jacques-François), *P.* Rue d'Elbeuf & rue du Pré. En 1740, il signe à l'acte de décès de Marguerite Despaty, sa mère, veuve de Jacques Miette, peintre en faïence, dont le décès conséquemment doit remonter plus haut. Claude Borne signe aussi. 1742-5-6 & 47. Mort en 1748, âgé de 30 ans.

— (Jean-Baptiste-Joseph), *P.* Frère de Jacques-François. Rue du Pré. 1743-5-8 & 49. Mort en 1749, âgé de 29 ans.

— (Jacques-François), *P.* Différent

du premier de ce nom, puisqu'il est cité comme vivant en 1751.

Deux frères Miette, peintres, sont cités dans l'enquête de 1757; l'aîné, comme travaillant en 1746 & 48 chez Dionis, & le jeune chez le même, de 1742 à 1748.

— 15 mai 1731. Inhumation de Jacques Miette, âgé de 38 ans. Les signataires à l'acte mortuaire, beaucoup plus nombreux que de coutume, sont tous manufacturiers ou ouvriers faïenciers : Caussy, Fouquay, Jacques Miette, Jean-Baptiste Miette, Despatis, Joseph Despatis, François Bedeau, &c.

Un Miette a quelquefois apposé sa signature sous des pièces de faïence.

MILET (Augustin-Vivien), *P.* Paroisse de Sotteville. 1779.

MONFRAY (Charles), *M.* Rue du Pré. 1791.

MONNET (Pierre), *O.* 1741.

MONTPELLIER (Jacques-Michel), fils de Guillaume; marié en 1732 à Francoise-Élizabeth Durand. *P.* Rue Pavée & rue de Sotteville. Père des deux suivants. 1726, 40-2-4-7-8-9, 51-2-4-8 & 59.

— fils (Guillaume-Michel), *P.* 1751-4-5-8 & 59. Mort en 1760, âgé de 23 ans. Ne fait signer.

— fils (Jacques-Antoine), *P.* 1757 & 58. Mort en 1760, âgé de 18 ans. Ne fait signer.

— (Gabriel), *P.* Rue Saint-Sever. 1766-8-9, 71-2-3 & 78.

Montpellier père travailla de 1746 à 1750 chez Dionis; de 1751 à 1754, chez le même, avec son fils aîné; de 1755 à 1756 chez le même, avec ses deux fils; en 1756, il fut renvoyé avec ses deux fils, & resta longtemps sans place.

Dans l'enquête de 1757, les ouvriers témoignent que Montpellier fils aîné ayant été renvoyé en 1756

par Dionis, il passa aux manufactures de Saint-Amand, en Flandre, où il continua à travailler de son état de peintre.

Un Montpellier fils était élève peintre en 1757 chez Cauffy.

Le nom de Montpellier apparaît dans les registres de la paroisse dès 1666; en 1668, on trouve Nicolas Montpellier, marié à Marie Brifeval; Guillaume Montpellier, marié à Marguerite Passerel.

3 novembre 1680. Baptême de Guillaume, fils de Guillaume Montpellier & de Marguerite Passerel.

MOREL (Charles), *F.* Rue Bonne-Nouvelle & rue de Barcelonne. 1787 & 91.

MORIN (Pierre), *O.* Rue Saint-Julien & rue du Pré. En 1782, *T.* 1775 & 82.

MORLET ou MORLAIT (Charles), *F.* Rue du Pré. (*Alias* Adrien-Charles.) 1775. Mort en 1779, âgé de 58 ans. Père des deux suivants.

— (Adrien-Jacques, ou Jacq.-Adrien), *T.* Rue d'Elbeuf, rue Saint-Julien, rue du Pré. 1776-7-8, 82-5 & 93.

— (Nicolas-Ambroise), *F.* Rue Saint-Julien. (*Alias* Pierre-Nicolas-Ambroise.) 1779 & 91.

MORTREUIL (N.), *F.* Rue Bonne-Nouvelle.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 8 liv. Eu égard à l'élévation de cette taxe, il est probable que c'était un marchand faïencier.

— (Jean-Baptiste), *P.* Rue Saint-Sever; en 1757, rue Pavée; en 1760, rue du Pré. 1741-2-9, 50-1-7, 60-3 & 64.

— (Guillaume), *P.* 1742.

— (Louis-Robert), *P.* (Le même sans doute que le Robert mort en 1736.) 1750. Rappelé seulement à cette date.

MOUCHARD père (Robert), *P.* Père des deux suivants : Noel-Robert & Thomas. Rue d'Elbeuf. 1727. Mort en 1738, âgé de 57 ans.

Inscrit comme faïencier au rôle de capitation de 1722, & taxé à 5 liv.

— (Noel-Robert), *P.* Rue d'Elbeuf. Fils du précédent. Père de Laurent-Pierre & de Noel-Jacques. 1737, 44-5-6, 50-1-2-3-4 & 55. Mort en 1774, âgé de 68 ans.

— père (Thomas), *P.* Rue Pavée. 1751 & 57. Mort le 16 novembre 1780, âgé de 75 ans.

— (Noel), *P.* 1740-2 & 53.

— fils (Thomas), *P.* Fils de Thomas. Rue d'Elbeuf. 1746-9, 52-3-4-8 & 74.

— (Thomas-Antoine), *P.* Fils de Thomas. Rue Saint-Julien; en 1756, rue du Pré; en 1790, rue d'Elbeuf. 1749-50-1-2-6-7 & 58. Mort en 1790, âgé de 62 ans.

— (Charles), *P.* Rue Saint-Sever. Frère de Thomas-Antoine. 1749, 50, 65, 73 & 83.

— (Robert-Thomas), *P.* 1753.

3 mars 1767. Mariage de Thomas Mouchard fils, veuf d'Élisabeth Miette, avec Marie-Marguerite-Moeste Gueret. Témoins : Thomas Mouchard, père de l'époux, & Gabriel Sas, son beau-frère.

Le nom de Mouchard apparaît dans les registres dès 1686.

— (Laurent-Pierre, *alias* Pierre-Laurent), *P.* Rue du Pré. En 1766, rue

- Saint-Julien. Fils de Noël-Robert & coufin germain de Thomas-Antoine; *alias* oncle du même. 1753-4-5-6-7-8-9, 60-3-6-8, 74-6-7, 84 & 94. Mort âgé de 61 ans. Il signe Laurent Mouchard. Il était marié à Marie-Marguerite Lebel.
- MOUCHARD (Louis), *P.* Rue d'Elbeuf. 1775.
- (Amable), *P.* Rue du Pré. En 1789, rue Saint-Sever. 1779, 86-9 & 93.
 - (Thérèse), *P.* Rue Saint-Sever. Femme de Gabriel Sas. Morte en 1793, âgée de 60 ans. Jean-Guillaume Enault, faïencier, était son gendre.
 - Un Mouchard, peintre, a travaillé en 1754 & 56 chez la veuve Levavasseur, & en 1756 & 57 chez les frères Vallet.
 - (Noël-Jacques), *T.* En 1772, *M.* & depuis. Rue Saint-Sever; en 1767, rue du Pré & rue d'Elbeuf. 1766-7-72 & 74. Mort en 1778, âgé de 36 ans. Frère de Laurent-Pierre, *P.* & d'Emmanuel. Fils de Noël-Robert, *M.*
 - (Jacques), *M.* Rue d'Elbeuf. 1777.
 - (Emmanuel), *M.* Rue Pavée & rue aux Chiens. 1778 & 83.
 - (Antoine - Emmanuel), *O.* Rue Saint-Julien. Différent du précédent. Fils de Noël-Robert, *M.* 1784.
 - (Aubin-Amable), *F.* Rue Saint-Sever. 1794.
 - (Charles-Amand), *O.* Fils de Pierre *M.* 1776.
- MOUTON (Nicolas LE MOUTON, ou Nicolas), *M.* 1741, 52-3-6 & 60. Père de Nicolas-Louis, Nicolas-Pierre & Nicolas-Michel.
- fils (Nicolas-Louis), *M.* 1741-3-4 & 47. Père de Pierre.
 - (Nicolas-Pierre), *M.* Rue du Pré. 1749, 51-2-3 & 57.
 - (Pierre), *M.* Rue du Pré. 1754-5 & 57.
 - (Adrien), *M.* 1755. Frère de Pierre.
 - (Nicolas-Michel), *M.* Rue du Pré. 1756-7-8 & 59. Fils de Nicolas.
 - (Michel), *M.* Rue du Pré. 1783-5-6-7-9, 90 & 91.
 - (Michel), *M.* Rue des Brouettes. 1785. Différent du précédent.
 - (Nicolas), *M.* Rue du Pré. 1783.
 - (Pierre-Nicolas), *M.* Rue Saint-Julien. 1783 & 89.
 - (Pierre-Louis-Bruno), *P.* Rue des Brouettes, *alias* rue Saint-Julien. 1781, 90-1 & 93. Fils de Michel, mouleur.
 - (Pierre-Joseph-Michel), *M.* Autre fils de Michel. 1789.
 - (Pierre-Michel-Joseph), *M.* 1793.
- MULOT (Jean), *O.* Rue Bonne-Nouvelle. 1776.
- (Jean-Charles), *O.* Rue du Pré, 1782.

MULOT (Antoine), *M.* Rue Bonne-Nouvelle. 1783.

— (Romain), *M.* Près Bonne-Nouvelle. 1785 & 91.

NAUDIN (Joseph), *O.* Rue d'Elbeuf. En 1783, *M.* 1775 & 83.

NORMAND (N.), *P.*

En 1754 & 56, chez Guillaume Heugue.

NOURRICIER fils (Germain), *P.* Mort en 1738, âgé de 31 ans.

NOURRISSIER (Nicolas), *T.* 1748, 52 & 60.

NOYON (Jean-Baptiste), *P.* Hameau de Claquedent & Grande-Chauffée. 1739, 40-2-3-5-6-7-8-9, 51-3-4-5-7-8, 60, 81 & 82. Agé de 25 ans, en 1741.

— (Jean-Baptiste), *P.* Différent du précédent, & probablement le père; l'un ne fait figner & l'autre signe parfaitement. Hameau de Claquedent. 1748 & 49.

— (Louis), *P.* 1764.

— (Jean-Louis), *P.* Hameau de Claquedent & Grande-Chauffée. 1772-3-4, 82-4 & 86.

— (Jean-François), *P.* A la Petite-Chauffée. 1782 & 83. Mort en 1785, âgé de 70 ans.

— fils (Jean-François), *P.* Grande-Chauffée. Fils du précédent. 1785-7 & 90.

Un Noyon, peintre, travailla de 1740 à 1749 chez Dionis.

Un Noyon fils est élève peintre, en 1757, chez Heugue aîné.

NOYON (Jean-Baptiste-Louis), *M.* Au bord de l'eau. 1753-6, 73-5-6, 81 & 82.

— (Jean-Baptiste), *O.* 1760 & 78. Frère du précédent.

— (Pierre-Vincent), *T.* Grande-Chauffée. 1771-4-5-6-7-8 & 79.

— (Pierre), *T.* Grande-Chauffée. En 1782, rue du Pré. 1773-9, 82-4-8 & 89.

— (Louis), *F.* Grande-Chauffée. En 1779, *M.* 1777-8 & 79.

— (Claude-Louis), *O.* 1780.

OMONT ou OSMONT (Noel), *P.* Rue d'Elbeuf. 1741-2-3-4-5-6-7-8, 50-1-3-4-5-6 & 63.

Un Osmont, peintre, travaille, en 1756 & 57, chez François Heugue aîné.

— (Paul), *M.* Rue du Pré. 1743-4-5-6-7-8-9, 51-2-3 & 59.

— (Paul-Simon), *M.* Rue Touffvents. 1751-4 & 62.

— (Michel), *T.* Rue Saint-Vivien. 1757, 60, 76-7-8 & 79.

— (Pierre), *M.* Rue Pavée & rue du Pré. 1775-9, 81-2-9 & 90.

— (Louis), *T.* Paroisse Saint-Godard. 1779.

— (Louis-Désiré), *T.* Rue Bouvreuil. 1786 & 88.

— (Pierre-Laurent), *F.* 1791.

OTHON (Jean-Baptiste), *O.* Rue aux Chiens. 1777.

— (Jacques), *F.* Rue des Brouettes. 1784 & 86.

— (Jean), *O.* 1784.

— (Charles - Olivier); *O.* Rue aux Chiens. 1786.

OURDOS. (Voir HOURDEAUX.)

OUY (Robert), *M.* En 1756, rue d'Elbeuf; en 1783, rue Saint-Sever. 1753-6-7-8-9, 75 & 83.

PAIN (Jean-Baptiste), *P.* Mort en 1739.

— (N.), *P.*

Un autre peintre de ce nom travaillait, de 1751 à 1753, chez Dionis. Dans l'enquête de 1757, les ouvriers témoignent qu'il quitta la fabrique en 1753 pour voyager; qu'il revint plus tard à Rouen, & qu'il se fixa définitivement aux manufactures de Saint-Amand, en Flandre, où il continua à travailler comme peintre,

— (Thomas), *O.* Rue d'Elbeuf. 1779.

PARANT (Joseph-Marin), *T.* Rue du Pré & rue Saint-Julien. 1780-1-2 & 84.

PARENT (Pierre-Charles), *P.* Au Grand-Quevilly. 1782.

Un Parent, peintre en 1740 & 1752, chez Dionis; en 1756 & 57, chez les frères Vallet.

PAUL (N.), *P.*

En 1749 & 51, chez Dionis.

PELLEVÉ père (Denis-Pierre), *P.* Rue du Pré. 1733-4, 46-7 & 49.

— fils (Dominique), *P.* Rue d'Elbeuf.

En 1751, rue Saint-Sever. 1746-7-8-9, 50-1-2 & 53.

Un Pellevé, peintre, rue Saint-Julien, est inscrit au rôle de 1722 & taxé à 3 liv.

En 1753, un Dominique Pelvée (*fic*), peintre en faïence, qui avait établi avec deux autres personnes, Adrien Levesque & Jacques Vivien, bourgeois de Rouen, une manufacture de faïence à Dangu (Eure), était failli, avec ses associés, pour défaut de paiement de trois années de location de la fabrique.

PERDU (J.), *P.*

En 1754 & 56, chez Guillaume Heugue.

Le Musée céramique de Rouen possède une jardinière d'applique à cinq pans, décorée d'un cartouche, style des motifs à guirlandes, renfermant un sujet chinois: elle porte au dos l'inscription: *J. Perdu, 1734*. Cette date étend de vingt années le temps pendant lequel J. Perdu travailla, c'est-à-dire de 1734 à 1756. Cette pièce a été donnée par M. Rouffé, marchand d'antiquités, à Rouen.

PERNON (Jean-Louis), *T.* Rue Saint-Julien. Mari de Marie-Thérèse Bira. 1786 & 88.

PETIT (N.), *P.*

En 1749 & 51, chez Dionis; en 1756 & 57, chez François Heugue aîné.

PICARD aîné (N.), *P.*

De mars 1754 à septembre 1755, chez la veuve Foffé. A cette dernière époque, il passa à Valenciennes, où il devint contre-maître de manufacture de faïence.

— jeune (N.), *P.*

En 1756, chez Heugue; à cette époque, il quitte ce maître pour aller s'établir à Valenciennes, où il continue à travailler de son état.

PICQUENOT (Jean-Baptiste), *M.* 1752-5-8 & 60.

PIEDFORT (Guillaume-François), *M.*

En 1773, *T.* & depuis. Rue du Pré, près Bonne-Nouvelle. 1772-3-5-7-9, 80-2-6-7, 90 & 91.

PIN (Simon-Pierre), *P.* Natif de Saint-Nicolas-de-Mondrepuis, diocèse de Laon, âgé de 31 ans en 1749, demeurant à Saint-Sever, depuis plusieurs années. En 1752, il demeurerait rue Saint-Julien; on le désigne encore rue de la Pie & près l'église Saint-Sever. Mari d'Élizabeth Mouchard. 1753-5-6-7-8 & 60. Mort en 1787.

J'ai vu une fouprière signée en toutes lettres *Pin*, & qui doit être de cet artiste. Ronde & globulaire, elle avait des anes qui appartenaient au style rocaille; le décor, sur fond d'émail très-blanc, consistait en bouquets semés de fleurs, rappelant le genre de Saxe, parmi lesquelles on remarquait surtout de grandes feuilles de fléchère; les couleurs, les rouges surtout, étaient celles d'une fabrication ancienne; les roses carminées faisaient défaut. Les bords étaient caractérisés par un ornement spécial consistant en dentelures arrondies qui se perdaient sur le fond.

— (Pierre-Thomas), *F.* Rue d'Elbeuf. Fils de Simon-Pierre & de Marie-Elizabeth Mouchard.

POISSON (François), *P.* Mort avant 1744.

PORET (N.), *F.* Rue Saint-Sever.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 3 liv.

POULAIN (Pierre), *M.* Natif d'Harfleur. Rue du Pré, près Bonne-Nouvelle & rue d'Elbeuf. 1741-2-3-4-5-6-7-8-9, 50-1-2-3-4-6-7-8, 60 & 64. Il signe Poullain.

Quelquefois indiqué sous les prénoms de Pierre-Paul.

— (Jean-Baptiste), *M.* Rue Saint-Sever. 1768. Mort en 1778, âgé de 43 ans.

— (Emmanuel), *F.* Rue Saint-Sever. 1777.

PREVOST (Gabriel), *P.* Paroisse Saint-Martin-du-Pont. En 1751, hameau de Claquedent. 1747, 50 & 51.

QUEDEVILLE (Pierre), *O.* 1778.

QUETTEVILLE (N.), *P.*

En 1755, chez la veuve Foffé; il la quitte à cette époque pour passer en Bretagne.

QUEVAL (Jean), *O.* Rue d'Elbeuf. 1787.

— (Jean-René-Alexis), *O.* Rue d'Elbeuf. 1787.

RACINE (N.), *P.*

En 1743 & 45, chez Dionis.

RASSON (Gabriel-Joseph), *T.* Natif de Tournay. Rue d'Elbeuf. 1743-4-8-9, 51 & 55. Mort en 1758, âgé de 45 ans.

RAVANNES (Pierre), *O.*

Un individu de ce nom, peut-être mouleur, signe deux petits lions de la dernière époque.

RAVELET (Nicolas-Touffaint), *P.* Rue du Pré. En 1758, rue d'Elbeuf. 1740-2-3-4-5-6 & 52. Mort en 1758, âgé de 46 ans.

En 1756 & 57, chez Pierre Mouchard.

— (Christophe), *M.* Rue Mamuchet. En 1754, rue d'Elbeuf & rue du Pré. 1744, 54-5-6-7-8-9, 60-1, 80-2-5, 90 & 91. Père de Charles & de Nicolas Touffaint.

— (Joseph-Louis), *M.* Rue Saint-Sever. 1754-5-6 & 74. Frère de Christophe.

- RAVELET (Touffaint-Nicolas), *M.* Rue Pavée. En 1769, rue du Pré. Frère de Christophe. 1756, 68-9, 72-5-6-7 & 78. Habituellement appelé Nicolas-Touffaint.
- (Joseph), *T.* Rue Pavée. En 1760, indiqué comme *M.* Id. en 1761. En 1777, *O. F.* Rue Saint-Sever. 1758, 60-1, 77 & 79.
- (Charles), *M.* Rue du Pré. En 1776, *F.* Rue Pavée. 1773-6-7-8, 80-2 & 84.
- (Laurent), *M.* 1775.
- (Alexis), *F.* Rue aux Chiens. En 1785, *O.* 1779 & 85.
- (Charles), *M.* Rue du Pré; en 1791, rue de Barcelonne. Différent de celui ci-dessus. 1782-6 & 91.
- (Laurent-Adrien), *M.* Rue du Pré. 1782.
- (Alexis-Touffaint-Nicolas), *M.* Rue aux Chiens. Mort en 1785, âgé de 38 ans.
- (Charles-Laurent), *M.* Rue du Pré. 1786.
- (Charles-Nicolas), *M.* Rue du Pré. 1786-9 & 93.
- (Charles-Benoit), *O.* Rue du Pré. 1787.
- (Jean-Charles), *M.* Rue du Pré. 1788.
- (Laurent-Christophe), *M.* Rue du Pré. 1788.
- RAYNAL (Léonard), *P.* Rue Toufvents. Natif de Brest. Mort en 1753, âgé de 18 ans.
- REBOURS (Antoine), *M.* 1738.
- RENAULT (François), *M.* 1758.
- (François-René-Nicolas), *M.* (Sans doute le même que le précédent). 1759.
- RIBARD (N.), *P.* Rue d'Elbeuf.
Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 3 liv.
- RICQUIER (François-Jean), *P.* (?). Rue aux Bœufs. Mari de Anna-Marie Wolfchot. 1788.
- RIVETTE (Hyacinthe-Germain), *M.* Au bord de l'eau. 1776. Mort en 1778, âgé de 56 ans.
- ROBERT (Nicolas), *P.* 1744. Mort avant 1752. Ne fait signer.
- RODRIGUE (Claude), *P.* (Voyez DUPLESSIS.)
- ROSSIGNOL (Claude), *P.* (*alias* Jacques-Claude), natif de Nevers. Rue Saint-Sever; en 1776, rue du Pré. 1752-4, 60, 75 & 76. Mort en 1784, âgé de 56 ans.
- Il était entré d'abord chez Cauffy; puis il retourna dans son pays, où l'on pense qu'il continua à travailler dans les faïenceries. Il faut qu'il soit revenu après un temps assez court, puisqu'on le retrouve en 1760 & 75, & qu'enfin il meurt à Rouen en 1784. En supposant qu'il soit venu à Rouen en 1752, époque où on le voit figurer pour la première fois dans les registres, il avait alors 24 ans.
- 29 avril 1754. Mariage de Jacques-Claude Roffignol, peintre en faïence, âgé de 28 ans, domicilié à Saint-Sever depuis plusieurs années, fils de feu Jacques Roffignol, de la paroisse Saint-Jacques, de la ville de Nevers.

ROSSIGNOL (Jacques - Claude), *O.* 1780.

— (Jacques), marchand faïencier, rue du Pré. 1782.

SAAS ou SAS (Nicolas), *M.* Rue de la Pie. En 1766, rue Saint-Sever; en 1773, rue de la Pie. 1740-1-2-3-4-5-6-7-9, 50-1-2-3-4-6-8, 60-6-8, 70-3-4-6 & 78.

— (Nicolas), *M.* Rue de la Pie. Fils du précédent. 1779 & 80.

— (Jean-Baptiste), *M.* Rue de la Pie; en 1791, *F.* Rue Damiette. 1774 & 91.

— (Philippe-Laurent), fils de Nicolas, premier du nom. 1779.

— (Nicolas-Touffaint), *F.* Rue d'Elbeuf. Fils de Nicolas, frère de Jean-Baptiste. Mort en 1780, âgé de 27 ans.

Ces quatre derniers font frères & fils de Nicolas.

— (Laurent), *M.* Rue du Pré, rue de la Pie & rue Saint-Sever. Fils du second Nicolas. Peut-être le même que Philippe-Laurent. 1782-3-4-5, 91 & 94.

— père (Gabriel), *P.* 1773. Mari de Thérèse Mouchard.

Un de leurs enfants est nommé par *M.* & *M^{me}* de la Houffiette, née Dionis, d'où l'on peut inférer qu'il travaillait dans leur fabrique.

C'est ce dernier qui, plus tard, devint manufacturier.

— fils (Gabriel), *P.* Rue d'Elbeuf.

Gabriel Sas fils était mari de Catherine Dumont; en 1793, il avait 40 ans.

SAAS ou SAS (Jean-Baptiste-Louis), *P.* 1743. Agé de 21 ans. 1744-7 & 52.

Un Sas, peintre, travailla de 1743 à 1750 chez Dionis.

— (Félicité), ombreuse, rue d'Elbeuf. 1775.

SAINT-OUEN (Étienne-Touffaint), *P.* 1736.

Saint-Ouen a signé plusieurs pièces, notamment un biffin de toilette, rond, décoré au fond d'une Madeleine couchée, en oraison, avec un fond de paysage, daté de 1736. J'ai encore noté, sous cette même date, un autre biffin rond, décoré d'un petit saint Jean, & soucrit du nom de Jean Saint-Ouen, probablement le nom du destinataire, parent du peintre.

SAUVAGE (N.), *P.*

De 1740 à 1748, chez Dionis.

SÉBIN (Jean), *O.* Rue du Pré. 1782.

SEIGLE (Germain-Emmanuel), *O.* Rue Touffvents, *F.* Rue du Pré. 1789 & 91.

SÉREUILLOT (Charles), *P.* Originaire de Pouffignol, diocèse de Nevers. 1754.

Le 3 février 1784, il rend aveu aux religieux de Bonne-Nouvelle, à cause de leur baronnie du Pré. (*Arch. de la Seine-Inf., Fonds de Bonne-Nouvelle.*)

— 14 décembre 1754. Mariage de Charles Séreuillot, peintre en faïence, âgé de 29 ans, natif de la paroisse de Pouffignol, diocèse de Nevers, domicilié à Saint-Sever depuis plusieurs années, avec Marie-Madeleine Mérimé.

SERRURIER (N.), *P.* Rue Saint-Julien.

Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 4 liv.

SIMON (Louis), *T.* A Sotteville. 1741-4 & 48.

- SIMON (Charles), *T.* A Sotteville. 1745-9, 55 & 58.
- (Louis-Antoine), *T.* 1755.
- (Charles-Robert), *T.* Rue Saint-Sever. En 1772, rue Pavée. 1766-7 & 72.
- (Pierre), *M.* Rue Saint-Sever. En 1767, qualifié *T.* 1766 & 67.
- SONNET (Pierre), *O.* Rue Sans-Bout. 1785.
- TAILLEFESSE (Jacques-Thomas), *T.* Rue d'Elbeuf. En 1746, rue Saint-Sever; en 1759 à Sotteville. 1739, 40-1-2-3-4-5-6-7-8-9, 50-1-2-7-8-9, 60 & 65.
- (Jean-Jacques), *M.* En 1756, *T.* Rue Pavée; en 1757, rue du Pré. Frère du fuivant. 1751-6-7 & 58.
- (Nicolas-Thomas), *M.* A Claquedent. Frère de Jacques-Thomas. 1752-4-5-6-7-8 & 60.
- (Michel-Sever), *M.* Rue d'Elbeuf. En 1755, rue Pavée. 1753 & 55.
- (André), *T.* Rue du Pré. 1775-6 & 77.
- (N.).
Cité dans un rôle d'imposition du vingtième de 1775 comme faisant valoir la fabrique de Gabriel Sas.
- (N.), *P.*
En 1757, élève peintre chez François Heugue aîné, & qualifié « fils d'ouvrier tourneur ».
- TELLIER (Charles), *O.* 1777.
- THIBAUT (Pierre), *O.* Rue du Pré. 1787.
- (Nicolas), *F.* Rue d'Elbeuf. 1791.
- THOMAS (Pierre), maître en dessin. Paroisse Saint-Sever. 1760.
- THURIOT ou TURIOT (Louis), *P.* Originaire de Creux-la-Ville, diocèse de Nevers, rue d'Elbeuf. 1746-8-9, 53-4-5-6 & 58. Mort en 1760, âgé de 52 ans. Il signe Turiau.
- (Pierre), *P.* Rue d'Elbeuf. 1751.
- (Louis-Pierre), *P.* A la Petite-Chauffée. 1777.
- TORCAT (Jacques), graveur en indiennes, rue Saint-Sever. 1777.
- TRANCHANT (Pierre), *M.* Rue de la Pie. 1776.
- (Robert), *O.* Rue Toufvents. 1776.
- (Pierre-Nicolas), *M.* Rue de la Pie. 1787.
- TRANCHON (Pierre), *M.* Rue du Pré. 1783.
- TUREAU (N.), *P.* Peut-être le même que Turiau.
En 1754 & 56, chez Guillaume Heugue.
- VACHOT (Jean), *T.* Mort en 1742, âgé de 62 ans.
- VALLÉE ou LAVALLÉE (Thomas), *O.* & *T.* Rue des Brouettes; en 1787, rue de la Pie. 1776 & 87.
- (François), *T.* 1787. Il signe Lavallée.

VALLET (Jean), *P.* 1737.

— (Pierre), *P.* 1737.

— (Jean-Léonard), *P.* Rue d'Elbeuf.
1740 & 47. Mort en 1748, âgé de
58 ans.

— (Matthieu-Richard), *P.* Fils du
précédent. Ne fait signer; plus tard
il signe, mais mal. 1743-4-6-7-9 & 54.
Mort en 1776, âgé de 50 ans.

— (Jean-Baptiste), *P.* Rue d'Elbeuf.
1746 & 49.

En 1746 & 48, chez Dionis.

— (Pierre-Paul), *P.* Rue Saint-Sever.
Fils de Jean-Léonard. Au Verd-
Buiffon. 1752-3-4-6, 60 & 76. Mort
en 1778, âgé de 48 ans.

En 1748, apprenti chez Dionis.

— (Matthieu), *P.* Frère de Pierre-
Paul. 1753 & 60.

— (Joseph), *P.* Rue du Pré. Marié à
Marie-Barbe-Catherine Dieul. En
1777, rue d'Elbeuf. 1768-9, 70-1-2-
4-7 & 78. Mort en 1780, âgé de
48 ans.

On trouve Vallet, père & fils, peintres, en 1746 & 48, chez Dionis; un Vallet, *P.*, en 1749 & 52, chez Dionis; un Vallet, *P.*, en 1754 & 56, chez Guillaume Heugue; un Vallet, *P.*, en 1754 & 56, chez la veuve Levavasseur; un Vallet, *P.*, en 1756 & 57, chez François Heugue.

Le nom de Vallet (Gaspard Vallet) apparaît dans les registres dès 1686.

— (Pierre), *T.* Rue d'Elbeuf. 1743-6-
7, 50-1-4 & 57. Mort en 1759, âgé
de 63 ans.

— (Jean-Baptiste-Laurent-Hyacinthe),
T. Rue d'Elbeuf, 1787.

VARIN (Romain), *O.* Rue Pavée.
1776.

VATINE (N.), *P.* Rue d'Elbeuf.
Inscrit au rôle de capitation de 1722 & taxé à 2 liv.

VEDY (Jean-Pierre), *O.* Rue du Pré.
En 1784, *M.* En 1787, *T.* Rue Saint-
Sever. 1778, 84 & 87.

VERLY (Pierre), *M.* Rue aux Chiens.
1738, 44-5 & 46.

VERMEIL (N.), ouvrier en faïence,
mentionné dans une lettre de M^{me} de
Saint-Étienne, écrite à propos de
contestations sur les salaires & repro-
duite pages 153 & 154.

Ce nom figure plus d'une fois dans les registres de la paroisse de Saint-Sever, vers cette époque & depuis.

VIEL (Pierre), *P.* 1742-5-6 & 47. Mort
en 1750, âgé de 48 ans.

— fils (Pierre), *P.* Rue du Pré. 1747-
8-9, 50-2 & 59.

— (Pierre-François), *P.* Rue d'Elbeuf.
Fils de Pierre. 1755 & 57. (Peut-être
le même que le précédent.)

Nous trouvons un Viel, peintre, chez Dionis, en 1751 & 52, 1755 & 56.

VILLÉ père (Guillaume), *P.* Rue d'El-
beuf. En 1749, rue du Pré, proche
Bonne-Nouvelle. 1739, 40-2-4-6-8-9,
50-1-4 & 57. Mort en 1757, âgé de
42 ans.

— fils (Guillaume), *P.* 1757-9 & 60.

Le père seul en 1751 & 53; avec son fils, âgé de
15 ans, en 1754 & 57, chez Dionis.

VINCENT (Charles-Gabriel), *P.* Gendre de Jean Lartaus. Rue du Pré. Agé de 35 ans en 1740. — 1740-2-3-4-5-7, 52-5-6 & 73.

Nous trouvons un Vincent, peintre, chez les frères Vallet, en 1756 & 57.

— 27 juin 1740. Mariage de Charles-Gabriel Vincent, peintre en faïence, âgé de 35 ans, fils de Henri Vincent, faïencier, & de feu Antoinette Chicanneau, ci-devant de la paroisse de Saint-Cloud (ceci s'applique au marié & non à sa mère), & depuis huit mois de la paroisse Saint-Sever, avec Madeleine Lartaus, âgée de

37 ans, fille de Jean Lartaus, peintre en faïence, veuve de Étienne-Touffaint Saint-Ouen, peintre en faïence. Les témoins sont : Jean Lartaus, Vincent Clément, N. Ménant, Cl. Borne, tous peintres en faïence.

1^{er} juillet 1755. Mariage du même, veuf de Madeleine Lartaus, avec Marguerite-Louise Coufin, veuve de Nicolas Ledoux, peintre en faïence, âgée de 42 ans.

VINCENT (Pierre), artiste. Rue d'Elbeuf. 1776.

Ce titre d'artiste signifie ordinairement un comédien ou un musicien de théâtre.





CHAPITRE SEPTIÈME.

*Fabrication de la faïence à Rouen. — Terres & argiles. — Émaux & couleurs.
— Mémoires contemporains sur cette industrie. — Recettes diverses.*



UN ouvrage du siècle dernier, dont la première édition parut en 1732, le *Spéctacle de la nature*, par Pluche, nous a fait connaître le nom & la nature des différents outils employés par nos faïenciers; malheureusement l'auteur, qui a habité Rouen quelque temps comme précepteur du fils de l'intendant de la généralité, n'a consacré que deux ou trois pages à cette industrie. Une planche est jointe au texte; elle représente l'ouvrier assis sur son *tour*. On dit quelque part que Pluche avait fait prendre le fujet de cette gravure dans un des ateliers de Rouen.

Outils
des faïenciers.

Au reste, cette fabrication si variée dans ses œuvres, n'employait que des moyens très-simples & un très-petit nombre d'outils. Le principal était le *tour*, composé d'une roue horizontale, pleine, en bois, traversée par un axe perpendiculaire, qui portait à son sommet un plateau solide, en bois également, appelé *tête du tour*. Cette roue, fixée solidement par une pièce de fer qui embrassait l'axe, à peu de distance au-dessous de la tête, & par la pointe inférieure de l'axe, mouvant librement dans une crapaudine, était disposée de manière à tourner facilement sous l'impulsion donnée par le pied.

Cette roue était fixée devant un établi solide, qui servait à l'ouvrier tourneur pour y déposer ses outils & les pains de terre préparée, prêts à être mis sur le tour. Pour agir en toute liberté devant cet instrument, l'ouvrier était assis en face de l'établi, l'axe du tour passant entre ses jambes; son siège, fixe & immobile, consistait dans une planche un peu inclinée qui, faisant porter le poids du corps en avant, forçait l'ouvrier à tenir une jambe tendue & à s'arcbouter sur une forte tringle transversale placée sur l'établi. Ainsi placé, le

Ddd

tourneur avait les deux bras libres, ainsi que l'une de ses jambes. Il se servait alors de son pied, dont il pressait la roue du tour, pour communiquer à celle-ci une impulsion qui ne tardait pas à lui imprimer un mouvement rapide, qu'il pressait ou ralentissait à son gré.

Tout étant ainsi préparé, l'ouvrier saisissait un pain de terre molle, proportionné dans sa masse à la capacité du vase qu'il voulait former, &, après l'avoir fixé sur la tête du tour, en provoquant une étroite adhérence avec cette pièce, au moyen d'une pression obtenue par un léger choc, il commençait, avec le pouce d'abord, & bientôt à l'aide de ses doigts, préalablement trempés dans une écuelle pleine d'eau, à creuser, évider, évaser, enfin à développer les parois & à les faire monter par la pression des doigts, à la hauteur voulue.

Les autres outils dont le tourneur en faïence se sert sont peu nombreux. Pluche, *Spéctacle de la nature*, ch. III, p. 555, édition de 1755, les mentionne en peu de mots :

La *roue*, que le pied de l'ouvrier fait tourner sur son pivot.

La *tête du tour*, où se met la pièce que l'ouvrier travaille.

L'*estec*, morceau de bois que l'ouvrier présente pour unir sa pièce.

La *règle* ou le bâton, pour fixer la hauteur de la pièce.

Le *tournafin* de fer, pour achever la pièce, en recoupant ce qu'elle a de trop quand elle est à moitié sèche.

Le *filet de léton*, pour séparer la pièce d'avec la tête du tour.

L'*éponge*, &c.

Une figure, p. 153, est jointe à cette description sommaire.

Terres
employées
à Rouen.
Différences
de leur aspect
après
la cuisson.

Il résulte d'explications obtenues de personnes qui ont travaillé à la fabrication, que les faïenciers de Rouen employaient généralement deux terres : la terre de Saint-Aubin & la terre de Quatre-Mares, entre Sotteville & Saint-Étienne-du-Rouvray.

Voici les différences caractéristiques que présentaient ces deux terres après la cuisson :

La terre de Saint-Aubin était d'un rouge brun assez intense, qui, sous un vernis de verre, était même sombre.

La terre de Quatre-Mares était d'un blanc à peine teinté d'un peu de gris jaune, qui, sous le vernis vitreux, paraissait d'un jaune très-pâle.

On mélangeait ces deux terres en diverses proportions, suivant la connaissance acquise que l'on avait de leurs propriétés particulières, & c'est de ce mélange que résultaient les teintes si diverses que présentent les biscuits rouennais, qui varient du rouge assez sombre au rose très-pâle.

Les savantes recherches de M. A. Paffy, & sa carte géologique de la Seine-Inférieure, nous apprennent que le principal dépôt de l'argile plastique aux environs de Rouen est situé sur la rive droite & en amont de la Seine, entre Celloville & Bouquelon, au nord & au-delà d'Ymare jusques vers Alizay, au midi. C'est un gisement irrégulier, allongé, très-étroit dans certains endroits, dont le centre est à peu près à Saint-Aubin-Celloville, où se faisait également l'exploitation principale. C'était ce gisement qui fournissait la plus grande partie des terres employées à Rouen.

Situation
des gisements
d'argile plastique
& de
terre à poterie
aux environs
de Rouen.

Un second gisement, assez circonscrit & de forme orbiculaire, se trouve dans la forêt de Roumare; il est coupé en deux par la route de Rouen à Duclair.

Un vaste gisement existe en contiguité avec le Bourg-Beaudoin jusque vers Fleury;

Un autre borde la route de Fleury à Écouis, près la commune de Grainville;

Un autre est situé à l'extrémité des bois de Bonnemare, entre Amfreville-les-Champs & Bacqueville; une localité voisine est appelée *la Poterie*.

Dans la forêt de la Londe, auprès d'Imfreville, à côté de la route de la Bouille au Bourgtheroulde, est un endroit appelé également *la Poterie*.

Un gisement existe encore dans le bois de Mauny, dans la commune & près le village de Caumont;

Un autre au Thuit-Signol;

Un, important, est voisin de la Haye-Malherbe;

Un, enfin, à Saint-Pierre-du-Vauvray.

Tous ces gisements sont situés au midi de Rouen, excepté celui de la forêt de Roumare, qui est à l'ouest.

Il existe, dans la forêt de la Londe, à 3 myriamètres de Rouen & 1 myriamètre de la Bouille, un gisement d'argile figuline, dont M. Letellier, fabricant de faïence à Saint-Sever, eut le premier l'idée, vers 1805, de faire emploi pour

Terres & argiles
propres
à la fabrication.

la fabrication de la faïence. M. Le Boulenger, ingénieur de l'arrondissement de Rouen, fit à l'Académie de cette ville un rapport sur cette carrière, & M. Vitalis fit l'analyse chimique de cette argile.

Le compte rendu de ce double travail est inséré dans le *Précis analytique de l'Académie de Rouen pour 1805*, p. 59.

Cette argile, d'après l'examen, est d'un gris bleuâtre; elle happe fortement à la langue, se polit aisément sous le doigt, & forme avec l'eau une pâte bien ductile.

Elle donne à l'analyse :

Alumine	44 0
Sable	37 0
Oxyde de fer jaune	1 2
Eau & matière bitumineuse	17 8
	<hr/>
	100 0

M. Vitalis conclut :

Que l'argile de la Londe est colorée en partie par le fer & en partie par une matière bitumineuse assez abondante, que le feu détruit complètement;

Que l'oxyde de fer y existe en trop petite quantité, soit pour donner de la fusibilité à la pâte, soit pour nuire à sa blancheur après la cuisson;

Qu'elle ne contient pas autant de filice que les argiles de Forges & de Montereau, employées à faire la faïence à pâte blanche; puisque la première (Forges) contient 37 parties d'alumine & 63 de filice, & la deuxième (Montereau) 14 parties d'alumine & 86 de filice.

Cette argile se trouve à une profondeur médiocre, sur une épaisseur considérable.

L'extraction, alors mal dirigée, était susceptible d'amélioration.

C'est au tome II, p. 39 de son *Traité des arts céramiques*, que Brongniart traite de la fabrication rouennaise, tant au point de vue historique qu'au point de vue technique. Les renseignements historiques ne sont plus à la hauteur des découvertes de ces dernières années, mais les renseignements techniques ont une réelle valeur, surtout en ce qui concerne les matières premières. Voici ce que le savant auteur dit de nos terres à faïence :

« L'argile employée est de l'argile plastique, tirée principalement de la forêt

Autres
renseignements
sur les argiles
employées
dans
la fabrication
rouennaise.

de la Londe, près Rouen, de Saint-Aubin-la-Campagne, à l'est de cette ville, des communes de Boſc-Roger, Thuit-Hébert, Forges-les-Eaux. On les employe dans diverses proportions ſuivant l'eſpèce de poterie que l'on veut faire, mais on y ajoute, pour la faïence commune, ſoit du ſable fuſible de Décize, ſoit, comme chez M. Lambert, un ſable qui provient du broyage d'un grès jaune des environs de Pithiviers; ce ſable prend au feu une belle couleur rouge.

« L'argile de la forêt de la Londe eſt une très-bonne argile plaſtique colorée en noir par une matière charbonneuſe, car elle devient d'un beau blanc par l'action d'une chaleur incandefcente; elle eſt à la profondeur d'environ 6 mètres.

« Celle de Saint-Aubin eſt beaucoup moins pure, mais ſuffiſante pour la faïence commune; ſes couleurs varient du jaune au rouge & au noir; elle contient beaucoup de pyrites & devient rouge au feu, excepté celle qui eſt noire & qui n'y devient que jaune.

« Celle de Neufchâtel, qui eſt grife, devient d'un rouge pâle au grand feu; mais elle a le mérite de faire une pâte de faïence qui peut être expoſée au feu ſans ſe caſſer & de recevoir ſans avarie l'émail de faïence ordinaire, ce qui permet de donner à cette faïence plus de légèreté & d'élégance.

« Les argiles de Boſc-Roger & de Thuit-Hébert ſont ſablonneuſes, jaunâtres ou rougeâtres & peu plaſtiques; elles ne ſont employées que pour les poteries & les faïences communes. On les introduit auſſi dans la compoſition des grés-cérames de Martin-Camp pour les rendre moins caſſants. »

Voici encore, à propos des terres à faïence, d'autres renſeignements ſur les localités qui les fournifſaient à Rouen.

Dans une note conſervée aux Archives départementales & datée de 1788, nous trouvons en regard de l'état des pauvres de Saint-Creſpin-du-Becquet le détail des ſecours ou occupations qu'ils peuvent trouver. On mentionne d'abord deux fabriques de poteries; puis « il y a auſſi des travaux ſur la rivière pour le tranſport des terres à faïence ».

Note de 1788
ſur les
terres à faïence.

La même note nous apprend qu'à Saint-Aubin-la-Campagne, un certain nombre d'ouvriers étaient ſans ouvrage, à cauſe de l'importation des faïences anglaiſes.

A la même année 1788, ſe rapporte également la demande d'ateliers de charité pour la réparation du chemin de Saint-Aubin-la-Campagne au Becquet,

nécessaire pour le transport des terres employées dans l'industrie : l'opportunité de ce travail est justifiée dans les chiffres qui suivent.

La vente des terres pour la fabrication des tuiles & pavés produit	14,000 liv.
Pour la faïence	12,000
Pour le raffinage des sucres	15,000

Détails
tirés
de l'*Annuaire*
de 1806,
sur les terres
à faïence
& à porcelaine.

L'*Annuaire statistique du département de la Seine-Inférieure, pour 1806*, p. 195, renferme sur ce point des détails intéressants.

Il résulte des renseignements consignés dans ce volume que l'argile est abondamment répandue sur tous les points du territoire de ce département. Elle est plus ou moins pure, sa couleur varie du blanc au gris blanc, du brun au rouge, du jaune au noir.

Les argiles blanches & les argiles grises ou terres à potier, se trouvent principalement à Forges, au Fossé, à Serqueux, à Quevrecourt, à Belbeuf, près Rouen, &c., &c.

On les emploie dans ce département à la fabrication des poteries, de la faïence, des pipes, &c.

On en fait aussi de la porcelaine ^a, remarquable par sa blancheur, comme on peut le voir dans les ouvrages de la manufacture de porcelaine, récemment établie à Gournay, par M. Wood, préposé de la faïencerie de Forges. Cette manufacture fournit au département, de la faïence, des poteries & des pipes, ce qui ne l'empêche pas d'en fournir encore à l'étranger.

M. Letessier (Letellier), faïencier, à Rouen, rue Pavée, 2, vient de découvrir dans la forêt de la Londe une carrière d'argile très-abondante & facile à exploiter. Il a présenté à l'académie de Rouen un échantillon de cette argile, & différentes pièces de faïence fabriquées avec sa pâte & qui ont paru de la plus belle & de la meilleure qualité.

Les terres de Forges sont recherchées pour la fabrication des creusets ou pots de la verrerie de Saint-Gobin. Elles ont été longtemps les seules dont on fit usage.

On exploite aussi à Belbeuf, une terre noire, de nature argileuse, employée à la fabrication de la faïence & dont on exporte une grande quantité à l'étranger.

^a Il s'agit ici de demi-porcelaine ou terre de pipe façon anglaise.

Exportation des produits. — On envoie dans les colonies une immense quantité de poteries de terre & de faïenceries (*Ibid.*, p. 278).

Dans un mémoire manuscrit, sur la fabrication de la porcelaine, par un fabricant rouennais, mémoire conservé aux archives de la Seine-Inférieure, on trouve ce passage :

Mémoire
manuscrit
sur la fabrication
de la porcelaine.

« Il y a, sur le rivage de la Seine, depuis Oiffel jusqu'à Rouen, des terres propres à faire de la porcelaine. Il ne s'agit que de trouver des ouvriers qui puissent la bien préparer.

« Il se trouve dans les terres, à Saint-Etienne-du-Rouvray, une terre glaise rouge que l'on emploie à faire la faïence brune.... »

Dans son *Dictionnaire géographique des Gaules & de la France*, t. VI, p. 488, art. ROUEN, Expilly nous apprend que :

Détails fournis
par Expilly.

« Près de Forges, bourg célèbre par ses eaux minérales, on trouve une terre de couleur plombée, dont il se fait une faïence estimée; elle sert aussi à faire des creufets pour la manufacture des glaces de Saint-Gobin.

« La généralité de Rouen est presque toute entière dans la bande sablonneuse, ce qui n'empêche pas que le terrain des élections d'Arques & de Rouen ne soit presque tout marne; cette marne est blanche, fine & assez douce au toucher, elle est propre à la faïence. »

Les procédés employés dans la fabrication de la faïence fixèrent l'attention des contemporains. Plusieurs ouvrages du dernier siècle renferment la description des diverses phases par lesquelles passait la terre avant de devenir un vase usuel ou un objet d'art ^a.

Une excellente notice sur la fabrication de la faïence, se trouve dans le *Dictionnaire universel de commerce* de Savary des Bruflons, t. III, supplément, col. 808, v^o FAYANCE (Paris 1730, in-f^o).

^a Dans ses *Documents sur les fabriques de faïence de Rouen*, M. Léopold Delisle, pages 9 à 40, a publié un mémoire intéressant du chanoine

Bollioud sur cette fabrication; il devient inutile de le reproduire ici, & nous nous contentons de renvoyer le lecteur au recueil de M. Delisle.

Voici ce passage curieux :

Citation
du Dictionnaire
de commerce
de Savary.

« Les terres ne sont pas toutes propres à faire de la fayance. La meilleure est une espèce de terre de marne qui, après avoir été tirée reste longtemps à se préparer d'elle-même à l'air; la gelée & le soleil ayant passé dessus, la rendent plus aisée à employer & lui donnent une consistance propre. On la met ensuite dans des fosses construites exprès, pleines d'eau, où elle reste quelque temps, & où elle s'imbibe & sèche un peu. On la passe ensuite au travers des tamis & on la met dans des masses d'où les ouvriers la prennent pour la former sur des tours en toutes les espèces de plats, assiettes, pots & vases qu'on veut fabriquer. Après quoi on les met sécher sur des planches pour les porter dans de grands fours faits exprès qui peuvent contenir environ cent douzaines. On les cuit au moyen du feu que l'on fait à l'entrée du four & dont la flamme se répand par tout le four également. Pour le feu on emploie du bois de corde ordinaire, & en quelques endroits du fagot qui vaut mieux. Après avoir continué ce feu pendant vingt quatre heures ou environ, suivant que l'ouvrier le juge nécessaire, on prend le lendemain cette terre cuite, qu'on nomme biscuit, & on la porte dans les endroits où les ouvriers lui donnent le blanc, qui, par une seconde cuisson devient cet émail que nous voyons. Sur ce blanc, avant de le remettre au feu pour la seconde fois, les peintres mettent les couleurs convenables, & dans une fournée subséquente, on remet les ouvrages de poterie dans des espèces de pots allongés & percés qu'on nomme *gazettes*, dans lesquels on place les pièces l'une sur l'autre, séparées & soutenues par de petits morceaux de terre cuite, faites en forme de cheville, qu'on appelle *pernattes*. Les grands ouvrages, comme grands pots, vases à fleurs, &c., se placent sur des pieds d'estaux faits exprès.

« Le blanc qui sert d'émail est composé de plomb, d'étain, sable & falin de verrerie. On fait calciner le tout dans un petit four, appelé *fournette*, après quoi un ouvrier brise cette calcination en morceaux assez menus, pour les pouvoir broyer dans des moulins entre deux pierres qu'on appelle *maginains*. On y met l'eau nécessaire pour procurer la facilité de former une espèce de liqueur épaisse & fluide, à peu près pareille à celle dont les peintres se servent pour peindre en détrempe les murailles.

« Il y en a encore d'autres beaucoup plus petits, posés entre les grands moulins, par le moyen desquels on broie l'azur qui sert aux peintres, afin qu'il soit aisé à employer. Les moulins sont composés de plusieurs *maginains*. Dans quelques endroits on se sert de chevaux pour les faire tourner; dans d'autres on

a trouvé le moyen de les faire tourner par le secours de l'eau, ce qui les fait tourner plus également. C'est de ces moulins qu'on apporte le blanc liquide dans les chambres pour donner la couleur au biscuit que l'on veut enfourner, afin de lui donner la seconde & dernière cuisson; ce qui fait que, pour rendre le travail égal, on remplit un four moitié de gazettes pleines de ce biscuit qui a reçu la couleur, & moitié de terre travaillée & venant des tours, pour la cuire en biscuit, laquelle est destinée à recevoir le lendemain le blanc comme l'autre.

« Il faut remarquer que, parmi les terres que nous employons en France pour la fayance, il y en a une qui souffre le feu & qui est assez rare. La meilleure se trouve dans les terres du marquisat de la Nocle, situées en Bourgogne, appartenant au maréchal de Villars. On y a établi depuis peu une excellente fayencerie où l'on fabrique des ouvrages de toutes espèces, de meilleures qualités que celles de Nevers & aussi belles que celles de Rouen, qui a passé jusqu'ici pour la plus parfaite. Elle se donne néanmoins à meilleur marché. La terre dont il s'agit ne prend jamais un si beau blanc, parce qu'elle est plus rouge & beaucoup plus poreuse, car c'est par cette qualité poreuse qu'elle résiste au feu. C'est pourquoi ni les fayances de Hollande, ni les porcelaines de la Chine & du Japon où cette terre poreuse manque, n'ont pas cette propriété. »

Si curieux qu'il soit, l'article du *Dictionnaire universel du commerce* l'est moins qu'un mémoire d'origine locale, probablement de la main de mon grand-père, qui se trouve dans le dépôt des Archives, & qui m'a été communiqué par M. de Beaurepaire.

Mémoire
d'un fabricant
rouennais
du dix-huitième
siècle.

L'auteur s'exprime ainsi :

« Du caillou choisi que l'on calcine, de façon qu'il fasse corps avec des drogues d'une nature qui forme le compost de pâte pour fabriquer sur la roue les vases; les couleurs & le vernis s'y donnent à l'ordinaire en y employant le réalgar (réalgar?), le manganèse, &c. On est aujourd'hui en état de faire tout ce que l'on peut désirer de mieux pour garnir les buffets des curieux.

« L'expérience nous enseigne que lorsqu'on concasse des pots de grès & qu'on les réduit en poudre impalpable avec de la terre glaise, on en peut faire les creusets & les fourneaux pour la fonte des métaux & les opérations de la chimie.

« On peut, de la même manière, avec de la vieille porcelaine, partie de fable, le tout réduit en poudre impalpable & en y joignant des terres préparées, faire une pâte qui peut servir à former une porcelaine à l'épreuve du feu. Nota qu'il faut que les cuissons soient parfaites.

Fff

FAYENCERIE.

« C'est une espèce de poterie faite de terre vernissée ou émaillée; il y en a d'anciennes sur lesquelles on a pris plaisir à faire peindre par les plus illustres peintres, ce qui les a rendues d'un prix extraordinaire & très-rares.

« Les plus belles se font à Rouen, à Nevers, à Saint-Cloud. On prétend que celles qui viennent de la Hollande sont les plus belles, & que la manufacture de Delft l'emporte sur toutes les fayences de l'Europe, & qu'elles imitent celles de la Chine & du Japon qu'on appelle porcelaines, ce qui a engagé des particuliers, depuis quelques années, tant à Rouen, à Passy près Paris, & ensuite à S. Cloud (à les imiter). Ils ont, en quelques rencontres, si bien réussi, qu'il se trouve des *cuittes* qui égalent au moins celles de la Chine.

« La fayence ou porcelaine contrefaite nous vient de Hollande. Il nous vient aussi de la *poterie terrerie* d'Angleterre en forme de fayence.

« Ce commerce a une communauté de marchands détaillants sous le nom de *marchands verriers, maîtres couvreurs de flacons, de bouteilles en osier, fayence*. Ce sont ceux à qui l'on donne communément le nom de *fayenciers*.

« Sans entrer dans le détail des manufactures étrangères, il s'agit seulement d'établir que la Normandie, & notamment les environs de la ville de Rouen, fournit des terres ou des espèces de pierres molles que l'on tire de la terre, & qui sont propres à faire d'assez belles fayences & porcelaines que celles qui nous viennent de la Chine, quoique l'on prétende qu'on ne parviendra jamais à leur donner les couleurs telles que celles de la Chine; il convient de se défabufer sur ce point.

POUR LA FAYENCE.

« Pour y parvenir, quand on a tiré les terres, il convient de les piler d'abord grossièrement & les laver pour en séparer le sable. Lorsqu'elles sont sèches, on les broie & on les réduit en poudre très-subtile & presque impalpable; on les passe encore une fois à l'eau pour en retirer le dernier sable, & on doit les faire passer liquides dans un triple tamis, & les recevoir dans une fosse très-nette à ce préparée.

« Après quoi on laisse la terre se rasseoir au fond de la fosse. On retire l'eau; puis on fait une pâte que l'on doit battre longtemps. Il faut avoir soin que la fosse soit couverte de façon qu'il ne s'y introduise aucune poussière que l'air ou le vent pourraient y apporter. Après l'avoir parfaitement battue, on met la terre par pelottes; après quoi, dans un lieu bien fermé, on la doit passer sur une table de marbre, ou de porphyre, ou d'albâtre; cette dernière est la meilleure. Il faut aussi que l'on broie les drogues devant servir aux peintres. Après cet apprêt, on remet la terre en pelottes en la nourrissant (?) légèrement; &, lorsqu'elle est enfin dans l'état convenable, on en forme comme à l'ordinaire, soit à la roue, les vases que l'on souhaite.

« La pharmacie nous apprend que dans cette terre on peut broier de l'écaille d'œuf bien nettoyée & réduite en poudre presque impalpable, que l'on pétrit avec ladite pâte. Cette opération rendra la porcelaine plus claire & presque transparente.

(Ici se termine ce qui est compris sous ce titre : *Pour la fayence*, & nonobstant ce titre, cette préparation paraît se rapporter à la porcelaine.)

PORCELAINE.

« La beauté de la porcelaine ne consistant que dans l'opinion qu'on s'en fait, il n'y a que peu de personnes qui puissent dire en quoi consiste sa dernière perfection. Cependant l'on doit s'attacher à la mettre dans la finesse de la matière, la blancheur, le poli, le dessin des figures & des ornements, la réussite des couleurs & la forme des vases.

« Les premières épreuves ont été faites à Rouen; Passy, S. Cloud, ont encore plus perfectionné; elles approchent de bien près de la porcelaine de la Chine, la plus estimée. Il est certain que si le blanc des porcelaines de S. Cloud était un peu plus parfait, un peu moins louche, les qualités y feraient de niveau. Il y a la couleur rouge, que l'on n'a point encore perfectionnée comme à la Chine; mais il y a lieu d'espérer qu'on atteindra ce résultat.

« La porcelaine consiste dans la fabrication, la matière dont on la fait, l'art de former des vases & autres ouvrages, les couleurs qui servent à la peindre & la cuisson, ou l'art de la pousser au degré de chaleur qui lui convient.

« De sorte donc qu'ayant apprêté les terres comme ci-dessus, après les avoir broyées à sec sur la table de marbre ou de porphyre, on a une cuve à l'ordinaire, couverte de façon qu'il n'y puisse pas entrer la moindre poussière. Quand on aura broyé cette terre avec des coquilles d'œufs en quantité suffisante, & après que la cuve aura été remplie d'eau aux deux tiers, on y jettera, jusqu'à environ la moitié de ladite cuve, cette préparation bien broyée en poudre impalpable. On la remuera d'abord très-fort, pendant deux heures, avec des pelles de fer faites exprès. On laisse ensuite reposer l'eau, & il se forme à la surface une espèce de crème ou de substance blanche de l'épaisseur de trois ou quatre doigts; on met cette matière dans un autre vase rempli d'eau, en continuant toujours de remuer la première cuve, & on l'écume toujours jusqu'à ce qu'il ne reste que le gravier, que l'on remet de nouveau dans un moulin fait exprès, pour en tirer de la nouvelle poudre.

« Cette matière étant précipitée au fond de ce second vase, on en retire l'eau par inclinaison, & du sédiment qui reste en forme de pâte, on en remplit différents petits moules, d'où, quand elle est presque sèche, on la tire pour la couper en carreaux, qu'on met en réserve.

« Il faut réitérer une seconde préparation semblable à la première, & c'est dans cette seconde préparation qu'il faut deux tiers de coquilles d'œufs broyées, jusqu'à ce que l'on ait découvert une matière qui puisse suppléer à cette dernière. On observera les mêmes précautions que ci-dessus, & surtout l'on aura bien soin de se servir des eaux les plus claires & les plus légères. Ces deux préparations seront réduites en carreaux.

« Il convient aussi de préparer le vernis en émail; on n'en dira rien quant à présent, mais on y reviendra ci-après.

« Il est nécessaire de préparer une huile de chaux, qui est extrêmement nécessaire pour donner un beau vernis. Pour cela, on prend de gros quartiers de chaux vive, que l'on réduit en poudre en y jetant légèrement de l'eau avec la main. Sur cette poudre on fait un lit de fougère propre & sèche, & sur la fougère une autre couche de chaux amortie alternativement, jusqu'à ce qu'il y en ait une hauteur raisonnable, après quoi on met le feu aux fougères. Lorsque tout est consummé, on partage les cendres qui restent sur de nouveaux lits de fougère sèche, que l'on allume encore à leur tour, on réitère cette opération jusqu'à cinq ou six fois. Le bois de néflier bien choisi peut

suppléer à la fougère. Après tout cela, on ramasse les cendres, on les jette dans une cuve d'eau claire préparée à cet effet, on y mêle de la seconde préparation ci-dessus, que l'on aura conservée toujours un peu liquide. Les matières se dissolvent dans cette eau, les cendres se précipitent, & l'huile vient à fleur d'eau.

« Ces matières (sans doute l'huile dont on vient de parler) se pétrissent avec la première matière dont il a été question ci-dessus, après que le tout a été extrêmement purifié.

« Pour faire un juste mélange de ces matières, en un mot autant de l'une que de l'autre, & plus on met de cette dernière matière, plus les porcelaines sont fines.

« Il convient de pétrir les terres dans des fosses faites exprès, très-nettes, & par des hommes chauffés de sabots très-propres, & de le faire sans discontinuité en se relayant, jusqu'à ce que le tout soit en état d'être employé par les ouvriers faïenceurs, & après que cette terre a encore été une seconde fois pétrie par morceaux à la main, sur de larges ardoises. De ce dernier travail dépend la perfection de l'œuvre, car le moindre corps étranger qui resterait dans la matière, le moindre vide qui pourrait s'y rencontrer, un grain de sable, un seul cheveu, sont capables de faire fêler une pièce ou de la faire couler ou se déjeter.

« On exécute à la roue les vases tels que tasses, soucoupes, gobelets, assiettes, etc. Quant aux figures en relief, telles que celles de personnages ou d'animaux, elles se font avec un moule & s'achèvent au ciseau.

« Il y a également des pièces qui se font partie à la roue & partie au ciseau, ou partie à la roue & partie au moule.

« Il y a des pièces de porcelaine qui se font en deux fois (c'est-à-dire en deux ou plusieurs pièces). On réunit les pièces détachées après que la matière a pris de la consistance; on les réunit alors avec de la matière rendue liquide avec un peu d'eau, & l'on polit les jonctions avec des spatules faites exprès.

« On fait comment se font les différents moules ou plâtres.

« *Nota* : que tous les ouvrages moulés se perfectionnent à la main, à l'aide du ciseau et de différents outils. »

« Après cette première préparation, les ouvrages doivent être mis à l'abri du froid, leur humidité les faisant éclater quand ils ne sèchent pas également. Pour obvier à ces accidents, on allume du feu dans les ateliers.

« Toute pièce, soit de faïence, soit de porcelaine, reçoit sa première façon à une première roue; un second ouvrier l'ajuste sur sa base, un troisième l'applique sur un moule pour la réduire à sa véritable forme; un quatrième la polit, surtout vers ses bords, avec le ciseau, et la rend aussi déliée qu'il le faut pour qu'elle ait de la transparence, opération qui s'exécute en mouillant la pièce légèrement & de temps en temps pour empêcher qu'elle ne se brise.

« Un cinquième ouvrier la roule doucement sur son moule pour l'unir en dedans, en prenant garde de le faire également de peur qu'elle ne se déjette. D'autres ouvriers y ajoutent des ornements en relief, d'autres des empreintes en creux, d'autres des anses; un autre arrondit le pied en dedans avec le ciseau, ce qui exige un travail particulier.

« Enfin, chaque ouvrier ayant son travail fixe & séparé, il n'en est que plus en état de se perfectionner, & de différentes mains sort une œuvre plus parfaite.

« Il est certain que nous avons en France de meilleurs peintres que partout ailleurs. Il doit y avoir huit classes de peintres, exécutant chacune une partie différente : les premiers pour les cercles autour des pièces; les seconds pour tracer les fleurs; les troisièmes pour les peindre; les quatrièmes pour les eaux & les montagnes, les cinquièmes pour les payfages, les sixièmes pour les oiseaux & autres animaux, les septièmes pour les figures humaines, les huitièmes pour les figures grotesques.

« Le bleu se fait avec l'azur préparé.

« Le rouge se fait avec la couperose. Une livre de couperose donne quatre onces de rouge au fond du creuset; ces deux compositions s'obtiennent à l'aide du feu. Les parties qui s'attachent au couvercle sont les meilleures & les plus fines.

« Outre la blancheur naturelle de la porcelaine, augmentée par l'huile ou le vernis, on pourrait encore lui donner un blanc particulier en faisant le fond de cette couleur avec une poudre de caillou très-blanc & transparent, que l'on calcine au feu comme l'azur, & que l'on mêle avec de la céruse pulvérisée, en mettant une once de céruse sur une demi-once de poudre de caillou.

« Cette poudre de caillou peut entrer dans les autres couleurs. Pour le vert, il faut trois onces de scories de cuivre battu sur une demi-once de poudre de caillou & une once de céruse. Pour le violet, une dose de blanc au vert préparé; plus il y a de vert, plus le violet est foncé. Pour le jaune, sept dragmes de blanc, trois dragmes de rouge de couperose.

« Ces couleurs, pour la plupart, s'appliquent à l'aide de l'eau gommée, dans laquelle on dissout un peu de salpêtre, de céruse ou de couperose, & ordinairement avec la céruse seule.

« Le rouge s'applique avec les huiles de porcelaine dont on vient de parler, ou avec de l'huile de caillou blanc.

« Il y a le rouge soufflé, qui se fait avec un tuyau dont on couvre une des ouvertures avec une gaze; on applique ce bout sur la couleur; la gaze se charge des parties colorantes, & ensuite, en soufflant par l'autre bout, on fixe la couleur sur la pièce, qui se trouve par là semée de petits points rouges.

« On peut faire de la porcelaine noire; ce noir est plombé. On fait la couleur avec trois onces d'azur sur sept onces d'huile de caillou. On ne donne le noir que quand les pièces sont sèches; on les laisse encore sécher avant que de les exposer au feu.

« L'or ne s'applique qu'après la cuisson, & souvent dans un fourneau particulier. On broye d'abord l'or, on le dissout (délaye) à l'aide de l'eau dans un vase, à la surface duquel il s'élève comme un nuage doré. On l'emploie avec de l'eau gommée; on met trois parties de céruse contre trente parties d'or.

« Il y a de la porcelaine marbrée (l'auteur veut dire *craquelée* ou *truitée*) qui se fait en se servant de l'huile de caillou, laquelle fait gercer l'ouvrage, ce qui le coupe de mille traits bizarrement jetés & en forme, comme une mosaïque, de petites pièces de rapport. La couleur de cette huile est un bleu un peu cendré.

« Il y a encore les porcelaines *découpées* (c'est-à-dire *cloisonnées à treillis*) & les *magiques* qui sont celles dont les couleurs n'apparaissent que lorsqu'on verse quelque liquide dedans.

« Les *découpées* sont doubles; en dehors est une découpe à jour ou à compartiments, & en dedans une pièce pleine & lisse. On en a vu dont la coupe intérieure était de verre. Il est bon de

faire l'une & l'autre en porcelaine, en faisant la découpure extérieure blanche & la coupe intérieure de couleur.

« Les *magiques* sont des porcelaines très-minces; on les peint par le dedans, au contraire des autres. La couleur étant sèche, on la couvre légèrement d'un enduit fait avec la terre même de la porcelaine, ce qui fait que la peinture se trouve enfermée entre deux lames de terre. Lorsque la pièce est parfaitement sèche, on l'enduit en dedans d'huile; on la remet sur le moule & sur le tour pour la rendre au dehors aussi mince & aussi transparente qu'il est possible, & lorsqu'elle est sèche & bien émaillée avec l'émail le plus fin, on la cuit au fourneau ordinaire. Il convient de dessiner dans ces tasses des poissons, parce qu'alors ils semblent nager dans les liquides qu'on y verse.

« L'huile, vernis ou émail, est la dernière façon qu'on donne aux porcelaines avant de les porter au four. Aux porcelaines fines, on donne deux couches très-légères; aux ordinaires, il n'en n'en faut qu'une forte qui égale au moins les deux dont on vient de parler. Il y a un grand art à bien appliquer l'huile ou émail pour n'en mettre ni trop ni trop peu, & pour l'étendre très-également. Les couches du dedans se mettent comme par aspersion, & celles du dehors se mettent par immersion. On commence par le dedans, &, lorsque la couche est sèche, on donne celle du dehors.

« Pour la cuisson, on doit avoir deux fourneaux. La manière de construire ces fourneaux est assez connue en France pour la cuisson de la fayence; pour la porcelaine, il ne s'agit que de les faire plus petits. On ne peut les mieux faire qu'en adoptant le système de la verrerie de S. Pol (Saint-Paul près Rouen?), à l'exception que le soubirail d'en bas doit être beaucoup plus petit, & qu'il doit y avoir une ouverture au centre du bombage (de la voûte?). Il serait bon d'en avoir un d'argile ou de briques, qui pût se démonter par pièces & se remonter en rejoignant & en lutant les pièces avec de l'argile faite exprès. Ce four doit être mis dans un lieu préparé, à moitié enfoncé dans de la terre sèche, relié tout autour d'argile également sèche, & garni en pente circulairement.

« Je préférerais six fourneaux, disposés en six classes différentes, dont un pour les grandes pièces, quoiqu'en suivant ce procédé on consomme plus de bois. Il faut avoir soin de pratiquer à ces fours quelques petites ouvertures ou registres, dont on se servira pour voir si la porcelaine est suffisamment cuite. Il faut aussi que ces fourneaux soient couverts & d'une épaisseur qui permette de marcher dessus à pieds nus pendant la plus grande ardeur du feu, avec une ouverture pour y introduire le bois. Ces fourneaux doivent être placés de manière que l'air & le vent viennent frapper au foyer au-devant de chaque fourneau.

« Les caisses ou étuis dans lesquels on met la porcelaine sont de forme cylindrique et se ferment en les plaçant les uns sur les autres & en les arrangeant dans les fourneaux. Il y a un grand art à préparer cet arrangement ainsi qu'à ménager le feu; c'est de cela que dépend la réussite. Il faut également faire en sorte que tous les étuis soient recuits & aient déjà subi l'action du feu.

« Le four étant bien arrangé, on mure la porte, en laissant une petite ouverture pour mettre le bois & entretenir le feu, ce qui se fait avec du bois coupé en morceaux de longueur proportionnée. On doit pousser la chaleur par degrés; c'est de la cuisson surtout dont on doit être bien instruit. Une infinité d'entrepreneurs de porcelaines ont péri par la mauvaise direction des travaux de ce genre. Quand ils venaient à ouvrir leurs fourneaux, ils trouvaient toutes

leurs porcelaines réduites en une masse informe et dure dans laquelle se trouvait transformée toute la fournée.

« Il est inutile de prétendre entrer dans le détail des compositions de la porcelaine et de la fayence. Il suffit de dire que l'on en peut faire à Rouen d'aussi belle que celle qui nous vient de la Chine & d'ailleurs. Il est vrai qu'elle revient à beaucoup plus cher, attendu qu'on y emploie du sable qui vient de Nevers avec beaucoup de frais; qu'il faut faire venir également le bizet blanc & quantité d'autres matières qui se tirent de plus loin; mais, en cherchant bien, on peut trouver dans les environs de Rouen tout ce qui peut servir à faire la porcelaine, & il y a des personnes en état de l'entreprendre.

« Depuis quelques années la qualité des fayences est bien diminuée à Rouen ou à S. Sever, qui est un des faubourgs de cette ville. Comme c'est un art libéral, il est arrivé que des ouvriers ont recherché l'utile, & ne se sont pas embarrassés de perfectionner leurs ouvrages. Ils ont fait de la poterie en employant une terre pareille à celle qu'emploient les potiers de S. Adrien & de la Mivoie, &c. Puis, ayant fabriqué des vases pareils à ceux qui s'exécutent en fayence, ils leur ont donné une couche d'émail blanc de fayence en dedans, & ils ont mis par dehors une couche d'émail brun, avec une simple cuisson. Comme il n'y a point alors de peintres à payer, & qu'ils évitent par là bien d'autres frais, ils vendent ces poteries pour fayences brunes à un prix très-modique, & depuis que ce procédé s'est introduit, les potiers de S. Adrien & d'ailleurs ne travaillent presque plus, & ils ne peuvent trouver de quoi payer leurs impositions.

« Il n'y a rien sans doute de mieux que de faire travailler les pauvres; mais il n'en est pas ainsi à S. Sever : ils sont là cinq ou six fayenciers, notamment une personne de distinction que le respect empêche de nommer, qui se sont ligüés pour qu'il ne s'en établisse pas davantage. Il semble qu'ils veuillent être les seuls qui fassent ce commerce, & qu'ils puissent par là fixer les prix qu'ils désirent, et ces personnes, au déshonneur de cette industrie, font fabriquer de cette sorte de poterie, mentionnée ci-dessus, au lieu de fayence, & ils font travailler les pauvres ouvriers à tel salaire qu'il leur plaît d'imposer.

« Il se trouve des ouvriers qui ne demandent que la permission de faire travailler; ils se soumettent à l'obligation de faire trois fours distincts & séparés, pour deux desquels ils employeront le charbon de terre & pour l'autre le bois, aussi bien qu'à celle de faire tous les mois une cuite de porcelaine, une de fayence & une de poterie, mais bien plus parfaite que celle qui se fait actuellement, & que pourtant ils vendront à un prix modéré pour chaque classe de produits.

« Par les essais qui se sont faits à S. Sever, on remarque que, pour faire la porcelaine belle & transparente & d'une bonne qualité à souffrir la calcination du plomb dans un feu de fourneau ardent, on se doit servir de sable de Nevers, que l'on fait calciner au feu & qu'on passe à l'eau à plusieurs reprises, & lorsqu'il est calciné, on le réduit en poudre impalpable . . . »

Des renseignements également à noter nous sont fournis dans un autre mémoire sur la fabrication de la faïence à Rouen, contenu dans une pièce déposée aux archives départementales, & émanant de la Société d'Émulation, à la date du 19 thermidor an IV, sous la signature de Gabriel Gervais, secrétaire. On reconnaît le style de l'époque, dans la suppression du mot faine (que nous avons rétabli entre parenthèses), avant les noms Sever, Aubin, &c.

Ce travail embrasse toute la série des opérations de la fabrication.

MANUFACTURES DE FAYENCE; COMMERCE DE LA FAYENCE; POTERIE.

Mémoire
sur la fabrication
de la fayence
en 1796.

« Nous devons parler des opérations manufacturières de la fayence & du commerce de la fayence. A ces deux égards, nous voyons trois périodes à parcourir, & pour nous hâter, nous détacherons ce qui concerne le commerce qui fournissoit nos colonies, nos ports sur l'Océan & tous les marchés des départements circonvoisins. Comme les inductions sur son compte naîtront de l'état de nos manufactures, ce que nous avons à observer par rapport à lui se réduit à l'exposition de l'échec qu'il reçut par le traité de Vergennes. Il remplit nos magasins & boutiques de marchandises œuvrées en Angleterre, pour lesquelles le goût de la nouveauté, un certain amour pour tout ce qui n'est pas fabriqué en France, excita tellement le désir qu'un de nos détaillants fut obligé de faire poser une sentinelle à sa porte pour arrêter le désordre inséparable d'un trop grand concours d'acheteurs. Que recevoient-ils? Une sorte de fayence très-légère, infiniment fragile & figurée singulièrement; mais elle étoit étrangère & à bon marché. On vouloit ne compter pour rien la durée de ces pièces, aussi bien proportionnées que solides, sorties des manufactures des Flandrin, des Heugues, &c., &c. C'est en dire assez que d'ajouter que cette fantaisie, semblable à un mal épidémique, se communiqua à toute la France; elle vuida les magasins anglais, remplis depuis trente à quarante ans. Mais les Anglais n'en font pas moins restés beaucoup au-dessous de nous dans l'art de la fabrication, & si on eût voulu se convaincre de cette vérité, tous les articles du traité de Vergennes n'eussent pas appauvri la France. On conçoit que les suites de ce pitoyable écart en politique feront de longue durée à l'égard de la fayence de France. Avançons :

« Les manufactures de (S^t) Sever ou de Rouen occupoient :

« En 1781, 570 ouvriers (manufacturiers), dont un sixième peintres; 25 fours en activité. L'apprêt d'une journée exigeoit huit jours.

« En 1791, 380 ouvriers (id.); la peinture avoit déjà reçu un très-grand échec; 24 fours en médiocre activité.

« En 1796, v. s. (iv^e année républicaine), 150 ouvriers (id.) faiblement occupés; 9 fours en très-lente activité. L'apprêt d'une journée exige au moins trente jours.

« Quelles sont les causes d'une si grande différence dans l'espace de quinze années? A quoi l'attribuer?

« *Terres.* — Les veines de terre ne sont point épuisées; elles se tirent de Saint-Aubin, à deux lieues de Rouen, & on les mélange avec celles que l'on enlève de Quatremares, près Sotteville; leur préparation, devenue trop coûteuse par la main-d'œuvre, est peut-être négligée de manière à justifier, au moins pour la fayence brune, les reproches qu'on lui fait. L'infubordination qui a gagné tous les états a influé, plus que l'on ne veut croire, sur l'exécution des ordres du maître qui, quoiqu'on en dise, ne peut pas toujours surveiller jusque dans les plus petits détails, & encore moins se suffire à lui-même.

« *Peinture & formes.* — On a vanté autrefois les fayences de la citoyenne Villeray, mais le bon goût a parcouru depuis tous les ateliers. On s'est occupé de la correction du dessin. A cet égard la fayence de Rouen s'est rapprochée de celle de Strasbourg. Pour les formes, il n'y a point

de doute que les premières adoptées étoient à peu près les meilleures, & que si l'empire de la mode, partout si actif, a prescrit quelques changements, ils sont de peu d'importance. Nous ne parlons point des pièces de nouvelle invention qui ne pouvoient pas avoir une forme différente de celle qui leur est propre. Les formes n'ont donc que contribué à l'avantage des manufactures de Rouen, & quand on a voulu tout à fait imiter Strasbourg, on a éprouvé contre l'entreprise la roideur & la grossièreté de la terre, elle n'a pas réussi. C'étoit tant mieux pour la fabrique de Rouen si renommée.

« *Émail.* — L'excessive cherté des matières premières, tant pour ce qui est essentiel à l'émail qu'à la fabrication en général, porte nécessairement à une économie destructive de la fayence même. Il est des êtres physiques dont l'existence ne peut être modifiée & qui doivent être composés complètement ou qui se détériorent par la parcimonie ou par l'économie de la matière. Le vice de nos fayences ne ferait dans ce cas que temporaire, & la paix, en ramenant l'abondance, leur rendrait leur première perfection. On se sert de petite soude ou de warech, & il faudrait de la soude d'Alicante de première qualité. On ramasse l'étain en vaisselle, qui est allié avec du plomb, & il faudroit de l'étain en pièces dans les bonnes qualités. La mine de plomb, que l'on tiroit d'Angleterre, est remplacée par celle de Paris qui ne la vaut pas. Il en faut un tiers de plus, & elle supplée si imparfaitement l'autre qu'elle est quelquefois nulle. Elle a été une occasion de ruine pour ceux qui s'en sont servis avec trop de confiance.

« Ce tableau n'est que trop fidèle, & nous, qui avons parcouru les manufactures de (S^t) Sever, nous ne sommes malheureusement que trop convaincus de sa vérité. Nous avons cependant remarqué avec une grande joie que, malgré la défaveur du moment, trois manufactures sont actuellement très-florissantes. Un amour excessif pour l'état que nous embrassons nous mène quelquefois à de grands sacrifices qui tournent à l'avantage de la chose publique. Ces manufactures sont celles des citoyens *Jourdain* pour le *blanc*, *Tharel* pour le *brun*, & *De la Maitrie* (De la Metairie) pour *l'un & l'autre*. Il est indubitable que leur perfection est au point dont elles sont susceptibles; les unes pour le goût dans le *blanc*, & l'exclusion, jusque dans le dessin, de tout ce qui ne charme pas. L'autre pour la régularité des formes, la beauté de l'émail & la solidité reconnue. Si l'on veut que l'œil soit satisfait à l'égard de la fayence brune, on ne doit pas s'attendre à une très-longue durée. Pour obtenir cet avantage, il feroit nécessaire que le blanc fût plus grossier. Le beau dans les arts y règne presque toujours exclusivement.

POTERIE.

« Ce que nous avons à dire de la poterie de Rouen n'est presque pas au-dessous de l'idée qu'il faut avoir des fayences des trois manufactures que nous venons de citer. Il existe à la Petite-Chaussée un établissement du plus grand intérêt. Les citoyens *Poidevin & Mallet*, associés, ont presque perfectionné l'art du potier qui, en France, il y a vingt ans, étoit encore assez près de son berceau. Il est sorti de cette manufacture, établie depuis trois ans, des marchandises superbes. Non moins nécessaire que la fayence, la poterie la remplace quelquefois & la supplée toujours, puisqu'elle est la seule en possession de fournir les pièces connues sous le nom *Pots au feu*. La manufacture de *Poidevin & Mallet* a parcouru avec succès toutes les formes creuses, reçu un grand développement & réuni la propreté à la solidité. Elle en est à des tentatives heureuses sur les formes plates. Bientôt le bon goût aura ajouté à cette fabrication tout ce que l'on en peut

H h h

attendre. Elle doit son agrandissement à ce que les matières qu'elle avoit de provision ne lui ont point encore manqué. Elle occupoit douze ouvriers; maintenant un seul suffit. On cuisoit une fois le mois; maintenant il faut 24 décades (8 mois) pour apprêter une fournée. On peut prendre des données sur cette belle poterie pour juger celles en sous-ordre de (S^t) Adrien, La Mivoye, Eauplet, &c., & de celles des campagnes qui, en suivant à rebours, font au dernier échelon de l'art du potier. Plusieurs de celles de la campagne feroient cependant des choses étonnantes par la proximité & l'excellence des matières premières; d'où l'on doit conclure que le sol de la France est parsemé de veines de terre très-propres à l'art du potier, & qu'il est réservé à nos neveux des jouissances à cet égard. Les entrepreneurs de la Petite-Chaussée n'ont pas de la terre sans reproche; ils la tirent de (S^t) Aubin-la-Rivière. Cette poterie se vend 3/5^{es} plus cher que celle de la campagne; mais, dans les arts, le beau est d'un grand prix & n'est jamais payé.

« N. B. — Nous n'avons rien dit de la durée ou de l'usage de cette poterie, parce que nous n'avons pu nous procurer à cet égard aucune indication assez positive pour être consignée ici.

CONCLUSION.

« Les requisiions, l'esprit d'insubordination, l'augmentation du prix des subsistances, la rareté du bois, le prix excessif du charriage, le manquement des matières premières, le resserrement dans les acheteurs, l'exportation interdite, voilà les causes du dépérissement des manufactures de fayence & poterie. »

Ce curieux mémoire est daté de Rouen, le 11 prairial, an IV (1796). Une note, qui nous est communiquée par M. de Beaurepaire, l'attribue au citoyen Poidevin.

Nous croyons avoir suffisamment édifié notre lecteur sur cette question des terres & des argiles servant à la fabrication de la fayence de Rouen.

Les citations que nous avons pu faire de documents anciens & locaux auront pour résultat de procurer à cette partie de nos recherches un degré de clarté satisfaisant.

Tarif des droits
de douane
en 1746.

Peut-être fera-t-il intéressant de rappeler ici les droits de sortie de certaines pièces de fayence de Rouen en 1746.

Nous voyons d'après un tarif des droits de douane à percevoir à la sortie de ces fayences à la Romaine de Rouen, que, tandis que toutes les pièces ordinaires payaient avant 1746, 3 sols par douzaine de pièces, tant grandes que petites, & après 1746, 5 sols par chaque cent pesant, les fontaines avec leurs cuvettes & les grands feaux payaient les droits à l'estimation, à raison de 5 p. 100 de leur valeur.

Une grande fontaine & sa cuvette pesant ensemble 90 liv. était estimée à 8 liv. » f.	
Dito moyenne pesant 75 livres, estimée à	5 »
Dito plus petite pesant 50 livres, estimée à	3 »
Dito petite pesant 30 livres, estimée à	» 35
Un grand feau pesant 25 livres, estimé	6 10
Dito moyen, pesant 18 livres, estimé à	4 »
Dito petit, pesant 14 livres, estimé à	3 »
Dito petit, pesant 10 livres, estimé à	» 40

En dehors des couleurs, & avant tout travail artistique, un élément chimique joue un grand rôle dans la fabrication de la faïence, c'est l'émail.

Caractères
& différences
de l'émail
à Nevers
& à Rouen.

La faïence de Nevers est caractérisée par cette particularité que l'émail du fond est évidemment & avec intention teinté de bleu. Tandis que dans les faïences de Rouen, quoique l'émail des fonds soit loin d'être d'un beau blanc, & qu'il est suivant les époques, bleuâtre ou verdâtre, cependant on ne saurait y démontrer, au moins par la perception des yeux, aucune trace d'une matière colorante introduite avec intention; l'émail n'est pas d'un beau blanc, voilà tout. C'est à peu près ce qu'on peut dire des papiers de fabrication commune comparés aux papiers azurés, dans le goût anglais : les premiers, quoique gris ou verdâtres, ne sont point teintés, les derniers le sont évidemment : il en est de même de l'émail des faïences de Nevers comparé à celui des faïences de Rouen.

Il ne faut pas oublier que l'émail de fond, destiné à supporter la peinture, s'appelait en langage du métier le *blanc*; le nom d'émail était réservé à une couverte transparente, ou vernis de verre, dont on recouvrait toute pièce un peu soignée.

Émail de fond.

Cette application n'était pas générale, surtout pour la fabrication commune; mais, lorsqu'il s'agissait de pièces peintes & exécutées avec tous les soins possibles, on ne peut douter qu'elle n'eût lieu. Son effet se reconnaît à un lustre particulier, à un brillant glacé qui est visiblement interposé entre la surface de la pièce & la peinture. J'ai même vu des pièces très-soignées dans lesquelles ce lustre avait manqué, par un accident de cuisson, & s'était troublé à la manière des vernis de tableau qu'on applique par un temps humide. La couverte transparente, alors altérée dans sa limpidité, par des blancheurs laiteuses, est

Application
d'une couverte
transparente
appelée émail,
sur la peinture,
dans
la fabrication
rouennaise.

parfaitement visible à l'œil & fait tout à fait l'effet d'un vernis résineux, mal appliqué sur la pièce de faïence.

Bollioud, à la fin de son Mémoire sur les fabriques de faïence de Rouen, donne la composition de cette couverte, & indique comment elle se posait, p. 39. « Couverte qui sert à donner le lustre à toutes les couleurs, pour engager à fondre & donner l'éclat à l'émail & aux couleurs : 6 livres de fable de Nevers, cuit sous le four, pilé & tamisé; 5 livres de litharge d'or, & 2 livres de salin, le tout mêlé ensemble, mis sous le four, épluché & broyé au moulin. On trempe dedans une brosse, & on le poudre sur la pièce. »

On doit induire de ce dernier détail que la couverte était mise sur la pièce à l'état de poudre sèche, dont on saupoudrait la surface des pièces, avant de les mettre au four.

Il est curieux de rapprocher ce qui précède des procédés rappelés par Piccolpasso, au livre III de son traité sur l'Art du potier.

Teinte de l'émail
de fond,
variable suivant
les époques.

J'ai longtemps été convaincu que la teinte de l'émail de fond, variable suivant les époques, du bleu au vert, était surtout due à la sublimation de la couleur bleue ou verte, employée pour la décoration, successivement suivant les périodes. La sublimation, en effet, était considérable dans les fours à faïence; elle suffisait pour tapisser en peu de temps l'intérieur des cazettes, & surtout les parois du four, d'une épaisse couche d'émail multicolore, & on en remarque même les effets au revers des pièces, comme les assiettes, qui avaient cuit empilées les unes au-dessus des autres, séparées toutefois par un très-léger écartement. L'envers de ces assiettes est souvent beaucoup plus teinté que le dessus, surtout si les oxydes de cuivre ont été employés dans la décoration. On rencontre même de ces assiettes qui portent grossièrement reproduite sur leur envers, comme par une espèce d'imbibition, une apparence nuageuse, décor de l'assiette sous-jacente. Cet effet d'influence réciproque m'avait paru suffisant pour donner à la teinte déjà grisâtre de l'émail, par suite de l'emploi d'étains & de plombs impurs, cette coloration tantôt bleuâtre, tantôt verdâtre, qu'elle présente presque invariablement, suivant que le décor est simplement bleu, avec ou sans rehauts de rouge, ou polychrome avec prédominance du vert. Mais l'opinion bien arrêtée d'un connaisseur exercé & compétent me force de modifier en partie ma conviction à cet égard. Cette opinion consiste à reconnaître que les faïences rouennaises ayant été avant tout l'imitation des porcelaines du Japon & de la Chine, on a dû effayer

de leur donner la teinte générale particulière à ces originaux. Or, l'instinct éminemment coloriste des peintres leur eut bientôt enseigné que le fond devait participer, pour produire un ensemble harmonieux, à la couleur dominante du décor, & emprunter par conséquent la teinte bleuâtre pour porter un décor bleu, verdâtre pour un décor où le vert dominait. J'admets cette combinaison comme prévue & voulue à l'avance, reconnaissant qu'on rencontre parfois des pièces d'une blancheur parfaite, ce qui ne peut s'expliquer que par la composition de l'émail de fond, mis pur & sans teinte ajoutée, & par l'absence d'influence réciproque des pièces voisines, lors de la cuisson.

Toutefois, cette objection admise dans une certaine mesure, je persiste à soutenir que l'impureté des oxydes métalliques employés pour la composition de l'émail, reproche imputé à la fabrication dès le dernier siècle, le besoin de déguiser le ton grisâtre & terne de cet émail, aussi bien que la nécessité d'empêcher le ton rouge de la terre de transparaître à travers, & enfin l'influence réciproque des pièces pendant la cuisson, par suite du phénomène de la sublimation des émaux, sont autant de motifs qui expliquent la coloration naturelle ou factice des fonds, sans qu'il soit besoin pour cela de recourir à cette explication savante d'un calcul d'harmonie cherché par le peintre. D'autant que cette coloration dont nous parlons devient de plus en plus intense à mesure que la fabrication se néglige davantage, au point de devenir excessive dans les produits qu'on peut considérer comme de dernier ordre.

Il faut noter l'emploi dans l'émail de fond, de la nuance légèrement azurée, à l'imitation de la fabrique nivernaise, dans des faïences à bordures treillissées vertes de la fabrique de Guilibaut, plats & assiettes; mais, faut-il voir dans cette teinte un effet cherché ou un accident de fabrication ?

Un fait assez curieux à citer, c'est le raccommodage des pièces cassées avant la deuxième cuisson, à l'aide de l'émail de fond employé comme agglutatif.

Émail de fond
employé
pour le
raccommodage.

Il arrivait quelquefois qu'une pièce déjà décorée, subissait par accident une fracture qui, sans détruire la pièce, faisait regretter le travail de peinture perdu. Alors on essayait de sauver, autant que possible, cette pièce fracturée, & en joignant le fragment détaché contre le voisin, comme on le fait dans le cas d'un recollage ordinaire avec de la gomme, un ciment quelconque, ou toute matière agglutinative, on insérait, entre les deux fragments, de l'émail blanc de

fond, on en chargeait les interstices qui pouvaient exister, & l'on faisait cuire. L'émail se parfondait, faisait office de corps agglutinant, & la pièce était parfaitement & solidement recollée, surtout s'il n'y avait pas de vide à combler. Je puis citer comme exemple un petit cadre à miroir du Musée céramique de Rouen, qui a été réparé par ce procédé.

Gravure
préalable,
à la pointe sèche,
sur l'émail
de fond,
non cuit.

Une particularité de fabrication, qui n'a point encore été décrite, qui paraît appartenir à la décoration de la plupart des faïences d'époque primitive, & que j'ai constatée notamment sur des faïences de Savone, de Nevers & de Rouen, consiste en ce que le peintre décorateur a commencé par indiquer sur l'émail blanc de fond, non cuit, le sujet dont il voulait décorer la pièce, à l'aide d'une esquisse légèrement tracée à la pointe sèche : puis ensuite, ce tracé fait sommairement, il prenait le pinceau, & avec l'émail bleu plus ou moins délayé, il recouvrait lestement ces traits & les noyait en quelque sorte sous la couleur. Mais voici ce qui arrivait, & ce qui donne à ce procédé son caractère particulier : le bleu, délayé & promené par le pinceau sur les traits en creux de la gravure, les remplissait, & prenant, par cette accumulation dans le sillon, une intensité particulière, faisait paraître chacun de ces traits comme s'il eût été préalablement tracé en noir sous l'émail. Les artistes qui usèrent de ce procédé ingénieux, lequel, je le répète, me paraît commun à toutes nos fabrications primitives, furent en tirer des effets heureux. Ainsi, à l'époque que nous indiquons, les sujets Hollando-Japonais sont surtout en usage ; l'artiste pour figurer des arbres de tournure orientale, des espèces de bananiers, par exemple, traçait d'abord à la pointe une ligne qui représentait la côte centrale de la feuille, puis, de chaque côté, une série de lignes parallèles qui s'en détachaient, de manière à figurer une sorte de palme ou de feuille de fougère. Pour faire apparaître cette feuille avec tout son effet, il suffisait d'un coup de pinceau avec de l'émail bleu très-liquide. Le bleu s'inférait dans les sillons, colorait les intervalles, & la feuille apparaissait avec ses nervures, de manière à produire un relief très-satisfaisant.

Malgré certains avantages que présentait ce procédé, il ne paraît pas avoir été pratiqué longtemps & s'être étendu au-delà de la fin du dix-septième siècle. Du moins, je ne l'ai rencontré que dans des faïences qu'on pouvait rapporter avec certitude à une époque antérieure à cette date ; mais alors il paraît très-usité, tant dans les faïences de Nevers, que dans celles de Savone & de Rouen.

C'est un signe caractéristique, à ce qu'il me semble, des faïences de la plus ancienne époque de chacune de ces fabriques.

Ce qui persiste pendant presque toute la durée du siècle, c'est le procédé de la peinture sur l'émail cru.

Peinture
exécutée
sur l'émail cru.

M. Hébert, ancien marchand faïencier à Rouen, & dont les souvenirs remontent jusqu'à l'époque qui précéda la révolution, m'a déclaré n'avoir jamais su ni entendu dire qu'on peignît à Rouen, sur la faïence, autrement que sur l'émail cru ; ceci explique la rareté des faïences de Rouen peintes sur émail à l'imitation des fabriques de Strasbourg & de Marseille.

Nous avons pu déterminer la cause de la préférence des fabricants pour la décoration en bleu.

Pourquoi
on décorait
surtout en bleu.

L'*Encyclopédie méthodique des arts & métiers*, article FAÏENCERIE, p. 511, donne l'explication de cette préférence.

« La faïence commune n'est ordinairement peinte qu'en bleu parceque cette couleur résiste parfaitement bien au feu & qu'elle est à très-bon compte. Ce bleu était composé d'une partie de safre calciné & d'une partie de smalt, broyés ensemble. »

Quant au rouge, que toutes les manufactures ne réussissaient pas à produire, témoin Nevers, on en donne ainsi la composition : « Le plus bel ocre jaune, calciné à deux ou trois fois, pilé & broyé, donnera la couleur rouge ».

Couleur rouge.

En tout temps, la couleur bleue ayant été le principal élément de la décoration de nos faïences, je crois intéressant de reproduire ici une ancienne recette pour la préparation du *bleu de cobalt*, que je trouve consignée soigneusement dans les papiers de mon grand-père.

Bleu de cobalt.

Première préparation.

Prenez du cobalt, réduisez-le en poudre fine & faites-le calciner dans le haut d'un four, dans un vase qui soit bien luté.

Deuxième préparation.

Prenez 1 liv. de cobalt calciné & ajoutez-y 2 liv. de flux noir, composé comme ci-après :

8 onces de sel commun.
2 liv. de potasse.

Troisième préparation.

Lorsque votre cobalt sera bien mêlé avec le flux noir, vous le mettrez dans un bon creuset & le passerez sous le four ; par ce moyen vous obtiendrez le régule de cobalt.

Quatrième préparation.

Prenez du régule de cobalt & mettez-le dessous le four, dans un endroit où il ne puisse se trouver mêlé avec des corps étrangers. Votre régule se convertira en écailles.

Cinquième préparation.

Prenez les écailles provenant de votre régule de cobalt & mêlez-les avec la composition suivante; par ce moyen vous obtiendrez le verre bleu de cobalt.

Sixième préparation.

1 liv. de verre de cristal.

8 onces de cailloux calcinés & réduits en poudre.

1 liv. 8 onces de mine de plomb.

8 onces de potasse grise.

8 onces de nitre.

8 onces d'écailles de cobalt & même d'avantage, selon que vous désirerez obtenir un verre plus ou moins chargé de couleur; c'est-à-dire que vous pourrez mettre jusqu'à 16 onces d'écailles de cobalt.

D'autres couleurs & très-nombreuses étaient employées dans les manufactures de faïence de Rouen; nous estimons que les procédés de préparation de quelques-unes ne feront point déplacés au milieu de ces généralités.

Un certain mystère entourait dans les établissements la fabrication de ces émaux, & celle des divers ingrédients qui entraient dans la composition de la couleur. Nous avons entre les mains un grand nombre de ces recettes, qui feront fourire à bon droit la chimie moderne.

Recettes
pour
les couleurs.

Nous nous contenterons d'en reproduire quelques-unes qui figurent dans un cahier manuscrit vendu en 1794, au grand-père de l'auteur, par un certain Jean-Baptiste Stockatzberger.

Pour faire de la pourpre.

Prenez un ducat, & battez-le tout mince; coupez-le ensuite tout menu. On prend ensuite un alambic, ou un verre blanc avec un col, 4 onces ou 8 demi-onces d'eau-forte, & on y met pour 4 fols de sel ammoniac; mais on le coupe tout menu, & on l'y met peu à peu, jusqu'à ce que le tout soit dissous. Cette eau ne s'appelle plus maintenant eau-forte, mais bien eau régale; & alors on prend le ducat coupé, on le met dans la susdite eau régale, & on le fait fondre à une chaleur douce. Quand le tout est dissous, & que rien ne s'aperçoit du ducat, la solution est parfaite.

Pour faire une dissolution d'étain.

On prend un alambic, ou une forte bouteille blanche qui tienne une bonne demi-mesure; on y met une chopine d'eau-forte ou eau régale.

On prend de suite une livre du plus fin étain d'Angleterre, que l'on fait battre, sur une enclume, aussi mince que du papier; mais il faut que l'enclume soit propre, afin que l'étain ne noircisse point. On bat ensuite l'étain extrêmement fin. Quand cela est fini, on prend un verre de chopine, blanc, avec du sel ordinaire, sur lequel on verse de l'eau chaude mais propre, qui fait fondre le sel. On prend alors la bouteille à l'eau régale, avec un peu d'étain coupé dedans, & on le laisse d'abord ronger à une chaleur modérée. On y met ensuite encore un peu d'étain, on le fait encore ronger, et on continue de la sorte jusqu'à ce que cela écume & soit prêt à déborder. On prend alors de l'eau de sel, on en jette partie sur l'étain dans la bouteille, & on reverse encore une fois de l'eau chaude sur le sel. On continue ainsi avec l'étain coupé, dans la bouteille, & on agit de la sorte

avec l'étain & l'eau de sel, jusqu'à ce que la solution de l'étain devienne d'un jaune d'or ou brune. Quand la solution d'étain est jaune d'or ou brune, on prend un autre verre de chopine, avec du papier brouillard qui ne soit point collé, & on fait comme un cornet. On prend le verre de chopine, on y met huit petits morceaux d'étain, on le couvre de papier brouillard, on verse de la dissolution d'étain qu'on fait passer à travers & reposer environ une demi-journée ou une nuit sur l'étain, & ensuite encore une fois couler à travers un autre papier gris, & mettez ensuite cette solution d'étain dans une bouteille de verre blanc.

Ainsi se fait la pourpre.

Il faut avoir un beau verre blanc, qui soit également évafé, de trois bouteilles ou deux mesures; s'il est plus grand, il en vaut mieux. On remplit ce verre de fraîche eau de puits, & d'une demi-mesure d'eau chaude, de sorte qu'elle soit tiède. On verse ensuite de la solution d'or dans le verre jusqu'à ce que cela soit jaunâtre. On tourne dans le verre avec un petit bâton jusqu'à ce que cela soit jaune partout; on prend ensuite de la solution d'étain, on la verse tout doucement avec l'eau d'or jusqu'à ce que cela soit rouge depuis le bas jusqu'en haut, & on le remue avec le bâtonnet jusqu'à ce que cela soit rouge partout. On verse cela dans un autre vaisseau propre; & on fait comme est dit ci-dessus, aussi longtemps qu'on a de la solution d'or et d'étain; on laisse la pourpre se déposer, si elle ne le veut pas, on verse de l'urine dessus. Quand la pourpre est déposée, on verse l'eau, on la remplace par de l'eau de puits fraîche. On continue de la sorte jusqu'à ce que l'eau ne sente plus le sel, mais qu'elle ait le goût & soit aussi claire que de l'eau de puits. Alors la pourpre est préparée, jusqu'à la fusion, pour l'alliage.

Quand on veut faire un alliage de la pourpre on agit de la manière suivante :

Prendre la fusion préparée, laquelle est déjà broyée fin & séchée, la mettre dans une made-

relle, & la sécher fin; prendre ensuite la pourpre, en déverser l'eau autant bien que possible; couler un peu de pourpre sur la fusion, les broyer un peu l'un avec l'autre, si la couleur est encore trop claire, y ajouter encore de la pourpre jusqu'à ce qu'elle soit un peu rose obscur. Faire ainsi autant qu'on veut allier de pourpre. Lorsque la pourpre est pilée bien fine, la mettre sur une assiette neuve & la laisser sécher, mais non auprès du feu.

En préparant la pourpre pour l'usage du peintre, il faut encore observer de ne pas laisser reposer la pourpre à sec dans un verre ou un vaisseau, mais de conserver toujours un peu d'eau dessus; sans cela la pourpre se perd dans le vaisseau.

Pour faire du violet.

Prendre également un ducat, & le disposer comme pour la pourpre. Faire aussi la même solution d'étain; en y ajoutant deux dragmes de fin argent brûlé; faire dissoudre dans un alambic ou un autre verre blanc, & la joindre à la solution d'étain, comme n'étant finie, & agir comme avec celle de la pourpre, composer dans le verre & laver comme la pourpre; sinon que pour l'alliage il y a cette différence dans l'usage.

Lorsqu'on veut allier du violet, verser l'eau proprement, prendre un verre de chopine, faire de papier gris un cornet, l'ôter du vaisseau sur le papier, laisser bien écouler l'eau jusqu'à ce que cela soit coriace. Le mettre ensuite sur un plateau de balance, &, de l'autre côté, six fois autant (en contrepoids) du plomb, ou de la fonte de minium, pareillement déjà pilée & séchée; broyer alors le tout ensemble et laisser sécher. Est bon ensuite à mettre en usage.

Pour faire du rouge.

Prendre de fines aiguilles ou de fins ressorts, & les mettre dans un alambic avec de l'eau-forte ou eau régale, laisser ronger, mettre ensuite l'eau roussâtre sur une soucoupe ou toute autre vaisselle, faire bouillir sur un feu doux de charbon & sécher; trier ensuite le beau rouge, le

laver promptement avec de l'eau de puits fraîche, jusqu'à ce qu'elle ne sente plus le sel, laisser sécher; & ensuite, à la proportion qu'on en a, prendre deux parties de fusion de pourpre, les broyer ensemble. Il est bon alors à employer.

Pour composer un autre rouge.

Prendre du vert de gris, le mettre dans un creuset bien couvert, & faire rougir entièrement celui-ci sur un feu de charbon; ou on peut le faire fondre dans un fourneau de reverbère, le mettre ensuite proprement dans un vaisseau entièrement uni, le laver avec de l'eau fraîche de puits jusqu'à ce qu'il n'ait plus le goût de sel; le laisser ensuite sécher de lui-même, puis l'allier avec la fusion de pourpre. Pour exemple, si on a un quarteron de rouge, on prend une demi-livre de fusion, on les broye ensemble, on les laisse sécher; puis cela est bon à employer.

Pour composer différentes sortes de rouges.

On prend, par exemple, de chaque forte déignée, un quarteron, savoir : un quarteron de rouge d'Angleterre, un quarteron d'ochre jaune, un quarteron d'ochre foncé, un quarteron de caput mortuum, un quarteron d'ombre, mis, chaque forte, dans un creuset à part; les laisser refroidir; allier chaque forte avec de la fusion de pourpre, savoir : sur un quarteron de couleur une demi-livre de fusion, & chacune broyée ensemble, les laisser sécher. C'est bon à employer.

Pour composer du bleu.

Prendre un quarteron de fondant fin & foncé d'Angleterre, le mettre & faire bien fondre dans un creuset, le piler ensuite & broyer fin & le laisser sécher; prendre ensuite un quarteron de couleur & deux quarterons & demi de fusion de pourpre pilée fin, broyer ensemble, faire sécher. Bon alors à employer.

Pour composer du bleu fin.

Prendre une demi-once d'ultum marin, & une once de la fonte de pourpre finement pilée, les broyer sur un verre, les faire sécher. Bon alors à employer.

Pour composer du jaune.

Prendre une livre de bon jaune de Naples, le mettre & faire bien fondre dans un creuset; le piler ensuite fin, l'allier avec cinq livres de plomb ou fonte de minium, broyer ensemble, faire sécher. Bon alors à employer.

NOTA. On peut aussi allier le jaune de Naples fondu, & le broyer avec quatre livres de pourpre; ce qui est beau. La pourpre travaillée sur le jaune reste toute rouge; celle sur l'autre jaune, qui est alliée avec de la fonte de minium, devient brune.

Pour faire un vert fin.

Prendre du cuivre rouge, le battre & le couper menu, & le mettre dans un alambic ou forte bouteille de verre blanc, & y ajouter à proportion une demi-chopine ou plus d'eau régale, le faire dissoudre à une chaleur douce, prendre ensuite un verre d'une mesure, évalué également, ou un pot quelconque, le remplir d'eau fraîche de puits, non absolument plein cependant; y mettre l'eau dissoute du cuivre, prendre ensuite un autre verre de chopine, y mettre une demi-livre de potasse, verser dessus de l'eau chaude, la faire fondre entièrement; la faire filtrer à travers un papier gris dans un autre verre, la verser ensuite dans l'eau verte; le vert déposera aussitôt au fond; le laisser ainsi reposer un jour; en séparer ensuite l'eau, y verser de l'eau fraîche de puits, changer l'eau jusqu'à ce qu'elle ait perdu le goût de sel, en ôter encore l'eau, & mettre sécher le vert sur une assiette; quand il est sec, le peser; si on a un quarteron de vert, prendre deux quarterons & demi de fonte de minium, ainsi que trois quarterons du jaune entièrement préparé & pilé; broyer le tout ensemble & faire sécher. Bon alors à employer.

Pour composer un vert naissant.

Prendre un quarteron de belle & propre cendre de cuivre rouge, six quarterons de fusion déjà préparée de minium, six quarterons de jaune déjà préparé & pilé, mettre le tout bien

mélé ensembélé dans un creufet & faire fondre; piler ensuite; prendre encore un quarteron de fonte de pourpre, le broyer fin & faire sécher. Bon alors à employer.

NOTA. On peut joindre encore à ce vert, quand il est entièrement allié, une livre de litharge d'or & la faire fondre avec; on aura alors une autre espèce de vert.

Vert de mer ou céladon.

Au lieu de cendre de cuivre rouge, prendre du laiton jaune, le réduire en cendre; prendre ensuite une livre de cette cendre, six livres de jaune, six livres de fonte de minium, une livre de litharge d'or, fondre le tout au creufet; le broyer ensuite avec un quarteron de fonte de pourpre. Il est alors bon & prêt à être employé.

Nuance fine.

Prendre le pourpre, encore sans fusion, dans la bouteille, le filtrer à travers un papier gris, en en séparant l'eau, & faire sécher. Il est bon alors à employer pour faire du plus fin.

Nuance ordinaire.

Prendre de la magamel ou magnésie, la mettre sous le grand fourneau ou dans le creufet, faire bien fondre, puis érafler, & encore une fois faire bien fondre, puis broyer, mais sans fusion. Bon alors à employer.

Noir luisant.

Prendre de la manne ordinaire, ou de la magamel pilée fin, déjà fondue, broyée & séchée, un quarteron, & trois quarterons de fusion de pourpre broyée, que l'on mêle ensemble & fait sécher. Bon alors à employer.

Pour faire de la fusion de pourpre.

Prendre une livre de borax, partagée en huit morceaux, la faire bouillir dans une cuillère de fer, la remuer parfois avec un couteau, la laisser sur le feu jusqu'à ce que le borax ne bouille plus; mais il faut prendre garde à ce que le borax ne fonde; faire ainsi jusqu'à ce que l'on

soit prêt; le piler ensuite & le mettre dans un vaisseau; prendre alors deux livres de brillant blanc, le piler bien fin, le bien mêler avec le borax, broyer ensuite & sécher sur une affiette, mais non auprès du feu. On en fait ainsi autant qu'on veut, & il sert, comme il a été dit, à employer avec chaque couleur.

Pour faire une autre fusion de pourpre, encore plus soluble.

Prendre une livre & demie de borax, le bouillir & piler comme le premier; prendre ensuite du borax pilé fin, une livre, & deux livres de blanc, le piler également fin, mêler ensemble & broyer fin, faire sécher. Cette fusion s'emploie comme l'autre.

N. B. Par exemple, quand on emploie cette fusion pour la pourpre, il faut aussi se tenir à cette fusion pour les couleurs où l'on emploie la fusion de pourpre, sans quoi les couleurs ne seraient pas également fluides. Cette fusion est la meilleure à employer sur le blanc de dure solution.

Pour employer du plomb ou fusion de minium pour les autres couleurs, comme il a été dit.

Prendre de beaux cailloux blancs, les faire rougir au feu; quand ils sont refroidis, les piler, passer à travers un tamis pour les bien raffiner; en prendre ensuite une livre & six livres de minium rouge, mêler bien ensemble & mettre dans un creufet, couvrir, faire bien fondre au charbon, nettoyer ensuite proprement, piler, broyer, sécher. Bon alors à employer, comme est dit, avec les couleurs.

Pour faire de l'or, comme on l'emploie en peinture.

Prendre un ducat, le battre très-mince & couper en parcelles. Prendre ensuite un alambic ou toute autre forte bouteille de verre blanc, y mettre quatre onces d'eau régale, prendre de suite pour quatre fols de sel amoniac, le couper également menu & le mettre peu à peu dans

l'eau régale, le laisser fondre à une douce chaleur. Cela fait, y mettre son or, le laisser pareillement dissoudre à une chaleur modérée; quand l'or est fondu, qu'on n'en voit plus rien, le laisser reposer; puis prendre une bouteille de verre blanc, contenant pinte, également évafée, y mettre environ trois chopines de fraîche eau de puits. Prendre ensuite un gobelet blanc, de chopine, y mettre un demi-quarteron ou un quarteron de vitriol de Hongrie, le remplir d'eau chaude & laisser fondre le vitriol, dont on fait ensuite filtrer l'eau par un papier gris dans un autre verre. Mettre après cela l'or dans la bouteille aux trois chopines d'eau, verser tout doucement l'eau de vitriol par dessus, jusqu'à ce qu'on aperçoive l'or tomber tout brun au fond. On laisse reposer dans cet état un jour & une nuit. Oter ensuite l'eau, la remplacer par de l'eau de puits fraîche, & continuer de changer ainsi jusqu'à ce que l'eau devienne tout à fait claire & n'ait plus le goût du sel. Oter ensuite l'eau d'avec l'or, le faire sécher. En mettre un peu sur une palette, le délayer avec de l'huile de thérébenthine, faire une petite épreuve, & émailler; polir ensuite avec une dent d'agate.

S'il tient, il est bon; s'il ne tient point, y ajouter un peu de tartre blanc préparé, & broyer ensemble.

Pour faire de l'argent, comme on l'emploie dans la peinture.

On peut prendre, en telle quantité que l'on veut, du fin argent brûlé, qui soit bien net, & ne contienne plus de noir. Pour exemple, une ou deux ou trois demi-onces d'argent, mettre dans un alambic ou une bouteille de verre blanc, y ajouter de l'eau régale suffisamment pour que l'argent nage, n'importe la quantité de celui-ci; le faire dissoudre à une chaleur modérée. Cela fait, prendre une bouteille de verre blanc, également évafée, l'emplir d'eau de puits fraîche, y mettre l'argent fondu, y ajouter six ou huit morceaux de cuivre rouge bien propre, alors l'argent déposera par parcelles au fond; laisser reposer un jour; en ôter ensuite l'eau, y en mettre de la fraîche, & ainsi continuer jusqu'à ce que l'eau s'éclaircisse entièrement & n'ait plus le goût de sel. On finit par ôter l'eau, on fait sécher, & c'est bon à employer.

Non content d'avoir décrit les recettes ci-dessus reproduites, le vendeur s'obligeait encore, dans le reçu suivant, à fournir tous les autres renseignements qui seraient nécessaires pour atteindre à la « perfection ».

« Je reconnais avoir reçu du citoyen Pottier fils, fabricant de Rouen, la somme de cent « cinquante livres, pour les recettes des diverses couleurs et or qu'on applique sur la porcelaine « & fayances, m'obligeant, dans le cas où il ne réussirait pas dans quelqu'une, de lui enseigner, « fournir tous les renseignements qu'il pourrait désirer pour atteindre à leur perfection; dont « quittance pour solde du marché fait avec lui.

« Paris, ce 30 pluviose de l'an 2^e de la république ^{faiso}, une, indivisible.

« JEAN-BAPTISTE (*sic*) STOCKATZBERGER. »

Voici quelques autres recettes retrouvées, comme les précédentes, au milieu d'un amas de documents manuscrits, conservés dans les archives de la famille Pottier. Dans l'un de ces articles, on rencontrera, sur le procédé d'application de la *couverte*, des renseignements intéressants.

ROUGE.

Prenez du bol d'Arménie que vous faites bien éplucher, puis battre; ensuite, vous y ajoutez 3 onces par livre de rouge de sel ammoniac, & 2 onces & demi d'étain bien fin calciné.

BLANC DE HOLLANDE.

50 liv. de fable bien net, 15 liv. de potasse, 20 liv. de soude. Quand la soude aura été mise en poudre, on ajoutera 6 onces de manganèse, on mélangera & on calcinera comme le cristal, on pilera & on passera au tamis, on ajoutera 20 liv. d'étain & 20 liv. de plomb calcinés ensemble. Mélangez & faites fondre dans le four.

VERT.

Prenez de la limaille de cuivre ou d'épingles pilée; mettez au creuset, couvrez avec une tuile; mettez sous un fourneau cru un peu de charbon allumé à l'entour, puis mettez dans la cheminée & augmentez peu à peu le feu, jusqu'à ce que le creuset soit couvert, continuez pendant deux heures, laissez refroidir. Pilez, broyez & gardez pour l'usage.

POURPRE COMMUN.

6 onces de blanc en poudre, 3 onces & demi de manganèse. Mélez & faites fondre.

JAUNE.

6 onces de blanc en poudre, 5 onces de tartre rouge de Montpellier; réduisez en poudre: 1 gros 36 grains de manganèse préparé, mélez, mettez dans un grand creuset à cause de l'ébullition.

BRUN.

6 onces de blanc commun en poudre, 3 onces de périgueux, une demi-once de safran, mélez & faites comme ci-dessus.

NOIR.

6 onces de blanc commun en poudre, 3 onces de safran non calciné, 2 onces de manganèse, 2 onces de périgueux, une demi-once de paille de fer, faites comme ci-dessus.

De ces couleurs mélangées on obtiendra toutes les autres.

COUVERTE.

Prenez 30 liv. de litharge, 12 liv. de potasse, 18 liv. de fable blanc: ajouter 2 onces d'arsenic blanc en poudre, faire fondre au four, cela fait, éplucher comme le blanc; piler & broyer, ceci donne un vernis brillant & fait couler le blanc. Il faut que cela soit bien liquide & bien broyé & on s'en sert de la manière suivante. On a une brosse ou un asperfoir; on la trempe dans la couverte qui est fluide comme l'eau, on la tient de la gauche & avec le doigt de la droite, on tire les crins vers soi & on les laisse aller.

COUVERTE JAUNE.

Prenez des cendres de plomb, de minium & de l'antimoine, de chacun une partie, des cailloux calcinés & broyés, deux parties; une partie de sel de gemme ou sel commun, broyez, faites fondre & poudrez comme ci-dessus.

Quoiqu'il en soit de la prétendue excellence de ces procédés, il n'est pas moins vrai que l'industrie de la fabrication de la faïence allait en s'amoindrissant avec le siècle.

Si l'on jette les yeux sur un état des établissements existant dans le royaume, au moment du traité de 1786, on arrive à fournir le tableau suivant des fabriques françaises :

Tableau
des fabriques
françaises
de faïence
& de porcelaine.

Rouen	16
Paris	14
Nevers	12
Marseille	11
Bordeaux	8
Mouftiers	5
Margonne	}
Clermont	
Lunéville	}
Saint-Clément	
Lyon	3
Varages'	3
Besançon	3
Montereau	2
Havre	2
Lille	2
Dijon	2
Mâcon	2

A reporter. . . 94

Report. . . 94

Orléans	2
Grenoble	2
Montpellier	2
Douay	2
Nîmes	2
Saintes	2
Toulouse	2
Marthe	2
Quimper	2
Marinial	2
Épinal	2
Haguenau	2
Mont-Louis	2
Bergerac	2
Quarante-trois autres localités pourvues d'une seule fabrique.	43

En tout. . . 165 fabr.

A quoi il faut ajouter plus de 60 ou 80 autres fabriques moins connues, sans compter les poteries de terre. On suppose donc qu'il y avait alors dans le royaume de 230 à 260 établissements, tant de porcelaines que de faïences fines & communes. Tous ces établissements, auxquels on supposait en moyenne une cinquantaine d'ouvriers, entretenaient donc 13,200 ouvriers, & en admettant que la moitié fussent mariés & quatre têtes par famille, on obtenait le nombre de 32,500 personnes que le traité avec l'Angleterre privait de leur travail.

Nous avons reproduit cet état des manufactures de faïence & de porcelaine établies dans le royaume, d'après l'ouvrage déjà cité de M. Du Broc de Ségange, *La Faïence & les Faïenciers de Nevers*, p. 272.

Il fuit du tableau précédent qu'il y avait en France, vers 1786, de 140 à 150 centres de fabrication de la faïence ou de la porcelaine, sans compter les manufactures de poteries, plus nombreuses encore sans doute. On voit donc qu'il fera parfois très-difficile, sinon impossible, de parvenir à distinguer entre elles les productions de tant d'ateliers.

Nous terminerons ces détails de fabrication par la comparaison de la dépense d'une fournée en 1790 & en 1798.

Dépenses
& bénéfices
en 1790
& en 1798.

DÉPENSE D'UNE FOURNÉE FAITE EN 15 JOURS.

En 1790.

MATIÈRES PREMIÈRES :

10 cordes de bûches à 20 liv. .	200 liv. » f.
Terres	32 10
Émail blanc en pierre . . .	140 10
Émail brun	40 18
Couleurs pour peindre . . .	2 »
	<hr/>
	415 liv. 18 f.

MAIN-D'ŒUVRE :

Journaliers, à 100 liv. par semaine, pour 15 jours . .	200 »
Tournerie	130 »
Peintres	45 »

Total des matières & de la
main-d'œuvre. 790 liv. 18 f.

La dépense ci-dessus, en y com-
prenant quelques menus
frais, doit être portée à. . . 800 ».

On doit y ajouter :

Dépense de 2 chevaux, 15 jours. .	40 »
Loyer fur 2,000 liv. par an. . .	44 »
Réparations de fours & ateliers évaluées à 300 liv. par an. . .	12 10
Impositions au 10 ^e fur 2,000 liv. .	8 6
	<hr/>
	904 liv. 16 f.

Les non-valeurs & accidents,
très-fréquents dans ces opé-
rations, obligent de porter
cette dépense, pour une four-
née par quinzaine, à. . . 950 »

Et pour deux fournées par mois,
terme moyen 1,900 liv. » f.

En 1798.

MATIÈRES PREMIÈRES :

10 cordes de bois à 34 liv. . . .	344 liv.
Terres	40
Émail blanc en pierre.	170
Émail brun.	50
Couleurs pour peindre.	2
	<hr/>
	606 liv.

MAIN-D'ŒUVRE :

Journaliers	230
Tournerie	140
Peintres.	50

Total des matières & de la
main-d'œuvre 1,026 liv.

La dépense ci-dessus, en y com-
prenant quelques menus frais,
doit être portée à. 1,050 liv.

On doit y ajouter :

Dépense de 2 chevaux.	45
Loyer fur 2,000 liv.	44
Réparations d'ateliers, fours, voi- tures	15
Impositions au 5 ^e fur 2,000 liv. .	17
	<hr/>
	1,171 liv.

Les non-valeurs & accidents doi-
vent faire porter cette somme de
dépense, pour une fournée par
quinzaine, à. 1,225

Ce qui donne par mois . . . 2,450 liv.

Le résultat serait le même pour des petits fours d'une capacité moindre d'un tiers & faisant trois fournées par mois. Le produit d'une fournée de grand four doit être évalué à 150 grandes

douzaines de marchandises dont le prix était, en 1790, de 8 liv., ce qui fait 1,200 liv., ou, par mois, 2,400 liv. — Le produit d'une fournée de grand four étant évalué, en 1798, à 150 grandes douzaines de marchandises, dont le prix moyen est de 9 liv. les 150 douzaines montant à 1,350 liv. pour une fournée & pour un mois à 2,700 liv.

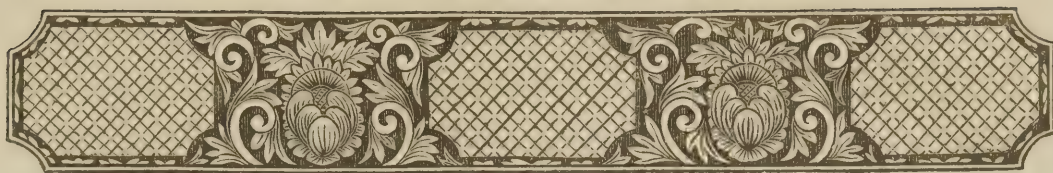
RÉSULTAT PAR MOIS.

<i>En 1790.</i>		<i>En 1798.</i>	
Dépenses	1,900 liv.	Dépense.	2,450 liv.
Produit.	2,400	Produit.	2,700
Bénéfice	500 liv.	Bénéfice.	250 liv.

Ainsi, l'on peut constater, d'après ce tableau de comparaison, que, en 1798, les dépenses étaient augmentées d'un cinquième & les bénéfices diminués de moitié.

Malgré ces tristes résultats, nos faïenciers ne manquaient pas l'occasion de témoigner de leurs sentiments patriotiques. Il résulte d'une note, qui nous est communiquée par M. Frère, archiviste de la Chambre de commerce de Rouen, que, le 6 juin 1791, les fabricants & ouvriers en faïence du faubourg Saint-Sever ont fait célébrer à cette paroisse un service funèbre à la mémoire de Mirabeau & ont donné un drapeau.





CHAPITRE HUITIÈME.

Objets divers fabriqués en faïence. — Multiplicité de ces productions. — Leur extrême variété. — Termes employés dans la fabrication. — Nomenclature générale des différents mots usités dans l'industrie de la faïence rouennaise pour désigner les pièces fabriquées.



QUAND on jette les yeux sur une collection de faïences rouennaises, avant de pénétrer dans l'étude des systèmes d'ornementation, l'esprit est frappé tout d'abord par la diversité singulière des objets & la multiplicité des formes.

Ainsi ferons-nous & établirons-nous la nomenclature des pièces fabriquées, avant d'entrer dans l'examen des modes de décoration.

La faïencerie de Rouen a produit des œuvres innombrables. Les règlements & les enquêtes nous apprennent le nom de ces productions multipliées : l'art infini de nos manufacturiers s'exerçait avec un talent égal sur le moindre vase d'usage vulgaire, comme sur le somptueux échantillon décoré d'armoiries.

Objets divers
fabriqués.

En outre de toute la vaisselle de table, simple ou ornée, & particulièrement des soupières & des grands plats, on rencontre les objets suivants : bustes de diverses grandeurs; gaines & consoles, souvent de proportions monumentales; poêles; chambranles de cheminées; tableaux décoratifs composés de carreaux peints; vases de jardin de toute grandeur & vases à fleurs d'appartement; tabourets de garde-robe, carrés ou d'encoignure; grands vases de pharmacie ou de décoration; lampes d'église à suspendre & vases d'autel pour fleurs; encriers de diverses formes; petites commodes; seaux à rafraîchir; furtouts de table de plusieurs pièces; pupitres à écrire, avec tiroirs en faïence; râpes à tabac;

bénitiers d'appartement; bougeoirs; chandeliers à main, de table ou d'applique, à mascaron ou en forme de bras tendu; plateaux sur pied; supports de théière en cuivre; fontaines d'applique avec leur cuvette, ou en forme de vase; plats à barbe; vases à parfums, dits *pots pourris*; lanternes; jardinières isolées ou d'applique; jardinières en forme de corne, également d'applique; huiliers avec burettes en faïence, ou pour burettes en verre; petits fouliers & pantoufles par paires; petits colombiers, pour mangeoires à oiseaux; cruchons & brocs à boisson, de forme ordinaire ou en forme de buveur; barillets isolés, ou sur chandelier & ornés de groupes; petits Bacchus sur un tonneau; flacons en forme de livre; tabatières en forme de carène; cartels de montre; petits édifices; épis de pignons; méridiens solaires; globes terrestres; crucifix avec support; statuettes; coffrets; fucriers à fucré râpé, en forme d'encensoir; lions de jardin, ou pour décoration de meubles; levrettes pour la même destination; inscriptions funéraires; flâques & flacons divers; cagnards & braferos; réchauds de table, à manche; &c.

Cette liste est longue, & pourtant nous avons encore à ajouter une annexe à la nomenclature de tant d'objets variés. Elle comprendra : les bouquets de fleurs & de fruits, destinés sans doute à couronner des vases de jardin ou de décoration d'appartements; les assiettes chargées de fruits en relief; les vases de nuit pour femme; les tabatières en forme de livre & autre forme; les jardinières chargées de fruits, abricots & noix; les cadres à miroir; les cartes géographiques de France; les plateaux à échiquier; les plateaux de guéridon; les coqs-girouettes; les barattes à battre le beurre; les terrines à lait; les boîtes à mouches; les tableaux portant une crucifixion peinte, avec encadrement mouluré faisant corps avec le fonds; les souffiraux de cave d'une seule pièce; les pupitres à musique; les trompes ou serpents; les assiettes chargées d'un coquetier; les plaques à encadrer en guise de tableaux; les plateaux & supports de balance; les supports pour cylindres de verres à couvrir des figurines; enfin, les paniers à jour pour mettre des œufs sur la table.

Tous ces objets, de forme & d'importance différentes, démontrent bien quelle diversité charmante se faisait remarquer dans l'art de nos faïenciers. Si les petites pièces convenaient mieux à la fragilité de la matière qu'ils employaient, ils ont su néanmoins exécuter de grands & magnifiques bustes, par exemple, comme ceux des *Saisons*, actuellement en Angleterre, & les belles *Sphères* reproduites dans cet ouvrage, pl. XLI & XLII.

Pendant une grande partie du dix-huitième siècle, on tenta à Rouen de fabriquer des figurines & des groupes à l'imitation de ceux de Saxe. Nous en avons rencontré un de ce genre, surmontant un barillet & daté de 1738. Ce dernier était colorié; nous en avons vu d'autres également coloriés dans lesquels on s'était efforcé d'imiter les jolis groupes en faïence de Strasbourg à l'aide d'un rouge carminé assez lourd & sans éclat. Enfin il en existe, & même d'assez gracieux sous le rapport du modelage, qui n'étaient revêtus d'aucun émail coloré, mais seulement enduits d'une couverte transparente qui, laissant à la terre cuite de couleur rosâtre, la teinte naturelle, tout en l'avivant par l'éclat du vernis vitreux, produisait un effet assez agréable & susceptible de fournir de bons résultats.

Figurines
& groupes.

Ce système de coloration a surtout été employé dans la dernière partie du dix-huitième siècle à la fabrication des christs en croix. La couleur de chair était donnée par la terre même; la draperie, les cheveux, &c., avaient une coloration spéciale. Une fabrique qu'on dit être celle de M. De la Metairie, paraît s'être occupée, avec une certaine suite, de compositions & de reproductions de ce genre, généralement moulées sur des reliefs de diverse nature; c'est ainsi qu'on rencontre des médaillons de Jésus-Christ & de la Vierge, de petits bas-reliefs pieux, des médailles, notamment celle de Louis XVI encore dauphin & de la dauphine, des portraits de particuliers, &c., &c.

Les *Annonces & Affiches de Rouen*, pour l'année 1780, nous ont conservé le nom d'un ouvrier tourneur qui exécutait des poêles en faïence ou terre cuite d'une grande dimension. Voici ce que nous lisons dans ce recueil :

Poêles en faïence
ou terre cuite.

« Le S^r Henry, tourneur en faïence, rue de Grammont, paroisse de Saint-Sever, fabrique des poêles de terre cuite, à panneaux & ornements de même matière; les tuyaux représentent des colonnes de différents ordres d'architecture, des arbres secs, entourés de vignes ou lierre. Il exécute même le goût des personnes qui l'emploient. »

Il y a des spécimens de ces travaux dans diverses collections; néanmoins, nous ne pensons pas que le S^r Henry ait eu de fabrique proprement dite; il devait, pour la cuisson, utiliser les fours de quelque manufacturier voisin.

A côté des grands poêles, il ne faut pas oublier de mentionner les pavages en carreaux peints, & notamment celui qui orne encore un appartement au

Pavages
en carreaux
de faïence.

rez-de-chauffée du manoir de campagne des familles Le Boulenger & Le Coq de Villeray, dans la commune de Lintot, près Bolbec.

Pavage
au manoir
seigneurial
de Lintot.

Ce pavage est composé de carreaux uniformes formant deux motifs rayonnants entre-croisés. Dans le centre, une grande rosace d'un mètre à peu près de diamètre, est posée elle-même sur un encadrement carré oblong, à fond de rosaces jaunes sur fond bleu, avec entourages chantournés de style Louis XIV. La rosace centrale est formée de huit motifs, composés d'entrelacs en bandeaux se déroulant en rinceaux. Les couleurs des pavés du fond sont le bleu foncé & le bleu tendre, le jaune & le vert sale. Le contour est en bleu pour toutes les couleurs, excepté pour le vert qui est circonscrit de brun rougeâtre. Une bordure à pavés réguliers entoure le tout; une autre bordure, à pièces longues & fort belles, garnit la cheminée qui est elle-même, quoique grande & moulée sur un marbre, en faïence jaspée, mais grossière. La rosace, considérée d'outre en outre, se compose de neuf pavés de diamètre; un pavé occupant le centre.

Cette maison appartient aujourd'hui à M. Gustave Huet, manufacturier à Bolbec, qui a bien voulu nous permettre de relever, dans le dossier des titres de propriété, les mentions ci-après concernant des familles de faïenciers rouennais qui nous font connus.

Propriétaires
successifs
du manoir
de Lintot.

« 5 juin 1675. — Aveu de Aymard Delamare, escuyer, seigneur de Lintot, en partie, à Nieollas Delahaye, escuyer, seigneur & patron de Lintot, de la Moissonniere...

25 août 1687. — Vente par Emard Delamare, escuyer, sieur de Lintot en partie, à haut & puissant seigneur messire Henry Martel, chevalier, seigneur comte de Fontaines, &c., fils de feu messire François de Martel, vivant chevalier, seigneur de Fontaine, patron de Bolbec, comte de Claire, Bellencombre, Bretigny, Arcy-sur-Aube...

13 mars 1692. — Déclaration aux fins de decret des héritages d'Airar Delamare, escuyer, sieur de Lintot.

... La première pièce en masure, close tout autour tant de fossés que mur de bauge, & terre logée & plantée, comme elle est scituée au dit lieu de Lintot, contenant sept acres de terre ou viron, sur laquelle sont edifiez une grande maison manante, grange, pressoir, fournil & plusieurs autres estages & jardin, autour de laquelle masure il y a plusieurs arbres de haute fustaye...

6 mars 1702. — Vente par Emare Delamare à Robert Le Boulenger, d'une ferme à Lintot.

... Fut present Emare Delamare, escuyer, sieur de Lintot, demeurant en lad. par^{re}, viconté de Caudebec, lequel de bon gré confesse avoir vendu, quitté, cédé & délaissé par ces presentes au sieur Robert Le Boulenger, ancien prieur juge consul des marchands à Rouën, y demeurant rue Marpalu (*sic*), paroisse de Saint-Maclou à ce present, acquéreur & acceptant pour luy ses hoirs

& ayant cause, c'est à sçavoir une ferme & héritage tant en mafure que terre en labeur (*sic*), où demeure actuellement ledit fleur de Lintot ...

... Cette vente & cession aincy faite moyennant le prix & somme de huit mil neuf cent vingt livres de principal en outre les rentes & pensions viagères cy-après énoncez...

Et en outre lad. somme de huit mil neuf cent vingt livres ledit fleur Le Boullenger s'est en outre obligé envers ledit fleur de Lintot de luy faire & continuer le nombre de trois cent livres de pension viagère & alimentaire à courir dudit jour de Saint-Michel dernier jusques au jour de son décès.

... Lecture faite dudit contrat devant le principal portail de l'église de Lintot, le 9 avril 1702, en présence de... Charles Le Boullenger, souffigné.

12 août 1705. — Vente par le fleur Nicolas Gohon, au fleur Robert Le Boullenger d'onze acres de terre en trois pièces à Lintot.

28 septembre 1764. — Aveu de Charles Le Coq, fleur de Villeray, conseiller du Roy, maître ordinaire honoraire en la cour des comptes, aydes & finances de Rouen, y demeurant fauxbourg de Saint-Sever, au nom & comme ayant épousé dame Louise Le Boullenger, fille & seule héritière du fleur Robert Le Boulanger, officier en la monnoye de Rouen, à messire Charles de Macon, escuyer, seigneur & patron de Lintot, de la Moissonnière & autres lieux...

... Une pièce de terre assise en ladite paroisse de Lintot, contenant en mafure & labour sept acres trois vergées où sont le manoir, jardin & autres bâtiments...

28 septembre 1764. — Aveu du même au même.

... Un héritage tant en mafure qu'en labour contenant treize acres & demie, faisant le milieu & partie d'une plus grande mafure & pièce de terre assise en la paroisse de Lintot sur laquelle partie de mafure sont la maison du fermier & autres bâtiments...

6 septembre 1791. — Acte où se trouve mentionné M. Jean-Baptiste-Louis Léonard du Hecquet, ancien mousquetaire du roy, capitaine de cavalerie, ecuyer de main de Monsieur frère du roy, fils & héritier de madame Louise-Catherine-Henriette Lecoq de Villeray, qui était héritière par moitié de d^{elle} Marie-Bonne Le Coq de Villeray, sa sœur.

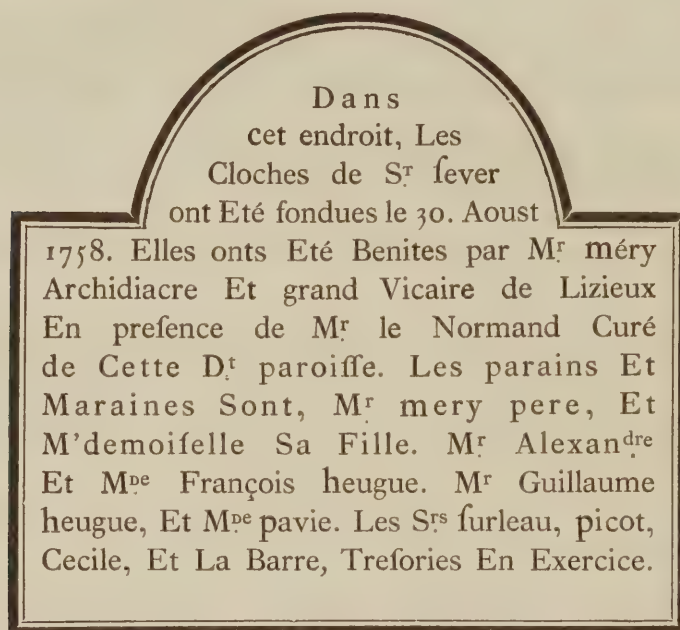
4 décembre 1860. — Vente par les héritiers du Hecquet de leur ferme de Lintot à M. Gustave Huet, propriétaire & manufacturier à Bolbec «.

D'autres fois, les faïenciers faisaient servir leur art à exécuter des inscriptions pour conserver le souvenir d'événements accomplis dans leur paroisse. C'est ainsi qu'on peut voir encore aujourd'hui, sur une maison de la rue Pavée, n° 31, au faubourg Saint-Sever, l'inscription ci-après, qui rappelle la fonte des cloches de l'église, en 1758. Cette plaque de faïence est incrustée dans un

Inscription
historique
sur faïence.

« Notes fournies par M. Brianchon, du Valasse.

mur. Nous en avons figuré ici la forme, en reproduisant exactement la disposition & le mélange des lettres, ainsi que les irrégularités de l'orthographe. Cette inscription est ainsi conçue :



Emploi des plats
de grande
dimension.

On s'est demandé quelquefois quel était l'usage des grands plats de 57 à 58 centimètres de diamètre assez fréquents dans les collections & les musées. Ils servaient le plus souvent d'ornement au fond des dressoirs, mais leur utilité pratique est incontestable : autrefois, en effet, on accumulait sur un même plat une quantité prodigieuse de gibier ou de poissons.

On lit à cet égard dans les *Mémoires* du duc de Luynes, du mois de janvier 1752, qu'il n'y avait à la table de Frédéric II que deux services ; les plats y étaient remplis de viandes, comme on en servait autrefois, 18 ou 20 perdrix dans un plat, 12 ou 15 poulets dans un autre.

Cet usage des plats surchargés d'un grand nombre de pièces de viande est justifié par un article d'une ordonnance de Louis XIII, de 1629. Nous y trouvons à l'article 134... « Défendons à toutes personnes de quelque qualité & condition
« qu'ils soient, d'user au service de leur table, pour quelque prétexte & couleur
« que ce soit, même es-festins de nopces & fiançailles, de plus de trois services
« en tout, & d'un simple rang de plats, sans qu'ils puissent être mis l'un sur

« l'autre, & ne pourra avoir plus de six pièces au plat, soit de bouilly ou rosty, « de quelque forte de menue volaille ou gibier que ce puisse être, &c. . . . »

La coutume existant dans toute la Normandie, d'offrir aux mariés, un cadeau, lorsqu'on était convié à leur noce, a fourni l'occasion à la fabrication rouennaise d'exécuter de nombreuses pièces qui avaient cette destination; dans une partie de la basse Normandie on les appelait *cochelins*.

Cadeaux de mariage ou *cochelins*.

C'étaient des brocs, des soupnières, des écuelles, des saladiers, des cuvettes, des petits bassins, des plateaux, des douzaines d'assiettes, des plats à barbe, &c. Ces pièces portaient souvent aussi l'image du saint patron des destinataires.

Les manufacturiers avaient adopté, pour le langage de leurs ateliers, une foule d'expressions qu'il serait trop long d'énumérer ici. Nous en signalerons seulement quelques-unes, qui se retrouveront fréquemment dans les descriptions que nous pourrons avoir à faire de certaines pièces notables.

Expressions techniques usitées dans les ateliers.

Ainsi, par exemple, le qualificatif *chatironné* est souvent employé par les peintres.

Ce mot, qui appartient au glossaire de la peinture sur porcelaine, sur faïence & sur émail, s'applique au genre de dessin dont les contours sont accusés par un trait noir qui les détache du fond, les rehausse & les fait valoir. C'est surtout dans la peinture de fleurs sur faïence ou sur porcelaine, que ce mot trouve son application. Ainsi, dans les faïences de Strasbourg, de Marseille, d'Apres & dans celles de Rouen faites à leur imitation, on remarque le plus souvent que les fleurs, même dans leurs parties les plus délicatement coloriées, telles que les pétales d'une rose, par exemple, sont contournées par un trait noir continu, qui circonscrit toutes les parties de la fleur. Les faïences de Strasbourg portant la marque des Hannong, présentent parfois aussi ce caractère. Dans ces pièces, les bouquets, au lieu de tiges dessinées, modelées & peintes à l'imitation de la nature, n'ont généralement que des tiges filiformes indiquées par un seul trait noir, ce qui exclut toute intention de copie exacte du modèle. Le *chatironné* a disparu dès que les peintres se sont préoccupés sérieusement de se rapprocher de l'original.

Expliquons encore les mots suivants :

Chantourné. — Se dit des bordures auxquelles on a pratiqué des éminences ou contours qui font rentrer ou saillir quelques-unes de leurs parties.

Découpé. — Ce ferait, suivant moi, le chantourné plus profondément accusé,

mais je crois ce mot, qui doit tenir le milieu entre le précédent & le suivant, peu précis, & d'une interprétation assez vague.

Déchiqueté. — Taillé menu par petites parties, en petits morceaux, par taillades. (Befcherelle.)

Festonné. — Découpé sur les bords en petits festons réguliers. C'est le cas de beaucoup de pièces plates, compotiers surtout, qui sont cannelés, & c'est à peu près la seule modification à la forme exactement circulaire qu'on trouve dans la période de la broderie.

Nomenclature
des pièces.

Cette histoire de la faïence de Rouen ne ferait point complète, si nous n'établissions pas la nomenclature générale des pièces sur lesquelles s'exerce la fabrication rouennaise.

Nous avons recueilli soigneusement dans les enquêtes, les tarifs & les inventaires, toutes les appellations qui s'y rencontrent, & nous en donnons ci-après le tableau détaillé. De tous les documents, celui que nous avons davantage consulté, c'est le curieux inventaire fait après le décès de Fouquay, en 1742, par son confrère Malétra, manufacturier, & Hubert, faïencier à Saint-Sever. Le grand nombre de pièces décrites dans cette nomenclature nous démontre que, dès cette époque, l'art était parvenu à son apogée, & l'industrie à son plus considérable développement.



GLOSSAIRE DES DIFFÉRENTS TERMES

USITÉS DANS L'INDUSTRIE DE LA FAÏENCE ROUENNAISE

POUR QUALIFIER LES PIÈCES FABRIQUÉES,

RECUEILLIS NOTAMMENT DANS L'INVENTAIRE FAIT APRÈS LE DÉCÈS DU S^r FOUQUAY,
MANUFACTURIER DE FAÏENCE A S^t SEVER,

*Dressé en juillet 1742, d'après les indications fournies par le S^r Malétra,
manufacturier de faïence, & le S^r Hubert, faïencier.*

AIGUIÈRES, presque toujours orthographiées EGUIÈRES dans l'inventaire de 1742, & presque toujours mentionnées par unités. *Huit éguières.* — (Pl. xiv.)

L'aiguière, de forme qu'on pourrait appeler *rouennaise*, tant la fabrication de Rouen l'a reproduite en faïence; celle qu'on compare ordinairement à un casque renversé, & qu'on dit avoir servi, dans notre province de Norman-

die, de vase de communion aux protestants, était véritablement à son origine, & dans l'usage ordinaire, une aiguière à laver les mains. On la voit employée de cette manière avec son plateau, dans un tableau de Gabriel Metzu, *la Visite inattendue* (*Histoire des peintres*, par Ch. Blanc, peintres flamands, in-4°); & si, dans cet exemple, l'aiguière & le plateau sont en métal, la forme est entièrement identique à celle adoptée par nos faïenciers.

Ne peut-on pas supposer que les protestants, à l'époque des persécutions, avaient choisi, pour éloigner tout soupçon, cette forme de vase, semblable aux vases domestiques d'un usage familial, pour donner le change aux espions & aux persécuteurs?

La forme de l'aiguière de fabrication rouennaise, diffère quelque peu de celle qui appartient à la fabrication nivernaise, laquelle n'est autre que celle d'origine italienne. Cependant, il existe des aiguières rouennaises qui imitent de très-près, quant à la forme, les aiguières nivernaises; panse de forme globulaire, support en piedouche exhaussé avec étranglement très-accusé, &, du côté de l'orifice, qui termine un col également étranglé, une expansion en forme de feuille, à bords roulés en dessous, qui forme le goulot & qui est accompagné, de chaque côté, d'un appendice en spirale conique figurant une vrille de cep. L'anse est également tordue.

M. Benj. Fillon (*l'Art de terre chez les Poitevins*, p. 149) donne le nom de hanaps, aux vases à anses que nous appelons aiguières, & ajoute que les protestants s'en servaient dans la cérémonie du baptême.

ASSIETTES. *Affiettes fines, — façon d'argent, — rondes. Item sept douzaines d'affiettes rondes armoriées & trois douzaines sans armes*, mentionnées comme faisant partie du mobilier particulier de Fouquay. Inv. de 1742. — *Unies; découpées dites isolées, par le tourneur*. Règl. de 1753. — (Pl. V, XI, XII, XIII, XV, XXXIV, XXXV, LVI, LVII.)

AUGETS A PERROQUET, *séparés ou non*. Règl. de 1753.

BACCHUS AVEC UN ROBINET. *Item, sur les piliers de la porte du jardin deux fontaines en biscuit en forme de bacchus*.

BAIGNOIRES. Inv. de 1742. — De quelles baignoires s'agit-il ici? comme cette mention est à peine répétée, on peut induire qu'il s'agit de baignoires pour enfants, & non de baignoires pour les oiseaux. Cependant, à partir de la première mention, qui n'arrive que vers la fin de l'inventaire, cet article se répète à chaque lot nouveau & toujours par deux.

BAIGNOIRES A OISEAUX.

BASSINS DE BUFFET. *Un grand bassin de buffet*. Inv. de 1742. *Bassins de buffet*. Règl. de 1753.

BASSINS DE COMMODITÉ. (*Voir POTS DE COMMODITÉ*.)

BASSINS DE LIT A VIS. Règl. de 1753.

BÉNITIERS. *Trois douzaines de bénitiers blancs*.

BEURRIERS. *Beurriers couverts*. Inv. de 1742. *Dito dits purificateurs*. Règl. de 1753.

BIBERONS. Inventaire de 1742 & règlement de 1753.

BIDETS.

BOITES A CONFITURES. *Boîtes de livres; boîtes de demi-livres.* Différentes des pots à confitures puisqu'elles sont mentionnées immédiatement après. Inv. de 1742. Règl. de 1753.

BOITES A MOUCHES. Mention infiniment répétée. — *Cent soixante-huit boîtes à mouche, nantoises*^a. Inv. de 1742. Mentionnées également dans le règlement de 1753.

La boîte à mouche n'est pas moins rare que la boîte à favonnette, & par les mêmes raisons. Elle a la forme & est en général une imitation des boîtes en émail sur cuivre de la Saxe, ou encore de celles en orfèvrerie.

Le couvercle est plat & le fond arrondi, elles étaient sans doute serties & montées en métal.

BOITES A PATE. *Cent soixante-huit boîtes à pâte couvertes nantoises, trente dito non couvertes.* Inv. de 1742. *Boîtes à pâtes.* Règl. de 1753.

BOITES A LA ROMAINE. Il s'agit sans doute de boîtes à confitures, leur mention suivant celles qui sont relatives à cet article.

BOITES A SAVONNETTE.

La boîte à favonnette est globulaire, exhaussée & supportée par un pied un peu évasé & divisée transversalement par la moitié en deux parties qui se réunissent au moyen de la fermeture appelée à frottement. L'usage journalier de ces pièces & leur fragilité les a fait disparaître; elles sont fort rares.

BOITES A SUCRE. Distinctes des sucriers. — *Quatre-vingt-huit boîtes à sucre de différentes grandeurs.* Inv. de 1742 & règl. de 1753.

BOITES A TABAC. Inv. de 1742. Distinguées en apparence des pots à tabac mentionnés aussi dans le même inventaire.

BOUGEOIR à manche.

BROCS. *Un grand broc.* Inv. de 1742. *Brocs de toutes grandeurs.* Règl. de 1753. (Pl. VIII.)

Le broc est particulier à la fabrication rouennaise; sa destination est de contenir du cidre ou de la boisson. — La bouteille, flaque ou flacon est spéciale à la fabrication nivernaise; c'est le meuble indispensable d'une population qui s'abreuve de vin.

BUSTE. *Un buste sur la porte de la maison donnant sur le jardin.*

CABARETS. *Six cabarets de faïence avec leur garniture de chacune huit tasses, avec leurs soucoupes, une théière, un pot à sucre, pot au lait & cafetière.* Il y a, en outre, des cabarets de six, quatre, trois & deux tasses, mais n'ayant chacun qu'une théière & un pot à sucre.

CABARETS EN TRÈFLE.

^a Cette appellation indique très-vraisemblablement que ces pièces étaient destinées à des marchands de Nantes, pour servir à leur grand commerce d'exportation.

CADINS. Règl. de 1753. (*Voir GADINS.*) Ces pièces étaient d'une fabrication usuelle, puisqu'on les trouve indiquées comme équivalant à une pièce & demie, une pièce, trois pour deux, deux pour un, trois pour un. Ce mot, que nous n'avons trouvé dans aucun dictionnaire du dix-septième & du dix-huitième siècle, est expliqué ainsi par le Glossaire de Roquefort : *Cadin*, grand plat, jatte, écuelle, vase; *cadus*, *catinus*.

CAFETIÈRES. Inv. de 1742: *Cafetières à pieds & en barils*. Règl. de 1753.

CALOTTES. *Item cinq calottes de 3 pour 2.*

CASSEROLES. *Quatre casseroles à queue.* (*Voir POELONS.*)

CAZETTES.

CHAISES DE COMMODITÉ. (*Voir GARDEROBE.*)

CHANDELIERS, *communs, fins à glands, de toutes grandeurs*. Règl. de 1753. (*Voir FLAMBEAUX.*)

CHEVRETTES. (*Voyez POTS D'APOTHICAIRES.*)

CHOCOLATIÈRES ou CAFETIÈRES DROITES *de toutes grandeurs*. Règl. de 1753.

CHOPINETTES. (*Voyez PINTONS.*)

COMMODE. (Pl. LV.)

COMPOTIERS. *Grands & petits*. Mentionnés souvent sous trois grandeurs. *Compotiers plats, façon d'argent; — creux, façon d'argent; — à pans.*

COQUEMARS. Inv. de 1742 & Règl. de 1753.

COQUETIERS. Inv. de 1742. *Coquetiers fins à glands, à boutons*. Règl. de 1753.

CORBEILLES A FLEURS, *à mettre sur les manteaux de cheminée.*

CORBEILLES A FRUITS *à anses torfes; — unies*. Mentionnées de trois grandeurs.

CORNETS & COUVERCLES D'ÉCRITOIRES. Règl. de 1753. En voyant les cornets assimilés, dans le même article, aux couvercles d'écritoire, on ne peut douter que ces cornets ne soient les godets ou petits pots qu'on mettait dans les encriers pour contenir l'encre. Ce nom de cornets est encore celui que portent les encriers de poche en corne.

GRANDS CORNETS à couvercles.

CRACHOIRS. Inv. de 1742. — *Nantais*. — *A manche ou non*. Règl. de 1753. On trouve aussi des crachoirs carrés oblongs à pans coupés, avec anse sur le côté, & fente à l'un des bouts pour vider le contenu.

CRUCHES. Inv. de 1742. — *Communes, fines, de toutes grandeurs, tournées & couvertes*. Règl. de 1753. (Pl. VIII.)

CUILLERS A MALADES, à bec long & façon d'écuelles couvertes à moitié & à anses. Règl. de 1753.

CUVETTES à la Romaine. — *De garde-robe*. Cette dernière mention ne se trouve qu'une fois, précédant des articles nombreux où l'on mentionne des *bidets*; nous supposons donc qu'il s'agit de la même pièce, & que lorsque cet article s'est présenté pour la première fois, on a employé par décence une périphrase pour le désigner. La mention simple *cuvette* est peu répétée. *Une cuvette carrée*.

CUVETTES D'HUILIERS.

— pincées. Règl. de 1753.

CUVETTES A PANS. *Une grande cuvette ovale. Item quatre cuvettes ancienne forme*. — (Pl. VII.)

DRAGEOIRS *nantais*. — Inv. de 1742.

DRAGEOIRS, 2 pour 1, 3 pour 1, 4 pour 1. Règl. de 1753. (Ce détail de fabrication indique toujours des pièces d'un usage très-commun & d'un bas prix.)

« Espèce de coupe ou de tasse large & plate, montée sur un pied, dans laquelle on présentait autrefois les dragées. On donne encore ce nom à une petite boîte où les dames mettent des dragées. (*Diâ. de Richelet*, v^o DRAGEOIR.) Ce dictionnaire traduit ce mot par *Patera inaurata*, d'où il faut induire qu'il entend par là une coupe de métal.

« *Drageoir*, f. m. Petite boîte en forme de montre, que les dames portaient autrefois à la ceinture par ornement, & où elles mettaient des dragées.

« *Drageoir*, est encore une tasse large & plate, de vermeil doré, montée sur un pied, dans laquelle on présentait autrefois des dragées, aux noces & aux baptêmes. On n'en voit plus qu'entre les mains des crieurs d'enterrements, qui s'en servent pour présenter aux prêtres ce qu'ils doivent donner à l'offrande. (*Diâ. de Trévoux*, v^o DRAGEOIR.)

« *Dragier*, f. m. Petite boîte où l'on mettait autrefois des dragées, des anis de Verdun, & que l'on portait sur soi comme on porte aujourd'hui sa tabatière. Dans le dernier siècle (le seizième), où l'on avait le goût délicat, on ne croyait pas pouvoir vivre sans dragées : il n'était fils de bonne mère qui n'eût son dragier, & il est rapporté dans l'*Histoire du duc de Guise* que, quand il fut tué à Blois, il avait son dragier à la main. [De Vigneul-Marville.] (*Diâ. de Trévoux*, v^o DRAGIER.) »

On voit par ces diverses citations que les mots *dragier* & *drageoir* sont synonymes, & qu'ils signifiaient deux meubles différents : l'un était une bonbonnière, & l'autre une coupe plate & ouverte, ordinairement en métal. Quant aux *drageoirs en faïence*, ce pouvaient être de petits compotiers très-plats, divers plateaux à anses, carrés, longs ou octogones, ou même de petits plateaux sur pied, comme on en rencontre beaucoup, même de très-petits.

ECALLES ou plateaux de balance en faïence. *Deux écalles de balance*.

ECOPES ou pots de chambre ovales. Trente-fix écopes nantoïses.

ECRITOIRES nantoïses. Quarante-cinq douzaines d'écritoires nantoïses.
— *Écritoires à bassin*. Inv. de 1742. *Écritoires à bassins, de toutes grandeurs*.
Règl. de 1753. — (Pl. xxxii.)

ECUELLES A DEUX OREILLES. *Ecuelle & son couvert*. — *De toutes grandeurs couvertes*. Règl. de 1753. *Dito découpées dites isolées*. — (Pl. xxi, XLVIII.)

EGUIÈRES. Voir AIGUIÈRES.

FLAMBEAUX. Il s'agit évidemment de flambeaux en faïence, puisqu'ils font partie de lots disposés pour la vente & dans lesquels on n'a admis sans exception que des marchandises de faïence; d'ailleurs cet article est répété nombre de fois & toujours dans des groupes de pièces de faïence. *Item, cinquante flambeaux de deux pour un*.

FONTAINES. *Une fontaine & sa cuvette*. — *Une grande fontaine ronde & sa cuvette*. Les fontaines font souvent mentionnées isolément sans la cuvette. *Fontaines à la romaine*. — *Quatre fontaines & deux fontaines à la romaine*. — *Item, une fontaine tournée ronde*. — (Pl. xxviii.)

FROMAGERS. *Fromagers à pied*.

GADINS. *Deux gadins de deux pièces*. Voir CADINS.

Dans l'Orne, on appelle *gade* un vase de bois dont on se sert dans les pressoirs; dans d'autres parties de la Normandie, on appelle *gade* une jatte.

On ne trouve le terme *gadin* dans aucun dictionnaire français ancien, ni dans les glossaires de patois Normand.

GARDEROBES. Il faut sans doute par cette mention, *un garde-robe*, entendre les garde-robes complètes, en faïence, soit en encoignure, soit isolées, en forme de caisse à fleurs, cette pièce étant distincte du pot de commodité qui n'en était qu'une partie & qui d'ailleurs se plaçait le plus souvent dans une garde-robe en bois.

GARNITURES DE CHEMINÉE. *Vingt-cinq morceaux de garniture de cheminée; quatorze grands morceaux de garniture de galerie de différentes formes; soixante-douze morceaux de garniture de galerie de différentes formes; soixante-douze morceaux de garniture tant peints que blancs*.

GEINIEUX, de toutes grandeurs. Règl. de 1753.

On entend par *geinieux*, une forte de tasse à anse.

GLOBE. *Un petit more de faïence, sur lequel est une espèce de globe, dans le milieu du jardin.* — (Pl. XLI, XLII.)

Cette pièce était sans doute une variante des belles sphères reproduites planches XLI & XLII de cet ouvrage. Au lieu des consoles juxtaposées pour supporter le globe terrestre, il était dans cet exemple supporté par « un petit More », c'est-à-dire un nègre en faïence dans la position d'un Atlas.

Se trouvait dans le jardin de Fouquay.

GOBELETS. *Item cent soixante-deux gobelets des quatre.* Inv. de 1742. — *Communs, à pieds tournassés, à anses & sans anses.* Règl. de 1753.

HUGUENOTES. Règl. de 1753. Affimilées aux *soupières*.

HUILIERS. *Garnis.* — *Façon d'argent.* Inv. de 1742. On trouve aussi cette mention : *Cuvettes d'huiliers.* Voir ce mot. — *Garnis & couverts, de toutes grandeurs, faits à la balle; ditto sans couvercles aussi à la balle.* Règl. de 1753. — (Pl. XVII.)

JASMINES. Inv. de 1742. *Item cent cinquante jasmins des quatre.* — *Un jasmin de 2 pièces.* — *Jasmins de 3 pièces, 2 pour 1 pièce & demie & 1 pièce.* *Dito 3 pour 2, 2 pour 1, 3, 4 & 5 pour 1.* Règl. de 1753.

JATTES. *Petites jattes rondes, grandes jattes rondes, jattes à calotte, jattes ovales.*

JATTES A CALOTTE. Inv. de 1742. — *Jattes creuses dites à calotte.* Règl. de 1753.

JATTES A CORNE.

JATTES A FRUIT.

JATTES A CRACHOIR. *Aliàs : JATTES EN CRACHOIR.* *Une jatte à crachoir & son pot à l'eau.* La mention suivante qui concerne les mêmes objets, se rencontre bien plus fréquemment : *Une jatte & son pot à l'eau.* Cette mention est même si fréquemment répétée qu'il en faut induire que la *jatte à crachoir & son pot à eau* était un objet des plus usuels, & ce que l'on prend pour une cuvette ordinaire, ordinairement de forme carrée, arrondie aux coins, avec un pot à eau en forme de cruche, est l'article en question. Cette mention est incontestablement de toutes la plus répétée.

LAMPE D'ÉGLISE. — (Pl. LII.)

LIÈVRE. Très-probablement une terrine en forme de lièvre pour pâté.

LIONS. *Sept petits lions blancs.*

LUNETTES. *Quarante-six lunettes.* Nous supposons qu'il s'agit ici de

lunettes de commodités, qui, en effet, se faisaient en faïence & étaient souvent décorées, à l'intérieur du cylindre, de riches broderies. *Item vingt-deux lunettes nantoises.*

MARABOUX ou POTS A BOUILLON, *de toutes grandeurs.* Règl. de 1753.

MODÈLES ou POTS A MOINEAUX. Règl. de 1753.

MORCEAUX DE GARNITURE. *Item quarante-huit morceaux de garniture nantois.*

MOUTARDIERS. — *Nantois. Douze douzaines de moutardiers nantois en barils. Quatre-vingt douze à cul plat. Moutardiers à pied détaché nantois.* Il faut distinguer dans les moutardiers le *moutardier de table*, dont la forme & l'usage sont connus, & le *pot à moutarde*, vase à l'usage des vinaigriers & des épiciers; ce dernier, d'un assez grand volume globulaire & souvent à pied, est caractérisé par un trou rond dans son couvercle, pour laisser passer la spatule ou mouvette. Je pense que les moutardiers à *cul plat* & à *pied détaché*, sont des *pots à moutarde*. — (Pl. VI, 2.)

ŒILS DE BŒUF. *Cent cinquante yeux de bœuf.*

OUILLES ou SOUPIÈRES, à boutons & pieds détachés, *de toutes grandeurs, couvertes, découpées & à serpent.* (Règl. de 1753.)

PÂTÉS CHAUDS. Souvent on trouve la mention de *pâtés*, tout court, ou avec un qualificatif de forme : *pâtés ronds, pâtés ovales, pâtés octogones.* Inv. de 1742. *Pâtés ronds de toutes grandeurs.* Règl. de 1753.

PINTONS. Ce sont sans doute des *burettes* d'huiliers. *Cent pintons.*

PINTONS D'HUILIERS, couverts; *dito* sans couvercles. Règl. de 1753. — (Pl. x, 2.)

Ce nom est donné aux burettes d'autel dans des inventaires du commencement du dix-huitième siècle. On peut en induire que ce terme s'appliquait aussi aux burettes d'huilier, que l'on appelait aussi *pintons*, c'est-à-dire diminutifs de *pinte*. Quant à *chopinette*, c'était le diminutif de *chopine*, qui lui-même est le dérivé de *chope*, mesure de liquides dont l'usage & le nom sont demeurés habituels en Flandre, & qui tend à redevenir populaire en France pour indiquer une certaine quantité de bière.

PLATEAUX *de toutes grandeurs.* Règl. de 1753. — (Pl. XXII, XXIV, XLIX, LIII.)

PLATEAUX A CONTENIR DES VERRES A BOIRE, plongés dans l'eau par leurs bords : les uns de forme ronde, les autres de forme carrée oblongue à angles abattus & pourvus de deux anses. Ces derniers servaient aussi de cuvettes. Les bords des uns & des autres étaient droits. Un beau plateau

rond, que nous supposons avoir été à l'usage ci-dessus, & qui faisait partie de la collection de M. Affegond, est aujourd'hui au Musée de Bernay.

PLATS. *Plats en façon d'argent*. Mention peu répétée. *Grands plats octogones. Plats ovales façon d'argent*. — *Un service de treize plats ovales façon d'argent. Un service de quatorze plats octogones*. — (Pl. II, III, IV, XXXVIII, XXXIX, XLIII.)

PLATS A BARBE. Inv. de 1742 & règl. de 1753.

POELONS ou *casseroles à manche de toutes grandeurs*. Règl. de 1753.

POIVRIÈRES. *Poivrières à trois. Poivrières coupées. Poivrières coupées en deux. Item deux cent quatre poivrières couvertes*. — (Pl. XXXIII, I.) V. SALIÈRES.

POTS A BOUILLON. Règl. de 1753. Affimilés aux *Maraboux*. (V. ce mot.)

POTS A CONFITURES. *Cent cinquante-deux douzaines de pots à confitures de livre. Trente-six douzaines de pots à confiture de demi-livre. Pots à cul plat, de livre*. Inv. de 1742. — *Pots à confitures ou lanturelu*. Règl. de 1753.

POTS A EAU. *Pour le commun*. Inv. de 1742. — *Pots à eau tournassés, couverts, sans couvercles, façon de tournassés, ni couverts, ni tournassés, de toutes grandeurs*. Règl. de 1753. — (Pl. XLIV.)

POTS A FLEURS.

POTS A LAURIER. Inv. de 1742 & règl. de 1753.

POTS A POMMADE, *hauts, de toutes grandeurs; dito plats*. Règl. de 1753.

POTS A SOUPE OVALES & *leurs plats*.

POTS A SUCRE. — *Nantois*.

POTS A TABAC. Inv. de 1742. — *A vis*. Règl. de 1753.

POTS AU LAIT.

POTS D'APOTHICAIRE. *Quarante pots d'apothicaire de différentes formes*.

Il s'agit ici certainement du vase appelé *chevrette*, pot de faïence à goulot, pour mettre les sirops. (*Dictionnaire de Bescherelle*.) Les dictionnaires de Richelet, de Trévoux, & tous les anciens dictionnaires en général donnent la même définition, en y ajoutant : *terme d'apothicaire*, & la traduction latine, *guttus*.

La *chevrette* s'appelait aussi, dans le langage familier des garçons apothicaires, *pot à broquette*.

POTS DE CHAMBRE. *Pots de chambre bleus communs. Soixante-quinze pots de chambre peints. Quinze pots de chambre bleus communs*. Inv. de 1742. — *Pots de chambre, gros bords, hauts & plats; dito, tournassés ronds & ovales, à petits bords, façon de tournassés, ronds & ovales, de toutes grandeurs*. Règl. de 1753.

POTS DE CHAMBRE OVALES appelés Ecopes. (*Voir ce mot.*)

POTS DE COMMODITÉS. Quelquefois mentionnés dans le même article que les pots de chambre, d'où il résulte qu'il faut entendre par cette qualification, les pots de chaise percée, à deux anses & couvercle.

POTS POURRIS. Inv. de 1742. *Pots pourris de toutes grandeurs & façons.* Règl. de 1753. — (Pl. xxvii.)

PURIFICATOIRES. *Six douzaines de purificateurs.* Nous supposons que ce sont les petits bassins à burettes d'autel, les mêmes à peu près, quant à la forme, que les seaux à rafraîchir les verres. (*Voir* BEURRIERS.) Peut-être ferait-ce aussi le petit vase contenant de l'eau, placé près du tabernacle ?

RAPE A TABAC. — (Pl. xlvii.)

RECHAUX (*sic*).

SABOT. *Un sabot.* Cette mention concerne toujours une *unité*, d'où l'on doit induire qu'il s'agit d'autre chose que des fouliers, pantoufles & sabots, si communs en faïence de Rouen. Je rencontre pourtant une fois *deux sabots*.

SALADIERS. *Grands & petits.* Mentionnés souvent sous trois grandeurs. *Cannelés. A pans. Ronds.* — (Pl. xxiii.)

SALIÈRES. Cette mention très-peu répétée, tandis que celle de *poivrières* l'est presque à chaque article, doit indiquer que l'appellation simple de *poivrières* indique que ces dernières pièces étaient à compartiments & contenaient à la fois le poivre & le sel. La mention de *salieres* est un peu plus fréquente vers la fin de l'inventaire. — (Pl. xxxiii, 1.)

SALIÈRES COMMUNES. Règl. de 1753.

SAUCIÈRES. *Sauciers.* La mention de *saucières* est répétée à chaque instant, celle de *saucier* ne l'est guère qu'une fois.

SEAUX. *Petit seau.* *Un seau de six pièces, un de quatre, un de trois, deux de deux.* Cette mention, très-fréquente par *quatre* & par *six*, indique sans doute des seaux de table à rafraîchir les bouteilles.

SEAUX A LAVER LES PIEDS, *tournaffés comme les vases.* Règl. de 1753.

SEAUX A RAFRAICHIR. *Grands seaux à rafraîchir bouteilles de vin.* — (Pl. xlv.) — *Petits seaux à rafraîchir les verres.*

SEAUX DE CHAISES, *à calotte, à pieds détachés, à culs plats & à pieds.* Inv. de 1742 & Règl. de 1753.

SEAUX DE COMMODITÉ, *couverts & à anses, de deux grandeurs*. Règl. de 1753.

SEAUX EN GOBELETS. Règl. de 1753.

SOUCOUPES. *Soucoupes à pied. Soucoupes sans pied. Une petite soucoupe*. Cette dernière mention répétée indique que cette désignation, ainsi que celle de *soucoupes à pied*, allant par deux sans plus, concernait des pièces isolées, des espèces de drageoirs ou de plateaux.

SOUCOUPES A CAFÉ. *Grandes soucoupes à café, nantoïses*.

SOUCOUPES A VERSER A BOIRE. Règl. de 1753. Ces soucoupes, dont le prix de fabrication est coté à la pièce, étaient des plateaux, des espèces de *présentoirs*.

SOUPIÈRES. *Soupières couvertes. Soupières ovales & leurs plats*. Ces dernières sont ailleurs mentionnées. *Pots à soupe ovales & leurs plats. Soupières rondes & leurs plats. Soupières longues & leurs plats. Soupière ovale avec sa jatte. Soupières fines. Trente-fix soupières découvertes*. — (Pl. XXI, XLVIII.)

SUCRIERS. — (Pl. VI, 1; XVI; XLVIII, 2; L.)

SURTOUTS. *Un surtout avec ses quatre figures*. La mention simple *un surtout* est fréquemment répétée. Ailleurs : *un surtout avec ses figures*. — (Pl. XXXVI.)

TASSES A CAFÉ, *avec leurs soucoupes*. Inv. de 1742 & Règl. de 1753.

TASSES A DEUX OREILLES. Voir ÉCUELLES A DEUX OREILLES. *Trente-deux tasses à deux anses*. Inv. de 1742. — *Tasses à deux anses*. Règl. de 1753.

TERRINES. Cet article très-peu répété indique qu'il s'agit de terrines ornées. *Terrines au lait. Terrines blanches*.

THÉIÈRES. *Soixante théières de différentes grandeurs. Cent six théières nantoïses*. Inv. de 1742. — *Théières ordinaires de toutes grandeurs. Dito à gril & bec crochu*. Règl. de 1753.

TIMBALES ET GOBELETS, *dont l'anse est en crochet par le bas, que les ouvriers appellent façon d'Angleterre*. Règl. de 1753.

TOILETTE EN FAIENCE COMPOSÉE DE SEIZE PIÈCES.

TUYAUX DE COMMODITÉ. Règl. de 1753.

URINOIRS.

URNES. Vase de décoration : on en mentionne une dans le mobilier de Fouquay. *Petite urne*.

VASES A FLEURS COUPÉES. Forme de navette à encens, avec un goulot à chaque bout & des trous sur le milieu horizontal. (Collection Affegond.)

VASES. *Douze grands vases à anses dont quatre très-grands. Treize vases dont quatre à anses de différentes grandeurs. Vases d'apothicaires. Pots d'apothicaire. Sur le mur d'autour le jardin, vingt-cinq vases de faïence & en outre un grand vase au milieu d'iceluy jardin.*

VASES de douze & dix pièces chaque & de toutes grandeurs jusqu'au 3 pour 2 qui passent pour menu. Règl. de 1753.

VASTINS. *Quatre vastins.* On rencontre plusieurs fois dans cet inventaire cette mention associative : *Quatre vastins & un beurrier.* On trouve ailleurs : *Un biberon & quatre vastins*, ce qui constitue une association toute différente. Souvent les *vastins* ne se mentionnent que par quatre. Cependant on trouve cette mention sans accompagnement : *Six vastins* : décidément l'association n'était que fortuite, & la mention par *fix* est au moins aussi fréquente que celle par *quatre*. On trouve encore *quatre petits vastins*.

Nous avons cherché à expliquer ce terme qui se rencontre souvent dans l'inventaire de Fouquay ; mais nous n'avons trouvé aucun renseignement sur ce mot dans aucun des glossaires du patois normand, ni dans aucun dictionnaire français ancien.

VERRIÈRES, VERRIÈRES A LIQUEURS. Cette désignation se rencontre dans la nomenclature d'un certain nombre de pièces sorties d'une fournée chez Sturgeon. Il faut entendre par ce terme, les pièces creusées, de forme allongée, à bords fortement découpés, dans lesquelles on plaçait, sur la table, au dessert, les verres à vin & à liqueurs.





CHAPITRE NEUVIÈME.

Généralités sur le mode de décoration particulier aux faïences rouennaises. — Ce qu'il faut entendre par les mots : Broderie & Réserve. — Succession des différents systèmes d'ornementation, depuis les origines de la fabrication jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.



On ne trouve pas, dans les mémoires contemporains, de détails sur le mode de décoration des faïences rouennaises ; il faut, pour classer ces productions si variées, & établir entre elles une chronologie probable, s'inspirer de l'examen des pièces elles-mêmes, & se reporter par la pensée à l'époque où elles furent exécutées.

Mais, avant d'entrer dans l'analyse & la description de chacun des systèmes d'ornementation dont on se servit à Rouen, depuis le milieu du dix-septième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième, nous croyons opportun de mettre en relief le caractère typique de nos faïences, & d'expliquer ces mots *broderie* & *réserve*, qui se rencontrent souvent dans ce livre.

Ce mot de broderie était parfaitement approprié à la désignation du genre typique de décoration employé par les peintres rouennais : car les formes, les combinaisons & les effets de ce genre rappellent complètement ceux de la broderie sur étoffes, de la passementerie, des guipures & du point de dentelles en usage à la même époque, aussi bien que ceux de la marqueterie & de la damasquinerie qui sont, l'une & l'autre, de véritables broderies en matières dures. Une autre analogie que ce genre de décoration présente encore, c'est avec la figuration des parterres de jardin que l'on appelait aussi, à cause de cette similitude, parterres en broderie. « Les parterres en broderie arrivèrent à une

Décoration
en broderie.

richesse de composition extraordinaire vers la fin du règne de Louis XIV. On fit entrer dans leur disposition, généralement tirée des figures de géométrie, une foule de combinaisons de lignes droites, courbes, mixtes & d'ornements variés que la phraséologie du temps désigne sous les noms de *rinceaux*, *fleurons*, *palmettes*, *feuilles refendues*, *becs de corbin*, *traits*, *nilles*, *volutes*, *nœuds*, *naissances*, *agrafes*, *chapelets*, *graines*, *culots*, *cartouches*, *attaches*, *feuilles tronquées*, *dents de loup*, *trèfles*, *panaches*, *compartiments*, *guillochis* ou *entrelacs*, *enroulements*, *massifs*, *coquilles*, &c. » Ce passage est extrait d'un article qui accompagne, dans la publication intitulée *l'Art pour tous*, des planches de parterres en broderie.

Deffins
à réserves.

Quelques amateurs ont trouvé une excellente expression pour qualifier les deffins des faïences de Rouen des époques anciennes que, dans le langage des maîtres & des ouvriers, on appelait deffins de broderie; terme vague & dont l'application a été détournée de la similitude qui l'avait fournie, puisque l'on qualifiait encore de broderie, à la fin du dix-huitième siècle, les deffins à corne d'abondance, à fleurs & autres analogues : cette expression nouvelle est celle de *deffins à réserves*; c'est comme si l'on disait : deffins à blancs réservés. En effet, c'est le caractère typique & fondamental de ce genre de deffins d'avoir, au nombre de leurs éléments & de leurs dispositions principales, des motifs qui se composent de rinceaux, de fleurs, de filets enroulés réservés sur le fond blanc de l'émail, d'abord à l'aide d'un double contour s'il s'agit de filets & de rinceaux étroits, puis réchampis & enveloppés dans la couleur bleue qui devient alors à leur égard couleur de fond. Ce genre de deffins est susceptible de modifications variées, telles que l'introduction de nuances de bleu plus pâle, de rehauts de couleur rouge; mais le caractère qu'ils présentent, d'être établis à l'aide de réserves, les différencie tellement de tous les autres genres de deffins qu'on ne saurait les confondre avec eux, quelque analogie qu'ils aient d'ailleurs, quant à l'effet général & vus à distance; de sorte qu'on trouve dans cet élément un excellent caractère de classification qui permet de ne confondre les faïences décorées dans ce genre avec nulles autres.

Ce style, au reste, est l'imitation, quant à l'idée première, des deffins composés par les Étienne de L'Aulne, les Théodore de Bry, les Virgilius Solis & autres, dont le caractère est de s'enlever en blanc sur un fond noir, &, quant à l'imitation plus précise des détails, ils nous paraissent rappeler les combinaisons employées par les marqueteurs de l'école de Boule.

Ce genre de décoration, appliqué à la faïence, appartient essentiellement à la fabrication rouennaise pendant toute la première moitié du dix-huitième siècle, & elle caractérise cette fabrication à l'exclusion de presque toutes les autres. Cependant, on en retrouve des analogues dans les porcelaines orientales, dites Japon décoré de bleu, ainsi que dans les faïences hollandaises qui imitent ces dernières. Seulement, ce qui distingue parfaitement les motifs rouennais des motifs orientaux ou hollandais, c'est qu'ils sont toujours composés d'éléments symétriques, c'est-à-dire se reproduisant en sens inverse, à droite & à gauche avec la plus entière exactitude, tandis que les motifs orientaux & hollandais, pris ordinairement dans le règne végétal, & se composant de fleurs, d'expansions foliacées, sont essentiellement irréguliers. Il est essentiel de tenir compte de cette différence, car souvent ces motifs sont encadrés dans des espèces de lobes, de forme à peu près pareille, dans l'une & l'autre fabrication, & qui sont ressembler ces motifs les uns aux autres, de manière à pouvoir s'y méprendre.

L'emploi des dessins à réserves nous paraît constituer une grande époque dans l'histoire de la fabrication rouennaise; mais cette phase nous semble relativement moins ancienne que l'emploi des guirlandes, des ornements entrelacés, des vases de fleurs, &c., qui forment un système de décoration certainement plus ancien, & qui donna naissance, peu à peu, par l'introduction très-limitée d'abord de motifs à réserves, à cette dernière décoration qui finit par tout envahir, de manière à exclure tout autre ornement se détachant en bleu sur le fond blanc.

Quant à la décadence de ce genre de décoration, elle se fait principalement sentir par l'élargissement des motifs qui deviennent lâches de texture, & qui constituent ce que l'on peut appeler la *broderie de transition*.

Pour exprimer, d'une manière aussi précise & aussi claire que possible, le double caractère que présente la décoration des faïences de Rouen, de l'époque où règne le système dit *rayonnant*, j'ai fait choix de ces deux expressions : *broderies sur réserves* ou *à réserves* & *broderies sur le fond* ou *sur fond*.

Broderies
sur réserves,
ou en réserves,
& broderies
sur le fond.

Le terme de *broderie* paraît avoir été employé dès l'origine, dans cette fabrication, pour caractériser les ornements ou plutôt les motifs qui lui sont propres & qui, en effet, ressemblent assez à des broderies. Plus tard, à la vérité, quand ce système fut abandonné & remplacé par les fleurs, les ornements rocailles, les oiseaux & les insectes, ce mot désigna toujours la peinture

des pièces, quelque fût son caractère; mais alors le vrai sens du mot était faussé. Je lui restitue donc ici sa véritable valeur & j'appelle, à proprement parler, *broderie*, tout décor, tout système d'ornementation qui, dans ses éléments réguliers & symétriques, se rapproche surtout des incrustations de cuivre & d'étain sur bois & écaille, & j'appelle *broderie sur réserves* tout dessin de ce genre, s'enlevant en blanc sur le fond bleu artificiellement obtenu, en réservant les parties qu'on veut ainsi faire valoir; tandis que j'appelle *broderie sur le fond*, tout dessin s'enlevant directement sur le fond sans travail de réserves. Tout dessin riche & bien combiné, de la bonne époque, présente toujours les deux systèmes réunis & se faisant valoir l'un l'autre, comme dans la marqueterie, où il y a aussi deux parties contrastées, appelées *partie naturelle* & *contre-partie*. Les peintres faïenciers rouennais en vinrent souvent à faire presque tout un dessin sur réserves, mais ces dessins, plus compliqués que d'autres, ne produisent cependant pas le meilleur effet.

Absence
de motifs
exécutés
en réserve
sur
quelques pièces
du système
rayonnant.

Les motifs exécutés en réserves sont certainement caractéristiques du système rayonnant dans la faïence de Rouen. Combinés avec l'alternance, ces motifs constituent le principe générateur qui donne naissance aux innombrables dispositions de détail qu'on admire dans ce système. Toutefois, on rencontre encore, quoique très-rarement (voir pl. XIII), des pièces dans lesquelles on remarque avec surprise l'absence complète de motifs en réserve. Ce sont en général des pièces de décor ancien, contemporaines des guirlandes de fleurs enfilées, puisqu'elles sont dans quelques cas pourvues de ce détail & d'une exécution toujours extrêmement soignée, ce qui éloigne l'idée que ce parti pris était pratiqué en vue d'une économie de travail. Nous serions plutôt porté à croire que ces pièces datent d'une époque où le système de l'application des motifs à réserves n'était pas encore exclusivement employé, & où une certaine latitude dans l'invention des motifs était laissée aux artistes.

C'est en effet un sujet perpétuel d'étonnement, pour celui qui étudie les produits de l'industrie faïencière rouennaise, que cette application constante, exclusive, absolue, des deux principes, de l'alternance des motifs & de l'emploi des réserves dans la composition du décor des pièces à système rayonnant. On a souvent cité, comme un résultat de l'omnipotence que s'arrogea sur les arts le peintre Lebrun, à la fin du dix-septième siècle, la forte discipline à laquelle il fut les astreindre, la direction unique qu'il réussit à leur imprimer. On fait que,

pour tout ce qui appartenait à la cour, pour tout ce qui se rapportait au souverain, depuis l'architecture jusqu'aux étoffes, Lebrun imposait sa loi & prescrivait les modèles à suivre. D'un autre côté, si l'on se rappelle ce passage de la correspondance de Colbert, où ce grand ministre, toujours si attentif à ce qui peut contribuer à développer le génie industriel, prescrit d'encourager les faïenciers de Rouen, de leur envoyer des dessins & de les faire travailler pour le roi, on est conduit à conclure que la direction si énergiquement imprimée que reçut cette industrie, à cette époque, le style qu'elle adopta en quelque sorte tout formé, la persévérance qu'elle mit à l'appliquer & à le perpétuer, provenaient de cette influence dominatrice.

Le titre de *système rayonnant* convient parfaitement à la décoration de cette période, car on voit qu'elle a été conçue pour être appliquée principalement à des pièces plates & circulaires telles que les grands plats & les assiettes; &, quoiqu'elle convienne parfaitement aussi aux pièces ovales, aux octogones réguliers ou allongés, aux vases & autres pièces debout, il n'est pas moins facile de reconnaître que l'emploi le plus parfait qu'on en puisse faire est toujours celui qui s'adapte à la pièce circulaire plus ou moins plate.

Caractère
général
de
l'ornementation
des faïences
de Rouen,
à l'époque
du système
rayonnant.

Ce système consiste donc dans la juxtaposition, autour des bords de la pièce & en s'appuyant sur le pourtour comme sur une base, d'une série de motifs d'ornementation qu'on appelle quelquefois improprement *lambrequins*, à cause d'une certaine ressemblance avec les lambrequins découpés d'un baldaquin, expression qui conduit à établir une confusion avec les véritables motifs à lambrequins employés par les artistes de Moustiers d'après Bérain, & qu'il convient par conséquent de remplacer par celles de *dents* ou *denticules*, parceque ces motifs rappellent bien plus exactement encore les dents des nappes, collerettes, fraises, &c., en travail de point coupé, si répandu aux seizième & dix-septième siècles.

L'ornementation de chacune de ces pièces consiste toujours dans un remplissage exécuté par le procédé dit de *réserve*, c'est-à-dire que le motif, réservé en blanc sur le fond de l'émail à l'aide d'un trait qui circonscrit la réserve à ménager, est réchampi de bleu, couleur qui devient, pour ce motif intérieur, un fond spécial. Le caractère de ce motif, ainsi que celui de la dent qui le renferme, est d'être symétrique dans toutes ses parties; on peut le partager perpendiculairement en deux par le milieu & les deux moitiés seront parfaitement semblables

en sens inverse. C'est le caractère absolu de la fabrication rouennaise à cette époque; les exceptions sont si rares qu'il est à peine besoin d'en tenir compte.

C'est en quoi les motifs de ce genre diffèrent de ceux qui ont été employés, à cette même époque, par la fabrication hollandaise & même chinoise ou japonaise; ces derniers motifs, en effet, renfermés d'ailleurs dans des dents de forme générale symétrique, consistent dans un remplissage de fleurs & de feuillage groupés sans aucune symétrie. L'effet, au premier aperçu, peut sembler à peu près le même; mais, à l'examen, il est bien différent, & surtout il garde un certain vague, une apparence de fouillis, qui contrastent avec la netteté, la précision calculée & la correction du système rouennais.

Observation
due à M. Clerget.

Une observation que me suggère un artiste qui a consacré tous ses travaux à l'art de l'ornementation, M. Clerget, c'est que le système employé par la fabrique rouennaise, à la plus belle époque, est le plus rationnel qu'on puisse employer pour la décoration d'objets du genre de ceux qu'elle était appelée à décorer, c'est-à-dire des plats, des assiettes, &c.; en ce sens que ces ornements uniquement figurés à plat, comme des incrustations, des marqueteries, ne visent jamais à exprimer aucun relief. C'est le système qui a été employé par presque tous les peuples qui ont excellé dans le genre de l'ornementation proprement dite, tels que les Arabes, par exemple, dont les figurations sur des vases, des plâtres, des carrelages, sont toujours exprimées par des *à plat*; c'est ce qui donne tant d'unité, de calme & d'harmonie à ces décorations.

Décor
rayonnant
appliqué
aux assiettes,
aux plats
& aux autres
pièces
circulaires.

Le décor le plus ordinaire des assiettes du système rayonnant est celui qui présente une bordure plus ou moins large sur le marly, descendant souvent assez bas vers le centre, avec un fleuron, une rosace, une corbeille de fleurs, un motif composé, ou un écuillon armorié au centre. La variété, dans ce cas, réside dans le plus ou moins de richesse de la bordure, dans sa largeur qui peut aller d'un centimètre à sept ou huit, & dans le nombre de motifs alternés dont se compose cette bordure; ainsi, en considérant l'un de ces motifs répétés à intervalles égaux, comme le principal, par rapport à celui qui l'accompagne & qui est ordinairement de moindre importance & comme subordonné au premier, on voit que la répétition de ce motif principal peut aller dans les assiettes de quatre à douze; c'est-à-dire que le motif principal peut se voir répété quatre, cinq, six & même douze fois, avec l'alternance qui en est inséparable & qui

double le nombre des motifs employés à la circonférence : la division par quatre entraînant huit motifs ; celle par cinq, dix ; celle par six, douze ; & ainsi de suite jusqu'à la division par douze, qui produit vingt-quatre motifs alternés. C'est le nombre le plus élevé que nous ayons rencontré autour d'une assiette. Ce nombre peut aller jusqu'à vingt-quatre & quarante-huit motifs autour d'un plat.

Assez rarement, comme ornement du fond, les artistes, au milieu d'une large bordure en broderie à motifs alternés, ont placé un fujet chinois plus ou moins détaché de la bordure par une marge vide, avec ou sans l'encadrement d'un filet. Cette alliance du goût européen & du goût chinois est assez originale & nous l'avons vue produisant d'assez beaux effets dans de grands plats.

Variétés
de ce système.

Un autre système de décor appliqué aux assiettes & aux plats rayonnants consistait à interposer entre la bordure & le motif central, comme dans un grand nombre de plats de la même époque, une zone plus ou moins large ornementée, formant collier, ceinture, couronne, quelque soit d'ailleurs le nom qu'il convienne d'appliquer à cet ornement. Cet anneau est parfois très-étroit & ressemble à un simple collier, parfois il forme bandeau de deux ou trois centimètres de largeur ; puis enfin il peut occuper presque tout l'espace vide qui se trouve entre l'ornement du centre & la bordure réduite à des dimensions étroites, sans cependant se confondre avec l'une ou l'autre de ses parties.

Enfin, un décor continu peut couvrir l'assiette entière, avec ou sans bordure réservée. Ce genre de décor est toujours soumis aux règles de la symétrie & de l'alternance. (Pl. xv.)

Il est important de faire remarquer que le système décoratif rouennais était totalement en opposition avec le système chinois, au moins dans ce que le premier avait de natif & de spontané ; car, on ne saurait douter que, dès que des relations eurent été établies entre l'extrême Orient & les nations occidentales, des influences réciproques ne tardèrent pas à s'échanger entre ces contrées si éloignées & si diversement inspirées, & que, de même que l'art décoratif occidental s'empressa de s'emparer des formes, des motifs & des inspirations de l'art chinois jusqu'au point de voir bientôt son caractère national profondément altéré, de même l'art chinois, soit par l'effet naturel de l'imitation si naturelle à ce peuple, soit par suite de l'exécution des commandes multipliées qui lui furent adressées avec envoi de dessins à reproduire, se laissa pénétrer profondément par

Système
décoratif
de la faïence
de Rouen,
à l'époque
des dessins
rayonnants
tout à fait
différent
de celui
des Chinois.

l'esprit européen. Il en résulta un mélange dont il est assez difficile aujourd'hui de rapporter les éléments à leur véritable origine. Quoiqu'il en soit, pour définir & caractériser chacun de ces deux arts, d'après l'examen de leurs produits & l'impression que l'étude que nous en poursuivons nous fait éprouver, nous trouvons que l'art décoratif rouennais, appliqué à la céramique, est l'expression d'un génie sérieux, méthodique, calculateur, ne donnant rien ou presque rien à la fantaisie & à l'imprévu, raisonnant ses effets, les subordonnant tous à l'application de principes nettement posés & franchement accusés & puisés tous dans les données d'ordre, d'unité, de symétrie. Cet art, tel que nous le définissons ici, nous paraît l'expression vraie & sincère du génie de la race normande qui l'inventa & le développa. L'art chinois, au contraire, considéré dans ses sources les plus pures & les moins suspectes d'avoir subi la transfusion d'éléments étrangers, est fantasque & défordonné, il doit tout à l'inspiration & au sentiment, il marche sans cesse à la rencontre de l'imprévu; la méthode, le calcul, le raisonnement lui paraissent complètement faire défaut; le bizarre, le baroque ne l'effrayent jamais, & il tire les meilleurs, les plus surprenants effets du fantasque & de l'inattendu. Lorsque ces deux arts sont entrés en contact, sous l'influence des exigences de la mode, il s'opéra un mélange qui fut sans doute toujours antipathique aux deux races, surtout à la race normande, car la pénétration ne s'opéra jamais complètement. Les Chinois, s'astreignant aux principes d'ordre & de symétrie, réussirent médiocrement & parurent contrainsts, & les Normands faisant du baroque & du fantasiste furent les plus maladroits des copistes & virent leur faculté imaginative complètement stérilisée; car, après avoir choisi ou créé quelques types, ils les reproduisirent avec une persistance désespérante.

Où le système
de la décoration
rayonnante
a-t-il été inventé?

A qui, en définitive, des Japonais, des Hollandais ou des Rouennais, doit-on attribuer l'invention & l'emploi de cette décoration à dispositions symétriques que nous appelons le système rayonnant? On répondra peut-être que la question est oiseuse, & que toute tentative de décorer des objets de forme ordinairement circulaire, tels que des vases, des plats, des assiettes, &c., aboutira naturellement, & en quelque sorte forcément, à des dispositions de forme rayonnante. Cette réponse ferait concluante si le système rayonnant dont nous voulons parler se composait de simples bordures; mais, tel que nous l'observons sur les œuvres caractéristiques des faïences rouennaises de la belle époque, il constitue la décoration tout entière de l'objet, plane ou globulaire, sur lequel il est appliqué; il en

couvre fréquemment toute la surface, &, quelles que soient la variété, la richesse & la multiplicité de ses combinaisons, le dessin se partage toujours en divisions symétriques, qui se répètent sur toute la circonférence, & semblent partir du centre ou se diriger vers lui, de manière à figurer une étoile, ou toute autre figure rayonnante.

La fabrication rouennaise a appliqué ce système avec une fécondité d'invention, une richesse d'ornementation, une variété d'agencements véritablement au-dessus de toute comparaison; mais l'avait-elle inventé ou n'avait-elle fait que se l'approprier en le développant? C'est une question que nous ne nous hasarderons point à trancher, quoique les probabilités nous paraissent incliner en faveur de la fabrication rouennaise. Toutefois, nous devons constater qu'il se rencontre de nombreuses porcelaines orientales à ornements bleus, du genre de celles qu'on appelle porcelaines du Japon, dont la décoration est entièrement rayonnante, composée de fleurons identiques entre eux ou alternés, disposés circulairement en convergeant vers le centre, de manière à reproduire avec une similitude d'effets qui peut aller souvent jusqu'à faire une complète illusion, les dispositions & l'aspect général de l'ornementation rouennaise. Quel est ici l'inventeur ou le copiste? D'un autre côté, les Hollandais, imitateurs constants des productions japonaises, ont reproduit ces mêmes dispositions principalement sur des vases; de sorte qu'on pourrait demeurer dans l'incertitude sur la question de savoir à qui appartient la priorité.

Nous ferons observer, pour aider à résoudre cette question, que ce système à formes régulières & compassées paraît tout à fait étranger au génie propre des décorateurs japonais dont le caractère est la singularité, la bizarrerie des agencements, l'inattendu des dispositions, &, l'on pourrait ajouter, le dédain de la symétrie & de la régularité. Quoi de plus ordinaire, par exemple, que ces étranges partis-pris dont le résultat est d'accumuler sur le côté d'un plat, & tout près du bord, une masse de fleurs, en laissant tout le reste vide? Nous croirons donc difficilement que ces dessinateurs capricieux, qui paraissent ne connaître d'autres éléments de décoration que la nature végétale, soient les inventeurs, même accidentellement, d'un système si opposé à leurs goûts & à leurs habitudes, tandis qu'on peut facilement admettre qu'ils ont imité ce qu'on leur aura communiqué, en les engageant à le reproduire. Il existe, dans les collections, d'innombrables exemples de ces imitations; cette supposition n'a donc rien de forcé ni d'excessif.

Quant aux Hollandais, dans ce cas, comme dans tous les autres qui se rapportent aux relations réciproques existant entre leurs travaux & ceux des Japonais, leur habitude de se montrer purement imitateurs de ces derniers doit laisser supposer que, s'ils ont de leur côté composé des décorations de ce genre, qui sont une reproduction exacte de celles des Japonais, ils n'ont fait que copier ceux-ci, & ne sont pour rien dans l'invention du système.

C'est donc à la fabrication rouennaise, en définitive, que, suivant toutes les probabilités, doit revenir l'honneur de l'invention.

Succession
des modes
de décoration.

Ce coup d'œil d'ensemble n'était point inutile avant de pénétrer dans le détail plus intime de l'ornementation des faïences de Rouen; occupons-nous maintenant de la détermination des plus anciennes & de la succession des modes de décoration.

On peut établir quatre grandes divisions dans l'histoire du décor des faïences rouennaises.

La première comprend les effais de Poterat père & de Louis Poterat, dont nous avons parlé aux chapitres II, III & IV de ce livre.

La seconde embrasse ce que nous avons appelé le style rayonnant; c'est l'apogée de la fabrication & la belle époque des dessins réguliers.

L'inspiration chinoise caractérise le troisième groupe, remarquable par l'emploi des couleurs les plus éclatantes.

Enfin, le genre rocaille, de tradition toute française, & si charmant dans la liberté de son allure, complète la série, & forme la quatrième & dernière époque, voisine des derniers temps de la fabrication.

Exceptions
& styles à part.

En dehors de ces quatre grandes divisions, il y a des exceptions à noter. Ainsi, les pièces à figures sont une exception contemporaine du style rayonnant, & s'éloignent de la tradition rouennaise, de même que les pavés d'Écouen au seizième siècle & les faïences-porcelaines de la fin du dix-huitième.

Nous allons reprendre séparément chacun de ces groupes que nous avons

réunis préalablement, pour la plus grande facilité de la classification, dans le tableau synoptique qui suit :

SEIZIÈME SIÈCLE	PAVÉS D'ÉCOUEN.
ORIGINES DE LA FABRICATION	{ 1° INFLUENCE NIVERNAISE. 2° TYPES HOLLANDO-JAPONAIS.
STYLE RAYONNANT	{ 1° DÉCOR EN CAMAÏEU BLEU. 2° — BLEU REHAUSSÉ DE ROUGE OU DE JAUNE. 3° — RÉGULIER POLYCHROME.
IMITATION CHINOISE	{ 1° BORDURES QUADRILLÉES VERTES, PAGODES, ETC. 2° BLEU-LAPIS ET FONDS LAQUÉS.
PIÈCES EXCEPTIONNELLES ET À FIGURES.	
STYLE ROCAILLE	{ 1° SCÈNES GALANTES OU CHAMPÊTRES. 2° TROPHÉES, CARQUOIS, ETC. 3° CORNE D'ABONDANCE, FLEURS ISOLÉES, ETC.
FAÏENCES-PORCELAINES	IMITATION DE STRASBOURG ET DE MARSEILLE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Nous ne reviendrons pas ici sur l'origine des magnifiques pavages du château Pavés d'Écouen. d'Écouen, qui portent la mention : A ROUEN 1542. Nous renvoyons pour cette question le lecteur à la planche 1, & au chapitre premier de cet ouvrage. Indépendamment du bel assemblage au chiffre du connétable Anne de Montmorency, le Musée céramique de Rouen possède encore une collection de pavés, provenant du château d'Écouen, donnée par M. A. Affegond, de Bernay. Les motifs les plus variés sont reproduits sur ces précieux carrelages; on y voit des fleurs, des lances enflammées, des entrelacs & une figure de *Chimère* dont la reproduction se trouve au bas de la page 59 de ce volume ^a.

^a Au moment de mettre sous presse, M. Gouffelin, greffier-archiviste de la cour de Rouen, nous fournit, sur l'origine des pavages de 1542, la note suivante qui confirme les inductions de l'auteur de ce livre & permet d'attribuer avec certitude au rouennais Abaquesne la fabrication des précieux carreaux d'Écouen :

« Des actes nombreux du tabellionage de

Rouen nous montrent Mafféot Abaquesne, qualifié « esmailleur en terre » traitant avec le connétable Anne de Montmorency, pour la fourniture d'une quantité considérable de « carreau esmaillé pour la maison de pierres » & recevant de ce personnage, dès l'année 1543, le paiement du carreau qu'il lui avait livré antérieurement. Pendant plus de vingt années, à l'aide d'actes

ORIGINES DE LA FABRICATION.

Origines
de la fabrication.
1^o Influence
nivernaise.

1^o *Influence nivernaise*. — L'exposé du privilège accordé à Edme Poterat pour la fabrication de la faïence nous a conduit à parler déjà de nos produits primitifs. Les planches II & III nous montrent quelle fut à l'origine l'inspiration des faïenciers, venus très-probablement de Nevers avec les procédés & les dessins de cette fabrique. Il est inutile de faire ici une plus ample description de ces pièces, remarquables l'une & l'autre par l'inscription : *Faict à Rouen en 1647*.

Mais d'autres pièces du même genre, sans l'inscription (pl. IV), se retrouvent dans les collections. Ainsi, par exemple, je crois pouvoir attribuer à notre fabrication primitive la pièce ci-après décrite.

Pièce notable.

C'est un plat de moyenne grandeur (0,50^c de diamètre, le sujet du fond occupant 0,30^c) dans le genre de Nevers, décoré en camaïeu bleu, & représentant le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche, qui eut lieu au mois de juin de l'année 1660. Le bord large & bien ouvert (0,10^c de large) est décoré de fleurettes, de bouquets, d'oiseaux, & au-dessous du sujet principal se trouve un motif composé de deux chimères ou enfants terminés en rinceaux; au revers du plat, une signature très-peu lisible; le contact des doigts du peintre, lorsqu'il opérait encore sur la pièce, ayant brouillé l'émail. On lit seulement *Pierre*; puis un nom commençant par un *V* & finissant par *in*; ce qui, en tenant compte de l'écartement des lettres, paraît indiquer *Vauquelin*, écrit *Voclain*, ou plutôt *Viclain*. Ce plat appartient à M. Gaston de Lestanville, à Évreux.

Je crois avoir saisi des traces de gravure sous-jacente à la peinture, mais cela me paraît très-douteux, de sorte que je n'oserais l'affirmer.

successifs & authentiques, il nous a été possible de suivre cet artiste presque ignoré, & de constater l'importance progressive de son établissement. Nous l'avons vu traiter, non-seulement avec le connétable, mais aussi avec le dauphin de France & plusieurs autres personnages. »

Nous remercions sincèrement M. Gosselin de cette très-intéressante communication, & nous

apprenons avec un vif plaisir qu'il va poursuivre ses recherches, & publier prochainement tous les documents relatifs à la fabrication de ce Masseot Abaquesne, dans lequel notre regrettable ami André Pottier avait, par intuition, reconnu l'auteur probable des pavages signés : A ROUEN, 1542.

(Note des Éditeurs.)

L'origine de ce plat ne saurait être attribuée qu'à Nevers ou à Rouen; toutefois l'analogie du mode de décoration & de fabrication avec beaucoup d'autres que nous avons eu l'occasion d'examiner, nous porte à le rapporter à la fabrication rouennaise. Cependant nous étions disposé à supposer cette fabrication plus avancée, en 1660, sous le rapport technique. Mais cette observation s'appliquerait avec plus de raison à la fabrication nivernaise plus ancienne d'un demi-siècle que celle de Rouen.

L'émail de fond est évidemment teinté de bleu, à la manière nivernaise, mais dans une proportion légère qui laisse dominer le blanc pur; & le revers de la bordure est chargé de ces ornements sommaires, particuliers à l'origine des deux fabrications.

Le nom, écrit en très-grosses lettres au centre du pied unique du plat, a été comme je l'ai dit, brouillé par les doigts du peintre, qui a voulu, en outre, l'entourer d'ornements qui ont augmenté la confusion.

Si le style semble plutôt nivernais que rouennais, la couleur de l'émail de fond est bien plus rouennaise que nivernaise.

Une question qui restera toujours enveloppée d'une certaine obscurité, c'est celle de la détermination des faïences de Rouen qu'on peut avec certitude rapporter à la fabrication des Poterat père & fils. En effet, excepté les pièces datées de 1647, aucune, jusqu'à présent, ne s'est montrée avec quelques marques ou monogrammes, d'où l'on pût induire certainement le nom & la participation de ces fabricants.

Détermination
des faïences
de la fabrique
de Poterat.

Mais voici, je pense, une pièce qui peut conduire à cette détermination. C'est un plateau octogone allongé, à deux anses carrées & plates, décoré sur les bords d'une riche broderie à réserves, &, au centre, d'un vase de fleurs accompagné de deux grosses cornes d'abondance tordues en vignot; le tout du style le plus ancien & d'une exécution extrêmement soignée, ainsi qu'on l'observe ordinairement dans tous les produits des premiers temps de la fabrication. Cette pièce porte à son revers un monogramme en relief sous l'émail, ce qui témoigne qu'il était gravé en creux dans le moule afin de constituer un titre de propriété à l'égard de ce moule; titre que l'on devait chercher à établir, puisqu'il est constaté par plusieurs procès que l'on dérobait quelquefois ces moules. Ce monogramme consiste dans la lettre P, suivie du chiffre 3. C'était, suivant l'interprétation la plus naturelle, l'indication du nom du fabricant suivie du numéro du

modèle. Or, dans toute la série des noms anciens des fabricants, il n'y a que le nom de Poterat qui commence par un P. C'est donc très-vraisemblablement une pièce sortie de son atelier.

Affiette
appartenant
à la fabrication
primitive.

A la fabrication primitive appartient encore une curieuse affiette, à fujet pastoral, tiré de l'*Astrée*.

Cette belle & précieuse pièce, de la collection de M. Ad. de Lestanville, à Paris, est en camaïeu bleu; le fond est rempli par un fujet à deux personnages, qui paraît être la rencontre de Céladon & d'Astrée; ce fujet est encadré d'un simple cercle, & occupe tout le fond. Autour, sur le bord, s'étale une broderie délicatement ouvragée, d'un style très-élégant, peu surchargée de détails, mais d'un effet exquis. Cette pièce, qui se rapporte à la première époque, par son fujet, & à la période du système rayonnant, par sa bordure, forme une transition qui lie ces deux époques & qui peut servir surtout à légitimer l'existence de la première, fondée principalement sur le fait de l'existence d'un plat aux armes du président Bigot & décoré de fujets de l'*Astrée*, fujets reproduits dans une série de pièces de la même époque.

A propos de ces scènes peintes d'après le roman de l'*Astrée*, il nous sera permis de rappeler qu'une édition de l'ouvrage de d'Urfé parut à Rouen, en 1647, en 5 vol. in-8°. La première partie de ce roman avait paru dès 1612 in-4°, mais l'édition de Paris de 1637 & celle de Rouen de 1647, furent les premières complètes.

2° Types
hollando-
japonais.

2° *Types hollando-japonais*. — Louis Poterat, en développant l'industrie de son père, dut chercher des inspirations nouvelles, afin de jeter plus de variété dans le mode de décoration de ses faïences. L'affiette aux armes de la famille d'Harcourt, reproduite à la planche v, est un type parfait du genre qui nous occupe.

Je citerai encore, comme pièce notable en cet ordre d'idées, un grand plat circulaire, à décor chinois, tout en camaïeu bleu.¹

Ce plat, qui m'a été montré par un marchand de Rouen, présente tous les caractères de la fabrication rouennaise, que j'attribue à cette période de l'influence hollandaise; il est solidement établi, très-lourd en terre, mais son émail de fond est plus blanc que celui de tradition nivernaise. Il est à double support ou talon au revers. Le décor consiste dans un fujet, circonscrit dans un

trait circulaire, qui occupe toute la surface du fond. Ce fujet est composé de trois figures chinoises ou japonaises au milieu d'un paysage fantastique, avec meubles, arbres, rochers, &c. La bordure, qui tient toute la surface du marly, est couverte de détails de même nature, parmi lesquels se trouvent quelques personnages; tous ces objets sont disposés dans le sens vertical, de manière à être vus en même temps que le fujet principal, sans être obligé de tourner circulairement le plat.

Entre le marly décoré & le fujet figuré au fond du plat règne un large vide, occupant toute la descente en forme de gouttière circulaire qui sépare la bordure du fond. Ce vide, intelligemment placé, fait valoir les parties décorées du plat.

Cette pièce est un spécimen remarquable de ce que je suppose être la fabrication de Louis Poterat à ses débuts, c'est-à-dire quand il suivait encore l'influence hollandaise, caractérisée par une reproduction intelligente & bien comprise du style oriental dit japonais.

A ce groupe, nous semble appartenir un service de table, de forme lourde & primitive, qui porte les armes des Colbert : *d'or, à une couleuvre d'azur, surmontées du chapeau épiscopal*. Il y a des pièces de ce service au Musée céramique de Rouen & au Musée de Bernay. Il ne faut pas oublier que l'un des fils du grand ministre, Jacques-Nicolas Colbert, abbé du Bec, prieur de la Charité, mort à Paris, le 30 décembre 1707, âgé de 53 ans, fut archevêque de Rouen, de 1691 à 1707.

Service de table
aux armes
d'un prélat
de la
famille Colbert.

Un autre Colbert, de la branche des marquis de Croissy, fut évêque de Montpellier.

STYLE RAYONNANT.

1° *Décor en camaïeu bleu*. — Il n'est pas besoin de décrire chacune des différentes pièces figurées dans les planches x à xix : elles nous montrent, dans sa grandeur & sa perfection, l'art qui fut mis au service des seigneurs de la cour de Louis XIV, pour leur permettre de se soumettre, sans trop d'humiliation pour le luxe de leurs tables, à l'ordonnance somptuaire dont nous avons parlé plus haut.

Style rayonnant.
1° Décor
en camaïeu bleu.

A cette époque, la décoration consistait le plus souvent en un blason riche-

ment ornementé, entouré d'une bordure rayonnante à réserves. La seule couleur étant le bleu, il devenait indispensable d'indiquer par des tailles, les couleurs des émaux dans les armoiries.

Invention
du système
indiquant
les couleurs
dans
les armoiries
au moyen
de tailles.

Cet usage remonte à la première édition de l'ouvrage intitulé : *la Science héroïque, traitant de la noblesse, de l'origine des armes, &c.*, publié sous le nom de Marc de Vulson de la Colombière (Paris, Cramoisy, 1644 & 1649, in-f°, 2 vol.); mais qu'on fait être de Denis Salvaing de Boissieu (voir Brunet & Barbier).

Dans cet ouvrage (II^e édition de 1669, t. I^{er}, p. 39), l'auteur s'exprime ainsi :

« Et afin que le lecteur se satisfasse entièrement, je lui présente les deux métaux, les cinq couleurs, & les deux pennes (pannes) gravez en la page suivante, & luy fais voir l'invention dont je me suis servi, au premier livre de blazon que je fis imprimer, pour connoître les métaux & les couleurs par la taille douce, laquelle a esté imitée & pratiquée par le docte Petra Sancta, au livre : *Tesseræ Gentilitiæ*, qu'il a composé en latin & fait imprimer à Rome. Auparavant on se servait des lettres capitales des métaux & des couleurs pour les dénoter.... Cette invention (celle des tailles) remplit & ombrage les pièces bien mieux qu'elles n'estoient avant qu'on la pratiquât, & contente la vue avec plus d'agrément. Et il seroit nécessaire que dorenavant tous les graveurs, d'un commun consentement, se servissent de cette méthode & la pratiquassent inviolablement, lorsqu'ils gravent des armoiries en des lieux où l'on ne peut déchiffrer leurs blazons, ni exprimer leur émail. L'*or* est pointillé, l'*argent* est sans aucune hachure, l'*azur* est haché en face, le *gueules* en pal, le *sinople* en bande, le *sable* est haché doublement, & le *pourpre* en barre. Si bien que, sans peine, sans enluminure, sans charger sa mémoire, l'on pourrait connaître l'émail de toutes les armoiries, pourvu qu'on se rende cette table familière.... »

Il y a une remarque importante à faire sur le passage de cette citation où l'auteur dit : « au premier livre de blazon que je fis imprimer ». Comme l'auteur est Salvaing de Boissieu & non Vulson de la Colombière, il doit s'agir d'un autre ouvrage que de la première édition de la *Science héroïque*; or, on attribue encore à ce même Salvaing de Boissieu, un autre ouvrage intitulé : *Recueil de plusieurs pièces & figures d'armoiries omises par les auteurs qui ont traité jusqu'ici de cette science*. (Paris, Tavernier, 1639, in-f°.) C'est donc probablement dans cet ouvrage que le premier emploi des hachures a été fait pour différencier

les couleurs du blason. Cette rectification est importante pour déterminer la date précise à laquelle il faut attribuer l'invention des hachures. Ce n'est plus seulement en 1644 que le premier emploi de ce mode a été fait, c'est en 1639, ce qui est beaucoup plus probable; car déjà, dans des livres publiés avant 1650, on trouve cette convention universellement adoptée : or, il faut bien supposer un délai raisonnable pour que cette invention ait pu se répandre.

Nous donnons, à la planche xiv, la reproduction d'une belle aiguière armoriée de cette époque. Cette rare pièce est timbrée d'un écuiffon *d'argent, au sautoir de gueules bordé dentelé de sable*, où notre habile héraldiste, M. Stéph. de Merval, a reconnu les armoiries des Froulay de Teflé. Le chapeau qui surmonte ces armes nous permet de les attribuer à Charles-Louis de Froulay-Teflé, né en 1687, qui fut nommé évêque du Mans en 1723, & mourut le 30 janvier 1767.

Aiguière
aux armes
de
Froulay-Teflé,
évêque du Mans.

Au nombre des pièces notables appartenant à ce groupe, je citerai un seau à rafraîchir, bilobé, à deux anses évidées, figurant deux seaux octogones, foudés l'un à l'autre par une prolongation de leurs deux pans opposés, & séparés par deux diaphragmes perforés de nombreux trous ^a.

Seau géminé
exposé à Evreux
en 1864.

Le décor est bleu, en broderies très-fines, formant des lambrequins, des espèces de pieds de candélabres ou de calices, en broderie sur réserves, sans aucun motif détaché sur le fond; ce qui donne à cette pièce un caractère tout particulier, & fait ressortir le blanc pur de l'émail du fond.

C'est ici l'occasion de remarquer que l'usage presque absolu, dans la décoration dite en broderie à réserves, consistait à opposer les motifs exécutés à l'aide de réserves, c'est-à-dire se détachant en blanc sur un fond bleu, à ceux exécutés simplement sur le fond ordinaire, c'est-à-dire se détachant en bleu sur le fond blanc. Toutes les pièces de cette époque présentent cette opposition, ce contraste des deux genres de travail, & ce n'est que par suite d'exceptions extrêmement rares qu'on rencontre des pièces qui ne présentent que des motifs sur fond ordinaire, ou que des motifs sur fond artificiel, c'est-à-dire exécutés en réserves. Les deux genres sont aussi rares les uns que les autres, & le seau que nous venons de décrire est l'un de ces exemples peu fréquents, où les dessins sur réserves ne sont accompagnés d'aucun motif sur le fond blanc.

^a Cette pièce figurait à l'Exposition d'objets d'art & de curiosité ouverte à Evreux en 1864.

Analogie
de ce décor
avec les motifs
en contre-partie
de la
marqueterie
de cuivre.

L'opposition que présentent ces deux genres de travaux a sans doute été inspirée par les travaux de marqueterie de cuivre sur ébène ou écaille. On fait que, dans ces travaux, par les dispositions qu'imagine l'artiste, on emploie continuellement les contre-parties; c'est-à-dire qu'à côté d'un motif où le sujet est découpé en cuivre sur fond d'ébène, on passe à un autre motif où c'est le contraire qui a lieu, si bien que le sujet se découpe en ébène sur fond de cuivre. Le même effet se reproduit dans les motifs de la décoration de broderie sur faïences rouennaises; c'est toujours l'opposition des deux fonds, l'emploi constant des contre-parties, qui fait le caractère de ces dessins, & cette méthode a duré autant que le système rayonnant lui-même.

Le nombre des pièces en camaïeu bleu est immense; ce sont les plus admirables spécimens de notre fabrication, & ceux dans lesquels le génie normand, patient & laborieux, se révèle avec toute l'ampleur qu'il peut atteindre. Pour obtenir plus de richesse encore, on fit appel à de nouvelles couleurs, & les camaïeux furent rehaussés, tantôt de rouge, tantôt de jaune ocré; nous touchons à l'apogée de la fabrication & du style.

2° Emploi
du rouge
en rehauts
& en peinture
dans la faïence
de Rouen.

2° *Décor bleu rehaussé de rouge ou de jaune.* — Une grande question qui divise entre eux les amateurs, est celle qui consiste à savoir si le rouge, à toutes les époques, était appliqué & fixé à l'aide d'une seconde cuisson, ou si l'on doit diviser en deux époques, correspondant à deux systèmes, ce mode d'application : admettre par exemple que, pendant une première époque, correspondant au décor rayonnant, le rouge appliqué seulement en rehauts, & particulièrement en filets grêles de peu de surface, se mettait à une seconde cuisson; tandis que, pendant la seconde période, correspondant au décor polychrome à large surface de fleurs & d'ornements, le rouge intense, sang de bœuf ou briqueté, par l'emploi de procédés nouveaux plus perfectionnés, s'appliquait avec les autres couleurs en une seule cuisson. Cette question, suivant M. Riocreux, serait résolue, & la fabrication de la faïence de Rouen n'aurait jamais employé qu'un seul mode, l'application du rouge posé simultanément avec le bleu, & la cuisson des deux couleurs faite en une seule & même fournée, contrairement à l'usage japonais & hollandais qui voulait deux cuissons pour ces deux couleurs. Il y a peut-être bien des objections à faire à cette décision, mais, telle qu'elle est, & à cause de l'autorité considérable dont elle émane, elle doit avoir un grand poids.

Il me paraît incontestable que l'emploi du rouge en rehauts a été la première

tentative de polychromie qu'on ait faite dans la faïence de Rouen, probablement à la naissance du décor rayonnant en broderie; &, comme la fabrication manquait alors complètement d'expérience pour manier cette couleur fugace & infidèle, celle-ci manquait la plupart du temps, & ne laissait sur les pièces qui avaient reçu ce complément de décoration que des traces à peine perceptibles. Je suis donc porté, pour établir le classement des pièces d'époque ancienne, à considérer comme primitives celles dont le rouge a le moins réussi, d'autant plus qu'on peut remarquer dans ces pièces, que le décor rouge n'y est employé qu'avec une extrême réserve, en légers pointillés par exemple, en petits remplissages très-simples, en menus détails. Plus tard, au contraire, forts de leur habileté & de leur constante réussite, les artistes firent presque dominer le rouge au milieu du bleu, & lui réservèrent de vastes espaces à remplir de fleurs, de quadrillés & de motifs variés.

On doit considérer comme constant que la coloration rouge, ajoutée à titre de rehauts & de complément au décor bleu, ne pouvait être obtenue qu'à l'aide d'une cuisson supplémentaire à un feu modéré, analogue à notre feu de moufle. Au feu intense, nécessaire pour obtenir la fusion complète de l'émail blanc qui portait le décor bleu, le rouge disparaissait entièrement. Ce rouge, la plupart du temps, bien que l'on possédât de nombreuses recettes pour le composer favorablement, n'était que de la brique pilée, réduite en poudre impalpable & unie à un fondant.

Cependant, je ne saurais douter que, vers la fin de la fabrication, on n'eût trouvé le moyen de rendre le rouge assez fixe pour pouvoir lui faire subir l'épreuve du grand feu. Ainsi, je pense que les assiettes *à la corne* étaient obtenues par un seul feu, la cuisson préalable du biscuit exceptée. On peut s'en convaincre, suivant moi, en étudiant attentivement la composition du décor ainsi que son exécution, & en observant que le rouge, nonobstant les boursofflures qui en accompagnent toujours l'emploi, lorsqu'on l'applique en surface, est glacé absolument de la même manière que les autres couleurs, qu'il y a mélange réciproque aux points de contiguité, & que tout semble annoncer une seule & même fusion pour toutes les couleurs.

Il n'en est pas de même pour le rouge appliqué en retouches afin de faire valoir le décor bleu & le compléter. Ce décor supplémentaire est souvent à peine adhérent; il est presque toujours mat & non glacé, & sa fusion est évidemment incomplète. Ensuite, il entre rarement comme partie essentielle dans l'ensemble de la

composition, & l'on pourrait le supprimer sans que le décor y perdît. On en peut citer deux exemples dans la collection céramique du Musée de Rouen. Dans l'un, le complément rouge qu'on avait ajouté à la composition du décor a entièrement disparu, & ne se laisse soupçonner que par un léger mat qui le remplace; dans l'autre, on voit deux compotiers avec décor absolument pareil, dont l'un seulement a été rehaussé de rouge. Eh bien, dans ces deux pièces privées de rouge, l'une par accident de cuisson, l'autre volontairement, l'ensemble du décor ne souffre en aucune manière de cette privation; seulement l'effet est différent suivant l'usage ou la suppression du rouge.

Cependant, il est juste d'ajouter que ce moyen de rehausser l'effet du décor ayant été étudié & pratiqué par des artistes habiles, ils arrivèrent bientôt à lui faire jouer un rôle important dans l'ornementation, en réservant par exemple la place de fleurs, de bouquets entiers, de quadrillés, &c., qu'on ajoutait en rouge dans le décor bleu, & dont l'absence eût laissé l'ensemble tout à fait incomplet.

Substitution
du
jaune au rouge
pour
les rehauts.

Dès qu'il est admis que le rouge n'était appliqué qu'en surcharge, dans une troisième cuisson, on se rend parfaitement compte des motifs qui firent exécuter ces tentatives ayant pour but de substituer le jaune au rouge, comme complément du décor. Cette troisième cuisson était certainement une opération assez considérable, qui entraînait de nombreuses chances de perte de produits, de temps, &c., & qu'on devait tâcher d'éviter, en substituant au rouge une couleur qui pût cuire au grand feu; or, le jaune avait cet avantage. On essaya donc de substituer le jaune au rouge. On rencontre un assez grand nombre de pièces dans lesquelles cette substitution a eu lieu. Je citerai entre autres, deux beaux & curieux plats ayant appartenu à M. l'abbé Colas & qui font entrés au Musée céramique de Rouen. Mais l'effet obtenu est des plus fades; le jaune n'a de valeur qu'autant qu'il est étendu en surface; en simples traits il disparaît ou ne forme par le rapprochement des traits qu'une teinte douteuse. Aussi, l'artiste qui a exécuté ces deux plats, paraît-il avoir jugé l'effet si insuffisant qu'il a cru ne pouvoir se dispenser, pour sauver ces deux pièces d'une exécution aussi laborieuse qu'étendue, de rehausser ce jaune par un peu de rouge appliqué en surcharge & ayant dû subir une cuisson à part. Par cet expédient, le but loin d'être atteint n'en devenait que plus dispendieux; il n'est donc pas étonnant qu'il ait été promptement abandonné & qu'on n'en rencontre que de rares spécimens.

On a aussi tenté de mélanger le jaune au rouge & de les fondre ensemble,

dans l'espoir que le plus fixe des deux retiendrait le plus volatil; mais on n'a obtenu par ce procédé dont on rencontre aussi quelques spécimens qu'une teinte jaune sale, irrégulièrement colorée, d'un détestable effet.

C'est donc presque toujours l'union du rouge au bleu qui a prévalu, malgré la complication des opérations de deux cuissous distinctes, & c'est à l'aide de ce procédé qu'ont été accomplis les chefs-d'œuvre les plus délicats & les plus achevés de la faïence de Rouen.

Il existe des pièces de ce genre dans lesquelles le trait ou le contour du décor, au lieu d'être tracé en bleu ou en noir, l'est en rouge. Nous citerons un plat de la collection de M. l'abbé Colas, aujourd'hui au Musée céramique de Rouen, dont un fragment est reproduit planche XLVI. Dans cette pièce, tout le contour du dessin est en rouge, & le remplissage en couleurs. Or, comment concilier ce fait avec la supposition que le rouge n'aurait été appliqué qu'en surcharge dans une troisième cuisson? Ici, le trait rouge recouvre-t-il un trait bleu & le fait-il disparaître : c'est un détail à étudier avec attention sur les pièces.

Dessins
à contours
tracés en rouge.

Au nombre des plus beaux spécimens de ce genre de décoration, il faut citer les plateaux carrés longs, octogones sur pied, ou octogones allongés à anses.

Plateaux.

C'est habituellement sur ces pièces de dimensions médiocres que les artistes de l'époque du système rayonnant ont déployé toute la magnificence & la finesse de leurs compositions ingénieusement agencées. Ces plateaux, surtout ceux de forme carrée longue, à angles abattus, ce qui en fait des espèces d'octogones allongés, & en outre pourvus de deux anses, ordinairement carrées & se détachant des deux extrémités avec si peu de saillie qu'elles semblent soudées dans toute leur longueur aux bords mêmes du plateau; ces pièces, dis-je, devaient être d'un emploi bien général, car on les rencontre en grande abondance. J'ignore quel pouvait être leur usage; je crois qu'elles servaient à présenter des pâtisseries, des friandises ou des fruits, comme les plateaux dont on se sert dans nos foirées, & en outre, je pense qu'elles pouvaient aussi être l'objet de cadeaux de noces ou de baptême, ce qui expliquerait leur fréquence : quoiqu'il en soit de ces suppositions, il n'en est pas moins vrai que le fond de ces plateaux paraît avoir été le champ de prédilection sur lequel les artistes se sont davantage ingénies à varier les innombrables combinaisons de l'ornementation caractéristique qu'ils avaient créée.

Il y a certainement plus de variété dans la décoration de ces plateaux que dans celle des grands plats, quelle que soit la magnificence des effets obtenus dans l'ornementation de ces derniers : on dirait que les artistes hésitaient moins, dans ces petites pièces, à fortir de l'uniformité de certains types adoptés, qu'ils cherchaient davantage l'innovation. D'ailleurs, le champ assez réduit de ces compositions leur permettait de le couvrir davantage, jusqu'au point de n'y laisser que les vides nécessaires pour faire valoir les parties ornées. Certainement, les plus riches, les plus gracieuses & les plus séduisantes de leurs compositions se trouvent sur ces plateaux. (Voir notamment les planches xxiv & xxvi.)

Plats
de la collection
de M. Loisel.

Nous citerons encore, parmi les plus belles pièces notables du style rayonnant, deux plats de la collection de M. A. Loisel, de la Rivière-Thibouville.

Ces deux grands plats de système rayonnant, sont à peu près semblables, mais cependant ils diffèrent dans les détails. Ils portent tous deux, au centre, le même cartouche armorié à double écusson, couronné & soutenu par des animaux héraldiques du plus bel effet. Autour de ce cartouche, & bien isolée par un vide suffisant, règne circulairement une bande de 0,03 centimètres de largeur, entièrement exécutée en réserves, présentant l'aspect d'un riche galon brodé, d'un travail très-ferré & très-fin. Le dessin de l'une de ces bandes est continu & entièrement plein ; celui de l'autre est interrompu, à des distances assez rapprochées, par de petits vides circulaires, du même diamètre que la largeur du galon & remplis de petits bouquets. Chaque plat est entouré d'une riche bordure en lambrequins, large dans l'un, assez étroite dans l'autre. Une dernière différence se remarque entre ces deux plats, c'est que l'un, celui à large bordure & à galon semé de petits bouquets dans des encadrements circulaires, est uniquement décoré en bleu ; tandis que l'autre, à galon plein & à bordure étroite, est rehaussé d'un peu de rouge, appliqué toutefois avec beaucoup de discrétion. Ce dernier est certainement le plus parfait d'exécution & d'effet, surtout parce que la décoration est plus sobre, & que les vides plus grands font mieux valoir les parties ornées. Toutefois ces deux pièces se font pendant & sont au nombre des plus parfaites que notre industrie ait produites.

Plats
à fujets chinois.

A l'exposition d'Évreux, en 1864, figuraient deux grands plats semblables, à large bordure en broderie bleue à réserves, rehaussée de rouge, avec lambrequins descendant bien au-delà du marly. Au centre de ces plats, un fujet chinois, de

forme circulaire, sans encadrement particulier, occupe le fond ; en laissant toutefois entre la bordure & le sujet un vide assez large pour bien isoler l'une de l'autre. Le tableau central est une copie assez exacte des scènes qui décorent les porcelaines chinoises, si ce n'est que, dans les meubles, les panneaux, galeries, &c., aux motifs purement chinois, on a substitué des motifs rouennais, en broderie à réserves. Ces deux pièces, tout en camaïeu bleu rehaussé de rouge, d'un ton vif & fin, sur un émail de fond de teinte bleuâtre azurée d'un éclat très-doux, décorées d'ailleurs dans le style le plus ancien de ce type, méritent d'être distinguées & classées au premier rang.

Un grand plat, décoré tout en bleu, appartenant à M. Delaunay de Rouen, offre une disposition analogue, c'est-à-dire une large bordure à lambrequins & au centre un cadre circulaire indiqué par un simple filet & rempli par des ustensiles, des vases chargés de fleurs, imités des compositions chinoises du même genre & peints en bleu vif & intense se détachant sur un fond continu en bleu tendre. Ce parti pris est très-rare & produit un très-bon effet. Ce plat a donc deux fonds, le fond blanc légèrement azuré sur lequel se détache la bordure, & le fond bleu tendre du sujet central sur lequel se détachent les vases précédemment décrits.

Plat
de la collection
de M. Delaunay.

Un plat présentant de grandes analogies avec ceux de l'exposition d'Évreux, dont nous venons de parler, a été acquis, en juin 1866, aux environs de Conches. Il est de grande dimension, décoré en bleu & rouge, il porte à la circonférence deux bordures concentriques ; la première, très-riche, qui occupe tout le marly sans le dépasser, est composée de douze larges lambrequins alternant avec douze autres motifs plus étroits. Une seconde bordure formant couronne, & située à égale distance de la bordure extérieure & du sujet central, est composée d'ornements enroulés en sens alternatif & contraire ; elle présente une succession de vingt-quatre motifs. Enfin, au centre, un sujet chinois, à figures, de style ancien, occupe le tiers du diamètre du plat. Cette pièce, bien que fragmentée, est magnifique & d'un grand effet.

Autre pièce
notable.

Parmi les pièces présentant un nombre très-élevé d'alternances, je citerai un plat, à broderie bleue & rouge, de la plus grande finesse de travail, décoré au centre d'une roface de moyenne grandeur, entourée, vers le tiers du diamètre, d'une couronne, de rinceaux & enfin d'une large & riche bordure de pièces

Plat
à grand nombre
d'alternances.

dites lambrequins, alternés. Ces pièces font au nombre de vingt-huit, quatorze d'un genre & quatorze d'un autre; c'est le nombre le plus élevé que j'aie encore rencontré. (Collection de MM. de Merval.)

Emploi du jaune
pour rehausser
le bleu.

On ne saurait méconnaître qu'aux périodes anciennes de la fabrication rouennaise, quand on commença à sentir l'espèce de monotonie que causait, par sa répétition infinie, l'emploi du décor bleu, malgré sa douceur amie de l'œil, & qu'on chercha à lui associer d'autres couleurs, on fit des efforts répétés pour lui associer le jaune; mais, comme cette couleur très-fusible & d'un ton peu solide ne paraissait pas avoir les qualités qui en justifiaient l'emploi, on essaya certains mélanges qui ne donnèrent que de médiocres productions, & finalement on abandonna cette voie pour s'appliquer à la manipulation du rouge, dont l'emploi promettait de bien plus sûrs & de bien meilleurs résultats.

Toutefois le jaune, mélangé d'une couleur ocrée ou bistre destinée à lui donner du ton & en quelque sorte du poids, a été fréquemment essayée à l'époque que je considère comme celle des tentatives pour étendre les ressources de la fabrication & qui ne doit pas dépasser les premières années du dix-huitième siècle. Le procédé s'y montre avec des résultats très-divers, rarement acceptables, & qui paraissent justifier la qualification d'infidèle que je n'hésite pas à lui appliquer. Ainsi, tantôt cette couleur de rehaut paraît fugace & avoir été comme volatilisée par la cuisson; d'autres fois elle est lourde, terne & sale, & s'associe très-mal au bleu ordinairement limpide & d'un ton charmant pour l'œil. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait bientôt renoncé à ce genre de rehaut qui donnait des résultats si divers & si opposés au but qu'on se proposait, surtout dès qu'on fut en possession du maniement facile du rouge. Aussi les pièces décorées par ce procédé sont-elles rares & pourraient-elles se compter. Ainsi, je citerai un plat rond à bordure assez étroite, de système rayonnant, & dont le fond est entièrement occupé par un motif du même genre, mais remarquable en ce qu'il est entièrement exécuté sur le fond, sans réserves : des dauphins, accolés deux à deux, fervent de principaux motifs. La couleur des rehauts est lourde, terne, & gâte cette composition assez belle.

Notons aussi deux plats rayonnants donnés par M. l'abbé Colas au Musée céramique de Rouen. Ici le jaune est bien réussi, mais concourt à un effet fade.

Quel qu'ait été le motif de cette substitution d'une couleur à l'autre, il est certain que cette modification a été tentée avec intention, & que si elle n'a pas

été plus fréquemment employée, c'est que les résultats obtenus, d'un effet moins accusé & moins tranché, ne parvinrent pas à capter la faveur du public, au point de faire abandonner l'usage d'une couleur pour y substituer l'autre. Je trouve la preuve de cet emploi intentionnel du jaune dans un petit nombre de pièces où les deux couleurs, le jaune & le rouge, parfaitement caractérisées & distinctes, ont été employées simultanément. Ainsi, dans deux assiettes, décorées d'une riche bordure en broderie, le jaune remplace le rouge dans l'emploi ordinaire de rehausser, par des détails ajoutés, l'effet général de la broderie, & ce jaune, d'apparence lourde & ocreuse, ne ressemble en rien au rouge & ne saurait en provenir; mais, en outre, un petit cartouche, qui entre dans la composition générale du dessin, est pointillé en rouge, tellement net & caractérisé qu'il n'est pas possible de supposer que l'artiste n'ait pas eu les deux couleurs à la fois à sa disposition, pour rehausser soit avec l'une, soit avec l'autre, la broderie bleue qui forme toujours la base du dessin.

Les planches xxxiv à xxxvii présentent la reproduction des plus magnifiques spécimens de ce groupe : l'assiette à double blason ^a est notamment d'une réussite accomplie, & tous les amateurs la considèrent comme le chef-d'œuvre de notre fabrication. Le dessin que nous donnons de ces pièces, nous dispensera d'entrer dans de plus longues descriptions. Mais nous tenons à rappeler sommairement ici deux magnifiques plats qui appartiennent à ce groupe, décorés de personnages en camaïeu bleu sur fond jaune ocré. Ces deux plats, de 56 centimètres de diamètre, sont décorés au pourtour d'une large bordure commençant près de la lèvre du plat par un festonné & un filet bleu, isolé entre deux filets blancs. L'ornementation de la bordure se compose de lambrequins remplis d'ornements en réserve, où le rouge se marie au bleu. Ces lambrequins sont prolongés par des ornements en fleurons se détachant sur le fond du plat; des guirlandes de fleurs en chapelet vont de l'un à l'autre; avec ces lambrequins alternent des cartouches remplis d'un ornement quadrillé en rouge; ces cartouches se prolongent comme les lambrequins, par de riches rinceaux, de manière à présenter une masse égale à celle des lambrequins : le nombre des lambrequins est de dix pour l'un des plats & de onze pour l'autre. Ce qui donne, avec les cartouches interposés, vingt motifs pour l'un & vingt-deux pour l'autre. On voit donc que ces deux plats ne sont pas parfaitement

Description
de deux
grands plats
circulaires
décorés au centre
de figures
en camaïeu bleu
sur
fond jaune ocré.

^a Aux armes de Marquetel, marquis de Saint-Denis du Guast.

femblables, quoique, au premier coup d'œil, on se rende difficilement compte de cette différence; seulement, par un effet visuel facile à comprendre, l'un paraît beaucoup plus grand que l'autre (c'est celui dont les motifs sont en réalité plus grands), quoique leur diamètre soit sensiblement égal. Ce fait prouve en particulier que le tracé des motifs n'a pas toujours été fait à l'aide de poncifs, car la différence de proportion entre les deux plats est considérable. Enfin, le centre du plat est décoré d'une roface festonnée accompagnée de quelques légers ornements se détachant du sommet & de l'entre-deux de chaque feston, & cette roface est remplie par un niellé fond brun partagé en deux parties; la moitié supérieure est remplie en rinceaux, la moitié inférieure en quadrillés. Sur ce fond se détachent, en réserve, huit petits génies nus, tenant la plupart des instruments de musique, exécutés en camaïeu bleu, & placés de telle sorte que la partie quadrillée sur laquelle ils se détachent forme le sol sur lequel ils posent. L'exécution des figures est médiocre; celle des ornements est ferme & vivement accentuée par la coloration.

L'un de ces beaux plats, qui appartenait à la collection de M. A. Affegond, est aujourd'hui au Musée de Bernay.

L'époque de cette fabrication correspond à l'année 1726, date inscrite au fond d'un plat à barbe, décoré, comme les pièces ci-dessus décrites, de personnages en camaïeu bleu sur un fond jaune. Ce plat porte également le nom de son propriétaire : « M^r PICAR ».

A ce groupe appartient encore une assiette à bordure étroite, fond jaune rehaussé d'arabesques noires, présentant en son centre de petits génies de la mer montés sur des dauphins; cette peinture, d'un fini parfait & d'une exquise délicatesse, est très-remarquable dans sa simplicité, d'autant plus que le trait rouge qui circonscrit les figures nues, fait ressortir le modelé des chairs avec une vigueur particulière.

Je dois aussi signaler l'emploi de la couleur noire ou plutôt violet noirâtre foncé, pour remplacer le rouge dans des dessins de broderie d'une époque primitive, tentative dont j'ai vu quelques exemples, au reste fort rares sans doute, comme ceux de l'usage du jaune.

3° Décor
régulier
polychrome.

3° *Décor régulier polychrome.* — A mesure que la fabrication se développa, les manufacturiers luttèrent pour le bon marché, & chacun s'efforça d'économiser

sur la main-d'œuvre. Les dessins de réserve en camaïeu, à broderies multipliées, ne pouvaient être exécutés que par des artistes consciencieux & habiles. La polychromie permettait de dissimuler les insuffisances du dessin sous la robe éclatante des émaux, & ce procédé, tout en tenant compte des dispositions en guirlande du style rayonnant, prit une place importante dans l'industrie.

Les planches XLV à LI nous montrent avec quelle habileté nos peintres se servirent de ce système d'ornementation pour décorer les objets les plus différents. Ils allèrent jusqu'à emprunter à l'art de la ferronnerie, pour les mêler aux guirlandes de fleurs, les motifs les plus élégants, & de cette union féconde sont nées des œuvres d'une exquise perfection.

Nous citerons tout d'abord parmi les pièces notables de ce groupe une petite soupière ronde à deux oreilles, décorée sur son pourtour & son couvercle d'un dessin polychrome, à dispositions imitant les motifs de ferronnerie du dix-septième siècle, d'une régularité, d'un équilibre & d'une coloration parfaites, qui est un véritable chef-d'œuvre du genre. Cette pièce, de la collection de M. Lottin de Laval, à Bernay, figurait en 1864 à l'exposition régionale d'Évreux, sous le n° 1219 du catalogue analytique.

Une observation générale qu'on peut faire sur les motifs qui appartiennent à ce genre de décoration, c'est qu'ils sont ordinairement d'un goût très-distingué pour ne pas dire exquis, & qu'ils sont, en outre, d'un emploi assez rare. Les pièces de cette nature se comptent, & on trouve vingt pièces, cent même, décorées en broderie ordinaire, contre une de cette espèce. La soupière ci-dessus décrite est la plus belle que j'aie encore rencontrée.

Très-souvent, dans les pièces de ce groupe, la couleur verte est profondue dans l'émail du fond. Quoique les échantillons de ce genre soient assez souvent rencontrés pour qu'on puisse tout d'abord supposer qu'il y a eu intention d'obtenir un effet nouveau, en provoquant l'émail vert à se profondre dans l'émail blanc du fond, cependant, comme je rencontre des pièces tout à fait pareilles dans lesquelles cet effet n'a pas lieu, je pense que l'intention n'est pas positivement démontrée & qu'il y a, dans cette coloration de l'émail, accident de fabrication.

Emploi
de la couleur
verte
profondue
dans
l'émail du fond.

Nous mentionnerons encore, parmi les pièces de ce groupe, une grande fontaine en forme de vase à décor bleu & rouge, rehaussé de vert & de jaune bistre; des guirlandes de fruits & de fleurs dans les mêmes couleurs sont le tour de la

Fontaine
de la collection
de
M. Gouellain.

panse. Sur la frise, des paysages en camaïeu bleu & jaune sont encadrés dans des cartouches ; un écuillon à doubles armoiries orne le milieu de la dite frise. A la partie inférieure, des oves en relief, séparés par un décor d'arabesques sont noirs sur fond jaune ocré. (Collection de M. Gustave Gouellain.)

IMITATION CHINOISE.

Imitation
chinoise.
1^o Décoration
multicolore
par Guillibaud.

1^o *Bordures quadrillées vertes, pagodes, &c.* — Le fabricant Guillibaud nous semble avoir inauguré l'emploi des sujets chinois dans la décoration de la faïence de Rouen. En effet, son nom se trouve (orthographié : M^r Guillibeaux) au revers du plateau reproduit planche XLIII, que nous considérons comme un des échantillons les plus remarquables de ce groupe, en même temps qu'un des types primitifs de cette ornementation de goût étranger.

La décoration multicolore, les bordures dans lesquelles entrent comme élément décoratif les ornements quadrillés ou en treilles, n'appartiennent point à ce qu'on doit appeler la belle époque de la fabrication rouennaise, mais bien au commencement de la dernière époque qui est vraiment la décadence, pendant laquelle, toutefois, on a encore exécuté d'assez belles choses & surtout de très-brillantes par leur éclat, lorsqu'on a pris la peine de les soigner. Il y a, vous l'avez vu, deux époques ou deux fabrications antérieures très-distinctes dont la première n'employait guère que le bleu & n'a laissé subsister jusqu'à nous que de rares spécimens remarquables par une exquise délicatesse de dessin, & dont la seconde, où l'on associait le rouge brique au bleu, a produit ces innombrables spécimens caractérisés par cette décoration dite en broderie, & dont le principe était une forte d'imitation des marqueteries de Boule ; vient ensuite la troisième fabrication qui est une évidente imitation de porcelaine de Chine, où l'ornementation est aussi bizarre que flamboyante.

Les pièces de faïence souscrites du nom de Guillibeaux sont assez rares pour mériter d'être énumérées ici. Nous connaissons, en la possession de M. l'abbé Colas (aujourd'hui au Musée céramique de Rouen), un plateau aux armes du duc de Montmorency-Luxembourg, analogue à celui de la planche XLIII qui appartient à M. G^{ve} Gouellain.

Deux couvercles de soupière aux mêmes armes, figurent encore : l'un dans la collection de M. Gouellain, l'autre dans celle de M. Alphonse Maze, de Rouen.

Les armes figurées sur toutes ces pièces sont celles de la famille de Montmorency-Luxembourg : *D'or, à la croix de gueules, cantonnée de 16 alérions d'azur, qui est de Montmorency; chargé en cœur d'un écuillon d'argent au lion de gueules, la queue nouée, fourchée & passée en sautoir, armé, lampassé & couronné d'or, qui est de Luxembourg.*

Service
aux armes
du duc
de Luxembourg.

Ne se pourrait-il pas que ce service, qui paraît avoir été fort somptueux, & qui certainement était le produit le plus achevé de l'industrie de cette époque, (il dut être exécuté entre les années 1728 & 1730), ait été un présent fait par les magistrats municipaux de Rouen au duc de Luxembourg, gouverneur de la province, à l'occasion de quelque circonstance mémorable, comme son entrée en fonctions, & que ce service, commandé à Guillibaud, comme au plus habile de ses confrères, ait été par ce dernier souscrit de son nom en toutes lettres, à chaque pièce, afin que le duc n'ignorât pas quel était celui qui avait produit ce riche spécimen de l'industrie rouennaise ?

De pareils cadeaux étaient tout à fait dans les habitudes de l'époque; il suffit d'ouvrir les registres municipaux pour y trouver, à chaque réception de souverain & de prince, des mentions de cadeaux divers, en étoffes, en dragées, &c., faits non-seulement au prince reçu, mais encore aux personnes de sa suite. Cette conjecture paraît fort naturelle. Au reste, en cherchant dans les registres municipaux, on trouve, sinon mention de cette circonstance, au moins la démonstration qu'en pareille occasion on présentait aux grands personnages des produits remarquables de l'industrie du pays.

La famille de Montmorency-Luxembourg fut en possession du titre de gouverneur de Normandie, sous deux de ses membres.

1° Charles-François-Frédéric de Montmorency, duc de Luxembourg, duc de Piney, pair de France, né en 1662, fut nommé en 1694. Il succédait au duc de Montausier. Il fit son entrée à petit bruit, & le cinq mai 1694, il se fit recevoir au Parlement, où il prit séance, accompagné de M. de Beuvron, lieutenant du roi au gouvernement de la haute Normandie, & de M. de Matignon, aussi lieutenant du roi pour la basse Normandie. Il décéda à Paris, le 4 août 1726, âgé de soixante-six ans.

2° En 1728, Charles-François-Frédéric II de Montmorency, duc de Luxembourg & de Piney, pair de France, &c., né le 3 décembre 1702, reçu auparavant en survivance, dès le 27 septembre 1718, fut nommé par le roi gouverneur de

Y y y

la Normandie, & fit son entrée solennelle dans Rouen, le 27 juin 1728 & prit séance au Parlement, le 2 juillet de la même année. Il mourut le 18 mai 1764. (D'après Farin, *Histoire de Rouen*, t. I^{er}, part. I^{re}, & le P. Anselme, III, 590.)

C'est avec l'entrée du second que coïnciderait la fabrication du magnifique service de table qui nous occupe. La réception du duc fut splendide, si l'on se reporte aux renseignements qui nous sont fournis par les registres des délibérations municipales. Voici ce que nous y trouvons :

Entrée
solennelle
du duc
de Luxembourg,
gouverneur
de Normandie,
à Rouen.

— ... « Du 25 juin 1728, en l'assemblée de MM. les vingt-quatre du Conseil de la ville, devant M. Judde, premier conseiller échevin... M. Judde a représenté à la compagnie que M^{gr} le duc de Luxembourg, gouverneur de cette province, devait incessamment arriver en cette ville... afin que la compagnie délibère ce qu'il convient de faire.

Il a arrêté que MM. de Saint-Ouen & Prevel, échevins modernes, sont députés de la part de la compagnie pour aller à Gaillon, le féliciter sur son heureuse arrivée dans son gouvernement & lui demander ses ordres pour sa réception en cette ville.

M. Judde a encore représenté à la compagnie qu'il est dû à M^{gr} le duc de Luxembourg un repas pour son entrée en cette ville; MM. du bureau sont autorisés à faire les frais qu'il conviendra.

Du 27 juin 1728, M. Judde a représenté à la compagnie qu'à l'arrivée de M^{gr} le duc de Luxembourg, il convenoit & lui étoit dû des présents, à ce que la compagnie ait à en délibérer. Il a été arrêté que MM. du bureau sont autorisés de faire tels présents à M^{gr} le duc de Luxembourg qu'il en a été usé par le passé & de faire toutes les dépenses nécessaires.

Le dit jour 27 juin 1728, à l'arrivée du duc de Luxembourg à la porte Grand-Pont, on lui a présenté les clefs de la ville dans un bassin d'argent. Les bourgeois étaient sous les armes, en haie depuis la porte Guillaume-Lion, jusques à son hôtel de la place Saint-Ouen, où il a logé.

Le lendemain 28, les conseillers échevins en charge ont été saluer M. le duc de Luxembourg à son hôtel. M. Judde lui a présenté dans une bourse tissue d'or la somme de 3,000 liv., dont il a remercié la compagnie, & a remis à M. Judde, la dite somme, en lui disant qu'il lui dirait ses intentions pour

employer la dite somme aux besoins de la dite ville. Après quoi le concierge de la ville lui a présenté de la part de la compagnie vingt-quatre bouteilles de vin, présent ordinaire de la ville en pareille occasion.

Du 29 juin, assemblée générale de MM. de la ville, pour délibérer sur ce qu'il convient faire pour l'arrivée de M^{me} la duchesse de Luxembourg, laquelle doit arriver en cette ville ce jourd'hui.

Il a été arrêté que MM. du bureau sont autorisés de faire les honneurs qui sont dûs à M^{me} la duchesse de Luxembourg, & de faire toutes les dépenses nécessaires en pareille occasion.

Le 29 juin, entrée de la duchesse avec le même cérémonial que pour le duc.

Le 30 juin, les échevins en charge vont saluer la duchesse de Luxembourg à son hôtel & lui présentent six douzaines de boîtes de confitures & deux cents livres de bougie, de la part de la ville.

Le 5 juillet 1728, le duc & la duchesse de Luxembourg soupèrent à l'hôtel de ville où il y eut ensuite un bal. Ils furent invités quelques jours à l'avance par quatre de MM. du bureau en habits de cérémonie. M. le premier président & M. l'intendant furent invités audit souper de la même manière... Il y eut plusieurs tables dans la salle du bas de l'hôtel & dans les autres appartements de la ville.

Du 9 avril 1731, M. le maire a représenté à la compagnie que M^{sr} le duc de Luxembourg, gouverneur de cette province, n'ayant point voulu recevoir la bourse de 3,000 liv. que l'on a coutume de présenter à MM. les gouverneurs de cette ville à leur première arrivée, les ayant remis au profit de cette ville pour en faire quelque embellissement, pourquoi demande à quel usage la compagnie juge à propos que l'on emploie ladite somme de 3,000 liv. Ouy le procureur du roy, les avis pris, il a été délibéré que MM. du bureau sont autorisés d'employer ladite somme de 3,000 liv. à tel ouvrage & embellissement qu'ils jugeront à propos... »

Il suit de là que si l'on se reporte aux habitudes du temps, on concevra très-bien que, lors de l'entrée & du séjour à Rouen du duc de Montmorency-Luxembourg, gouverneur de Normandie, un service de faïence de Rouen, à ses armes, ait pu lui avoir été offert.

N'avait-on pas présenté à François I^{er}, traversant le Beauvaisis en 1536, *un buffet de Savignies*; c'est-à-dire un dressoir chargé de poteries fabriquées dans cette localité?

Sous le bénéfice de ce précédent, nous accueillerons la même hypothèse, à l'égard du service dont la planche XLIII présente un spécimen, & nous admettrons avec la tradition rappelée par quelques écrivains, qu'il a été offert au duc de Montmorency par le corps de ville.

Bordures
à treillis
quadrillés,
de la fabrique
de
Guillibaud.

La fabrique de Guillibaud est incontestablement une de celles qui a le plus soigné sa fabrication & multiplié ses produits. Le magnifique service aux armes du duc de Luxembourg, gouverneur de la province de Normandie, est assurément un de ses chefs-d'œuvre, & c'est, en effet, au point de vue de la fabrication une chose très-parfaite; mais il faut convenir que cette fabrique manquait essentiellement de fécondité dans l'invention & qu'elle est infiniment au-dessous de celles qui ont fabriqué toutes les admirables pièces en broderie bleue avec rehauts de rouge que l'on possède. Je crois saisir que c'est elle qui a commencé la décadence, en substituant au genre infiniment varié des dessinateurs en broderie des ornements nouveaux, fleurs, feuillages, oiseaux & insectes, pagodes colorées de nuances vives & tranchées, d'abord chargés de détails minutieux, écailles, pointillés, &c., & enfin grossièrement expédiés comme au poncis.

Pièce notable
armoriée.

Je considère comme une pièce notable de ce groupe un plat à barbe à bordure quadrillée qui se trouve au Musée céramique de Rouen.

Cette pièce, avec grand écusson armorié, au centre de la bordure, est extrêmement importante & curieuse. Le fond est occupé par un rameau disposé en espalier, qui porte sur un seul tronc deux grandes fleurs astéroïdes, l'une à pétales bleus avec centre rouge, l'autre avec effet inverse, &, en outre, des boutons & des fleurettes de plantes diverses & des folioles laciniées de fantaisie.

La bordure large de quatre doigts, qui occupe tout le bord renversé du plat, est divisée en quatre compartiments, entre lesquels s'insèrent trois espèces de cartouches ou réserves à fond blanc, dont deux sont remplis par des pagodes chinoises & le troisième par l'écusson armorié mentionné plus haut, & qui se compose d'un écu ovale ainsi blasonné : *d'azur à trois têtes de léopard d'argent, posés 2 & 1, supports deux lions, couronne de comte*. Les lions sont colorés en brun carmelite.

Les quatre panneaux de bordures compris entre ces réserves sont remplis par des quadrillés à motifs différenciés entre eux; tous portent, en outre, brochant sur ce motif du fond, des astéroïdes pareils à ceux du fond du plat, rouges & bleus, bleus & rouges, disposés trois par trois, pareils entre eux, & opposés seulement d'un panneau à l'autre. Le premier quadrillé est à bandeaux verts, croifettés de rouge, comme dans toutes les pièces ordinaires de la fabrique de Guillibaud. Le deuxième est à bandeaux jaunes, bordés & croifettés de vert. Le troisième est à bandeaux blancs bordés de rouge sur fond jaune chamois, croifettés de noir aux angles, avec doubles croifettes noires au centre. Enfin le quatrième est à bandeaux blancs bordés de noir, avec réserves dans les losanges d'une quatrefeuille enlevée sur fond rouge avec point central jaune bordé de rouge, & quatre traits bleus, un sur chaque foliole.

Ces quatre formes de quadrillés, dont le dernier est fort beau, témoignent du soin extraordinaire apporté à la fabrication de cette pièce & suffisent à la mettre en dehors des pièces de commerce courant.

Il est à remarquer que les motifs arborefcents de genre chinois, disposés en espalier, sont ordinairement associés aux bordures en quadrillés verts; lesquelles bordures sont interrompues par des cartouches ou réserves dans lesquels sont peintes des fleurs ou des écrevisses. Ce genre n'est qu'une variété de celui de la fabrique de Guillibaud qui fut puiser avec intelligence à toutes les sources d'inspiration chinoise.

J'ai eu quelquefois entre les mains des assiettes ou des plats de ce groupe à émail bleuté, semblable à l'émail de Nevers.

Plats
en émail bleuté
comme l'émail
de Nevers.

En général, ce genre de teinte n'appartient pas à l'émail de Rouen : la couleur de ce dernier est de nuance verdâtre, &, soit que cette nuance s'obtienne naturellement par la qualité même des matières employées pour préparer l'émail, soit que l'ingrédient introduit avec intention dans cette fabrication (probablement une infiniment petite dose d'oxyde de cuivre), fût de nature à se mêler plus intimement qu'une couleur préparée, toujours est-il que cette nuance paraît naturelle, tandis que l'émail bleuté dont nous voulons parler trahit évidemment le mélange d'une certaine dose de couleur bleue dans l'émail blanc. Cette nuance est fort rare dans la fabrication rouennaise, cependant nous l'avons rencontrée dans un très-grand & beau plat de cette fabrique que j'attribue à Guillibaud & qui est

Zzz

caractérisé par une large bordure en quadrillés ou treillis de couleur verte, interrompue par des cartouches remplis de fleurettes & par une grande pagode au fond. Or, ce plat d'une exécution très-soignée & d'une réussite parfaite, & qui pouvait passer pour un chef-d'œuvre du genre, avait son émail bleuté, je dirais volontiers, comme certains papiers à lettre, & cette teinte était évidemment obtenue à l'aide d'un mélange de couleur bleue introduite dans le blanc. Cet exemple, entre autres, prouve que toutes les exceptions aux règles les plus générales sont possibles; que des essais, des tentatives, des emprunts aux fabrications étrangères peuvent rapprocher d'aspect, quelquefois jusqu'à les confondre, des produits d'origine très-diverse, & qu'il ne faut pas se hâter de conclure, sur un seul signe, sans tenir compte de tous les éléments de conviction.

Autre
pièce notable.

Je range encore parmi les pièces notables un grand plat rond, à double talon, décoré à l'intérieur d'un dessin de plantes chinoises, rouge sur bleu, d'un effet extrêmement puissant & de formes assez correctes comme imitation d'ancien style chinois.

La bordure se compose de deux parties : 1° un cercle extérieur, composé suivant un modèle généralement adopté de petites arcades s'appuyant sur le cordon intérieur comme sur une base, & dirigeant à l'extérieur leur cintre déchiqueté, tout bleu; 2° un galon régnant concentriquement tout autour, & composé alternativement de cartouches en réserve, renfermant tour à tour une fleurette & un papillon rehaussés de couleurs vives. La partie nue du galon est à fond jaune citrin, avec dessin niellé bleu, &, au milieu de cette bande niellée, un animal se contourne esquissé d'un trait bleu. L'effet de cette bordure isole bien le grand motif central & constitue un tout à la fois harmonieux & puissant.

Ce plat dont nous avons perdu la trace était alors entre les mains d'un marchand de Rouen.

2° Bleu lapis
& fonds laqués.

2° *Bleu lapis & fonds laqués.* — A côté de ces imitations de l'art chinois, il convient de mentionner les essais tentés à Rouen avec un certain succès pour contrefaire la faïence dite persane & les laques.

Faïences
dites de Perse,
à fond bleu
avec ornements
blancs & jaunes.

On fabriquait communément à Nevers des faïences *dites de Perse*, à fond bleu avec ornements blancs & jaunes.

L'opinion très-arrêtée de M. Riocreux, à propos de ces faïences qu'on appelle

généralement de Perse, & qui offrent un fond bleu très-intense, à émail presque toujours limpide, avec des ornements en émail blanc rehaussé ou varié de jaune d'or, est qu'elles sont toutes de Nevers. Seulement il est possible que le principe de leur ornementation ait été emprunté à la Perse, au temps des voyageurs Tavernier & Chardin.

Il existe aussi des faïences de Rouen qui ont pour fond le bleu foncé avec ornements blancs superposés; mais ces faïences sont faciles à distinguer des précédentes, en ce que le fond est d'un bleu un peu opaque, comme s'il était mêlé de blanc, ou même un peu ardoisé, & que les ornements rappellent les motifs de Rouen.

En considérant le style de décoration de ces faïences, on est fondé à penser qu'elles sortaient de la fabrique de Guillibaud. En effet, sur les plats, cuvettes, pots à eau, &c., l'ornementation est toujours caractérisée par une large bordure à quadrillés, sur laquelle brochent des fleurs ou demi-fleurs à disques astéroïdes, comme dans les pièces du service aux armes du duc de Luxembourg. Les couleurs sont autres, & c'est tout naturel, puisqu'elles doivent s'enlever sur un fond bleu; mais le dessin & l'intention décorative restent les mêmes.

Pour bien expliquer ce qu'étaient nos faïences à fond d'émail bleu, décorées d'ornements & de fleurs polychromes peints en surcharge, nous donnons à la planche XLIV la reproduction d'une de ces curieuses & rares pièces, dessinée d'après l'original du Musée céramique de Rouen.

A ce groupe appartient le plateau de la planche XLIV *bis*, pièce d'une rareté inégale dans la fabrication rouennaise, & qui fait partie de la collection de M. Aug. Dupont-Auberville, de Paris. L'éclat incomparable de ce morceau n'est égalé que par celui du plus beau laque de Chine. Ces échantillons ne se rencontrent que très-rarement & sont toujours l'œuvre personnelle d'un peintre à la recherche d'effets nouveaux.

PIÈCES EXCEPTIONNELLES ET A FIGURES.

Les ornemanistes qui décoraient les pièces d'usage ordinaire ignoraient complètement l'art du dessin appliqué à la figure & à la représentation de l'homme.

Pièces
à personnages.

Pourtant, des œuvres d'exception sont sorties des ateliers rouennais, exécutées par des peintres habiles; nous rechercherons à qui doivent être attribués ces

ouvrages spéciaux dont il est bon de donner ici une description rapide, d'autant plus que ces pièces se comptent, qu'elles sont fort rares, & qu'elles méritent une mention particulière.

Les deux plus beaux spécimens, qu'il nous fut tout d'abord donné de voir en ce genre, sont deux grands plats appartenant à M. Alfred Baudry. (Voir planches xxxviii & xxxix.) Sur le dessous de l'un des plats, on lit en lettres bleues :

Pinxit
 ✧ 1736 ✧
 ✧ CB ✧

Le fujet représente *Adonis surprenant Vénus endormie*.

Sous l'autre, on trouve la peinture allégorique des *Quatre Saisons*, avec l'inscription suivante :

»» Borne ««
 »» Pinxit ««
 »» Anno ««
 »» 1738 ««

Il est inutile d'entrer dans la description de ces pièces figurées dans nos planches ; mais il faut mentionner avec détails deux grands plats à sujets polychromes, que nous avons eu l'occasion d'étudier à Rouen, quelques années après les précédents.

Ces deux plats, rencontrés en juin 1862 dans les environs des Andelys, & acquis depuis par M. Dejean, à Paris, présentent beaucoup d'analogie pour le genre & le faire avec ceux de M. Alfred Baudry.

L'un des deux représente *Judith & Holopherne*, l'autre *Jésus & la Samaritaine*. Tous deux semblent avoir été exécutés pour servir de pendants, d'autant plus qu'ils ont été trouvés ensemble & paraissent être de la même main. L'un des deux, celui de *Judith*, est signé, dans la composition même, du nom de LELEV, nom qu'on pourrait lire *Lejeu* aussi bien que *Leleu*, si cette dernière version n'était la plus vraisemblable : seulement il faut admettre que le peintre, en traçant son nom à l'aide de *capitales*, y a introduit par mégarde une *l* cursive qui se confond avec un *I* capital.

Les bordures de ces deux plats sont différentes, & l'une, celle du plat à *La Samaritaine*, offre des détails caractéristiques qui peuvent aider à préciser l'époque de l'exécution; elle est composée de fleurs & de fruits fantastiques au type de ceux que l'on rencontre dans certains échantillons de la fabrique de Guillibaud; le tout sur fond blanc.

La bordure du plat de *Judith* est d'un genre singulier & peu commun; elle se compose d'un rinceau s'enroulant alternativement dans deux sens opposés, à l'imitation des types antiques & bien connus; ce rinceau laisse échapper des fleurs, mais le tout est exécuté à peu près au simple trait : le fond est pointillé de bleu, & les fleurons, ornements, &c., de rouge; l'effet général est assez léger.

L'examen de ces bordures m'a convaincu d'un fait dont j'avais déjà émis la supposition à l'occasion des plats de M. Alfred Baudry, c'est que ces bordures sont d'une autre main que les sujets des plats qu'elles entourent, qu'elles sont l'œuvre d'un ornementiste de profession, possédant la sûreté de pinceau & la netteté d'exécution qui caractérisent un artiste exercé dans ce genre; tandis que la peinture proprement dite trahit la touche incertaine, vague & maladroite d'un dessinateur qui n'a point l'habitude de manier l'émail, & de poser lestement son trait sans retouche, ainsi que l'exige ce genre de travail.

Réflexions
sur la maladresse
des peintres
lorsqu'ils
exécutaient
des
sujets à figures.

De cette observation, déjà plusieurs fois répétée d'après des décorations à sujets que j'ai été à même d'examiner, je suis porté à conclure : que la fabrique de Rouen n'a jamais entretenu de peintres ou de dessinateurs proprement dits parmi ses artistes habituels qui étaient de purs ornementistes; que, lorsque l'occasion se présentait d'exécuter, dans des circonstances assez rares sans doute, un sujet à figures, c'était un peintre ou un dessinateur que l'on en chargeait; mais celui-ci, étranger à la manutention de l'émail, rendu timide & maladroit par l'obligation d'exécuter prestement, sans poser en quelque sorte, & sans avoir la ressource des reprises & des retouches, gêné d'ailleurs par la forme concave ou convexe de l'objet à décorer, perdait toute sa liberté d'exécution, & n'obtenait pour résultat qu'un dessin gauche & une exécution sèche, embarrassée & étriquée, & enfin une coloration détestable & sans effet.

Pour en revenir aux deux plats en question, la couleur se compose d'un camaïeu bleu qu'on a essayé d'animer par l'application de quelques couleurs;

A a a a

ainsi du jaune pour les draperies & les accessoires, du vert sale pour les arbres & les draperies, du violet de manganèse pour certains détails, & enfin du rouge brique pour d'autres détails caractéristiques, tels que le sang coulant du tronc d'Holopherne. Dans les deux plats, la robe des deux principales figures est décorée de petites fleurettes & de points bleus, par-dessus lesquels on a appliqué une couche de jaune assez vif qui laisse transparaître le dessin diapré du fond. Les ombres sont exécutées tantôt à l'aide de surcharges de couleurs, tantôt à l'aide de hachures croisées, transition du procédé de la peinture à celui de la gravure témoignant de l'inexpérience de l'artiste.

Dans la bordure de *Judith*, six cartouches réservés contiennent des emblèmes. En haut, le soleil & quelques signes du zodiaque; en bas, le même astre avec quelques étoiles; à droite, en haut, des attributs d'architecture; à gauche, une pierre soutenue par un étau; en bas à droite, un lion dans un paysage; à gauche, un vaisseau sur les flots.

Il est à remarquer que des quatre grands plats principaux à sujets qui viennent d'être décrits, trois sont signés. Les deux premiers sont de Claude Borne (l'un signé C. Borne en toutes lettres, l'autre C. B.); les deux autres sont tous deux de la même main incontestablement & l'un porte le nom de Leleu. Or, ces deux peintres sont connus : l'un, Claude Borne, travaillait en 1740 & années suivantes chez M. Dionis, & l'autre était attaché en 1742 à la fabrique de Fouquay, qui mourut au mois de mai de cette même année. Ces plats sont donc l'œuvre de peintres ordinaires de fabrique. Ce fait confirme l'opinion que j'avais eue que ce travail n'étant pas ordinaire à la fabrication habituelle de Rouen, on empruntait pour cette circonstance la main de quelque peintre ou dessinateur qui, peu exercé dans ce genre de peinture, y apportait une sorte de maladresse & de gaucherie qui explique l'imperfection relative de ces œuvres. Ce sont en effet des ornemanistes qui ont peint ces figures en dehors de leurs aptitudes.

Je citerai au nombre des pièces analogues un fort beau plateau représentant *Achille reconnu par Ulysse* d'après Vleughels, & qui m'a été communiqué par M. Gustave Gouellain.

Nous mentionnerons aussi une belle assiette, *Vénus fouettant l'Amour*, qui a figuré, en 1861, à l'Exposition d'art & d'archéologie de Rouen, & qui appartient aujourd'hui à M. Victor Billard, à Rouen. Les couleurs employées sont le bleu

intense, le rouge & le vert; elles se rapprochent, la première surtout, de celles de la planche VIII.

J'ai vu aussi & je classe au nombre des pièces notables un plateau carré représentant le *Triomphe de Cybèle*, qui fait partie de la collection de M. A. de Bellegarde. Ce plateau nous montre un des spécimens les plus importants de la peinture de sujets appliquée à la décoration de la faïence rouennaise.

Le Triomphe
de Cybèle
peint
sur un plateau
carré.

La déesse Cybèle, couronnée de tours & assise sur un char élevé, est traînée par deux lions. A ses côtés sont assis, d'une part, Bacchus la coupe en main, de l'autre Cérès; Flore & Pomone, tenant des fleurs & une corbeille de fruits, suivent le char; des nymphes, des satyres, des enfants, le précèdent ou l'accompagnent. Cette riche composition, imitée des bacchanales du Poussin ou d'autres peintres de cette époque, est bien ordonnée & d'un caractère noble & imposant; ce doit être la copie de quelque tableau ou gravure du temps.

L'exécution est aussi soignée & aussi précieuse que possible, mais cependant elle laisse beaucoup à désirer. C'est toujours, comme dans la plupart des plats que nous connaissons, un sujet d'abord entièrement dessiné, modelé & mis à l'effet en camaïeu bleu, & auquel on a ensuite ajouté par dessus, de la même manière qu'on colorie une estampe, quelques couleurs, du jaune surtout, du vert, &c., de manière à modifier ou à couvrir la couleur fondamentale. Le défaut capital de ce procédé c'est de manquer totalement son but, & de ne produire qu'un effet aussi faux que possible, quant à la vérité générale des objets représentés & à l'harmonie d'ensemble du tableau. En effet, si l'artiste avait eu à sa disposition une variété de nuances suffisante pour tenter de donner à chaque objet sa couleur propre, le résultat, habilement ménagé, eût pu paraître satisfaisant; mais, reconnaissant l'insuffisance de sa palette, & ne faisant aucun effort pour en étendre les ressources, l'artiste s'est borné à recouvrir quelques parties auxquelles il cru pouvoir donner ainsi leurs couleurs naturelles, ainsi, par exemple, les draperies, le feuillage, & quelques objets secondaires tels que des vases, des armes, des fleurs, &c. : mais, dans le tableau qui nous occupe en particulier, il a laissé en bleu les chairs, sans exception, le pelage des lions, le tronc des arbres, une grande partie des draperies même, & une multitude d'autres détails. L'effet qui résulte de ce parti pris incomplet, c'est celui que produirait une gravure qu'on aurait commencé à colorier, & dont on aurait laissé le travail au quart ou au tiers de l'exécution. Cet exemple, parmi beau-

coup d'autres, nous donne la conviction que les pièces de ce genre n'ont jamais été qu'exceptionnelles dans la fabrication rouennaise, & qu'elles n'étaient pas entreprises par des artistes de profession, des peintres dignes de ce titre; mais qu'elles étaient tentées par d'habiles ouvriers ornemanistes, possédant du dessin de la figure une habitude suffisante au moins pour copier une gravure. Les qualités de dessin & d'exécution qu'on remarque, en effet, dans la pièce qui nous occupe, ne s'élèvent pas au-dessus de ce mérite vulgaire. On voit évidemment, par la minutie du travail, par l'absence totale d'entente de l'effet, par l'uniformité du procédé appliqué à tous les plans sans distinction, ce qui ramène tout au même plan, que ce n'est pas un artiste, un peintre exercé qui a entrepris cette œuvre; que c'est un ouvrier adroit, tout au plus un dessinateur.

Pièces à figures
en
camaïeu bleu.

Nous avons rencontré pourtant quelques pièces qui pouvaient passer pour être forties de la main d'artistes habiles, notamment un petit bassin appartenant à M. Alf. Darcel, au fond duquel est une *Danaé recevant la pluie d'or*, & quelques autres de ce genre; mais l'artiste s'était alors concentré dans le camaïeu bleu, & dans ce travail borné, mais susceptible cependant de produire tous les effets que donne la gravure, il avait su atteindre à une assez grande perfection, tantôt par la finesse du pinceau, tantôt par la franchise & la hardiesse de l'exécution. Suivant nous, le véritable mérite de la faïence de Rouen, décorée de fujets, est dans les camaïeux. Les tentatives de coloration, qu'ont voulu y ajouter des dessinateurs mal inspirés, n'ont jamais produit que des œuvres avortées, espèces de caricatures des véritables ouvrages de peinture.

Une remarque à consigner ici, c'est que toutes les faïences à fujets & à personnages sont presque toujours à l'échelle des gravures du temps dont elles sont la reproduction : ces compositions étaient reportées sur émail par le procédé du poncis. Cette opinion se trouve justifiée par l'inventaire du mobilier de Fouquay, dressé en 1742, où il est fait mention de « *un paquet d'estampes & de dessins piqués* ». Ce sont là, à n'en point douter, les gravures & les calques dont se servaient, pour l'exécution des pièces à figures, les ouvriers peintres de ce manufacturier. Dans l'un de ses appartements figuraient « *quatre estampes de faïence* », c'est-à-dire de véritables tableaux dont l'art céramique avait fait les frais.

La planche XL où est figurée, en camaïeu bleu, *Une dame au clavecin*, d'après une gravure de l'époque, est la meilleure justification de notre opinion. Cette plaque, qui paraît avoir appartenu à la construction d'un poêle

de haute structure, possède un caractère différent des peintures polychromes, précisément parce qu'elle est exécutée seulement en bleu. (Collection de M. Gustave Gouellain.)

N'oublions pas, comme pièce notable, une tablette de commode ou table, appartenant à M. Lérique, à la Bouille, près Rouen. Comme dimensions, c'est la plus importante de toutes celles qu'il m'ait été donné de voir ou d'entendre citer. Elle mesure 1 mètre 30 centimètres de longueur, sur 70 centimètres à peu près de largeur. Malheureusement, à la cuisson, elle a subi un accident de retrait, qui a provoqué une double fêlure allant du bord postérieur jusque vers le milieu. Ces deux fêlures parallèles, en partie remplies par l'émail blanc qui s'est introduit dans leur cavité, creusent à la surface de la pièce un double filon d'un effet très-fâcheux.

S. Jean
baptisant
sur les bords
du Jourdain,
fujet peint
sur une table
en faïence.

Le fujet représenté est celui de *Saint Jean baptisant sur les bords du Jourdain*. La composition comporte une vingtaine de personnages empruntés, à ce qu'il paraît, à une ou à plusieurs compositions du Poussin. C'est encore une copie de gravure. Le genre de peinture est le camaïeu bleu, avec quelques détails coloriés par-dessus le camaïeu ou réserve pour être remplis après coup. Ainsi, par exemple, la figure à peu près nue de saint Jean-Baptiste, a été réservée par le peintre, qui l'a terminée avec du rouge qu'il s'est efforcé de nuancer en tons de chair. Une ou deux autres figures font dans le même cas. Quant au reste des figures, elles font toutes en camaïeu bleu, chairs & draperies; seulement quelques draperies ont été surchargées de jaune par-dessus le bleu, ce qui donne une couleur fautive de jaune verdâtre : une autre, par exception, a une draperie jaune diaprée de noir. L'effet général est naturellement assez discordant. Au reste, malgré ces déficiences, l'esprit & les yeux, qui s'habituent volontiers à ces dissonances qui font à peu près inséparables d'un pareil genre de peinture, consentiraient à trouver ce morceau passable, si les accessoires tels que les terrains, les rochers, les arbres du paysage, les fleurs & les plantes du premier plan ne faisaient une disparate choquante, par le mauvais goût de leur forme & leurs disproportions, avec les figures d'un dessin noble & assez bien compris. Il est évident que le peintre a été embarrassé, pour couvrir cette immense page avec le procédé de pointillé & de miniature employé pour les figures, & qu'il a cherché, dans des détails exagérés de proportion & d'une exécution plus que lâchée, le moyen de fortir d'affaire. Ce n'est, en réalité, ni meilleur, ni pire

B b b b

que tout ce que nous connaissons dans ce genre; ce qui témoigne que les peintres rouennais sur faïence, bien au-dessous, sous ce rapport, des ornemanistes des mêmes fabriques, n'avaient point assez étudié les ressources des procédés qu'ils mettaient en œuvre pour en faire une judicieuse application. Le camaïeu modifié, soit par des surcharges de couleurs variées, soit par quelques réserves où l'on essayait d'appliquer le ton local, voilà toute leur science & tout leur procédé. Mais jamais ou presque jamais, on ne voit de tentative pour former une palette; c'est-à-dire afin de tirer parti des couleurs dont on disposait pour arriver, soit directement, soit par des mélanges, à représenter le ton naturel des objets. Je n'ai vu cette difficulté heureusement surmontée que dans les médaillons à sujets du grand tuyau de cheminée du Musée céramique de Rouen. (Voir la planche LIV.)

Globes
céleste & terrestre
avec supports
exécutés
par Pre Chapelle.

De toutes les pièces de faïence à personnages les plus importantes sont deux sphères figurant, l'une *Le globe céleste*, & l'autre *Le globe terrestre*, qui sont reproduites aux planches XLI & XLII de cet ouvrage : elles méritent un examen minutieux, à cause de leur forme & de leur ampleur.

Ces deux pièces, les plus remarquables & les plus précieuses qu'ait exécutées notre fabrique, appartiennent à M. d'Arboval, de Rouen; elles étaient reléguées dans le grenier du château de Boisguilbert aux environs de Buchy, d'où le propriétaire les a tirées.

Semblables entre elles, quant au moulage, elles diffèrent, quant à la décoration, qui est appropriée à l'objet de chacune d'elles. Ainsi, le globe céleste a pour décoration principale *Les quatre éléments*, & le globe terrestre *Les quatre saisons*, représentés par des figures allégoriques d'une proportion qui atteint au moins 30 centimètres. Ces peintures sont des camaïeux légèrement rehaussés de couleurs; le style en est noble & rappelle les compositions des maîtres, dont sans doute elles sont une copie.

Chaque pièce se compose de quatre assises distinctes. La base est formée par quatre lions couchés. Le corps est composé par quatre consoles renversées, décrivant, en plan horizontal, une espèce d'X. Le couronnement, portant aux angles quatre têtes de vents, en ronde bosse, est terminé par un piédouche qui porte le globe. L'ensemble de cet assemblage a des proportions très-heureuses, bien entendues, se profilant élégamment, & dont l'effet est merveilleusement réussi.

Les tableaux représentés sur les supports, sont : pour le globe terrestre, *Les quatre saisons* : le Printemps, l'Été, l'Automne, l'Hiver.

Et, pour le globe céleste, *Les quatre éléments* : l'Air, l'Eau, la Terre, le Feu.

Il est à remarquer que deux de ces sujets sont répétés sur les deux supports. L'Été, représenté par Cérès, figure aussi la Terre. Le Feu, représenté par une espèce de Vulcain, personnifie également l'Hiver.

La décoration du globe terrestre comprend encore les figures de la Grammaire, de la Géométrie, de la Musique, & de la Peinture.

Sur la base de ces globes sont représentés les quatre systèmes, ainsi déterminés par des inscriptions : Système de Ptolémée, système de Tycho-Brahé, système de Copernic, système composé.

Il y a, en outre, sur la base du globe terrestre, un certain nombre d'autres figures astronomiques.

Dans des cartouches réservés se trouvent les allégories du Cheval, du Lion, de l'Éléphant, du Crocodile.

Sur le globe céleste se lisent les deux inscriptions figurées ci-après :

GLOB. CELEST.

juxta · ASTRONO ·

RECENTIO. D.

Hacquet SAC. S.

Salvatoris

Rotho

Delineavit

Ce qui veut dire que ce globe est peint suivant la méthode astronomique d'un certain savant rouennais Hacquet, qui venait de publier récemment son système.

De l'autre côté de la sphère, le peintre en faïence a mis son nom & la date de la fabrication de ces curieuses pièces. Dans un cartouche ovale on lit :

A · ROÜEN

· 1725 ·

PEINT · PAR

PIERRE

CHAPELLE.

Ces globes, datés de 1725, sortent, suivant toutes les apparences, de la fabrique de M^{me} Lecoq de Villeray, laquelle vers cette époque, c'est-à-dire de 1725 à 1735 & au delà, paraît avoir occupé le premier rang dans l'industrie faïencièr rouennaise : c'est déjà de ses ateliers qu'est sorti le pavage de la ferme de Lintot avec tous les accessoires qui décoraient cette maison de campagne appartenant à la famille de Villeray.

Le souvenir de ces globes, véritables ouvrages d'exception, se retrouve dans plusieurs recueils & publications du temps; ce qui prouve à quel degré ces œuvres frappèrent l'esprit des contemporains.

Nous rappellerons d'abord, à cette occasion, une citation d'Expilly :

« Il y a à Rouen, dans le fauxbourg de Saint-Sever, à la gauche de la Seine, plusieurs manufactures de faïence qui sont très-considérables. On assure même qu'elles pourroient suffire à la fourniture de tout le royaume. On y a vu des globes terrestres & célestes de 17 pouces de diamètre, qui faisoient l'admiration des curieux; les uns étoient soutenus par des Atlas, & les autres étoient sur un pied formé par quatre consoles. Sur ces globes étoient peints les quatre éléments & les quatre systèmes. » (Expilly, *Dictionnaire géographique des Gaules & de la France*, t. V, p. 227-8, art. NORMANDIE, 1768.)

Cette citation est empruntée tout entière à Piganiol de la Force, ou du moins à ses continuateurs, édition de 1754, à la différence de quelques passages peu importants.

Nous trouvons la mention ci-après dans une note ajoutée par l'abbé Guiot à la citation du passage d'Expilly sur les globes célestes en faïence : « Il y avoit un de ces chefs-d'œuvre dans le jardin de feu M. François Le Normand, curé de cette paroisse » (la paroisse de Saint-Sever).

M. François Le Normand fut curé de la paroisse de Saint-Sever, de 1741 au 30 octobre 1769, époque de sa mort.

Nous avons déjà dit qu'il y avait, dans le jardin de Fouquay, un globe analogue, supporté par « un petit More », suivant l'inventaire dressé après le décès de ce fabricant.

Il y avait aussi un « globe céleste en faïence, dans le vestibule des appartements du roi à Choisy, par Pierre Chapelle de Rouen, portant la date de 1726 », si nous en croyons une autre note, recueillie par l'abbé Guiot pour son *Histoire du commerce de la province de Normandie* restée manuscrite, p. 224.

Il résulte de ces citations que les beaux produits avaient excité l'admiration dès le siècle dernier.

Il est probable que les faïences décorées de personnages, les bustes & les grandes pièces portaient d'un petit nombre de fabriques, une demi-douzaine au plus, peut-être trois ou quatre seulement. D'abord une partie des fabriques, par suite de la réglementation de l'industrie, ne pouvait fabriquer que du *brun*, & une autre partie devait être exclusivement vouée à la fabrication des faïences communes.

Avant de clore la nomenclature de ces œuvres de marque & d'un caractère exceptionnel, nous y ajouterons la mention importante d'un riche plateau de table, portant les armes du duc de Saint-Simon & de sa femme, fille du duc de Lorges. Comme on le verra en jetant les yeux sur la planche XL *bis*, cette peinture, d'un goût parfait & d'une richesse extrême, peut à bon droit être réunie, dans cette histoire du décor, aux plus magnifiques travaux de nos peintres en faïence.

Plateau
aux armes
du duc
de Saint-Simon,
l'auteur
des *Mémoires*.

La *Revue de la Normandie* a publié sur ce plateau, dans son numéro de mai 1867, p. 318, une note de M. R. Bordeaux, dont il est utile de reproduire ici les passages suivants :

« On a vendu en novembre 1866, à Dreux, la collection de faïences, objets d'art & de curiosité de feu M. Laméfange... Parmi les objets qui ont été le plus vivement poussés, nous signalerons un plateau en faïence de Rouen, carré long, à pans coupés, avec bordure bleue & rouge & bouquets polychromes aux quatre coins, qui présente de l'intérêt à cause du personnage aux armes duquel il avait été décoré. Ce plateau porte au centre deux blasons accolés avec manteau de pair de France, couronne ducale & collier d'ordre de chevalerie. Le premier de ces blasons est écartelé : *au 1^{er} & 4^e échiqueté d'or & d'azur, au chef d'azur chargé de 3 fleurs de lys d'or*, qui est de Vermandois ; *au 2^e & 3^e de sable à la croix d'argent chargée de cinq coquilles de gueules*, qui est de Rouvroy Saint-Simon. Le second blason, celui de la femme, est écartelé *au 1^{er} & 4^e à une bande... au 2^e & 3^e à un lion rampant*, qui font de la maison de Durfort de Lorges. Ce double blason nous a permis de déterminer pour quel seigneur ce plateau de fabrique rouennaise a été exécuté.

« L'*Histoire généalogique* du P. Anselme constate en effet que Louis III, duc de Saint-Simon, pair de France, grand d'Espagne, gouverneur de Blaye, né le

Cccc

16 janvier 1675, chevalier des ordres du roi le 2 février 1728, avait épousé, le 8 avril 1695, Geneviève-Françoise de Durfort, fille de Guy-Aldonce de Durfort, duc de Lorges. Or, ce Louis III de Saint-Simon est précisément le célèbre auteur des *Mémoires*. Cependant, tout d'abord nous avons cru qu'il s'agissait de son fils, Jacques-Louis de Saint-Simon, chevalier de la Toison d'or, marié le 26 mars 1727, à Catherine-Charlotte-Thérèse de Gramont, fils d'Antoine, duc de Gramont, pair & maréchal de France, & de Marie-Christine de Noailles, parce que les armoiries de cette dame se composent des mêmes pièces que celles des ducs de Lorges. Le maréchal de Gramont portait en effet : *écartelé au 1^{er} & au 4^e d'or au lion rampant d'azur*, qui est de Gramont, & *au 2^e & 3^e, de gueules à la bande d'or*, qui est de Noailles. La confusion était donc très-possible, pour peu que le dessinateur ait interverti l'ordre des quartiers.

« Bien que l'attribution de ces armoiries n'ait point été faite au moment de la vente, & que, pour l'expert aussi bien que pour les enchérisseurs, il s'agit simplement d'un plat en faïence de Rouen, à armoiries quelconques, le feu des enchères a été fort animé. Un de nos collectionneurs normands a poussé l'enchère au-delà de 800 fr.; cette pièce de céramique a été adjugée à 825 fr. à un marchand de curiosités de Paris qui, dit-on, le soir même, l'a cédé à un confrère pour plus de 1,600 fr. Nous ne savons si le possesseur de ce plateau si vivement disputé a été depuis renseigné sur les armoiries peintes au milieu, & où nous avons tout d'abord cru reconnaître les armoiries de Saint-Simon & de Noailles; mais un croquis pris hâtivement au moment de la vente, le 15 novembre dernier, nous a permis de vérifier depuis, dans le grand ouvrage du P. Anselme, que l'objet en question avait appartenu au célèbre écrivain, & non point à son fils ... »

Ce plateau fait partie aujourd'hui des riches collections de M. Dutuit, à Rouen, & l'on comprendra sa haute valeur en considérant qu'un objet de faïence, aux armes de l'historien qui a précisément fait connaître la cause de la vogue de la faïence à la fin du règne de Louis XIV, se trouve être un véritable monument historique. Le lecteur devra donc se reporter non-seulement à la planche XL *bis*, mais encore à la page 122, où le passage de Saint-Simon est rapporté textuellement.

Une autre personne de cette puissante famille, Claude-Suzanne-Thérèse de Durfort de Lorges, fut nommée abbesse de Saint-Amand de Rouen, le 17 juin 1721. Elle fit exécuter à ses armes deux services de table en faïence de

Rouen : l'un en camaïeu bleu, l'autre de genre chinois polychrome, dont nous avons rencontré quelques beaux échantillons.

STYLE ROCAILLE.

1° *Scènes galantes ou champêtres.* — Quand, fatigués de la rectitude & de la solennité des dessins rayonnants & des exagérations de l'art chinois, les peintres rouennais voulurent s'inspirer à des sources nouvelles, ils suivirent la mode du jour & firent en faïence du *rocaille*, ainsi qu'on en demandait alors pour les bronzes & les meubles.

Style rocaille.
Scènes galantes
ou
pastorales.

D'abord ce genre, d'une élégance toute française, fuit la tradition des tableaux de l'époque, & s'attache à la reproduction des scènes galantes ou champêtres traitées avec tant de grâce par les artistes du temps.

Pendant la première période, le faïencier copie plutôt que d'innover. Il cherche à se rapprocher des maîtres, en suivant pas à pas les inspirations qu'il reçoit de leur faire & de leur génie par l'intermédiaire des gravures à la mode. Alors éclosent sous le pinceau de nos ingénieux artistes des œuvres éminemment françaises, d'un goût achevé dans leur originalité cherchée. Il nous suffira de citer la pièce capitale du Musée céramique, figurée planche LIV, que je considère comme le type le plus parfait qui puisse caractériser la belle période du genre rocaille. On peut rapprocher de cette grande & riche pièce le plateau à figures de la planche LIII, si complet dans son ensemble & si charmant dans ses détails.

2° *Trophées, carquois, &c.* — La seconde manière du genre rocaille consiste dans une ornementation composée d'une bordure semi-régulière & dans l'emploi pour le décor intérieur de trophées d'armes, d'instruments de musique, de carquois, d'arcs & de flèches, de torches enflammées, &c. De tout ce système d'ornementation un motif typique se dégage, c'est le motif dit *au carquois*, que nous attribuons au peintre Dieul, dont le nom se retrouve souvent sous des assiettes ainsi décorées.

Motif
au carquois.

Ce genre est pauvre en combinaisons & peu varié. Une assiette, primitivement chargée de fruits en relief, datée de 1759, que possède M. P. Delaunay, & qui me paraît le chef-d'œuvre de ce genre, montre que le talent des ornemanistes de cette fabrique comme dessinateurs & inventeurs était assez médiocre. Pourtant,

l'agencement de ces pièces est élégant & la planche LVI montre ce que pouvait donner ce mode de décoration, quand il était exercé par des mains habiles.

Type à la corne
d'abondance;
fleurs isolées.

3° *Corne d'abondance, fleurs isolées, &c.* — Parmi les types divers de décoration des faïences rouennaises en dehors du système rayonnant, l'un des plus populaires & des plus connus est le motif à la corne d'abondance, qui a été employé dans toute la seconde moitié du siècle dernier, pour produire ces innombrables faïences dites *à la corne*, qui constituent le troisième groupe du genre rocaïlle.

Il faut distinguer le motif typique de décoration à la corne d'abondance d'un autre système d'ornementation inspiré de l'art chinois, où se trouve, parmi des fleurs d'aspect étrange, un cornet tronqué par la base.

Ce motif plus ancien est caractérisé par une imitation assez exacte d'un dessin chinois ou japonais, consistant principalement dans un petit vase ou cornet un peu contourné, d'où s'échappent des tiges portant des fleurs. A l'opposé, une espèce de clôture en bâtons parallèles & ferrés les uns contre les autres, qu'on retrouve sur certaines porcelaines de Saxe de style primitif. Les couleurs, où le rouge domine, sont vives & le plus souvent dures & crues. Le décor dit à la corne d'abondance me paraît positivement procéder de ce type, dérivé des imitations chinoises de la première moitié du siècle.

Ce décor est tellement fréquent, tellement caractéristique, que nous croyons intéressant de dénombrer les couleurs employées pour un plat de ce système, véritable type du genre. On y trouve : le jaune citron vif; — le rouge briqueté sombre; — le bleu légèrement foncé; — le vert sale, très-fixe; — le violet de manganèse foncé; — le brun carmélite foncé; — le noir. Les quatre couleurs principales, inscrites en tête de l'énumération ci-dessus, sont employées pour les fleurs, les feuilles, les oiseaux, les papillons & les insectes. Le violet de manganèse dessine les tiges, les branches, quelques boutons inflorescents. Le brun carmélite détermine un cadre autour de deux cartouches ovales qui ornent le milieu de la corne, & on le trouve, en outre, sur quelques folioles. Enfin, le noir sert partout de contour au dessin décoratif & forme deux listels à l'ouverture des deux cornes.

La planche LVII, n° 1, présente une assiette tout à fait analogue, au point de vue des couleurs, au plat que nous venons d'examiner.

La faïence à *la corne* eut aussi ses jours de splendeur.

Un service de table de deux cents pièces environ fut commandé par l'empereur Pierre III, vers 1760, pour un de ses favoris, le comte Golowine. Celui-ci le transmit à ses descendants, qui le conservèrent jusqu'à ces dernières années, où il fut vendu en 1866, à Saint-Petersbourg. De ce service décoré à *la corne*, dont les pièces principales, plats, soupières, &c., sont remarquables par leur grandeur extraordinaire, leur beau modelé & l'éclat de la couleur, une partie de choix fut achetée pour le Musée industriel de Moscou, par M. Grégorowitch, conservateur, l'autre partie par des amateurs.

En même temps que les motifs pour ainsi dire classiques, dits à *la corne*, les peintres produisaient de nombreuses variantes de ce type primordial. Une charmante commode de la collection de M. Paul Baudry, de Rouen (planche LV), nous montre quelle variété les faïenciers avaient jeter encore dans un dessin devenu banal par son extrême vulgarité.

A cette époque les chiffres & les armoiries sont rares sur les faïences; d'aristocratique, l'art est devenu bourgeois. C'est à peine si un écusson vient de temps en temps se montrer sur une bordure, comme dans l'assiette figurée planche LVII, n° 2, qui nous fait voir ce que devenait la faïence de Rouen quand elle voulait imiter les bouquets de fleurs isolées mis en vogue par la porcelaine de Saxe.

On constate parfois la réunion en un même objet de détails particuliers à divers types.

Ainsi, une lampe à suspension pour église, de la collection de M. P. Delaunay (planche LII), présente à la fois les œillets du cornet chinois, les feuilles de chardon nuancées de violet qui caractérisent certaines assiettes à *la corne*, & enfin les bandes en quadrillés verts des faïences de la fabrique de Guillibaud. Il ne ferait donc pas impossible d'établir une certaine relation entre ces trois types qui peut-être sont les produits simultanés ou successifs de la même fabrique; & ceci paraît d'autant plus vraisemblable que, dans les assiettes où figure le cornet ancien, les insectes sont traités avec un soin & des détails pointillés qui rappellent tout à fait les plus beaux échantillons de l'imitation chinoise.

FAÏENCES - PORCELAINES.

Imitation des fabriques de Strasbourg & de Marseille. — La vogue extraordinaire de la porcelaine poussa nos fabricants à produire une faïence destinée à

Imitation
des faïences
de Strasbourg
& de Marseille.

D d d d

contrefaire cette précieuse matière. On s'efforça d'obtenir un blanc de fond d'aspect laiteux & un modelé plus perfectionné. Ce fut la fin de la faïence...

L'imitation des faïences de Strasbourg & de Marseille fut pratiquée à Rouen avec un certain succès. Cette imitation, tentée au moins dans une des principales manufactures, celle de Levavasseur, est un fait aujourd'hui complètement avéré, non-seulement par la présence de pièces signées : *chez Levavasseur à Rouen*, par l'existence de quelques autres signées seulement *W*, — marque bien authentique de quelques produits de cette fabrique; mais surtout par l'affirmation de M. Lelièvre qui a travaillé, ainsi que son père, dans les deux manufactures de La Mettairie & de Lambert, & qui m'affirme que cette fabrication particulière était portée, dans la manufacture Levavasseur notamment, à un haut degré de perfection. M. Lelièvre possède plusieurs séries d'assiettes, d'une blancheur d'émail, d'un éclat de couleurs carminées & vertes, comparables à ce que Strasbourg a fait de plus beau, & qu'il fait positivement provenir de cette fabrication. Il regarde, comme un signe caractéristique de cette origine, la trace extrêmement visible des *pernettes* au dos de ces assiettes, trace, assure-t-il, à peine sensible dans les assiettes de fabrication rhénane.

Suivant cette observation, & après l'examen attentivement fait de ces belles productions de la fabrication rouennaise, il est à peu près certain que la plupart des pièces de faïence de ce genre, & surtout des assiettes, plats, &c., qu'on rencontre si abondamment dans notre contrée, avec des réussites très-différentes, un grand nombre même présentant une fusion incomplète de la belle couleur carminée, ou l'émail de fond un peu verdâtre, ou telle autre déféctuosité qui trahit une fabrication peu sûre de ses résultats, doivent être attribués à la fabrication rouennaise, fabrication qui fut tentée par plusieurs manufactures à la fois parmi lesquelles celle de M. Levavasseur paraît avoir tenu le premier rang.

C'est donc un fait bien constant que la fabrique rouennaise, vers la fin de son existence, abandonnant ses anciens procédés & ses modèles séculaires, & tentant de se transformer par l'imitation des produits étrangers, rhénans, anglais & autres, a créé de nombreux spécimens qu'il fera presque impossible de jamais distinguer de leurs modèles. On peut dire avec raison qu'alors la faïence de Rouen n'existait plus; la faïence de Strasbourg, les terres dites cailloutages d'Angleterre, l'avaient remplacée, & ces derniers produits, quoique fabriqués à Rouen, ne sauraient dans la plupart des cas être réclamés par cette fabrique, puisque presque jamais ils ne sont signés.

On nous permettra de donner ici la description d'une des pièces notables de ce groupe, figurée à la planche LVIII de cet ouvrage : ce bel échantillon de nos imitations des faïences de Strasbourg & de Marseille porte au revers l'inscription suivante : *Va Vasseur à Rouen*.

Description
d'une
pièce notable
de la fabrique
de
Levavasseur.

Cette mention est placée sous une jardinière de forme carrée, à tablette mobile, appartenant à la collection de M. A. de Bellegarde, de Rouen. Cette pièce constate d'une manière authentique l'imitation tentée & à peu près réussie des faïences à bel émail crémeux, avec emploi, dans la coloration, de couleurs fines usitées pour la porcelaine, & surtout du beau rouge carmin, qui caractérise les belles faïences des bords du Rhin, & celles qu'on a récemment attribuées à la fabrique de Marseille, lesquelles se distinguent par des scènes maritimes & par des groupes de personnages en costume oriental. La jardinière qui nous occupe est particulièrement imitée de ces dernières faïences; elle est décorée en avant d'un groupe de Levantins, & d'un fond de paysage maritime. Les couleurs sont fines & le rouge carmin y domine; mais la nuance tourne un peu au pourpre ou à la lie de vin. L'exécution des figures est médiocre; toutefois l'aspect rappelle parfaitement les fonds d'assiettes qu'on rapporte à la fabrique de Marseille. Ce qui peut servir à constater l'origine rouennaise de cette pièce, c'est que l'émail du fond, au lieu de cette blancheur de lait des faïences d'origine marseillaise ou rhénane, est légèrement verdâtre, quoique très-fin.

Cet échantillon est évidemment une pièce d'essai bien réussie; le nom du fabricant placé au dessous, pour qu'on ne doute pas de sa provenance, l'indique suffisamment. C'est toujours ainsi que les essais s'affirment. — FAICT A ROUEN 1647 — A ROUEN 1542 — sont d'autres exemples de ce genre de constatation appliqué à des débuts de fabrique, à des essais de fabrication nouvelle. Il ne ferait peut-être pas impossible de conjecturer le nom de l'artiste qui chercha à importer chez Levavasseur, rue Touffvents, le genre de fabrication marseillaise ou strasbourgeoise. Il y a au Musée céramique de Rouen une sorte de cafetière moulée sur argenterie, à émail verdâtre & commun, mais incontestablement de Rouen; ce vase est décoré de fleurs dans le genre de Strasbourg, en couleurs fines mais très-mal réussies, surtout le carmin qui est très-faible. C'est évidemment une première tentative faite en vue de s'approprier cette fabrication. La pièce est signée *Jacques Borelli*; or, les Borelli sont encore représentés dans notre contrée par des personnes d'origine méridionale. L'auteur de la jardinière était probablement aussi du même pays, puisqu'il peignait un fujet marseillais.

Autre
jardinière
de style
marseillais.

Si le genre marseillais se révèle quelque part, avec toute sa vérité d'allures, c'est dans une jardinière, forme de caisse carrée, ventrue, couverte d'émail verdâtre, tout à fait identique à celui de notre faïence ordinaire, & qui se trouve aujourd'hui au Musée céramique de Rouen. Décorée, sur ses deux faces principales, d'un côté, d'un port de mer, avec tour sur le côté, barques, rochers, &c., & sur l'autre d'un fujet oriental, un Turc accroupi sur une estrade dans un jardin & abrité d'un parasol par un serviteur; les deux bouts sont ornés de deux bouquets de fleurettes. Les couleurs, parmi lesquelles dominent le rouge carminé d'un beau ton franc, le bleu fin, le vert intense très-transparent, un vert d'eau également très-transparent & un assez grand nombre de tons rompus, jaune sale, gris noirâtre, &c., témoignent d'une palette bien fournie & susceptible de tous les effets décoratifs.

Les petits bouquets de fleurettes chatironnés de noir sont caractérisés par de très-petites fleurs bleues à pétales rayonnants, rencontrées déjà sur des pièces analogues de fabrication rouennaise ou supposée telle.

En résumé, cette pièce est incontestablement à mes yeux de fabrication rouennaise. Je suis porté à croire qu'elle pourrait être l'œuvre de ce Jacques Borelli, qui a signé la cafetière dont j'ai parlé plus haut. Seulement, quoique exécutée comme la précédente sur émail de Rouen, aussi verdâtre que tous les produits courants de cette fabrication à son déclin, elle est parfaitement réussie, & les émaux ont acquis à la cuisson toute la transparence & l'éclat dont ils sont susceptibles, tandis que la cafetière, pièce d'essai sans doute, montre des émaux ternes & à peine vitrifiés.

Affiette
blasonnée.

Nous rapportons à la même fabrique une affiette de la collection de M. Alph. Maze, sur laquelle se trouve un blason caractéristique.

Cette affiette, décorée sur l'émail cuit de bouquets de fleurs à l'imitation de la porcelaine, porte sur le bord un écusson losangé, surmonté d'une croisse d'abbessé. Les armoiries se lisent ainsi : *d'or, à trois chevrons de sable, au chef d'azur chargé d'un lion naissant d'argent, couronné d'or & lampassé de gueules.*

Ce blason appartient à M^{me} de La Baume de Suze, abbessé de Saint-Amand de Rouen en 1770, c'est-à-dire à l'époque précise où l'imitation du genre de Strasbourg & de Marseille était pratiquée avec succès dans la faïencerie de Levauffeur.

Je n'hésite pas un instant à rapporter à la fabrication rouennaise l'origine de

cette pièce, qui se rapproche, du reste, par son caractère, de la peinture d'autres productions bien connues du même fabricant.

Il est à remarquer que toutes ces imitations des faïences de Strasbourg & de Marseille sont décorées au feu de moufle.

M. Riocreux (*Description du Musée céramique de Sèvres*, art. des FAÏENCES DE ROUEN, p. 177), mentionne, sous le n° 143, une assiette à bord festonné, sur laquelle on a fait des essais de couleur purpurine; elle porte la date de 1774, & de même que beaucoup d'autres analogues, elle est authentiquement sortie des fabriques de Rouen.

Emploi
de la couleur
purpurine.

Je ne doute pas que des essais heureux de couleur purpurine n'aient été faits à Rouen, vers l'époque de la Révolution : j'ai vu des groupes, imitation de ceux de Saxe ou de Strasbourg, qui m'ont paru, à la qualité de l'émail blanc, être de fabrication rouennaise & qui présentaient parmi leurs couleurs, le pourpre, mais mal réussi & d'un ton sourd virant au brun.

Rappelons-nous que Dorio sollicitait, dès le commencement du siècle, de faire, à Rouen, une certaine peinture sur faïence où se trouvent employées les couleurs propres à l'émaillerie.

Peinture
sur faïence
avec les couleurs
propres
à l'émaillerie.

On fait généralement honneur aux Hannong d'avoir les premiers appliqué, sur la faïence, les couleurs employées en Saxe & en Allemagne pour la peinture sur porcelaine; mais ce judicieux emploi, qui a contribué à donner tant d'éclat aux faïences dites de Strasbourg, a été trouvé bien antérieurement par l'artiste remarquable qui a décoré la belle potiche de notre planche ix, dans laquelle on reconnaît évidemment les couleurs des émailleurs limousins du commencement du dix-huitième siècle.

Avant de clore ce chapitre consacré à l'histoire de la décoration, rappelons en un mot, ce qu'étaient les faïences à émail brun, jaspé de blanc. Communes quant à la couverte, lourdes de forme, destinées aux plus vulgaires usages domestiques, ces faïences sont incontestablement d'origine rouennaise; j'ai eu entre les mains deux pièces, une soupière & une espèce de coquemar, qui portent en bordure, l'une sur le pied, l'autre au contour de l'orifice, le nom en lettres en relief de Flandain, manufacturier, rue Saint-Sever. Flandain figure dans les états de situation de 1749 à 1774.

Faïences
à émail brun
jaspé de blanc.

E e e e

Faïences
blanches
sans peintures.

On trouve aussi un grand nombre de faïences émaillées de blanc sans aucun décor, & le Musée céramique de Rouen renferme toute une vitrine de ces spécimens de la fabrication courante. Produites dans ceux des établissements qui n'avaient le droit de faire que de la faïence blanche non peinte, il nous suffira de mentionner ces pièces sans ornementation caractéristique. Une remarque pourtant doit tenir sa place ici : c'est que, pour compenser sans doute l'absence de la peinture, la forme des objets en blanc est presque toujours excellente & d'une élégante recherche.

Faïences
blanches
à applications
dorées de pâte
non cuite.

Certaines faïences blanches sont ornées d'applications dorées de pâte plastique non cuite. M. Brongniart (*Description du Musée céramique de Sèvres*, p. 187, n° 241), les attribue à la Perse & se dit autorisé par des Persans qui ont reconnu ces faïences comme étant de leur pays : les amateurs les attribuent ordinairement à la Hollande ; mais je ne doute pas qu'on n'en ait fabriqué en France, surtout à Rouen, & j'en ai rencontré dans plusieurs collections des spécimens assurément rouennais, d'après la nature de la terre & la couleur verdâtre de l'émail du fond.

Ornementation
jugée
par M. Fillon.

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre, où nous avons fait en sorte de résumer les phases principales de notre céramique décorative, qu'en reproduisant ici l'opinion d'un juge éclairé sur les caractères saillants de la faïence rouennaise. Voici ce que dit à cet égard M. B. Fillon, dans son remarquable ouvrage *L'Art de terre chez les Poitevins*, p. 111. Après avoir étudié la physiologie des arts d'ornement au seizième siècle, l'auteur ajoute :

« ... Le dix-septième siècle a d'autres allures. L'imagination est moins vive, les couleurs sont plus ternes, les lignes plus compassées. Le relief a disparu pour faire place aux caprices de l'arabesque découpée en appareils gymnastiques par Boulle & par Bérain. Tout cela n'est pas d'un goût parfait & sent fort la mise en scène, mais il y a néanmoins quelque chose de net, de précis, de fièrement campé dans ces caprices, qui sont loin de déplaire, surtout lorsqu'ils nous apparaissent, au début du siècle suivant, sur l'élégante vaisselle de Moustiers ; mes préférences sont néanmoins pour les décors de Rouen, conçus dans une donnée plus large & mieux nourrie. Le Nevers, sauf dans les pièces imitées du persan, a des crudités qui déplaisent. ... »

« Au dix-huitième siècle, la faïence perd encore de la fermeté de son caractère original. Les ornements, qui ne se sont le plus souvent tenus entre eux, depuis

le milieu du règne de Louis XIV, que par des miracles d'équilibre plus ou moins heureux, finissent par s'en aller en pièces, à l'instar de la société qui les inspire... La décoration des poteries marche à l'unisson. Encore pourvue d'un reste de vigueur sous la Régence, le règne des courtisanes la fait se délayer. Alors surgissent les *bouquets jetés* & toute l'ornementation petiotte & pimpante *empruntée à la robe de M^{me} de Pompadour*. Ce n'est pas aux faïenciers, aux porcelainiers qu'il faut en faire le principal reproche. Les malheureux, ils subissent le sort de tous les ouvriers qui travaillent pour le public, ils sont à la merci de ses caprices.

« Autre symptôme non moins caractéristique. Jusque-là chacune des manufactures avait conservé son caractère propre. Il était impossible de confondre ses productions avec celles de ses rivales. Les contrefaçons mêmes qui en avaient été faites n'avaient pas eu la prétention de donner le change aux acheteurs, tandis que, à dater des vingt dernières années du règne de Louis XV, les poteries du royaume entier commencent à revêtir une livrée commune. L'unité se fait dans les tendances. Des types généraux courent tous les ateliers. Un esprit original sort-il des voies battues, vite on se met à copier sa manière. Ainsi fait-on des faïences émaillées de Joseph Hannon qui sont contrefaites d'un bout du royaume à l'autre. Qu'on juge par là de la difficulté, pour le collectionneur, d'opérer un triage dans un pareil chaos. »

Un esprit original, M. Champfleury, le spirituel auteur du *Violon de faïence*, a fait ressortir en quelques lignes d'excellent style les principaux caractères qui distinguent la fabrication rouennaise.

Caractères
de la faïence
rouennaise
d'après
M. Champfleury.

« La faïence normande a le privilège d'éveiller le sentiment du solennel & du robuste à la fois..... C'est quelque chose de grand, d'éloquent, de radieux, de calme & de majestueux..... Art peu varié qu'on ne se lasse pas d'admirer, pas plus qu'on ne se lasse de certaines formules musicales qui reviennent sans cesse dans l'orchestration d'un Haydn.....

« Nulle part en France la couleur n'a été employée avec tant de maîtrise.... La première manière,... d'un bleu monochrome, presque sévère, s'imprime dans de grands plats que l'austère Port-Royal n'eût pas repouffés.

« La seconde période est moins sévère, mais c'est toujours du grand art. Le jaune, le bleu, le rouge y jouent des trios de coloration pleins d'allégresse & de sérénité.....

« Il en est des faïences de Rouen comme de la littérature du grand siècle. Tourmentes, révolutions, modes, peuvent faire méconnaître momentanément la gloire de Molière, de Pascal, de la Bruyère; les esprits altérés viendront toujours se rafraîchir à ces sources. » (*Moniteur universel* du 4 mai 1864, article intitulé : EXPOSITION DE CÉRAMIQUES A ÉVREUX, *passim*.)

On se demandera peut-être s'il est possible de déterminer, au moyen de dates précises, la succession des différents modes de décoration qui ont été examinés dans ce chapitre, & dont nous avons donné à la page 275 le tableau résumé. Bien que tous les systèmes employés tour à tour se soient confondus industriellement à l'origine de chacun d'eux, au point de rendre parfois contemporaines des productions d'inspiration diverse, nous croyons toutefois que l'on peut, sans trop de chances d'erreur, dresser de la manière suivante la chronologie du décor :

LES PAVÉS D'ÉCOUEUX	EN 1542.
LES ORIGINES DE LA FABRICATION.....	DE 1647 A 1710.
LE STYLE RAYONNANT & SES TRANSFORMATIONS..	DE 1710 A 1760.
L'IMITATION CHINOISE.....	DE 1725 A 1740.
LES PIÈCES EXCEPTIONNELLES & A FIGURES.....	DE 1725 A 1740.
LE STYLE ROCAILLE & SES DÉRIVÉS.....	DE 1750 A 1770.
LES FAÏENCES-PORCELAINES.....	DE 1770 A 1775.





CHAPITRE DIXIÈME.

Marques & monogrammes. — Il n'y a pas, à proprement parler, de marque de fabrique à Rouen. — Pièces souscrites d'une fleur de lys. — Explication des chiffres qui se rencontrent sous certaines faïences. — Les signatures de peintres ou les noms de fabricants ont toujours été une exception. — Tableau de divers signes & d'inscriptions, relevés sous des faïences d'origine rouennaise appartenant aux différentes époques de la fabrication.



EST M. Brongniart (*Traité des arts céramiques*, II, p. 39) qui a émis le premier, je crois, cette allégation : que la fabrique de Rouen fut privilégiée par Louis XIV, pour le service de sa maison, lorsque ce monarque se défit de son argenterie, & que les pièces destinées à cet usage portaient pour marque une fleur de lys.

Opinion
inexacte
de
M. Brongniart.

Cette opinion est susceptible d'être controversée; en effet, dans les titres officiels, nous ne trouvons pas trace de cette fabrique royale; d'un autre côté, la marque à la fleur de lys se rencontre sur des faïences de différentes manufactures.

Dans la *Description du Musée céramique de Sèvres*, par MM. Brongniart & Riocreux, à l'article des FAÏENCES DE ROUEN (p. 176-7), on mentionne un certain nombre de pièces marquées de la fleur de lys.

Marque
à la fleur de lys.

Indépendamment des pièces portant cette marque que possède le Musée de Sèvres, & de celles que j'ai vues dans la collection de M. A. Le Vée (aujourd'hui au Musée de Cluny), & qui sont incontestablement de Rouen, j'en ai rencontré un certain nombre d'autres dont l'origine n'est pas rouennaise. Ainsi, je possède une belle soupière à couvercle surmonté de légumes & de fruits & une petite bannette

Ffff

genre osier trefflé, que je croirais être de Strasbourg ou de Marseille. J'ai vu, en outre, un groupe qui m'a paru aussi être de Strasbourg.

Il résulte des termes d'un arrêt du conseil, rendu le 26 juillet 1774 pour autoriser l'établissement, à Nantes, d'une fabrique de faïence, sous le titre de *Manufacture royale*, que, parmi les privilèges que donnait ce titre, tel que celui d'inscrire cette désignation accompagnant les armes de France sur un tableau au-dessus de la porte d'entrée, d'avoir un concierge à la livrée royale; il y avait, en outre, celui d'avoir une marque représentant une fleur de lys, à laquelle les impétrants devaient ajouter un chiffre composé des lettres initiales de leurs noms. Cet arrêt est cité *in extenso* dans l'ouvrage de M. B. Fillon, *L'Art de terre chez les Poitevins*, p. 168.

Dans ses *Recherches sur les manufactures lilloises de porcelaine & de faïence*, M. Jules Houdoy fait observer que la ville de Lille ayant pour armoiries une grande fleur de lys, certaines faïences marquées d'une fleur de lys sortent probablement des manufactures de Lille.

On remarquera aussi, quant à l'interprétation à donner à cette marque, qu'il existe des pièces à la fleur de lys décorées d'armoiries particulières. J'ai vu une assiette ainsi marquée & qui offre, en son centre, un grand écusson d'armoiries qui se blasonne ainsi : *De gueules à la bande d'or, chargée de deux dauphins d'azur (?) & d'une coquille du même posés en bande.* (Collection de M. Guft. Gouellain.)

Marques
&
monogrammes
sur les faïences
de Rouen.

En général, les marques & monogrammes qu'on rencontre sur les faïences & les porcelaines de toute origine sont des indications de la fabrique d'où les pièces sont sorties. Il suffit de parcourir la collection des marques recueillies par MM. Brongniart, Marryatt, &c., pour en être convaincu. Les fabriques de Rouen font seules exception à cette règle. Les marques qu'on rencontre sous les faïences de cette origine sont pour ainsi dire innombrables; tous les jours on en découvre de nouvelles, & surtout on trouve des marques différentes sous des pièces similaires, deux marques par exemple sous des pièces se faisant pendant, & jusqu'à sept à huit marques sous une douzaine d'assiettes. On ne saurait donc considérer ces marques comme des indications de fabrique; ce sont évidemment des signatures individuelles d'ouvriers, & particulièrement, on peut même dire exclusivement, d'ouvriers peintres. La marque indiquant l'ouvrier tourneur, mou-

leur ou façonneur, ne pouvait se trouver autrement que gravée en creux dans la terre, & il en existe un très-petit nombre de ce genre; tandis que la marque du peintre devait naturellement être tracée au pinceau, ce qui est le cas de la presque totalité. La faïence étant d'abord cuite en biscuit pour être ensuite émaillée & peinte; la pièce, une fois fortie des mains du façonneur, & ayant passé à la cuisson avec des milliers d'autres, avait perdu tout caractère d'origine & n'aurait pu être reconnue par celui qui l'avait façonnée, sauf quelques cas exceptionnels : tandis que le peintre pouvait facilement apposer sa marque au pinceau au moment où il venait de terminer la décoration d'une pièce. Les marques ordinaires sont donc incontestablement celles d'ouvriers peintres.

Les marques sont beaucoup plus communes sur les pièces de l'époque de la décadence que sur celles de l'époque primitive. La plupart des plus belles pièces, qu'on pouvait considérer comme des chefs-d'œuvre, sont sans marque; tandis qu'une foule de pièces médiocres, de l'époque de décadence, telles que des pièces décorées de l'éternel cornet, sont pourvues de marques : c'est au moment où les artistes deviennent indignes de ce nom, & se transforment en ouvriers voués à la routine, qu'ils prennent à tâche de mettre partout leurs monogrammes, leurs noms même, lorsqu'il n'y a plus aucun intérêt à les connaître. Il est probable que l'introduction de cet usage devait répondre à quelque nécessité du travail. On trouve dans l'enquête de 1757 la constatation de ce fait : que les ouvriers peintres travaillaient en chambrées, que l'ouvrage était distribué entre eux par le maître, par partage égal; mais que, pour l'exécution, le jour de la livraison étant fixé, les ouvriers se concertaient de telle sorte que la part des moins assidus ou des moins habiles était en partie faite par les plus diligents & les plus exercés, & qu'une compensation pour le partage du salaire s'établissait entre eux.

On voit souvent des amateurs, surtout parmi ceux qui s'occupent de la description raisonnée des pièces, attacher une certaine importance à déterminer la couleur des signes, monogrammes ou marques quelconques dont les ouvriers ont signé les pièces de faïence, supposant sans doute que cet indice pouvait conduire à la détermination des fabriques ou caractériser toute autre particularité intéressante à connaître. Il se peut que ce détail ait, dans beaucoup de cas, une valeur réelle; mais, appliqué aux faïences de Rouen, dans le but, soit d'en tirer un caractère général qui les fasse reconnaître, soit de spécialiser les diverses

Couleurs usitées
pour tracer
les marques
au revers
des pièces.

fabriques qui exploitaient simultanément cette industrie, soit enfin de particulariser les œuvres de tel ou tel ouvrier, nous avons l'intime conviction qu'il n'a aucune signification. La marque, lorsqu'elle existe, était tracée par l'ouvrier peintre, &, dans la presque totalité des cas, elle était le témoignage de sa participation personnelle à la décoration de l'œuvre; or, il se servait pour la tracer de la couleur dont il venait de faire emploi. Ainsi, par exemple, lors de la prédominance du système rayonnant, lorsque la décoration monochrome en bleu était la plus généralement employée, toutes les marques sont bleues; lorsque, au contraire, les imitations de la porcelaine de Chine, les compositions du genre rocaïlle auquel appartiennent les types dits *au carquois*, *à la corne*, &c., furent en vogue, & nécessitèrent l'emploi de plusieurs couleurs, les marques sont tantôt rouges, tantôt vertes, quelquefois jaunes, souvent noires, sans qu'on puisse remarquer dans l'emploi de ces nuances aucune régularité suivie, aucune intention appréciable dont on puisse tirer une induction. Le choix de la couleur est un pur effet du hasard & rien de plus.

Interprétation
des chiffres
numériques
que
l'on rencontre
sous les pièces.

Il est assez fréquent de rencontrer sous les pièces décorées, même richement, des chiffres numériques, 3-4-6, par exemple, accompagnés de lettres que l'on considère comme la signature des artistes. J'avais d'abord pensé que ces chiffres pouvaient indiquer le nombre des pièces d'une même suite : le n° 4, par exemple, aurait indiqué le dernier d'une série de quatre grands plats; mais comme je n'ai jamais vu de paire de plats numérotés 1 & 2, ainsi que j'ai vu une douzaine & demie d'affiettes numérotée de 1 à 18, il faut renoncer à cette explication. Je pense donc que ce numérotage pourrait s'expliquer par cette particularité de fabrication qui ramenait toutes les pièces à une unité déterminée, & qui évaluait la valeur des pièces d'un prix supérieur à cette unité, en les assimilant à plusieurs unités réunies; de sorte qu'on disait un plat de 2, de 3, de 4, de 6 pièces, ce qui indiquait que sa valeur, tant à l'égard de l'ouvrier qui l'avait confectionné qu'à l'égard de l'acheteur, était égale à 2, 4, 6 plats de l'espèce prise pour unité. Ainsi donc, d'après cette interprétation, un plat (& il s'agit ici presque toujours de grands plats) marqué 4 ou 6, indiquerait que, suivant l'évaluation de l'artiste qui l'avait décoré, ce plat était de 4 ou de 6 pièces.

Ce fut un usage constant parmi les faïenciers, tant dans leurs rapports avec leurs ouvriers que vis-à-vis des acheteurs, de prendre, pour chaque nature de pièces, un type simple qui était l'unité; ainsi l'on disait un plat, un saladier, une

fontaine, &c., d'une pièce, de pièce & demie, de deux pièces, de trois, de quatre, de six, de huit pièces, c'est-à-dire valant 2, 4, 6 ou 8 fois l'unité. Les inventaires, les fixations de salaires, les prix courants sont remplis de ces désignations.

La manière de compter des faïenciers mérite une mention explicative.

Ainsi la grande douzaine d'affiettes dite de 3 pour 1 était de 36 affiettes. La grande douzaine d'affiettes de 2 pour 1 était de 24 affiettes; ces dernières plus grandes n'étaient plus en usage chez M. Lambert.

La grande douzaine d'affiettes, dites affiettes de portion pour les enfants, était de 36 affiettes, comme le 3 p. 1; c'était le dernier échantillon.

Cette manière de compter, universelle dans la fabrication & la vente de la faïence, avait surtout pour objet de se prêter aux assortiments & aux ordres venant du dehors qui, ne pouvant porter la plupart du temps sur des pièces dont on ignorait la proportion exacte & la forme particulière, spécifiaient à l'aide d'expressions générales telles que celles ci-dessus rappelées.

Il faut faire ici une observation particulière sur les marques des petits fucriers à jour, dits *fucrières* ou *poudriers* à fucre. Ces pièces portent ordinairement une marque qui est répétée sous le pied ou à l'intérieur & au fond du couvercle. C'est habituellement une seule lettre de l'alphabet, A, par exemple, ou R, &c. Nous pensons que ce n'est pas là une marque indiquant le nom de l'artiste peintre, mais un moyen employé par le peintre pour faire reconnaître facilement les deux parties de la pièce destinées à se compléter l'une par l'autre. Comme ces pièces sont généralement rattachées l'une à l'autre par un pas de vis taillé dans la terre avant la première cuisson, & que, pour faire parfondre l'émail à la seconde cuisson, il fallait isoler les deux parties, on conçoit que, sans ce moyen facile de repère, lorsqu'il y avait en même temps dans le four un certain nombre de pièces de ce genre, d'une décoration analogue ou même uniforme, on aurait longtemps tâtonné, au risque de briser quelques pas de vis, si l'on eût cherché au hasard la partie complémentaire de chacune des pièces. Avec la série des lettres de l'alphabet, employée comme moyen désignatif, le rapprochement devenait certain & facile. Il serait donc inutile de chercher sous ces lettres le nom problématique de l'artiste.

Observation
sur les marques
des fucriers
à jour
ou poudriers
à fucre.

Il est assez fréquent, surtout aux époques anciennes, de voir de grandes & belles pièces, telles que des plats, marquées d'une simple croix, ou d'une

Marques
d'ouvriers.

G g g g

croix cantonnée de quatre points, ou même d'une croix entourée d'un cercle. On a de la peine à voir là une signature d'ouvrier; mais, quand on a parcouru quelques registres des actes d'état civil tenus par les curés des paroisses, & qu'on a vu l'immense quantité de personnes, au moins les quatre cinquièmes, qui signent à l'aide d'une croix, & qui cherchent parfois à distinguer ce signe si commun par quelque particularité telle que quatre points, un cercle autour, &c., alors on ne doute pas que ces signatures ne soient identiques à celles qu'on rencontre sur les faïences.

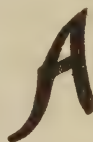
Après avoir relevé, sous un grand nombre de faïences incontestablement rouennaises, une quantité considérable de monogrammes, nous reconnaissons la variété singulière de ces signes, & l'impossibilité de les interpréter dans la plupart des cas. Toutefois, comme ce travail ne serait pas complet, s'il ne donnait pas au moins les marques les plus fréquemment employées, si capricieuses qu'elles puissent être, nous avons voulu opérer une tentative de classement par ordre alphabétique. En partant de cette hypothèse que ces marques ne sont autre chose que les initiales des noms & prénoms des peintres, nous avons établi le tableau suivant, où, au-dessous d'inscriptions ou de signatures authentiques, nous donnons place à bien des signes que nous ne voulons pas même chercher à expliquer. L'arbitraire & l'esprit de système se glissent trop souvent dans l'interprétation de pareils documents, & nous préférons laisser à ceux que ces études intéressent le soin de rapprocher ces diverses lettres initiales des noms des peintres avec lesquels elles pourront s'adapter d'une manière plus ou moins probable. Chacun des monogrammes représentés est suivi de l'indication sommaire de la pièce sur laquelle nous l'avons relevé. Cela pourra être utile aux amateurs pour la classification de faïences d'une attribution douteuse.

MARQUES ET MONOGRAMMES.



Couvercle de fontaine, décor bleu & rouge.

(Musée céramique de Rouen.)



Plateau oblong à anses, bordure en broderie bleue & rouge.

A

Assiette décor bleu de style rayonnant,
exécution fine & soignée.

(Musée céramique de Rouen.)

R

Assiette, décor polychrome, fleurs & oiseaux.

BB

Assiette à décor régulier polychrome, cartouches
& guirlandes.

A

Plateau d'aiguïères, décor en camaïeu bleu.

BD

Saucier de la fin du XVIII^e siècle. Cette marque
est en vert.

W

Plat d'époque intermédiaire, broderie commune.

B

Plateau à paysage chinois, décor polychrome.

A

Cornet de cheminée, riche décor en camaïeu
bleu.

(Collection de M. Maillet du Boullay.)

B

Très-beau plat de style rayonnant.

(Collection de M. P. Delaunay.)

AB

Comptoir à bords ondulés, décor analogue
à celui de la planche LVI.

B

Vase ovoïde cannelé, décor en camaïeu bleu.

A

Assiette à bordure quadrillée verte, imitation
chinoise.

B2H

Cuvette ovale à cannelures, décor en broderie
de style rayonnant.

(Musée céramique de Rouen.)

B 31B

Compotier décoré d'une roface centrale, avec
bordure en camaïeu bleu.

(Musée céramique de Rouen.)

B
3 IB

Théière décorée en camaïeu bleu.

B 10 2

Aiguière en camaïeu bleu.

B · L

Aiguière, décor en camaïeu bleu.

C

Plateau oblong, décor en camaïeu bleu,
style rayonnant.

Cb

Bouquetière, broderie bleue très-simple,
mais bien exécutée.

CH

Affiette, broderie bleue à réserves.

CH

Affiette, oiseaux & fleurs, type du décor
à la corne.

C IB

Seau à rafraîchir, broderie bleue à réserves.

Co

Grand plat rond à fujet chinois polychrome.

Co

Petit plat octogone, décor bleu.

· C · S ·

Plateau décoré d'une composition architecturale,
style rocaille.

DA
I 708

Plat décor bleu, style rayonnant.

(Collection de M. P. Delaunay.)

D B 4

Grand plat rond d'une belle exécution
en broderie bleue.

FB 4

Grand plat rond, décor bleu.
(Musée céramique de Rouen.)

DD y

Compotier à bords déchiquetés, décor bleu,
travail peu soigné.

fr B

Compotier à bords découpés, type du décor
à la corne.

D g

Compotier, décor rocaille dit *au carquois*.

**6
FB
B**

Grand plat rond de style rayonnant à roface
centrale couvrant tout le fond.

(Collection de M. Lepel-Cointet.)

DM

Plat polychrome, décor à la corne.

DP

Grand plat ovale, imitation chinoise.

SS

Grande fontaine en forme de vase, décor régulier
polychrome.

(Collection de M. G^{ve} Gouellain.)

E

Saucier d'époque ancienne, décoré en bleu.

F

Aiguière en camaïeu bleu, style rayonnant.

R

Plat polychrome, fleurs & feuillages,
fin de la fabrication.

f

Plateau octogone, décor régulier polychrome.

fr

Affiette décor bleu, travail secondaire.

H h h h

Compotier octogone, décor bleu & rouge.

Plateau, riche décor bleu rehaussé de rouge.

Théière ornée de quadrillés verts & de fleurs polychromes.

Pot pourri, imitation chinoise polychrome.

Plat, décor bleu, style rayonnant.

Affiette, bordure quadrillée, type chinois.

Baffin décoré dans le style rayonnant de légères broderies bleues.

Affiette, type du genre hollando-japonais.

Affiette à bordure quadrillée, imitation chinoise de Guillibaud. Ce signe, qui s'interprète GLLD, rappelle le nom du fabricant.

(Collection de M. G^{re} Gouellain.)

Plateau oblong, bordure quadrillée, imitation chinoise.

Compotier de genre hollando-japonais.

Plateau oblong, imitation chinoise polychrome.

Affiette, décor à la corne.

Seau à rafraîchir, décor bleu & rouge.

Grand plat, broderie bleue, riche & belle exécution.

Sucrière, broderie bleue très-fine & très-délicate.

HR

Affiette, type du décor à *la corne*.

LD

Pot à l'eau, type du décor à *la corne*.

IB

Plat octogone, riche bordure en broderie bleue.

L S

Affiette, décor en camaïeu bleu.

IB 10

Grande fontaine forme de vase, camaïeu bleu.

L

Aiguière, décor en camaïeu bleu.

IVLR

1734

Plat à bordure en camaïeu bleu, deux personnages grotesques au centre.

L m

Soupière & son couvercle d'époque intermédiaire.

M

Affiette, riche décor bleu, armoiries.
(Collection de M. A. Loisel.)

LA

Affiette, décor bleu.

M

Grand plat, style rayonnant, décor en camaïeu bleu.

(Musée céramique de Rouen.)

LC

1735

Bassin rond, imitation chinoise polychrome.

M.D.

Tasse à deux anses, fleurs polychromes, exécution soignée.

M l f

Plateau à piédouche, médiocre décor
en broderie.

MP

Plateau décoré de guirlandes en broderie bleue.

MR

Affiette, camaïeu bleu, travail ordinaire.

PH

Saucier à deux anfes, type du décor à *la corne*.

NIB

Petit biffin de travail primitif, décor en bleu.

P3

Marque en relief, sous un plateau de style
rayonnant & d'époque ancienne en camaïeu
bleu. — Peut-être l'initiale de l'un des Poterat.

P.a

Affiette à *la corne*.

PAR

Affiette, même décor que la précédente.
Ne peut-on pas interpréter cette marque :
Pottier à Rouen?

PB

Affiette, broderie bleue d'ordonnance maigre.

PD

Plat d'époque intermédiaire & d'assez mauvaise
exécution.

Pn

Huillier décoré en bleu.

PX

Jardinière, fleurs & corne d'abondance.

R

Affiette, genre chinois multicolore.

RD

Plat de style rocaille, très-simple.

S

Soupière ornée de fleurs, d'oiseaux & d'insectes,
comme les pièces à *la corne*.

SG

Affiette d'époque primitive, camaïeu bleu.

T

Compotier octogone, guirlandes régulières polychromes.

T ♦ B

Cuvette avec paysage au fond, ornementation en broderie de médiocre valeur.

TP
1776

Caisse à fleurs, ornementation polychrome.

V

Grande & belle soupière oblongue, ornementation rocaille.

VD

Cuvette d'encoignure, ornementation régulière en couleur.

VL I

Marque en creux sous l'émail d'un plat à barbe.

VL

2

Marque en creux sous l'émail d'un compotier rocaille, motif *au carquois*.

VL
N

En creux sous l'émail d'un plateau de fabrication grossière.

VR

Saladier à la corne.

V\$

Plateau oblong, décor à la corne.

W....

Marque en rose sous une jardinière décorée de fleurs & de paysages, analogue à la pl. LVIII. — C'est l'abréviation du nom du fabricant Levavasseur.

W n° 5

Bouquetière décorée dans le genre de la précédente. — Même signification pour l'attribution, avec chiffre de série.

XBC

Plateau à décor bleu avec roface centrale.

CHIFFRES.

Grand plat avec armoiries centrales, large dessin rayonnant & détails de genre hollandais.

Sucrière, riche décor bleu très-fin rehaussé de rouge.

Grand plat décoré en camaïeu bleu à double bordure.

(Musée céramique de Rouen.)

Très-grand plat rond en broderie bleue d'exécution ordinaire.

Grand plat, décor bleu, d'époque secondaire.

Salière en broderie bleue, médiocre exécution, mais belle forme.

Grand plat rond, décor en camaïeu bleu, de la même main que le précédent.

VARIANTES DE LA MARQUE A LA FLEUR DE LYS.

Salière ovale à couvercle, décor en broderie bleue très-fine.

(Musée de Cluny.)

Seau à rafraîchir, belle composition en broderie très-fine.

(Collection de M. de Lesterville.)

Compotier cannelé, décor analogue au précédent.

(Musée céramique de Rouen.)

INSCRIPTIONS ET SIGNATURES.

Pinxit

Dieul

Affiette, avec ornementation semblable à celle
de la pl. LVI.

♦ **1736** ♦

*fait à Rouen
1647*

♦ **CB** ♦

Inscription relevée sous le plat figuré pl. II.
Fabrication primitive d'Edme Poterat.
(Collection de M. G^{re} Gouellain.)

Inscription relevée sous le plat figuré pl. XXXIX :
Vénus & Adonis.
(Collection de M. Alf. Baudry.)

Forsé

Bannette à jour décorée au fond d'un fujet
galant, camaïeu bleu très-fin.

Borne ((

Pinxit ((

gardin

Affiette, analogue comme décoration
à la pl. LVI.

Anno ((

1738 ((

Inscription relevée sous le plat figuré pl. XXXVIII :
Les Quatre Saisons.
(Collection de M. Alf. Baudry.)

Gille
+

Plat d'imitation chinoise, analogue aux produits
de la fabrique de Guillibaud.

J. Guillaume.

Signature gravée dans la pâte derrière un cartel
porte-montre de style rocaille & polychrome.

(Collection de M. de La Herche.)

JP
1790

M^{rs} Guillibeaux

Inscription sous le plateau aux armes du duc
de Montmorency, pl. XLIII.

(Collection de M. G^{ve} Gouellain.)

1789
fait par Pierre
omon

Ces deux mentions sont réunies sous un pied
de croix : la première est peinte en noir ; la
seconde est gravée en creux dans la pâte.

(Collection de M. l'abbé Colas.)

Silaire
1739

Comptoir décoré d'un fujet galant, peinture
polychrome.

(Collection de M. Alf. Baudry.)

SAS

Vases de cheminée, décorés de fleurs, fruits,
infectes polychromes.

(Collection de M. Le Coupeur.)

Mallet

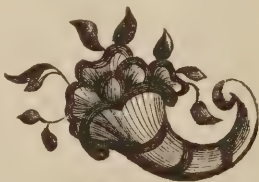
Plat à fleurs isolées, analogue à l'affiette n° 2,
pl. LVII.

(Collection de M. G^{ve} Gouellain.)

va uasseur.
a Rouan

Inscription analogue à celle de la bouquetière
figurée pl. LVIII.

(Collection de M. A. de Bellegarde.)





CHAPITRE ONZIÈME.

Documents commerciaux. — Tarif du prix des faïences en 1792. — L'importance de l'industrie céramique amène dans la province l'établissement d'un certain nombre de petites fabriques. — Principaux centres où fut exercée en Normandie la fabrication de la faïence. — Imitations des produits rouennais en France & à l'étranger.



MAINTENANT, jetons un coup d'œil sur quelques documents commerciaux relatifs à l'exportation des faïences rouennaises.

Exportation
des faïences.

Expilly, dans son *Dictionnaire géographique des Gaules & de la France*, t. VI, p. 497 & suiv., art. ROUEN, relate quelle fut l'exportation des faïences par le port de Rouen, en 1768. Il est à remarquer que, dans ce tableau, on ne trouve aucune mention de nos colonies, avec lesquelles il se faisait pourtant une immense exportation.

« Il est sorti du port de Rouen, dans les six premiers mois de l'année 1768, pour différents ports étrangers, 72 navires.

Il a été exporté par ces différents navires :

— Pour l'*Espagne* :

Faïences	5,430 liv. pesant.
12 poêles de Faïence.	

— Pour le <i>Portugal</i>	13,988	—
-------------------------------------	--------	---

— Pour l' <i>Angleterre</i>	7,499	—
---------------------------------------	-------	---

1 caiffe porcelaine.

70 muids de terre à pots.

<i>A reporter</i> . . .	26,917 liv. pesant.
-------------------------	---------------------

Jjjj

	<i>Report.</i>	26,917 liv. pefant.
— Pour l' <i>Allemagne</i> :		
52 muids de terre à pots.		
Faïences.	6,084	—
— Pour la <i>Hollande</i> :		
43 muids terre à pots.		
Faïences.	2,370	
— Pour le <i>Danemark</i> , la <i>Suède</i> , la <i>Ruffie</i> :		
42 muids terre à pots.		
12 barriques & 30 paniers dito.		
Faïences.	2,780	—
847 pièces porcelaine.		
32 douzaines de vaiffelle du faubourg Saint-Antoine.		
		<hr/>
		38,151 liv. pefant.

Droits de fortie
fur
les faïences.

Nous trouvons dans les archives de la Chambre de commerce de Rouen, carton n° 11, à la date du 1^{er} juillet 1746, un fort curieux mémoire des fermiers généraux à M. de Nantouillet, fur la fixation des droits de fortie des faïences :

« Les fermiers généraux ont l'honneur de représenter à Monseigneur qu'il s'élève souvent des difficultés à la romaine de Rouen au sujet des droits de fortie qui doivent être perçus fur les faïences de la manufacture de cette ville. Ces droits sont fixés par le tarif de 1664, lettre V, à trois fols par chaque douzaine de vaiffelle, tant grande que petite; mais il est presque impossible de vérifier les déclarations des négociants, parce que, en déballant ces faïences & en les comptant, cela pourrait occasionner du préjudice au propriétaire dont la marchandise serait altérée & exposerait le fermier à des prétentions continuelles de dommages & intérêts.

« Ces inconvénients ont été reconnus en 1725, à l'occasion d'une saisie faite à Saumur pour 5,567 douzaines de pièces de faïence, excédant les déclarations faites par les marchands de Nevers. Ces marchands se plaignirent même alors non-seulement que leurs faïences avaient souffert de la vérification, mais aussi que le droit serait excessif si l'on prétendait percevoir *trois fols par douzaine* fur les petites pièces de faïence de même que fur les grandes; & c'est pour faire règlement fur ces différentes difficultés qu'il fut rendu arrêt le 7 août 1725, du consentement du fermier & de l'avis de MM. les députés du commerce, par lequel Sa Majesté ordonna que la vaiffelle de faïence des manufactures de Nevers payerait à l'avenir les droits de fortie au poids, à raison de *cinq fols du cent pefant*.

« Les fermiers généraux prennent la liberté d'observer à Monseigneur que cette façon de percevoir le droit de fortie est avantageuse aux négociants par son extrême modicité, & qu'en même

temps elle est commode pour la régie des fermes, parce qu'il est facile de vérifier les déclarations sans embarras & sans risques; c'est aussi la règle qui se suit pour les faïences qui entrent dans dans l'étendue des cinq grosses fermes, & qui acquittent le poids.

« C'est pourquoi ils supplient Monseigneur de vouloir bien leur accorder un arrêt qui rende commun pour les manufactures de faïences de Rouen & pour toutes les autres établies dans l'intérieur des grosses fermes, l'arrêt du 7 août 1725 pour les faïences des manufactures de Nevers, & ordonner en conséquence qu'elles acquitteront les droits de sortie sur le pied de *cinq sols du cent pesant*; pour cet effet, ils prennent la liberté de joindre ici un projet d'arrêt. »

A cette pièce est joint ledit projet d'arrêt conforme aux énonciations de ce mémoire, ainsi que le tarif-poids suivant l'ancienne & nouvelle taxation de toutes les marchandises de faïence. Les différents genres de pièces portent les désignations suivantes : *assiettes, pots à l'eau, tasses à thé & soucoupes, seaux à rafraîchir, huilliers, plats à barbe, bannettes de dessert, compotiers, sauciers, théières, cuvettes, plats, moutardiers, poivrières, pots de chambre, soupières & couvercles, salières, saladiers, écritaires, jattes, grands seaux, fontaines & leurs cuvettes.*

Chacune de ces sortes de pièces est spécifiée de plusieurs grandeurs différentes, quelquefois jusqu'à six.

On s'est souvent demandé quelle était autrefois la valeur des faïences rouennaises. Voici la reproduction exacte d'un imprimé de 1792 :

Tarif du prix
des faïences.

PRIX COURANTS

DES MARCHANDISES DES MANUFACTURES EN FAÏENCE DE ROUEN.

	1 ^{er} choix.	2 ^e choix ^a .
Les Vases & les Sceaux à laver, bleus & blancs.	22 l. f.	20 l. f.
Les Fontaines, Pots de commodité, Tuyaux de lieux,		
Soupières blanches ou brodées & Bassins de lit.	15 »	13 »
Garde-robes, Cuvettes de pots à l'eau.	13 »	12 »
Saladiers, Plats à barbe, Pots à l'eau, brodés, &c., & toute		
la broderie, ainsi que les Salières.	12 »	11 »
Assiettes en broderie.	10 »	9 »
Assiettes blanches ou peintes en commun	9 »	8 »

^a Le tout par douzaine de pièces.

Saladiers, Pots à l'eau, Urinoirs & tout le blanc ordinaire,			
ainsi que les Lauriers	11 l. f.	10 l. f.	
Pots de chambre, ronds & ovales	12 »	11 »	
Les Sceaux blancs de pièce, pièce & demie & deux pièces.	13 »	11 »	
Boîtes à confitures.	8 »	7 »	
Pots à pommade	4 »	» »	

BRUN.

Plats ifolés	9 »	8 »	
Plats creux, Soupières, Écuellés, Brocs, Théières, Cafetières, Pots à l'eau, Pots à bouillon, Bolles & tout le creux ordinaire.	10 »	9 »	
Affiettes ifolées.	8 »	7 »	
Affiettes à foupe	7 4	6 4	
Tasses & Soucoupes	7 4	6 4	
Pâtés ronds & ovales, Gîtes à lievre & à lapin.	14 »	12 »	

Arrêtés entre nous Manufacturiers en Faïence, ce 2 Février 1792.

N'oublions point, du reste, que les prix étaient subordonnés à la finesse de la peinture. Il y avait, d'après le tarif établi par M. de La Bourdonnaye, en 1753, quatre divisions bien tranchées dans la réglementation des ouvrages des peintres, & les conditions ci-après servaient de règle dans tous les ateliers :

Le très-fin, bleu ou couleurs, était payé, la grande douzaine.	9 liv. » f.	
Le demi-fin, la grande douzaine.	4 »	
La broderie, bleu ou couleurs, la grande douzaine	2 5	
Le commun, la grande douzaine	1 »	

Coalition
des revendeurs
contre
les fabricants.

Nous trouvons encore, parmi les pièces & particularités historiques relatives à la profession de faïencier, un renseignement bon à placer ici. C'est la preuve de véritables faits de coalition, exercés par les revendeurs de faïence contre les fabricants rouennais.

Les revendeurs ne voulant pas acheter aux fabricants, ceux-ci ne pouvaient payer leurs ouvriers ; ils vinrent donc parfois exposer leurs faïences en vente sur la place publique. Là-dessus opposition des revendeurs, & sentence du bailliage-

police de Rouen, du 14 février 1728, par exemple, qui permet à Maugrard, fabricant, de vendre, à l'entrée du faubourg Saint-Sever, & jusqu'à concurrence de 3,000 liv., mais autant que les marchands faïenciers refuseraient d'acheter à prix raisonnable pour pareille somme de faïences.

Par suite de la vogue extraordinaire des faïences rouennaises, un certain nombre de fabriques, plus ou moins importantes, furent établies en Normandie ou dans le voisinage de Rouen. Nous nous contenterons d'indiquer brièvement les principales.

Fabriques
diverses
de faïence
en Normandie.
Faïencerie
de Dangu.

D'abord une manufacture de faïence à Dangu, près Gisors, fut fondée par trois personnes de Rouen, dont deux ouvriers faïenciers. Des pièces concernant cette manufacture sont conservées aux archives de l'Eure, fonds de Dangu. Ces pièces ont rapport à une faïence de meubles & de marchandises que fit opérer le baron de Dangu, pour être payé de 900 liv. représentant trois années de location. Ce sont des autorisations de faïcir & de vendre, & des exploits d'opposition par divers créanciers.

Des documents cités dans ces diverses pièces, il résulte que : le 11 juillet 1753, le baron de Dangu loua sa manufacture de faïence, située à Dangu, au prix de 300 liv. par an, à Dominique Pelvée (*sic*, sans doute pour Pellevé), marchand & peintre en faïence, Adrien Lévêque, mouleur en faïence, & Jacques Vivien, bourgeois de Rouen. Le baron fit faïcir les meubles & les marchandises le 24 janvier 1755 ; il obtint, le 26 avril 1757, l'autorisation de faire vendre à la porte de la manufacture, vu la fragilité de la marchandise qui rendait difficile le transport au marché voisin.

Parmi les créanciers qui se présentent, on trouve : Charles Vallée, ouvrier en faïence, demeurant à Rouen, pour 66 liv. ; Michel Legros, ouvrier en faïence, demeurant à Dangu, pour 94 liv. ; Jean le Conte de la Tivolière, bourgeois de Vorepte (Vorepte) en Dauphiné, pour 600 livres ^a.

Bien que la localité dont il s'agit ici soit éloignée de Rouen, nous mentionnerons un arrêt du conseil d'État & des lettres patentes, en date des mois de décembre 1749 & 23 septembre 1750, accordant au sieur Jean Ruel, conseiller du roi & contrôleur ordinaire des guerres, un privilège pour l'établissement d'une

Établissement
d'une
manufacture
de faïence
à Saint-Denis-
sur-Sarthon.

^a Note communiquée par M. Lebeurier, archiviste départemental de l'Eure.

manufacture à Saint-Denis-sur-Sarthon, généralité d'Alençon, pendant vingt années consécutives, pour y faire fabriquer de la faïence; avec ces clauses : que ledit sieur Ruel, ses préposés & ouvriers, jouiront pendant ce temps de tous les privilèges & exemptions dont jouissent les entrepreneurs & ouvriers des autres faïenciers, à la charge par lui de mettre ladite manufacture en valeur dans un an, à compter du jour de la date de l'arrêt du conseil, & d'avoir toujours un fourneau en travail, suivant qu'il est plus au long mentionné auxdits arrêt du conseil d'État & lettres patentes.

Fabrique
de Verneuil.

En 1775, il existait une fabrique à Verneuil... « Le sieur Gabriel Violette, père, de Verneuil, offre à louer une faïencerie; de fournir toutes les terres nécessaires & le bois à moitié meilleur marché qu'à Rouen. » (*Annonces & affiches de Normandie*, 1775, p. 47.)

Fabrique
de Saint-Adrien.

Si nous nous rapprochons de Rouen, nous trouvons une manufacture de faïence à Saint-Adrien, près Belbeuf, le long des roches... « Il sera vendu, par décret, au bailliage de Rouen, une manufacture de faïence à Saint-Adrien, paroisse de Belbeuf, & deux acres de terre clos de murs & bâtis, & un jardin paroisse de Sotteville, saisis réellement sur la dame veuve Druault (Madeleine-Anne Ravoise, veuve en premières nocces de J.-B. Soudet, & en secondes nocces de Michel Druault). » (*Annonces & affiches de Normandie*, 1783, p. 183.)

Fabriques
d'Ingouville
& d'Harfleur.

Il y avait aussi des faïenceries à Ingouville & à Harfleur.

Il paraît que ces deux fabriques s'alimentaient particulièrement avec la terre tirée des environs de Rouen, car, dans le *Mouvement du port de Rouen* & dans le *Journal de Rouen*, années 1802 & 1803, on trouve fréquemment, à la destination du Havre & de Harfleur, des bâtiments chargés de terre à faïence.

Un avis, inféré dans le *Journal de Rouen* du 18 germinal an X, nous apprend ce que c'est que la fabrique de faïence, façon anglaise, établie à Harfleur près le Havre, par M. A. Decaen.

« Cette faïence souffre le feu; elle imite parfaitement celle d'Angleterre par la légèreté & la beauté de son émail qui est d'un beau blanc de lait.

« Les négociants & marchands trouveront dans cette fabrique des assortiments propres pour l'intérieur & pour les colonies françaises, tant en platerie qu'en creux, en blanc & en couleur de fonds. »

A Ingouville existait, en 1802, une manufacture de faïence brune, blanche & à dessins. Entrepreneurs : MM. Delavigne frères, négociants au Havre, Paris & Ledemandé.

A Martincamp, commune voisine de Forges, se trouvait à la même époque une manufacture de poterie & de carreaux, pavés, tuiles, &c.; elle fournit tout le département. On en fait des envois considérables dans l'intérieur & à l'étranger par l'intermédiaire des négociants de la ville de Rouen, qui tiennent cette partie en gros.

Enfin, on a cité à Caen une manufacture de faïence. Cette fabrique travaillait la porcelaine à l'instar de la manufacture de Sèvres. Il s'en faisait un commerce très-grand avec Paris, ainsi qu'avec l'étranger. Manufacturier : Desmare & C^{ie}.

Faïences
& porcelaines
de Caen.

Ces détails, peut-être exagérés, sont extraits du *Tableau général du commerce de la Normandie*, in-8°. Rouen, 1802, *passim*.

De toutes les fabriques de faïence, façon anglaise, celle de Forges-les-Eaux fut la plus importante.

Faïencerie
de
Forges-les-Eaux.

D'après une statistique inédite de la Seine Inférieure, conservée aux archives départementales & dressée vers 1798, nous apprenons que : « On ne trouve point de faïenceries dans la contrée des plaines du centre, mais dans celle des vallées de l'est. Forges possède un établissement de ce genre dirigé d'après la méthode anglaise & qui s'est beaucoup perfectionné depuis qu'il est en activité. Il occupe à peu près 40 ouvriers qui fabriquent & façonnent tous les objets qui dépendent de l'art de faïencerie. La terre qu'on emploie se trouve dans Forges même. Les différentes préparations qu'elle subit lui donnent une excellente qualité. On peut donc espérer que incessamment nous rivaliserons avec avantage les produits de l'Angleterre dont les progrès ont été lents comme les nôtres. Il s'élève déjà dans Forges de nouvelles fabriques de ce genre, qui donneront à la première une émulation très-avantageuse pour le perfectionnement des morceaux qu'elle exécute. »

La ville de Rouen produit aussi des imitations des fabriques anglaises.

Nous ne nous arrêterons pas sur ce point qui nous éloignerait de notre sujet. Sur ces faïences, sur les causes de leur vogue, sur leurs qualités & leurs défauts,

Imitation
de faïences
anglaises
à Rouen.

on peut lire un chapitre de l'ouvrage de Fourmy (*Mémoire sur les ouvrages de terres cuites*, Paris, 1802, in-8°, p. 81 et suiv.); elles y sont parfaitement appréciées.

Quant aux faïences de Rouen proprement dites, de véritables imitations furent tentées par d'autres fabriques.

Faïences
de Sinceny.

Nous citerons tout d'abord la fabrique de Sinceny, près de Chauny.

Bosc d'Antic, dont les œuvres ont été imprimées en 1780, après avoir dit, dans ses *Observations sur la faïencerie*, in-12, p. 259, que les seules manufactures de faïence de France, qui aient de la réputation, sont Monstiers (Mouftiers) & Rouen, ajoute : « La faïence de Saint-Cenys en Picardie étoit anciennement très-recherchée; elle est tombée dans le discrédit ».

On doit donc supposer, d'après ce passage, que la fabrique de Sinceny a eu sa période de splendeur, & on peut alors lui attribuer une multitude d'œuvres dont la provenance était jusqu'ici incertaine, & qui diffèrent tout à la fois de la Hollande, de Nevers et de Rouen.

Distinction
à établir entre
les faïences
de Rouen
& celles
de Sinceny.

La distinction fera toujours difficile à établir entre les faïences de Rouen & celles de Sinceny, lorsque les marques particulières à ces dernières, & qui paraissent être des marques de fabrique, manqueront sous les pièces. Les deux fabrications sont évidemment en possession des mêmes procédés & secrets de métier; les émaux ont le même aspect; les couleurs, le rouge principalement, sont les mêmes; le Sinceny imite évidemment le Rouen & marche de concert avec lui. C'est dans le dessin seulement qu'on peut trouver les moyens de les distinguer; parce que la fantaisie, l'imagination des artistes sont choses plus personnelles & plus variables que ne le sont les procédés & les modes d'opérer des fabricants. Ainsi, il me paraît qu'il y a plus d'invention & de caprice dans les types rouennais, qui montrent néanmoins une remarquable fixité, témoin le type dit *à la corne*, qu'on a reproduit avec une désespérante monotonie pendant plus de quarante années, sans qu'on voie à peine quelques modifications de détail.

L'histoire de la fabrique de Sinceny a été présentée par le Dr A. Warmont, dans un livre qui complète heureusement une notice du même auteur sur *Les faïences anciennes de Sinceny*, lue le 2 juin 1863 en séance du comité archéologique de Noyon. (Noyon, 1863, in 8° de 16 pages.)

Les ateliers parisiens du dix-huitième siècle ont fréquemment imité la faïence de Rouen.

Imitations
de Paris,
de Saint-Cloud,
de Menecy,
de Clermont,
de Lille,
la Rochelle, &c.

M. Brongniart (*Description du Musée céramique de Sèvres*, pl. xxxvi, fig. 9, & p. 174, n° 114), cite un pot de pharmacie, orné d'arabesques polychromes, en broderie, d'un genre très-analogue aux types rouennais, comme sortant des ateliers de Digne, faïencier parisien du milieu du dix-huitième siècle.

On imitait aussi nos faïences, avec un grand succès, à Saint-Cloud & à Menecy-Villeroy : des types incontestables de ces fabrications ont été réunis, par les soins de M. Riocreux, au Musée céramique de Sèvres.

La fabrique de Clermont, celle de Lille, ont emprunté aussi, malgré la distance, certaines de leurs inspirations à nos produits normands.

Suivant l'opinion de M. B. Fillon, on fit des imitations de Rouen à la Rochelle : « L'Aunis et la bas Poitou sont remplis de faïences décorées en bleu, dans le goût des imitations chinoises de Hollande, puis ensuite des poteries rouennaises à lambrequins, qu'on assure avoir été fabriquées par eux (les faïenciers de la Rochelle). Les pièces portant le dernier de ces décors sont postérieures au dix-septième siècle... Les lambrequins qui les couvrent sont peu habilement tracés, mais ils font un assez grand effet. » (B. Fillon, *L'Art de terre chez les Poitevins*, p. 150.)

La fabrique de la Rochelle doit se confondre dans ses productions avec celle de Marans; des pièces de facture rouennaise portant cette dernière mention ont été signalées depuis quelques années.

M. Fillon signale encore l'existence d'une fabrique à Saint-Porchaire, près de Breffuire. « Les faïences qui sortaient de Saint-Porchaire étaient brunes en dessous et blanches en dedans avec des dessins bleus imités de Rouen. Ce ne sont, en général, que de simples bordures fort étroites & des petits pots de fleurs au milieu. Les plus anciens spécimens remontent peut-être à la fin du règne de Louis XIV. La couleur jaune pâle se mêlait parfois à cette époque au bleu. » (B. Fillon, *L'Art de terre chez les Poitevins*, p. 161.)

A Nevers, se fabriquaient aussi des imitations de faïence de Rouen, que M. Du Broc de Ségange a parfaitement fait connaître.

Hors de France, à Anspach, en Allemagne, on fit aussi de nombreuses imitations des décors de Rouen : on les reconnaît à ce signe que le bleu est plus dur, & s'enfonce dans l'émail blanc du fond de manière à produire sous le doigt une dépression appréciable.

Imitation
des faïences
de Mouftiers
faites à Rouen.

La fabrique de Rouen a rarement imité les produits des fabriques rivales ; cependant, comme elle a souvent copié avec plus ou moins de soin & d'exactitude les porcelaines du Japon et de Chine, elle s'est par cela même souvent trouvée sur la même voie d'imitations que les fabriques de Hollande & de Nevers.

Elle produisit aussi, par exception, des imitations des faïences de Mouftiers, à petits entrelacs & à rinceaux. Ces pièces sont assez rares ; cependant j'ai rencontré un faucier à double bec, & un plateau à piédouche, tous deux évidemment de faïence rouennaise, par la nature de leur émail, et qui sont des imitations évidentes de la faïence de Mouftiers. Ces imitations, le plateau surtout, étaient d'une exécution commune et maladroite.





CHAPITRE DOUZIÈME.

Témoignages d'auteurs & mentions diverses se rapportant à l'industrie de la faïence de Rouen. — Citations extraites d'ouvrages publiés au siècle dernier ou de manuscrits du temps. — Exposition de produits industriels & de faïences faite à Rouen en 1802.



NOUS terminerons cette histoire de la faïence de Rouen, par la citation de divers témoignages d'auteurs du siècle dernier, & de mentions se rapportant à cette industrie.

Citations
de divers auteurs
à propos
de la faïence
de Rouen.

Dans le *Mercure de France* de mars 1738, on trouve, page 466, une dissertation de M. Juvenel, sur les manufactures. On y lit, p. 481 : « C'est en France que la manière d'émailler sur la terre a été heureusement pratiquée; particulièrement à Nevers, où l'on fait aujourd'hui des ouvrages d'un coloris charmant. Il faut avouer toutefois qu'on est allé plus loin, à cet égard, à Saint-Cloud & à Rouen; cette dernière manufacture l'emporte sur toutes les autres par la beauté des couleurs & par le bon goût du dessin. »

Le président De Brosses, dans ses *Lettres sur l'Italie*, porte ce témoignage sur la faïence de Rouen : « Le commerce de la ville (Savone) est non-seulement en faveur, mais encore en faïence fort renommée, & qui ne vaut cependant pas notre faïence de Rouen, à l'exception de quelques pièces dessinées de bonne main ». Cette lettre porte la date de juin 1739.

Toussaint Dupleffis a laissé le témoignage suivant qui n'est pas exempt d'inexactitudes, mais qui confirme plusieurs opinions émises dans le courant de cet ouvrage : « Le faubourg Saint-Sever est devenu célèbre par la faïence qui s'y fabrique depuis l'an 1673, que le sieur Poterat, homme habile dans son

art, établit la manufacture, en vertu de lettres patentes. (*Description de la haute Normandie*, 1740, t. II, p. 120.)

Une publication récente a fait connaître les appréciations suivantes, émises, vers le milieu du siècle dernier, sur le mérite de la fabrication rouennaise : « Je ne crains pas de proposer pour modèle la faïence de Rouen : elle est généralement estimée & même préférée, surtout dans les pays étrangers, parce qu'elle est parfaitement travaillée & d'un excellent usage; j'ai pour garant de ce que j'avance le témoignage universel... Il ne faut pas être surpris si ces ouvrages sont tellement recherchés qu'on en transporte aux Iles, en Espagne, en Portugal, en Angleterre & en Hollande même; si les manufactures sont nombreuses & considérables; si l'on compte plus de deux mille ouvriers qui y sont employés, & près de cinq mille personnes qu'elles font subsister dans cette province... » Ces lignes sont extraites du *Mémoire sur les manufactures de faïence établies près de la ville de Rouen*, par Bollioud, 1746, publié par M. Léopold Delisle, dans le volume intitulé : *Documents sur les fabriques de faïence de Rouen*, p. 10 & suiv.

Le même recueil contient encore, p. 76, une note de Guillaume de la Foy, avocat, sur l'industrie rouennaise à la fin du dix-huitième siècle : « MM. de Saint-Étienne, de Villerey, gentilshommes, Guillibaud, père de l'avocat, & Macarel sont les premiers qui aient formé des établissements de faïenceries à Saint-Sever, qui les ont enrichis ».

Le compte rendu au contrôleur général par les receveurs généraux des finances de la généralité de Rouen, sur l'état de cette généralité, en 1767, mentionne au nombre des industries importantes, cultivées alors dans cette partie de la province, les faïenceries de Rouen.

Dans l'*Encyclopédie méthodique* (Arts & métiers, art. FAÏENCERIE, p. 506), on mentionne les fabriques françaises en ces termes : « Il y a présentement (en 1773), dans le royaume de belles manufactures établies à Nevers, à Rouen, à Saint-Cloud..... »

Extrait
d'un voyage
manuscrit.

Voici un curieux extrait d'un voyage à Rouen, rédigé en 1777, par un sieur G., & dont le manuscrit fait partie de la bibliothèque publique de Rouen, collection de Montbret, petit in-folio, p. 45. Ce volume est resté inédit. « ... Il faut encore visiter (au faubourg Saint-Sever), quelques manufactures de faïence; il y

en a qui occupent plus de quatre-vingts ouvriers. Les procédés de ces manufactures sont connus; après avoir vu la préparation des terres sur le mélange desquelles les fabricants gardent toujours un peu de secret, il faut passer à l'atelier des tourneurs, ensuite à celui des peintres où se met l'émail & la couverte. La faïence passe deux fois au four, comme la porcelaine; une première fois pour cuire la pâte, une seconde fois pour que la couverte s'unisse par la cuisson à la pâte & que les couleurs métalliques que l'on emploie se fixent & s'amalgament dans la couverte. Les pièces sont renfermées dans des tourteaux de terre (tambours ou cazettes), afin qu'elles ne prennent pas un trop grand feu qui les ferait fendre. On fait dans ces manufactures non-seulement des faïences communes, mais aussi beaucoup de faïences dans le goût de celles de Sceaux & de Strasbourg. »

Peut-être ne trouvera-t-on pas déplacé ici l'avis de la chambre de commerce de Rouen, sur les effets du traité de commerce avec l'Angleterre, en 1786 :

Effets du traité
de commerce
avec l'Angleterre
en 1786.

« ... Les poteries & faïences françoises ne peuvent éviter un préjudice notable; le bas prix du charbon de terre permet aux Anglois d'établir ces articles à vingt-cinq pour cent au-dessous de ceux fabriqués en France. Les faïenceries de Rouen conservent encore le débouché & la préférence qu'elles ont obtenus depuis longtemps dans nos colonies; mais elles y auront néanmoins à combattre la rivalité étrangère pour certains ouvrages, & ne pourront pas la soutenir pour la consommation intérieure du royaume. La faïencerie angloise n'étant tarifée qu'à douze pour cent de sa valeur, il en est déjà arrivé à Rouen des cargaisons considérables, &, comme il est à présumer qu'il en est de même dans les autres ports, les faïences de Rouen, & en général celles de France, sont privées d'un débit nécessaire pour en assurer la prospérité. Cette branche de fabrication nourrit à Rouen un nombre considérable d'ouvriers. » (*Observations de la chambre du commerce de Normandie, sur le traité de commerce entre la France & l'Angleterre.* Rouen, 1788, in-8°, p. 25.)

L'état de l'industrie, en 1787, est ainsi apprécié dans le *Rapport sur l'état du commerce*, présenté à l'Assemblée provinciale de la généralité de Rouen, tenue aux mois de novembre & décembre 1787 (Rouen, 1787, in-4°, p. 63) :

État
du commerce
en 1787.

« Les faïenceries de Rouen occupent un grand nombre d'ouvriers. Leurs productions se débitent pour la consommation du royaume & ont été préférées

Mmm

jusqu'ici dans nos colonies. Mais le bas prix du charbon en Angleterre permet aux Anglais de vendre cette marchandise en France à vingt & vingt-cinq pour cent au-dessous de la nôtre; ils en envoient des cargaisons considérables qui sont enlevées rapidement. La faïence de Rouen ne peut pas soutenir cette concurrence dans le royaume, & il est fort douteux qu'elle conserve le débouché des colonies. »

Citation
du Dictionnaire
de Peuchet.

En l'an VIII, Peuchet, dans son *Dictionnaire*, porte l'appréciation suivante sur notre industrie céramique : « ... La faïence de la fabrique de Rouen, établie en 1672, jouit de quelque réputation; il s'en faisoit des envois considérables pour l'Amérique, quoique Rouen ne soit pas une des premières villes où l'on ait fait de semblables établissements à l'imitation de ceux de nos voisins. Les terres qui servent aux faïenceries sont tirées de Saint-Aubin, on les mélange avec d'autres terres de Quatremares, près Sotteville. On a essayé, dans quelques fabriques, d'imiter la façon & le dessin de Strasbourg, mais les essais n'ont eu qu'un succès médiocre, la nature des terres s'étant montrée rebelle à subir les préparations qu'on emploie dans le chef-lieu du Bas-Rhin. » (*Dictionnaire universel de la géographie commerciale*, par J. Peuchet, in-4°, t. V, p. 436, col. 2. Paris, an VIII.)

Passage
d'une statistique
manuscrite.

Une *Statistique manuscrite du département de la Seine-Inférieure*, dressée vers 1798 à 1800, & conservée aux Archives départementales, nous fournit sur la situation de l'industrie faïencière à cette époque les renseignements qui suivent : « L'art du faïencier a été poussé très-loin à Rouen; aussi servait-il d'aliment à une branche d'industrie & de commerce très-étendue & d'un grand produit pour les fabriques qui s'en occupaient.

« Rouen possédait avant la Révolution beaucoup plus de manufactures de faïence qu'aujourd'hui. Ainsi, en 1781, elles entretenaient 570 ouvriers, dont un sixième de peintres; elles avaient 25 fours en activité. L'apprêt d'une fournée exigeait huit jours. En 1789, elles occupaient 380 ouvriers, mais la peinture avait déjà reçu un grand échec; on ne comptait plus que 24 fours en médiocre activité. En 1796, répondant à l'an IV de la république, il ne restait plus que 150 ouvriers faiblement occupés, & 9 fours qui l'étaient encore moins. L'apprêt d'une fournée exigeait trois décades (un mois). Aujourd'hui, il y a 10 manufactures de faïence qui emploient 250 ouvriers, nombre qui présente une augmentation sensible, si on le compare à celui de l'an IV.

« A quelles causes doit-on attribuer la grande différence qui existe dans le nombre de bras employés en 1781 & 1796, à quinze ans d'intervalle ? Entre plusieurs causes, on en distingue deux principales, savoir : la concurrence de la poterie (faïence) anglaise & les événements inséparables de la Révolution. La nature des terres n'a pas changé; les peintures & les formes qu'on donne aux vases & pièces de faïence se sont même perfectionnées; mais, nonobstant cette amélioration, la poterie anglaise, importée chez nous, a toujours eu la préférence parce qu'elle était plus belle & moins chère, & que, d'ailleurs, elle plaisait davantage comme objet de fabrication étrangère.

« Les conséquences de la Révolution n'ont pas été moins funestes à la prospérité de ces manufactures. L'excessive cherté des matières premières, la parcimonie dont on a usé nécessairement à l'égard de l'émail & de la fabrication en général; l'emploi de la foute de warech en remplacement de celle d'Alicante; celui de l'étain de vaisselle allié de plomb, au lieu d'étain en pièce & de bonne qualité; celui de la mine de plomb de Paris, au lieu de celle d'Angleterre, &c.; toutes ces causes ont eu une grande influence sur la décadence des manufactures de faïence; si plusieurs d'entre elles sont parvenues à lutter contre cette foule d'obstacles ou de préventions, ce n'a été qu'au prix de sacrifices de tout genre dont elles ne feront indemnisées qu'à la paix.

« Les faïences qui se fabriquent à Rouen sont de différentes espèces. Les unes sont en blanc, les autres en brun; toutes ont beaucoup de solidité, aussi sont-elles généralement estimées. Il s'y fait des pièces de toutes les formes & grandeurs, particulièrement de la vaisselle plate. On a aussi essayé, & avec succès, d'imiter les faïences de Nevers, qui sont plus fines & moins pesantes. Il a été fait aussi des essais satisfaisants pour imiter cette faïence élégante & remarquable par la fraîcheur & le poli de son émail, la vivacité des couleurs qu'il reçoit, & la légèreté des formes, que l'on fabrique à Strasbourg. Les faïenciers rouennais ont approché très-près des modèles, &, s'ils n'ont pas obtenu de résultats absolument identiques, il faut moins l'attribuer à leur connaissance personnelle qu'à l'espèce de raideur que leur ont opposée les terres qu'ils étaient forcés d'employer.

« Rouen a fait plusieurs essais pour imiter la poterie ou faïence anglaise; malheureusement, ils n'ont pas obtenu le succès qu'on s'en était promis.

« Ces essais ont eu lieu tant à Rouen qu'à Grammont & à S. Adrien, mais on n'a pu donner à la faïence blanche, façon d'Angleterre, les qualités qui distinguent celle que nous recevons des Anglais.

« Ces qualités font d'être très-compacte & très-dure, quoique peu matérielle, & très-peu sensible au passage subit du chaud au froid. Au désavantage que la faïence imitée à Rouen présentait sous ce rapport, se joignait celui du haut prix auquel elle s'élevait, quoique d'une qualité inférieure à celle des Anglais. Aussi les divers établissements qui s'occupaient de cette fabrication ont-ils cessé leurs travaux.

« Les diverses faïenceries du département de la Seine-Inférieure font très-avantageusement placées, & si les relations commerciales avec les colonies d'Amérique reprennent leur activité à la paix, ces faïenceries verront bientôt doubler les diverses commandes pour tout ce qui concerne les envois & les pacotilles dans les Iles... »

Voyage
de Bonaparte
à Rouen,
en 1802.
Exposition
industrielle.

En 1802, les faïences de Rouen figurent dans une exposition industrielle locale, offerte aux regards du Premier Consul.

En effet... « au mois de novembre 1802 (brumaire an XI), Bonaparte, premier consul, vint à Rouen. Le commerce rouennais lui donna une fête dans le bâtiment de la Bourse dit des Consuls, & à cette occasion eut lieu la première exposition industrielle qu'on ait probablement vue à Rouen. Cette exposition était disposée dans la grande salle du-rez-de chaussée, entre les fenêtres & sous les arcades vis-à-vis.

« La faïence de Rouen occupa un rang important dans cette exposition.

« D'abord, aux deux côtés de la grille d'entrée qui était en face du grand escalier, ainsi que dans les parties latérales aboutissant à ce même escalier, on voyait *les Quatre Saisons* de forme colossale & huit vases de faïence de la manufacture des héritiers Vavaasseur.

« Dans une des arcades qui bordaient le côté de la rue de l'Estrade, on voyait des vases divers de faïence bronzée de la fabrique de M. de la Mettairie...

« A la suite étaient des vases, une jolie caisse pour arbrustes ou fleurs, &c., & des ustensiles de cuisine, le tout en faïence, exposés par Wood, fabricant à Forges-les-Eaux.

« Non loin de là des biscuits de faïence de Bedeau. Les vases que fait le citoyen Bedeau réunissent l'utile à l'agréable; ils servent à la fois aux usages domestiques & à l'ornement; il demeure rue Martainville, n° 141. » (Guilbert, *Voyage fait par le premier consul, en l'an XI, dans les départements de la Seine-Inférieure & de l'Eure*, p. 43.)

Bonaparte arriva à Rouen le 8 brumaire an XI (30 octobre 1802), à quatre heures & demie du soir.

Le lendemain 9 brumaire (31 octobre), l'archevêque lui dit la messe dans les appartements à la préfecture; le 10, il entendit également la messe & travailla avec les chefs des différents services.

Le lundi 11 brumaire (2 novembre 1802), Bonaparte visita la fabrique de MM. Sevenne frères, manufacturiers de velours, basins piqués, draps de coton, &c., rue Saint-Julien.

Le 12, il visita Elbeuf.

Le 13, il passa une grande revue au Champ de Mars.

Le 14, à six heures & demie du matin, il quitta Rouen pour prendre la route du Havre.

Mais cette visite ne remédia point aux souffrances de l'industrie, qui resta frappée d'un coup fatal.

Si l'on s'en rapporte à un ancien manufacturier, M. Orpenheim, qui, en 1807, a publié *L'art de fabriquer la poterie façon anglaise*, ce serait trois ans avant l'époque où il écrivait, c'est à dire vers 1803 ou 1804 que l'industrie de la faïence française commença à cesser sa fabrication, vaincue par le bon marché, la légèreté & les autres qualités de la faïence anglaise.





PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I.

POURSUITES EXERCÉES

Sur la plainte rendue par Esme POTERAT, Sieur de SAINT-ESTIENNE,
Contre Ambroise PETIT, marchand faïencier;
Jean CUSTODE & Antoine DUPAS,
ses domestiques.

(14 décembre 1646 — 26 mai 1647.)

INTERROGATOIRE DE JEAN CUSTODE.

D U lundi 17 décembre 1646, devant nous Pierre Roque, esquier, sieur de Varangeville, lieutenant général au bailliage de Rouen, &c.,

S'est comparu Jean Custode, pour estre inquis & examiné sur les charges contre lui rapportées & information faite par M. Pierre Adelin, sur la plainte rendue en justice par Esme Portroat (*fic*), esquier, sieur de S. Estienne, marchand fayancier (ces deux mots biffés), demeurant en la paroisse de S. Sever-lès-Rouen, & ledit Custode

A dit qu'il est âgé de douze ans ou environ, fils de Pierre Custode, vallencier (*fic*), demeurant en la ville de Nevers, & de présent demeurant en la maison d'Ambroise Petit, vallencier, en cette ville, paroisse S. Vincent.

Inquis s'il est pas vrai qu'il y a environ quinze jours, à un jour de dimanche, il fut envoyé par ledit Petit, son maître, avec le nommé Dupas, autre serviteur de ladite maison, en la boutique & vallencerie, sise hors le pont de cette ville, appartenant au sieur de S. Estienne ?

A répondu que ledit jour de dimanche le sieur Petit, son maître, l'avoit chargé, & ledit Dupas, aussi son serviteur, de porter une jatte de vallence à un jardinier demeurant hors le pont, du nom duquel il ne se souvient, demeurant proche l'église de S. Sever, ne peut dire s'il pourroit reconnoître la maison d'icelluy, où estant il avoit dit au sieur Dupas qu'ils eussent à aller jusque

à la vallencerie, dehors le pont, pour demander un maſſaco^a de biscuit pour faire cuire du creon, qu'il auroit dit de ſon chef ſans que ledit Petit, ſon maître, lui en eût donné commiſſion; en laquelle maiſon de la vallencerie il auroit eſté avant que de donner la jatte au jardinier.

S'il eſt pas vrai qu'il portoit ladite jatte ſous ſon bras, couverte de ſon manteau?

A reconnu ledit interrogatoire véritable.

S'il eſt pas vrai qu'eſtant dans ladite maiſon de vallencerie, il n'avoit montré ladite jatte à aucune perſonne, ains tenu icelle couverte ſous ſon manteau?

A reconnu ledit interrogatoire véritable.

S'il eſt pas vrai qu'eſtant dans la maiſon de la vallencerie, il n'avoit ſalué les perſonnes pour leur donner le bonjour, ni oſté ſon chaperon, ains ſeulement rendu le ſalut faiſant ſigne de la tête?

A dit qu'il avoit tiré ſon chaperon de la teſte pour ſaluer la perſonne qui lui avoit donné le bonjour.

Eſt-il pas vrai que ladite jatte eſtoit pleine de quelque drogue qui lui avoit eſté bailliée par le ſieur Petit, ſon maître, pour jeter en les vallenceries?

A dit que non.

Inquis ſ'il eſt pas vrai qu'il n'avoit montré ni fait veoir ladite jatte en la portant en la maiſon de vallencerie?

A dit qu'il n'avoit montré ladite jatte, laquelle il avoit toujours tenue ſous ſon bras couverte de ſon manteau.

Inquis de quelle grandeur eſtoit ladite jatte?

A dit qu'elle eſtoit de la grandeur du plus petit baſſin à barbe.

Inquis du nom du jardinier auquel il dit avoir baillié la jatte?

A dit qu'il ne ſavoit ſon nom.

Inquis par quel moyen il s'eſtoit adreſſé au jardinier pour baillier la jatte, puisqu'il ne ſavoit ſon nom?

A dit qu'il avoit baillié icelle audit Dupas, eſtant proche de Saint-Sever, revenant de la vallencerie, laquelle jatte avoit eſté bailliée à la femme dudit jardinier.

Inquis ſ'il pourroit pas reconnoiſtre la maiſon dudit jardinier & nous mener en icelle?

A dit que non.

Inquis à quelle heure il avoit eſté hors le pont & à quelle heure il en avoit fait retour?

A dit qu'il eſtoit parti de cette ville environ ſur les huit heures du matin, avec ledit Dupas, avoit eſté droit en la maiſon de vallencerie, au fortir de laquelle il avoit entendu meſſe dans l'églife de S. Sever, après avoir baillié ladite jatte à la femme dudit jardinier, comme il a dit ci-deſſus.

^a Ce terme, qu'on trouve répété pluſieurs fois dans l'interrogatoire de Jehan Cuſtode, & qui ſ'applique à la dénomination d'un vaſe, a ſon analogue dans le mot *maſavotto*, qui ſe trouve fréquemment dans Piccolpaffo, pour ſignifier une eſpèce d'émail employé par les fabri-

cants italiens; & dans l'expreſſion : *Pots de malſecote qui vieignent de Mylan*, uſitée dans une lettre écrite vers 1509, & citée par M. B. Fillon (*L'Art de terre chez les Poitevins*, p. 155).

S'il est pas vrai qu'estant entré dans ladite maison de vallencerie, il avoit esté dans la boutique & lieu où l'on fait les ouvrages, dans le moulin & chambre où l'on fait le blanc ?

A dit qu'il n'estoit entré que dans la boutique où l'on travaille & en une des chambres où l'on boit & mange, & non dans le lieu où est le moulin & où on met le blanc pour servir aux ouvrages.

S'il est pas vrai qu'il estoit entré dans le lieu où est le moulin & le blanc avec ledit Dupas, auquel lieu estant il auroit mis & brouillé dans ledit blanc quelque méchante drogue qu'il portoit sous son manteau ?

A dit que non.

S'il est pas vrai qu'il avoit aussi approché près du puits de ladite maison estant dans la cour d'icelle ?

A dit qu'ouy.

S'il est pas vrai qu'il avoit jetté quelque drogue dans ledit puits avec ledit Dupas ?

A dit qu'il n'avoit rien jetté dans ledit puits, ne peut dire si ledit Dupas y avoit jetté quelque chose.

Inquis si ledit jardinier avoit achepté de son maître ladite jatte ou s'il avoit reçu de lui de l'argent pour icelle ?

A dit que non, & que fondit maître envoyoit ladite jatte audit jardinier pour récompense de fleurs qu'il lui avoit bailliées.

Inquis s'il a pas dit à plusieurs personnes que ledit Petit, son maître, l'avoit envoyé & ledit Dupas à ladite vallencerie, pour demander un pot de maffaco de biscuit pour faire cuire du creon ?

A dit que non, mais seulement qu'ils y avoient esté de leur mouvement & sans aucun complice du sieur Petit.

S'il est pas vrai qu'il avoit porté dans ladite vallencerie du savon noir ou melasse dans un vieil linge, lequel a esté trouvé dans le coin du moulin d'icelle ?

A dit en ces termes : Comment du savon noir ? qu'est-ce qui me l'auroit baillié ? je veux mourir si cela est.

S'il est pas vrai qu'il avoit esté dans le lieu où est le moulin où est le blanc & dont on se sert aux ouvrages de fayence, dans lequel lieu il fut vu & ledit Dupas aussi par deux personnes qui assistoient des Flamands qui marchandoient de la vaisselle de fayence ?

A persisté à dire qu'il n'avoit entré dans le lieu où est le moulin ni vu aucun manoeuvre dans icelluy, ains seulement estoit entré dans la boutique où il auroit veu les ouvriers travaillans au tour & des Flamands qui vouloient faire marché pour la marchandise de vallencerie avec ledit S. Estienne.

Signé : JEHAN CUSTODE; ROQUE; &c.

INTERROGATOIRE D'ANTOINE DUPAS.

Dudit jour après midi, &c.

A esté admené pardevant nous, par M^e Guillaume Lynant, huissier en la vicomté de l'Eau de Rouen, Anthoine Dupas, serviteur de Ambroise Petit, pour estre examiné comme dessus & lui juré de dire vérité.

O o o o

A dit estre âgé de seize ans ou environ, natif de la ville de Nevers, demeurant de présent en la maison de Ambroise Petit, marchand de fayence, rue de la Harenguerie, paroisse S. Vincent.

Inquis s'il fust pas, le dimanche second jour de ce présent mois, avec Jean Custode, jeune garçon demeurant en la maison dudit Petit, avec le respondant, viron sur les huit heures de matin, hors le pont, & ce qu'il alloit faire audit lieu ?

A dit qu'il fut avec ledit Custode, par le commandement dudit sieur Petit, son maître, porter un plat de fayence cassé au jardinier du sieur Vandalle, demeurant proche de ladite église de S. Sever, que son maître luy envoyoit en recompense de quelques herbes qu'il luy avoit données pour faire des eaux, lequel plat le respondant, sans manteau, l'avoit porté sous son bras jusques vers l'église de S. Sever, en laquelle il avoit aperceu ledit jardinier, duquel il ne fait le nom, lequel luy avoit fait entendre qu'il avoit à lui bailler ledit plat de la part de son maître; lequel plat ledit jardinier avoit fait prendre par sa femme estant dans la maison dans laquelle luy parlant & ledit Custode estoient entrés, & à la sortie de laquelle luy & ledit Custode feurent en la maison dudit de S. Estienne, vallencier, demeurant en ladite paroisse de S. Sever, rue d'Elbeuf, pour luy demander ung massaco de biscuit pour cuire du creon, pour apprendre au respondant à crayonner; dans la maison duquel de S. Estienne estant entrés, ils parlèrent à la servante, laquelle nettoyoit devant la maison, & s'arrêtèrent dans la cuisine d'icelle sans estre montés dans les chambres ni approchés du puits de ladite maison, ains seulement s'estoit tenu dans ladite maison & boutique, dans laquelle il avait veu ledit de Saint-Estienne, auquel il avoit demandé ledit massaco, qui luy avoit dit n'en avoir en ce présent, & Adrien Jacob, maître de navire, son fils & plusieurs matelots.

Inquis s'il a pas cy devant fréquenté fort souvent en la maison dudit de Saint-Estienne, & s'il a pas esté dans tous les lieux de la maison où l'on prépare la matière pour faire la marchandise de fayence ?

A dit qu'il avoit esté cy devant plusieurs fois en la maison dudit de S. Estienne, & avoit esté en tous les lieux où l'on travaille.

Inquis si ledit Petit, son maître, l'avoit pas envoyé en la maison dudit de S. Estienne, & pour quel subjet ?

A dit que non, & qu'il y avoit esté de son mouvement avec ledit Custode.

S'il a pas congnoissance que ledit Petit, son maître, porte envie audit de S. Estienne, à raison du tort qu'il dit luy estre fait par ledit de S. Estienne, lequel s'est venu establir en ceste ville pour faire de la fayence ?

A dit qu'il fait que fondit maître ne veult pas beaucoup de bien audit de S. Estienne, pour raison de leur marchandise.

S'il est pas vray que ledit jour de dimanche, allant en la maison dudit sieur de S. Estienne, il avoit rencontré, sur la chauffée des Emmurées, ung nommé Jean Ponsset & Nicolas Goumetz, compagnons travaillant chez ledit de S. Estienne, auxquels il avoit dit qu'ils alloient de la part dudit Petit, son maître, demander audit sieur de S. Estienne, ung massaco biscuit ?

A recongneu ledit interrogatoire véritable.

S'il est pas vray que le parlant estoit lors sans manteau, & ledit J. Custode estoit couvert d'ung manteau ?

A recongneu le présent interrogatoire véritable.

S'il est pas vray que le respondant ne portoit aucune chose ny dans ses mains ny sous son bras, mais bien ledit Custode qui portoit ung paquet sous son manteau ?

A dit que le respondant portoit ung plat de fayence sous son bras, nommé *cadain*, & pour le regard dudit Custode, ne portoit aucune chose.

S'il est pas vray qu'estans arrivés en la maison dudit de S. Estienne, ils demandèrent où estoit ledit Jean Ponset (ou Ponfert), lequel néanmoins ils avoient rencontré avec ledit Nicolas Goumetz, ils luy avoient dit venir en ceste ville entendre messe ?

A recongneu le présent interrogatoire véritable.

Inquis pour lequel subject il avoit demandé ledit sieur Ponset en sa maison, veu qu'il sçavoit bien n'y pouvoir estre, d'autant qu'il l'avoit rencontré venant en ceste ville entendre messe, ou s'il avoit pas demandé ledit Ponset exprès pour entrer & tarder en ladite maison ?

A dit qu'il avoit demandé ledit Ponset, ne pouvant sçavoir s'il avoit fait retour pendant que ledit parlant & ledit Custode avoient entendu messe en ladite eglise S. Sever, auparavant que d'entrer en la maison dudit de S. Estienne.

S'il est pas vray que lorsque luy & ledit Custode entrèrent dans la maison dudit de S. Estienne, ledit Custode avoit son manteau croisé par dessus les bras, & que lorsque l'ung des compagnons dudit de S. Estienne lui avoit donné le bonjour, ledit Custode n'avoit tiré son chapeau de la teste ?

A dit que lorsqu'ils entrèrent dans ladite maison, ledit Custode avoit son manteau croisé par dessus les bras, ne peult dire s'il a rendu le salut avec son chapeau ou non.

S'il est pas vray qu'ayant tardé quelque temps dans la cuisine & boutique de ladite maison, avec ledit Custode, ils estoient entrés dans la chambre où estoit le moulin & blanc servant à faire fayence, lorsque la chambre eust esté ouverte pour y faire entrer quelques Flamans ?

A dit qu'il n'avoit entré dans ladite chambre où est le moulin & la cuve du blanc, & n'avoir veu qu'elle eust esté ouverte pour faire entrer lesdits Flamans.

S'il est pas vray qu'il avoit approché du puits de la maison ?

A dit que non.

S'il est pas vray que ledit Custode avoit porté en ladite maison sous son manteau quelque favon noir ou autre drogue qu'ils avoient jetée malicieusement & par le commandement dudit Petit, leur maître, dans le blanc préparé & le puits de ladite maison pour gaster les ouvrages, lesquels en effet ont esté entièrement gastés ?

A dit, juré & affirmé qu'il n'est rien dudit interrogatoire; n'a porté ny veu porter aucune chose, jeté ny veu jeter aucune chose dans ledit blanc & puits de ladite maison dudit de S. Estienne.

A luy remonstré qu'il ne nous dit vérité & que ledit Custode a recongneu par son interrogatoire avoir porté sous son bras quelque chose caché dans la maison dudit de S. Estienne, & dit que le respondant n'avoit porté ledit plat; mesme a recongneu avoir approché le puits de ladite maison, & le respondant dénie en avoir approché, outre plusieurs autres contradictions qui se remarquent dans ledit interrogatoire, qui témoignent qu'il ne dit vérité, l'exhortant de reconnoistre la vérité s'il veult que justice aye pitié de luy & de son jeune âge.

A persisté à dire pour son regard qu'il a dit vérité, & que si ledit Custode dit le contraire, il auroit manqué luy même à dire la vérité, &c...., & a signé après en avoir entendu la lecture.

ANTHOINE DUPAS.

INTERROGATOIRE D'AMBROISE PETIT.

Du mardi dix-huitième jour de décembre mil six cents quarante-six, devant nous P. Roque, lieutenant général, &c.

S'est comparu Ambroise Petit, marchand faïencier, &c., pour être inquis & examiné comme dessus, &c.

A dit qu'il est âgé de trente-huit ans ou environ, marchand de vaisselle de faïence, demeurant rue de la Haranguerie, paroisse S. Vincent.

Inquis s'il est pas vray que le dimanche, second jour de ce mois, il avoit envoyé Anthoine Dupas & Jean Custode, demeurant en sa maison, en celle de Esmes Portroat, sieur de S. Estienne, fize en la paroisse de S. Sever, hors le pont ?

A dit que non. Bien est vray que ung certain jour de dimanche ou de feste, ne sçait s'il y a quinze jours, trois semaines ou ung mois, il avoit baillé audit Dupas ung cadin ou jatte de fayence froissée, pour porter au jardinier du sieur Vandalle, qui lui avoit donné des herbes pour une sienne fœur qui estoit malade. Ne peult dire si ce fust ledit Dupas ou ledit Custode qui porta le cadin ou jatte audit jardinier.

Inquis si ledit Dupas & Custode, jeunes garçons, luy avoient donné à entendre qu'ils iroient en la maison dudit de S. Estienne, luy demander ung maffaco pour cuire du creon ?

A dit que non, tant s'en fault, qu'il n'est de bonne intelligence avec ledit de S. Estienne, raison qu'il a fait résoudre par arrest du Parlement, ung marché qu'il avoit fait avec ledit de S. Estienne, par lequel il luy devoit livrer la marchandise qu'il feroit, & ung furnommé Auzoult, pendant sept ans.

Inquis s'il fait pas encore vente d'autres marchandises que de vaisselle de fayence ?

A dit qu'il ne vend aucunes marchandises que de la vaisselle de fayence, bouteilles & des verres.

Inquis s'il vend pas, & s'il a cy devant vendu du favon noir de Hollande ?

A dit avoir cy devant vendu du favon noir, il y a viron ung an & demi ou environ, estant certain qu'il n'en a vendu ni achepté depuis ung an en ça, & qu'il n'en a de présent en sa maison.

Inquis s'il a pas envoyé acheter du favon noir par son garçon ou autres personnes, chez des épiciers de ceste ville ?

A dit que non.

S'il est pas vrai qu'il a porté & porte envie audit de S. Estienne, à raison qu'il est venu depuis quelque temps en ça s'establir en ceste ville pour faire de la vaisselle de faïence, laquelle il donne à meilleur marché que ne fait le respondant, qu'il fait venir de Nevers & autres lieux, &, pour cet effet, l'a menacé de le faire périr, ayant recherché les moyens de luy faire gaster sa marchandise ?

A dit qu'il n'a porté ni ne porte envye audit de S. Estienne, ni ne l'a menacé de le faire périr, avec lequel de S. Estienne il n'a parlé depuis la résolution de leur marché, n'a que faire avec luy & n'a envoyé aucunes personnes en sa maison.

Luy avons remontré qu'il ne nous dit la vérité, & qu'il se trouvera rapporté contre luy qu'il a menacé ledit de S. Estienne de le faire périr, & qu'en suite desdites menaces, ses domestiques ayant été en la maison dudit de S. Estienne, entré dans ses chambres & lieux dans lesquels sont les matières préparées pour ses ouvrages, l'on auroit jeté du savon noir dans le blanc servant auxdits ouvrages & dans le puits de la maison, à cause de quoy tout l'ouvrage dudit de S. Estienne a été perdu & gâté.

A dit que ne se trouvera contre luy rapport qu'il ait menacé de faire périr ledit de S. Estienne, n'a cognoissance que ses domestiques aient jeté ni fait jeter aucun savon noir dans les marchandises & puits dudit de S. Estienne, & est tout ce qu'il a voulu dire & reconnoître, & a signé lecture à luy faite de son examen.

AMBROISE PETIT; ROQUE; &c.

II^e INTERROGATOIRE DE JEAN CUSTODE.

Inquis s'il a été en la maison dudit sieur de S. Estienne, vallencier, par le commandement ou congé d'Ambroise Petit, son maître ?

A dit que la vérité est que il a demandé permission audit Petit, son maître, d'aller en la maison dudit de S. Estienne pour demander ung massaco de biscuit pour cuire du creon.

Inquis s'il persiste à ce qu'il a dit qu'il avoit porté le cadin ou jatte de vallence, soubz son manteau à ung jardinier demeurant proche de S. Sever ?

A dit que non, & qu'il reconnoit manquer d'avoir dit avoir porté luy même soubz son manteau ledit cadin ou jatte au jardinier, demeurant proche de S. Sever, lequel fut porté par ledit Dupas, son compagnon, laquelle jatte avoit été bailliée à la femme dudit jardinier, avant qu'ils eussent entré en l'église de S. Sever.

Inquis si ledit Dupas tenoit ledit cadin ou jatte dessous son bras lorsqu'ils rencontrèrent la servante du sieur de S. Estienne, sur la chaussée des Emmurées ?

A dit que ouy.

Inquis ce qu'il portoit sous son manteau lorsqu'il entra en la maison dudit S. Estienne, vu qu'il est constant qu'il avoit quelque chose sous son bras, caché de son manteau, vu que quand il est salué il n'avoit pu ôter son chapeau, s'est contenté de rendre le salut par le signe de la tête ?

A dit qu'il ne portoit aucune chose sous son manteau, avoit tiré son chapeau de sa tête, ayant rendu le salut.

S'il est pas vray qu'ayant conféré, depuis son premier examen avec Antoine Dupas, son compagnon, il estoit demeuré d'accord avec lui de répondre que ledit Dupas avoit porté ladite jatte & non ledit respondant ?

A dit que depuis son examen n'en avoit parlé audit Dupas, icelui Dupas lui avoit demandé s'il avoit reconnu par son interrogatoire avoir porté ladite jatte, &c.

Inquis s'il connoît pas un nommé Blanchet, faïencier de Nevers, s'il l'a pas vu plusieurs fois boire & manger en la maison de son maître, & depuis quel temps il y est venu ?

A dit qu'il connoît ledit Blanchet, marchand de fayence de Nevers, lequel est venu en cette ville il y a cinq ou six semaines; n'est autrement mémoratif du temps; lequel a bu & mangé

P p p p

plusieurs fois en la maison dudit Petit, son maître, comme il est commun entre marchands qui font une même marchandise.

Inquis s'il a pas entendu que ledit Blanchet & Petit aient parlé de la vallencerie dudit de S. Estienne, lequel fesoit tort aux marchands, donnant sa marchandise à meilleur marché que les marchands de Nevers ?

A dit qu'il n'a entendu dans les discours que ledits Blanchet & Petit ont eu ensemble touchant la vallencerie dudit de S. Estienne, autre chose sinon que l'on avoit dit audit Blanchet, que un nommé Petit travaillait chez ledit de S. Estienne, lequel Blanchet fut voir ledit Petit Jean, en la vallencerie dudit de S. Estienne.

S'il est pas vrai que ledit Blanchet dit audit Petit, près du respondant, que pour empêcher ledit de S. Estienne en sa vallencerie, qu'il ne falloît autre chose que jeter un peu de savon noir dans son blanc & dans son puits ?

A dit, juré & affirmé, n'avoir entendu tels discours dedit Petit & Blanchet, n'avoir congnoissance que l'on ait jeté du savon noir dans les ouvrages dudit de S. Estienne, & sur le tout inquis ce qu'il a voulu dire, & a signé son interrogatoire à lui lu.

JEHAN CUSTODE.

II^e INTERROGATOIRE D'AMBROISE PETIT.

S'est comparu ledit Ambroise Petit, pour être examiné sur les nouvelles charges, rapports & informations faites depuis son examen, & lui juré de dire vérité, ce qu'il a promis faire.

Inquis s'il connoît pas un nommé Blanchet, marchand fayencier de Nevers, & si ledit Blanchet n'est pas venu en cette ville depuis six semaines en ça, & si pendant ledit séjour il a pas bu & mangé plusieurs fois en sa maison, & esté avec lui en son jardin & plusieurs endroits de cette ville ?

A dit qu'il connoît ledit Blanchet, marchand fayencier de Nevers, & est venu en cette ville il y a un mois ou six semaines, & a bu & mangé en la maison comme font plusieurs marchands forains quand ils viennent compter avec lui, avec lequel il s'est promené en plusieurs endroits de cette ville, comme au jeu de boules, en son jardin, fort proche des Capucins, rue proche aux Char treux, & autres promenades.

S'il est pas vrai qu'il s'est entretenu avec ledit Blanchet de l'ouvrage de fayence que fait le fleur de S. Estienne en cette ville, & que dans leurs discours ils disoient que ledit fleur de S. Estienne donnoit la marchandise à meilleur marché que la marchandise de Nevers, & ainsi que ça faisoit tort auxdites marchandises de Nevers & autres lieux ?

A dit ne s'être entretenu avec ledit Blanchet des discours susdits ni avoir parlé en façon quelconque, ni entendu parler audit Blanchet touchant l'ouvrage des nouvelles faïences entreprises par ledit de S. Estienne.

Inquis s'il est pas vrai que ledit Blanchet a dit, présence du respondant, qu'il étoit bien facile de renverser les défenses & ouvrages dudit fleur de S. Estienne, & que devant qu'il fût trois mois il feroit contraint de tout abandonner, pourvu qu'il se trouvât personne qui fût assez hardi de jeter du savon noir dans son blanc & dans son puits ?

A dit & juré n'avoir jamais entendu tenir tel discours audit Blanchet ni à autres personnes, & sur le tout inquis ce qu'il a voulu dire, & a signé son interrogatoire à lui lu, &c.

AMBROISE PETIT.

II^e INTERROGATOIRE D'ANTOINE DUPAS.

Avons aussi fait revenir Antoine Dupas, pour être remis sur son examen & plus amplement informé sur l'information faite par M^e Adelin, & juré de dire vérité, ce qu'il a promis faire.

Inquis s'il persiste à la réponse qu'il a passée par son premier examen de n'avoir entré dans le moulin où est le blanc duquel ledit sieur de S. Estienne se sert pour la confection de ses ouvrages, ni même avoir approché du puits de la maison ?

A dit qu'il persiste & se rapporte aux maîtres de navire qui estoient dans ladite vallencerie lorsqu'il y fut avec ledit Custode, & l'avoir vu entrer dans ledit moulin, ni même approcher du puits.

Inquis s'il connoît pas un nommé Blanchet, marchand vallencier de Nevers, & s'il est pas venu en cette ville depuis six semaines en ça, & si ledit Blanchet a pas bu & mangé en la maison de fondit maître ?

A dit qu'il connoît ledit Blanchet, lequel est venu en cette ville depuis six semaines, qu'il buvoit & mangeoit ordinairement en la maison dudit Petit, son maître.

S'il a pas entendu parler audit Petit & Blanchet du nouvel établissement fait par ledit sieur de S. Estienne, d'une vallencerie hors le pont de cette ville ?

A dit que non.

S'il est pas vrai qu'il a entendu dire audit Blanchet, se plaignant de ce que ledit sieur de S. Estienne donnoit sa marchandise à meilleure composition que la marchandise de Nevers, que devant qu'il fût deux ou trois mois, on renverferoit bien tous ses deffenses & l'obligerait-on de tout quitter en mettant quelque savon noir dans le puits & dans la cuve où l'on met le blanc ?

A dit, juré n'avoir entendu tenir telles parolles auxdits Blanchet & Petit, & sur le tout inquis est ce qu'il a voulu dire, & a signé.

ANTHOINE DUPAS.

NOUVEAUX INTERROGATOIRES.

INTERROGATOIRE DE JEAN CUSTODE.

Du jeudi 21^e jour de mars 1647, devant nous Charles Boullenger, conseiller du roi, lieutenant particulier au bailliage & siège préfidial de Rouen, &c.

S'est comparu Jean Custode, pour être inquis & examiné sur les charges contre lui rapportées de nouveau par ledit Porterat & ledit Custode, &c.

Inquis s'il fut pas avec Anthoine Dupas, son compagnon, le premier jour de l'an dernier (sur) le parvis de l'église de Nôtre-Dame de cette ville ?

A reconnu le présent interrogatoire véritable.

S'il est pas vrai que ledit jour il avoit esté devant l'estal d'une femme qui vendoit des plats de faïence, devant lequel il auroit dit à haute voix, parlant audit Dupas : Voilà de nos plats ?

A reconnu qu'il s'estoit arrêté devant l'estal de la femme qui vendoit de la vaisselle de fayence, il avoit dit, parlant audit Dupas en ces termes : Voilà des plats de façon dehors le pont; n'a pas usé de ces termes : Voilà de nos plats.

S'il est pas vrai qu'il avoit fort longtemps tournoyé devant l'estal ou boutique de ladite reverdresse, laquelle lui ayant demandé : Est-ce là de vos plats? à laquelle il tiendrait (aurait tenu) les mêmes discours : Voilà de nos plats?

A dit que ladite femme lui auroit parlé & audit Dupas, mais ne peut se souvenir quelles paroles elle lui avoit tenues, à cause du long temps.

Est-il pas vrai que ladite femme lui ayant dit qu'il eût à se retirer de devant elle, ledit (Custode) & ledit Dupas estoient revenus viron une heure après devant l'estal de ladite femme, où étant, il avoit continué en riant à dire : Voilà de nos plats?

A reconnu qu'après avoir entendu la messe dans l'église de Nostre-Dame, il avoit repassé par devant l'estal de ladite femme, où il avoit continué à dire que c'estoient des plats de façon dehors le pont.

Inquis par quel moyen il connoissoit que ladite vaisselle de fayence estoit de la façon du sieur de S. Estienne, demeurant hors le pont, & si c'estoit pas à cause qu'il sçavoit que ladite marchandise étoit vicieuse à cause du façon que ledit parlant & son compagnon avoient jeté dans le moulin ?

A dit qu'il avoit dit que la vaisselle estallée en la boutique estoit de hors le pont, attendu qu'elle estoit plus grande que celle qu'on appelle de Nevers & autres lieux, laquelle marchandise toutefois il avoit veu estre gastée.

Inquis si ce fut pas à ce jour de feste que le parlant & Dupas, son compagnon, avoient porté le cadin en la maison du jardinier demeurant à S. Sever, & s'il estoit pas le jour de S. Martin ?

A dit que ce ne fust le jour de S. Martin ou autre feste, mais bien un jour de dimanche, & qu'il fera entièrement déclaré que ledit Petit, son maître, estoit allé à Nostre-Dame entendre messe en la chapelle de S^e Anne, où on dit tous les dimanches une messe de confrairie de laquelle ledit Petit est maître.

Inquis s'il a pas entendu dire plusieurs fois audit Petit, son maître, qu'il falloit qu'il fît périr la boutique dudit de S. Estienne ?

A dit que non, & fut le tout inquis, &c.

* JEHAN CUSTODE.

INTERROGATOIRE D'ANTOINE DUPAS.

S'est aussi comparu ledit Anthoine Dupas, &c.

Inquis s'il est pas vray que luy & ledit Custode furent le premier jour de l'an dernier devant le parvis de l'église de Nostre-Dame de cette ville ?

A dit qu'il fut ledit jour avec ledit Custode pour entendre messe en la chapelle de S^e Anne, en laquelle se dit une messe de confrérie dont ledit Petit est maître.

S'il est pas vray que luy & ledit Custode s'étoient arrêtés devant l'estal d'une femme qui distribuoit de la vaisselle de fayence devant le parvis de Nostre-Dame, & si ayant reconnu des plats gastés, lui & ledit Custode avoient pas dit en riant : Voilà de nos plats ?

A dit que passant par devant ledit estal, lui & ledit Custode, ils avoient dit : Voilà des plats façon de hors le pont, & non pas : Voilà de nos plats.

Inquis s'il disoit pas que les plats estoient façon de hors le pont à cause qu'il les voyait gastés ?

A dit que non, mais à cause qu'il les reconnaissoit au moule, lequel estoit différend de ceux de Nevers.

S'il est pas vray qu'il avoit veu les plats lors estallés qui estoient gastés ?

A dit qu'ouy.

S'il est pas vray que luy & ledit Custode avoient tardé longtemps devant l'estal de ladite femme, considérant la marchandise, continuant à dire : Voilà de nos plats ?

A dit que non, mais seulement avoir dit en passant : Voilà de la marchandise de dehors le pont.

S'il est pas vray que la femme vendant ladite vaisselle leur avoit dit qu'ils eussent à se retirer de devant son estal ?

A dit que non.

S'il est pas vray que luy & ledit Custode retournèrent encore viron une heure après devant l'estal de ladite femme, devant laquelle ils continuèrent à dire en riant : Voilà de nos plats ?

A dit que non, & n'estre retourné par devant l'estal après avoir entendu messe.

Inquis si ce fut pas au jour de S. Martin dernier, ou de quelque autre feste, que luy & ledit Custode avoient porté le plat nommé cadin chez le jardinier du sieur Dieppedalle, demeurant à S. Sever ? (Ici on lit évidemment *Dieppedalle* ; dans les précédents interrogatoires on lit non moins lisiblement : *Vandalle*.)

A dit que non, & se souvient qu'il estoit jour de dimanche, ne fait si ce fut celui d'après la Toussaint ou celui de devant.

S'il est pas vray qu'il a entendu dire plusieurs fois audit Petit, son maître, qu'il falloit qu'il fût périr la boutique dudit de S. Estienne ?

A dit que non ; & sur le tout, &c.

ANTOINE DUPAS.

INTERROGATOIRE D'AMBROISE PETIT.

Du mardi 27 mars 1647, devant nous Charles Boullenger, lieutenant particulier, &c.

S'est comparu Ambroise Petit, ci-devant examiné, pour estre revu sur son examen, &c.

Inquis s'il est pas vray que parcy devant il a bu en diverses tavernes de cette ville & fauxbourgs avec des compagnons ouvriers dudit de S. Estienne ?

A reconnu qu'il y a environ un an & demi ou deux ans, qu'il avoit bu avec les compagnons ouvriers dudit de S. Estienne, lorsqu'il traffiquoit avec luy de la marchandise de fayence, & que les compagnons accomodoient ladite marchandise dans des caisses.

S'il est pas vray que, buvant avec les compagnons dudit de S. Estienne, & parlant de l'ouvrage

Q q q q

de fayence, il avoit pas dit, jurant la mordieu & mettant les doigts en sa bouche, qu'il falloit qu'il fist fondre la boutique de quelqu'un ?

A dit qu'il n'est rien dudit interrogatoire, & demande que ledit de S. Estienne ait à faire comparaître les compagnons, lesquels il prétend avoir bu avec le respondant.

Inquis s'il a connoissance que les compagnons dudit de S. Estienne, avec lesquels il dit avoir bu, soient en cette ville ?

A dit qu'il n'en sçait rien.

S'il est pas vray que buvant avec les compagnons dudit de S. Estienne, le respondant dit à l'un d'eux qu'il falloit qu'il fit fortir quelqu'un des compagnons de la boutique dudit de S. Estienne, pour lui couper les oreilles ?

A dit qu'il n'est rien dudit interrogatoire.

S'il est pas vray que témoignant le procès qu'il avoit avec ledit de S. Estienne, il auroit dit à plusieurs personnes qu'il falloit qu'il fist périr sa boutique ?...

A dit que non, & sur le tout, &c.

AMBROISE PETIT.

INTERROGATOIRE DES DIVERS TÉMOINS ET CONFRONTATION DE CHACUN D'EUX AVEC LES ACCUSÉS.

Du mardi 18 décembre 1646, devant nous Pierre Roque, esquier, sieur de Varangeville, conseiller du roi en son conseil d'Etat & premier lieutenant général au bailliage de Rouen, & président au siège présidial dudit lieu, & Pierre Demoy, conseiller du roi audit baillage & siège présidial.

(Cette confrontation, dont une partie est à la date ci-dessus, & l'autre à la date du jeudi 28 mars 1647, contient peu de faits nouveaux, aussi nous sommes-nous contenté d'en faire quelques extraits.)

Le premier témoin confronté est Vivienne Vallet, servante du sieur de S. Estienne. (Ce nom de Vallet, que nous rencontrons ici pour la première fois, devient plus tard important dans l'histoire de la fabrique rouennaise.) Vivienne Vallet ajoute à sa première déposition « que lorsque ledit Custode entra en ladite maison, il avoit son manteau croisé comme s'il eust porté quelque chose dessous, & au sortir d'icelle il ne sembloit rien porter ». Elle signe en faisant une croix.

Le deuxième témoin est François Legrand, ouvrier; il affirme que Custode & Dupas entrèrent dans le moulin ou chambre au blanc, ce que ces derniers nient avec assurance.

Le troisième témoin est Pierre Nivelet, ouvrier chez le sieur de S. Estienne; il témoigne, comme le précédent, que Dupas & Custode entrèrent dans le moulin ou chambre au blanc. Custode & Dupas nient être entrés dans la chambre au blanc où est le moulin.

Les témoins suivants furent entendus le 27 mars 1647.

Le quatrième témoin est Guillaume Tabouelle, c'est celui qui rapporte contre Petit un propos tenu dans une taverne.

Le cinquième témoin est Jean Le Loutre; il ajoute à sa primitive déposition qu'il a « entendu d'un nommé Pouffin, qu'il devoit s'opposer au Monitoire publié en la paroisse de S. Sever, &

déclarer qu'il avoit entendu dire audit Petit qu'il feroit périr la boutique dudit de S. Estienne; dit aussi qu'il y a viron quinze à seize ans, qu'étant apprentif du mestier de fayencier à Orléans, il avoit entendu dire audit Petit, parlant à un des M^{es} fayenciers de la ville, qu'on viendrait à Rouen établir une manufacture de fayence, ledit Petit avoit dit que s'il venoit quelqu'un à Rouen faire de la fayence, il luy feroit manger de l'*arfeure* (brûlure) ».

Dupas, confronté avec ce dernier, dit qu'il connoît ledit Le Loutre pour l'avoir vu travailler à faire de la fayence dans la boutique du sieur de S. Estienne.

Confronté avec Custode, il affirme qu'il a vu ce dernier, entrant dans la maison de S. Estienne, saluer seulement de la tête, & non tirer son chapeau, ayant son manteau croisé sur ses bras, sous lesquels il sembloit porter quelque chose.

Confronté avec Ambroise Petit, il ajoute à sa première déposition : « que ledit Petit est celui dont il a entendu parler par icelui, lequel auroit tenu les propos mentionnés en sa déposition dans un cabaret de bière, proche le Vieil-Palais, en la présence d'un nommé Girault & Petit Jean, ces derniers compagnons fayenciers dudit de S. Estienne, lesquels sont de présent à Nevers ou autres lieux, auxquels susdits compagnons il avoit dit qu'il feroit périr la boutique dudit S. Estienne & la vallerie, & y emploieroit lesdits compagnons à y travailler ».

Petit repousse énergiquement ces allégations en faisant observer que le sieur de S. Estienne ne met en avant, comme ayant entendu les propos rapportés, que des individus absents & qui, dans tous les cas, seraient suspects de partialité comme ayant demeuré chez ce maître ou travaillé pour lui. En outre il repousse le témoignage de Le Loutre, d'autant que ce dernier est compagnon dudit de S. Estienne, qui lui donne sa vie à gagner.

Le sixième témoin est René Estasse; confronté avec Petit, celui-ci interpellé :

« A dit qu'il connoît ledit Estasse, & ne le fait croyable d'autant que ledit S. Estienne l'a tiré & desbauché de la maison de lui parlant où il travailloit, ayant quitté son ouvrage imparfait pour aller travailler en la maison dudit S. Estienne, où il travaille à présent. »

« Et par ledit Estasse a été dit qu'il a travaillé pour ledit Petit comme pour les autres maîtres fayenciers, lequel il a quitté d'autant que la femme dudit Petit refusoit d'ordinaire ledit parlant qui alloit porter céans de la marchandise, & reconnoît demeurer à présent chez ledit S. Estienne, pour lequel il travaille. »

Le septième témoin est Nicolas Pouffin [qui signe Nicollas Pouchin]; confronté avec Petit, celui-ci dit « qu'il connoît ledit Pouffin, & ne le fait croyable d'autant qu'il est journellement avec ledit S. Estienne à boire & manger, & a gagné sa vie avec ledit, soit à travailler à son jardin ou autres manœuvres, & est un homme de néant ».

Et par ledit Pouffin, dit « qu'il n'est rien dudit (reproche), & ne travaille pour ledit de S. Estienne, & est homme de bien & ne rapporte que vérité; que ledit Petit est celui dont il a entendu parler dans sa déposition, lequel avoit bu avec lui en la taverne d'un nommé Laforest, demeurant au faubourg S. Sever ».

Et par ledit Petit, dit « qu'il n'est rien de la déposition dudit Pouffin, avec lequel il n'a bu en aucune taverne, mais bu avec les compagnons dudit de S. Estienne; reconnoît toutefois avoir prié ledit Pouffin de lui faire avoir le jardin de la demoiselle Beauregard, dans lequel il demeure ».

Huitième témoin, Remy Maquerie.

Neuvième témoin, Denys R...

Ces deux témoins ne font que confirmer leurs précédentes dépositions.

Après cette confrontation, on lit la mention suivante :

Le procureur du roy, avant que bailler conclusions diffinitives au présent procès, requiert que Michel Caron, jardinier, demeurant proche S. Sever, & Marion Hardy, sa femme, soient interpellés sur leurs dépositions & confrontés auxdits Dupas & Custode, pour ce fait dire qu'il appartiendra, fait ce xxij^e jour de mai 1647.

Puis suit le réquisitoire du procureur du roi, qui laisse entrevoir la conclusion du procès, & l'arrêt de la Tournelle, qui condamne les accusés au banissement.

Le procureur du roy au bailliage de Rouen, veu le procès extraordinairement fait sur la plainte rendue par Efme Portroat, fleur de S. Estienne, faiseur de vaisselle de vallence, demeurant aux fauxbourgs S. Sever, à l'encontre d'Ambroise Petit, marchand de vaisselle de vallence, demeurant en ceste ville, Jean Custode, fils de Pierre Custode, vallencier, & Antoine Dupas, serviteur domestique dudit Ambroise Petit, prétendant, ledit Portroat, que ledit Petit avoit, ensuite de plusieurs menaces, instiqué lesdits Custode & Dupas à jeter des drogues dans les matières qui étoient disposées & préparées pour faire ladite vaisselle de vallence, afin de la gaster & rendre inutile, au grand préjudice dudit plaignant; vu la plainte rendue par ledit Portroat, information faite par M. Pierre Adelin, enquêteur, le 14^e de décembre dernier (1646), copie d'interrogatoires prêtés par lesdits Petit, Custode & Dupas, copie de répétitions & confrontations de témoignages, dit qu'il est dûment justifié que ledit Petit a usé diverses fois de menaces envers ledit Portroat, plaignant, ensuite desquelles l'on auroit malicieusement jeté des drogues dans des matières préparées par ledit Portroat, pour faire de la vaisselle de vallence, & icelle gastée & rendue inutile, ce qui a esté fait par lesdits Custode & Dupas, ensuite desdites menaces, & à l'instigation dudit Petit, pourquoi requert ledit Petit & lesdits Custode & Dupas, estre condamnés par main commune en cent livres d'amende envers le roi, & bannis de ce bailliage & vicomté par le temps & espace de trois ans, avec des défenses leur estre faites de commettre pareilles fautes à l'advenir, à peine de punition corporelle. Fait ce 26^e jour de mai 1647.

Signé : LEFEBURE.

Le 21 juin 1647, sentence du bailli de Rouen, rapportée dans l'arrêt de la chambre de la Tournelle, copié ci-après :

17 juillet 1647.

« Ambroise Petit, marchand à Rouen, Anthoine Dupas, fils de Symon Dupas, marchand, demeurant à Nevers, & Jean Custode, fils de Pierre Custode, aussi marchand fayencier, demeurant audit lieu de Nevers, appelant de sentence rendue par le bailly de Rouen, le 21 de juin dernier.

Et Exmes Poterat, marchand faïencier, habitué au faubourg Saint Sever de Rouen.

Vu par la cour, l'arrêt d'icelle par lequel avoit été ordonné aux parties mettre leurs pièces au greffe pour leur être fait droit. Requête en forme de plainte rendue devant le lieutenant général au bailliage de Rouen, par ledit Poterat, pour immondices & terre provenant de savon, jettés sur les ouvrages & fourneau à fayence, pour empêcher & faire perdre son entreprise; sur laquelle requête lui avoit été permis faire informer par le premier enquêteur dudit bailliage, du 12 décembre 1646; information sur ce, faite par M^e Pierre Adelin, enquêteur, des 14, 15 & 19 dudit mois, 2 janvier, 6 février, 19 & 20 février derniers; interrogatoires prestés devant ledit lieutenant

général, tant par lesdits Custode & Dupas, demeurant chez ledit Petit, que par ledit Petit, des 18 & 19 dudit mois de décembre; cahier de répétition & confrontation de témoins faites auxdits Petit, Custode & Dupas, dudit jour 18 décembre & 26 mars ensuivant; conclusions du substitut du procureur général audit bailliage, du 25 dudit mois, ladite sentence du 21 juin dont est appelé, par laquelle avoit été dit qu'il étoit dûment justifié que ledit Petit avoit usé diverses fois de menaces envers ledit Poterat; ensuite desquelles on avoit jeté des drogues & maléficié dans les matières préparées pour ladite fayance, & icelles rendues inutiles; à ce moyen, ledit Petit & lesdits Custode & Dupas, serviteurs domestiques dudit Petit, étoient condamnés en 50 liv. d'amende envers le roy par main commune, 600 liv. d'intérêts envers ledit Poterat, avec dépens; défenses faites auxdits Petit, Custode & Dupas, de commettre pareilles fautes à l'avenir sur les peines au cas appartenant; relation dudit jour d'interjection d'appel par lesdits Petit, Dupas & Custode, de ladite sentence; lettres d'anticipation obtenues par ledit Poterat, & exploit d'icelles du 22 dudit mois, & ce que lesdites parties ont mis & produit par devers la cour, tout considéré.

La Cour a mis & met l'appellation & ce dont est appel au néant, en ce qui est de la condamnation jugée contre lesdits Dupas & Custode, auxquels il est enjoint de vider la ville de Rouen, dans la huitaine de ce jour, défense audit Petit de les retirer ny s'en servir. Le surplus de ladite sentence fortifiant son plein & entier effet, & condamne ledit Petit aux dépens envers ledit Poterat, la taxe d'iceux par devers ladite Cour réservée.

Signé : DE FAUCON; LAMY.

II.

DEMANDE EN RÉGLEMENT DE CHANTIER DE BOIS

POUR LES FABRICANTS DE FAYANCE.

A M. le lieutenant général de police de Rouen.

Supplient humblement les veuves Bertin & Guillibaud, Guillaume & François Heugue, Malétra, Caussy, Fossé, Flandin, Sulmond, Macarel, tous maîtres de manufacture de fayanceries établies au faubourg de S. Sever, à Rouen. 9 juin 1740.

Et vous remontrent que le sieur Fouquay, aussi maître d'une manufacture de fayance, dans le dessein d'accaparer les bois blancs à l'usage desdites manufactures & des plâtriers, dans un temps où tous les fourneaux des uns & des autres estoient estaints faute & par la rareté du bois, ledit sieur auroit surpris votre religion, en vous présentant un feint marché pour être autorisé à en avoir l'exécution; que ledit sieur auroit aussi surpris celle de monseigneur l'intendant, par une requête, pour avoir livraison de deux cents cordes de bois, à l'exclusion de tous autres maîtres & des plâtriers tenant fourneaux; mais, comme cette requête n'étoit appuyée sur aucun droit, & que les autres maîtres manquoient totalement de bois dans le temps que ledit sieur Fouquay enlevait tout, ils formèrent un haro demandant être ouïs devant monseigneur l'intendant, sur son ordonnance au bas de la requête dudit sieur Fouquay, où étant en son hôtel, requièrent estre renvoyés pardevant vous, Monsieur, vertu d'une ordonnance de police portant règlement entre

Rrrr

plusieurs maîtres, en date du 22 mai 1720, cy attachée avec les autres pièces, lequel renvoi leur fut accordé, dont fut dressé procès-verbal, par le ministère de Clergeon, huissier, lesdits requérants se retrouvèrent devant M. Picot, commissaire, afin de faire juger ledit haro, ce qu'ils ne purent faire de tout le jour n'ayant trouvé aucuns juges, se faisant tard, ils surfirent au lendemain, 28 mars, & se rendirent conjointement avec les parties chez M. Le Page, qui, sans les entendre en leurs raisons, les renvoya à monseigneur l'intendant, pardevant lequel ils se retirèrent; la discussion débattue devant mondit seigneur, il ordonna verbalement que partage feroit fait des bois entre lesdits manufacturiers, &, pour que le règlement fût en forme, que requeste feroit présentée par les suppliants, ce qui fut fait à l'instant. L'affaire a été instruite, communication en a été donnée audit sieur Fouquay; réponse dudit sieur a été fournie; réplique de la part des requérants, & enfin un dernier écrit de la part dudit sieur Fouquay, au bas duquel est le renvoi de monseigneur l'intendant pardevant vous, Monsieur, écrit dont lesdits requérants n'ont eu aucune connoissance & auquel ils sont obligés de répondre; que si ledit sieur Fouquay n'a point d'intention de faire revivre les anciens & prétendus privilèges pour se distinguer & être favorisé en toute occasion, à tort en prend-il la qualité dans sa requeste du 1^{er} avril dernier, ce qui a occasionné l'incident & la contestation qu'on lui a faite de ces prétendues anciennetés & privilèges. On convient que les (ses) manufactures sont les premières établies, mais non pas ceux qui les font valoir les plus anciens maîtres, le sieur De Villeray qui n'est plus du nombre, puisqu'il quitte, & ledit sieur Fouquay n'ayant fait valoir que depuis 1720. Il dit que des ouvriers ayant surpris les secrets de l'art ont fait des établissements; mais qui avoit instruit les sieurs Poirel & Poterat? N'est-ce pas des ouvriers? Qui l'a lui-même mis au fait? Ce sont ces mêmes ouvriers. Un homme dans les emplois avoit-il quelque connoissance d'un art où il est entré parce qu'il avoit de l'argent à placer, & que le sieur de S. Estienne vendoit ou engageoit ses fonds, ce que toutes sortes de personnes, sans aucune distinction, auroient fait; comment peut-il donc se donner comme l'origine & la source? Peut-il y avoir, à ce sujet, phrases plus outrées que celles où il dit (en parlant des soins qu'il s'est donnés pour la profession), que les manufacturiers en ont goûté les fruits? « D'où vient donc cette attache continuelle de ces maîtres de faïenceries, de nuire, en ce qui leur est possible, à ces deux anciennes & premières manufactures? On n'en peut présumer autre chose sinon que, honteux de leur devoir & leur origine & les différents avantages dont ils jouissent par les soins des propriétaires de ces deux anciens établissements, & pour étouffer la voix secrète qui se fait entendre au fond de leur cœur, ils voudroient qu'ils fussent anéantis & qu'il n'en fût plus question. Quel procédé! ne pourroit-on pas le comparer au ruisseau qui méconnoît sa source! »

Peut-on se servir de termes pareils avec des confrères dont on fait corps? Ne donne-t-il pas à présumer à son tour que le trait de plume ne part que d'un grand fond de vanité; car enfin où sont les devoirs que tous les manufacturiers ses égaux, la plupart ses anciens, lui doivent? Est-ce lui qui les a établis, qui les maintient, les protège, ou les a-t-il instruits dans l'art? S'il a siégé au conseil, c'est à la réquisition de toute la communauté & à leurs frais; ce qui en est émané a été en faveur de tout le corps à qui on a fait droit sur leurs représentations; s'il en a imposé à ce tribunal, comme il veut faire dans ceux de cette ville en prenant une qualité qu'on lui conteste, c'est hors la connoissance des requérants, ou bien qu'ils n'ont pas jugé à propos de faire reprise tant qu'ils ont cru que leur intérêt n'en étoit blessé, lesdits requérants s'opposant toujours à de pareilles prétentions dès qu'ils en auront connoissance, en faisant leurs humbles remontrances. Dans tous les corps, soit d'arts libéraux ou de métier, un syndic, un député à fuivre une affaire en jugement, ou porteur des pièces concernant la communauté, fera-t-il en droit d'exiger des

devoirs de ses confrères? C'est une absurdité qui n'est pas supportable, & dont les suppliants ont cru être en droit de faire reprise.

Tant qu'au partage du bois, le sieur Fouquay doit être content & ne peut exiger plus d'une part pareille à celles de M^{mes} Bertin & Guillibaud, comme l'ont proposé lesdits requérants, avec d'autant plus de raison que lesdites dames & le sieur Caussy, qui n'a que trois quarts de part, occupent chacun plus d'ouvriers que lui, ce qu'il seroit aisé à prouver s'il étoit besoin.

Ce considéré, Monsieur, il vous plaise recevoir la présente, la joindre aux pièces & instructions du procès, produites devant monseigneur l'intendant, au bas desquelles sont les ordonnances & renvoi, ordonner que le tout sera mis sur le bureau de votre tribunal, accorder aux suppliants leurs conclusions prises en leur écrit de réplique & requête, auxquelles ils se réfèrent, ainsi qu'à leurs raisons, & à celles qu'il vous plaira suppléer; y faisant droit, donner jugement en forme de règlement entre les maîtres de manufactures de faïenceries pour le partage des bois blancs & bouleaux à leur usage, entre eux & aux proportions gardées dans lesdites conclusions, les intérêts des plâtriers tenant fourneaux conservés, auxquels les suppliants n'ont jamais entendu innover; que la sentence & règlement qui interviendra sera imprimée & affichée, & vous ferez justice.

Signé : HUET-BERTIN; FOSSÉ; NICOLAS MALETRA; L. SULMONT; LOUE GUILLIBAUD; G. HEUGUE; FRANÇOIS HEUGUE; FLANDAIN; CAUSSY, &c.

Soit communiqué au procureur du roy, à Rouen, ce 9 juin 1740.

Signé : BILLARD.

Vue la présente & pièces y jointes : je n'empêche toutes conventions soit verbales ou par écrit, faites précédant ce jour ou qui pourroient l'être par la suite, entre les marchands & lesdits manufacturiers, pour vente & livraison de bois blanc ou bouleau à usage desdits manufacturiers, être déclarés nuls & de nul effet, avec défense d'en faire à l'avenir; qu'à l'avenir les bois blancs & de bouleau, en telle quantité qu'il y en ait, soient apportés en droiture au quai, & y soient présentés pour être livrés par préférence aux boulangers, pâtisseries, cuistins & rôtisseurs qui en auront besoin, & qui se présenteront avec de l'argent ou à qui le marchand voudra bien faire crédit. Et ce qui restera, après que lesdits boulangers, plâtriers, cuistins & pâtisseries auront été livrés, ou après que ledit bois aura resté une demie journée en présence du quai, & qu'il ne se fera présenté personne, sera porté, aux frais & dépens du marchand, dans le faubourg S. Sever, au chantier qui sera désigné, pour y être distribué entre ceux des manufacturiers de fayance qui en auront besoin, suivant & aux termes de la proportion qui sera indiquée, à peine, contre lesdits marchands de bois, de mille livres d'amende; que défenses soient faites aux boulangers, plâtriers, curandiers, pâtisseries & rôtisseurs, d'abuser de la préférence qui leur sera donnée, & en conséquence, de ne prendre de bûche de mort-bois ou de bouleau, sinon à défaut de cottrets, à peine d'amende arbitraire; défenses être faites à tous bourgeois & habitants de se faire livrer directement ou indirectement du bois blanc; que le bois fait transporter par lesdits marchands de bois au chantier à ce destiné, sera empilé jusqu'à la hauteur de vingt-quatre pieds au plus, à mesure qu'il viendra, par lots distincts & séparés pour chaque marchand de bois, à l'égard duquel bois sera posé une personne, laquelle aura deux registres cotés & paraphés, pour porter dans l'un la quantité de bois appartenant à chacun des marchands de bois qui en auront envoyé, l'espèce dudit bois, sa longueur, & la date du jour auquel il aura été mis audit chantier, & dans l'autre, le jour que ledit bois aura été livré; que le bois arrivé le premier dans le chantier sera livré le premier; que ledit chantier soit ouvert deux fois par semaine; que les bois soient répartis sur la proportion de l'en-

retien desdites manufactures de fayance qui sera indiquée; que, dans le cas où il n'y auroit suffisante quantité de bois audit chantier, les manufacturiers en seront livrés suivant l'ordre qui sera arrêté, & qu'il soit pourvu aux frais nécessaires, tant par rapport au chantier qu'au falaire du gardien d'icelui, & au transport du bois; à laquelle fin le règlement qui interviendra être lu & affiché. A Rouen, le 9 juin 1740.

Signé : LE ROY.

RÈGLEMENT POUR LES MANUFACTURES DE FAYANCE DE S. SEVER,
AU SUJET D'UN CHANTIER.

11 juin 1740. L'an de grâce 1740, le samedi onzième jour de juin, en jugement devant nous Jacques Billard de Nainville, écuyer, conseiller du roy, lieutenant général de police au bailliage, ville & vicomté de Rouen;

Vu les requêtes respectives des propriétaires ou faisant valoir les manufactures de fayance établies en cette ville, faubourg S. Sever, expositives que plusieurs d'entre eux manquent totalement de l'espèce de bois nécessaire à leurs manufactures pour la fabrication des marchandises qui s'y font, ce qui provient des conventions secrètes faites par quelques-uns avec des marchands de bois pour s'assurer une grande quantité de bois blanc qu'ils font venir peu à peu & à mesure qu'ils en ont besoin, d'où il arrive que l'inquiétude se mettant parmi les autres & entre tous ceux qui ne peuvent se passer de cette espèce de bois, ils enchérissent à l'envi, & porteront bientôt la valeur de ces bois à un prix si excessif qu'on fera dans l'obligation d'abandonner les manufactures & de congédier un grand nombre d'ouvriers qu'elles font subsister; mais, comme il est de la bonne police de conserver parmi les personnes de la même profession, une certaine égalité qui entretient l'émulation & qu'il seroit odieux que les uns eussent beaucoup plus de bois qu'il ne leur en faut, dans le temps que les autres en manqueroient tout à fait; qu'enfin ces intelligences secrètes, qui cachent l'abondance & produisent le même effet qu'un accaparement réel, ayant de tout temps été défendues, ils nous présentent leurs requêtes tendantes à ce qu'il nous plût ordonner un partage de bois blanc & de bouleau à usage des manufactures de fayance entre lesdits manufacturiers, eu égard & par proportion au nombre, à la grandeur des fours & à la quantité des ouvriers qui font dans chaque manufacture, en conservant néanmoins les intérêts des boulangers, curandiers, plâtriers, cuistiniens, pâtissiers & autres qui ne peuvent consommer que du bois blanc en conséquence des anciens règlements.

Vu pareillement la soumission faite par les manufacturiers, ou consentement par eux à nous donné de payer les frais d'un chantier qui sera par nous indiqué pour reporter ledit bois par proportion & au prorata de ce que chacun d'eux en consommera, l'arrêt du conseil du 23 janvier 1717, sentence de police du 22 mai 1720, différents mémoires donnés par les parties & autres pièces jointes à iceux, notre ordonnance de communiqué, conclusions du procureur du roi en date du 9 de ce mois (juin 1740), & après avoir entendu par différentes fois & contradictoirement lesdits manufacturiers, & séparément les marchands de bois, officiers cordeurs, mouleurs & autres, tout considéré :

ARTICLE I.

Nous avons, du consentement du procureur du roi, déclaré nul & de nul effet toutes conventions soit verbales ou par écrit qui ont été faites précédemment ce jour ou qui pourront l'être par

a suite entre les marchands & lefdits manufacturiers, pour vente & livraison de bois blanc ou bouleau à usage defdits manufacturiers. En conféquence révoquons tous vifas ou permissions émanés de notre fiége, lefquels feront regardés comme non venus & de nul effet.

ARTICLE II.

Faisons défenses tant aux manufacturiers qu'aux marchands de bois, de faire à l'avenir aucuns marchés ou convention particulière pour vente & livraison de bois blanc, foit directement ou indirectement, à peine de mille livres d'amende, tant contre le marchand que contre le manufacturier, & de tous dépens, dommages & intérêts, au profit des autres manufacturiers & des boulangers, plâtriers, pâtiffiers, cuifiniers & autres ayant droit de confommer lefdits bois blanc & bouleau.

ARTICLE III.

Ordonnons, à peine de mille livres d'amendes, qu'à l'avenir les bois blancs & de bouleau, en telle quantité qu'il puiſſe y en avoir, feront apportés en droiture au quai & y feront présentés pour être livrés par préférence à ceux des boulangers, plâtriers, cuifiniers & pâtiffiers qui en auront beſoin, & qui ſe préſenteront avec de l'argent ou à qui le marchand voudra bien faire crédit, & ce qui reſtera, après que les boulangers, plâtriers, cuifiniers & pâtiffiers auront été livrés, ou après que ledit bois aura reſté une demi-journée en préſence du quai & qu'il ne ſe fera préſenté perſonne, fera porté, aux frais & dépens du marchand, dans le faubourg S. Sever, au chantier qui ſera ci-après désigné, pour y eſtre diſtribué entre ceux des manufacturiers de fayance qui en auront beſoin, & aux termes de la proportion qui ſera dite ci-après, argent comptant & non autrement, au prix de la police, & aux jours qui feront indiqués, où le marchand ſe transportera, ſi bon lui ſemble, pour y veiller à ſes intérêts, & où feront auſſi tenus les cordeurs, mouleurs, de ſe rendre, s'ils en ſont requis par l'une ou par l'autre des parties.

ARTICLE IV.

Faisons défenses aux boulangers, plâtriers, curandiers, pâtiffiers & rôtiſſeurs, d'abuſer de la préférence qui leur eſt donnée dans l'article ci-deſſus, & en conféquence ne pourront lefdits boulangers prendre des bûches de mort-bois ou de bouleau, ſinon au défaut de cottret de la même eſpèce & dans le cas d'urgente néceſſité ſeulement, ne pourront pareillement lefdits plâtriers ſe faire livrer de mort-bois que lorſqu'il n'y aura point de bouleau, & auſſi dans le cas d'urgente néceſſité, enjoignant aux curandiers, plâtriers & rôtiſſeurs de n'employer que l'eſpèce de bois portée par les réglemens qui leur ſont donnés, le tout à peine d'amende arbitraire & de tous dépens, dommages & intérêts.

ARTICLE V.

Déſendons à tous bourgeois & habitants qui n'auront droit, par leur profeſſion & en vertu des réglemens, de faire uſage de bois blanc, de ſ'en faire livrer, directement ou indirectement, & aux marchands de leur en livrer, & à ceux qui ont droit d'en confommer, de prêter leur nom pour en procurer auxdits bourgeois, à peine, contre chacun des contrevenants, de 500 liv. d'amende, & de tous dépens, dommages & intérêts.

ARTICLE VI.

Le chantier où les marchands de bois feront porter ledit bois blanc, à fur & à meſure qu'il

S f f f

arrivera, fera dans le fauxbourg S. Sever, au lieu appartenant au sieur de Préfossé, rue de la Pie, & audit lieu fera le bois empilé jusqu'à la hauteur de vingt pieds au plus, à mesure qu'il arrivera, par lots distincts & séparés, pour chaque marchand de bois, en telle sorte que le bois appartenant à l'un ne puisse être confondu avec celui dont un autre fera propriétaire, & restera ledit chantier à la garde du sieur Préfossé, lequel fera tenu d'avoir deux registres de nous cotés & paraphés par première & dernière, pour porter dans l'un la quantité du bois appartenant à chacun des marchands qui en auront envoyé, l'espèce du bois, sa longueur & la date du jour auquel il aura été mis audit chantier; &, dans l'autre, le jour que ledit bois aura été livré, la quantité qui en aura été livrée, l'argent qui en aura été reçu, & la remise faite, par ledit sieur de Préfossé, de la valeur & du prix dedit bois auxdits marchands, s'il arrive que cette valeur ait été reçue par lui, pour l'absence du marchand, ce qui, audit cas, sera signé, à chaque article, par le propriétaire.

ARTICLE VII.

Le bois le premier arrivé dans le chantier fera livré le premier à ceux des manufacturiers qui en auront besoin ou qui seront en tour, & sera ainsi continué, de date en date, sans préférence aucune, pour quelque sujet que ce puisse être, à peine de 100 liv. d'amende & de tous dépens, dommages & intérêts.

ARTICLE VIII.

Ledit chantier fera ouvert deux fois par semaine, pour livrer ceux dedit manufacturiers qui auront besoin de bois, savoir : le lundi & le jeudi, depuis huit heures de matin jusqu'à midi, & depuis deux heures jusqu'à six du soir; & à l'égard des autres jours, ne fera ledit chantier ouvert que pour y recevoir les bois que les marchands pourront y envoyer, si ce n'est que pour un grand besoin, & par autres considérations légitimes, autrement ne fût par nous ordonné.

ARTICLE IX.

Et, pour éviter que lefdits manufacturiers ne se nuisent entre eux, en prenant plus grande quantité de bois que celle qui leur est nécessaire pour l'entretien de leurs manufactures, ordonnons que les bois seront répartis sur la proportion portée en la présente, laquelle est & demeurera arrêtée, eu égard au nombre & à la grandeur des fours, ensemble à la quantité d'ouvriers de chaque manufacture, ainsi qu'il suit :

Sur quarante-trois cordes & demie de bois, les représentants des sieurs Fouquay & de Villaray auront chacun cinq cordes;

Ceux des sieurs Bertin, Guillibaut & Malétra, quatre cordes;

Ceux des sieurs Caussy, Guillaume Heugue, Fossé & Mouchard, trois cordes;

Les maîtres des quatre manufactures en brun ^a, chacun deux cordes;

Et le sieur Thieuvain ou ses représentants, une corde & demie.

ARTICLE X.

Dans le cas où il n'y auroit suffisante quantité de bois dans ledit chantier pour remplir l'état

^a Les maîtres de ces quatre manufactures en brun étaient, d'après l'ordonnance déjà citée de 1749, les sieurs De la Metairie, Flandain, Macarel & François Heugue.

ci-dessus, les premières manufactures, telles que celles des sieurs Fouquay & de Villeray, seront livrées d'abord, & les autres de suite, suivant l'ordre où elles sont placées dans l'article précédent, & celles qui resteront à livrer le seront aux jours suivants, par préférence à toutes les autres; toujours dans la proportion & ainsi de suite, à recommencer & continuer.

ARTICLE XI.

Dans le cas où, au moment de la livraison, quelques-uns des manufacturiers n'auroient besoin de bois, ou ne se présenteroient ni personne pour eux, la portion qui devoit leur revenir sera livrée au suivant, sauf à ceux qui ne se seront présentés à réclamer à la première livraison qui suivra la part qu'ils auroient dû avoir à la précédente, & auxdits manufacturiers à se faire ainsi raison de bonne foi & par principe d'équité sur la quantité & l'espèce dont les uns & les autres n'auroient été fournis, à laquelle fin enjoignons au gardien du chantier de tenir note exacte de chaque livraison & de la quantité que chacun en aura eu, à peine de tous dépens, dommages & intérêts; défendons auxdits manufacturiers de se faire livrer de plus grande quantité de bois que celle qui leur est désignée dans la proportion mentionnée en la présente, à peine de 500 livres d'amende & de tous dépens, dommages & intérêts envers les autres.

ARTICLE XII.

Et pour subvenir aux frais nécessaires à l'exécution du présent règlement, tant par rapport au chantier qu'au salaire du gardien d'icelui & au transport du bois audit lieu, vu la soumission desdits manufacturiers, de payer à proportion de la consommation de bois que chacun doit faire dans sa manufacture, nous avons ordonné que ledit bois blanc ainsi mis en chantier sera vendu vingt sols par corde au-delà du prix auquel il a été fixé jusqu'à présent; sur lequel excédant de vingt sols il sera pris par corde deux sols pour loyer dudit chantier, & deux sols pour les peines & salaires du gardien; le surplus dudit excédant demeurant aux marchands de bois pour valoir d'indemnité des frais du transport jusqu'au dit lieu & de l'empilage du bois.

Enjoint aux officiers de police de tenir la main à l'exécution de la présente, laquelle sera imprimée, lue, publiée & affichée partout où besoin sera. Donné comme ci-dessus.

Signé : BILLARD; LE ROY; LERNAULT.

(Archives du Palais de Justice, pièce manuscrite communiquée par M. Goffelin.)

III.

DÉCLARATION DES OUVRIERS PEINTRES

DES MANUFACTURES DE FAYANCE DE ROUEN

Dans le débat existant entre eux & leurs maîtres sur la question des salaires.

PROCÈS-VERBAL.

Nous, Robert Le Noble, négociant à Rouen, l'un des syndics de la chambre de commerce de Normandie établie à Rouen, en conséquence de commission à nous adressée le 17 de ce mois de juin 1757, par M. Antoine-Paul-Joseph de Brou, chevalier, conseiller du roi, maître des requêtes

22 juin 1757.

ordinaires de son hôtel, intendant de justice, police & finances, en la généralité de Rouen, aux fins d'entendre tant MM. les propriétaires faisant valoir les fayanceries en cette dite ville de Rouen, faubourg S. Sever, que leurs ouvriers peintres, sur le discord d'entre eux instruit, tant devant M. de la Bourdonnaye, ci-devant intendant, que au conseil d'État du roi, & renvoyé en ladite chambre de commerce pour, sur l'état de leur question, par les sieurs syndics de ladite chambre, fournir leur avis, ayant fait appeler devant nous à ce jour, 22 de juin, cinq des ouvriers peintres travaillant sur lesdites manufactures, se disant autorisés pour les autres peintres pour conférer avec nous sur ce qui n'est suffisamment éclairci dans les états de leur production; lesdits sieurs Louis Arnoult, Pierre Dumont, Pierre Le Cointe, Nicolas Menant, Claude Borne, peintres, s'étant présentés devant nous ce dit jour 22 juin.

Nous leur aurions représenté un panier contenant vingt-quatre pièces de fayance de différentes formes, qui nous a été déposé par le sieur P. Paul Cauffy, que après l'ouverture faite dudit panier, lesdites pièces de fayance hors dudit panier, nous avons interpellé les peintres ci-devant nommés, de nous déclarer si les pièces de fayance représentées sont les mêmes, de-fabrique ancienne et moderne de cette ville, de Lille & de Nevers, qui ont été proposées pour pièces de comparaison, devant M. de La Bourdonnaye, lorsque devant lui il a dû être question de constater que les anciens ouvrages montroient beaucoup plus de travail que les modernes, ensemble la différence de perfection des unes aux autres, en tant que peinture, si aucuns d'eux furent présents lors, tant devant M. Boitard, secrétaire de M. de la Bourdonnaye, que devant M. de la Bourdonnaye, lorsqu'il se porta à faire appeler six peintres & six entrepreneurs devant lui, pour, par lui-même, discuter vis-à-vis d'eux le plus ou le moins de travail dans le dessin de l'ancienne à la moderne, le plus ou le moins de perfection dans les ouvrages, & la différence de celui sur les fayances de Lille & de Nevers.

A été répondu par les sieurs Louis Arnoult & Pierre Dumont, que, la première fois qu'il fut question de discuter sur les pièces de comparaison, ce fut chez la dame veuve Bertin, en la présence de M. Boitard, secrétaire de M. de la Bourdonnaye, qu'il y fut représenté nombre de pièces de fayance, & que, au milieu de celles que les propriétaires de fayanceries représentent aujourd'hui, ils n'en reconnoissent que quatre de celles qui furent alors présentées devant M. Boitard, qui sont : un drageoir au n° 24, un compotier au n° 19, un pot à l'eau au n° 4, qui sont trois pièces des fabriques de MM. de St Estienne; que, de la première pièce, le peintre étoit payé à raison de trente sols de la douzaine de pièces, de la seconde, quarante sols de la douzaine, que, de la troisième, ils ne peuvent dire le prix qui en étoit courant, étant un chef-d'œuvre du nommé Du Verderet, qui n'a point eu cours dans la fabrique, en ce qu'il est d'un dessin trop recherché sur lequel l'ouvrier n'auroit pu trouver sa subsistance dans les prix ordinaires, & le maître la défaite, parce que, en payant l'ouvrier de son travail, le maître n'en eût retrouvé le prix dans celui de vente ordinaire; que la quatrième pièce est d'un travail moderne dont, dans le principe, le maître payoit cinquante sols de la douzaine, cette pièce numérotée 13; qu'il peut être que les autres pièces représentées soient du nombre de celles présentées à M. Boitard, ce qu'ils ne peuvent savoir, parce qu'ils se retirèrent subitement en disant qu'ils étoient prêts à travailler sur les modèles de ces pièces si on leur donnoit le même prix.

Au surplus, que, au milieu des autres pièces, il s'en trouve deux des fabriques de Nevers, deux autres des fabriques de Lille, & que, sans rien méconnoître, ils ne peuvent pas articuler qu'elles aient été présentées ou qu'elles soient les mêmes, se souvenant seulement qu'il en fut pré-

senté de ces fabriques, mais qu'il n'en fut rien discuté vis-à-vis d'eux; qu'ils ne peuvent encore rien discuter, parce que, à Nevers, les ouvriers se paient de certains ouvrages à la douzaine, & d'autres à la journée; qu'ils ne peuvent non plus discuter sur les deux pièces des fabriques de Lille, parce qu'ils ne connoissent pas les usages de cette ville, mais qu'ils observent que l'affiette n° 20 est d'un bien plus grand travail en dessin que ces deux affiettes; que devant M. de la Bourdonnaye il ne fut présenté que trois affiettes; qu'il reconnoissent celle n° 20 pour être des trois; que les deux autres qu'ils ne voient pas étoient une affiette en broderie crochet de la fabrique du fleur Caussy, l'autre affiette en commun aussi de la fabrique du fleur Caussy; que M. de la Bourdonnaye fit remarquer au fleur Caussy que l'affiette à crochet étoit d'un dessin de travail plus long que le dessin de l'affiette n° 20, quoiqu'il ne payât de l'une & de l'autre que le même prix; que l'autre affiette étoit de commun dont se paye 25 sols.

Que si les maîtres avoient mis sous les yeux de M. de la Bourdonnaye les autres pièces représentées à ce jour sous les numéros qu'elles portent, qu'ils auroient de suite requis les maîtres de représenter généralement à M. de la Bourdonnaye les dessins différents qu'ils font exécuter en chaque fabrique, tant en demi-fin que fin & commun, pour faire entendre que, quoique dans la même sorte de fayance dessinée dans le fin, demi-fin & commun, il y ait des dessins plus chargés les uns que les autres en dessin, ou de dessins plus recherchés, ils n'en étoient cependant payés que à prix égal; qu'ils étoient peintres pour tout exécuter; que ce prix commun réglé pour tout ce qui s'appelle fin, demi-fin ou commun, ne fait en tout qu'une compensation dans l'avantage ou désavantage d'un dessin à l'autre, que quand ils travaillent sur tel dessin, ils ne trouveroient pas leur vie dans ce dessin; que quand ils travaillent sur celui-là, ils n'en font avantagés du même prix que pour les dédommager de celui qui leur fournit perte.

Que cette même raison est le motif qui les fait réclamer contre l'introduction des femmes à ombrer dans les fayanceries qui travaillent en blanc, parce que, dans le principe de l'établissement des fayanceries, les peintres, par le prix qui leur étoit fait par le maître, d'accord, étoient chargés de lui rendre son ouvrage fini; qu'il importoit peu au maître que ce fût le peintre qui ombrât la fayance ou non; que, dans cet état, le peintre faisoit ombrer son dessin par sa femme ou par ses filles s'il en avoit, ce qui lui facilitoit d'autant le travail, parce que, tandis qu'il se déchargeoit de l'ombrerement, il ne s'occupoit que du dessin; que, par cette raison, il rendoit plus d'ouvrage & fournissoit à sa condition; au lieu qu'il s'est introduit dans la manufacture un usage pernicieux qui lui retire son état; que les entrepreneurs ont prétendu se charger eux-mêmes de faire ombrer, prendre le droit de le faire faire par toutes personnes; que, dans cette position, l'entrepreneur, qui préfère les femmes à son peintre, diminue ou retient aux peintres le quart du prix de l'ouvrage fini; qu'il est vrai que, dans le cas où, lors des premières anciennes manufactures, il arrivoit que l'entrepreneur, pour ses fournitures, étoit pressé de livrer, ou venoit dans ce cas emprunter des femmes étrangères pour n'occuper le peintre que du dessin, l'usage étoit de retenir au peintre le quart du travail, mais, sans cela, les entrepreneurs laissoient agir le peintre pour qu'il ne devînt point exposé au vide d'ouvrage, & par là à chômer; que les premiers entrepreneurs avoient ainsi conçu & conduit leur direction, parce qu'il leur étoit indifférent, en ne payant au peintre qu'un prix convenu de son ouvrage, par qui il le faisoit rendre parfait, ou qu'il s'y employât uniquement; que l'ordre du paiement a toujours été tel qu'un prix commun; que ce n'est que depuis quarante à quarante-cinq ans que les entrepreneurs modernes ont renversé cet ordre, au moins quelques-uns; car il est des fayanceries telles que celles de MM. Vallet & Heugues l'ainé, qui ne

se fervent d'aucune femme, & laissent jouir les peintres de leur état primitif. La prétention de ces nouveaux entrepreneurs opère une cession d'ouvrage pour le peintre, laisse un vide de temps en son travail & occasionne que tel peintre, qui gagneroit le plus en rendant sa marchandise parfaite, manque d'ouvrage suivi les deux tiers ou la moitié du temps, suivant les circonstances & l'état du commerce.

Que c'est ce défaut d'attention des maîtres modernes pour leurs ouvriers qui a occasionné les discords entre eux & les peintres; même diverses levées de boucliers contre les maîtres, que ceux-ci ont jugé à propos de traiter de cabales; que, par la même raison, ils se font continuellement plaints, en 1734 & depuis, de la multiplicité des élèves peintres, parce que c'étoit une autre occasion de voir régner au milieu des ouvriers les occasions d'un défaut de travail, en un temps ou en un autre, suivant les circonstances; que, dans le temps où il n'y avoit à Rouen que deux entrepreneurs de fayalleries, & longtemps après, il n'y avoit à Rouen que viron soixante ouvriers peintres; que dans le commencement que ces entreprises se multiplièrent, ce nombre suffisoit pour fournir à toutes; que, quoiqu'elles soient aujourd'hui au nombre de neuf, & qu'il y ait cent peintres & au delà, ils ne se trouvent pas employés.

Ce fait, heure de midi, lesdits peintres ci-devant nommés se sont retirés, & à eux prescrit de revenir dans le jour à quatre heures, & ont signé avec nous.

LOUIS ARNOULT; PIERRE DUMONT; PIERRE LECOINTE; CLAUDE BORNE; MENANT.

Cedit jour 22 juin 1757, lesdits fleurs peintres ayant signé cy-dessus avec nous, s'étant présentés à cinq heures après midi, nous leur avons fait entendre qu'ils ne devoient point attribuer le chômage du travail à l'usage que MM. les entrepreneurs font des femmes pour ombrer; que plusieurs se plaignent du divaguement de leurs peintres & n'hésitent pas à l'attribuer à une volonté arbitraire du travail dont les établissements ne peuvent s'accommoder; que ceux qui se fervent de femmes pour ombrer prétendent y avoir été forcés par le divaguement; que c'est à ce peu d'exactitude au travail qu'il paroît que l'on doit attribuer les moindres gains dont MM. les peintres se plaignent; qu'il y a lieu de le présumer quand on jette les yeux sur les états certifiés & délivrés en nos mains par plusieurs de MM. les entrepreneurs de manufactures, puisque, quoique tous aient travaillé depuis l'ordonnance de M. de la Bourdonnaye, du 20 avril 1753, qui a réglé par réduction le prix de leurs ouvrages, on est en état de leur faire remarquer que certains d'entre eux, malgré cette réduction, & quoique les femmes travaillent à ombrer, ayant gagné en 1754 au-delà de 500 liv., n'ont gagné en 1755 que aux environs de 200 liv., & sont revenus en 1756 à gagner au-delà de ce qu'ils avoient gagné en 1754; que les entrepreneurs attribuent ce vide de gain à des absences momentanées & combinées, de cinq, six & sept mois dans le cours de l'année.

Ont répondu que le divaguement d'un ouvrier ou d'un autre qui ne quitte jamais la manufacture que pour le besoin des autres affaires qui aident à sa subsistance & à celle de sa famille, ou par cause légitime dont il ne doit compte qu'à lui, n'intéresse en rien l'entrepreneur de manufacture, parce que, s'il arrive à aucun peintre d'être dans le cas de s'absenter un jour, une semaine ou plus, même pour cause de maladie longue, l'ouvrage que le maître distribue à la chambre des peintres est toujours rempli & parfait au temps qu'il convient au maître pour sa cuisson; que c'est ce qui fait que, sur un même atelier, on voit les ouvriers forts du pinceau ou assidus gagner le plus, & les faibles du pinceau ou moins assidus gagner le moins, mais que celui-là qui gagne le plus gagneroit le moins si cet autre étoit plus assidu ou plus fort du pinceau, parce que il ne

gagne le plus qu'aux dépens du plus faible ou du moins assidu, qui sont dans le cas de lui céder l'ouvrage qu'ils ne peuvent remplir dans le même temps quoique avec la même assiduité, ou celui-là enfin par son absence; que l'assiduité de l'ouvrier n'intéresse donc en rien le maître puisqu'il n'en paie ni plus ni moins, le prix des ouvrages étant un prix réglé; qu'on peut donc bien concevoir que si tous les peintres avoient une égalité de pinceau, ou que tous fussent également assidus, leur gain se trouveroit si réduit qu'on auroit peine à en trouver quelques-uns qui, vis-à-vis de la réduction du prix des salaires, gagnassent au-dessus de 400 liv., par la raison qu'il arrive souvent qu'en douze jours il y en a quatre de chômage pour la moitié des peintres de l'atelier, parce que le maître ne leur délivre pas d'ouvrage à suffire pour entretenir tous les peintres de son atelier; telle manufacture qui occupe quatorze peintres est dans ce cas. Il est vrai que, si le maître n'occupoit pas de femmes à ombrer, les peintres de son atelier pourroient ne pas courir ce chômage, comme il est vrai que ce sont deux demoiselles, filles de maître, qui y opèrent, les peintres ne prétendent pas faire de reprise sur l'occupation de ces demoiselles; ils n'en parlent que pour établir leur état; mais, en cette même manufacture, on y occupe une femme étrangère, il est donc facile d'entendre que, si trois femmes n'étoient pas là occupées à ombrer sur l'ouvrage du peintre, celui-ci le finiroit, comme cela se faisoit dans le principe, & qu'ils n'auroient pas ces journées de chômage à eschuyer; comme il est facile d'entendre que le trop d'élèves dans les manufactures les réduit encore à ce chômage, parce que le maître qui a ses élèves travaillant à moitié ou gratuitement, suivant que les conventions s'en font, retire de l'ouvrage pour l'entretien de ses élèves, d'où il s'en porte d'autant moins à la chambre des peintres.

Ce que lesdits ont signé avec nous.

LOUIS ARNOULT; PIERRE DUMONT; CLAUDE BORNE; MENANT.

Ce fait, nous avons interpellé lesdits peintres ayant ci-dessus signé avec nous, de nous déclarer s'ils sont en état de nous administrer à présent la quantité d'élèves peintres qui actuellement existent dans le général des établissements, en tant que élèves peintres.

Ont répondu que, quant à présent, ils n'en connoissent ou peuvent articuler que treize ou quatorze, dont :

Chez M. Heugues l'aîné :

Le nommé Noyon, fils d'ouvrier peintre;

Le nommé Taillefeffe, fils d'ouvrier tourneur.

Chez M. Pavie :

Le nommé Malétra, neveu de celui du même nom qui étoit autrefois entrepreneur.

Chez M. Vallet :

Le nommé Ledoux, fils d'ouvrier peintre;

Le nommé Jardinot, fils de jardinier;

Le nommé Gardin, fils de journalier de manufacture;

Le nommé Gautier, orphelin & fils de laboureur.

Chez M^{me} Levavasseur :

Le nommé De la Boë, fils d'un tailleur;

Le nommé Lemire, dont ils ne connoissent pas la source;

Le nommé Hellot, fils d'un maçon de Sotteville;

Le nommé Lancêtre, dont ils ne connoissent pas l'origine.

Chez M. Cauffy :

Le nommé Montpellier, fils d'ouvrier peintre;

Le nommé Delamare, fils d'un toilier.

Chez M^{me} veuve Foffé :

Le nommé Lecoq, fils d'ouvrier peintre.

Ce qui se réduit à quatorze élèves peintres, & ont signé :

LOUIS ARNOULT; PIERRE DUMONT; CLAUDE BORNE; MENANT.

Ce fait, nous les avons interpellés de nous déclarer s'ils ont connoissance que, depuis l'ordonnance de M. de la Bourdonnaye, du 20 avril 1753, il ait passé aucun ouvrier peintre en contrées éloignées de cette manufacture, dans quel pays ils ont passé, & s'ils en sont revenus?

Ont répondu qu'ils ont connoissance que le nommé Pain, qui travailloit chez M. Dionis, se retira en janvier de la même année (1753), qu'il est revenu ici, & que depuis il s'est retiré aux manufactures de S^t Amand, en Flandre, où il travaille ouvrier.

Que Montpellier, fils aîné, ayant été renvoyé par M. Dionis, en 1756, s'est retiré au même lieu de S^t Amand, où il travaille ouvrier.

Que depuis viron dix mois les nommés Picard le jeune & Caumont, ouvriers chez M. Heugues, ayant eu quelques difficultés avec leurs maîtres, il y a viron dix mois, partirent pour Valenciennes, où ils travaillent ouvriers en fayance.

Que, de chez M. Pavie, le nommé Bourgois s'est retiré & a passé en une manufacture de fayance en Bretagne, où il travaille ouvrier peintre.

Que, de chez MM. Vallet frères, au commencement de 1756, s'est retiré à Liège, le nommé Mouchard; qu'ils le croient à présent à Valenciennes, & qu'il y est sans travail, quoiqu'il y ait manufacture.

Que, de la fayancerie de M^{me} veuve Foffé, en l'année 1755, se sont retirés, savoir : Picard l'aîné, qu'ils croient être contre-maître d'une manufacture de fayance à Valenciennes; le nommé Halle, qui s'est engagé; Hédouin, aussi engagé; Quetteville, qu'ils croient en Bretagne.

Que, de la fabrique de M. Cauffy, le nommé Rossignol, originaire de Nevers, y est retourné; qu'ils pensent qu'il travaille dans les fabriques de Nevers.

Lacuisse, aussi originaire de Nevers, est à Chantilly; il étoit de la fabrique de M^{me} Levavasseur. (Total 12 ouvriers.) Et ont signé, &c.

Ce fait, nous les avons interpellés de nous déclarer s'ils ont connoissance qu'aucun ouvrier peintre soit resté sur le pavé, en défaut d'ouvrage, depuis quel temps & des causes pour lesquelles ils en manqueroient, & si actuellement il en est qui ne soient attachés à aucun atelier?

Ont répondu que le nommé Montpellier père fut renvoyé avec ses deux fils, il y a viron onze mois, de chez M. Dionis; qu'ils ne connoissent pas la cause de son exil, mais que, depuis, il est resté sans ouvrage, quoiqu'il se soit présenté à nombre de MM. les entrepreneurs.

Que le nommé Pierre Jacques, père, depuis deux ans ou viron que tous les ouvriers de M^{me} Levassieur abandonnèrent son établissement, est resté sur le pavé; qu'ils croient qu'il s'est représenté chez M^{me} Levassieur dans le temps qu'elle se détermina à recevoir ces mêmes ouvriers qui l'avoient abandonnée.

Ce fait, ont signé avec nous, excepté Pierre Le Cointe qui a demandé à se retirer pour affaires, dans le commencement de cette séance.

LOUIS ARNOULT; PIERRE DUMONT; CLAUDE BORNE; MENANT.

(Il est à remarquer que Le Cointe n'a pas signé depuis la première séance.)

Et ce jour, 28 de juin 1757, nous avons réappelé devant nous les peintres qui ont avec nous signé ci-dessus, s'étant présentés, nous leur avons remis sous les yeux les pièces de fayance qui nous ont été administrées par les propriétaires faisant valoir les manufactures de fayance, faisant partie de celles qui ont été administrées, suivant le dire des entrepreneurs, devant M. Boitard, secrétaire de M. de la Bourdonnaye, lesquelles ledits peintres ont reconnu quatre pour avoir été proposées pour pièces de comparaison. Nous les avons interpellés de nous expliquer la différence qu'ils mettent dans le travail d'un compotier sur lequel, au revers, est une étiquette numérotée 19, d'avec un autre au revers duquel est une carte numérotée 12, quel prix on payoit de ce numéro 19, lorsque le dessin en étoit courant ? 28 juin 1757.

Ont répondu que le compotier numéro 19 n'est point de fabrique de Rouen, ou il est d'un siècle, qu'ils ne le reconnoissent pas tel; que, quant au travail, qu'il paroît, au point de vue, que ce numéro 19 porte un dessin qui marque plus de travail & conséquemment doit employer plus de temps que le numéro 12, mais que ne le reconnoissant pas pour fabrique de Rouen, leur déclaration ne doit leur préjudicier; que, quant au compotier n° 12, l'ouvrage en est bien plus parfait, plus recherché; que ce même dessin, avant 1734, leur étoit payé trois livres, depuis remis à cinquante sols, & que, quand les rouges étoient mêlés avec le bleu, on leur payoit vingt sols de plus à la douzaine; qu'il se fait aujourd'hui très-peu de ce dessin.

Ce fait, leur a été mis sous les yeux deux drageoirs, n°s 24 & 25; ils ont reconnu le n° 24 pour être de la fabrique de MM. de Saint-Étienne; le n° 25 a dû être fait par un élève nommé Leprevost, dans la fabrique de M. Fossé; que du premier on payoit 30 sols de la douzaine; que, quant au n° 25, le dessin n'en a pas été courant dans la fabrique du sieur Fossé; que s'il s'agissoit de l'exécuter ils le rendroient plus parfait; qu'ils conviennent qu'ils feroient moins de temps à l'exécuter que le n° 19, & qu'ils estiment qu'on en pourroit faire trois contre deux du premier.

Après quoi leur a été remontré deux pots à l'eau, n°s 4 & 5. Le premier a été reconnu pour avoir été fait par le nommé Du Verderet, dans la fabrique de M^{me} de Saint-Étienne, que c'est une pièce recherchée qui n'a pas été faite pour le courant; que celles du même dessin fabriquées dans la même manufacture, pour le courant de la vente, n'ont jamais été si chargées que ce n° 4; que le n° 5 est d'un dessin beaucoup plus court, mais qu'il ne doit pas être proposé pour comparaison vis-à-vis du premier qui est un chef-d'œuvre; que s'il est plus court c'est leur avantage, mais que lorsque les entrepreneurs exigent des dessins plus chargés & à leur désavantage, ils les exécutent de même sans proposer d'augmentation de prix: d'où le fort emporte le foible.

Ce fait, leur a été montré quatre jattes, aux n°s 6, 7, 8 & 9; que du n° 6 on leur payoit originairement 5 liv.; que d'autres en payoient 4 liv.; que enfin le prix s'en est réduit communément

U u u u

à 4 liv.; que la jatte n° 7, de la manufacture de M^{me} de Villeray, n'a eu cours que trois mois, en l'année 1724; qu'elle en payoit 3 liv., que le deffin de ce n° 7 feroit plus long que le n° 6, bleu pour bleu; mais que les couleurs variées du n° 6 le rendent plus long; que l'on payoit la peinture du n° 8 comme le n° 7; qu'ils l'exécutoient pour être payé en fort & foible, comme est dit ci-devant; que, si l'on n'eût fait que du n° 7, il auroit été force à l'ouvrier d'abandonner; que la jatte n° 9 n'est pas de Rouen; qu'elle porte beaucoup de deffin, mais qu'il est croqué; que ce ne peut être que l'ouvrage d'un élève, & qu'il n'est pas possible, en quelque manufacture que ce soit, pour le prix que les maîtres annoncent; que si on proposoit à réduire ce deffin à Rouen, ce ne pourroit être que comme très-fin, & dans un arrangement régulier qui se paieroit, comme de tout temps, à dix liv. la grande douzaine.

Nous leur avons encore montré deux compotiers anciens, n°s 10 & 11, rapprochés de celui devant montré n° 12, pour par eux reconnoître le prix qui en étoit payé lorsqu'ils avoient cours, & nous annoter la différence qu'il doivent faire de l'un & de l'autre ?

A été dit que le n° 10 doit être de la fabrique de M. de Saint-Étienne qui en payoit 3 liv. à ses peintres; que M. de Saint-Étienne payoit le même prix du n° 12; que cela revient toujours à leur précédente observation que, exécutant les broderies plus ou moins chargées, suivant que les maîtres les présentoient, le fort se prenoit pour le foible; que le maître, connoissant ce qui convenoit à l'ouvrier pour qu'il pût subsister, rangeoit ses deffins de façon que il étoit content, l'ouvrier de même; que des entrepreneurs d'aujourd'hui, quelques-uns n'ont pas les mêmes vues, ce qui met le trouble partout; que plusieurs de ces entrepreneurs le voient avec regret, mais qu'ils sont enlevés par les moins raisonnables; que le compotier n° 11 n'a jamais été d'usage, qu'il est étonnant qu'un entrepreneur ait osé le présenter pour pièce de comparaison; que c'est une pièce unique, de choix, qui a été faite pour le plaisir de l'ouvrier ou du maître qui l'a fait faire par distinction; ils observent de plus que, si on leur proposoit aujourd'hui, comme cela peut arriver, le n° 10 à exécuter comme le n° 12 ensemblement, l'entrepreneur ne leur payeroit que 45 sols l'un & l'autre, parce que l'un comme l'autre n'est que broderie; ce qui arrive suivant que la demande du marchand en est. Et depuis ont dit que ce n° 10 ne s'étant pas trouvé d'usage en janvier 1753, s'il leur étoit demandé ils ne pourroient le faire que au prix ancien.

Présenté deux pots à l'eau, n°s 13 & 14. Le n° 13 pour ancienne broderie, a été dit que ce n° 13 n'a jamais été peint pour pièce courante; que la pièce courante de ces temps portoit le même deffin que l'on voit jusqu'à moitié du corps (de la pièce); que, au dessous, on faisoit seulement une peinture côtelée comme au n° 14; que le maître en payoit 3 liv.; que quand il s'en est fait en plein deffin, tel que représente ce n° 13, ce n'étoit qu'en fin, dont on payoit 9 & 10 liv. de la douzaine; qu'il ne doit ni peut donc être mis en comparaison avec le n° 14 dont on a toujours payé 50 sols de la douzaine.

Encore deux boîtes à sucre, n°s 15 & 16; qu'ils ne peuvent dire que ce qu'ils ont employé ci-devant; qu'il s'en faisoit même de plus légers deffins que ne porte ce n° 15, & qu'ils étoient payés de ce léger comme du plus chargé.

Que deux soucoupes qu'ils voient sous leurs yeux, dont une n° 17, est un jeu d'élève, qu'ils ne l'ont jamais vue courante dans les fabriques; quant au n° 18, que le deffin est de l'invention de M. Cauffy, dont il payoit 50 sols.

Que quatre affiettes qu'ils voient encore sous les n°s 20, 21, 22 & 23, le n° 20 est fabrique de

Rouen, que le numéro annoncé pour fabrique de Lille est un dessin dont la frise n'est que au premier trait, le fond à plusieurs traits, imitant le travail de Rouen; que la frise & le fond de l'affiette de Rouen est à quatre traits, d'où il est sensible que le travail de l'affiette de Lille doit être beaucoup moins payé que celui de l'affiette de Rouen; qu'ils reconnoissent le travail de l'affiette n° 22 plus considérable que celui de celle n° 20, ce dessin a été fait en vue d'imiter le travail de demi-fin de Rouen; que le prix auquel il a été fait doit différer de celui de l'affiette n° 21; que l'affiette, au dos de laquelle est écrit Nevers à 20 fols la grande douzaine, est d'un dessin imité du fin qui autrefois se faisoit à Rouen; que la plus considérable partie de la frise n'est tirée que au premier trait, le surplus à deux traits, le fond à trois traits; qu'il ne pourroit jamais prendre cours à Rouen pour broderie; qu'ils ne savent pas ce qu'on en paye à Nevers, mais qu'ils connoissent que le plus fort ouvrier du pinceau d'entre eux ne pourroit jeter en sa journée au plus que la grande douzaine; que la plus grande partie n'en jeteroit qu'une petite douzaine, à travailler de la première heure du jour à la dernière; que cette affiette représente le trois pour deux; que si le maître en faisoit faire de deux pour un, qu'on ne pourroit toujours jeter dans sa journée que 18 ou 12 affiettes, & que le peintre, dans ce compte, feroit perdant, parce que les dix-huit ne feroient comptées que pour neuf, & les douze pour six; que cependant l'ouvrier les feroit parce qu'il faut tout faire; que, au surplus, il n'est aucun maître qui soit capable de présenter cette affiette à faire pour broderie, & qu'elle n'auroit pas dû être proposée pour pièce de comparaison. Ce fait, ont signé :

LOUIS ARNOULT; CLAUDE BORNE; PIERRE DUMONT; MENANT.

Et ce jour premier de juillet 1757, sur ce que nous aurions fait appeler devant nous plusieurs 1^{er} juillet 1757. de MM. les entrepreneurs des manufactures de fayance, pour leur communiquer le dire des ouvriers peintres devant nous au 22 de juin dernier, M. P. P. Cauffy, M. François Heugue, & M. Vallet, se feroient présentés, lesquels, après lecture faite de ce dire, d'avant midi & du soir, ont observé que, depuis 1734, les ouvriers peintres se sont trouvés toujours occupés quoiqu'il y eût autant d'élèves & de femmes occupés dans les manufactures, sauf les temps de guerre, défaut de bois, trop grands froids d'hiver, grosses eaux, que les manufactures se trouvent réduites à cuire moins souvent; que les femmes ne sont dans les manufactures que de supplément; qu'aucun maître n'exige de l'ouvrier peintre & n'a jamais exigé qu'il abandonnât son ouvrage à ombrer aux femmes dans les temps de calamité; que si alors les femmes ombrent, c'est que le peintre leur abandonne l'ouvrage de son propre mouvement; que lorsque ces femmes ont été introduites dans les manufactures, que ce n'a été que les peintres mêmes qui les y ont introduites, parce que il étoit plus avantageux à l'ouvrier de s'occuper du dessin qu'à ombrer; que leurs femmes en effet travailloient chez elles à ombrer; qu'elles travailloient non-seulement pour leurs maris mais pour plusieurs, & que, entre eux ouvriers, ils arbitrèrent le quart du prix aux ombreuses; mais que le transport des faïences pour les ombrer occasionnant beaucoup de perte à l'entrepreneur, par accidents de fractions involontaires, les entrepreneurs s'opposèrent à ce transport, & ayant déterminé que l'ouvrage se finiroit sur l'atelier même, alors les femmes & filles vinrent travailler dans les manufactures; que la quantité d'ouvrage qu'elles ont produit a rendu nécessaire d'appeler, outre les femmes d'ouvriers, les autres qu'on y a vues & qu'on y voit encore; que, les ouvriers s'étant insensiblement accoutumés à se gêner moins, cette partie de femmes est encore devenue plus nécessaire; que, dans le temps que les ouvriers peintres étoient plus attentifs sur eux-mêmes, tel ouvrier gagnoit jusqu'à trente livres la semaine, fait particulièrement attesté par le sieur Cauffy,

présent; & qu'il n'étoit pas de peintre en ces temps, quelque foible qu'il fût, qui ne gagnât 15 liv. à la semaine, au moins fort peu d'entre eux gagnoient moins.

Que, à l'égard des pièces de comparaison, il est inutile de discourir sur ce que les peintres viennent de dire à ce sujet, sinon que les pièces qu'ils n'ont voulu reconnaître que pour ouvrage de chef-d'œuvre, & pour cette raison recherché, ne sont rien moins que cela; que les magasins des marchands de Rouen sont encore chargés de ces fayances de dessin conforme à la pièce de comparaison n° 4; que la fabrique de M^{me} Levavasseur, encore actuellement, fait exécuter en toutes pièces le même dessin; que la pièce n° 17 est de la fabrique du sieur Cauffy, qui a travaillé longtemps ce dessin comme ouvrage courante.

Ce fait, nous leur avons fait lecture du dire des ouvriers peintres, au 28 de juin, en ce qui touche les pièces de comparaison : ont dit qu'ils ont ci-devant répondu à plusieurs articles de ce dire; que le n° 7 a eu cours & a été exécuté plus de 20 ans par la fabrique de M. Levavasseur; que le compotier n° 19 a été courant un très longtemps, ainsi que toutes les pièces représentées; que c'est ignorance ou mauvaise volonté, de la part de ces peintres, de ne vouloir répondre juste à ce qui leur a été demandé; quant au n° 18, que les peintres donnent au sieur Cauffy, il n'en a jamais été fait chez lui; & étant, tous lesdits sieurs entrepreneurs ont signé avec nous au présent, fait ledit jour & an que dessus.

CAUSSY; HEUGUE AÎNÉ; VALLET FRÈRES; LENOBLE.

(Ce procès-verbal est extrait des archives de la Chambre de commerce de Rouen, carton XI.)

IV.

ANALYSE D'UN MÉMOIRE DES SYNDICS

DE LA CHAMBRE DE COMMERCE DE NORMANDIE

SUR LE DÉBAT EXISTANT ENTRE LES FABRICANTS ET LES OUVRIERS EN FAYANCE

Et Ordonnance de M. De Brou, intendant, du 10 décembre 1757
pour terminer ce débat.

Les manufactures de fayance du faubourg S. Sever sont en débat, depuis 1734, avec leurs ouvriers, peintres ou mouleurs & tourneurs, tantôt contre les uns, tantôt contre les autres.

Ces manufacturiers n'ont jamais formé de communauté entre eux; leurs titres sont fondés sur des privilèges particuliers de l'autorité royale; ce sont autant de corps séparés les uns des autres, qui ne doivent avoir d'autres règles que celles que dicte la droite raison pour la prospérité de chaque établissement.

Les ouvriers ne forment pas non plus de corps, ayant des lois à suivre, ou des droits à faire valoir contre leurs maîtres, si ce n'est celles qui se tirent du droit commun.

Cependant, maîtres & ouvriers prétendent s'en imposer réciproquement; c'est sur la validité de leurs prétentions que les syndics de la chambre de commerce sont invités par l'intendant à donner leur avis, & c'est l'objet de ce mémoire.

Ce font les ouvriers peintres qui, les premiers, en mai 1734, se pourvurent devant l'intendant pour obliger les manufacturiers à ne prendre d'élèves, c'est-à-dire d'apprentis que parmi les enfants d'ouvriers, & , à défaut d'enfant d'ouvriers, à ne prendre qu'un apprenti par chaque établissement.

Ils demandoient, en outre, que les manufacturiers fussent assujettis à tenir les grandeurs égales, suivant la forme des pièces.

Ils demandoient enfin, qu'en cas de cessation de travail, de la part de quelqu'un des maîtres, les ouvriers restés sans ouvrage fussent autorisés à former par eux-mêmes un établissement; alléguant qu'attachés de père en fils à cette profession, ils avoient eu l'espérance d'être récompensés de cette continuité de travaux par la liberté de s'établir eux-mêmes; liberté dont les avoit privés l'arrêt du conseil d'État du roi, du 23 janvier 1723, sollicité par les entrepreneurs actuels, au détriment de leurs ouvriers; alléguant, en outre, que pour les anéantir plus sûrement, les maîtres recevoient un trop grand nombre d'apprentis, ce qui multiplioit trop les ouvriers dans les manufactures.

Pour trancher ce débat, intervint l'ordonnance de l'intendant, du 28 juillet 1734, qui, par provision, laissa jouir les maîtres de leur liberté, en stipulant néanmoins qu'ils préféreroient les enfants d'ouvriers pour en faire des apprentis, pourvu qu'ils fussent aussi fournis & en état de rendre service que des étrangers, & qui substitua le titre d'élèves à celui d'apprentis. Les apprentis ne devant exister que dans les communautés qui font corps, tandis que les fayanceriers n'en font point & n'en sauroient faire : les différentes manœuvres qu'elles comportent en tout genre, indiquant que dans cet art il n'y a point d'apprentis. Tout dans cet art est manouvrier : passeur de terre, batteur, tourneur, mouleur, peintre, font tous des parties indépendantes les unes des autres, & aucune ne pourroit former un corps unique auquel on pourroit donner des lois particulières en fait d'apprentis.

L'intendant, jugeant en outre que les manufactures de fayance de Rouen méritoient assez d'attention pour provoquer un règlement d'état qui établit des lois de police entre les entrepreneurs & leurs ouvriers, renvoya les uns & les autres à se pourvoir au Conseil sur toutes leurs demandes.

Les ouvriers formèrent un pourvoi; ils alléguèrent que de leur sort dépendoit la subsistance de 2,000 personnes; que les premiers établissements s'étoient formés par quelques ouvriers dans un temps de liberté où tel qui le vouloit faisoit construire un four & devenoit entrepreneur; mais que, depuis 1723, comme il étoit interdit d'en former de nouveaux, les maîtres ne tendoient depuis ce temps qu'à assujettir leurs ouvriers; qu'ils s'écartoient des grandeurs & formes usitées par d'autres formes arbitrairement imaginées, ce qui rendoit incertain le salaire de l'ouvrier; que la multiplicité des élèves exposoit l'ouvrier à manquer de travail, &c.

On ne voit pas que ce pourvoi au Conseil ait produit de résultat, soit que l'affaire n'ait point été suivie par les parties, soit que le Conseil n'ait pas jugé convenable d'écouter les doléances des ouvriers.

L'auteur du mémoire fait ici remarquer que les ouvriers en impoient lorsqu'ils alléguoient que 2,000 personnes subsistoient par le travail des manufactures de fayance, puisque, des procès-verbaux dressés sur l'instance actuelle, en 1757, il résulte qu'elles n'emploient que 359 ouvriers

V v v v

de tout genre, y compris même les simples journaliers. Cependant il existe, en 1757, treize manufactures de fayance, tandis que, de 1717 à 1723, il n'en existoit que neuf.

Les ouvriers se trompent encore lorsqu'ils disent que les établissements ont été élevés par quelques ouvriers qui se sont formés à l'aventure & en toute liberté.

Les premiers établissements ont été formés à Rouen, par M. Potart (Poterat), fleur de Saint-Étienne, au droit du privilège exclusif d'un fleur Poirel de Grandval, huissier du cabinet de la reine, en vertu de lettres royaux des 25 septembre 1645, 6 février 1646, 23 janvier & 15 décembre 1647, registrées en parlement de Normandie, le 29 février 1648.

Le privilège étoit exclusif, pour cinquante années qui ont couru jusqu'en 1698. Alors, le fleur Potart (Poterat) de S. Étienne, ayant deux fils, forma deux établissements en fayance dans le faubourg S. Sever de Rouen; il les dirigea ainsi qu'il lui convint, emprunta probablement des ouvriers des pays étrangers pour les former, & avec ces ouvriers il dut s'en former de regnicoles pour le maintien de ces établissements, ce qu'il ne put faire qu'au moyen d'élèves en chacun des arts qui contribuent à la création de ces produits; il établit des prix courants suivant les convenances de la fabrication. On ignore si ces prix ont varié pendant le cours de sa direction.

Quand les ouvriers disent que, par leurs associations, ils sont les fondateurs de ce genre de fabrication, ils veulent sans doute faire entendre que, après l'expiration du privilège de Poterat, plusieurs se retirèrent de ces établissements pour en fonder de nouveaux, ce qui est vrai. Au reste, si les informations recueillies par les entrepreneurs aussi bien que par les ouvriers sont exactes, les nouveaux établissements n'ont été fondés qu'après la mort de MM. de S. Étienne, vis-à-vis de ceux qui exploitoient à titre de droit successif les premiers fondés, & c'est de 1717 à 1723 qu'ils se sont formés par une simple tolérance que les ouvriers ont appelée liberté.

Les premiers établissements tentèrent de s'opposer à ces envahissements en 1723, en voyant les torts que leur cauoient les nouveaux établissements; ils firent quelques démarches auprès du conseil d'État pour les faire supprimer, ils ne purent y parvenir, seulement ils obtinrent un arrêt qui interdit non-seulement de multiplier ces établissements au-delà de ce qu'ils étoient, & fixa le nombre des fours qui existoient sur chaque établissement.

En 1742, M. le contrôleur général Orry, adressa à l'intendant une requête en forme de plaintes émanant d'ouvriers employés dans une manufacture de fayance de Provence, formulant les mêmes réclamations que les ouvriers de Rouen. L'intendant communiqua cette requête aux entrepreneurs; ceux-ci rédigèrent un mémoire qui fut envoyé à M. Orry. Alors le ministre songea sérieusement à établir un règlement général pour toutes les manufactures de fayance du royaume. M. de la Bourdonnaye, intendant de la généralité de Rouen, fut chargé de le rédiger, il le rédigea en effet & l'envoya au ministre. Il ne fut pourtant pas mis à exécution, mais M. de la Bourdonnaye le prit toujours pour base de ses décisions dans les différends qu'il eut à régler entre les maîtres & les ouvriers, jusqu'à la fin de sa gestion.

Il paroît qu'un des articles de ce règlement devoit enjoindre aux manufactures en fayance de s'abstenir pendant quelques années de prendre des élèves, aussi les fabricants de Rouen s'en sont-ils abstenus de 1742 à 1746.

Mais, en 1746, leurs ateliers se vidant d'élèves, ils représentèrent à M. de la Bourdonnaye la nécessité où ils étoient d'en prendre, observant que si le règlement attendu ne paraîssoit pas, les manufactures finiroient par manquer d'ouvriers. Alors, le 11 juillet 1746, parut une ordonnance

de provision qui, en attendant le règlement, leur permit de prendre trois élèves sur chaque établissement, pour quatre années, en donnant la préférence aux fils d'ouvriers, & , dans le cas de refus ou d'insuffisance de nombre, permet de les prendre ainsi qu'il conviendra.

Dans le même temps (1746), les ouvriers peintres élevèrent une nouvelle contestation; ils citèrent le sieur Malétra, fabricant, pour lui faire enjoindre d'expulser de la manufacture les femmes & filles qui y étoient occupées à ombrer le dessin des peintres, & en attendant qu'il fût fait droit à leur prétention, ils abandonnèrent entièrement l'établissement du sieur Malétra. Le 28 juillet 1746, il intervint une ordonnance qui leur enjoignit de retourner chez le sieur Malétra, & d'y reprendre leur travail sous les peines au cas appartenant, & leur défendit de le quitter sans être au préalable munis d'un billet de congé; ordonnance toujours fondée sur la provision, en attendant le règlement & rendue commune à tous les établissements.

En 1742, les ouvriers peintres d'un sieur Cauffy abandonnèrent aussi leur travail par un autre motif : le sieur Cauffy, qui avoit été autrefois peintre en fayance, s'étant mis à la tête d'une fabrique, éprouva des revers qui l'obligèrent à reprendre le pinceau dans son propre établissement & à le faire prendre à son fils. Il fit part de ses intentions à ses peintres, ceux-ci voulurent lui imposer la loi du partage entre eux & lui, ainsi qu'il est d'usage entre eux, & pour l'y contraindre, ils négligèrent leur ouvrage & lui causèrent des pertes. Il les renvoya; ils se plaignirent à l'autorité, & celle-ci fit paroître, le 3 juillet 1742, une ordonnance qui permit à cet entrepreneur de se servir de telles personnes qu'il avisera, femmes & filles, pour continuer les ouvrages de sa manufacture.

Le 24 juillet 1752, autre ordonnance rendue contre un ouvrier tourneur qui, sur l'établissement du sieur Mouchard, s'étoit mutiné contre son maître; cet ouvrier est condamné, pour raison d'injures, voies de fait & torts causés à la manufacture, à deux mois de prison & 300 livres de dommages & intérêts.

Au mois de mars 1753, les fabricants, par différentes considérations énoncées dans un arrêté qu'ils prirent entre eux, résolurent d'établir un rabais sur le prix des ouvrages tant des tourneurs & mouleurs que des peintres, & de ramener ces prix à un tarif commun pour toutes les manufactures; cette proposition communiquée aux ouvriers détermina un abandon général des travaux.

Les maîtres justifioient leur résolution en faisant remarquer que les peintures courantes en usage alors étoient beaucoup plus expéditives & moins chargées que les anciennes, ce qui permettoit aux peintres d'exécuter beaucoup plus d'ouvrage que par le passé, & devoit leur procurer des journées plus lucratives, surtout s'ils vouloient travailler avec assiduité.

Les ouvriers soutenoient que, si les fayances modernes étoient moins chargées en peinture & d'un dessin plus expéditif que les anciennes, elles n'exigeoient pas moins de temps que celles-ci parce que le dessin étant moins confus & plus détaché, il exigeoit plus d'attention pour le rendre avec élégance, & ils concluoient que les prix anciens devoient leur être maintenus.

Cette contestation provoqua deux ordonnances, la première du 8 février 1753, la deuxième du 21 du même mois, pour enjoindre aux ouvriers de reprendre leurs travaux dans les manufactures auxquelles ils étoient attachés avant le 20 janvier précédent, en attendant qu'il eût été statué sur leur plainte, promettant qu'ils seroient payés à raison du tarif à établir définitivement pour servir à l'avenir de règle entre les maîtres & les ouvriers.

Tandis qu'on discutoit ainsi sur les salaires, les ouvriers remirent en discussion la question des

élèves, des femmes & des filles travaillant à ombrer les dessins; on les voit donc, le 2 & le 17 avril 1753, requérir qu'il soit ordonné que les entrepreneurs ne pourront prendre aucun élève avant l'expiration d'un délai de 5 ans, & qu'après ce délai, ils n'en pourront admettre que deux dans chaque établissement; demandant au surplus à se pourvoir au conseil d'État si on ne faisoit droit à leur requête.

Le 20 avril suivant (1753), les fabricants requièrent que, vu l'insuffisance du nombre d'ouvriers, il leur soit permis d'employer, pour l'exploitation de leurs manufactures, telles personnes qu'ils choisiroient, le tout en conformité de l'ordonnance de 1734; alléguant d'ailleurs l'esprit de cabale & d'indépendance de l'ouvrier, toujours prêt à imposer la loi à son maître en le menaçant de l'abandon de la manufacture, & dénonçant leur peu d'assiduité au travail, & leur négligence à le perfectionner.

Le même jour (20 avril 1753), ordonnance de l'intendant qui, faisant droit sur la question des salaires, établit un tarif nouveau pour le prix des ouvrages des tourneurs, mouleurs & peintres; &, quant à ces derniers, fixe leur salaire ainsi :

Pour la fayance fine, grande douzaine	9 liv. 5
Demi-fine.	4 »
Broderie	2 5 f.
Commun	1 »

Avant la réduction les prix étaient 10 liv., 4 liv., 2 liv. 10 f., 1 liv. 5 f. Il propofoit le taux de 8 liv., 4 liv., 2 liv., 1 liv.

Cette ordonnance défendoit, en outre, aux ouvriers d'exiger un plus haut prix à peine de 50 liv. d'amende, & leur prescrivoit d'exécuter leurs ouvrages dans le même goût & sur les modèles qui étoient en usage le 20 janvier 1753, & prononçoit que si, par mauvaise volonté, ils venoient à retarder la cuisson des fours, tronquer leurs ouvrages ou les mal travailler, ils seroient responsables, tenus à des dommages & intérêts envers leurs maîtres & passibles du paiement des salaires des journaliers qui n'auroient pas travaillé par leur faute, &c.

Les ouvriers tourneurs & mouleurs se soumirent à cette ordonnance, & cessèrent leur cabale contre les maîtres : quant aux peintres, ils se pourvurent au conseil d'État, demandant qu'elle fût rapportée, par le motif qu'elle changeoit un état qui duroit depuis 1720, que jamais ils n'avoient augmenté le prix de leurs salaires, laissant leur maître en paix dans des moments où la cherté des vivres & des loyers leur fournissoit des prétextes suffisants pour exiger une augmentation; demandant au surplus qu'on nommât un commissaire pour faire exécuter sous ses yeux des ouvrages de fayance de la force & qualité de ceux qui se fabriquent à Rouen, pour établir une évaluation exacte du bénéfice fait par les manufacturiers, de manière à connoître s'il est possible ou non de continuer à payer les salaires des ouvriers sur l'ancien pied, & s'il est admissible que ceux-ci puissent se soutenir avec le taux de la nouvelle paye, eux qui, vu l'élégance du travail qui fatigue la tête & la vue, ne peuvent travailler aussi longtemps & d'une manière aussi continue que des ouvriers occupés à un travail purement mécanique & nullement dangereux pour la santé.

Les propriétaires de manufactures ayant conclu, devant le conseil d'État, le 22 janvier 1754, à ce que la requête des peintres fût rejetée, les peintres en fournirent, le 29 juin de la même année, une seconde dans laquelle ils concluent à ce que vérification soit faite, devant l'intendant,

de leur gain, par la représentation des registres & comptes que les maîtres tiennent & dont les ouvriers ont le double.

Les fabricants repoussent les arguments que les peintres avoient fait valoir, & insistent sur ce que les peintures anciennes étoient plus chargées que les nouvelles, ajoutant que ce que les peintres employent pour faire envifager comme une difficulté le mélange des couleurs n'est pas admissible, parce que ce n'est pas eux qui les couchent, mais leurs femmes. Ils avancent, en outre, que leur esprit de rébellion les conduit à refuser le moindre changement dans le dessin, à préférer plutôt d'abandonner les établissemens en laissant les ouvrages imparfaits; fait constaté par une ordonnance du 2 août 1752, où l'on voit les ouvriers peintres du sieur Mouchard, condamnés chacun à six livres d'amende envers les pauvres de la paroisse, & chacun en 15 liv. de dommages & intérêts envers ledit Mouchard, pour faits de défobéissance, refus de travailler, &c.

Dans le cours de cette instance il a été présenté à M. Boitard, secrétaire de M. de la Bourdonnaye, des pièces de fayance tant anciennes que modernes, sur lesquelles les maîtres ont fait en sorte d'établir, à l'encontre de leurs ouvriers, par l'examen de chaque pièce, que, à peindre en dessins modernes, il y avoit beaucoup plus à gagner pour le peintre. Les peintres, en essayant d'établir le contraire, n'ont fait qu'alléguer l'élégance qu'ils donnent aux nouveaux dessins, & ont ajouté qu'ils préféreroient travailler aux anciens dessins plutôt qu'aux nouveaux, quoique les anciens dessins fussent plus chargés.

A cette occasion, avant de rendre son ordonnance, M. de la Bourdonnaye se transporta dans quelques manufactures pour constater, en présence des maîtres & des ouvriers, l'effet des anciennes peintures & des nouvelles.

Le 5 mars 1754, les ouvriers peintres reviennent à la charge, ils avancent que leurs maîtres se trompent quand ils disent qu'il n'y a pas d'ouvriers sur le pavé, qu'avant la réduction des ouvrages, ils étoient quatorze sans ouvrage; que plusieurs ont été obligés de s'éloigner pour en trouver ailleurs; que depuis la réduction des salaires, beaucoup d'autres ont été obligés de prendre le même parti; que les maîtres prétendent n'avoir, en toutes leurs manufactures, que 22 élèves, mais que leurs déclarations ne sont pas sincères; que tel dit n'en pas avoir qui en a; qu'à l'égard du travail des maîtres & de leurs fils, de celui des femmes & filles occupées à ombrer, & des femmes & filles d'entrepreneurs on n'élève pas de contestation, mais qu'on ne doit pas tolérer des étrangères de préférence à des femmes d'ouvrier, qu'il est juste aussi que les femmes d'ouvrier soient occupées; que certains maîtres même occupent ces femmes au dessin, conduite qui ne peut qu'altérer l'harmonie entre les ouvriers & l'entrepreneur, &c.

Le 23 septembre 1754, l'intendant rend une nouvelle ordonnance sur la question des élèves ainsi conçue :

« Ordonnons que, par provision, & jusqu'à ce que le règlement général sur les manufactures du royaume soit intervenu, nos ordonnances du 28 juillet 1734, 3 juin 1742, & 23 juillet 1746, & autres rendues en conséquence, soient exécutées suivant leur forme & teneur, tant par les maîtres que par les ouvriers peintres, élèves ou apprentis peintres, chacun en ce qui les concerne.

« Enjoignons à chaque maître de manufacture de fayance de déposer en notre greffe un état de lui signé, de tous les ouvriers peintres, élèves ou apprentis peintres en fayance, des femmes & filles actuellement employées dans sa manufacture, & de remettre un double dudit état chez le sieur Cauffy, pour y avoir recours, parce qu'en cas de contravention de la part d'aucuns des

X x x x

maîtres, nous avons autorisé les ouvriers de la manufacture du contrevenant de prendre communication de l'état des maîtres par les mains du sieur Caussy, & à se pourvoir devant nous pour leur être fait ainsi qu'il appartiendra. »

Appuyés sur cette ordonnance, les peintres forcèrent les entrepreneurs à déposer les états ordonnés, & intentèrent des procès particuliers contre chaque entrepreneur; contre celui-ci, parce qu'il n'étoit pas en règle eu égard au nombre & à la qualité de ses élèves; contre celui-là, parce qu'il avoit renvoyé un fils d'ouvrier ou tel autre dont il n'avoit pas à se plaindre, ou enfin parce qu'il avoit des élèves inconnus ou en avoit plus que le nombre prescrit.

Les peintres taxent, en outre, les maîtres d'avoir antidaté leur déclaration, laquelle fixe le nombre des peintres occupés dans les manufactures de fayance à 79, les élèves à 18, les femmes à 26, toutes femmes & filles d'ouvrier, deux exceptées.

Ils prétendent leurs maîtres convaincus de contravention aux ordonnances, parce que au nombre de leurs élèves ils ont admis des étrangers, parce qu'ils font travailler des femmes & filles étrangères au préjudice des femmes & filles de peintres, &, après avoir déclaré qu'ils n'ont point de griefs à proposer contre les fayanciers en brun, ils concluent cependant contre eux en ces termes :

« A ce qu'il plaise ordonner à ces *bruniers* de donner aux femmes & filles de peintres la préférence aux femmes & filles de tourneurs & mouleurs sur toutes autres pour fait de peinture. »

Et quant aux maîtres en fayancerie blanche, ils concluent ainsi :

« Ordonner aux maîtres de distribuer leur ouvrage aux artistes peintres qui ont fait leur apprentissage de quatre années requises, de les préférer à tous journaliers étrangers, même à ceux qui auroient fait leur apprentissage en autre ville du royaume, lesquels ne pourroient être occupés qu'à défaut d'ouvriers de Rouen, & dans le cas où il n'y auroit pas d'élèves prêts à monter, & pourvu qu'ils montraient des certificats justifiant qu'ils ont accompli le temps de leur apprentissage.

« Ordonner, vu le trop grand nombre d'ouvriers dans les manufactures, que pendant cinq ans ils ne pourront prendre aucuns élèves, & que, après ces cinq ans, ils n'en pourront prendre que deux, de quatre en quatre ans, que dans le choix ils préféreront les fils d'ouvriers peintres à tous étrangers, qu'ils leur feront faire quatre années, sans pouvoir reculer ni avancer leur temps; qu'ils leur accorderont deux heures par jour pour aller à l'académie de peinture, y recevoir les leçons gratuites de dessin qui leur sont destinées.

« Ordonner aux maîtres de renvoyer les ouvriers étrangers, journaliers ou autres, même ceux qui s'annoncent pour avoir fait un temps d'apprentissage en province & qui n'en rapportent pas les certificats.

« Ordonner aux maîtres de renvoyer les élèves étrangers, non fils d'ouvriers peintres, de rappeler ceux des ouvriers peintres qu'ils ont renvoyés mal à propos, & dans le cas où ils n'auroient pas leur nombre complet, de prendre les fils d'ouvriers peintres qui attendent leur tour pour être admis aux apprentissages.

« De faire défenses aux maîtres de donner leurs ouvrages à ombrer & travailler, en quelque façon que ce soit, aux femmes & filles, si ce n'est à défaut d'ouvriers ou en cas de travaux assez considérables pouvant causer un trop grand retard aux opérations des manufactures; &, dans le

cas où ils se trouveroient obligés d'appeler des femmes & des filles, de leur ordonner de prendre des femmes & filles de peintres de préférence.

« Ordonner aux manufacturiers de fayance brune, de donner la préférence aux femmes & filles de peintres sur les femmes & filles d'ouvriers tourneurs, mouleurs & autres étrangers. »

Telles sont les conclusions des ouvriers peintres. On voit que leurs prétentions ne faisoient que croître avec les concessions qu'on leur faisoit. D'abord ils ne se plaignoient que du trop grand nombre d'élèves & de ce que les maîtres recevoient des étrangers au préjudice des fils d'ouvriers, ensuite ils voulurent que leurs fils, leurs femmes & leurs filles eussent partout la préférence, & allèrent jusqu'à vouloir exclure les étrangers, &c.

En 1756, ils recommencèrent leurs instances auprès de M. Feydeau de Brou, qui succédoit à M. de la Bourdonnaye dans l'intendance de la généralité de Rouen; c'est toujours contre la multiplicité d'élèves que les maîtres, par ambition, se croient en état de former des ouvriers sans avoir rempli le temps que les anciens ouvriers ont passé à se former, qu'ils s'élèvent; ils voudroient qu'avant qu'un élève fût reçu à l'état de peintre ou de modelleur, qu'il eût fréquenté, pendant un temps suffisant, l'école de dessin; qu'il produisît un morceau en forme de chef-d'œuvre; que, s'ils demandent la préférence pour leurs enfants, c'est que cela est pratiqué partout; qu'ils consentent qu'on ait égard au talent; mais ils veulent qu'avant d'admettre des étrangers, on leur fasse subir l'épreuve du chef-d'œuvre, ainsi que l'élève qu'on propose de faire passer au grade d'ouvrier, ils se refusent d'ailleurs comme juges, ils proposent que l'examen soit fait par gens connoisseurs, & si c'est possible par le professeur de l'Académie de dessin. Ils concluent donc en demandant qu'on établisse un *inspecteur* connoisseur en peinture, qui sera chargé : 1° de veiller à la partie du dessin; 2° de former les élèves peintres en les dirigeant pendant l'espace de deux ou trois ans par ses conseils, pour le progrès de l'art & le bien de la manufacture.

Dans la réponse faite à ces réclamations, on remarque ce passage : Que les exigences des ouvriers peintres sont si extraordinaires, qu'ils vont jusqu'à conclure contre les fayanceriers brunes, quoique ces dernières n'aient jamais occupé de peintres & n'en occuperont jamais.

On remarque encore dans leurs conclusions qu'ils demandent :

Que les manufacturiers de fayance blanche prendront des élèves pour en être toujours fournis au nombre de *trois*, soit tourneurs ou peintres, que ceux qui n'ont pas ce nombre s'en fourniront quand ils le jugeront à propos;

Que les élèves auront au moins 14 ans pour les élèves peintres, & 15 ans pour les élèves tourneurs, qu'ils travailleront pendant quatre années;

Que les femmes & filles de manufacturier auront la faculté d'ombrer en tout temps & lieu;

Que les femmes, filles, veuves & orphelins de toutes personnes qui travaillent dans les manufactures auront le droit d'y ombrer quand les maîtres voudront les y occuper, soit pour le blanc, soit pour le brun.

Les maîtres, en réponse, reprochent aux ouvriers leurs cabales & leur insubordination, disent qu'il n'est aucune classe d'ouvriers qui y soit plus encline que celle des peintres; qu'ils abandonnent les manufactures au premier mouvement, que l'esprit de révolte les possède sans cesse, enfin que le caprice du premier cabaleur venu réussit à les entraîner & à les faire abandonner leur travail sans autre motif que celui de nuire au maître.

Que leur demande d'inspecteur est absurde, que ce qui se produit sur la fayance est d'un genre qui diffère du dessin proprement dit, que ce n'est qu'un ouvrage sans goût, tout de routine, & qui, en chaque sorte, doit s'établir à bas prix; que les dessins recherchés arrêteroient la conformation; qu'un inspecteur est donc inutile; que la vente ne dépend pas toujours de la beauté de l'ouvrage, mais de la réussite des couleurs & de l'émail, & enfin du feu qui ménage les unes & les autres.

Dans une requête de 1754, les ouvriers peintres s'efforcent d'établir, devant M. de la Bourdonnaye, que leur gain ne s'étend pas de 12 à 18 liv. la semaine, ainsi que les maîtres l'ont annoncé, mais se borne de 6 à 12 liv., & pour le prouver, ils mettent sous les yeux de l'intendant les états de gain de 12 à 15 liv. de leurs peintres choisis entre les plus assidus & qui ne partagent pas leur temps avec d'autres occupations. Par ces états, on voit le décompte de 29 ouvriers peintres qui ne gagnent que de 6 à 10 liv. 10 f. la semaine.

Les maîtres répondent que ce n'est point le gain qu'ils ont fait qui doit régler le prix de leur ouvrage, mais la valeur intrinsèque de l'ouvrage, que les ouvriers ne devroient pas être payés 45 f. des ouvrages actuels, ces ouvrages étant moins chargés que ceux de Nevers, où on ne les paye que 20 f., & ceux de Lille, où on ne les paye que 9 f.; que la fixation à 45 f. faite par M. l'intendant est tout à l'avantage des ouvriers, puisqu'elle est au-dessus du prix proposé par les maîtres.

Les maîtres allèguent encore que, depuis quelque temps, le public se sert peu de plats de fayance qui font le gain du peintre, qu'il s'accommode de la fayance brune, où le peintre ne touche jamais; que les manufacturiers, obligés de suivre le cours auquel le public l'entraîne, font peu d'affiettes pour s'attacher au brun, ce qui, causant aux manufactures une perte considérable, rejait par contre-coup sur le peintre; enfin, que le brun retire beaucoup d'ouvrage aux peintres; que, cependant, chez le S^r Cauffy, ainsi que chez le S^r Heugues, les peintres ont gagné, depuis le 20 avril 1753, jusqu'au 30 décembre suivant, depuis 414 liv. jusqu'à 442 liv., ce qui met la semaine ordinaire à 14 liv., & que, sans les événements de commerce, ils gagneroient beaucoup plus; que les maîtres ne fauroient, pour favoriser l'ouvrier, ne faire que des plats de fayance; que ce seroit remplir leurs magasins de marchandises inutiles, & se priver de faire du brun, qui est aujourd'hui le grand courant de vente; que, d'ailleurs, sept des ouvriers dont ils donnent l'état de gain ne sont pas assidus aux manufactures; que les uns sont épiciers, vinaigriers, l'un est maître de mail; d'autres, empêchés par différentes occupations, ne viennent pas souvent aux manufactures, & que, s'ils représentoient les comptes des Ravelets & de tant d'autres, on verroit de plus fortes semaines.

Les syndics de la chambre de commerce de Rouen, après ce long exposé, & après avoir mis en avant l'idée de faire nommer un commissaire du roi pour faire exécuter sous ses yeux divers ouvrages, établir le décompte des frais, & juger par là s'il est possible ou non de continuer à payer aux ouvriers les salaires sur leur ancien pied, ajoutent : « Peut-être seroit-il plus convenable de supprimer le tarif & de laisser la liberté aux manufacturiers & aux ouvriers de convenir entre eux de leur salaire, comme cela se pratique dans toutes les manufactures, d'autant plus qu'on fait que plusieurs des ouvriers de la manufacture de Rouen sont passés à l'étranger. »

Le mémoire analysé revient encore sur l'exposé des griefs respectifs des maîtres & des ouvriers.

Les ouvriers peintres disent, à propos d'une comparaison faite entre des pièces anciennes & des pièces de la fabrication actuelle, qu'on auroit dû présenter les différents dessins qu'on fait

exécuter en chaque fabrique, tant en fin, demi-fin que commun, pour faire entendre que, quoique dans une même sorte de pièces désignées par l'indication de très-fin, demi-fin & commun, il y a cependant des dessins plus ou moins chargés ou plus ou moins recherchés, & qu'ils n'en sont payés que par un prix commun; que ce prix commun, compensé pour tout ce qui s'appelle très-fin, demi-fin & commun, ne fait en tout que compensation d'avantage & de désavantage, de balance, entre le maître & l'ouvrier; que, quand on les fait travailler sur tel dessin, ils n'y gagnent leur vie, & qu'en travaillant sur tel autre, ils y trouvent leur récompense.

Que cette même raison les fait réclamer contre les femmes & filles qui ombrent leurs dessins dans les manufactures qui travaillent en blanc, parce que, dans le principe de l'établissement des fayalleries, le seul peintre, pour le prix commun qui lui étoit fait par le maître, étoit chargé de lui rendre les ouvrages finis. Il importoit peu au maître que l'ouvrier ombrât la fayance ou non; en cet état, le peintre faisoit ombrer son dessin par sa femme & par ses filles, de façon qu'il foutenoit par cet arrangement sa famille & son état; que, tandis que sa femme & ses filles ombroient, il ne s'occupoit que du dessin & jetoit beaucoup plus d'ouvrage; tandis que les entrepreneurs, ayant prétendu se charger de faire ombrer chez eux, prennent le droit de le faire faire par toutes sortes de personnes, & qu'ils retiennent au peintre le quart du prix pour l'ombrage; qu'il est vrai que dans le cas où il arrivoit surcharge de travail dans les manufactures, alors on empruntoit des femmes étrangères pour ombrer; mais que, hors ce cas, les entrepreneurs laissoient agir les peintres pour les tenir toujours en ouvrage suivi; que les premiers entrepreneurs avoient ainsi conçu leur direction, parce qu'il leur étoit indifférent par qui l'ouvrage étoit fait, pourvu que le peintre le lui remît parfait. Ce n'est que depuis quarante ou cinquante ans que les entrepreneurs modernes ont renversé cet ordre établi; que, lorsqu'il n'y avoit que deux établissements à Rouen, & longtemps après, il n'y avoit que 60 peintres qui longtemps ont suffi; que maintenant, dans les neuf manufactures qui, seules entre les treize existant, emploient des peintres, il y en a cent dont plusieurs ne sont occupés que la moitié du temps; que la diminution de leurs gains ne peut être attribuée qu'à leur inassiduité; car, d'après les états produits, on voit que, quoique tous aient travaillé depuis le 20 avril 1753 au prix de la réduction, plusieurs ont gagné, en 1754, au-delà de 500 liv., quoique les femmes continuaient à ombrer; qu'ils n'ont gagné, en 1755, qu'un peu plus de 200 liv., & en 1756, ils ont gagné plus qu'en 1754; ce n'est donc pas la réduction des salaires qui a causé cette différence de gain annuel, c'est la négligence & l'inassiduité au travail & leurs absences volontaires de plusieurs mois.

Les ouvriers ont répondu : que l'absence de l'ouvrier ne porte point de préjudice au maître, parce que, s'il arrive à un peintre de s'absenter un jour, une semaine & même plus, l'ouvrage qu'il distribue à la chambre des peintres est toujours rempli & parfait dans le temps convenu pour la cuisson; que c'est ce qui fait que, sur un même atelier, on voit l'un gagner plus & l'autre moins; mais que celui qui gagne plus ne le fait qu'aux dépens de celui qui gagne moins; que si celui qui gagne moins étoit plus assidu, ou cet autre moins fort du pinceau, le gain du plus fort se réduiroit, parce qu'alors il lui feroit cédé moins d'ouvrage, cet ouvrage étant en partage égal, & se finissant ordinairement par le présent pour l'absent, ou par le plus diligent pour celui qui l'est moins; qu'on peut donc concevoir que, si tous étoient également assidus ou également forts du pinceau, on auroit de la peine à trouver un ouvrier gagnant au-delà de 400 liv., par la raison qu'il arrive souvent qu'en douze jours il y en a quatre en chômage pour la moitié des peintres de l'atelier; que telle manufacture qui occupe 14 peintres est dans ce cas; qu'à la vérité la femme &

Y y y

les filles de l'entrepreneur s'y occupent à ombrer avec une autre femme; que si trois femmes n'étoient pas occupées à ombrer sur l'ouvrage du peintre, il le finiroit lui-même, comme il le faisoit dans le principe, & qu'ils n'auroient pas ces journées de chômage à essuyer; que la présence des élèves contribue encore à ce résultat, parce que le maître, qui a ces élèves, retient de l'ouvrage pour leur entretien & en porte d'autant moins à la chambre des peintres.

Les entrepreneurs répliquent que, depuis 1734, les peintres ont toujours trouvé de l'occupation dans les manufactures, quoique celles-ci aient toujours entretenu également des élèves & des femmes pour ombrer, sauf le temps de calamités, de défaut de débouchés occasionné par les guerres, d'impossibilité de procéder aux cuissons par la disette de bois, le trop grand froid ou les grosses eaux, circonstances dans lesquelles le manufacturier est forcément contraint de suspendre ses opérations; que les femmes ne font que de supplément dans les manufactures; qu'aucun manufacturier n'oblige le peintre à leur abandonner son ouvrage, que s'il le fait, c'est de son propre mouvement; que, lorsque ces femmes ont été introduites dans les manufactures, ce n'a été que par les peintres eux-mêmes, parce qu'il leur étoit plus avantageux de s'occuper du dessin que d'ombrer; que leurs femmes faisoient chez elles ce travail; qu'elles travailloient non-seulement pour leur mari, mais encore pour tous autres; que les ouvriers, par accord fait entr'eux arbitrèrent que le quart du prix ferait alloué aux ombreuses; mais que le transport des fayances pour les faire ombrer occasionnant beaucoup de pertes à l'entrepreneur par les accidents du transport, bris involontaire, &c., les entrepreneurs s'opposèrent au transport & décidèrent que l'ouvrage se finiroit dans l'atelier même; qu'alors les femmes & les filles prirent entrée dans l'intérieur des établissements; que la grande quantité d'ouvrage qu'on vint à produire rendit nécessaire d'appeler, outre les femmes d'ouvrier, les autres qu'on y a vues & qu'on y voit encore; que les peintres s'étant insensiblement accoutumés à se moins gêner, ces femmes sont devenues de plus en plus nécessaires; que, dans le cas où le peintre étoit plus attentif à pousser l'ouvrage, tel ouvrier gagnoit jusqu'à 30 liv. la semaine, fait particulièrement attesté par le S^r Cauffy, présent, & que, dans ce même temps, il n'étoit pas de peintre, quelque foible qu'il fût, qui ne gagnât 15 fr. la semaine, & que fort peu d'entre eux gagnoient moins.

Quant aux pièces de comparaison, en fayances anciennes & modernes, les peintres conviennent sur quelques articles que les ouvrages modernes sont plus courts que les anciens; qu'ils évitent de s'expliquer sur d'autres, disant que le fort porte le faible, qu'ils ne sont pas payés du plus chargé mieux que du moins chargé; qu'ils ne demandent pas du premier un prix supérieur à celui du second, d'où il s'enfuit qu'on ne doit pas les diminuer pour le moins chargé; ils accordent que plusieurs des pièces anciennes présentent une grande recherche dans les dessins, & soutiennent que ces pièces n'ont pu être de fabrication courante dans les manufactures.

Les entrepreneurs répondent que les pièces que les ouvriers qualifient de chefs-d'œuvre ne sont rien moins que cela; que les magasins des marchands de Rouen sont encore chargés de ces mêmes fayances anciennes; que chez la dame Levavasseur on travaille encore le même dessin de la pièce n^o 4; que le S^r Cauffy a fait exécuter pendant plus de vingt ans le n^o 17; que le n^o 7 a eu cours pendant plus de vingt ans dans la fabrique de M. Levavasseur.

Les syndics de la chambre de commerce concluent ainsi cet interminable exposé :

Vu que M. l'intendant paroît désirer l'avis de la chambre sur les moyens de rétablir la paix dans la manufacture entre les maîtres & les ouvriers de la manière la plus convenable pour le soutien & le progrès de la manufacture;

La chambre estime que, attendu la fixation qui existe du nombre des fours, le nombre des élèves peut aussi demeurer fixé à trois, en quatre années, mais laissant aux maîtres le choix des sujets, sans être tenus à aucune préférence, & aussi dans tel genre qu'ils jugeront à propos, soit peintres ou tourneurs, non compris dans le nombre de trois élèves les enfants des entrepreneurs.

Sur l'article des femmes à ombrer, la chambre estime que les maîtres doivent avoir une pleine liberté d'employer à cet ouvrage femmes, filles ou veuves d'ouvriers, ou autres, ainsi qu'ils le jugeront à propos.

Et pour ce qui concerne le tarif établi par l'ordonnance de M. de la Bourdonnaye, de l'année 1753, la chambre le considère comme un règlement provisoire, très-convenable dans la circonstance dans laquelle il a été fait pour arrêter le désordre qu'il y avoit alors dans la manufacture, mais, en même temps, elle estime que cette fixation & toute autre, si elle étoit établie pour toujours, feroit un obstacle au progrès de l'industrie; que la liberté conviendrait mieux à ce genre de manufacture, mais qu'il conviendrait d'y arriver par degrés, en laissant subsister le règlement pendant une année, parce que, après ce temps écoulé, les maîtres & les peintres n'auroient plus d'autre règle entre eux que les prix dont ils conviendroient ensemble de gré à gré.

Ce mémoire n'est pas signé & ne porte pas de date; mais tout prouve qu'il a précédé l'ordonnance de M. de Brou, du 10 décembre 1757, qu'il en a été le motif déterminant, & que probablement il n'a précédé cette ordonnance que de peu de mois.

ORDONNANCE DE M. L'INTENDANT DE LA GÉNÉRALITÉ DE ROUEN
PORTANT RÈGLEMENT GÉNÉRAL POUR LES MANUFACTURES DE FAYANCE
DU 8 DÉCEMBRE 1757.

Antoine-Paul-Joseph Feydeau de Brou, &c., intendant de la généralité de Rouen....

La multiplicité des contestations qui se sont élevées entre les entrepreneurs de manufactures de fayances des différentes provinces du royaume & les ouvriers & autres personnes employées aux travaux desdites manufactures, a souvent fait désirer que l'on pût les terminer par un règlement général; mais les difficultés qui se sont rencontrées dans l'exécution ont fait préférer jusqu'à présent le parti de remédier, par des règlements provisoires, dans chaque généralité, & suivant les différentes circonstances, aux abus qu'il a paru nécessaire de faire cesser... Nous avons cru ne pas pouvoir employer de moyen plus capable de faire cesser toutes ces contestations que de rétablir une liberté entière dans les manufactures, soit pour le choix des ouvriers, soit pour le prix des ouvrages, soit enfin pour le nombre des fours que l'on construira dans la suite; en conséquence, après avoir pris l'avis de la chambre de commerce, nous avons ordonné ce qui suit :

ART. 1^{er}. — Il sera libre aux entrepreneurs des manufactures de fayances de cette généralité, de choisir pour les travaux de leurs manufactures telles personnes qu'ils jugeront à propos d'employer; il leur sera pareillement libre de former la quantité d'élèves qu'ils jugeront convenable, sans pouvoir être assujétis à donner aucune préférence aux fils d'ouvriers, peintres, tourneurs & autres de quelque espèce qu'ils soient.

ART. 2. — Permettons pareillement auxdits entrepreneurs d'employer des personnes de l'un ou de l'autre sexe pour ombrer les matières & faire dans lesdites manufactures les différents ouvrages auxquels il pourra être utile de les occuper.

ART. 3. — Le prix des ouvrages fera entièrement libre entre les entrepreneurs & les ouvriers ; il ne pourra être déterminé que par les conventions particulières qu'ils feront entre eux ; révoquons à cet effet tous tarifs qui pourroient porter atteinte à cette liberté.

ART. 4. — Il fera permis à toutes personnes indistinctement de faire construire des fours propres à cuire de la fayance, & de former des établissements de fayancerie, sous la condition néanmoins qu'elles ne feront usage dans lesdits fours que de charbon de terre ou de tourbe ; faisons très-expresses défenses d'y consommer du bois à brûler, à peine d'être privés dès la première fois de l'usage desdits fours & de 200 liv. d'amende.

ART. 5. — N'entendons rien innover, quant à présent, à ce qui a été observé relativement aux billets de congé ; voulons qu'il en soit usé à cet égard par les entrepreneurs & les ouvriers comme par le passé.

FEYDEAU.

(Archives de la Chambre de commerce de Rouen, carton xi.)





APPENDICE

A

L'HISTOIRE DE LA FAÏENCE DE ROUEN.

RECUEIL DE MENTIONS ET DE DESCRIPTIONS

DE

PIÈCES DATÉES CLASSÉES CHRONOLOGIQUEMENT

Pour servir à déterminer les phases de la fabrication.

1542—1647.

1542. LA fabrication rouennaise des pavages du château d'Écouen avait été révélée par la mention : A ROUEN—1542, inscrite sur des carreaux appartenant à M. Lejeune, architecte de la Légion d'honneur, & offerts par lui au Musée céramique de Rouen. D'après les découvertes récentes, faites par M. Gosselin dans les archives du tabellionage, nous savons aujourd'hui d'une manière indubitable que ces précieux pavés sont l'œuvre de Masseot Abaquefne, « esmailleur en terre », établi à Rouen dès le seizième siècle. (Voir la note, page 275, & la pl. I de cet ouvrage.)

(Musée céramique de Rouen.)

1647. FAICT A ROUEN, 1647. — Inscription qui se trouve sur une bouteille de pharmacie de fabrication primitive.

(Musée céramique de Rouen.)

1647—1664.

FAICT A ROUEN, 1647. — Plat de 1647. forme italo-nivernaise, décoré en son centre d'une chimère en camaïeu bleu, & sur les bords de cartouches & de végétations. (Voir page 79 & pl. II.)

(Collection de M. G^{re} Gouellain.)

FAICT A ROUEN, 1647. — Plat de 1647. même forme que le précédent, aux armes de la famille Poterat. (Voir page 80 & pl. III.)

(Musée céramique de Rouen.)

NOEL CHOPIN. — Petit bassin rond, à bords 1664. renversés, pour la toilette, décoré tout en bleu. Au fond, dans un cercle, le sujet de *la Crèche*. Au dessus, sur la paroi, frise circulaire de fleurs & d'oiseaux. Au-dessus du sujet, & dans l'axe perpendiculaire des figures, paraît une tête de chérubin aux ailes duquel sont appen-

Z z z z

1699—1705.

dues des draperies en festons. Au bord, petit motif courant. Au revers, lignes circulaires & perpendiculaires formant des carrés au centre desquels un motif en roface. Émail du fond très-fin & très-blanc; émail bleu également très-fin. Pièce d'origine douteuse & qui ne peut être attribuée d'une manière certaine à la fabrication rouennaise.

(Exposition d'Évreux, en 1864, n° 295 du catalogue analytique.)

1699. BRUMENT. — Cuvette portant au fond ce nom & cette date. Sujet chinois au milieu, décoration en broderie sur les bords. (Voir page 115 & pl. VII.)

(Musée céramique de Rouen.)

1699. — Broc à émail crémeux décoré sur sa panse d'un Bacchus assis sur un tonneau, tenant d'une main une bouteille, & de l'autre une coupe : des pampres abondants entourent sa tête & son corps. Dessin assez large, exécution passable; le tout en camaïeu bleu. Derrière, dans un cartouche carré, en gros chiffres, la date de 1699.

(Collection de M. Paul Baudry, à Rouen.)

1699. LOUIS LECLER. — Cuvette ronde pour la barbe, décorée, au fond, d'une large tige herbacée, forte de roseau, en bleu ardoisé, d'où partent trois fleurs également en bleu, mais linéamentées en noir : autour, pour accompagner cette plante, deux oiseaux volant, un papillon & un escargot, dessinés en noir comme le contour des fleurs, avec remplissage en bleu. Au revers, le nom & la date en noir.

(Collection de M. Louis Leclerc, de Rouen.)

1703. — Broc sans nom de destinataire, décoré sur sa panse d'un fujet en bleu : *Le Renard & la Cigogne*. Tout le reste est blanc.

1705. — Cuvette ronde à bord renversé, décorée à l'intérieur d'un lavis grossier formant bordure,

1706—1708.

&, au fond, d'une peinture primitive, représentant *la Vierge & l'Enfant*; le tout en camaïeu bleu. Au dessous, l'inscription : SANCTA MARIA. Par la forme & l'émail, cette pièce a la plus grande analogie avec celle portant le nom de LOUIS LECLER, décrite à la date de 1699.

(Collection de M. G^{re} Gouellain.)

JACQUES THOURANT. — Broc portant 1706. sur sa panse une figure en pied de S^t Clair, avec sa tête entre ses mains, et au dessous cette inscription S^t CLER; le tout dans un entourage formé de deux branches de feuillage. Camaïeu bleu, très-médiocre exécution, tout le reste de la panse blanc. Quelques enroulements le long de l'anse.

SŒUR MARIE MADELEINE LEMON- 1707. NIER. — Très-petit broc décoré d'une broderie bleue. Émail du fond très-blanc.

(Musée céramique de Rouen.)

JACQUES QUIGNART. 26 MAY. — Broc 1707. décoré sur la panse d'une figure de S^t Jacques le Majeur, entre deux arbres; point d'encadrement ni d'ornements d'aucune espèce sur la panse. Émail blanc crémeux. Bleu brillant; dessin médiocre.

(Musée céramique de Rouen.)

CATHERINE BOULART. — Petit broc 1707. en faïence blanche. Sur la face antérieure est peint d'une manière assez large un Bacchus couronné de pampres.

LOUIS BOCHERON. — Broc, décor bleu. 1707. Sur la panse un tonnelier cerclant un baril, autour duquel gisent à terre les outils du métier. Quelques motifs de broderie forment le reste de la décoration.

LAURENT LECLERT. — Broc à dessins de 1708. broderie bleue assez négligés.

— Broc orné sur la face antérieure d'un fujet 1708. peint : *Ariane abandonnée* (?), & sur le reste

1708—1712.

de la panse d'ornements se rapportant aux premiers essais du système rayonnant. Pièce rare & curieuse. (Voir page 116 & pl. VIII.)

(Musée céramique de Rouen.)

1708. — Grand plat circulaire à bordure en broderie bleue sur réserves. L'ornementation se compose, au centre, d'une roface de médiocre grandeur, entourée, à une certaine distance, d'une guirlande circulaire ou collier, & au bord d'une bordure en lambrequins assez étroite. Le tout assez simple & médiocrement riche, & sans autre couleur que le bleu sur blanc bleuâtre. Au revers, la date ci-dessus & les lettres DA. (Voir page 328.)

(Collection de M. P. Delaunay, à Rouen.)

1708. — Cruche en faïence blanche, sans autre ornement qu'une figure de St Jean-Baptiste, dessinée en bleu sur la panse. Au revers, dans un cartouche, la date de 1708. Travail d'époque primitive.

(Collection de M. Alph. Affegond, à Bernay.)

1710. — Très-petit broc qui n'est en réalité qu'une burette. Au centre de la panse, dans un petit cartouche, on voit ces deux lettres : M. N., & au dessous la date de 1710. La décoration consiste dans un dessin de broderie entièrement bleue, tracée d'une main ferme & avec assez de goût. (V. Pl. x, 2.)

(Collection de M. G^{ve} Gouellain.)

1712. CHARLES FEURE. — Broc à col étranglé. Figure de St Charles Borromée en prière, dans un encadrement ovale : décoration en broderie formant palmettes en réserves & rinceaux sur le fond, tout en bleu. Les deux côtés de la panse sont ornés de deux magnifiques palmettes ou lambrequins, avec dessins intérieurs en réserves, aussi complets que le style rayonnant en ait pu produire à l'époque de ses meilleures créations; d'où l'on peut conclure que ce style était à cette époque entièrement formé.

- 1715—1718.

THOMAS HERMEL. — Broc décoré sur 1715. toute la panse & son goulot de feuillages, de fleurs & de quelques oiseaux, formant diaprure sans vides; le tout en camaïeu bleu, imitant assez bien le genre hollandais.

LE PREMIER JOUR DE JUILLET. 1716.

J. L. F. — Cuvette ronde, à bords renversés, représentant au fond, au milieu d'un paysage, un personnage en ample habit droit, à la Louis XIV, tenant d'une main un verre & de l'autre une bouteille; son chapeau à trois cornes est suspendu à la branche d'un arbre voisin; au-dessous de cette représentation on lit : MONSIEUR AUBÉ. C'est sans aucun doute le nom du destinataire, tandis que le chiffre J. L. F., inscrit sur le pied, avec cette date : LE PREMIER JOUR DE JUILLET 1716, rappelle le nom de l'artiste & la date du cadeau. Le reste de la cuvette est décoré de ce fleurrage grossier qu'on trouve ordinairement sur les vases de jardin.

ANTOINE DUASSÉ. — Broc. Cartouche 1716. à quatre lobes, dans lequel est figuré un paysage représentant un manoir de campagne. Ornaments de la panse en broderie à réserves; le tout en camaïeu bleu. Exécution médiocre; l'inscription est au bas du col.

NICOLAS GOIN. — Petit broc décoré, sur 1716. l'avant de la panse, d'un St Nicolas, & sur le reste du pourtour de pilastres en broderie avec rinceaux; le tout en camaïeu bleu.

NICOLAS FARELLE. — Grand broc tout 1716. entier décoré en camaïeu bleu, à riches motifs, avec oiseaux dans des cartouches. Sur la panse une figure de St Nicolas avec les attributs traditionnels & l'inscription ci-dessus relatée.

JEAN HESOT. — Broc. Dans un cartouche, au centre, la figure de St Jean-Baptiste en camaïeu bleu. Décoration en broderie bleue

1718—1721.

& rouge, très-riche; admirable exécution, type parfait de cette époque.

1718. FRANÇOIS BARBETTE. — Broc. S^t François-Xavier dans un cartouche ovale, central; des deux côtés deux cartouches pareils renferment des paysages, & le dernier, au dos, des fleurs. Des broderies en réserves séparent les compartiments; le tout en bleu.

1719. ANNE DERADIEULLE. — Petit broc décoré très-élégamment de broderie bleue & rouge, entremêlée de cartouches remplis de quadrillés en rouge, pilastres, &c., d'une excellente exécution.

1720. MARIE CHATERINE (*sic*) BOCHERON. — Broc du genre appelé pot physique à la Beaulieu, décoré d'une broderie bleue délicatement ouvragée.

(Musée céramique de Rouen.)

1721. LOUIS MARETTE. — Broc. Cette pièce, tout à fait exceptionnelle, est entièrement décorée en camaïeu bleu, à teintes assez fondues, ce qui pourrait la faire considérer comme étant de Nevers, si d'autres caractères n'autorisaient à la considérer comme étant de Rouen. Sa panse est décorée de trois fujets qui en embrassent le pourtour sans séparation entre eux. D'abord, en commençant par derrière, à côté de l'anse, on voit un gars qui tient sur ses genoux un chat, auquel il présente un rat qu'il tient suspendu par la queue. Au dessous, cette inscription : MA QUEUE EST CAUSE DE MON MALHEUR.

Au centre, un peintre assis devant un chevalet est occupé à peindre un portrait. C'est au-dessous de ce fujet qu'est tracée l'inscription : LOUIS MARETTE. 1721.

Enfin, au côté opposé au premier fujet, un personnage grotesque, genre Callot, portant une hotte sur son dos, tient sous son bras une oie. La légende au dessous est ainsi conçue : MONNOYS FAIT TOUT. (Monnaie fait tout.)

1722—1723.

Exécution facile & négligée. Fonds de paysage continu embrassant les trois fujets. Ornaments du goulot rappelant ceux de la fabrique rouennaise.

JULIENT DES MARAIS. — Broc à perforation en croix. Riche décor tout en bleu, composé de pilastres remplis de broderies en réserve & encadrant des motifs de broderie sur fond. Exécution médiocre, bleu tournant au noir.

JEAN CAREL. — Broc. Le nom & la date 1722. sont inscrits au milieu de deux palmes bleues formant encadrement. Tout le reste est blanc.

ROMAIN CAILLE. — Broc. Sur la panse, 1722. S^t Romain assis, tenant d'une main la double croix archiépiscopale, & de l'autre bénissant le prisonnier agenouillé, qui traîne à sa suite la gargouille enchaînée avec l'étole. Motifs de broderie très-lâche; le tout en camaïeu bleu.

(Musée céramique de Rouen.)

JOSEPH PENNEQUIN, PRESTRE. — 1723. Broc décoré d'un fujet en camaïeu bleu, entouré en plein d'un fond en violet manganèse sur lequel se détachent de grandes fleurs en jaune. Quelques ornements de broderie autour de l'anse & ailleurs indiquent que ce broc, malgré la singularité de sa décoration, est bien de fabrique rouennaise.

(Musée de Cluny, à Paris.)

MARIE ANNE LECHAT. — Broc. 1723. Décor tout en bleu; en avant, pour fujet, S^{te} Anne instruisant la Vierge, sans cartouche; autour, rinceaux lâches, sans réserves; facture négligée, émail très-blanc.

LA CANNE DES MANŒUVRES DE 1723. MONSIEUR MOGRAD FAITTE EN L'ANNÉE 1723. — Inscription d'un broc ayant appartenu à l'atelier des manœuvres de Maugras, fabricant de faïence à Rouen. Le reste est blanc.

(Collection de M. P. Delaunay.)

1724—1725.

1724. ELISABETH SAINT SOLIEU. — Broc. Décoration formée de quatre cartouches ronds séparés par un remplissage de broderie bleue sur réserve. Le cartouche antérieur présente le sujet de *la Visitation*, en demi-figures, d'un très-médiocre dessin. Les deux cartouches latéraux sont occupés par une espèce de baldaquin d'où pend une guirlande entre deux festons de draperies. Le cartouche postérieur renferme, autour de l'implantation inférieure de l'anse, l'inscription ci-dessus; le tout en camaïeu bleu; l'anse est entièrement ponctuée.

1725. — Globe céleste, magnifique pièce de vestibule ou de bibliothèque, décrite page 307 & figurée pl. XLI.

(Appartient à M. H. d'Arboval, à Rouen.)

1725. MICHEL LENFANT. — Broc décoré d'un sujet circulaire à personnages, représentant un bûcheron armé de sa cognée, au bord d'un bois, & derrière lui un chasseur. Costumes de la fin de Louis XIV, en camaïeu bleu. Bonne exécution & dessin passable.

(Collection de M. A. Loisel, à la Rivière-Thibouville.)

1725. M^{re} JACQUES. MARDOR. PRE. VICA^{re} DU. MONT. CAUVÈRE. — Grand broc décoré tout en bleu d'arabesques & de rinceaux très-fins, en broderie de système rayonnant. Sur la partie antérieure de la panse est représenté un personnage en costume ecclésiastique d'officiant, entrant dans une église entourée d'arbres. L'inscription est placée entre la panse & le col. La netteté du dessin & l'élégance de l'ornementation, qui est du meilleur style, caractérisent cette belle pièce.

1725. — Broc anonyme décoré de broderie bleue & rouge, avec compartiments & cartouches remplis par des quadrillés rouges. Très-belle exécution pouvant servir à prouver que ce style de broderies à réserves, avec rehauts de rouge, était alors dans toute sa vigueur.

(Musée céramique de Rouen.)

1726—1730.

LAURENS FERREY. — Broc décoré de 1726. personnages chinois, très-vivement colorés de bleu, de jaune, de rouge sombre, de vert & de noir. Imitation sans aucune exactitude du genre chinois, mais remarquable par l'éclat des couleurs, & servant à prouver, avec beaucoup d'autres exemples, que l'imitation du genre chinois appartient à toutes les époques de la fabrication.

M^r PICAR. — Plat à barbe avec bordure en 1726. broderie bleue & cartouche central jaune ocré, renfermant de petits personnages analogues à ceux de l'affiette figurée pl. xxxv. Exécution grossière.

ROBERT LA VINGNE. — REINE 1727. MARAIS. — Broc. Deux figures de S^t Robert & de S^{te} Reine, en camaïeu bleu. Décoration en broderie bleue & rouge. Bonne exécution.

MARIE ANNE PRUDENCE SCHOLAS- 1727. TIQUE DUCLOS. — Petite écuelle à deux anses perpendiculaires à jour & à pied évasé en support, finement décorée de broderie bleue & rouge.

(Musée céramique de Rouen.)

JEAN DELALANDE. — Broc, forme bur- 1729. faire simple, décoré de trois compartiments séparés par des pilastres remplis de broderies sur réserves, de pièces découpées remplies de la même manière & disposées en haut & en bas de façon à relier les pilastres entre eux. Dans le vide, au centre des cartouches, une corbeille de fleurs accompagnée de chaque côté d'une draperie suspendue en guirlande. Anse ponctuée. Le tout en camaïeu bleu. Bonne exécution, belle & capitale pièce.

PIERRE LE CLERT. — Broc. Figure de 1730. S^t Pierre dans un cartouche en avant, paysage derrière; le tout en camaïeu bleu; broderie bleue grossière remplissant les deux intervalles; exécution commune.

A a a a a

1731.

1731. PIERRE MICHEL. — Broc décoré de compartiments formant pilastres remplis de broderie bleue & rouge. Belle exécution.

1731. TOUT. LE MONDE. MAISME. PLEIME. (Tout le monde m'aime pleine.) — Allusion à la capacité de ce broc décoré de fleurs en quatre couleurs sur fond bleu. Vase orné sous le cartouche central.

1731. MATHIEU VALETTE. — Broc de très-grandes proportions décoré tout en camaïeu bleu. En avant, dans un large cartouche, l'apôtre S^t Mathieu assis près d'une table sur laquelle est un volume ouvert; un ange voltige auprès de lui & semble lui dicter ce qu'il va écrire. Composition très-mouvementée, d'un grand style, draperies supérieurement traitées. Au dos, dans un jardin, un jardinier tenant un faucillon à la main est occupé à émonder un arbre. L'intervalle des deux cartouches est rempli par un décor de broderie peu recherchée dans ses détails. Malheureusement, la réussite de cette belle & importante pièce laisse à désirer. Les formes du décor ont été altérées par le coulage des émaux. L'inscription ci-dessus est écrite de la manière la plus inexpérimentée par un ouvrier qui savait à peine tracer ses lettres.

(Appartient à M. G^{re} Morin, de Rouen.)

Le nom de Mathieu Vallet, souvent transformé en Valette, est celui d'un fabricant de faïence qui est souvent cité dans cet ouvrage. La famille Vallet, jardiniers fleuristes, rue d'Elbeuf, au commencement de ce siècle, paraît être de la même origine; de sorte que, dans l'emblème représenté au dos de cette cruche, on pourrait voir un indice que la famille Vallet, primitivement livrée à l'horticulture qu'elle abandonna pour la faïencerie, revint à son premier état lors de la chute de cette dernière industrie.

Un peintre du nom de Valette travaille dans la fabrique de Dionis, de 1746 à 1752 inclu-

1731—1732.

fivement. C'est probablement lui qui devient fabricant en 1756, ou son fils qui travaillait d'abord avec lui en 1746.

LE BRETON. — Broc décoré sur la panse 1731. d'une figure de Bacchus couronné de pampres, à cheval sur un tonneau. De chaque côté sont inscrits les vers suivants :

JE SUIS UN ANTIDOTTE, ET JE SUIS UN POISON,
JE RÉVEILLE LES SENS, ET J'ENDORS LA RAISON,
J'AVANCE LE TRÉPAS ET PROLONGE LA VIE,
ET JE SÛME LA GUERRE OÙ LA PAIX ME CONVIE.

(Musée céramique de Rouen.)

PIERRE BOIMARE. — Broc. Sur la 1732. panse & dans un paysage continu faisant le tour du vase, d'un côté S^t Pierre en prières, de l'autre un chasseur tirant sur un lièvre. Camaïeu bleu avec le trait en noir. Exécution facile & un peu lâchée.

JEAN ARTUS. — Broc à perforation bi-la- 1732. térale. Décor à double face, partagé par deux pilastres en broderie bleue & rouge; grande guirlande de fleurs sur le devant & deux vases de fleurs en arrière, avec introduction de jaune & de vert. Anse cordée, mouchetée de bleu. Bonne & ferme exécution, quoique peu fine.

CATHERINE LEGRAND. — Broc décoré 1732. au centre, sur la panse, d'une S^{te} Catherine, &, sur les côtés, de deux Chinois d'un bon style; arbres & rochers séparant les personnages. Couleurs : le bleu & le rouge.

CLAUDE DURIEU. — Broc. Panse 1732. décorée à sa face antérieure d'une peinture de S^t Claude en évêque, bénissant un enfant près d'une église. Figure rehaussée de quelques couleurs, mais sur un paysage en bleu. Le reste de la décoration rappelle quelques motifs ordinaires de broderie, vase & guirlandes, mais d'une exécution détestable.

1732—1733.

1732. CATHERINE BELLEAIS. — Petite écuelle à couvercle, décorée au fond d'une figure de S^{te} Catherine en camaïeu bleu, & sur les bords de quadrillés verts, avec compartiments interrompant la bordure & renfermant des fleurs. Maisons chinoises sur le couvercle. Exécution fine & bien réussie. Figure principale d'un beau style.

(Collection de M. L. de Glanville, à Rouen.)

1733. CHARLES MÉRIMÉ. — Broc. S^t Charles-Borromée en buste est en prières devant un crucifix; sujet exécuté en camaïeu bleu. Décor du pourtour en broderie polychrome, consistant principalement en motifs de ferronnerie & en guirlandes de médiocre exécution.

1733. EMERY GODEFROY. — Broc à dessin de broderie, trait en noir. Coloration en bleu, rouge, jaune, vert. Guirlande de fruits, mascacons, cep de vigne courant sur le dos de l'anse. Travail très-soigné, émail fin, mais coloration lourde.

(Musée céramique de Rouen.)

1733. OUIN. — Broc. Décoration en camaïeu bleu. Cartouche au centre de la panse représentant, dans un paysage, un voyageur, le bâton sur l'épaule soutenant un léger bagage, & un chien courant en avant; peut-être la figure de S^t Julien. Broderie lâchée; très-mauvaise exécution.

1733. MARIE ANNE DESCHAMPS. — Cuvette ronde à bords renversés; au fond S^{te} Anne *instruisant la Vierge*, en camaïeu bleu rehaussé de jaune & de vert. Bordure en broderie exécutée partie en réserve, & partie en bouquets de fleurs sur le fond. Couleurs employées: jaune, vert, rouge, bleu. Exécution & réussite très-médiocres.

1733. NICOLAS MALETRA. — MARIE ANNE CASSAGNE. — Broc à perforation simple, décoré de deux sujets: S^t Nicolas & S^{te} Anne,

1734—1735.

en polychromie, d'une exécution ordinaire. — Voir ces noms, p. 148, dans le répertoire des fabricants. Pièce rare.

(Collection de M. Alph. Affegond, de Bernay.)

PIERRE FRÈRE. — Cuvette à dessin principal imitant des fabriques ou kiosques chinois, en camaïeu bleu, avec bordure à treillis ferré ou quadrillé vert. 1734.

JEAN GALLAIS. — Broc. Dessin en demi-broderie. 1734.

(Musée céramique de Rouen.)

ROBERT DROUET. — Broc tout en bleu, 1735. décoré à la partie antérieure d'un paysage avec fabriques, & sur le reste d'ornements grossiers analogues à ceux des vases de jardin; œuvre de même espèce que ces derniers.

GUILLAUME COURAGE. — Broc décoré 1735. d'un bouquet multicore, avec fleurs écailleuses, tiges rigides disposées en espalier & quadrillés verts en ceinture.

(Collection de M. Leguerney, à Brionne.)

NICOLAS GREVEREN. — Broc. Un S^t Nicolas en camaïeu bleu rehaussé de jaune. Au pourtour, guirlandes tombant de treillis verts. 1735.

FRANÇOIS SERY. — Broc. Figure de S^t François en extase, sur lequel un séraphin planant laisse tomber, de ses quatre extrémités & de son côté, des traits qui vont imprimer les stigmates. Décoration en broderie bleue & rouge; belle exécution. 1735.

NICOLAS THOUMAS DELEAU. — Broc 1735. décoré, sur le goulot & au haut de la panse, de quadrillés verts, & sur le reste de la surface, de grandes fleurs astéroïdes à couleurs vives & de quelques insectes. Bonne exécution, analogue à celle du service du duc de Montmorency-Luxembourg.

1735—1736.

1735. JACQUES BOURSIER M^{re} DU TROU.
— Affiette à motif rayonnant, composé par moitié de parties à réserves & de cartouches remplis de quadrillés, laissant un vide circulaire au centre pour l'inscription.

(Musée céramique de Rouen.)

1736. GEORGE PREVOST. — Broc décoré en avant, dans un cartouche formé par deux pilastres, d'un S^t Georges empanaché & à cheval, terrassant & perçant de sa lance un dragon; le tout en camaïeu bleu, avec quelques rehauts de couleur jaune & rouge. Sur le reste de la panse, limitée par deux pilastres remplis de treillis verts, décoration en broderie polychrome, avec larges guirlandes de fleurs. Exécution médiocre.

1736. JACQUES DESMARES. — Broc. S^t Jacques le Majeur, en pèlerin, dans un cartouche circulaire, en avant; en arrière, paysages & fabriques grossièrement exécutés; le tout en camaïeu bleu avec quelques rehauts de vert. Autour du goulot, décoration de broderie polychrome.

1736. MARIE MAGDELENE FROYE. — Bassin de toilette rond, à bords renversés, décoré au fond d'un fujet polychrome, *la Madeleine au désert*, représentée dans une grotte, sur un fond de paysage avec monuments dans le lointain. Bordure à fruits & fleurs fantastiques sur fond bleu, avec quelques cartouches quadrillés en rouge. Au dos du bassin, le nom du peintre : S^t OUVEN, 1736.

(Appartient à M. Nion, de Rouen.)

1736. FRANÇOIS BELLEMÈRE. — Broc. Dans un cartouche central, un S^t François en extase recevant les stigmates par l'intermédiaire d'un crucifix apparaissant en l'air. Sujet en camaïeu bleu. Broderie polychrome d'ancien style, à motifs bordés d'un listel jaune. Médiocre exécution.

(Collection de M. P. Delaunay.)

1736—1738.

- PINXIT. 1736. C B. — Grand & magnifiqué plat circulaire représentant *Adonis surprenant Vénus endormie*. Bordure en bande plate, composée de fleurs & d'ornements polychromes sur fond bleu. (V. pl. xxxix & p. 300.)

(Collection de M. Alfred Baudry.)

- JEAN S^t OUVEN. — Petite cuvette ronde à trois couleurs. Figure de S^t Jean enfant, dans un encadrement circulaire. Décor en broderie à réserves & sur fond, disposé en large bordure; emploi de trois ou quatre couleurs, le bleu restant dominant.

- MARGUERITE TOUZÉ. — Broc à double cartouche antérieur & postérieur; le premier renfermant une S^{te} Marguerite accompagnée d'un dragon; le second est rempli par un paysage. Les vides intermédiaires sont occupés par de la broderie au milieu de laquelle sont des encadrements remplis de treillis verts, non esquissés en noir suivant l'usage. Travail de transition.

- JEAN GALLOIS. — Broc décoré sur la panse de compartiments à pilastres, en partie remplis de broderie ou dessins à réserves, & auxquels se rattachent des guirlandes de fleurs; le tout en bleu. Bonne exécution.

- JACQUES CHARLES GRAVÉ. — Broc. Sur le devant, sans encadrement, une figure de S^t Jacques le Pèlerin tout en bleu; le reste de la panse est décoré de sujets chinois à personnages, dans le genre des plus anciens plats, c'est-à-dire avec pointillé noir sur le jaune des vêtements.

- PIERRE D'OUTÉ. — Broc. Dans un cartouche, séparé du reste du pourtour par deux colonnes à broderie bleue, rouge & jaune, est représenté un Bacchus monté sur son tonneau. Sur le reste de la panse, décoration formée de deux cornes d'abondance & de fleurs, avec guirlandes & listels jaunes.

1738.

1738. HENRY GROUT. — Broc. Décor à double cartouche divisé par des pilastres remplis de broderie bleue sur réserves. Dans le compartiment antérieur, en camaïeu bleu, une figure de S^t Henri en empereur d'Allemagne, le globe à la main. Dans le fond du couvercle, la lettre B.

1738. JACQUES MICHEL CAMPIGNY. — Broc décoré tout en bleu, divisé en deux cartouches : dans celui de devant, un S^t Michel terrassant le dragon ; dans celui de derrière, un paysage ; le tout médiocrement dessiné & grossièrement exécuté, dans le genre, quant au paysage surtout, des vases de jardin.

1738. SCOLATIQUE (*sic*) LIGOIS. — Broc. Décor entièrement bleu. En avant, cartouche en forme de vase de jardin, contenant comme sujet une faine portant la croix. En arrière, larges rinceaux de broderie. Exécution très-ordinaire.

1738. PIERRE LORMIER. — Broc décoré en avant d'un cartouche renfermant pour sujet un S^t Pierre, en camaïeu bleu d'une médiocre exécution ; sur les autres côtés, de pilastres remplis de broderie polychrome, &, dans le vide qui les sépare, de deux cornes d'abondance de forme antique, en vignot, d'où sortent des fleurs. Couleurs sèches & sans transparence.

1738. G. N. — Cuvette décorée au pourtour d'un dessin de broderie bleu & rouge, &, au fond, d'un singulier sujet à personnages. Un homme retroussé la jupe d'une femme qui, portant sur sa tête un vase plein, en verse le contenu sur la tête du galant. Un troisième personnage armé d'une pique regarde cette scène. Costumes de la fin du règne de Louis XIV.

(Collection de M. A. Loifel.)

Un plat creux, carré long, à angles abattus, & décoré du même sujet, appartient à M. Alf. Vy, médecin à Elbeuf.

1738—1739.

BEDEAU. — Barillet surmonté d'un fûet 1738. champêtre en figures de ronde bosse : berger & bergère assis sur un tertre, à l'imitation des groupes de Saxe. Entourage de fleurs volumineuses, roses & raisins. Couleurs très-vives : bleu, jaune, rouge brique, vert & noir. La date est inscrite dans la pâte, sous l'émail, à l'aide de l'ébauchoir. Il en est de même du nom de BEDEAU, qui se trouve auprès, & qui doit être le nom de l'artiste modelleur.

PIERRE D'OUTÉ. — Broc. Figure de 1738. S^t Pierre. Décoration de broderie en quatre couleurs ; style de transition.

BORNE PINXIT ANNO 1738. — Grand 1738. & magnifique plat circulaire, à sujet central représentant *Les Quatre Saisons*, au-dessus desquelles plane le char du Soleil ; le tout en camaïeu bleu très-fin, avec introduction de quelques rares détails colorés, tels que le feu qui caractérise l'Hiver. Large bordure en bande plate, à fond bleu, sur lequel se détachent des fleurs de couleurs variées. Ce plat est le pendant de celui cité à l'année 1736, & du même artiste. (V. Pl. xxxviii & p. 300.)

(Collection de M. Alf. Baudry.)

AMANS SEBISN (*sic*). — Sur un couvercle 1739. de salière à compartiments, avec décoration bleue de genre broderie, d'une exécution très-médiocre. Une goutte d'émail jaune ocré, tombée sur ce couvercle, fait supposer que, vers cette époque, le genre de décoration pratiquée avec cette couleur se produisait encore.

(Musée céramique de Rouen.)

CATHERINE DUBOC. — LÉONARD 1739. DUBOC. — Broc. Panse divisée en trois cartouches par des pilastres. Dans celui de devant, une S^{te} Catherine debout, foulant aux pieds son persécuteur ; dessin d'un beau style, fièrement exécuté, tout en bleu. Les deux autres cartouches sont remplis par un bouquet de

B b b b b

1740—1742.

fleurs suspendu à l'aide d'une draperie formant coin plissé; fleurs polychromes.

1740. FRANÇOIS LEGRIS. — Broc. Décoration en demi-broderie très-mal réussie.

1740. LOUIS CAMPION. — Saladier. Paysage au fond, bordure sans caractère particulier. Exécution grossière en camaïeu bleu.

1740. TABAC. — Date & inscription que porte une tabatière en forme de volume in-18, percée à l'une de ses extrémités, sur la tranche, d'une petite ouverture ronde susceptible d'être fermée avec un bouchon. Sur les plats de la couverture sont représentés deux paysages d'une détestable exécution, & au dessus, d'un côté, deux cœurs avec cette devise : TOUJOURS UNIS. De l'autre, un coq avec ces deux vers :

QUAND CE COQ CHANTERA,
MON AMOUR FINIRA.

1741. — Broc décoré sur la panse d'oiseaux, de plantes & de personnages de genre chinois; le tout en couleurs riches & éclatantes. Ce qui fait la rareté de cette pièce, c'est qu'elle porte des armoiries, particularité à noter ici, car on ne rencontre presque jamais de brocs blasonnés. L'écusson supporté par deux lions & surmonté d'une couronne de marquis, se lit : *d'azur, au huchet d'or, accompagné de 3 étoiles d'argent, 2 en chef, 1 en pointe.*

(Appartient à M. G. Prétavoine, de Louviers.)

1742. RENÉ LEMIRE. — Broc décoré sur la panse d'une broderie bleue, très-lâche, avec guirlandes de fleurs d'une médiocre exécution.

1742. PIERRE MARINIER. — Broc. Dans un cartouche central un St Pierre en polychromie très-grossière. Sur le fond, broderie également très-grossière.

1742. — Date inscrite sur une petite râpe à tabac, décorée de délicates arabesques polychromes

1742—1744.

dans le goût de la fin du règne de Louis XIV. Motifs à entrelacs.

PIERRE COUSSINT. — Broc décoré dans 1742. le genre des broderies à pilastres; mais ces parties d'ornementation sont exécutées en hachures vertes & reflortissent au genre des pièces dites *au carquois*, dans leur exécution la plus grossière.

ANTOINE PORET. — Broc avec une 1743. figure de St Antoine ermite, en prière dans une grotte, au centre d'un paysage faisant le tour de la panse. Décoration consistant principalement en quadrillés verts, cartouches avec écrevisse; motifs très-employés dans la fabrique de Guillibaud. Belle exécution.

JEAN DUPRÉ. — Broc. Cartouche lobé 1743. sur la panse renfermant un St Jean-Baptiste enfant, en peinture polychrome; le reste décoré de broderie sur réserves & de vases de fleurs. Couleurs employées : bleu, rouge, jaune, vert, violet & noir, d'aspect éclatant. Médiocre exécution.

(Musée céramique de Rouen.)

FESIT ANNO 1744 PAR MOI MAR- 1744. SOLLET. — Petite pièce hydraulique formant jet d'eau, composée de deux réservoirs superposés & séparés par quatre colonnes aux angles. Le réservoir supérieur reçoit l'eau qui, passant par le centre de l'une ou de plusieurs des colonnes, vient jaillir au centre du corps inférieur pour être reçue dans un petit bassin à fond grillagé. Figures & paysages d'une médiocre exécution.

L'inscription ci-dessus est gravée sous le pied, dans la pâte molle, ce qui indique le nom du mouleur, dont la part, dans ce petit chef-d'œuvre, est naturellement plus importante que celle du peintre.

SIMON BENOIST DE LA PAROISSE 1744. DE St OUEN DE TOUBERVILLE. — Broc.

1744—1747.

Décoration de fleurs & d'oiseaux polychromes.

(Collection de M. Gafnier, à Vimoutiers.)

1744. ROBERT THIERRY. — Plateau de balance portant ce nom & cette date dans un médaillon central.

(Musée céramique de Rouen.)

1746. MAGDELÈNE COTTAIS. — Broc. Cartouche central renfermant une S^{te} Madeleine, en camaïeu bleu, devant une table chargée d'ornements de toilette. Encadrement formé de cornes d'abondance en violet foncé & jaune, auxquelles se rattachent des conques & d'où sortent des fruits & des fleurs, des rameaux & des rinceaux.

(Description communiquée par M. A. Milet, chef de la fabrication à la manufacture de Sèvres.)

1746. NICOLAS DU PARC. — Broc décoré sur la panse d'un chasseur tirant au vol sur un oiseau. Camaïeu bleu; pas de paysage; exécution des plus sommaires & très-lâchée. Quelques ornements vermiculés sur l'anse.

(Collection de M. Paul Baudry.)

Cette cruche fixe la date approximative de plusieurs affiettes à bordure bleue & rouge, portant au centre cette inscription : NICOLAS DUPARCQ GARDE DU ROY.

1746. LOUIS GUEROUT. — Broc. Dans un cartouche quadrilobé, figure de S^t Louis, debout, en camaïeu bleu; autour de la panse, dessin polychrome procédant à quelques égards du style de bordure des pièces *au carquois*.

1746. PIERRE LECOQ. — Nom inscrit dans un plateau ovale, décor rocaille sur les bords; au centre, le monogramme IHS & un cœur percé de deux flèches.

1747. JACQUES BLANCHARD. — Broc décoré de gros œillets & autres fleurs au type du cornet, mélangés de gros fruits écailleux. Cette

1747—1748.

pièce peut servir à constater le commencement de la décoration dite *à la corne*.

MICHEL MERVILLE. — Broc. Figure 1747. de S^t Michel dans un cartouche au milieu de la panse. Décoration à fleurs polychromes, analogues au type de la corne d'abondance.

ROMAIN. — Broc. Dans un cartouche, 1747. figure de S^t Romain terrassant la gargouille. Décoration polychrome en broderie lâche, figurée dans la *Description du Musée céramique de Sèvres*. Atlas, pl. xxxvi, fig. 5.

PIERRE BARBÉ. — Petit broc. Sur la 1747. panse, une figure de cavalier en costume Louis XV; le cheval est colorié en violet; autour, fleurs polychromes du même genre que celles accompagnant le type *à la corne*.

PIERRE BARTHELEMY. — Broc décoré 1747. à l'avant d'une corbeille de fleurs parmi lesquelles un fruit écailleux, & sur les côtés de deux branches du même type que celles du cornet ordinaire.

ELISABETH DE LA RUE. — Lanterne 1747. décorée de fleurs & insectes polychromes à couleurs vives, naissant d'une touffe de feuilles de chardon, & analogues à celles du type *à la corne*.

(Musée céramique de Rouen.)

NOEL JACQUES. — Broc décoré en avant 1748. d'un grand cartouche quadrilobé occupant la moitié de la panse & représentant le sujet de la fête de Noël, avec l'*Adoration des bergers*, d'après un tableau du Bassan; dans le haut, deux anges tenant un phylactère sur lequel on lit : GLORIA IN EXCELSIS DEO; le tout est colorié avec assez d'intelligence, &, en outre des couleurs ordinaires, à l'aide de quelques couleurs rompues telles que le violet de manganèse. Le reste de la panse est décoré d'une broderie polychrome.

(Collection de M. G^{re} Gouellain.)

1748.

1748. MARIE ANNE DUBOC. — Broc de forme commune, décoré en avant de très-grandes feuilles de chardon, d'où s'échappent des fleurs du type au cornet.

1748. ÉTIENNE LUCE. — Broc décoré en avant d'un large cartouche quadrilobé, avec un S^t Etienne en camaïeu bleu; le reste de la panse en broderie & guirlandes polychromes. Façure grossière.

1748. — Serre-papier en forme de livre richement relié; la date est au dos en manière de titre. Les deux plats offrent un dessin différent, mais d'un effet analogue; ce sont de riches compartiments & entrelacs vivement colorés, que font valoir des espèces de quadrillés & des pointillés distribués dans les interstices. On a simulé les attaches des fermoirs par trois boutons faillants à chaque attache, figurant des têtes de clous. Couleurs riches, dessin de bon goût, réussite parfaite de l'émail.

(Collection de M. Alf. Baudry.)

1748. GUILLAUME MARSOLET. — Broc à couvercle, décoré sur la panse d'un cartouche rocaïlle avec larges coquilles, dans l'intérieur duquel figurent deux génies ou amours dont l'un joue du violon & l'autre égrène une grappe de raisins. Camaïeu bleu avec emploi du vert pour les arbres. Sur le reste de la panse, fleurs & insectes du genre *au cornet*.

1748. MARIE ANNE DRÛ. — Broc, décor bleu, motif de draperie suspendue en feston & supportant des fleurs. Exécution des plus grossières, semblable en tout à celle des vases de jardin.

1748. M. M. ROBERT. — Au fond de deux affiettes, dans un cartouche rocaïlle, décoré de coquilles en éventail, rinceaux, fruits, fleurs, insectes & oiseaux, d'une exécution soignée; le tout polychrome.

(Musée céramique de Rouen.)

1749—1752.

JACQUES PAIN. — Broc à décor de fleurs, 1749. oiseaux & corne d'abondance.

ANTOINE HENNET. — Broc décoré de 1749. la manière la plus simple par des filets circulaires de diverses couleurs, &, au milieu de la panse, d'une bande formée d'un rinceau fortement ondulé, d'où s'échappent des deux côtés des espèces de feuilles de fougère. Type de fabrication commune.

NICOLAS DEMARE. — Broc décoré en 1749. avant d'un paysage, & en arrière de quelques fleurons de broderie de la plus grossière exécution.

MARIE MARTHE PHILIPPE. — A la 1750. base d'une petite cruche, décor *à la corne*. Sous le fond : LE 14^e AOÛT 1750 (au cobalt).

DUFOUR. — Broc décoré en avant d'un 1751. paysage en bleu, entouré d'une broderie polychrome à guirlandes de fleurs d'une très-mauvaise exécution. Le paysage est isolé des ornements du fond, à la manière de ceux des vases de jardin, par une espèce d'auréole formée de stries de couleurs posées par lampées; mais ici ces lampées sont jaunes au lieu d'être blanches.

MONSIEUR CHARLES ROUSSEL AU 1752. CHATEAU DE CLERRE (*sic*). — Broc décoré de personnages, édifices, fleurs & insectes, de style chinois ancien, exécutés dans les couleurs ordinaires, avec l'emploi du violet en teinte plate.

LOUIS PARI. — Broc. Cartouche quadri- 1752. lobé en avant, représentant, en camaïeu bleu, un S^t Louis en costume royal. Autour de la panse, fleurs polychromes au type de celles qui accompagnent le cornet, & de plus un oiseau.

JEAN DECAUX. — Affiettes au nombre 1752. de quatre, à fond de paysages & fabriques, les unes paraissant représenter des sites réels : un

1753.

manoir, une porte de ville; une autre, une composition architecturale impossible. Le tout en camaïeu bleu. Bordures polychromes à guirlandes & fleurettes de fantaisie d'une très-mauvaise exécution, semblables à ce que l'on trouve sur les affiettes de l'époque révolutionnaire. Le nom & la date sont répétés sur chaque affiette, au-dessous du fujet.

(Collection de M. A. de Bellegarde.)

1753. PRÈS A BOIRE. — E'ST-IL MORT. — Broc portant sur sa face antérieure un paysage grossièrement exécuté en camaïeu bleu, & sur le reste de la panse, des motifs partie en broderie, partie quadrillés, également en bleu feul.

1753. TELLIE. — Broc à perforation transversale, décoré, sur toute sa surface, d'oiseaux & de fleurs. Les oiseaux perchés sur une branche se trouvent sur la face antérieure, les fleurs sur le reste du pourtour. Or, ces fleurs sont exactement les mêmes, couleurs & dessin, que celles qui forment ordinairement le motif appelé *au cornet* ou à *la corne d'abondance*. Bonne exécution & bien réussie. Couleurs éclatantes. Le nom & la date ci-dessus, contre l'ordinaire, sont inscrits sous le pied & assez négligemment; d'où l'on pourrait induire, qu'au lieu d'indiquer le destinataire, ce nom ferait celui de l'ouvrier peintre. En outre, aux deux côtés de l'attache de l'anse, à la partie inférieure de la panse, on trouve inscrites deux lettres A. T. qui paraissent s'appliquer au destinataire. Un ouvrier du nom de Tellier était peintre en faïence en 1748, chez Dionis, d'après l'enquête de 1757.

1753. PIERRE JACQUES GAZET. — Deux petites consoles ou supports d'applique terminées par un masque barbu, & garnies sur les côtés d'appendices détachés en forme d'anses de vase. On lit derrière chacune d'elles le nom & la date ci-dessus. Gazette est le nom d'un mouleur. (V. ce nom, page 194.)

1754—1757.

JEAN NICOLAS GODEFROI. — Broc 1754. avec un St Nicolas dans un cartouche, genre rocaille & polychrome. Mauvaise exécution.

— Écuëlle à bouillon, décorée de fleurs & de rameaux de l'époque de *la corne*, & présentant au fond l'inscription : R. PÈRE DOMINIQUE.

(Collection de M. Alph. Aflégon.)

— Broc anonyme présentant la complète dégénérescence des ornements dits de broderie, reproduits d'une manière très-lâche, mais avec des couleurs variées très-vives.

GENEVIÈVE PARIN. — Broc à broderie 1755. polychrome très-ordinaire.

GUIAUME BOURDET LANÉE 1756. 1756. — Broc. Décoration à pilastres remplis d'une broderie polychrome très-lâche & encadrant des fleurons & rinceaux de même nature. Exécution grossière avec fleurs vivement coloriées.

CA^t. 1757. — Sous un plat à barbe décoré d'un fujet érotico-burlesque. Entre le nom abrégé : CA^t & la date 1757, on voit moulé en relief sous l'émail le signe ☉, qui est évidemment la lettre G renversée : ceci indique que cette lettre était gravée en creux au fond du moule, car un plat à barbe était nécessairement une pièce moulée. Cette marque était certainement une indication de propriété, puisqu'elle se reproduisait forcément sur tous les exemplaires tirés, quel que fût l'ouvrier mouleur employé.

Le fujet représente une scène assez lestée à quatre personnages. Une femme assise, à demi couchée sur le côté, s'apprête à recevoir un clystère qui lui est présenté par un individu armé d'une seringue; devant elle se tient une servante portant un chandelier. Un jeune feigneur s'amuse à lutiner cette dernière en lui retrouffant sa jupe. L'exécution est très-fine &

C c c c c

1757—1759.

très-spirituelle; l'expression du jeune seigneur & de la servante qui se défend est très-malicieusement rendue.

(Collection de M. Alph. Affegond.)

1757. ALEXANDRE DESHORMEAUX. — Saladier décoré au centre d'une figure d'évêque, & sur la marge de petits bouquets de fleurettes d'une très-mauvaise exécution; le tout polychrome.

1758. LOUIS MOUARD. — Broc. Figure de S^t Louis, en camaïeu bleu, dans un médaillon ovale sur la panse. Décoration sur le reste du pourtour en large broderie à pilastres, réserves, &c., en quatre couleurs : bleu, rouge, jaune, vert. Très-médiocre exécution.

1758. — Plaque commémorative de la fonte des cloches de l'église de S^t Sever. (V. page 250.)

1759. — Compotier à bords découpés, décoration polychrome, composée de mascarons, de vases de fleurs & de détails quadrillés, genre dit *au carquois*. Cette pièce portait sur son fond des fruits en relief qui ont disparu.

(Collection de M. P. Delaunay.)

1759. HILAIRE. — Compotier avec fujet à personnages occupant toute la surface. Un peintre, assis près d'une table, étreint amoureusement une dame assise auprès de lui, & lui met une main sur la gorge. Deux curieux se montrent à la porte entr'ouverte. Au milieu de la chambre est un portrait de femme sur un chevalet. On lit au dessous ces deux rimes :

EN AMOUR ET EN PEINTURE,

ON DOIT CHERCHER LE TRAIT DE LA NATURE.

Exécution très-médiocre, couleurs sourdes, mauvais dessin. L'artiste a mis un soin prétentieux à rendre un plafond à caissons & une tenture à bandes perpendiculaires ramagées.

1759—1761.

L'inscription : HILAIRE, 1759, placée au dos de la pièce, indique pour nous le nom du peintre.

(Collection de M. Alf. Baudry.)

FRANÇOIS MASON. — Broc décoré à la 1759.
corne.

JEAN DOURNELLE. — Broc décoré de 1759.
fleurs & d'une corne d'abondance. Belle exécution & belle réussite. Couleurs vives.

FRANÇOIS JOLY. — Broc décoré de pilastres avec remplissage de broderie lâche & de guirlandes polychromes. 1759.

THOMAS MOUCHARD. — Plat long à 1760.
grandes fleurs, telles que tulipes, roses, &c., disposées à l'imitation des types de la faïence de Strasbourg; mais exécutées avec des couleurs violentes & grossièrement appliquées. En outre, mauvaise réussite, émail de fond d'un vert cuivreux intense, & déformation de la pièce. L'inscription ci-dessus se lit vers le bord du plat, à la face supérieure, & paraît être le nom du peintre; d'autant plus qu'un Thomas Mouchard était peintre en faïence chez Pierre Mouchard, fabricant, en 1756 & 1757. (Voir ces noms, pages 149 & 203.)

JEAN DECAUX. — Broc décoré d'un fujet 1760.
polychrome genre Watteau. Trois galants ferment de près une femme assise sur un tertre; un manant, chargé d'une hotte d'où s'échappe un poulet, les regarde faire.

(Musée céramique de Rouen.)

ANNE PADELOU. — Soupière ronde au 1761.
décor caractéristique de fleurs isolées, tout à fait semblable à celui de l'affiette reproduite pl. LVII, 2.

(Collection de M. G^{re} Gouellain.)

CATHERINE CATEL. — Broc à col étrangle, 1761.
décoré en avant d'un grand cartouche

1762—1763.

rocaïlle, renfermant une S^{te} Catherine avec tous ses attributs. Sur le pourtour, des rocaïlles donnant naissance à des fleurs imitant le naturel. Le tout peint à grosses couleurs, parmi lesquelles beaucoup de rouge très-éclatant à l'aide d'un vernis superficiel vitrifié. Sous le pied, on trouve gravé en creux le nom du mouleur, Noyon.

1762. MATTHIEU RÉTU. — Broc. Dans un cartouche rocaïlle polychrome, S^t Matthieu représenté écrivant sur une espèce d'autel, avec son ange à côté de lui; le tout en camaïeu bleu. Sur le reste de la panse, grandes fleurs, tulipes & roses à l'imitation de Strasbourg, mais avec les couleurs rouennaises.

1762. JACQUES BOULANGÉ. — Broc décoré d'un S^t Jacques, dans un cartouche en avant, & sur les côtés de deux cornets.

1763. ÉTIENNE BARBÉ. — Broc présentant dans sa panse une quadruple perforation, décoré de motifs rocaïlle, d'insectes, d'oiseaux, de fleurs, &c., d'une coloration vive, brillante & bien nuancée.

(Musée céramique de Rouen.)

Il y a eu des Barbé père & fils, peintres en faïence, à Rouen, en 1757. Je ferais donc porté à croire que cette belle cruche était un chef-d'œuvre que l'artiste de ce nom avait fait pour lui-même. Effectivement, Étienne Barbé, peintre en faïence, travaillait, en juin 1757, dans la manufacture de Guillaume Heugue. Dans la même fabrique travaillait en même temps Barbé l'aîné, sans doute frère d'Étienne Barbé.

1763. MADELENNE DEHAYE. — Broc à perforation simple & ayant, en outre, son anse parcourue par un canal terminé en haut par un biberon qui permet d'aspirer le liquide du fond du vase. Décoration composée d'un cartouche rocaïlle polychrome, dans lequel est représentée *Madeleine en prière*, en camaïeu bleu, avec vêtements chargés de jaune. Sur les deux côtés,

1763—1766.

deux cornets à fleurs; exécution des cornets excellente, dessin de la figure très-médiocre.

CATHERINE AUBÉ. — Broc. Cartouche 1763. rocaïlle renfermant une figure de S^{te} Catherine en pied & en camaïeu bleu. Entourage de fleurs polychromes. Très-médiocre exécution.

JEAN LE CŒUR. — Broc. Décoration 1764. en broderie de style dit de transition.

JEAN PIERRE DELAMARE (*fic*). — 1764. Broc. Sujet principal : la figure de S^t Jean. Décoration en broderie dite de transition.

— Broc sans nom de destinataire, mais décoré 1765. en broderie polychrome, dite de transition.

JEAN BOURGEOIS. — Broc décoré de 1765. pilastres, guirlandes & broderie polychrome.

GUILLAUME CINSAULIEU. — Broc. 1765. Dans un cartouche quadrilobé, figure de S^t Guillaume, casqué, en robe de religieux & le bourdon à la main, en camaïeu bleu. Au pourtour, décor composé de pilastres remplis de broderie polychrome.

— Plaque rectangulaire destinée à former le 1765. dessus d'une table à jeu, & figurant un damier à cases blanches & bleues; aux deux extrémités, dans une large rainure pour placer les pions, des motifs à la corne largement exécutés, avec la date de 7^{bre} 1765 & les initiales R. D.

(Musée de Bernay.)

JACQUE LECOQ. — Broc décoré sur la 1766. panse de trois cartouches à quatre lobes, encadrant de petites fabriques en bleu. Tous les intervalles sont remplis de broderie polychrome. Exécution passable.

PHILIPPE DELESTRE. — Broc décoré 1766. de broderie & de guirlandes polychromes très-lâches.

1766—1769.

1766. W. — D. — Grand épi de faitage en quatre pièces. Décor bleu à guirlandes, travail sommaire plutôt que grossier, pour produire de l'effet à distance. La date & les monogrammes sont répétés deux fois sur deux pièces différentes. Le premier monogramme est celui de Levavasseur, sur les bâtiments de l'ancienne fabrique duquel il a été trouvé; le second est probablement celui du peintre.

(Musée céramique de Rouen.)

1768. JEAN BAPTISTE CEJOURNÉE. — Broc. Décoration polychrome en broderie dégénérée.
1768. AMBROISE JODAIN. — Broc. Dans un cartouche rocaille, S^t Ambroise, debout au milieu d'un paysage dont le fond est une ville, en camaïeu bleu; le reste couvert de fleurs polychromes. Dessin étudié.
1768. LOUIS DU MOUCHEL. — Broc. Décoration à compartiments & pilastres remplis de motifs de broderie, tant sur réserve que sur fond, exécutée en polychromie un peu lâche, mais rappelant les bons modèles du commencement du siècle. Façure médiocre.
1768. — Cartel porte-montre, de forme élégante, avec décor polychrome de style rocaille très accentué; à la partie antérieure, un médaillon en camaïeu bleu, représentant un paysage avec rivière dans le fond & pont au premier plan. Jolie pièce; date au revers.

(Collection de M. G^{ve} Gouellain.)

1768. M^{me} LAQUERRIÈRE. — Pot à l'eau, décoré d'oiseaux & de fleurs dans le style rocaille, avec un cartouche central renfermant un paysage en camaïeu bleu. Pièce intéressante par sa décoration polychrome, son exécution soignée & le nom rouennais qu'elle porte.

(Collection de M. Dulac de Fugères, à Bernay.)

1769. JEAN CHVALIER (*fic*). — MARIE MARGUERITE DEVERGNE. — Broc por-

1769—1771.

tant au milieu d'un cartouche rocaille multicolore, d'un côté, S^t Jean-Baptiste; de l'autre, la Vierge avec l'Enfant Jésus: le tout en camaïeu bleu.

PIERRE CORNU. — Broc. Décoration 1769. en broderie dégénérée, réminiscence informe des belles époques, tout en bleu. Mauvaise exécution. Emploi des guirlandes de fleurs & de cartouches quadrillés à l'intérieur.

JEAN BAPTISTE FLEURY. — MARIE 1769. ANNE CAVELIER. — Broc décoré sur la panse de trois quatre feuilles; deux latérales, une en arrière. Dans l'une, S^t Jean-Baptiste; dans l'autre, S^{te} Anne instruisant la Vierge; le tout en camaïeu bleu. Sur le reste de la panse, broderie polychrome d'une assez bonne exécution.

(Collection de M. Alph. Maze, à Paris.)

Cette pièce paraît beaucoup plus ancienne que sa date; elle est un exemple de la persistance des types de décoration.

CHATERINE LE FORT (*fic*). — Saladier 1769. forme carrée, arrondie aux angles. Au fond, grande figure de S^{te} Catherine, polychrome & vivement colorée de jaune & de noir violacé; autour, cartouche rocaille & fleurs au cornet.

(Musée de Bernay.)

PIERRE PIGERRE. — Cruche ornée de 1770. trois cartouches renfermant des paysages & des édifices en camaïeu vert.

JACQUE DUCHAINE. — Broc. Car- 1771. touche central offrant une figure de S^t Jacques dans un paysage. Broderie dégénérée polychrome; exécution très-commune.

CELLERIN AVICE. — Broc décoré de trois 1771. cartouches quadrilobés, remplis de paysages en bleu assez fin. Tout le reste est couvert de fleurs au type de celles dites *au cornet*, sur fond bleu intense. Anse barbouillée de vert. Rien de blanc

1772—1774.

dans la pièce, si ce n'est le fond des paysages.
Résultat : décoration d'un vigoureux effet.

1772. MARGUERITE MOARD. — Broc décoré sur l'avant d'un cartouche quadrilobé, dans lequel figure une S^{te} Marguerite en camaïeu bleu; le reste est couvert de broderie polychrome. Exécution passable.

1772. THÉRÈSE CRAMPON. — Grand broc décoré *au cornet*. Exécution lourde & brutale.

1773. ANDRÉ HÉDOUIN. — Broc. Style de transition, décor lâché.

1773. MICHEL HEROULT. — Broc décoré d'un S^t Michel terrassant le démon, en camaïeu bleu rehaussé de couleurs, dans un grand cartouche quadrilobé; le reste de la panse est orné de broderie lâche & de fleurs.

1773. CHARLES FRANÇOIS FOURAY. — Plat à barbe décoré au fond d'un S^t Charles Borromée à mi-corps & de profil, dans un paysage, & en adoration devant un crucifix, au pied duquel un livre ouvert présente une prière inscrite sur ses deux feuillets. Coloration polychrome vigoureuse; emploi assez abondant du violet de manganèse. Au pourtour du plat, cornet & fleurs appropriées. Sous le plat sont gravées en creux dans la pâte les trois lettres VLI, que nous croyons indiquer la marque du moule, & probablement se rapporter au nom du fabricant de Villeraï.

(Musée céramique de Rouen.)

1774. SIMON SAMSON. — Broc. Décoration *à la corne*; couleurs très-vives. Marque sous le pied : D. (Très-probablement Dieul.)

1774. JACQUE DIEULOIS. — Fleurs polychromes très-großières; genre de la dernière décadence.

1774—1776.

— Salière à couvercle de forme rocaille; le 1774. couvercle a un petit fruit pour bouton.

(Musée céramique de Rouen.)

J. B. DELAMARE. — Grande cruche décorée d'oiseaux, papillons, fleurs & paysages, remarquable par l'emploi de la couleur rose, caractéristique de la fabrique de Levavasseur. — Au revers est écrit le nom ci-dessus. C'est le nom du peintre cité dans notre nomenclature, page 190.

(Collection de M. Adé Baudouin, à Rouen.)

THOMAS PANIÉ. — Broc. Décoration 1774. consistant en broderie entremêlée de guirlandes de fleurs d'une exécution très-großière.

CLAUDE DIEPPEDALE. — Affiette à 1775. petite bordure bleue, de travail ordinaire, portant en son centre, inscrits en roue, le nom & la date ci-dessus. Ce nom, tout à fait rouennais, se trouve notamment cité plusieurs fois dans le procès Ambroise Petit. (Voir *Pièces justificatives*, I, page 351 & suiv.)

(Collection de M. Alph. Allégond.)

JACQUES CÉCILLE. — Broc. Dans un 1775. cartouche, S^t Jacques le Pèlerin lisant dans un livre. Fonds camaïeu bleu, rehaussé d'un peu de coloration polychrome. Ornementation très-lâche, rappelant les types de broderie sur réserves & sur fond polychrome.

ROSE LEGALE FEMME LE FRANÇOIS. 1775. — Broc. Cartouche quadrilobé, dans lequel la figure de S^{te} Rose en camaïeu, désignée par son nom inscrit au-dessous d'elle. Remplissage grossier de broderie polychrome.

JEAN BAPTISTE OMONT. — Broc décoré de fleurs polychromes dans le genre de celles qui accompagnent l'ornementation *à la corne*. Exécution très-lâchée.

D d d d d

1776—1778.

1776. JEAN DAGNET. — Deux assiettes au fond desquelles est représenté un S^t Jean tenant une croix & ayant auprès de lui un agneau; le tout en camaïeu bleu d'un dessin des plus médiocres. Bordure très-étroite & sans intérêt.

1777. SIMON NICOLAS HOSLIER. — MARIE ANNE QUIBEL. — Broc portant dans un cartouche, en style dit de transition multicolore, d'un côté S^t Nicolas, de l'autre S^{te} Anne instruisant la Vierge.

1777. SŒUR ESTHER FRIGARD LA JEUNE. — Écuille couverte, décorée à l'extérieur & au fond de la coupe de bouquets, roses, tulipes, hyacinthes, œillets, &c.; couleurs vives, exécution assez soignée, analogue à certaines pièces signées de Dieul. Sur le couvercle, branche de pommier en relief avec une petite pomme pour bouton.

(Musée céramique de Rouen.)

1777. JEAN DE HAÏE. — Broc. Sous le pied, on trouve gravés en creux dans la terre molle les mots suivants : FECIT PETRUS MASSE, ETC. ANO 1777. Décoration consistant en un cartouche rocaille polychrome, dans lequel est représenté le jeune S^t Jean avec un agneau, partie en camaïeu bleu, partie polychrome. Sur le reste de la panse, rocailles, fleurs & oiseaux. Mauvais dessin, médiocre exécution.

Quel est ce Masse, qui se déclare l'auteur de cette cruche? Est-ce le mouleur, est-ce le peintre? Il semble que ce devrait être le premier, puisque lui seul était à même de graver son nom sur la terre molle, le peintre ne la recevant que déjà cuite. (Voir ce nom, p. 201.)

1778. M^d ADÉLAÏDE HALVENT. — Encrier ou plutôt écrioire de forme chantournée, décoré sur ses angles de motifs rocaille en relief. Décoration polychrome de couleurs vives & bien fondues. Le devant était pourvu d'un tiroir qui a disparu.

1778—1779.

La destinataire de l'encrier est évidemment Marie-Anne-Marguerite-Adélaïde Halavent, qui épousa, le 3 décembre 1778, Marie-Thomas-Philémon Levavasseur, manufacturier en faïence, rue Touffvents.

D'après la date de 1778, inscrite sur cette pièce, & l'époque du mariage, on peut induire que c'était un cadeau galant fait par Ph. Levavasseur à sa future, quelques mois seulement avant leur union.

— Broc décoré, dans le genre de Saxe, d'un 1778. femis de fleurs & de bouquets. Dans un cartouche de style rocaille, S^t Martin partageant son manteau en faveur d'un mendiant. A la partie postérieure, un petit autel de forme antique, surmonté d'un chiffre embrouillé où l'on distingue cependant un M, initiale du nom de Martin, indiqué par le sujet. Au-dessous, sur une bandelette ou listel ondulé, & en caractères cursifs, cette inscription :

DÉDIÉ ET PRÉSENTÉ POUR LE JOUR DE SA FÊTE
PAR SON TRÈS HUMBLE SERVITEUR ET NEVEU
CHAPELLE. A ROUEN, CE 4 NOVEMBRE 1778.

MAGDELAÏNE DEGOIT. — Broc décoré 1778. de pilastres remplis de broderie, de guirlandes & autres ornements polychromes.

PIERRE DUCHEMIN. — Assiettes décorées d'une large bordure polychrome, composée de cartouches rocaille, de fleurs, &, au fond, d'un sujet galant représentant un patineur agnouillé, ajustant des patins à une dame assise sur un tertre dans un paysage.

(Collection de M. A. de Bellegarde.)

THOMAS RABARDY. — Broc. Décoration 1779. de fleurs polychromes naissant d'une espèce de cartouche rocaille, placé au centre, & renfermant un semblant de paysage. Exécution des plus grossières.

1779—1780.

1779. **MODELÉ PAR HENRY.** — Très-grand pied ou support de croix en terre rougeâtre, vernissée d'une couverte transparente & avec parties colorées, chargé des attributs de la Passion & de divers emblèmes, tels que l'écusson royal, &c. Espèce de chef-d'œuvre de proportions tout à fait inusitées & qui fournit un exemple daté de l'emploi du simple vernissage destiné à laisser transparaître la couleur de la terre. (Voir page 196.)

1779. **FAITTE PAR LOUIS CORNU LE 6 AOUT 1779, A ROUEN, CHEZ M. LEVAVASSEUR.** — Sous un broc à col étranglé, de forme assez élégante, décoré de fleurs à tiges flexueuses polychromes, type de convention. Émail verdâtre, exécution ordinaire. (Voir ce nom, page 188.)

1779. **M. MARY CURÉ.** — Broc à décor polychrome, traversé intérieurement d'un cylindre à opercules découpés. Cette pièce a été vue dans le voisinage de S^t Pierre-sur-Dives, & on a conservé, dans le pays, le souvenir que ce fut un cadeau fait par des paroissiens à leur curé.

1780. **NOD^r DE CACLON** (pour d'Ecaquelon). **P. P. T.** — Broc décoré de deux compartiments en broderie très-lâche, polychrome, formant pilastres; le compartiment antérieur présente une espèce de paysage en camaïeu bleu, dans lequel est un château & à côté une église. Dans un bandeau inférieur, on lit ces quatre détestables vers, dont l'orthographe est absente de même que le goût :

JAIME LE VIN ET MA METRES
PEUR DOUBLIER SA TENDRESSE
JE LADORE QUAN JE SUI SOUTS
SON NON EST ÉCRIT SIDSOUTS.

Et, quand on retourne la cruche, on trouve, sous le pied, écrite en grosses lettres & malheureusement en trop bonne orthographe, cette maligne apostrophe : FOUTRE DES CURIEUX.

1780—1781.

— Écuëlle à bouillon, décorée sur son pourtour extérieur de motifs rocaille. Au fond, une faine en prière, & l'inscription CATHERINE NOYON, FEMME JARDINET. L'un & l'autre de ces noms figurent dans notre nomenclature des peintres, pages 197 & 205.

(Collection de M. Ch. Benner, à Darnétal.)

A MA DAME POULAIN. — Sur un pied de croix en terre rougeâtre, vernissée d'une couverte transparente avec reliefs décorés d'émaux colorés. Cette pièce fixe l'époque de tous ces médaillons, figures, groupes du même genre, où l'on a tenté de tirer parti de la couleur naturelle de la terre.

ANTOINE REMI RAULT. — Broc décoré de trois quatre feuilles remplis par des paysages en camaïeu bleu. Le reste du décor en broderie lâche polychrome.

(Collection de M. A. Loisel, à la Rivière-Thibouville.)

JANNE COUSIN. — Broc. Décoration à pilastres & guirlandes polychromes. Émail très-blanc; exécution commune.

LAURENT FAUVELLE. — Inscription & date gravées en creux derrière un médaillon du Christ, colorié & vernissé sur terre rougeâtre servant de fond. (Voir page 193.)

MARIE ANNE ANCEL. — Broc avec le sujet de la Vierge & S^{te} Anne, au milieu d'un entourage de fleurs multicolores.

MARIE ELISABETH BOUTEL. — Broc. Décoration composée de rameaux & fleurs partant d'un centre unique. Couleurs employées : bleu, vert, jaune, rouge.

ANDRÉ COCAGNE. — Broc à trois cartouches quadrilobés décorant la panse. S^t André en croix dans celui du devant, paysages

1781—1783.

dans les deux autres. Broderie très-lâche sur réserves entre les compartiments; décoration polychrome, très-médiocre exécution.

1781. MORLAIT LE JEUNE. — Signature dans la pâte d'un Christ avec son pied, décoré de la manière la plus grossière, en essayant de superposer des émaux; du rouge, par exemple, sur du bleu, & en fondant le tout ensemble. Ce nom de Morlait, gravé dans la pâte, doit être le nom du mouleur. En effet, il figure dans notre nomenclature à ce titre, page 203. Il est probable que c'est lui qui a voulu tenter, nonobstant son ignorance de l'emploi des émaux, la décoration de ce Christ dont le modèle est passable.

1782. FRANÇOIS S^t MARTIN. — Broc. Décoration formée de plusieurs cartouches rocaille, reliés entre eux & vivement coloriés.

1782. JEAN B^{te} DUBOC. — Broc. Cartouche antérieur représentant un S^t Jean-Baptiste; deux cartouches latéraux renfermant des édifices, le tout en camaïeu bleu. Décoration polychrome, tenant encore de la broderie dégénérée, avec remplissage en quadrillés rouges. Mauvaise exécution, couleurs vives & dures.

1782. JULIE LE ROUX. — Broc. Décor style rocaille, ornements du genre dit à *la corne*. Dans le cartouche central une faible en extase, à genoux devant un autel sur lequel est écrit : MON CŒUR VOLLE VERRE LE CIEL. Sous le fond & dans la pâte on lit : SIMON ANCEL FILS. C'est, à n'en pas douter, le nom du mouleur cité page 182. L'anse est en forme de volute.

(Collection de M. G^{re} Gouellain.)

1783. FRANÇOIS GOUJON. — Broc de forme très-élégante, à col étranglé, décoré en avant d'un cartouche rocaille polychrome renfermant pour sujet S^t François en prière, en camaïeu bleu, rehaussé d'un peu de jaune, d'une très-médiocre exécution. Le reste de la panse est décoré

1783.

de fleurs tenant tout à la fois du type *au cornet* & du genre Saxe. Sous le pied, on lit gravé dans la terre molle, à la pointe : FAIT PAR MOI GABRIEL ANTOINE DELISLE. 1783. (Voir page 190.)

MARIE ELIZABETH MARCHAND. — 1783. Écuelle couverte, décorée au pourtour extérieur & sur le couvercle d'un motif polychrome à *la corne*. Dans le fond de la coupe, deux cœurs enflammés percés d'une flèche; au centre du couvercle, un fruit avec branches & feuilles détachées.

Les deux cœurs enflammés paraissent indiquer que l'écuelle se donnait en présent, aussi bien à l'occasion des fiançailles que des couches d'une femme.

PIERRE FÉLIX VICTOR L'HOMME. — 1783. Broc. Cartouches quadrilobés en avant & en arrière; dans l'un & l'autre, des paysages; entre les deux, broderie sur réserve très-lâche & très-grossière; le tout polychrome.

FRANÇOIS GILOTIN. — Broc. Au centre, S^t François en robe violette, à genoux, tenant un crucifix, & lisant au milieu d'une plaine ou d'un désert. Pour encadrement, de sveltes rinceaux mêlés de treillis, de chimères, de fleurettes & de conques harmonieusement coloriés.

(Description communiquée par M. A. Milet, chef de la fabrication à la manufacture de Sèvres.)

M. Milet remarque ingénieusement que ce font mêmes couleurs, mêmes tons & presque mêmes motifs que dans le broc de 1746, au nom de MAGDELÈNE COTTAIS, & que ces deux brocs, que près d'un demi-siècle sépare, présentent toute la marche que les arts décoratifs ont dû parcourir dans la céramique rouennaise. Ainsi, l'un montre une touche aussi vigoureuse dans le dessin & dans la coloration, que l'autre de recherche & d'afféterie dans son exécution, charmante du reste.

1783—1786.

1783. MARTIN LAFLEUR. — Broc décoré en avant d'un cartouche à quatre lobes, dans lequel est représenté S^t Martin, en camaïeu bleu; le reste de la panse est couvert de broderie lâche polychrome.

1783. MICHEL MONIQUE LA ROSE. — Broc. En avant, dans un cartouche de style rocaille, d'un dessin maigre, la figure de S^t Michel terrassant le démon & le précipitant dans l'abîme au milieu de rocs enflammés. Sujet exécuté en polychromie, ainsi que les ornements du reste de la panse, composés de petites guirlandes de fleurs suspendues à quelques rinçaux.

1784. JEAN BAPTISTE BAILLEUL. — Broc; grosse broderie polychrome à pilastres & compartiments.

1784. NICOLAS DUCROQ. — Broc décoré de trois bouquets de fleurs polychromes. Émail de fond blanc jaunâtre.

1784. GUILLAUME FLIPE. — Broc décoré en avant d'un cartouche quadrilobé, d'ancien style, contenant un paysage; de chaque côté, un œillet & quelques fleurettes. Émail d'une assez grande blancheur.

1785. THOMAS GUILLOT. — Broc. Décoration consistant en cartouches de broderie polychrome entourant des paysages. Les ornements sont semblables à ceux que l'on rencontre sur d'autres spécimens d'une époque beaucoup plus ancienne; ce qui témoigne de la persistance des types.

1786. MAG^{de} ELISABETH MOULIN. — Grand saladier à bords découpés, orné à l'intérieur d'une grosse guirlande de fleurs polychromes, relevée par des torsades terminées par des glands; système de décoration fréquent sur des pots à l'eau, des fontaines d'applique & leurs cuvettes. Au centre de cette pièce, très-soignée pour l'époque, est un cartouche ovale, supporté par

1786—1787.

deux lévriers, qui renferme les noms & la date ci-dessus.

(Collection de M. G^{re} Gouellain.)

LAURENT FAUVELLE (*sic*). — Ce nom 1786. est répété quatre fois derrière deux paires de médaillons ovales représentant la tête du Christ & celle de la Vierge : l'une en terre rosâtre, vernissée & colorée; l'autre en terre presque blanche ou plutôt blanc gris & émaillée de blanc, sans application de couleurs. Les inscriptions de nom & de date sont gravées au revers dans la pâte.

CATHERINE DILAI. — Broc décoré de 1786. fleurs de la plus infime exécution, couleurs ternes & mates. Dernier terme de la décadence ou de l'exécution la plus commune.

LAURENT FAUVEL. — Sur deux petites 1786. consoles d'applique. Ce nom & cette date, gravés dans la terre, indiquent plutôt le nom de l'artiste que celui du destinataire. Faïence du genre de celles attribuées à la fabrique de De la Metairie, à fond de couleur rosâtre, obtenu par la nuance de la terre apparente à travers une couverte vitreuse. Décoration en filets bleus, & rechampis diversement colorés.

F. LANGLOIS. — Broc. Décoration poly- 1786. chrome, en rouge, vert, jaune & bleu foncé. Sur la partie antérieure & postérieure de la panse, dans un cartouche quadrilobé, un petit paysage en camaïeu bleu très-pâle, représentant des villes fortifiées; remplissage en broderie grossière sur fond bleu; exécution détestable.

FRANSOIE VIDY. — Broc. Dans un car- 1787. touche rocaille polychrome, une sainte accompagnée d'un ange, en camaïeu bleu. A l'extérieur, deux cornets s'étalent sur la panse.

ANNE BLANCHARD. — Broc décoré en 1787. avant d'un cartouche quadrilobé, renfermant

E e e e e

1788—1790.

un S^t Nicolas, & pour le reste, de broderie polychrome. Exécution grossière.

1788. PIERRE CHRÉTIEN. — Broc. Cartouche renfermant la figure de S^t Pierre. Décoration du pourtour de la panse en fleurs polychromes. Très-mauvaise exécution.

1788. JEAN BAPTISTE VERNIER. — Broc décoré de fleurs dans le genre de Saxe; exécution très-ordinaire. Le possesseur de ce broc, qui le tient de famille, a conservé le souvenir traditionnel qu'il a été exécuté par un nommé Sureillot (Séreuillot?) peintre en faïence, demeurant à S^t Sever. (Voir ce nom, page 209.)

1789. CHARLES GUILLOIS. — Broc. Décoration à la corne.

1789. NICOLAS CAUCHIS. — Broc élégamment galbé, à fond d'émail blanc crèmeux, mais sans finesse, décoré d'un semis de fleurs de convention polychromes, à couleurs lourdes & fêches.

1789. GUILLEAUME LE BOVLENGER. — Broc couvert d'une décoration de fleurettes & feuilles semées d'une manière uniforme, dans le genre appelé perfillage; le tout en bleu, excepté, au milieu de ce remplissage, quelques insectes colorés. Exécution très-grossière, mais paraissant beaucoup plus ancienne que sa date. Il en est de même des caractères de l'inscription. C'est évidemment l'œuvre d'un vieillard, qui avait conservé les habitudes & le faire de sa jeunesse.

1790. — Pied de croix portant au revers un monogramme, formé de deux P entrelacés avec un C, & la date de 1790. Ce monogramme est peint par-dessus une autre date de 1789, tracée en creux dans la pâte. On lit également dans la pâte la mention : FAIT PAR PIERRE OMONT. A la partie antérieure est figurée, en camaïeu bleu, avec les chairs rehaussées de rouge, *la Naissance*

1790—1791.

de la Vierge, inspirée d'une ancienne gravure. Sur l'un des côtés, *le Repentir de saint Pierre*; sur l'autre, *la Vierge & l'Enfant*. (Voir page 336.)

(Collection de M. l'abbé Colas.)

PIERRE POTEL. — Broc décoré antérieurement sur sa panse d'un cartouche renfermant un S^t Pierre agenouillé, en camaïeu bleu, & sur la face postérieure de fleurs polychromes, de festons entourant le cartouche, &c. Exécution passable.

PIERRE LANGLAIS. — Broc à col étranglé, décoré sur sa panse, au milieu, d'un cartouche rocaille à conques, renfermant un S^t Pierre agenouillé, en camaïeu bleu, avec quelques touches de rouge dans les chairs & sur le coq placé auprès de lui. Sur les côtés & le derrière de la panse, fleurs & insectes semblables à ceux du type *au cornet*. Exécution de la figure passable.

PIERRE GAZET. — Broc. S^t Pierre avec son coq dans un cartouche rocaille; sur la panse, fleurs à l'imitation de Strasbourg; le tout polychrome.

PIERRE HÉDIN. — Broc. En avant, dans un cartouche rocaille étoffé, S^t Pierre agenouillé, en prières, au milieu d'un paysage. Sur la panse, d'un côté, fleurs *au cornet*; de l'autre, groupe de fruits parmi lesquels une grappe de raisin en violet. Le tout polychrome; dessin indiqué par un trait noir vigoureux; couleurs du sujet principal assez pâles; chairs modelées en rouge.

LE FRANÇOIS. — Broc décoré d'un cartouche genre rocaille, portant au centre un S^t François en prière. L'émail de cette cruche est blanc laiteux, & le bleu est un peu fondu dans l'émail; les autres couleurs sont le jaune, le vert, le rouge, le noir. Le rouge est vif, mais mat, faute de fondant suffisant. En somme, la

1792—1799.

décoration de cette pièce est singulière pour son époque : on la croirait volontiers de 30 ou 40 ans antérieure. En suite, l'émail blanc laiteux diffère complètement de celui qu'on trouve ordinairement sur les pièces de fabrication rouennaise à cette époque

1792. LOUIS DANRGEVILLE (*fic*). — Broc à tube perforant, disposé en travers de la panse & s'ouvrant à l'extérieur par deux disques découpés. Décoration composée de guirlandes, du point d'attache desquelles descendent des glands. Exécution des plus communes, d'un effet très-maigre, en jaune, rouge, bleu & vert. Décadence complète.

1793. CLÉMENT VIMBERT DIT FONTAINE SOUS LE BOS PAROISSE SAINTE CROIX A BERNAY. — Affiette avec cette inscription & cette date en noir, sur le bord; au centre, une bannette en bleu cerclé de noir, & un motif décoratif largement exécuté.

(Collection de M. Alph. Afigond.)

1793. JOSEPH CARLET : L'AN 2^{ème} DE LA RÉPUBLIQUE. — Broc. Sur la panse, un faisceau entouré de rubans tricolores, surmonté d'un bonnet rouge & accompagné de deux drapeaux tricolores. Le tout est entouré de deux branches formant couronne. Couleurs vives & bien réussies : très-médiocre exécution.

1796. LE TELLIER. — Gravé en creux, à la pointe, dans la terre molle, sous une petite chienne couchée, en faïence blanche, entourée de plusieurs petits chiens, d'un assez bon modelé. La seule couleur décorative employée est le noir, pour les oreilles, les taches du poil & autres menus détails.

(Musée céramique de Rouen.)

1799. AMAND LEGENDRE. — Console ou support de forme rocaille, se terminant en bas par un

1799—1808.

gros vignot, & présentant au milieu un cartouche dont on a tiré parti pour y peindre un cadran horaire. Joli modèle, évidemment plus ancien que la date, mais coloré de la manière la plus grossière, avec des émaux à teintes faibles & mal préparés. Le nom & la date sont gravés au revers dans la pâte molle, ce qui indique que c'est celui du mouleur. (Voir la nomenclature des noms d'artistes, page 199.)

— Deux petites consoles à mascarons, en bife 1799. cuit colorié, genre des médaillons du Christ.

PIERRE FLEURY. — Broc à col étranglé. 1800. Sur la panse, cartouche rocaille dans lequel est un St Pierre en prières. Le reste est décoré de fleurs au type de celles qui accompagnent le cornet. Émail assez blanc; mais détestable exécution & réussite aussi mauvaise.

NOYON. — Broc. Cartouche central de style 1801. rocaille encadrant un paysage; sur le reste de la panse, bouquets de fleurs. Médiocre exécution, réussite des couleurs absolument manquée.

BRUNO MOUTON. — Broc. Figure de 1804. St Bruno dans un cartouche rocaille menu & étriqué; de chaque côté, deux bouquets genre Strasbourg ou Marseille.

JEAN CECILE. — Broc de mauvaise forme, 1807. à émail assez blanc, décoré de trois maigres bouquets où le vert & le rouge dominant; mais le vert est sale & le rouge virant au brun. Exécution détestable.

BARBE CATHERINE BOURNISSEN. — 1808. Petite fouprière à deux anses, avec son couvercle & son plateau; forme imitée de celles de l'époque de Louis XVI. La décoration consiste en bouquets de roses. Trois couleurs seulement ont été employées : un bleu sale & granuleux fondu dans l'émail du fond, un jaune à peine

1808—1815.

fenfible & un rouge brun foncé. Le jaune & le bleu ne se font point mêlés pour faire du vert, de sorte que les bouquets sont réellement en camaïeu bleu. L'émail blanc du fond est beau; mais l'essai de décoration annonce le dernier degré de la décadence & la fin de la fabrication artistique, au-delà de laquelle nous ne voulons pas continuer ces notes.

1808. FLORENTIN BRACHIGNY. — Broc décoré de fleurs polychromes : tulipes, roses, convolvulus, &c., imitant tant bien que mal le naturel, sur un émail verdâtre. Le tout analogue aux plats & assiettes dits *genre Strasbourg*.

1810. MICHEL FAUVEL. — Broc décoré d'un cartouche central, en violet de manganèse, renfermant un S^t Michel enchaînant le démon; fleurs & branchages polychromes.

(Musée céramique de Rouen.)

1815. JACQUES LEVASSEUR. — Broc à col étranglé & élégamment galbé. Décor formé de festons en cordelettes ou torfades, d'où pendent

1815.

des glands; au dessous, quelques bouquets de fleurettes.

BAPTISTE PELLETIER. — Broc à col 1815. étranglé, présentant, dans un cartouche rocaille, une figure de S^t Jean-Baptiste; sur la panse, fleurs polychromes, à émaux profonds sur fond d'émail très-blanc.

Nous avons, à cette date, arrêté nos descriptions, parce qu'il ne nous est plus venu entre les mains de pièces remarquables, & que, pour nous, l'*Histoire de la faïence de Rouen* se termine avec la dégénérescence du goût & la décadence de l'art.

Mais avant de terminer nous citerons encore, à la date du 31 décembre 1740, la plaque commémorative d'une inondation, placée dans une maison de Rouen, rue Pavée, n^o 14, & qui porte l'inscription suivante :

PAR UN DÉBORDEMENT INSIGNE
L'EAU A MONTÉ A CETTE LIGNE.





TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
A VERTISSEMENT	V
INDICATION DES PLANCHES ET DES VIGNETTES SUR BOIS.	IX
INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE LA FAÏENCE DE ROUEN. — Index chronologique des événements principaux & fynchronismes des faits correspondants mis en regard.	I

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur la céramique à Rouen & en Normandie avant le dix-septième siècle. — Origines de l'industrie de la poterie à Rouen. — Périodes romaine & du moyen âge. — Seizième siècle. — Pavages d'Écouen. — Épis de Manerbe. — Pavés de Lisieux. — Colombier de Boos.	45
---	----

CHAPITRE DEUXIÈME.

Faïence proprement dite. — Origine, étymologie, orthographe & prononciation du mot faïence. — Premier privilège accordé, pour la fabrication de la faïence à Rouen, à Nicolas Poirer, sieur de Grandval, en 1644. — Colbert & les faïenciers rouennais. — Pièces de faïence datées de 1647; leurs caractères & leur signification.	61
--	----

F f f f f

CHAPITRE TROISIÈME.

Pages.

- La première porcelaine d'Europe est fabriquée à Rouen. — Privilège spécialement accordé pour cette invention à Louis Poterat, en 1673. — Caractères distinctifs de cette porcelaine. — Fabrique de Saint-Cloud. — Priorité pour Louis Poterat de cette découverte importante. . . . 83

CHAPITRE QUATRIÈME.

- La famille Poterat. — Ses origines & ses armoiries. — Edme & Louis Poterat. — Détermination de leurs ouvrages. — Détails sur quelques membres de cette famille. — La faïence à Rouen dans les premières années du dix-huitième siècle. — Tentatives de Denis Dorio. — Les derniers représentants des Poterat. — Tableau généalogique de cette famille. 103

CHAPITRE CINQUIÈME.

- Développement de l'industrie au commencement du dix-huitième siècle. — Fin des privilèges. — État des faïenceries rouennaises à diverses époques. — Nombre et situation des manufactures. — Partage des bois entre les établissements. — Répertoire alphabétique des fabricants rouennais. 121

CHAPITRE SIXIÈME.

- Les peintres sur faïence. — Commencements & traditions. — Nivernais établis à Rouen. — Noms français & noms étrangers fournis par les registres de la paroisse Saint-Sever. — Salaires. — Enquête de 1757. — Personnel d'un atelier. — Répertoire alphabétique des peintres, tourneurs, mouleurs & ouvriers, employés dans les manufactures de faïence de Rouen. 163

CHAPITRE SEPTIÈME.

- Fabrication de la faïence à Rouen. — Terres & argiles. — Émaux & couleurs. — Mémoires contemporains sur cette industrie. — Recettes diverses 213

CHAPITRE HUITIÈME.

Pages.

- Objets divers fabriqués en faïence. — Multiplicité de ces productions. —
 Leur extrême variété. — Termes employés dans la fabrication. —
 Nomenclature générale des différents mots usités dans l'industrie de la
 faïence rouennaise pour désigner les pièces fabriquées. 245

CHAPITRE NEUVIÈME.

- Généralités sur le mode de décoration particulier aux faïences rouennaises. — Ce qu'il faut entendre par les mots broderie & réserve. —
 Succession des différents systèmes d'ornementation, depuis les origines
 de la fabrication jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. 265

CHAPITRE DIXIÈME.

- Marques & monogrammes. — Il n'y a pas, à proprement parler, de marque de fabrique à Rouen. — Pièces souscrites d'une fleur de lys. — Explication des chiffres qui se rencontrent sous certaines faïences. — Les signatures de peintres ou les noms de fabricants ont toujours été une exception. — Tableau de divers signes & d'inscriptions relevés sous des faïences d'origine rouennaise appartenant aux différentes époques de la fabrication. 321

CHAPITRE ONZIÈME.

- Documents commerciaux. — Tarif du prix des faïences en 1792. — L'importance de l'industrie céramique amène dans la province l'établissement d'un certain nombre de petites fabriques. — Principaux centres où fut exercée en Normandie la fabrication de la faïence. — Imitations des produits rouennais en France & à l'étranger. 333

CHAPITRE DOUZIÈME.

- Témoignages d'auteurs & mentions diverses se rapportant à l'industrie de la faïence de Rouen. — Citations extraites d'ouvrages publiés au siècle dernier ou de manuscrits du temps. — Exposition de produits industriels & de faïences faite à Rouen en 1802. 343

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

	Pages.
I. Pourfuites exercées sur la plainte d'Esme Poterat, contre Ambroise Petit, Jean Custode & Antoine Dupas	351
II. Demande en règlement de chantier de bois pour les fabricants de faïence	365
III. Déclaration des ouvriers peintres des manufactures de faïence de Rouen dans le débat existant entre eux & leurs maîtres sur la question des salaires.	371
IV. Analyse d'un mémoire des syndics de la Chambre de commerce de Normandie sur le débat entre les fabricants & les ouvriers en faïence, & Ordonnance de M. de Brou, pour terminer ce débat.	380

APPENDICE A L'HISTOIRE DE LA FAÏENCE DE ROUEN. — Recueil de mentions & de descriptions de pièces datées, classées chronologiquement, pour servir à déterminer les phases de la fabrication. 393





LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

S. E. M^{GR} le cardinal DE BONNECHOSE, archevêque de Rouen.
Le baron ERNEST LE ROY, sénateur, préfet de la Seine-Inférieure.
M. MASSOT, premier président de la Cour impériale de Rouen.
Le CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SEINE-INFÉRIEURE, 25 exemplaires.
La VILLE DE ROUEN, 10 exemplaires.

MM.

Adam (Edmond), à Paris.
Allain, greffier du trib. de commerce, à Dieppe.
Albénas (G. d'), à Montpellier.
Andrieux (Jules), à Paris.
Arboval (d') fils, à Rouen.
Aroza (G.), à Paris.
Ather & C^{ie}, libraires à Londres, 2 exempl.
Assémond (Alph.), conservateur du Musée, à
Bernay, 2 exemplaires.
Audiffret-Pasquier (duc d'), à Paris.
Aumale (Mgr le duc d').
Auvray, architecte de la ville, à Caen.
Bachelin-Deflorenne, libraire à Paris, 2 exempl.
Banastre (C^{ie} de), au château de Sainte-Foy.
Bance (Alexandre), à Rouen.
Baraffé, libraire à Angers, 2 exemplaires.
Baroque, propriétaire à Rouen.
Barthélemy père, architecte à Rouen.
Barthès & Lowell, libraires à Londres, 12 ex.
Batigne, docteur en médecine à Montpellier.
Baudry (Alfred), à Rouen.
Baudry, libraire à Paris.
Baudry (Paul), à Rouen.
Beaud, libraire à Lyon, 5 exemplaires.
Beaurepaire (Eug. de), conseiller à la Cour
impériale de Caen.
Beauvais-Allo, libraire à Amiens.
Beauvoir (l'abbé de), à Rouen.
Béghin, libraire à Lille.
Bellegarde (Albert de), à Rouen.

MM.

Bellencontre (Azaël), notaire à Falaise.
Berrubé, agent général de l'*Urbaine*, à Rouen.
Bibliothèque de la manufacture impér. de Sèvres.
Bibliothèque de la ville de Gournay-en-Bray.
Bibliothèque de la ville de Strasbourg.
Bibliothèque royale de Bruxelles.
Billard, maison Coffe & Marchal, à Paris.
Billard (Victor), à Rouen.
Billiard, antiquaire à Rouen.
Blanchemain, au château de Longfond (Indre).
Blangy (V^{te} A. de), au château de Juvigny.
Blosseville (le marquis de), à Rouen.
Blot, libraire à Évreux, 2 exemplaires.
Bocca frères, libraires à Turin.
Bohn (Henry G.), esq.
Bord, avocat à Montpellier.
Borrani, libraire à Paris, 3 exemplaires.
Bosquet (M^{lle} Amélie), à Paris.
Boslange (Gustave), libraire à Paris.
Bouchey-Léoménil, professeur à la Faculté de
médecine de Montpellier.
Bouchard, à Beauvais.
Bouchetal-Laroche, secrétaire général de la
préfecture, à Évreux.
Boulenger, manufacturier de faïence, à Choisy.
Boulenger fils, à Rouen.
Boullon de Martel, à Abbeville.
Bourfelet, libraire à Paris.
Boyer de S^{te}-Suzanne (B^{on} de), 1^{er}-préfet à Sceaux.
Bréard, à la Soudière (Aifne).

G g g g

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

MM.

Bréard (L.), à Harfleur.
 Burty (Ph.), à Paris.
 Bufquet-Pagnerre, libraire à Paris.
 Cadart & Luce, éditeurs à Paris.
 Calvary (S.) & C^{ie}, libraires à Berlin.
 Canel, avocat à Pont-Audemer.
 Carlier (Jules), avocat à Saint-Quentin (Aisne).
 Caftillon, notaire à Louviers.
 Cavalier, prof. à la Fac. de méd. de Montpellier.
 Censier, conseiller à la Cour impériale de Rouen.
 Chabert, à Montpellier.
 Chardey, négociant au Havre.
 Charlemaine (L.), à Rouen.
 Châtre (M^{me} la C^{esse} de la), à Paris.
 Cherbuliez (Joël), libraire à Paris.
 Chrétien, procureur impérial à Yvetot.
 Clément de Ris (C^{te}), au Musée du Louvre.
 Clouzot, libraire à Niort.
 Coulet, libraire à Montpellier, 3 exempl.
 Courel (Henri), à Lisieux.
 Crefpin, libraire à Douai.
 Darcel (Charles), à Paris.
 Debèque, notaire à Cany-en-Caux.
 Deboutteville, à Neufchâtel-en-Bray.
 Decq, libraire à Bruxelles, 2 exemplaires.
 Delange, antiquaire à Paris, 13 exemplaires.
 Delaporte, au Grand-Couronne.
 Delaunay, professeur de dessin à Rouen.
 Delcroix, libraire aux Andelys, 4 exemplaires.
 Delestre (O.), à Avesnes.
 Delisle (Léopold), membre de l'Institut, à Paris.
 Deligny (M^{me}), libraire à Boulogne-sur-Mer.
 Desbois, notaire à Sotteville-lès-Rouen.
 Deschamps (Frédéric), avocat à Rouen.
 Deschamps de Pas.
 Deshayes, libraire à Rouen.
 Desmarest, à Paris.
 Desnoyers (l'abbé), vicaire général à Orléans.
 Dieufy (Jules), chef de division hon., à Rouen.
 Dieufy (Alfred), à Rouen.
 Douvre, juge de paix, petit-fils de de Barc de la Croifille, ancien faïencier à Rouen.
 Dubois, faïencier à Tours.
 Du Boullay (Ch.-Maillet), à Paris, 2 exempl.
 Dubuc (E.), à Beauvais.

MM.

Duflos, membre de la chambre de commerce, à Amiens.
 Dulau & C^{ie}, libraires à Londres.
 Duménil (L.), docteur-médecin à Rouen.
 Dumolard frères, libraires à Milan, 2 exempl.
 Duperrey, architecte à Rouen.
 Dupont-Auberville (Aug.), à Paris.
 Dupuis, docteur en médecine, à Beauvais.
 Durand, syndic des huissiers, au Havre.
 Durand (A.) & Pedone-Lauriel, libraires à Paris.
 Durand (Auguste), libraire à Paris.
 Dutuit (E.), à Rouen.
 Farcy (de), au Castel, près Bayeux.
 Farout, courtier maritime à Rouen.
 Féret, libraire à Bordeaux.
 Ferry (E.), négociant à Rouen.
 Feuilloz, à Sénarport (Somme).
 Fillon (Benj.), à Fontenay-le-Comte (Vendée).
 Finet (Alex.), négociant en vins à Arras.
 Fizeau de la Martel, au château de Sainte-Vaubourg (Seine-Inférieure).
 Flaubert (A.), docteur-médecin à Rouen.
 Fleury (Charles), architecte à Rouen.
 Fontaine (Aug.), libraire à Paris, 13 exempl.
 Forton (V^{te} René de), à Montpellier.
 Fouqué, huissier à Rouen.
 Fourneaux, à Paris.
 Friedlander & Sohn, libraires à Berlin, 2 exempl.
 Fromage (Lucien), à Rouen.
 Froudière, propriétaire à Rouen.
 Garnier (G.), bibliophile à Bayeux.
 Garouffe, libraire à Paris, 2 exemplaires.
 Gafnier, propriétaire à Vimoutiers.
 Gafnault, à Paris.
 Gautier (E.), à Nantes.
 Geoffroy, directeur de la faïencerie de Gien.
 Georget, libraire à Tours, 4 exemplaires.
 Georges (de), propriétaire à Bordeaux.
 Germiny (C^{te} A. de), trésorier-payeur général de la Seine-Inférieure, à Rouen.
 Giard, libraire à Valenciennes.
 Girard (de), propriétaire à Lavaur (Tarn).
 Giret, libraire à Reims, 2 exemplaires.
 Girancourt (de), au château de Varimpré (Seine-Inférieure).

A L'HISTOIRE DE LA FAÏENCE DE ROUEN.

MM.

Glanville (L. de), à Rouen.
 Gonse, conseiller à la Cour impériale de Rouen.
 Grandin (Gustave-Victor), à Elbeuf.
 Grémouin, courtier à Rouen.
 Gromier, libraire à Bourg, 4 exemplaires.
 Gruel-Engelmann, relieur à Paris.
 Guérard, à Ingouville, près Saint-Valery-en-Caux.
 Guérillon (A.), à Rouen.
 Gueroult, ancien notaire à Rouen.
 Guerrier, libraire à Pont-l'Évêque.
 Guilbert (G.), banquier à Caen.
 Hachette (L.) & C^{ie}, libraires à Paris, 2 exempl.
 Harlé, ingénieur en chef des mines, à Paris.
 Hérifsey (A.), imprimeur à Évreux.
 Herluison, libraire à Orléans.
 Hermant, à Rouen.
 Herpin, libraire à Rouen, 2 exemplaires.
 Hettier (Ch.), directeur d'assurances, à Caen.
 Heudières (d'), au château du Bois-David, près Brionne.
 Houdemare (B^{on} d'), à Pont-Saint-Pierre.
 Houdoy, à Lille.
 Huet, libraire à Évreux, 2 exemplaires.
 Iquelon (H. d'), à Rouen, 2 exemplaires.
 Imbault, parcheminier à Paris.
 Jouen (l'abbé), à Évreux.
 Jung-Treuttel, libraire à Paris.
 Keller & Guérin, à Lunéville (Meurthe).
 Labbey de Druval, à Caen.
 Labitte, libraire à Paris.
 Laferté, pharmacien à Tours.
 Lafosse (M^{me}), à Rouen.
 Laloy, docteur-médecin à Belleville-Paris.
 Lanctin, libraire à Rouen.
 Langlois, négociant en papiers, à Rouen.
 Lanon (Edmond), à Elbeuf.
 Laurent, à Paris.
 Laurent (M^{me}), march. de curiosités à Évreux.
 Le Breton (Gaston), à Rouen.
 Lecœur (Émile), à Rouen.
 Lecomte, graveur à Rouen.
 Lecomte, propriétaire au Mans.
 Leconte, libraire au Mans, 10 exemplaires.
 Lecoq fils, négociant à Rouen.

MM.

Le Fèvre (Ernest), président de la Société des Amis des Arts, à Rouen.
 Lefort, avocat à Rouen.
 Lefrançois fils, antiquaire à Rouen.
 Lefuel, architecte à Paris.
 Legentil, maire à Saint-Victor-l'Abbaye.
 Legoff-Clériffe, libraire à Caen.
 Legros fils, à Fécamp.
 Lejeal, docteur-médecin à Valenciennes.
 Leleu, libraire à Lille.
 Lemaître (M^{me} Eugène), à Bolbec.
 Lemarchand, greffier à Clères.
 Lemerre, libraire à Paris.
 Le Mire (Eugène), à Rouen.
 Le Mire (Georges), négociant-armateur à Rouen.
 Lemor, substitut à Amiens.
 Le Picard (Ernest), banquier à Rouen.
 Leroux (Léonce), à Paris.
 Leroy, commissaire-priseur à Caen.
 Lérue (de), chef de div. à la préfecture de Rouen.
 Le Sant, architecte à Nantes.
 Leftanville (Ad. de), à Paris.
 Le Tellier de la Fosse, secrétaire général du Crédit foncier, à Paris.
 Le Tendre de Tourville, président à la Cour impériale de Rouen.
 Liepmannsohn, libraire à Paris, 3 exemplaires.
 Liefville (A.-R. de), à Batignolles, 2 exempl.
 Lingua de Saint-Blancat (B^{on} de), à Dreux.
 Lizé, à Elbeuf.
 Loir (l'abbé), curé de Saint-Martin-de-Bienfaite, près Lisieux.
 Loifel, à la Rivière-Thibouville (Eure).
 Lorenz (O.), libraire à Paris, 7 exemplaires.
 Lormier (Charles), à Rouen.
 Loth (l'abbé), à Rouen.
 Makaire (A.), libraire à Aix.
 Malétra (Émile), négociant-armateur à Rouen.
 Mame (Alfred), imprimeur à Tours.
 Mame (Paul), imprimeur à Tours.
 Manchon (Albert), à Rouen.
 Manchon (Léon), notaire au Havre.
 Mangin, à Caudebec-en-Caux (Seine-Infér.).
 Marais, libraire à Dieppe, 2 exemplaires.
 Marcadet, à Rouen.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

MM.

Marcel (Eug.), notaire, officier de l'instruction publique, au Havre.
 Marechal, à Beauvais.
 Martin (William), à Paris.
 Martin (L.-H. de), docteur en médecine à Montpellier.
 Maffif, libraire à Caen, 3 exemplaires.
 Mathon, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Beauvais, 4 exempl.
 Maze (Alphonse), à Paris.
 Mehl, à Strasbourg.
 Mellier (Em.), libraire à Paris.
 Merval (de), à Canteleu, près Rouen.
 Méry (E.), à Rouen.
 Milon, libraire à Saumur.
 Montlaur (de), à Montpellier.
 Mortreuil, juge de paix à Marseille.
 Mouffette, docteur-médecin à Chauny (Aisne).
 Musée céramique de Nevers.
 Niel (Eugène), banquier à Rouen.
 Nijhoff, libraire à La Haye.
 Novitzky, général russe.
 Pain, docteur-médecin à Saint-Aubin-d'Elbeuf.
 Pannier (A.), à Lisieux.
 Pelay (E.), à Rouen.
 Pellène (B^{on} de), à Paris.
 Petitpas, libraire à Nantes.
 Pichon (E.), à Paris.
 Piéton aîné, au Havre.
 Pillet (A.), libraire à Paris.
 Pineau (veuve), libraire à Beauvais.
 Piquetel, à Rouen.
 Ponticourt (L.), à Abbeville.
 Pouyer-Quertier fils, manufacturier à Rouen.
 Powell (T.), ingénieur mécanicien à Rouen.
 Prairies (Robert des), percepteur à Noyers.
 Quarré, libraire à Lille.
 Rapilly, libraire & marchand d'estampes à Paris.
 Reinwald, libraire à Paris, 2 exemplaires.

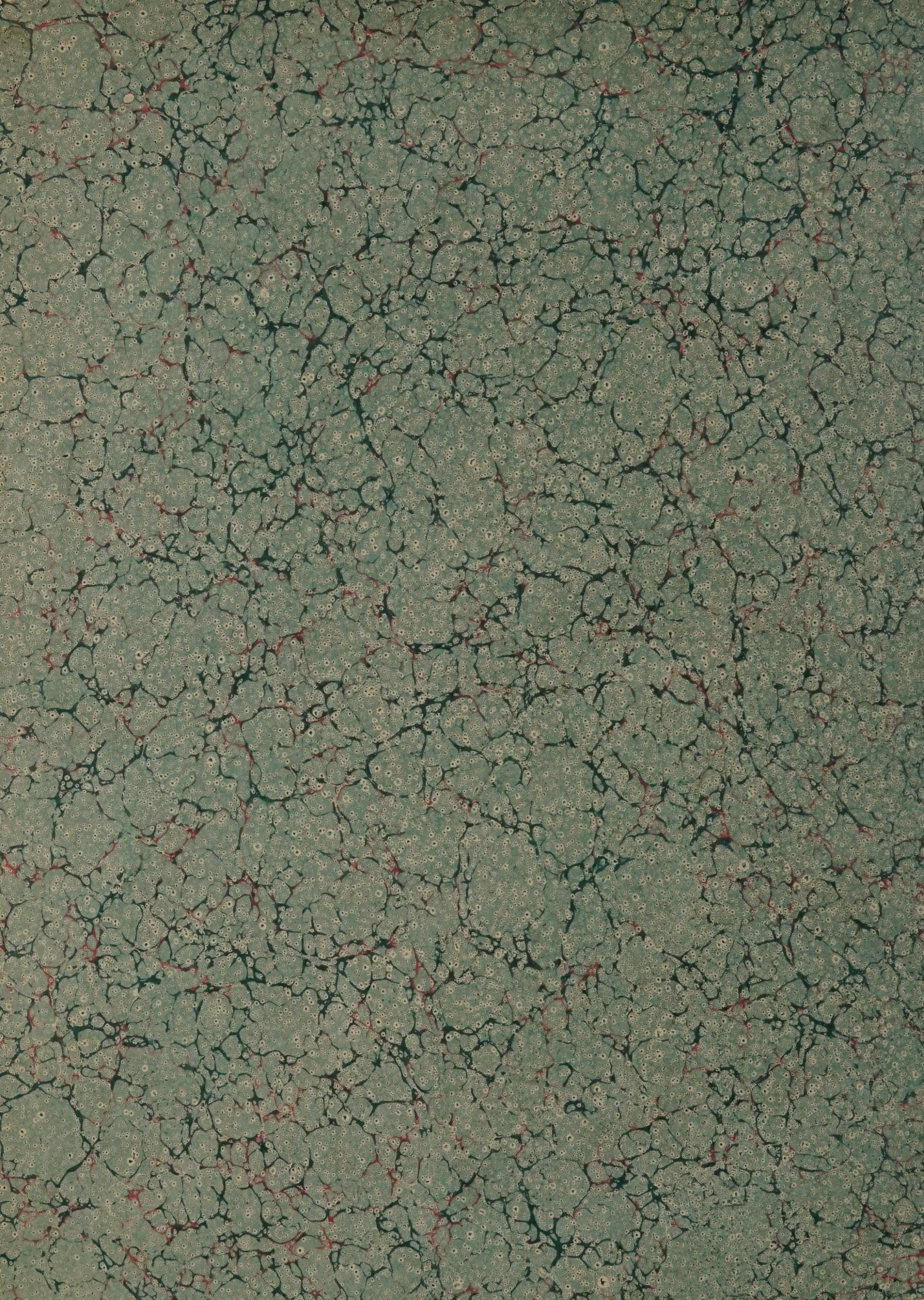
MM.

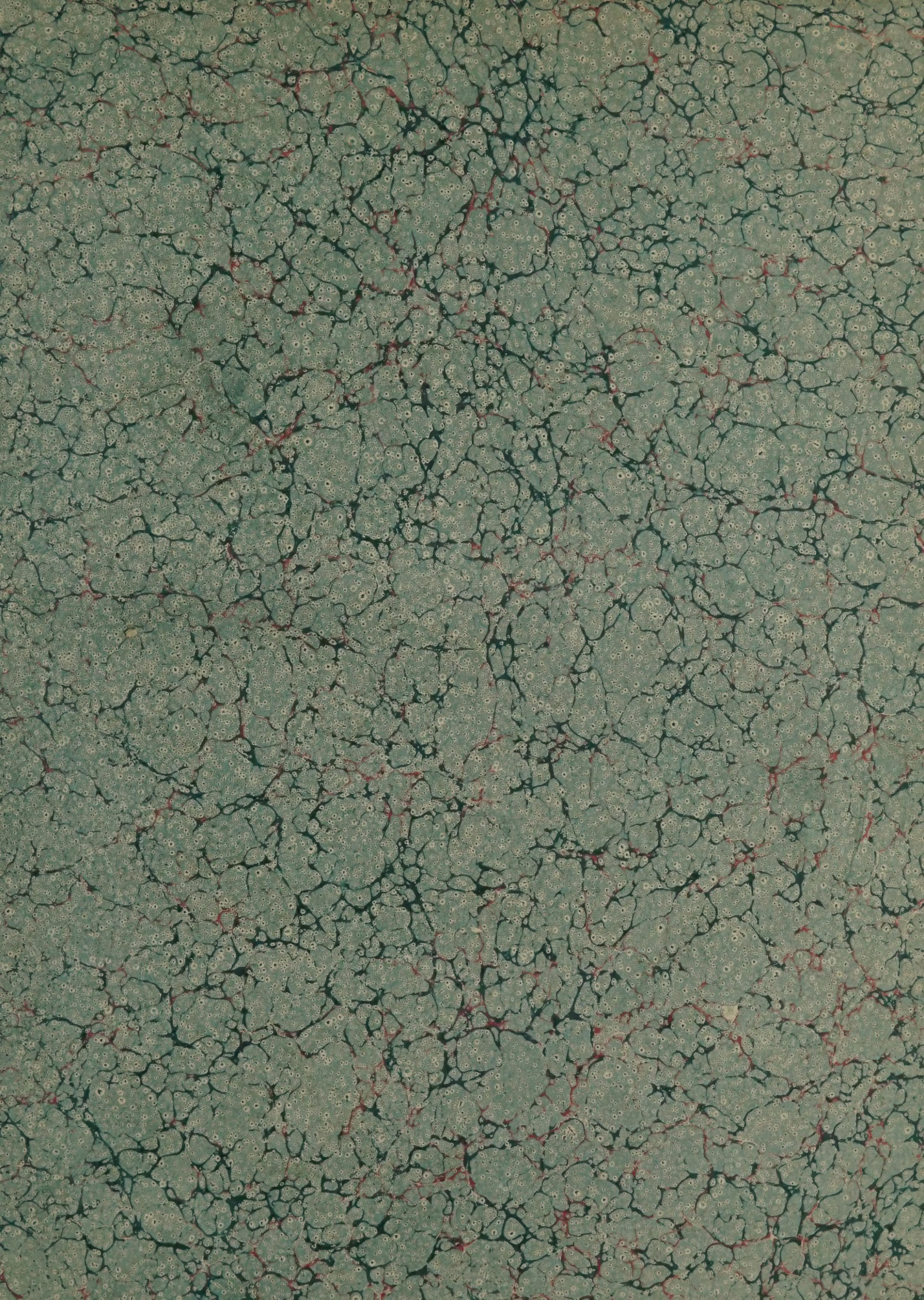
Ridel, antiquaire à Vimoutiers.
 Romanet (P.), à Yonville (Somme), 2 exempl.
 Rondeaux-Pouchet (M^{me}), à Rouen.
 Rouland, trésorier-payeur général de l'Eure, à Évreux.
 Rouquette, libraire à Paris, 3 exemplaires.
 Roys (V^{to} des), à Paris.
 Sabine, architecte à Paris.
 Saint-Denis & Mallet, libraires à Paris.
 Satgé, administrateur de la *Gazette des Beaux-Arts*, à Paris.
 Schlumberger-Rouff (M^{me}), propriét. à Rouen.
 Schneider, libraire à Rouen.
 Schnetz, à Paris.
 Schulz & Thuillie, libraires à Paris.
 Sinclair (Robert), à Londres.
 Stœffer, manufacturier à Rouen.
 Techener (L.), libraire à Paris.
 Tellot (Henri), à Dreux.
 Thierry, à Caen.
 Tillard, propriétaire à Bayeux.
 Tiffié (Louis), banquier à Montpellier.
 Topino (Th.), libraire à Arras.
 Touroude, libraire au Havre, 2 exempl.
 Touffaint, avocat au Havre.
 Trigt (G.-A. van), libraire à Bruxelles, 4 ex.
 Trofs, libraire à Paris, 2 exemplaires.
 Utzschneider & C^{ie}, manufacturiers de faïence à Sarreguemines.
 Vallée, négociant à Saint-Jacques de Lisieux.
 Vallois (Félix) fils, à Rouen.
 Vallon (C^{esse} de), à Rofay (Eure).
 Van Soust, à Bruxelles.
 Varnier, libraire à Avize.
 Vasseur (Charles), à Lisieux.
 Verdier, libraire à Rennes, 3 exemplaires.
 Viénot, agréé au trib. de commerce, à Rouen.
 Villers (G.), adjoint, à Bayeux.
 Warmont (A.), docteur-médecin à Chauny.

*Il a été tiré trois exemplaires sur peau de vélin,
 & vingt-cinq exemplaires sur papier Whatman, numérotés à la presse.*

W. J. L. 2-11-15 m

2 vols





UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 059607512